BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

TOME VII (1932)

FASCICULE 2

BRUXELLES
SECRÉTARIAT DE LA REVUE
Rue de Berlaimont, 13
1932

TABLE DES MATIÈRES

du Tome VII (1932), fascicule 2.

Ch. DIEHL. A propos de la mosaïque d'Hosios-David à Salonique 333-338

C. R. MOREY. A note on the date of the Mosaïc of Hosios David, Salonica 339-346

J. D. ȘTEFĂNESCU. Le Roman de Barlaam et Joasaph illustré en peinture ..... 347-369.

H. GRÉGOIRE. Échanges épiques arabo-grecs. Sharkân - Charzanis 371-382

Chroniques

A. — BULLETINS RÉGIONAUX.

Roumanie. Par N. Bănescu 383-387

Yougoslavie. Par M. Lascaris 387-395

B. — BULLETINS SPÉCIAUX.

Bollettino bizantino-arabico. Par M. Guidi 396-432

Bulletin Papyrologique VI. Par M. Hombert 433-456

Bulletin Philologique et Linguistique. Par A. Mirambel 457-488

Chronique de Droit Byzantin. Par P. Collinet 489-494

Les travaux de M. Pirenne sur la Fin de l'Antiquité et le début du Moyen Age. Par H. Laurent 495-509

Comptes Rendus

Ouvrages de MM. M. Rostovzeff, E. Gerland, N. Marr et M. Brière, E. Honigmann, H. Balducci, F. Dölger, M. Jugie, H. W. Beyer et H. Lietzmann, F. H. Marshall and J. Mavrogordato, F. W. Buckler, Mᵉˡˡᵉ S. Antoniadis, Mᵐᵉ A. Hadjimikhali, MM. G. Cammelli, R. Cantarella, H. Moerland, W. Weinberger, P. Muratoff, I. A. I. Anisimov, H. N. M Bělaev, P. Henry, J. D. Ștefănescu, O. Tafrali, M. van Berchem, P. Wittek, M. Guidi, M. Canard, V. Minorski, G. Sotiriou, G. de Jerphanion, A. Vogt et P. Hausherr, R. P. Peeters, H. Delehaye, Fr. Dvorník, A. Piganiol, A. Alföldi, Norman H. Baynes, F. Martroye, A. Vasiliev, G. Ostrogorsky, Gr. Cassimatis 511-676

Memento bibliographique 677-697

Table des Revues 699-714

Ouvrages reçus par la Revue 715-718

Notes et Informations diverses 719-728

Table des Matières 729-732

A PROPOS DE

LA MOSAÏQUE D'HOSIOS DAVID

A SALONIQUE (1)

La belle mosaïque, qui fait l'objet le plus important du travail cité en tête de cette note, a été découverte en 1927 par M. Xyngopoulos, éphore des antiquités byzantines, dans la petite église, dite de Hosios David, située à Salonique dans le haut quartier de la ville, un peu au dessous de la muraille de l'antique Acropole. La découverte fut signalée à l'Académie des Inscriptions dans une courte note de M. Jean Papadopoulos, professeur à l'Université de Salonique, note dont j'ai donné lecture à la séance du 19 août 1927 (*C. R. de l'Acad.*, 1927, p. 215-218). Un peu plus tard, à la séance du 7 octobre 1927 (*C. R.* 1927, p. 256-261), j'ai, à propos de cette mosaïque, signalé et étudié un texte fort curieux publié partiellement en 1886, par Papadopoulos-Kerameus (une édition complète en a été donnée en 1909) et qui, par un hasard remarquable, se rapportait précisément à la mosaïque récemment découverte : c'est la *Διήγησις ἐπωφελής*, écrite, sans doute au XIIe ou au XIIIe siècle, par Ignace, higoumène du monastère *τοῦ Ἀκαπνίου* à Salonique. Et naturellement j'avais eu souci de rappeler à cette occasion que la découverte de la mosaïque était due à M. Xyngopoulos. Un peu plus tard, dans les *Échos d'Orient* (1930, p. 157-176), le P. Grumel a consacré un intéressant article à la mosaïque, à la légende rapportée par la *Διήγησις*, à l'histoire du monastère *τοῦ Λατόμου*, dont cette mosaïque décorait

(1) A. Xyngopoulos, *Τὸ Καθολικὸν τῆς Μονῆς τοῦ Λατόμου ἐν Θεσσαλονίκῃ καὶ τὸ ἐν αὐτῇ ψηφιδωτόν* (article de *l'Ἀρχ. Δελτίον* de 1929, paru en fait en 1931).

l'église. Si je rappelle ces détails, qui peuvent sembler d'importance secondaire, c'est que M. Xyngopoulos, dans une note d'un ton un peu aigre (p. 143, n. 2), semble se plaindre qu'on ait empiété sur les droits qui lui appartenaient comme auteur de la découverte. Je tiens à remarquer qu'en ce qui me touche, ce reproche serait sans fondement. Et je pourrais à mon tour, si de telles chicanes ne me laissaient fort indifférent, constater que M. Xyngopoulos a complètement négligé de citer (p. 143, n. 2 et p. 172, n. 1) ma communication à l'Académie, où, commentant le texte publié par Papadopoulos Kerameus, j'avais apporté, sur les origines légendaires et la date probable de la mosaïque, des indications et des conclusions que M. Xyngopoulos a forcément répétées après moi (p. 172-176). Et je pourrais, si cela avait une importance quelconque, m'étonner sans doute un peu de cet oubli, me rappelant que, lorsque, à l'Association des Études grecques (séance du 7 mars 1929), M. Xyngopoulos parla de la mosaïque de Salonique, je lui signalai ma communication, qu'il ignorait, et dont son exposé se trouvait rencontrer et confirmer les résultats avec une identité remarquable pour la valeur de notre commune démonstration.

Ceci dit — uniquement pour la clarté des choses — j'en arrive au travail de M. Xyngopoulos, et j'ai plaisir à dire tout d'abord qu'il est, dans l'ensemble, excellent et que, comme l'auteur l'indique justement (p. 143, n. 2), son étude fort détaillée demeure, après les articles cités plus haut, infiniment précieuse, et qu'elle les complète et en rectifie certaines erreurs de la façon la plus heureuse.

On y trouve tout d'abord une analyse fort attentive des éléments architecturaux de l'édifice. Il offre, on le sait, le plan classique en forme de croix grecque, et M. Xyngopoulos s'efforce de démontrer — oserai-je dire que ses arguments ne me paraissent pas fort solides? — qu'il n'y a là nul obstacle à dater du ve siècle la construction tout entière, et allant plus loin, il déclare même que, dans la série des édifices de ce type, l'église de Hosios David représente le plus ancien exemple actuellement connu : ce qui trouble, il faut bien le dire, toutes les idées reçues sur le plan en croix grecque et ses origines. Mais la partie la plus importante du mémoire est naturellement consacrée à l'étude de la mosaïque de l'ab-

side. M. Xyngopoulos en donne une description très précise (1), qu'accompagnent de nombreuses illustrations, souvent excellentes, surtout pour les détails de la composition, et dont nous devons lui être très reconnaissants. Il analyse très finement la technique de l'ouvrage, le caractère des différentes figures qui y apparaissent, le contraste si caractéristique entre les deux prophètes Ezéchiel et Habacuc, et, par des rapprochements bien choisis, il conclut à fixer vers la fin du ve siècle la date de la mosaïque. Vient ensuite l'analyse et la discussion de la *Διήγησις* de l'higoumène Ignace, où il me semble que, sur plusieurs points, M. Xyngopoulos a raison contre le P. Grumel. Je crois avec lui (p. 176) que par « l'obscurité hellénique (*τῆς ἑλληνικῆς ἀχλύος*) il faut entendre non point l'iconoclasme, mais le paganisme tout simplement. Mais il me semble difficile par ailleurs d'admettre, sur la seule foi d'un récit aussi sujet à caution historiquement que la *Διήγησις* (M. Xyngopoulos lui-même se demande, p. 177, si certains faits qui y sont mentionnés ne sont pas de pures inventions de l'hagiographe), que le monastère ait existé depuis la fin du ve siècle : ce qui, n'en déplaise à M. Xyngopoulos, explique et justifie les recherches pour trouver dans des documents vraiment historiques la trace de ce couvent. Rien non plus ne prouve que ce monastère ait été, comme le dit M. Xyngopoulos, consacré primitivement sous le vocable de saint Zacharie.

Mais une chose est incontestable, c'est que la mosaïque est un chef-d'œuvre de l'art chrétien, et c'est avec raison que, d'accord avec moi, M. Xyngopoulos le date du ve siècle. C'est dire que je ne saurais souscrire à l'opinion de M. Morey, dans l'article que publie le présent numéro de *Byzantion*, et dont je dois connaissance à l'obligeance de M. Grégoire. M. Morey date la mosaïque de Salonique de la première moitié du VIIe siècle. Cela me paraît inadmissible : on me permettra de dire brièvement pourquoi.

M. Morey tire son principal argument (fig. 34) d'une double

(1) On peut se demander toutefois si la lecture de l'inscription tracée sur le livre que tient Habacuc (p. 159) est absolument correcte. J'en doute un peu.

considération iconographique. La vision d'Ezéchiel, représentée dans la mosaïque de Salonique, ne se rencontre point dans l'art chrétien avant la fin du VIe siècle. Le Christ assis sur l'arc en ciel, tel qu'il est représenté dans la mosaïque, n'apparaît pas avant le VIIe. En fait cela est incontestable. Mais qu'a-t-on le droit exactement d'en conclure? Que le thème de la Vision d'Ezéchiel ait été de bonne heure familier à la littérature chrétienne, cela n'est point douteux. Et par ailleurs, il nous reste si peu de monuments des premiers siècles de l'art chrétien que, de ce qu'un thème iconographique ne se rencontre qu'à telle date, on ne peut légitimement conclure qu'il n'a point existé auparavant.

Et puis, quelque importance que puissent avoir les considérations tirées de l'iconographie, quand il s'agit d'une œuvre d'art, les remarques sur le style ont leur valeur aussi. C'est sur elles que se fonde M. Xyngopoulos quand il rapproche le Christ de la mosaïque de Salonique du Bon Pasteur du mausolée de Galla Placidia et l'ange, symbole de l'évangéliste Mathieu, de l'un des anges de Saint-Démétrius de Salonique et quand il insiste fortement sur le caractère hellénistique de la mosaïque d'Hosios David. M. Morey estime ces rapprochements peu convaincants. Je comprends mal pourtant en quoi le fait que le Bon Pasteur de Ravenne a la tête posée de trois quarts et que le Christ de Salonique est vu de face diminue en rien la parenté des deux figures. Mais surtout je ne saurais accepter les raisons qui déterminent M. Morey à dater du VIIe siècle les mosaïques, détruites dans l'incendie de 1917, qui décoraient le collatéral gauche de Saint Démétrius de Salonique.

On connaît la disposition de ces mosaïques. Au milieu de la longue frise formée par les ex-voto rappelant les miracles du saint, s'inséraient trois médaillons, au-dessous desquels une inscription assez longue rappelait l'incendie qui, dans le premier tiers du VIIe siècle, endommagea l'église. M. Morey estime, comme le pensait déjà Uspenskij, que ces médaillons sont de la même époque que le reste de la frise, et qu'en conséquence toute la décoration du collatéral est postérieure à l'incendie. J'ai tâché de démontrer au contraire (1) que les

(1) DIEHL, LE TOURNEAU et SALADIN, *Les monuments cétienshr de Salonique*, p. 102-104.

trois médaillons et l'inscription ont été insérés dans une décoration préexistante, antérieure à l'incendie et datant du VIe siècle. Et je ne vois pas de raisons pour changer d'avis.

M. Morey tire argument de ce que, au sommet de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure, une inscription de Sixte III s'insère dans la mosaïque en coupant les pieds de deux apôtres et que pourtant on s'accorde à attribuer l'ensemble de la décoration à ce pontife. Ceci n'est point absolument prouvé : « il est possible que Sixte III se soit borné à restaurer des mosaïques déjà existantes » (1). Et au reste, il y a quelque différence entre une inscription en quatre mots et l'important décor qui s'insère dans les mosaïques de Saint-Démétrius, échancrant brutalement la bordure supérieure, coupant deux des colonnes dans la composition qui se place à droite, etc.. Mais surtout, ici encore, c'est le style qu'il faut considérer. Les figures des trois médaillons ressemblent de façon frappante aux personnages de la mosaïque qui, à l'entrée de l'abside, représente saint Démétrius et les fondateurs, et qui date du VIIe siècle. Elles diffèrent absolument des autres mosaïques du collatéral, médaillons de saints, anges, images de la Vierge, qui, elles, s'apparentent fort exactement à des œuvres datant certainement du VIe siècle (2).

Ces remarques étaient nécessaires pour maintenir contre M. Morey la date des mosaïques de Saint-Démétrius. Elles n'ont point une importance essentielle pour la date de la mosaïque d'Hosios David, si ce n'est qu'on n'y peut chercher un argument pour la placer au VIIe siècle. Mais il suffit d'avoir vu cette mosaïque — et, à la différence de M. Morey, je l'ai vue, comme j'ai vu avant 1917 celles de Saint Démétrius — pour ne point hésiter sur la date. Je sais bien que, pour expliquer le caractère si nettement hellénistique de la figure imberbe du Sauveur, M. Morey recourt à l'hypothèse ingénieuse d'un artiste alexandrin, fuyant devant l'invasion arabe et venant travailler à Salonique. Mais je ne vois pas, dans les peintures chrétiennes d'Egypte du VIe et VIIe siècle (Baouit, Saqqara), que le Sauveur imberbe et le paysage

(1) M. Van Berchem et Clouzot, *Mosaïques chrétiennes*, p. 12.
(2) Diehl, Le Tourneau et Saladin, *loc. cit.*, p. 104-106.

hellénistique soient, comme le dit M. Morey « des traits habituels à cette date uniquement dans l'art alexandrin ». Il me semble que le Christ barbu — et justement dans des représentations de la Vision d'Ezéchiel — y apparaît presque aussi souvent que le Christ imberbe. Et il n'y a rien à conclure non plus, je crois, de la présence de paysages alexandrins à Hosios David ou à Saint Démétrius : tout le monde sait que, bien avant le VIIe siècle, ces paysages se sont largement répandus dans l'art chrétien. Et enfin il suffit de comparer la mosaïque de Salonique aux médiocres peintures d'Égypte du VIe ou du VIIe siècle, pour avoir peine à croire qu'elle ait la même origine et date du même temps.

J'ai noté moi-même que le récit de la *Διήγησις* semble indiquer que le Christ imberbe d'Hosios David étonna les gens de Salonique, accoutumés à la figure sévère et redoutable du Pantocrator. Mais où M. Morey prend-il que cet étonnement se soit produit « chez les Saloniciens du VIIe siècle? » La *Διήγησις* est certainement de date fort postérieure, et rien ne prouve qu'elle enregistre une tradition du VIIe siècle.

Et de tout cela je conclus, avec M. Xyngopoulos, qu'il faut dater du Ve siècle la mosaïque de Salonique.

Je dois, au terme de cette trop longue note, m'excuser du tour, trop personnel à mon gré, qu'elle a pris trop souvent. Mais, étant mis en cause par les articles de M. Xyngopoulos et de M. Morey, j'ai dû forcément répondre aux objections ou aux critiques qui m'étaient adressées. Et si *Byzantion* n'était point une revue grave, volontiers je terminerais ces remarques par cet axiome connu et familier :

Cet animal n'est pas méchant :
Quand on l'attaque, il se défend.

Paris. Charles DIEHL.

A NOTE ON THE DATE OF THE MOSAIC OF HOSIOS DAVID, SALONICA

(fig. 34).

The writer is indebted to A. Xyngopoulos for a reprint of his excellent article *Τὸ Καθολικὸν τῆς Μονῆς τοῦ Λατόμου ἐν Θεσσαλονίκῃ* in the *Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον* of 1929, wherein he makes a thorough analysis of the remains of earlier structures existing on the present church of Hosios David in Salonica, and arrives at the conclusion that the first church on the site, the Catholicon of the monastery of the Prophet Zechariah, was built at the end of the fifth century, and its apse at that time decorated with the mosaic whose discovery in 1927 aroused so much interest among students of East Christian art. This conclusion as to the date of the mosaic concords with that expressed by Diehl in the *Comptes Rendus de l'Académie des Inscr. et B. L.* (1927, pp. 256 f.), which assigned the mosaic to the fifth century, — « peut-être même au IVe ».

Diehl's dating is based wholly on stylistic comparisons, and that of Xyngopoulos may be said to have the same basis, since his excellent argument in favor of a fifth century dating of the church furnishes only a *terminus a quo*, at best, for the apsidal mosaic. On the other hand, there are considerations which weigh against so early a date for the mosaic, and these the present writer ventures to set down here, avoiding any detailed analysis of the style of the mosaic, which he has never seen, and confining his observations mainly to those of an archaeological and iconographic order.

It will be of assistance to remind the reader that the mosaic is described in a text first published by Papadopoulos Kerameus, and related to the mosaic in Diehl's article cited

above. The text is entitled « An edifying account of the divine-human image of Jesus Christ our Lord which manifested itself in the monastery of the Stone-cutters at Thessalonica, written by Ignatius, monk and abbot of the monastery at Thessalonica *τοῦ Ἀκαπνίου.* » The manuscrit is dated 1307, and the text itself could not have originated much earlier, since there is no mention of the *Μονὴ τοῦ Ἀκαπνίου* before the fourteenth century. The story which the « edifying account » retails commences with Theodora, daughter of the Emperor Maximianus, who, while her father's court was established at Salonica, was secretly converted to Christianity and baptized by a bishop Alexander. Having obtained from her father permission to construct a palace and a bath in the place called the « quarries », she took advantage of the emperor's absence in the Sarmatian war to turn the bath into a church, in whose eastern apse she ordered an artist to make an image of theVirgin. When the picture was all but finished, the painter, returning one morning to his work, was astonished to find his Virgin transformed into a Christ, seated on a bright cloud,with the symbols of the Evangelists about Him, and the prophets Ezekiel and Habbakuk on either side, showing amazement at the apparition. Christ's right hand was raised toward heaven ; in His left He held a book on which could be read the same inscription, with two unimportant variants, which appears on Christ's scroll in the newly-discovered mosaic: *Ἰδοὺ ὁ Θεὸς ἡμῶν ἐφ' ᾧ ἐλπίζομεν καὶ ἠγαλλιώμεθα ἐπὶ τῇ σωτηρίᾳ ἡμῶν ὅτι ἀνάπαυσιν δώσει ἐπὶ τὸν οἶκον τοῦτον* (Isaiah, xxv, 9). Under His feet was another inscription, fragments of which are to be found in the same position in the mosaic, and portions of which are repeated on the scroll of the seated prophet (Habbakuk) in the mosaic : *Πηγὴ ζωτικὴ* (...*ειτικὴ* in the mosaic (?) according to Xyngopoulos) *δεκτικὴ, θρεπτικὴ ψυχῶν, πιστῶν ὁ πανέντιμος οἶκος οὗτος. Εὐξαμένη ἐπέτυχον* (*ἐπέτυχα*) *ἐπιτυχοῦσα ἐπλήρωσα. Ὑπὲρ εὐχῆς ἧς οἶδεν ὁ Θεὸς τὸ ὄνομα.*

The painter informed his imperial patroness of the transformation of his work, and Theodora, running to the church, ordered the artist not to touch the miraculous picture, and herself adored it. The cruel Maximianus, who discovered his daughter's pious treachery on his return, put her to death

and burned the church. But with the coming of peace to the Church, the monastery of Zechariah was built on the spot and in this the image survived, though concealed from view, for in the reign of Leo the Armenian (813-820) an Egyptian monk named Senouphios witnessed a miraculous uncovering of the image in the midst of thunder and lightning and earthquake, when the bricks and ox-hide which had hidden the mosaic fell to the ground. The monks of the monastery thereupon buried the Egyptian, who had died from the shock of his vision, and changed the name of their monastery to the vocable Christ the Saviour (1).

The careful analysis by Xyngopoulos both of this story and of the archaeological date results in the conclusion that the church was built in the end of the fifth century on the site of a Roman bath, that most of the original structure still remains in the existing church, and that the mosaic in the apse was probably concealed at the time of the iconoclastic controversy, and re-discovered in the reign of Leo the Armenian. He believes that the apsidal mosaic dates also from the fifth century. The comparisons with early Christian works which he cites in support of this opinion are not, in the writer's opinion, convincing. The best ones are the Good Shepherd of the tomb of Galla Placidia in Ravenna (compared with the Christ of the Salonica apse), the resemblance of the border-ornament of our mosaic to a motif used in the dome of St. George at Salonica, and the good parallel between the angel of Matthew and one of the angels flanking the Madonna in a well-known Salonican mosaic in St. Demetrius. But the Good Shepherd of Ravenna turns His head to a Hellenistic threequarters pose, while the Christ of our mosaic is much more frontal; the border of the mosaic in Hosios David resembles the ornament of S. George, it is true, but in the character of a stylized and later version of the motif. The resemblance existing between the angels is, as will be seen later, quite possibly indicative of a later date for the mosaic of Hosios David, since the date in the sixth century for the

(1) The name Hosios David was given to the church on its return to the Christian cult in 1921.

mosaic of St. Demetrius maintained by Diehl is open to serious objection from the very evidence which he adduces. It is to be noted, furthermore, that the painting of the rest of the church with fresco, while the apse alone is adorned with mosaic, does not indicate that the mosaic of the apse was part of the original decoration of the church.

The principal objection to a date in the fifth or fourth century for the composition in the apse of Hosios David is, in the first place, the composition itself, and, in the second, the seating of Christ on the arc of Heaven instead of a throne. The only vision of Ezekiel that has yet appeared in Christian art of so early a date is the Resurrection of the Bones. The First Vision, transformed into an Ascension, makes its appearance in existing monuments in the well-known miniature of the Gospel-Book of Rabula at Florence, of the year 586 A. D. Here Christ stands ; in the similar compositions among the frescoes of Bawit and Saqqara in Egypt, He sits on the throne in more literal conformity to the Biblical text. The more abstract exegesis of the Vision which seated Christ above the heavens is early enough in Christian literature (1), but the first datable occurence of the Saviour seated on the *arcus coeli* is to be found in a drawing of one of the Dal Pozzo codices in the Royal Library at Windsor (2). This drawing reproduces an encolpium which by virtue of its affinity with the ampullae of Monza cannot be placed before c. 600. The Saviour is seated on the arc of heaven on a enamelled cross within a gold encolpium which before the War was in the Dzyalinska collection at Goluchow ; it was procured in Rome and has been assigned to the VII-VIII century (3). The fresco in S. Giorgio in Velabro at Rome (4), containing the

(1) E. g., Apollinaris of Laodicea (d. c. 390) interprets the placement of God in the vision as « heavenly » and « above the heavens and above every height » ; cf. NEUSS, *Das Buch Ezekiel in Theologie und Kunst*, p. 49.

(2) Published by Baldwin SMITH in the *Byzantinische Zeitschrift* of 1914, p. 217.

(3) CABROL, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. I, col. 2994, fig. 1027.

(4) WILPERT, *Mosaiken und Malereien der kirchlichen Bauten*, II, p. 1004.

motif, has been assigned to the seventh century,but it was restored by Cavallini in the thirteenth. At Salonica itself, we find Christ seated on the *arcus coeli* in the cupola of Hagia Sophia, but Diehl himself assigns no earlier date than the seventh century to this mosaic (1).

In the inscription at the base of the composition of Hosios David, we find the phrase *ὑπὲρ εὐχῆς ἧς οἶδεν ὁ Θεὸς τὸ ὄνομα* This phrase is characteristic of the inscriptions on the votive mosaics of St. Demetrius. We have noted above the resemblance which Xyngopoulos has emphasized between the apse of Hosios David and these mosaics of St. Demetrius. Diehl's dating of them in the sixth century is based on the interruption of the border of the frieze made up by the votive mosaics, by three medallions containing busts of St. Demetrius and two ecclesiastics. One of these ecclesiastics can with probability be identified with the Leo mentioned in the mosaic inscription below the busts : *ἐπὶ χρόνων Λέοντος ἡβῶντα βλέπεις κανθέντα τὸ πρὶν τὸν ναὸν Δημητρίου* though he is otherwise unknown. The fire to which allusion is made can, however, with reasonable certainty be considered the great conflagration which ruined the church, according to the « Book of Miracles of St. Demetrius », in the seventh century. The votive mosaics constitute a patchwork, consistent however in style and period and evidently the product of such individual piety as might have been stirred, after the destruction of the previous decoration of the church,by the desire to acquire merit in its restoration. At any rate, the church seems to have been immediately restored after the fire ; the latter probably occurred in the reign of archbishop John, who died in 649, and the « Book of Miracles, » composed by a contemporary of his, speaks of the church as fully rebuilt.

It would be natural to view the votive mosaics as contributions to this restoration, and to relate them with the inscription above-mentioned, thus dating the series in the seventh century. Diehl feels that the cutting of the border of the se-

(1) DIEHL, LE TOURNEAU, SALADIN, *Les monuments chrétiens de Salonique*, p. 144.

ries by the medallions that belong with the inscription commemorating the restoration must date the votive mosaics before the catastrophe, and hence he placed them in the sixth century. We have, however, a similar case in the arch of Sta. Maria Maggiore at Rome, where the mosaic inscription of Sixtus III cuts off the feet of Peter and Paul in the Etimasia at the summit of the arch. Yet the evidence for the date of the arch mosaics and the inscription has convinced archaeologists in general, and particularly Mgr. Wilpert, that they are both the work of Sixtus III, so that we must conclude that such inscriptions were sometimes rudely intruded into the finished work whose termination they record, and that they were afterthoughts not included in the original plan of the decoration. There is still more excuse for such intrusion of the inscription of St. Demetrius into the decoration to which it refers, because the votive mosaics, being individually offered and executed, made any definite *a priori* plan impossible.

The affinities of epigraphic formula and artistic style which can be pointed out between the mosaics of St. Demetrius and the apsidal composition of Hosios David are therefore no bar to a dating of the latter in the seventh century, as its iconography indicates. An objection in the latter category may be urged, however in the beardless Saviour, rare in East Christian iconography in the seventh century, except in Egypt.

Except in Egypt. May it not be that the curious tradition of the transformation of the Virgin into a Christ is derived from the strangeness of this beardless presentment to Salonicans of the seventh century, used as they were to the bearded type by that time fixed in the Byzantine iconography inspired from Constantinople and Asia Minor? Is it not possible that some Alexandrian mosaicist, exiled from his city by the Arab invasion of the early VII century, came to Salonica and left his trace in the rendering of Christ after the beardless type current in his native ateliers? Myrtilla Avery (7) thus explained the intrusion into the frescoes of S. Maria Antica at Rome

(1) *Art Bulletin*, VII (1925), p. 149.

of an un-Latin, un-Asiatic style in the seventh and early eighth centuries. The present writer believes he has shown good reason for attributing the most Hellenistic of the miniatures of the Paris Psalter, gr. 139, (1) to an Alexandrian emigrant like those whom Miss Avery supposes to have worked in S. Maria Antiqua, except that the miniatures of the Paris Psalter were done at Constantinople. The peculiar formation of the rocky mountain landscape in the Psalter miniatures is duplicated in the mosaic of Hosios David and in the landscape behind Ezekiel appears a characteristic feature of this setting, in the architecture which rises out of and behind the diagonal shoulder of the mountainside. The Alexandrian origin of this landscape and its surprising survival in the Utrecht Psalter is the theme of an interesting discussion by Dimitris Tselos in a recent issue of the *Art Bulletin* (2). Another case of it is found in the mosaics of St. Demetrius which we have ascribed to the seventh century, standing out exceptionally among the generally neutral backgrounds of these votive compositions, and exhibiting the parasol-trees and peaked mountains that are constants in the Alexandrian tradition, as well as another ear-mark thereof in the form of a pillar surmounted by a vase (3).

The writer's conclusion is that both Diehl and Xyngopoulos have placed the mosaic of Hosios David too early. The First Vision of Ezekiel has not yet appeared in Christian art before the end of the sixth century, and the seating of Christ on the arc of heaven is a motif that cannot be verified before the seventh. The beardless Saviour and the Hellenistic landscape are habitual features at this date only in Alexandrian practice. The tradition attached to the mosaic seems to indicate that the beardless Christ was an unfamiliar type in Salonika when the mosaic was made. The evidence certainly warrants the suggestion that the mosaic was the work of an Alexandrian exile in the seventh century, seeking employment in the great cities of the Roman world after the Arab

(1) *Art Bulletin*, XI (1929), p. 50.

(2) « New Light on the Origin of the Utrecht Psalter », vol. XIII. (1931), p. 43 ff.

(3) Dalton, *Byzantine Art and Archaeology*, fig. 224.

capture of his own, and leaving at Salonica, as his compatriots left at Constantinople and at Rome, the traces of that persistent Hellenism which Alexandria was able to retain long after it had slipped from the grasp of the rest of the Mediterranean schools.

Princeton. C. R. MOREY.

Fig. 34. — La mosaïque de « Hosios David ».

(*Cf. p. 339.*)

Fig. 36. — La « Vierge d'Incarnation ». — « Jésus-Emmanuel ».

(*Cf. p. 353*).

L'Illustration de Barlaam et Joasaph (1)

Le Clocher-Porche du Monastère de Neamtu

(la voûte)

A

A. Dieu crée le soleil et la lune ;
B. Création des animaux ;
C. Création d'Adam ;
D. Dieu donne une âme à Adam ;
E. Création d'Ève ;
F. L'arbre du Bien et du Mal ;
G. Tentation du serpent ;
H. Ève tend la pomme à Adam ;
I. Dieu au Ciel ; Adam et Ève nus au Paradis ;
J. L'Ange chasse Adam et Ève du Paradis ;
K. Adam et Ève hors du Paradis ;
L. Ève filant Adam travaillant la terre.

B

I. Quand l'ange tua l'armée des Syriens ;
II. Philoxénie d'Abraham ;
III. Jésus Navi ;
IV. Quand l'ange retrouva Agar au désert ;
V. Saint Georges ressuscitant le bœuf de Glykérios ;
VI. Échelle de Jacob ;
VII. Repentir de David ;
VIII. Balaam s'en va maudire Israël ;
IX. Vision de la Vierge ;
X. Miracle de Colosses (Chonae) ;
XI. Synaxe des anges ;
XII Groupe de cavaliers

C

1. Nativité de Joasaph ;
2. Consultation des savants ;
3. Barlaam passe l'eau ;
4. Barlaam arrive aux portes de l'empereur ;
5. Barlaam donne l'Évangile ;
6. Quand Barlaam vit Joasaph ;
7. Barlaam donne la communion à Joasaph ;
8. L'empereur Abenner envoie chercher Barlaam ;
9. Abenner demande où est Barlaam ;
10. Quand Abenner les chassa (les chrétiens) de sa présence ;
11. Ils cherchèrent Barlaam ;
12. Le sorcier sous les traits de Barlaam ;
13. L'empereur reçu par Joasaph ;
14. Joasaph parle de tuer (le faux Barlaam) ;
15. Joasaph avec les jeunes filles ;
16. Quand l'empereur vint à la cité ;
17. Joasaph empereur ;
18. On détruit les temples ;
19. Joasaph fit donner le baptême à son peuple ;
20. Quand il fit l'aumône ;
21. Quand il détruisit les temples païens ;
22. Les chefs de la nouvelle église ;
23. Joasaph vit comme les moines ;
24. Ils (les empereurs) détruisirent les temples païens ;
25. Joasaph moine ;
26 Joasaph vient voir l'empereur Abenner ;
27. Repentir d'Abenner ;
28. Les empereurs font l'aumône ;
29. Baptême d'Abenner ;
30. Mort d'Abenner ;
31. Funérailles d'Abenner.

(1) *Légende détaillée de la fig 35.*

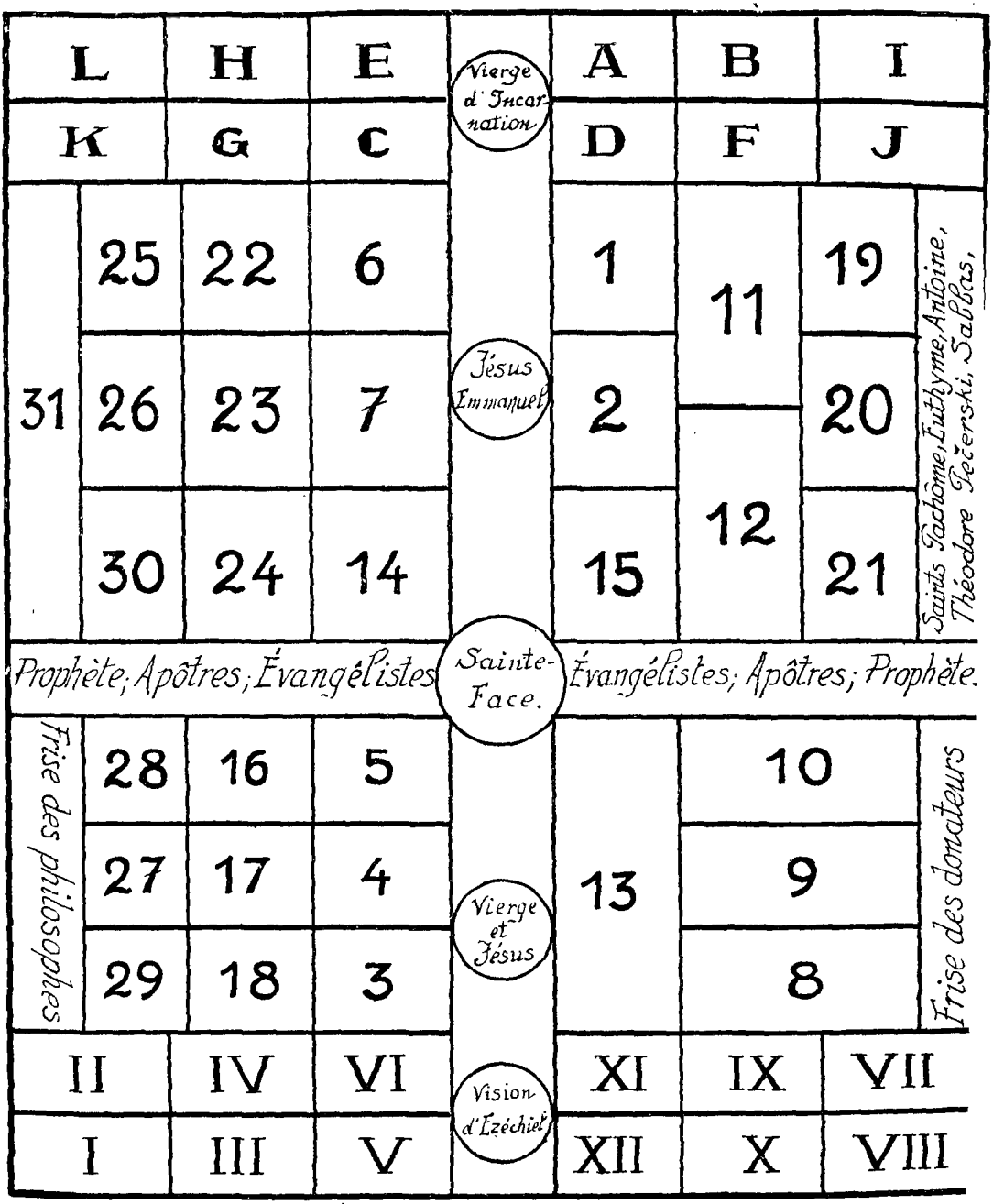


Fig. 35. — L'illustration de Barlaam et Joasaph. Clocher-porte du monastère de Neamtu (la voûte).

(*Cf. p. 353*).

LE ROMAN DE BARLAAM ET JOASAPH
ILLUSTRÉ EN PEINTURE.

Le roman de Barlaam et Joasaph, très célèbre au moyen âge, est, on le sait, une adaptation chrétienne de la légende de Bouddha. « Tous les succédanés chrétiens du roman dérivent du grec. La rédaction grecque de Barlaam et Joasaph apparaît, pour la première fois, sous une forme qui ne saurait remonter beaucoup plus haut que la fin du xe siècle ». Le Rév. P. P. Peeters vient de démontrer, dans une étude précise et documentée (1), que « le logothète byzantin, qui a refaçonné le conte bouddhique, en a connu quelque rédaction antérieure ». En effet « c'est une version géorgienne qui semble lui en avoir fourni le canevas. Pour la date, elle précède, non pas de beaucoup, sans doute, le Barlaam et Joasaph grec, qu'aucun indice positif ne permet de placer avant l'époque de Métaphraste. Par son origine, elle paraît se rattacher directement à une version arabe. Pour passer de la version géorgienne à la métaphrase grecque, le concours d'un interprète était indispensable. Des témoignages à peu près contemporains nomment Saint Euthyme l'Hagiorite » (2). Sous cette dernière forme, le roman se répandit chez les Slaves, au sud du Danube et, de là, dans les pays roumains. Les plus anciennes rédactions, trouvées dans ces régions, au monastère de Neamțu, datent du XIVe siècle, et semblent se rattacher à l'époque de floraison de la littérature bulgare (3). Au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle, on eut plusieurs traductions en roumain.

(1) Paul PEETERS, *La première traduction latine de Barlaam et Joasaph, et son original grec* (*Analecta Bollandiana*, t. XLIX, fasc. 3-4).

(2) P. PEETERS, *op. l.*, pp. 307-308.

(3) N. CARTOJAN, *Cărțile populare în literatura românească*, vol. I, pp. 238-239.

Le sujet est donné en abrégé, par les ménées, à la date du 19 novembre, le jour où l'on célèbre, avec d'autres saints, Barlaam et Joasaph. « L'Inde fut évangélisée par le saint apôtre Thomas. L'empereur Abenner qui régnait sur le pays avait beaucoup de richesses, mais il était d'un esprit très étroit. Il prit vite ombrage de l'église du Seigneur et se mit à la persécuter. En ce temps, il eut un fils, très beau de corps et d'âme, qu'il appela Joasaph. L'empereur l'aimait beaucoup, et devint vite inquiet. Il fit venir à la cour les grands savants et les prophètes de sa nation pour leur demander quel serait le sort de celui-ci. Un des plus célèbres parmi ces derniers osa lui avouer qu'il avait lu dans les étoiles une chose très triste : Joasaph deviendra chrétien ; il ne régnera pas. L'empereur, très troublé, fit construire un grand palais où l'on devait élever son fils, à l'écart du monde et de toutes ses misères. De jeunes pédagogues allaient avoir la charge de son éducation. Ils devaient surtout lui cacher soigneusement le nom même de Jésus-Christ. Et les chrétiens furent persécutés de nouveau et plus terriblement encore. Joasaph pourtant se mit à questionner un jour un des pédagogues qu'il avait le plus pris en amitié. Il voulait savoir la cause de sa réclusion. Il arriva à en demander la raison directement à son père qui se vit forcé de lui permettre de voyager. C'est ainsi que Joasaph apprit à savoir ce que sont la vieillesse, les maladies et la mort. Ce spectacle attrista profondément le jeune prince. Il se posait des problèmes difficiles à résoudre et s'abîmait dans l'analyse de ces derniers. Quelque temps après, Joasaph apprit par son pédagogue bien-aimé l'arrivée aux Indes d'un marchand, qui n'était autre qu'un ascète célèbre nommé Barlaam. Il voulait vendre une pierre précieuse qu'il n'avait jusqu'alors montrée à personne. Cette pierre-là, disait le marchand, rend la vie aux aveugles et l'ouïe aux sourds. Joasaph tint à le voir et le reçut. Durant de longues séances Barlaam eut le loisir de gagner l'âme du prince à la bonne parole de l'Évangile. Il lui expliqua tour à tour la Bible et l'enseignement de Saint Jean Damascène. Il lui apprit à penser à la mort, à la vie éternelle et à la rédemption, et lui fit connaître la vie monacale et la vie des ascètes, tout en lui expliquant le symbole de la foi et les dogmes essentiels de la religion chrétienne. Barlaam, reparti

pour sa retraite du désert, Joasaph se mit à jeûner, à méditer et à prier. Il avait complètement changé sa manière d'être et de vivre. L'empereur ne tarda pas à l'apprendre. Il s'en émut fortement et demanda le conseil des savants et de ses ministres. Le mage Nahor, qui ressemblait de figure à Barlaam, dut se présenter à Joasaph et tâcher de le tromper. Il devait en même temps se laisser vaincre, dans une discussion publique, par les sages païens de l'empire et montrer ainsi le peu de valeur de l'enseignement chrétien. Mais Dieu révéla à Joasaph ce dessein et la supercherie de Nahor. Ce dernier fut conjuré de dire la vérité. Il se laissa convaincre et passa même à la religion chrétienne. Il quitta la capitale et s'en alla vivre au désert. Un second conseiller, du nom de Phteïda, engagea l'empereur à entourer le prince de belles filles et d'une vie dissipée pour le faire oublier. Un rêve révéla à Joasaph le nouveau plan qu'on avait formé pour le détourner de la vérité. Il en devint plus triste et presque malade. L'empereur s'en émut. D'après le conseil de Barachios, son meilleur serviteur, il partagea l'empire et laissa Joasaph en gouverner une moitié. Le jeune prince se mit à détruire les temples païens et à élever des églises chrétiennes. De toutes parts, les moines et les fidèles commencèrent à affluer. Le mouvement fut si fort qu'il gagna jusqu'à la cour. L'empereur lui-même et ses principaux conseillers embrassèrent la religion chrétienne. Peu de temps après, Abenner vint à mourir. Joasaph gouverna à sa place et manifesta de bonne heure le désir de rejoindre Barlaam et de vivre en ascète. C'est ce qu'il fit, malgré l'opposition et les prières de ses sujets, après avoir cédé le trône à Barachios. Arrivé au désert, il eut le bonheur de rencontrer Barlaam et d'y vivre quelque temps près de son maître. Barlaam mort, Joasaph l'enterra et lui chanta les psaumes. Il passa lui-même trente-cinq ans au désert, et vers l'âge de soixante ans, s'en alla dans la tombe. Un moine lut les prières et enterra son corps près de celui de Barlaam. Il avertit ensuite Barachios de l'évènement. Ce dernier vint recouvrer les reliques de Barlaam et de Joasaph. Il les transféra en grande pompe dans l'église que Joasaph avait fait bâtir de son vivant. Elles y furent, longtemps après, grandement vénérées ».

Le texte comprend en outre une série de paraboles, dont une au moins mérite d'être rapportée. Un homme avait pris la fuite devant un monstre qui menaçait de le dévorer (1). Dans sa précipitation, il glissa sur une pente rapide qui conduisait au fond d'un terrible précipice. Ses mains s'accrochèrent désespérement à un arbre. Il en profita pour assurer ses jambes. Un moment après il regarda à ses pieds : deux rats, l'un banc, l'autre noir, rongeaient les racines de l'arbre. Au fond du précipice, un dragon ouvrait une gueule démesurée. Quatre vipères levaient la tête et visaient ses jambes. Mais d'en haut, d'une branche, tombaient des gouttes de miel. C'est ce qui allait presque lui faire oublier les graves dangers dont il était menacé. Le monstre symbolise la mort. Le précipice et les rats figurent le monde et la vie avec tous ses maux et ses pièges. L'arbre représente la vie de l'homme. Le dragon figure l'enfer. Les gouttes de miel sont les attraits de cette vie qui donnent le change aux hommes et les empêchent de penser à leur âme et à la rédemption (2).

Un des plus anciens manuscrits illustrés de Barlaam et Joasaph se conserve au patriarchat grec de Jérusalem. Il date du XIe siècle et comporte un petit nombre de miniatures repeintes. Du XIIe siècle ou peut-être du début du XIIIe siècle nous avons le manuscrit d'Iviron, à l'Athos. Il comprend quatre-vingt miniatures encadrées par des cordelettes et placées en frise au milieu des pages. Souvent, deux ou trois scènes forment le sujet d'une miniature. On y voit la prophétie de Daniel et le portrait de saint Jean Damascène écrivant. Les fonds sont formés par des architectures, maisons, murs d'enceinte, baptistères, portes, et des paysages, avec des lacs creusés au flanc des montagnes et des arbres. Les personnages apparaissent au premier plan de face ou de profil, aussi hauts que les édifices. Le manuscrit du King's College de Cambridge date du XIIIe siècle et comprend environ cent miniatures. Ces dernières sont placées en frontispice ou en bas des pages. On y voit aussi des miniatures margi-

(1) Voy. aussi R. JULLIAN, *Un monument sculpté de la légende de Barlaam et Joasaph* (*Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome, t. 48, Paris, 1931).

(2) N. CARTOJAN, *Cărţile populare în literatura românească*, vol. I, p. 243-244.

nales. Une dizaine environ sont colorées. Le reste n'est qu'esquissé. Le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, fonds grec, 1128, date du XIVe siècle et comporte deux cent dix miniatures placées au milieu des pages. On y voit le portrait de Barlaam en pied, de face. On a illustré le récit et les paraboles du roman. Des miniatures donnent des scènes de la Genèse, Adam, Eve, les anges, le Déluge l'arche de Noé, l'histoire de Moïse, l'Exode. D'autres illustrent des scènes du Nouveau Testament : l'Annonciation, la Nativité, l'enseignement et les miracles de Jésus, la Passion du Seigneur, les Limbes, l'histoire des martyrs, des vies de moines. On donne des illustrations des paraboles bouddhiques de Barlaam et des figures littéraires : les aveugles qui cherchent à tâtons dans les ténèbres puisqu'ils ne veulent pas voir le soleil. Des portraits de prophètes et de saints avoisinent la Communion donnée par le Christ aux apôtres, la Communion de Joasaph, la dormition de Barlaam, la mort de Joasaph, la translation des reliques de Barlaam et de Joasaph dans la capitale. Les miniatures sont très soignées, surtout les personnages, les draperies et le paysage. Les architectures sont d'un dessin plus fruste.

On connaît aussi deux manuscrits russes, l'un du XVIIe siècle, l'autre du XVIIe ou du XVIIIe siècle. Le premier se conserve à la Bibliothèque de Leningrad et porte le No 71. On y voit, au début, les portraits de Barlaam et de Joasaph en pied : Jésus Emmanuel les bénit au Ciel. Suivent le portrait de saint Jean Damascène écrivant, un cierge allumé devant son pupitre ; l'Annonciation au puits, la Trinité, Jésus sur la Croix encadré par Marie et Saint Jean, l'Ascension, les Limbes, et deux autres scènes évangéliques. Ces dernières sont suivies de nombreuses miniatures se rapportant au roman proprement dit. Elles sont groupées deux par deux et placées en frontispice ou au milieu des pages. Parfois, il n'y a qu'une seule scène. D'autres miniatures illustrent la Genèse, la Philoxénie d'Abraham, l'Arbre du Bien et du Mal, et les Fêtes : Annonciation, Stichère de Noël, Baptême, Arrestation, Mise en Croix, Thrène, Limbes, Thomas, Ascension, Pentecôte, Jugement Dernier, Lazare (1), Vierges Sages et

(1) Nous donnons les scènes dans l'ordre du manuscrit.

Vierges Folles, Brebis égarée, etc... Le manuscrit comprend cinq cent trente-huit pages. L'illustration suit de près le récit. Il y a plus de deux cents miniatures se rapportant au roman, et d'autres, moins nombreuses, qui se rattachent à l'Ancien et au Nouveau Testament. Ces dernières figurent l'enseignement donné par Barlaam à Joasaph.

Le second manuscrit fait partie du fonds de l'Académie Impériale de Petersbourg et porte le numéro 34. 3. 27. Il comprend vingt-neuf miniatures de pleine page se rapportant directement à l'histoire de Barlaam et de Joasaph. (Nativité de Joasaph, Consultation des Sages, Persécution des moines, Voyage de Joasaph, etc...). Le récit évangélique n'est pas illustré (1).

* * *

Le monastère de Neamţu, en Moldavie, garde l'unique illustration en peinture de Barlaam et de Joasaph que nous connaissons. Elle orne la voûte en berceau et les parois du porche d'entrée. Ce dernier est placé à l'Ouest du mur d'enceinte et est couronné par un haut clocher massif, qui comprend aussi une chapelle. Le monastère de Neamţu date de la seconde moitié du XIVe siècle. L'église principale a été bâtie à la fin du XVe siècle par le prince Stefan le Grand. Le clocher se rattache au premier tiers du XVe siècle. Il a été élevé par le prince Alexandre le Bon. Stefan le Grand lui a fait ajouter un étage, celui qui abrite, de nos jours, les cloches (2).

Les peintures qui nous occupent se présentent sous l'aspect de repeints qui datent du premier tiers du XIXe siècle (3). Mais il s'agit de vrais repeints, couleur sur couleur.

(1) Melle S. Der Nersessian prépare une thèse de doctorat ès-lettres sur les manuscrits illustrés de Barlaam et Joasaph. Nous devons à son extrême obligeance la communication des manuscrits dont nous venons de donner ce sommaire aperçu.

(2) J. D. ŞTEFĂNESCU, *L'Evolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, pp. 166-167 ; G. BALŞ, *Bisericile lui Stefan cel Mare*, p. 98 et suiv.

(3) Les peintures ont été signalées, il y a une dizaine d'années, par M. N. Jorga. Elles ont été notées aussi par le Rév. P. Bobulescu ; voy. N. CARTOJAN, *Cărţile populare în literatura românească*, p. 242.

Ils ont respecté non seulement la composition, mais tous les détails. Tout est en place. Le bandeau ornemental, caractéristique de la décoration peinte de l'église principale, sert de cadre à l'illustration. Par places, la peinture originale apparaît. On remarque la même chose dans les figures et la plupart des tableaux : l'exécution originale subsiste en maints endroits. Les repeints de 1830 n'ont fait que reprendre les anciens sujets. On n'a rien innové. Les inscriptions des scènes sont en roumain et en caractères cyrilliques. De nombreux graffites couvrent les parois. Le plus important se trouve dans l'angle Nord-Est. Il semble donner le chiffre slave qui signifie sept mille. Nous aurions ainsi l'année 1492, qui correspond au règne de Stefan le Grand. Le second graffite se voit dans l'angle Sud-Est, à la partie inférieure de la paroi. Il donne la date de 1539. Un troisième graffite est clair et date de 1600. Au dernier registre de la paroi Nord, nous lisons en vieux slave le nom « ANDREI MUŞTEA » suivi de quelques mots illisibles et de la date 1639. Un peu plus haut, du même côté, on lit le nom de « Mitrofan » et la date 1737, à côté d'autres noms de moines : « Nicodim », « Ilie », « Diaconu Simion », etc. Mais les peintures sont datées d'une façon sûre du XVe siècle par le portrait du prince Stefan le Grand, figuré en pied devant le Sauveur, assis sur son trône. On le voit dans une scène peinte au bas de la paroi Sud. La date des peintures est confirmée par les détails des costumes, et des considérations de style sur lesquels nous reviendrons.

L'illustration forme un bel ensemble, qui reste intéressant malgré les repeints (fig. 35). Voici les éléments qui la composent. Au milieu du berceau, dans l'axe Est-Ouest, on a peint cinq médaillons. Le premier situé à l'Est, du côté de l'enceinte, donne la Vierge orante, Jésus bénissant sur sa poitrine, entourée de séraphins. Le second médaillon, placé plus loin à l'Ouest, montre Jésus Emmanuel bénissant, un livre ouvert à inscription illisible dans sa main gauche. Le troisième médaillon est occupé par la Sainte-Face (fig. 36.). Le quatrième comprend la Vierge orante, Jésus bénissant en médaillon sur sa poitrine. Le dernier montre la vision d'Ezéchiel : le Sauveur bénissant est peint dans un médaillon, la main gauche sur le globe de la terre ; les symboles des évangélistes l'encadrent, et présentent l'évangile fermé. Un arc trans-

versal bâti en relief coupe le berceau central et les parois. Il porte les quatre évangélistes, les bustes de deux apôtres peints dans des médaillons, et deux prophètes en pied. Les retombées du berceau et les parois figurent, à l'Est, du côté de l'enceinte, douze scènes de la Genèse : création du soleil et de la lune, création des animaux, Dieu crée Adam, Il lui donne une âme, création d'Eve, l'Arbre du Bien et du Mal, Adam et Eve au Paradis, la Tentation, Après le péché, l'Ange chasse Adam et Eve, Adam et Eve seuls au désert, Eve filant près du berceau de son enfant et Adam partant au travail. Dieu est peint sous les traits de Jésus-Christ, tel qu'Il est figuré dans les églises du XIVe, du XVe et du XVIe siècle (fig. 37). L'extrémité Ouest du berceau et les parois correspondantes forment un second champ de décoration qui est occupé par douze scènes (fig. 38 et 39) :

I Quand l'Ange détruisit l'armée des Syriens ;
II La Sainte Trinité à Mambré ;
III « Jésus Navi » (Josué) ;
IV Quand l'Ange découvrit Agar au désert ;
V Quand Saint Georges ressuscita le bœuf de Glykérios ;
VI L'échelle de Jacob ;
VII Le repentir de David ;
VIII Balaam va maudire Israël ;
IX La vision de la Vierge ;
X Le miracle de Colosses (1) ;
XI Synaxe des Anges ;
XII Un empereur à cheval suivi de nombreux cavaliers.

La surface du berceau et des parois comprise entre les scènes de la Genèse et les douze sujets que nous venons de citer forme les deux tiers de la décoration. Elle est couverte par trente-et-une scènes qui donnent le récit du roman. L'arc sur lequel sont peints les évangélistes, les deux apôtres et les deux prophètes, sépare cette illustration en deux séries (fig. 35).

L'ordonnance des sujets. Le berceau de la voûte porte, au centre, dans l'axe Est-Ouest, cinq médaillons. Le premier

(1) Voy. F. VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, t. II, p. 860.

Fig. 37.

1. Dieu donne une âme a Adam.
L'Arbre du Bien et du Mal.

2. Création d'Ève.
Ève tend la pomme à Adam.

Fig. 38. — Scènes I-VI

donne la Vierge orante avec Jésus bénissant sur sa poitrine, et des chérubins. C'est la Vierge de supplication qui illustre le dogme de l'incarnation du Verbe, souvent désignée, en Valachie, par les mots « Vierge d'incarnation ». Le second médaillon montre Jésus Emmanuel bénissant ; le troisième, la Sainte-Face. La Vierge d'Incarnation orne généralement la conque des sanctuaires transylvains. En Moldavie, elle passe sur un des arcs de la voûte, au même endroit. Jésus Emmanuel décore, à son tour, le berceau de l'abside principale où il est peint à côté de l'Ancien des Jours et de l'Hétimasie. La Sainte-Face a été placée, dans la coupole, à Bălineşti, au monastère de Saint-Georges de Suceava et à Hlincea. On la voit au même endroit dans d'autres églises de l'Athos, de Valachie et Transylvanie. La Vierge orante, avec Jésus en médaillon sur sa poitrine, entourée de séraphins et de chérubins, est figurée dans le quatrième médaillon. Le sujet décore les voûtes de la chambre des tombeaux et de l'exonarthex, en Moldavie, du xve siècle au xviie siècle. La Vision d'Ezéchiel, placée à l'extrémité Ouest du berceau, se rattache au Jugement dernier, qui occupe en Moldavie la paroi Est de l'exonarthex. La disposition des sujets peints dans les médaillons reproduit ainsi celle des églises du xve et du xvie siècle. Les évangélistes, les deux apôtres et les prophètes, peints sur l'arc transversal, rappellent, en dernier lieu, le décor des coupoles. L'explication de ce qui reste est plus difficile. Remarquons d'abord qu'on n'a illustré qu'un petit nombre de scènes de l'Ancien Testament. Les sujets du Nouveau Testament manquent complètement. On a ajouté, en revanche, un scène de la vie de Saint Georges, la Vision de la Vierge, un miracle de l'Archange Michel, la Synaxe des anges et une scène que nous allons analyser plus loin. On a groupé, ensuite, les trente-et-une scènes du roman proprement dit. Des scènes de la Bible les encadrent, à l'Est et à l'Ouest. Un tableau historique et symbolique, et des portraits de philosophes et de saints moines, garnissent le bas des parois, au Nord et au Sud. Enfin, les paraboles ne sont pas illustrées. Les sujets de la Genèse commencent à l'Est, où l'on voit douze scènes racontées dans l'ordre de la Bible, depuis la création du ciel et de la terre jusqu'à la naissance d'Abel. Du côté Ouest, on a figuré douze autres scènes,

dont sept seulement proviennent de l'Ancien Testament : l'Ange détruisit l'armée des Syriens (1), la Sainte Trinité à Mambré (2), « Quand l'Ange retrouva Agar au désert » (3), l'échelle de Jacob (4), le repentir de David (5), Balaam s'en va maudire Israël (6), et Jésus de Navi (Josué) (7). Remarquons le manque d'ordre dans la disposition des sujets. Les scènes qui illustrent le récit sont placées d'une façon curieuse. En effet, il suffit de regarder le tableau ci-joint (fig. 35), pour se rendre compte du désordre. Les deux premières scènes sont peintes à l'Est, au milieu du berceau. Mais les scènes 3, 4 et 5 se placent à l'Ouest, de l'autre côté. Les scènes 6 et 7 font face, à l'Est, aux scènes 1 et 2, tandis que la 7e scène est isolée du côté Nord-Ouest. La 12e scène est loin de la 11e et se trouve placée, à l'Est, entre les scènes 15 et 21. Le numéro 13 se voit, par contre, à l'Ouest, au milieu du berceau. Il est clair que le décor comporte un nombre de scènes prises à une illustration plus développée. La disposition des sujets et l'ordonnance de l'ensemble nous reportent, en même temps, aux peintures d'un monument, qui a dû fournir le modèle. En effet, les médaillons peints au centre du berceau nous y renvoient ; les figures en pied des saints moines et des philosophes, et le tableau des donateurs, également.

La composition des scènes est extrêmement intéressante. Les douze scènes de la Genèse, données à l'Est, figurent de grands espaces. Le fond est formé de montagnes. On voit peu d'arbres. Dieu est peint sous les traits du Sauveur. Il a la stature haute, la tête petite, le visage long, encadré d'une petite barbe aux poils rares. Le cou est mince, le buste élancé et la taille haute. C'est le style des corps drapés, qu'on voit en Moldavie, à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle. Les repeints ont abîmé la ligne et brouillé les tons.

(1) *Deuxième Livre des Rois*, 19, 35-36.
(2) *Genèse*, XVIII, 1-9.
(3) *Genèse*, XVI, 7-12.
(4) *Genèse*, XXVIII, 11-16.
(5) *IIe livre de Sam.*, XII, 13-21.
(6) *Nombres*, XXII, 22-36.
(7) *Josué*, V, 13-16.

Les douze autres scènes, placées à l'extrêmité Ouest du berceau, sont plus intéressantes et mieux conservées. La première est tirée du deuxième *Livre des Rois* (*19*, 35-36). Des montagnes, de style illusionniste, forment le fond. Des arbres y sont plantés à de rares distances. L'armée des Syriens vient de droite. Les soldats, fort nombreux, sont massés en profondeur et bien alignés. Ils sont tous jeunes et de haute stature. Leur vêtement, large et flottant, et retenu au corps par une ceinture, descend un peu plus bas que les genoux (fig. 38). Ils sont coiffés d'un casque conique, propre au costume militaire oriental et vénitien de la seconde moitié du XVe siècle. On le revoit dans les scènes de la Passion du Sauveur, à l'église de Popăuți, en Moldavie, vers la fin du XVe siècle (1). On y retrouve, en même temps, les chaussures pointues et les guêtres noires qui moulent les jambes. Les armes sont la lance, très longue, et les sabres recourbés. L'armée est en marche et fait face à l'ange. Le mouvement est bien rendu. La *Sainte Trinité* à Mambré est désignée par les mots : Cène d'Abraham. L'entrée d'une maison occupe l'angle gauche. L'arbre ne se voit plus. Les trois anges sont peints autour de la table, qui porte des petits pains et des fruits. Abraham et Sara, la tête nimbée, encadrent l'ange du milieu, qui se présente de face. Dans la scène intitulée « *Jésus Navi* », on a montré Josué écoutant les paroles du chef de l'armée de Yahweh. Il est à la tête des Hébreux. Ces derniers portent les vêtements et les chaussures des Syriens, mais leur buste est protégé par une cuirasse. De hautes montagnes de style illusionniste forment le fond. On a illustré sans doute le passage suivant : « Comme Josué était près de Jéricho, il leva les yeux et regarda et voici qu'un homme se tenait devant lui son épée nue à la main. Josué alla vers lui et lui dit : « Est-tu pour nous ou pour nos ennemis? » Il répondit : « Non, mais c'est comme chef de l'armée de Yahweh que je viens maintenant. » Josué tomba le visage contre terre, se prosterna et lui dit :..... ». *L'échelle*

(1) J. D. Ștefănescu. *La Peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie, Album*, pl. 38, fig. 1 ; *Nouvelles Recherches*, pl. 16, fig. 2, pl. 18 et 21.

de Jacob illustre le texte de la Genèse. Jacob est couché dans l'angle gauche de la scène et repose dans un paysage de hautes montagnes. Sa main droite soutient sa tête entourée d'un nimbe ; son bras gauche est étendu le long du corps. Les jambes sont légèrement pliées, le visage est tourné du côté du spectateur. L'échelle est dressée à droite. Les anges la descendent. Un d'entre eux, les ailes déployées, se tient derrière Jacob. *Le repentir de David* place le trône du roi dans l'angle inférieur de droite. De nombreux personnages coiffés de petits chapeaux à bords retroussés se tiennent derrière (fig. 39). David est peint à genoux, au premier plan, tourné à gauche, la tête levée et les bras en prière. Nathan est devant lui, l'ange, plus à gauche, au dernier plan. Dans l'art religieux de Roumanie, la scène est très rare. On la rencontre pour la seconde fois, en Valachie, à l'église de Stăneşti (1). Des architectures y forment le fond. Le trône est placé dans l'angle inférieur de gauche. L'ange levant son épée se voit derrière le trône. On y distingue aussi un séraphin. David, figuré, couronne sur la tête, et se prosternant, est tourné vers la droite, où l'on voit Nathan. Le sujet est compris dans le décor du narthex et se rattache à l'illustration des offices. Les assistants, peints à Neamţu, derrière le trône de David, manquent à Stăneşti. *Balaam qui s'en va maudire Israël*, est figuré devant l'ange qui lui barre la route. L'ânesse tourne la tête et veut reculer. Les jambes de celle-ci sont pliées d'une façon exagérée pour marquer le refus d'avancer. Balaam se présente sous les traits d'un bon moine, la figure calme et interrogative (pl. 39). On a peint du côté Ouest, dans la même zone, à part les scènes tirées de la Bible, cinq autres : *Saint Georges ressuscitant le boeuf de Glykérios, la vision de la Vierge, un miracle* de l'archange Michel, *la synaxe des Anges*, et l'*armée des chevaliers*. Le premier de ces sujets a dû faire partie d'une illustration plus développée de la vie de saint Georges. Les narthex moldaves comportent de règle le récit détaillé de la vie du saint patron. Or, l'enceinte de Neamţu garde, de nos jours, une

(1) J. D. ŞTEFĂNESCU. *La peinture religiieuse en Valachie et en Transylvanie*, pl. 47.

Fig. 39. — Scènes VII-XII
(côté Ouest de la nefte)

Fig. 40. — Constantin le Grand suivi de Saints cavaliers
à l'église de Patrăseți (Bucovine).
(*Paroi Est du narthex*).

église consacrée à saint Georges. Elevée au XVIIIe siècle, elle a dû remplacer une fondation plus ancienne. *Le repentir de David* peut être facilement rattaché au décor liturgique d'un ancien narthex, à l'exemple de l'église de Stăneşti, mentionné plus haut. *La Synaxe des anges, le Miracle* de l'archange Michel et *la Vision de la Vierge* se voient dans la plupart des églises moldaves décorées au début du XVIe siècle. La dernière scène est plus caractéristique et de beaucoup plus importante (fig. 39). Elle mérite de retenir notre attention. On a peint un empereur à cheval, la tête couronnée et entourée d'un nimbe. Il est suivi d'un groupe de seigneurs massés derrière lui. L'empereur a les cheveux longs et retombants sur la nuque et sur les épaules, et porte une cuirasse. Les autres chevaliers sont moins richement costumés. Ils ont un large manteau retenu à la ceinture par un cordon et des guêtres moulant les jambes. Les cheveux leur retombent en longues mèches sur la nuque et sur les épaules. Ils sont coiffés du chapeau rond à petits bords retroussés que nous avons déjà rencontré, et qui est caractéristique à Byzance et aux pays d'Orient tout le long du XVe siècle. L'image nous reporte au monastère de Pătrăuţi, en Moldavie (1). En la signalant nous l'avions désignée sous le nom de « saints cavaliers » (fig.40). Elle a été étudiée depuis M. A. Grabar (2), qui y a vu, avec raison, un sujet symbolique. En effet, l'empereur Constantin le Grand y est figuré à la tête de nombreux saints cavaliers. La scène date de la fin du XVe siècle et fait allusion aux victoires du prince moldave Stefan le Grand sur les Turcs. La peinture du porche de Neamţu appartient très probablement à la même catégorie. C'est un sujet d'ordre historique et symbolique. Il célèbre la victoire des chrétiens contre les infidèles. C'est en même temps une allusion très claire pour les contemporains aux combats de Stefan le Grand contre les Turcs et à son rôle de défenseur de la foi chrétienne. Les repeints ont enlevé à la peinture ses qualités d'art. Mais l'intérêt du sujet subsiste, avec la com-

(1) J. D. Ştefănescu. *L'Evolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie, Album*, pl. 73, fig. 1-2.

(2) *Les Croisades de l'Europe Orientale dans l'Art* (Mélanges Charles Diehl, 2e volume, p. 19 et suiv.)

Fig. 41. — Scènes 1, 2 et 11
(berceau de la voûte : centre).

Fig. 42. — Scènes 3, 4, 4 et 5 (*en haut*) ; 18, 17, 17 et 16 (*en bas*) ; *berceau de la voûte* (*centre*).

(*Cf. p. 360*).

position originale. Les costumes nous intéressent en second lieu, les petits chapeaux des cavaliers surtout, et ils nous aident à dater la scène d'une façon précise.

Les scènes qui donnent le récit proprement dit (fig. 41 à 48) sont au nombre de trente-et-une. La première donne *la nativité de Joasaph.* La composition rappelle la nativité de la Vierge et d'autres sujets semblables. Des architectures et une porte forment le fond. La mère se tient, drapée de son maphorion, dans l'angle gauche, au premier plan. On la voit assise, la main gauche à sa joue, la main droite sur son genou droit. Elle repose, à demi-levée, sur son lit. Dans l'angle inférieur de droite, la sage-femme assise tient l'enfant. Une jeune servante verse l'eau et prépare le bain. Au second plan, derrière une longue table ou un mur bas, qui figurerait la cloison séparatrice des chambres, on a peint trois personnages en pied. On les distingue mal. Les deux premiers semblent être des femmes : l'une d'entre elles apporte un vase et tient l'éventail ; l'autre se retourne et reçoit un bol des mains du troisième personnage, qui est un homme barbu. Les trois figures ont des attitudes variées. Elles portent, par dessous, un vêtement clair, et sont drapées d'un manteau foncé sans manches agrafé au cou ou sur une des épaules.Dans la seconde scène, l'empereur Abenner a réuni les savants de son empire pour leur demander quel sera le sort de Joasaph. Le décor architectural donne le même édifice que dans le tableau précédent, avec la différence que la porte est peinte à gauche. L'empereur est assis, couronne sur la tête, à gauche et au premier plan. Son trône d'or est de forme demi-circulaire et à haut dossier. L'empereur porte un riche vêtement d'apparat brodé aux poignets (41, n° 2). Une large bande de pourpre couvre ses épaules et forme la ceinture. Elle barre verticalement la poitrine et descend jusqu'en bas. Sa couronne est à huit fleurons. L'empereur a des cheveux frisés et une petite barbe. Les savants sont nombreux et massés sur plusieurs rangs. Les uns portent un long vêtement aux manches étroites. A d'autres, on voit aussi une large pénule par-dessus. Ils ont la tête couverte de hauts bonnets ou d'un petit chapeau à bords retroussés. D'autres encore sont coiffés d'une étoffe claire qui leur couvre les cheveux et fait le tour du cou. Ils portent une barbe courte ou une longue

barbe. On leur voit, à quelques-uns, des livres fermés sous le bras. La troisième scène montre *Barlaam passant l'eau* (fig. 42, n° 3). Le fond est formé de hautes montagnes de style illusionniste, dont les sommets touchent presque le bord supérieur du tableau. A gauche et au premier plan, nous voyons Barlaam, debout, en prière. A droite, il est dans une barque. Son costume est composé d'un long manteau clair, retenu à la ceinture par une courroie, et d'une large pénule de couleur foncée et agrafée au cou. De haute stature, il a les cheveux blancs et une longue barbe blanche. Sa tête nimbée est couverte d'un chapeau aux larges bords non retroussés. Dans la quatrième scène, on le montre parvenu aux portes de la ville où siégeait l'empereur. Des architectures marquent cette dernière. Nous voyons un mur d'enceinte et un palais à trois étages avec des fenêtres grillagées et deux portes. On a voulu figurer aussi, à ce qu'il semble, des terrasses ou des balcons à haute balustrade. Barlaam se voit au premier plan, debout, la face tournée vers nous, en conversation avec un personnage de la cour impériale (fig. 42, n° 4). Ce dernier porte une longue soutane, sans manches, par-dessus son vêtement, et le petit chapeau à bords retroussés que nous connaissons si bien. La cinquième scène est désignée par l'inscription : « *Quand il (Barlaam) donna l'Evangile* ». De riches architectures la distinguent. Au fond, on voit des palais caractérisés par une tour carrée à plusieurs étages et couverte d'une coupole curieuse qui rappelle un bulbe (fig. 42, n° 5). Une seconde tour, de forme polygonale ou circulaire, a un toit conique. Au premier plan, on a peint un mur d'enceinte muni de créneaux et pourvu d'une tour de défense. Barlaam se tient derrière le mur et tend l'Evangile à un personnage couronné. La sixième et la septième scènes montrent *les entretiens de Barlaam et de Joasaph*, et *Barlaam donnant la communion* au prince (fig. 45). Dans la scène qui suit, *Abenner envoie chercher Barlaam*. Des architectures occupent l'angle gauche. Abenner, couronne sur la tête, se tient derrière une balustrade, face aux spectateurs, et parle aux messagers. L'angle droit de la scène se voit mal. Des moines sont amenés de force devant l'empereur et questionnés. On leur demande où est Barlaam (pl. 43, n° 9.). Nous voyons l'empereur, sur son trône, dans l'angle inférieur de gauche. Joasaph, pensif,

le menton appuyé sur son coude droit, assiste à la scène. Un moine se tient près du prince, un autre semble s'éloigner de lui. Des architectures à créneaux marquent l'intérieur. Une montagne rappelle le refuge des moines et le désert. Irrité de l'inutilité de ses recherches, Abeuner chasse les moines et les chrétiens. Un mur d'enceinte marque le fond de la scène. L'empereur est assis à gauche. Des soldats armés de fouets mettent en fuite les moines. La onzième scène nous montre les messagers de l'empereur *à la recherche de Barlaam*. On avait, on le sait, formé le plan de présenter un sorcier à la place de ce dernier. C'est ce que nous voyons au douzième tableau. La treizième scène est réservée à une réception (fig. 44). Des architectures forment le fond. Elles figurent un mur d'enceinte et des tours polygonales d'angle à terrasses et à hauts créneaux. Les costumes sont intéressants. On voit aux nombreux personnages, qui y prennent part, des vêtements larges et souples, retenus à la taille par une ceinture et ne descendant que jusqu'au genou. Les jambes sont bien prises dans un pantalon collant. Les pieds sont chaussés de souliers montants. Le groupe des cavaliers est coiffé de petits chapeaux à haut fond et à petits bords retroussés : de riches cheveux frisés s'en échappent. Nous croyons distinguer des femmes aussi. Leurs chapeaux sont ornés d'aigrettes de plumes et se portent légèrement renversés sur le sommet de la tête. Les personnages qui vont au devant du cortège, semblent être nu-tête. La scène est ample et marquée par beaucoup de mouvement. Dans la quatorzième scène, Joasaph menace de mort le faux Barlaam s'il ne dit pas la vérité. Dans la quinzième, on a peint Joasaph entouré de jeunes filles à une table de banquet. Les trois scènes suivantes donnent le récit que l'on connaît : l'empereur est convaincu par son plus fidèle conseiller de donner à Joasaph une moitié de l'empire à gouverner. La scène où l'empereur se rend à la cité est intéressante par sa composition et les costumes des cavaliers. Une montagne de style illusionniste a été peinte, au fond, à l'angle gauche ; la cité entourée du mur d'enceinte, à l'angle droit. L'empereur est suivi de nombreux cavaliers, vêtus de longues tuniques à collerette rabattue, et coiffés de chapeaux à bords retroussés ornés de plumes. Un second groupe apparaît à l'arrière plan. (fig. 8, n° 16).

Fig. 43. — Scènes 10, 9 et 8 (*en haut*) ; frise des donateurs (*en bas*) : *Retombée Nord du berceau.*

(*Cf. p. 360*).

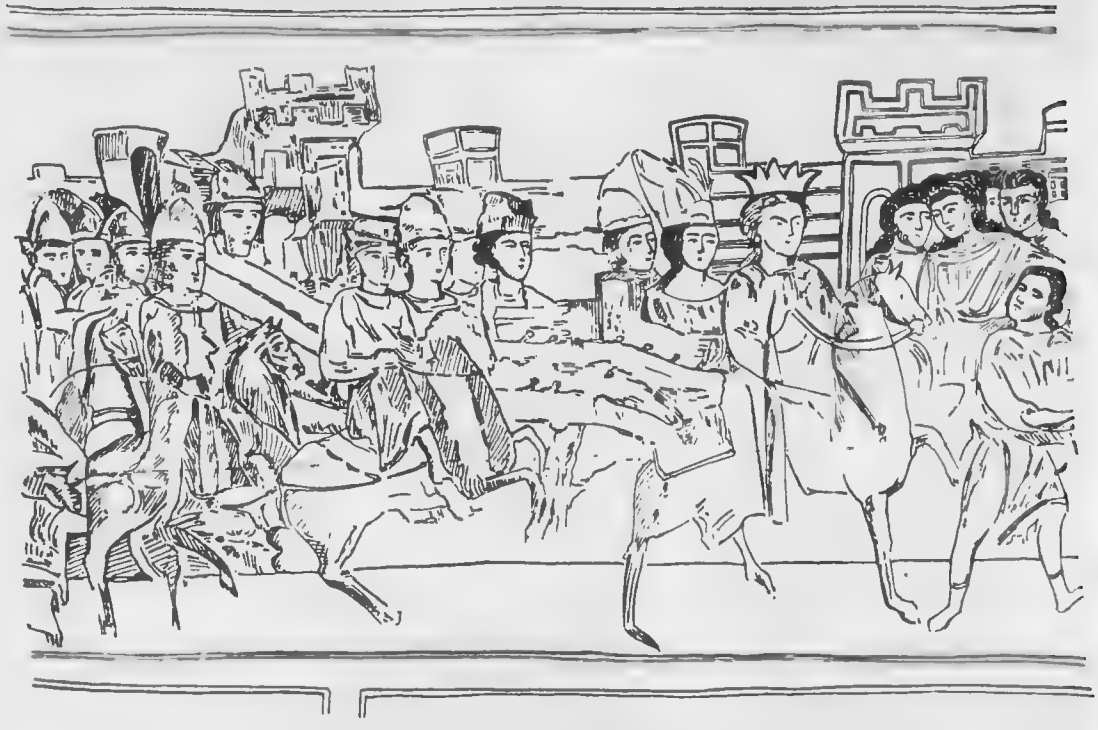


Fig. 44. — Scène 13 : L'Empereur reçu par Joasaph.

(*Cf. p. 360*).

Ce sont des soldats, le buste couvert d'une cuirasse et portant des casques pointus. Au point de vue artistique, remarquons la liberté et le mouvement de la composition. Les chevaux, richement caparaçonnés, sont bien vus. A l'angle gauche, la silhouette d'un cheval se présente dans un raccourci extrêmement difficile et curieux. Des cavaliers tournent le dos. D'autres causent entre eux et forment des groupes étonnamment vivants. L'exécution présente des qualités d'art et rappelle de près la Renaissance. Dans la scène où Joasaph est proclamé empereur et dans celle où il donne l'ordre de détruire les temples païens, les costumes seuls sont intéressants. On y rencontre des personnages drapés du long manteau à pélerine courte sans manches et à collet rabattu des sénateurs vénitiens au xve siècle. Parmi les scènes suivantes, nous devons remarquer le *baptême d'Abenner* et la scène de son *repentir* (fig. 49, n°s 27 et 29). Dans cette dernière, on a figuré le palais de l'empereur, dans l'angle droit, et un arbre devant une montagne. Abenner porte les mains à sa couronne et se penche pour se mettre à genoux. Les repeints nous empêchent de mieux voir l'arbre, qui semble d'exécution naturaliste. Dans la scène du baptême, des architectures figurent l'entrée d'une église. Abennner, la tête nimbée et couronnée, se tient penché sur les fonts baptismaux, dans l'attitude de la prière. Son fils Joasaph et des courtisans sont derrière lui. Un prêtre lit une prière et bénit l'eau.

Une frise, peinte au bas de la paroi Nord, donne les funérailles d'Abenner. La composition rappelle la translation des reliques du Ménologe de Basile II et des églises du xve siècle, à l'Athos et en Moldavie. On y voit l'image de l'église principale du monastère de Neamțu. La toiture présente les éléments originaux : la coupole, les éléments coniques du sanctuaire et des absides latérales, et le toit à deux pentes du narthex. Une autre frise orne le bas de la paroi Sud et fait pendant aux funérailles. On y donne les figures en pied des saints moines Pachôme, Euthyme, Antoine, Théodose « Pečerski » et Sabbas le sanctifié.

Les frises qui ornent le bas des parois au Sud-Ouest et au Nord-Ouest sont remarquables. La première nous reporte aux tableaux des donateurs des églises de Moldavie. Le Sau-

veur, vêtu à l'antique, est assis sur son trône : des anges en pied sont peints derrière. Joasaph moine, la tête couronnée et entourée d'un nimbe, se tient devant Jésus, une petite croix à la main. Il se retourne à demi et présente le prince Stefan le Grand. Ce dernier est désigné par une inscription. Il est drapé d'un large manteau agrafé, au cou, et porte la couronne et le sceptre. Ses traits sont endommagés par les repeints (fig. 43). La peinture n'a pas ainsi la valeur d'un portrait, mais elle date d'une manière sûre le décor que nous étudions. La seconde frise donne six portraits de « philosophes ». Le premier, peint dans l'angle Sud-Ouest, sous la scène du baptême d'Abenner, est un vieillard qui porte la couronne des papes et le nimbe (fig. 49). Un bout d'inscription le désigne par le nom de « pape ». Les cinq personnages suivants s'alignent, sur la paroi Nord, allant de l'Ouest à l'Est. Ils portent tous, à l'exemple du « pape », d'amples manteaux agrafés au cou par-dessus leur longue soutane. Leur tête est entourée d'un nimbe. Le premier, peint à droite du pape, porte une couronne. Le second, un chapeau rouge à bords retroussés. Le troisième est un prince. Le quatrième est coiffé d'un chapeau rouge aplati. Le dernier est ceint d'un large cordon rouge. Une couronne de forme spéciale couvre ses cheveux. On lui voit enfin un long bâton dans la main droite, ce qui rappelle le costume byzantin de certains grands officiers de la Cour. Des inscriptions, peintes en blanc, à gauche et à droite des têtes, désignaient naguère chacun des personnages que nous venons de décrire. Elles ont été soigneusement grattées (1). Les « philosophes » décorent, on le sait, le bas des murailles des églises moldaves du XVIe siècle, qui comportent des peintures à l'extérieur. On en voit aussi sur les murailles de certaines églises valaques. Ce sont les portraits des sibylles, des philosophes grecs Platon, Aristote, et d'autres personnages tels Homère, Sophocle, etc... (1). Le thème des « philosophes » se rattache à l'arbre de Jessé et à l'Acathiste de la Vierge. Il n'apparaît

(1) Le nom de « philosophes » se fonde sur une analogie. Il est donné, on le sait, aux figures en pied qui ornent les murailles extérieures des églises roumaines, au XVIe siècle et plus tard.

Fig. 45. — *Rég. supérieur.* Quand Barlaam vit Joasaph, Barlaam donna la communion a Joasaph, Joasaph parla de tuer. *Rég. inférieur.* Ils détruisirent les temples, les chefs de la nouvelle Église.
(*Cf. p. 360*).

Fig. 46. — JOASAPH AVEC LES JEUNES FILLES.
LE SAUVEUR SOUS LES TRAITS DE BARLAAM.
(Cf. p. 360).

pas dans les églises moldaves décorées au XVe siècle. Parmi les « philosophes », peints au XVIe siècle, on ne rencontre pas de « pape ». Les coiffures de notre frise, les chapeaux rouges surtout, n'y sont pas figurées non plus.

***

Au point de vue de l'ordonnance, les peintures du clocher de Neamţu se rattachent à l'art monumental. Les médaillons peints dans l'axe longitudinal du berceau, et les figures d'apôtres et de prophètes, placées sur l'arc transversal de la voûte, rappellent le décor des églises. La répartition des sujets en scènes séparées par des bandeaux rouges, les frises des retombées Nord et Sud, nous y reportent également. Au point de vue iconographique, les thèmes des médaillons et la place qu'ils occupent, la frise des donateurs, les funérailles de l'empereur et les figures en pied des saints moines, confirment les résultats des remarques stylistiques. D'autres sujets aussi. Et, en premier lieu, ceux tirés de la Bible, dont une partie se retrouve à l'intérieur des narthex moldaves, et l'autre à la partie supérieure des murailles extérieures. Le choix des sujets et l'ordre suivi par les décorateurs sont remarquables. En effet, les douze scènes de la Genèse, peintes à l'Est ne se continuent pas à l'extrêmité Ouest la de voûte. On y a choisi,on l'a vu, sept scènes seulement de l'Ancien Testament, et on a illustré des sujets tirés d'autres sources. Les scènes qui racontent le roman accusent, à leur tour, un désordre dont nous avons parlé : des scènes manquent ; d'autres ne se suivent pas très bien. Une idée vient tout naturellement à l'esprit. Le décor que nous étudions a été pris à un ensemble monumental plus considérable et mieux ordonné. Des observations de style confirment cette impression. Ainsi l'analyse du paysage architectural et des figures. Les architectures aident, dans l'art monumental, non seulement à situer la scène et à meubler les fonds, mais à faciliter la réduction du nombre des plans. Elles servent à l'artiste à ramener les plans à l'unité, ce qui est une loi

(1) Voy. l'étude de ce thème curieux dans nos *Nouvelles Recherches*, pp. 160 et suiv.

de la peinture murale. Sur la voûte du clocher de Neamţu, les édifices remplissent admirablement ce rôle. Les montagnes de style illusionniste ont été peintes dans le même esprit. L'espace reste sensible, mais les plans sont ramenés à l'unité. Les figures sont plus éloquentes. La première, et la plus belle, malgré les repeints, est celle du Sauveur dans la frise des donateurs. C'est une haute silhouette, à la tête petite, au cou mince et au buste délicatement proportionné. Les jambes sont longues et accusent l'élégance et la noblesse de la démarche. La figure de l'empereur Abenner dans la scène du baptême, les silhouettes des anges et des archanges et, en général, les figures isolées révèlent les mêmes caractères.

La date d'exécution du décor reste hors de doute. Malgré le manque d'une inscription qui nous donnerait, d'emblée, une tranquillité absolue, nous avons le portrait de Stefan le Grand. Il est le fondateur de l'église principale du monastère et le restaurateur du clocher. Les considérations iconographiques et stylistiques suffiraient à elles seules, en second lieu, à nous donner la date du décor qu'il faut placer au dernier quart du xve siècle. Ajoutons les costumes sur lesquels nous venons d'attirer l'attention qui sont du xve siècle et l'image de l'église principale du monastère de Neamţu, telle qu'elle se présentait à la fin du xve siècle. Une scène mérite de nous retenir. C'est la scène des cavaliers ayant à leur tête un jeune empereur, peinte à l'Ouest, à côté de la synaxe des anges. Nous l'avons décrite. Elle nous a rappelé les saints cavaliers du monastère de Pătrăuţi. Le prince est très probablement Stefan le Grand. L'expédition qu'il conduit nous reporte à ses guerres contre les Turcs. La seconde allusion, contenue dans la frise des donateurs, est plus claire, mais d'un sens à la fois plus intéressant et plus hypothétique. En effet, Joasaph empereur a été le disciple du moine Barlaam. Stefan le Grand n'a-t-il pas été élevé par des moines? Ces derniers ont vécu très probablement au monastère de Neamţu. L'image formerait une allusion historique et un aveu du plus haut intérêt concernant l'éducation du prince roumain et l'œuvre du plus célèbre monastère de Moldavie.

Les scènes symboliques d'ordre historique sont rares dans l'art byzantin. Nous avons rappelé celle de Pătrăuţi qui se

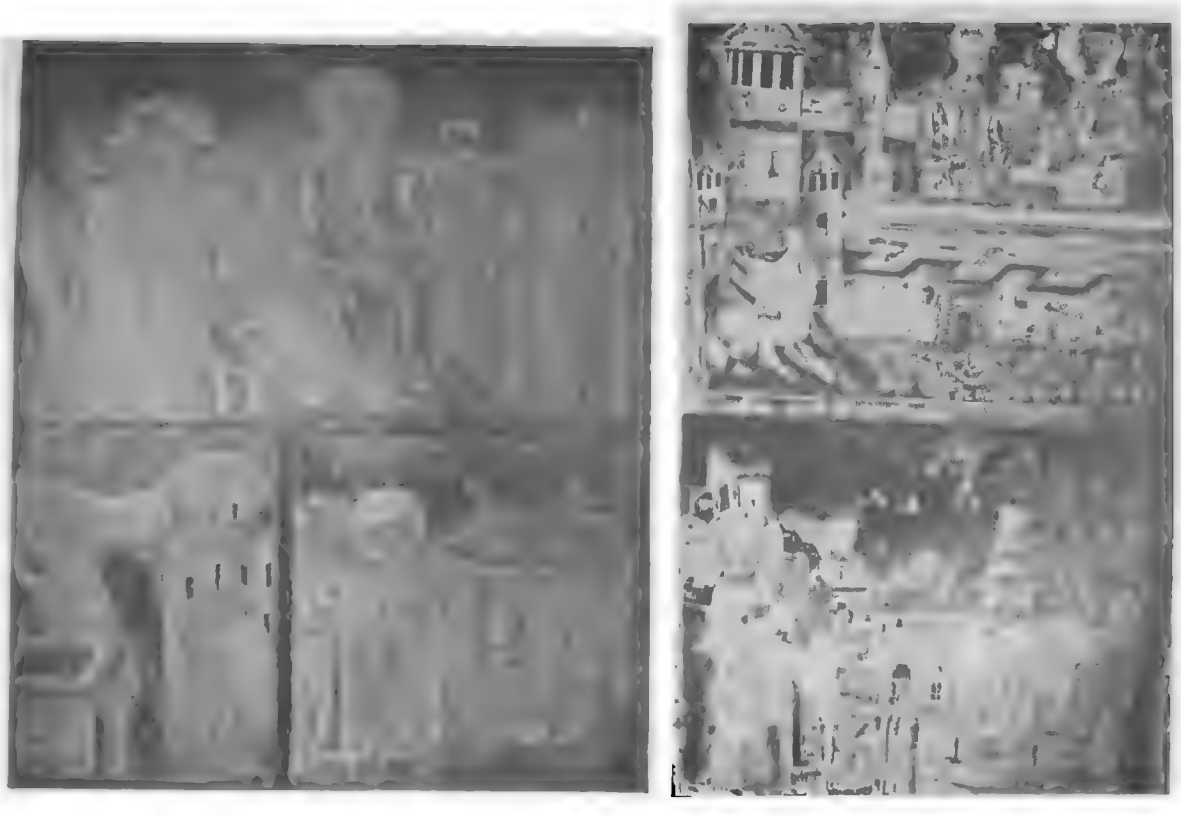


Fig. 47. — 1. Le sorcier sous les traits de Barlaam quand il fit l'aumône, quand il détruisit les temples.
2. Joasaph parle de tuer le faux Barlaam. La nouvelle église.
(*Cf. p. 360*).

Fig. 48. — *Reg. supérieur* : Mort d'Abenner. Joasaph vient voir Abenner, Joasaph moine. *Reg. inférieur* : Funérailles d'Abenner.

(*Cf. p. 360*).

Fig. 49. — Scènes 28, 27 et 29 (*en haut*), fin des Philosophes (*en bas*) ; *Retombée Sud du berceau.*

(*Cf. p. 363*).

Fig. 50. — Vision de victoire de Constantin le Grand. Dormition de Constantin le Grand. Inscription de l'église. Portrait d'un saint. Portrait du prince Étienne, fils de Constantin Brâncoveanu.

(*Monastère de Hurezi de Valachie, paroi Est du narthex*).

(*Cf. p. 367*).

rattache aux croisades et à Stefan le Grand. Un empereur y est figuré. C'est Constantin le Grand. Ceci nous amène à parler de peintures plus récentes, qui décorent la paroi Est du pronaos au monastère de *Hurezi*, en Valachie. Elles sont datées de 1691. Plusieurs scènes y donnent la vie de Constantin le Grand (fig. 50). La vision de la croix, la victoire de Constantin sur Maxence, et la dormition de l'empereur sont remarquables. Des paysages lointains, des montagnes rocheuses et de riches architectures, forteresses, églises et hautes maisons forment les fonds. Les personnages, très nombreux, sont minutieusement dessinés et animés de mouvement. Le monastère de Hurezi est la fondation du prince valaque Constantin le Grand, resté célèbre par ses fondations pieuses, son goût de l'art et sa mort pour la foi. L'extension donnée à la vie du Saint Constantin, le grand empereur chrétien, n'est pas fortuite. Les églises ne donnent, en général, que son portrait, à côté de celui de sa mère, Sainte Hélène. A Hurezi, on a voulu établir un parallèle extrêmement discret entre les deux princes chrétiens. Ce sont des peintures symboliques d'ordre historique qui rappellent les exemples de Pătrăuți et de Neamțu. (1)

Il reste à préciser l'origine de ces peintures et à évoquer les artistes qui les ont exécutées. C'est un des problèmes les plus difficiles. Le roman de Barlaam et de Joasaph a été traduit en roumain, pour la première fois, vers le milieu du

(1) Rappelons aussi le siège de Constantinople figuré sur la muraille Sud de plusieurs églises de Moldavie, telles Humor, Moldovița, Baia, Arborea, etc. L'image y est rattachée à l'Acathiste de la Vierge. On y voit Constantinople assiégée par les Turcs. Mais ce n'est pas la chute de Constantinople qu'on a voulu représenter. C'est, au contraire, un souvenir glorieux qu'on y a fixé. En effet, il y est question de la déroute des infidèles et du sauvetage miraculeux de la ville, dû à l'intervention de la Vierge, lors du siège célèbre qu'elle eut à subir au début du VIIIe siècle. Mais l'image comprend, en outre, une allusion d'ordre historique et comme une invocation à la Vierge. Car les peintures auxquelles nous nous rapportons sont datées de 1536 à 1550, et ces années ont vu les derniers efforts importants qu'ont fait les princes moldaves pour se soustraire à la domination plus que jamais mençante des Ottomans. Cf. V. Grecu, *Byzantion* I, p. 273 sqq.

XVIIe siècle. Il en existe plusieurs rédactions (1). Mais le roman a été connu en Moldavie dès le XIVe siècle par des manuscrits sud-slaves. Le plus ancien, daté de la seconde moitié du XIVe siècle, a été retrouvé au monastère de Neamţu et porte de nombreuses annotations de moines. Un second manuscrit, daté de la même époque, a été retrouvé au même endroit. Ces manuscrits ne sont pas illustrés. Les peintures de Neamţu se rattachent d'ailleurs à un ensemble monumental. Parmi les manuscrits que nous avons brièvement décrits au début de notre étude, ceux du King's College et de la Bibliothèque Nationale de Paris rappellent seuls notre décor mural. L'illustration en est pourtant plus riche et mieux ordonnée. Elle est aussi plus complète. Les paraboles du roman y sont presque toutes illustrées, tandis qu'elles manquent complètement à Neamţu. Les manuscrits russes illustrés, que nous connaissons, datent du XVIIe siècle. Ils diffèrent en bien des points des peintures que nous étudions. Le premier de ces manuscrits multiplie les scènes évangéliques. Le second les exclut complètement. L'idée d'un ensemble monumental antérieur au décor de Neamţu est la seule qui doit être retenue. Nous ne croyons pas que cet ensemble ait décoré une église. En effet, les peintures qui ont dû le composer comprenaient un très grand nombre de scènes. Elles auraient couvert les parois d'un narthex spacieux. Mais les parois des narthex sont occupées au XVe siècle, en Moldavie, par la vie du saint patron. Les autres narthex donnent les conciles et le ménologe. Des saints Joasaph et Barlaam, on ne figure que les portraits parmi les saints du mois de novembre. Une seconde considération doit être aussi retenue. Elle concerne le développement des scènes historiques et les détails d'ordre pittoresque, qui cadrent mal avec le décor d'une église. La scène du banquet s'éloigne sensiblement, à son tour, de l'esprit des peintures religieuses.

Une hypothèse plus intéressante doit être envisagée. Elle nous reporte au décor des palais impériaux et princiers formé,

(1) N. CARTOJAN, *Cărţile populare în literatura românească*, pp. 233 et suiv. ; Sextil PUŞCARIU, *Istoria literaturii române, epoca veche*, pp. 98, 111 et suiv. ; P. P. PANAITESCU, *L'influence de l'oeuvre de Pierre Mogila dans les principautés roumaines*, pp. 41 et suiv.

à Byzance, dans les Balkans et en Roumanie, de sujets historiques, de scènes religieuses et d'icones. L'ensemble de Neamțu semble, à la vérité, plus propre à orner un palais qu'une église.

Quant aux peintres qui ont exécuté l'illustration du porche de Neamțu, il est plus que probable qu'on doit les chercher parmi les décorateurs de Stefan le Grand. Il faut penser, en même temps, pour une partie des scènes au moins, à des artistes italiens. Les repeints nous embarrassent. Mais quelques scènes sont caractéristiques. Celle où l'empereur à cheval et à la tête d'un groupe nombreux de cavaliers se rend à la cité, est sûrement une œuvre italienne. Le paysage l'est peut-être moins. Mais les personnages, la manière dont ils sont campés, leurs figures et leur costumes, les raccourcis des chevaux et le mouvement ne permettent pas de douter. Le style des architectures et le groupement de la grande scène peinte sur la voûte à côté de la vision d'Ezéchiel, ne sont pas moins significatifs.

Paris, Juin 1932. I. D. ȘTEFĂNESCU.

ÉCHANGES ÉPIQUES ARABO-GRECS

SHARKAN - CHARZANIS

M. Roger Goossens, dans un très intéressant article de *Byzantion*, VII, page 303 et suivantes, vient d'attirer l'attention sur un roman de chevalerie arabe compris dans les Mille et Une Nuits (tomes III et IV de la traduction Mardrus) : l'histoire du roi Omar al Néman et de ses deux fils merveilleux, Sharkân et Daoul Makân. Il a montré les rapports étroits qui relient ce roman épique au cycle byzantin de Digénis Akritas. Le conte d'Omar est en réalité un développement romancé de ce que nous avons appelé la geste de Mélitène. Omar est le fameux émir de cette ville, mentionné dans Digénis et dans le Sayyid Battal arabe et turc ; M. M. Canard, dans son excellent article, *Un héros de roman arabo-byzantin* (1), a dit de lui tout ce qu'il était possible d'en dire. Mais il n'est ici qu'un personnage décoratif comparable au Charlemagne, au roi plus au moins fainéant des dernières épopées françaises. Le véritable héros est son fils Sharkân, qui surpassait en valeur « les héros les plus courageux, qu'il avait terrassés dans les tournois. » Il maniait merveilleusement la lance, le glaive, et le carquois. Sharkân, comme l'émir de Digénis, enlève une princesse grecque, Abriza, fille du roi de Césarée de Cappadoce. Mais Sharkân, qui a emmené sa captive à Bagdad, ne la garde pas pour lui-même, comme il en avait sans doute l'intention. Le vieil Omar, jaloux de son propre fils, s'éprend d'Abriza et la viole.

Nous venons de retrouver le nom même de Sharkân, sous une forme à peine modifiée, dans un chant épique grec

(1) Marius CANARD, chargé de cours à la Faculté des lettres d'Alger, *Un Personnage de roman arabo-byzantin*, extrait du *Deuxième congrès national des sciences historiques*, 1931. Alger, Société historique algérienne, 12, rue Émile Maupas, 1932.

assez peu connu, et qui n'a guère fait l'objet de commentaires historiques. Nous en donnons ci-dessous une traduction basée sur la recension de Cos qu'a publiée Karl Dieterich (1). Le titre est : *Ὁ Χαρζανῆς*, mais au vers 13 apparaît la variante *Σαρχανῆς*, qui prouve évidemment l'identité du héros avec le Sharkân des Mille et Une Nuits. Nous demandons l'indulgence pour notre version : le texte est difficile, parfois corrompu.

Un héros aime une fille : mais elle n'en veut point.
A sa porte il a dépensé et neuf bourses d'argent,
Et quinze bourses d'or en plus et huit bourses de perles.
Et de ses lèvres il n'a pu recevoir un seul mot.
Or donc, un beau jour de dimanche, un jour de grande fête,
Que la fille sortait du bain, et lui de la taverne,
Ils se sont rencontrés tous deux, ont échangé leur foi.
Le jouvenceau lors plein de joie se rend près de sa mère.
« Mère, donne-moi donc pour femme la plus pauvre du monde ».
— « Mon fils, si la fille est si pauvre, comment te la donner ? »
— « Ma mère, lorsque je l'ai vue, elle était chaussée d'or.
Elle avait un justaucorps d'or, tout rehaussé de perles ».
— « Tais-toi, tais-toi, mon Sarkhanis, elle sera ta femme,
Épouse bénie à l'église, à la couronne d'or. »
Elle choisit douze papas avec quinze notables (ou : *notaires* ?)
Met du vin frais en la fiole, argent dans un fichu,
Munis de quoi ils s'en vont tous aux portes de la belle.
Ils secouèrent bien la chaîne et le palais trembla.
Il leur fallut bien quarante heures pour gravir l'escalier,
Et puis quarante heures encore avant de voir la belle.
Et la belle les aperçoit et vient à leur rencontre,
Prend l'escabeau, — les fait asseoir, — la coupe, — et verse à [boire.
— « Salut à vous, ô mes papas, salut, ô mes notables ».
— « C'est Charzanis qui nous envoie, car il te veut pour femme ».
Mais elle répand le vin frais, et jette leur argent ;
Et eux, malheureux messagers, les fait charger de coups.

(1) Karl Dieterich, *Sprache und Volksüberlieferungen der südlichen Sporaden im Vergleich mit denen der übrigen Inseln des griechischen Meeres*, Wien, Alfred Holder, 1908(= *Schriften der Balkankommission, linguistische Abteilung*, III, *neugr. Dialektstudien, Heft* II). Texte, col. 301-304.

— « Je ne le veux ni ne l'accepte ; pour époux le refuse.
Je n'en veux ni pour passeur d'eau, ni même pour voisin ».
Lors, eux de s'ensauver les lèvres échaudées ;
Mais elle reparut encor, criant par la fenêtre :
— « Je lui adresse trois défis. Peut-il les relever ?...
» Saurait-il hacher le roc, élaguer le palmier,
» Prendre en ses bras le vent, lier des oeufs ensemble ?
» Ou bien semer en pleine mer du froment et de l'orge ?
» Et si le roi descend alors battre ce blé sur l'aire
» Et si la reine alors descend pour faire la moisson,
» Et encore, oui, et encore, non, ainsi tant qu'il me plaît !
» Alors que Dieu le jette enfin à ma plus pauvre esclave ».
Ils s'en furent, ils s'enfuirent, les lèvres échaudées.
Or Charzanis les attendait, debout au carrefour :
— « Salut à vous, papas, salut à vous, notables,
» Secrétaires, salut, pour vos bonnes nouvelles ! »
— « Nous sommes mal venus, Charzanis, car funeste
» Est le présent message. Ecoute donc la belle ».
(Répétition des vers 31 à 39).
Le désespoir le prenp, il rentre à la maison ;
Il saisit sa cravache, descend à l'écurie ;
Les mules qui l'ont vu, toutes pissaient du sang.
Et les plus vieux mulets tombaient et s'affalaient.
Seul un plus vieux mulet lui donne pour réponse :
— « Ne nous bats point, mon maître, ne nous assomme point.
» Si c'est pour ton amour, je veux bien te servir.
» N'épargne point ta barbe, allons, tonds-la bien vite,
» Et ta moustache aussi, en femme habille-toi.
» Et puis orne tes doigts, et charge-les de bagues.
» Prends l'aiguille et le fil, va dans son voisinage.
» Deviens son apprentie, et fais-toi sa parente ».
Il prit aiguille et fil, vint en son voisinage
Devint son apprentie, se donna pour parente.
— « Cousinette, ouvre-moi, suis nouvelle apprentie
» Et non tant seulement apprentie mais cousine.
— « Ouvre moi, cousinette ; tu sais broder très vite !
» Et si tu ne m'apprends, ne me marierai point. »
— « Salut, ô ma cousine, salut, ô ma parente ! »
Sur le même escabeau, brodant le même ouvrage,
Même chant elles chantent, chantent sur le même air :

— « *Petit Charzanakis ce jour n'est point passé,*
» *N'est point passé ce jour, et point de musc en l'air.*
» *Et les clefs de son luth n'ont point sonné tout bas ;*
» *Petit Charzanakis n'est point passé ce jour.*
» *Son chien seul a passé, mais lui n'a point paru* ».
— « *Pour Dieu, ma cousinette, Charzanakis, tu l'aimes?...* »
— « *Je l'aime pour le voir, n'en veux point pour époux,*
» *Non point pour passeur d'eau, pas même pour voisin* ».
La belle dit encor après tout un moment :
— « *Comment ne point aimer le jeune Charzanakis,*
« *Lui, haut comme un cyprès, et souple comme un cierge,*
» *Une olive à la joue, portant si bien la barbe?* »
Et la belle à ces mots pousse un profond soupir.
— « *Pourquoi, ma cousinette, un soupir si profond?...* »
— « *Soleil va vers sa couche, et le vent vers sa voile,*
» *Mais moi, la pauvre enfant, où, ce soir, coucherai-je?...* »
— « *Cousine, tu veux rire!... nous coucherons ensemble.*
» *Suivantes, vite, étendez tout mon trousseau de noce,*
» *Que serpents ont tissé, qu'ont tissé Néréides,*
» *Suivantes, étendez à terre un tapis : étendez*
» *Par-dessus mes beaux draps, ceux de soie et de lin.*
» *Ce soir, nous dormirons dans la chambre médiane.* »
Lui donne un narcotique, et la fait s'endormir.
Au plus noir de la nuit, lui ravit son honneur.
Dès l'aube, elle s'éveille, et sur son lit se couche,
De son petit mouchoir, elle s'essuie les yeux.
— « *Qu'as-tu donc, cousinette, à pleurer de la sorte?* »
— « *Oh! écoute, cousinette, le rêve que j'ai fait :*
» *J'étais à la fontaine à recueillir des herbes ;*
» *J'avais mon tablier tout plein de roses rouges.*
» *Tandis qu'une épée nue était suspendue sur ma tête.* »
— « *Tes herbes sont, je pense, du céleri, je crois?*
» *Les roses rouges, apprends-le, c'est ta virginité ;*
» *Et l'épée nue, eh bien, ma belle, c'était Charzanakis...*
» *A cinq, je donne des châtaignes ; à sept je donne des noix*
» *Mais à toi, puisque tu es belle, puisque tu es princesse,*
Je te donne laitue amère, à ton coeur amertume ».
Lors elle frappe dans ses mains, surviennent ses esclaves
— « *Apportez-moi donc mon jupon, ma jupe toute belle,*
» *Et des bottines pour mes pieds, un fichu pour ma tête,*

» *Donnez-moi ma cravache d'or, car je vais chez le Roi.* »
Et le Roi qui l'a vue venir, s'avance à sa rencontre :
— « *N'avais-tu pas d'esclave pour porter tes messages?* »
— « *Ah ! mon chagrin était trop fort, pour quoi je vins moi-même,*
» *Car un homme de ton armée a ravi mon honneur* ».
— « *Mais mon host est bien grand, mon armée est sans nombre,*
» *Dis-moi les signes de son corps, le connaîtrai peut-être.* »
— « *Il est aussi haut qu'un cyprès, et mince comme une cierge,*
» *Et sur sa joue est une olive, et lui sied bien sa barbe* ».
— « *Ce chien-là, mais c'est Charzanis, le frère de ma femme !...* ».
Des messagers s'en vont soudain au seuil de Charzanis.
— « *Viens, viens, dépêche, Charzanis, car le roi te convoque.* »
— « *Mais hier encore j'étais chez le Roi ; ce jour que me veut-il?*
» *Dites-moi donc si c'est de la joie, et je me ferai beau,*
» *Dites-moi donc si c'est funeste, et je prendrai mes armes.* »
— « *Viens donc, dépêche, Charzanis, il te veut, peu importe,*
» *Car une fille t'accusa d'avoir pris son honneur.* »
Il entre, et se pare aussitôt, et met ses beaux atours.
Il se revêt d'or en premier, de velours par-dessus
Et sur le tout, il passe encore l'habit paré de perles.
Il prend sa cravache d'or dans la main, serend auprès du Roi.
Et lorsqu'il l'a dévisagée il dit ces mots, soudain :
— « *Eh bien, oui, j'ai couché sur l'arbre et j'ai mangé ses fruits,*
» *Et les feuilles et les pelures, en mange qui voudra !* »
Mais alors le Roi l'interpelle ; le Roi lui parle ainsi :
— « *Si tu ne la veux, Charzanis, eh bien, je la prendrai !* »
— « *Tu veux la prendre, toi, le Roi, rien que pour l'avoir vue?*
« *Eh bien donc, moi, qui l'ai baisée, je veux te la laisser* ».
Ils s'en furent et s'en allèrent jusque dans Babylone.
Ils étaient quatre cents seigneurs, et mille et deux papas,
Accompagnant le Roi lui-même. On célébra la noce.

•

Cette recension paraît être l'une des plus complètes. Elle est probablement la source de la chanson samienne, publiée par Stamatiadis (5, 502 et 599), avec 61 vers. Mais notons le nom du héros dans cette version de Samos, parce qu'il se rapproche aussi du Sharkân des Mille et Une Nuits (*Tzerganis*). De ces deux versions, s'éloigne sensiblement la chypriote (Sakellarios, 2, n° 48) avec 99 vers. Ce qui manque ici, c'est le thème de la demande en mariage, et le récit commence immé-

diatement avec les questions du coursier. La fin est assez différent . A la place du Roi de la version de Cos, apparaît dans la version de Chypre, le frère de Charzanis. La version de Chio, chez Kanellakis (nº 33) beaucoup plus courte, 32 vers, a des rapports avec la version chypriote. Mais la fin est altérée et assez plate. Lorsque la jeune fille demande enfin le mariage, le héros refuse ironiquement en prétextant ses nombreuses maîtresses (ce dernier thème apparaît chez nous, v. 101). Enfin, une quatrième recension d'origine inconnue, de la même étendue, à peu près, que celle de Cos, a été publiée par Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques* nº 138. L'interrogatoire des mulets manque ; il est remplacé par la consultation de deux magiciens. A la fin, il y a quelques vers de plus : le discours ironique de la Mère (vers 131 à 138). Il y a d'autres chansons de Charzanis, mais qui le décrivent, au contraire, en amoureux transi (développement de la première partie du poème). L'amant est nommé Charz(i)anis, mais aussi Constantin. La fille s'appelle *Ἀρετή* ou *Διογέννητη* (fille du Soleil), du moins dans le meilleur spécimen du cycle : voyez Legrand, *Recueil*, page 306, *Δημοτικὰ Τραγούδια*, Paris, 1870, page 8 et suivantes ; *Recueil*, page 300 Passow, p. 402, nº 526...

La question du nom du héros est d'une importance capitale. S'il est oriental, l'histoire peut être empruntée par les Grecs aux Arabes, et même, pourrait-on croire, aux Mille et Une Nuits, ou à une source directe de ce livre. Car la parenté des deux récits est frappante, et ressort de motifs secondaires et caractéristiques : Omar pour violer Abriza se sert d'un narcotique, exactement comme Charzanis dans la cantilène. Le tragoudi n'est-il donc qu'un épisode du cycle d'Omar *grécisé*? Cela diminuerait fortement l'originalité de ce spécimen de littérature épique. Mais ce rapport, vraisemblable à première vue, nous paraît en définitive plus que douteux, et nous lui préférons le rapport inverse.

Le nom de Sharkân, en effet, n'a aucune étymologie, ni en persan, ni en arabe, ni en turc. Au contraire, le nom de Charzanis, donné à notre héros dans presque toutes les cantilènes de ce cycle, est transparent. Toutes les versions du Digénis orthographient *Χαρζιανόν*, et non pas *Χαρσιανόν*, le nom du thème fameux, qui joue un si grand rôle dans les

guerres byzantino-arabes. Plusieurs des héros de l'épopée populaire grecque sont étroitement associés à des contrées déterminées, ou plus exactement aux corps de troupe qui s'y trouvaient cantonnés. Nous avons démontré qu'Armouris est le héros d'Amorium, le symbole de « ceux d'Amorium ». Et sa cantilène qui célèbre la revanche de la catastrophe de 838, était probablement le chant de guerre du thème des Anatoliques. Il reste à localiser Porphyras sur lequel nous ne pouvons faire jusqu'à présent que des conjectures. Digénis Akritas lui-même est non seulement l'Akrite par excellence, mais encore le Cappadocien, le héros éponyme du thème de Cappadoce. Or, à côté du thème de Cappadoce et de ceux des Arméniaques et des Anatoliques, le plus souvent mentionné est celui de Charsianon. Et il est certain que l'amour-propre des hommes de ce thème, leur rivalité avec les hommes des autres thèmes, étaient fort ardents. Les chroniqueurs nous racontent, avec des dialogues épiques, la contestation entre les soldats du Charsianon et ceux des Anatoliques, au moment de la poursuite du Paulicien Chrysochir (1). Les soldats d'un thème si guerrier et si chatouilleux sur le point d'honneur devaient avoir un cri de guerre particulier, un héros éponyme. Ce héros, c'est très probablement Charzanis. De même qu'Akritès a passé dans la geste arabe de Mélitène, de même Charzanis. La forme Sharkân s'explique à merveille par les formes grecques intermédiaires, Sarkhanis et Tzerganis, qui sont le fait d'une de ces métathèses si courantes dans les dialectes grecs d'Asie Mineure. Dans l'épisode des Mille et Une Nuits, Sharkân, il est vrai, n'est pas présenté comme un Grec, mais comme le fils d'Omar. Seulement, il a l'air d'avoir été introduit arbitrairement dans la généalogie de celui-ci. Il meurt sans postérité, et la lignée d'Omar se continue par Daoul Makân et Kân Makân. Ce qui n'empêche pas Sharkân d'être le héros le plus brillant de cette geste. Mais il semble que le rédacteur garde le souvenir que Sharkân est en somme étranger. Il prend un plaisir malicieux à le faire supplanter par Omar auprès de la belle qu'il a enlevée, et qu'il aime. Le fruit de l'union frauduleuse d'Omar et d'Abriza, Rumzân, mis au monde par Abriza en terre byzantine, restera musul-

(1) GENESIUS, p. 122, 19.

man, du moins de cœur, et finira par engager tout son peuple à se convertir à l'Islam. Comme on l'a dit, Rumzân est une sorte de Digénis musulman. Et la tendance de tout l'épisode est nettement celle d'une sorte de persiflage de la légende grecque. L'origine « hostile » de Sharkân me paraît démontrée par la circonstance même qu'il apparaît évincé et trompé par Omar, comme s'il fallait l'intervention personnelle du vieux chef pour faire naître en terre byzantine un crypto-Musulman.

Or, l'esprit de la cantilène grecque, on l'a vu, est *antithétique*. C'est le jeune héros, Charzanis, qui se venge des mépris de la belle en la violant, tandis que le roi de Babylone a le rôle ridicule de l'épouseur après cette mésaventure. Nous croyons que telle est la forme originale du conte. En tous cas, celle-ci est beaucoup plus naturelle que celle-là. L'orgueil de la princesse, sa rigueur hautaine, et son ironie inhumaine à l'égard de Charzanis,font paraître à peu près tolérable le stratagème amoureux du héros repoussé et insulté. Tandis que dans les Mille et Une Nuits, l'attitude d'Omar est répugnante de brutalité et de perfidie non motivée. Il nous semble, je le répète, percevoir dans les Mille et Une Nuits, une grossière riposte à la chanson grecque qui ridiculisait le roi de « Babylone » et son épouse au profit du héros de Charsianon.

Ainsi, une fois de plus nous saisissons sur le vif le *procédé*. Il y a eu, d'un camp à l'autre, des échanges et des emprunts constants de motifs « épiques ». Mais toujours, et c'est naturel, le poète ou le conteur, soit byzantin, soit musulman, a introduit dans le thème plus ou moins banal une pointe à l'adresse des ennemis, ou des personnages d'origine étrangère. Ce sont ainsi de perpétuels renversements de rôles. Le problème se complique du fait même que les emprunts ne viennent pas toujours du même côté du *limes*. Une partie de la geste de Mélitène a été empruntée par les Grecs. Mais les Arabes ont riposté, en reprenant à leurs adversaires des histoires byzantines dont ils ont pour la plupart *retourné* la tendance. Il est encore trop tôt pour songer à retrouver l'origine de chaque motif. Mais en ce qui concerne Sharkân, le Sharkân des Mille et Une Nuits, nous croyons avoir fait la preuve qu'il s'agit d'un héros byzantin, dont les Arabes se sont emparés. Les Grecs leur avaient bien pris l'émir — père de Digénis !

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE.

Notes complémentaires

M. Hubert Pernot, qui a bien voulu revoir notre traduction, nous communique obligeamment d'abondants matériaux qu'il avait réunis depuis longtemps en vue de la publication de toutes les versions de la Chanson de Charzanis. Nous donnons d'abord sa bibliographie, qui complète heureusement celle de Dieterich.

Tommaseo, *Canti popolari*, t. II, p. 55. Passow, p. 402-403. Legrand, *Recueil*, 306, *Trois Chansons*, Neoh. Anal., I, 79-80 et 341-349. *Σύλλογος* de Cple. VIII, 503, n° 22. Schmidt, *Gr. Märchen*, p. 198. Chaviaras, *Κάρπαθος*, 286, n° 15. Conc. Zographos, 307, n° 29. Papadopoulos, Nisyros, 392, n° 5. Sakellarios, Chypre, p. 153, n° 46 ; 157, n° 48 ; 174, n° 59. Quelques réminiscences, Sakellarios p. 38, n° 9, notamment v. 121 sqq., 235 sqq. Stamatiadis, *Ἰκαριακά*, 121, les premiers vers seulement. Aravantinos, p. 267-268. Cf. Jeannaraki, *Chansons crétoises*, p. 152, n° 165. Jeannaraki. *ibid*, p. 8, n° 13, intéressant pour la comparaison, parce que souvent plus naturel. Aravantinos, p. 151, n° 221, début seulement ; n° 446. Kanellakis, p. 32 n° 24.

Nous espérons qu'il voudra bien lui-même utiliser ses propres notes, et nous donner une étude complète de cette « affaire Charzanis », dont il avait bien deviné l'intérêt en notant : « *Oriental*? *Byzantin*? *Probablement deux traditions différentes mélangées* ». Il excelle en ces sortes de travaux comme en beaucoup d'autres besognes savantes et littéraires : ses *Ἐρωτοπαίγνια*, — publiés par lui avec M. Hesseling — pour ne citer qu'eux, en font foi !

On remarquera, en comparant les différentes versions, comment les traits qui rattachent ce petit roman aux Mille et une Nuits s'effacent peu à peu, sans doute parce qu'ils n'étaient plus compris. Ainsi, dans le texte de Cos que nous avons traduit, la Belle (anonyme) est encore la hautaine Amazone du conte arabe, et cette Amazone est une princesse qui, royalement servie, réside dans un palais immense. A Chio, le fouet d'or de l'Amazone a disparu. En Crète, c'est une jeune fille quelconque. Charzanis perd son rang de parent du roi. Le narcotique est oublié. L'« épopée » s'embourgeoise, le thème se banalise ; l'essence historique que contenait, à l'origine, la légende, s'évapore tout à fait. Si parfois, les chants populaires gardent au héros la forme à peu près correcte de son vrai nom, *Χαρζιανής*, par-

fois, par une « aphérèse fatale » *Χαρζανάκης* devient... *Τζανάκης* ou plus banalement encore, Constantin.

M. Hubert Pernot nous permet d'imprimer ici le plus important des textes que, de notre point de vue nous appelons « secondaires », la version de Pyrghi (Chio) (1), qu'il a lui-même enregistrée au phonographe et dont il a donné une traduction dans sa charmante *Anthologie populaire de la Grèce moderne*, 3e édition, Paris, 1910 (éd. du *Mercure de France*), pp. 69-70, 84-87. Elle vaut par sa concision épigrammatique — et même un peu énigmatique. Le héros s'appelle *Χαρτζιανής* et la belle, *Ἀρετή* (= *Abriza* dans les Mille et Une Nuits). Areté est riche et puissante. Pour entremetteurs, il faut lui envoyer « les douze seigneurs, les dix-huit pachas et le prince de Valachie avec toute sa flotte ». Mais elle n'est pas amazone, et ni le narcotique, ni le roi de Babylone n'apparaissent.

***

Ξαθθὴν τὴν εἶδα ψὲ βραδύ, μάννα νὰ μοῦ τὴν πάρῃς.
Ἂν εἶναι, γιέ μου, ἀρκόντισσα, γυναῖκα νὰ τὴν πάρῃς,
ἂν εἶναι, γιέ μου, τσαὶ φτωχή, σκλάβα τὴν ἀγοράζω.
— Μάννα, χρουσοὺς βελιοὺς φορεῖ τσ' ὁλόχρουσον γατάνι
λάμπει τσαὶ τὸ τραχήλιν της ἂς τὸ μαρκαριτάρι,
λάμπουν τσαὶ τὰ χεράτσα της ἀπὲ τὰ βραχολλάτσα,
λάμπουν τσαὶ τὰ δαχτύλια της ἀπὲ τὰ δαχτυλίδια.
— Ἂν ἔναι, γιέ μου, φτὸ ποῦ λές, θοῦμεν προξενητάδες
θοῦμεν τοὺς δώδεκ' ἄρκοντες, τοὺς δεκοχτὼ πασᾶδες
τσαὶ τὸν ἀφέντην τῆς Βλαχιᾶς μ' ὅλλην του τὴν ἀρμάδα.
Ἐκάμαν εἰς τὴν πόρταν της χρόνον τσαὶ πέντε μῆνες,
τσαὶ μέσα στὸ πεντάμηνον ἡ σκλάβα της προβέλλει.
— Κεράτσα, εἰς τὴν πόρταν μας πολλὺ φουσσᾶτο στέτσει.
— Ἂν ἤρτανε γιὰ φὰ γιὰ πιεῖ, τραπέζζι 'ναι στρωμένο,
ἂν ἤρτανε γιὰ προξενιά, νὰ φεύγκουν νὰ διαβαίνουν.

(1) M. Pernot nous a communiqué en outre des rédactions abrégées (23 et 42 vers). La chanson crétoise publiée par Jeannaraki (p. 8-12) contient tout un développement qui explique le thème du travestissement. Le héros s'appelle Tzanakis et sa bien-aimée, Hélène. « Le domestique apprend à son maître que la mère d'Hélène avait une sœur mariée au loin, morte depuis 18 ans. Tzanakis, sur le conseil du même, se déguise en femme ».

— Ὁ Χαρτζιανὴς μᾶς ἤστειλε τὴν Ἀρετὴ νὰ πάρῃ.
— Δύνεται πέτρα πελεκᾶ νὰ χτίσῃ περιόλι,
μὲ τἀποπελετσίδια του πύρκον νὰ θεμελιώσῃ,
νὰ σπείρῃ τσαὶ τὴθ θάλασσα σιτάριν τσαὶ κλιθάριν,
τσαὶ μὲ στὴμ μέσην τοῦ γιαλοῦ τἀλώνιν του νὰ κάνῃ,
νὰ στέτσῃ τσαὶ τὴν πέρδικαμ μὲ τὄναν της ποάρι,
νὰ κάῃ τσαὶ μὲ τἄλλο της τρικάταρτον καράϊ,
τότες εἰνναί, τσαὶ πάλ' εἰνναί, τότες εἰνναὶ τσαὶ πάλι,
τὴδ δοῦλαμ μας τὴν περιχνὴ γυναῖκαν νὰ τὴν πάρῃ.»
Δυὸ μάγισσες τοῦ ἀπαντοῦμ μέσα στὸ σταυροδρόμι,
δσᾶξερεν ἡ μάννα της δὲν ἤξερεν ἡ κόρη.
— Βλέπεις τομ, μάννα, φτὸν τὸν νιό, τσ' εὐτὸ τὸ παλληκάρι;
μεδ' ἂς τὸν ἥλιον ἔχ χλωμὸς μεδ' ἂς τὸν ἥλιομ μαῦρος.
Γιὰ μιὰ ξαθθή, γιὰ μιὰ σγουρή, γιὰ μιὰ παιχνιδομμάτα!
Εἶντα μοῦ δίεις, Χαρζιανή, γυναῖκαν νὰ τὴν πάρῃς;
— Δίω σου τσαὶ τὸμ μαῦρομ μου τσαὶ καβαλλιτσεψέ το.
— Δίεις μου τὸζ ζωνάρισ σου τὸ μεταξομπλεμένο,
ποῦ σοῦ τὸ μπλέκα, Χαρζιανή, χρόνους δεκατεσσάρους;
Ἐβκάλλει τὸ τσαὶ δίει το, μὲ τὰ καμένα χείλη.
— Ξύρισε τὸ μουστάτσι σου, βάλε γυναίτσα ροῦχα,
τσαὶ πάρε τσαὶ τὴ ρόκκα σου τσ' ἄμε στὴ γειτονιάν της,
ρώτησε τσ' ἀπορώτησε πῶς λένε τὴγ γενιάν της.
— Ποῦ ἐν' ἐδῶ ἡ Ἀρετή ἡ Ἀρετοππλουμισμένη,
ὁποῦ τὴν ἔχει ὁ βασιλὲς ἐγκόρφιν καωμένη,
τσ' ἔχει τη τσ' ἡ βασίλισσα χρουσὸσ σταυρὸν ἐμπρός της;
— Ποιὸς ἔν' ἐδῶ ποῦ μὲ ζητᾷ, ποιὸς ἔν' ποῦ μὲ γυρεύγκει;
— Ἐὼ ἡ ἀξαέρφη σου, ἡ πολλοθθυμηθοῦ σου.
— Ἀμπῶς εἶσ' ἀξαέρφη μου ἔλα νὰ τσεραστοῦμε.»
Ἔτσεῖ στὸ φάν, ἐτσεῖ στὸ πιεῖ 'περνᾷ 'να περιστέρι.
— Βλέπεις το, ἀξαδέρφη μου, εὐτὸ τὸ περιστέρι;
Ὁ Χαρζιανὴς σοῦ τὄστειλε γιὰ νὰ τὸ κάμῃς ταίρι.
— Νἄξερα τσ' ἔν τοῦ Χαρζιανῆ εὐτὸ τὸ περιστέρι
ἂς τὴφ φτεροῦγαν τὄππιανα τσαὶ ξεσσιλλίριζζά το.
Εἶντα ἔχεις, ἀξαέρφη μου, τσαὶ βαρυανεστενάζζεις;
— Βλέπω τὸν ἥλιομ πῶς βουλλᾷ, τσαὶ τὸ φεγγάριν κλίνει,
τσ' ἐμόναν τὸ κορμάτζιμ μου ἀπόψε ποῦ θὰ μείνῃ;
— Ἐλάστε, βάγιες, στρώσετε τὴν ἀρκυρήμ μου κλίνη,
τσαὶ θἄρτῃ ἀξαέρφη μου ἀντάα μου νὰ μείνῃ.»
Τὴ νύχταν τὰ μεσάνυχτα ἡ κόρη δαιμονίστη.
« Ἀπόψε πράσα πράσευκα τσ' ἀπόψε πρασολόου,

τὸν τσεντητόμ μου καμοχᾶ ἀπόψε τὸν ἐφόρου.
Ξύπνησε, μάννα, ξύπνησε, ξύπνα κατσὰ ρουφκιάνα,
ποῦ μοῦαλες τὸχ Χαρζιανὴ τσαὶ μείναεν ἀντάμα.
« Ἀμπῶς ἠρτὲν ὁ Χαρζιανής, πέ του νὰ βλοηθῆτε.
— Τοῦο τοῦ λέω, μά, τσ' ἐώ, μὰ δὲμ μ' ἀπηλλοᾶται.
— Σὲ κάθε χώραν εἶχα μιά, σὲ κάθε πόληδ δέκα
τσαὶ στὴν Κωσταντινόπολην εἶχα σαράντα πέντε ».

En terminant, je remercie de tout cœur M. et Mme Octave Merlier, qui ont bien voulu revoir de très près cet article, et corriger sur plusieurs points ma traduction de la rédaction de Cos ; et je note que M. H. Pernot conseille au futur éditeur du *Chant de Charzanis* de tenir grand compte de la recension — et du commentaire — de Legrand (*Recueil*, p. XXXVIII-XXXIX). Pour ma part, j'estime que la rédaction Legrand est relativement tardive, et que « l'hypothèse chypriote » est inadmissible.

H. G.

P.S. Notre hypothèse d'un héros éponyme n'est pas, à vrai dire, une hypothèse, mais une certitude. Au temps de Constantin Porphyrogénète, on croyait à tort ou à raison, que le thème de Charsianon tenait son nom d'un certain Charsios, qui s'était illustré dans une guerre contre les Perses. CONSTANTIN, *De Thematibus*, XX, 4.

CHRONIQUE

A. — BULLETINS REGIONAUX

ROUMANIE

I. — Histoire.

N. Iorga, *Un nou izvor cu privire la Mihai Viteazul şi Radu Şerban* (Une nouvelle source concernant Michel le Brave et Radu Şerban), *Acad. Rom., Mem. sect. ist. s. III, t. XII, mem.* 9, Bucureşti, 1931. Ce travail contient l'analyse de l'histoire inédite due à Giovanni Beduccino de Parma : *Historia di Transilvania.* Elle expose les événements politiques de cette province à partir de la lutte de Sigismond Báthory avec les Turcs jusqu'à 1604 et présente parfois des analogies avec le récit bien connu de Spontoni.

A. Veress, *Originea stemelor ţărilor române* (L'origine des armes des pays roumains), *Revista istorică română*, 1 (1931), 225-232. — La présence de l'écu parti et fascé des rois de Hongrie sur les premières monnaies des princes de Valachie et de Moldavie serait, de l'avis de l'auteur, le symbole de la suzeraineté hongroise, exercée à cette époque-là sur les pays roumains. L'aigle du cimier valaque rappellerait aussi le *tur* turco-tatare.

G. J. Brătianu, *In jurul originei stemelor Principatelor Române* (Sur l'origine des armes des Principautés roumaines), *Rev. ist. rom.*, 1 (1931), 233-240. — C'est une réfutation des opinions de Veress. Les relations de vassalité entre les pays roumains et le royaume de Hongrie n'ont existé que sous le règne de Louis Ier d'Anjou, entre 1340-1375. La présence du blason hongrois dans les armes des premiers princes de Valachie et de Moldavie ne s'arrête pas à cette époque. L'auteur l'explique par l'influence de l'Occident sur les pays roumains.

N. IORGA, *Une ville « romane » devenue slave : Raguse.* Trois conférences données en Sorbonne. I. *Origines. Rapports avec Venise.* II. *Raguse et les Slaves.* III. *Raguse et les Turcs. Acad. Roum, Bulletin de la sect. hist.*, 18 (1931), 32-100. — Muni des informations qu'il a puisées dans les archives de l'ancienne ville romaine, l'auteur nous y retrace les vicissitudes de son histoire depuis ses origines jusqu'à la domination des Turcs. La richesse des matériaux mis en œuvre donne à cet exposé une réelle valeur historique.

N. IORGA, *Les commencements de Venise.* I. *Les Venises populaires.* II. *Les débuts de Venise et Byzance.* III. *Venise et l'Italie. Acad. Roum., Bulletin de la sect. hist.*, 18 (1931), 101-143. — Venise a été à l'origine une formation populaire et autonome, constituée après la dislocation de l'empire. Les liens nombreux et profonds qui rattachent la vie intime de la République à la vie de Byzance, sa situation par rapport à l'Italie, depuis la chute de l'empire jusqu'à la restauration réalisée par Justinien et aux usurpations qui ont suivi, sont présentés avec la compétence d'un savoir personnel et original.

N. IORGA, *Rhodes sous les Hospitaliers.* I. *La conquête de l'île.* II. *Organisation de Rhodes sous les chevaliers.* III. *Politique des Hospitaliers à Rhodes.* IV. *L'œuvre des Hospitaliers à Rhodes. Revue hist. du Sud-Est européen*, 8 (1931), 32-51, 78-97, 98-113, 169-187. — Cette étude, d'une information riche et nouvelle, retrace les vicissitudes du fameux ordre depuis son établissement à Rhodes jusqu'à la capitulation de 1522.

N. IORGA, *Les grandes familles byzantines et l'idée byzantine en Roumanie. Acad. Roum., Bulletin de la sect. hist.*, 18 (1931), 1-21. — Dans cette communication, lue au congrès des byzantinologues, réuni en 1930 à Athènes, l'auteur montre combien a été durable l'« idée byzantine » en Europe après la chute de l'empire. Elle a été particulièrement vivace dans les pays roumains, conservée par les descendants des grandes familles grecques qui s'y sont établies.

P. P. PANAITESCU, *Cronica moldo-polonă* (La chronique moldo-polonaise), *Rev. ist. rom.*, 1 (1931), 113-123. L'auteur de cet article réussit à prouver qu'on ne peut plus considérer l'ambassadeur polo-

nais Brzeski comme auteur de la chronique écrite en 1566 et traduite en polonais.

C. C. GIURESCU, *Despre Vlahia Asaneştilor* (Sur la Valachie des Assans). *Lucrările Institutului de Geogr.*, Cluj, 4 (1928-1929), 109-122. Les textes byzantins concernant cette question d'histoire y sont examinés de nouveau par l'auteur, qui se range à l'opinion de ceux qui placent la « Valachie d'Asan » entre le Danube et les Balkans.

C. C. GIURESCU, *O nouă sinteză a trecutului nostru* (Une nouvelle synthèse de notre passé). *Rev. ist. rom.*, 1 (1931), 337-382 ; 2 (1932), 1-45. L'auteur de cet article présente une série d'observations, minutieuses et parfois forcées, sur l'*Histoire des Roumains et de leur civilisation* par N. Iorga.

J. C. FILITTI, *Despina, princesse de Valachie, fille présumée de Jean Brancovič. Rev. ist. rom.*, 1 (1931), 241-250. L'erreur admise jusqu'à ce jour à l'égard de Despina, femme de Neagoe Basarab (1512-1521), considérée comme fille de Lazar III Brancović, est rectifiée maintenant par l'auteur de cette étude, qui prouve que la princesse a été en réalité la fille de Jean Brancović, frère du métropolite Maxime.

P. P. PANAITESCU, *Diploma bârlădeană din 1134 şi hrisovul lui Jurg Koriatović din 1374* (Le diplôme de Berlad de 1134 et le diplôme de Georges Koriatović de 1374). *Rev. ist. rom.*, 2 (1932), 46-58. La question de l'authenticité de ces diplômes d'un grand intérêt pour l'histoire ancienne de la Moldavie, a été souvent l'objet des préoccupations des savants. I. Bogdan avait déjà montré en ce qui concerne le premier que nous avons affaire à un faux. L'auteur du présent article reprend la question pour arriver aux mêmes conclusions. Il croit même reconnaître l'auteur de ce faux en la personne du savant Haşdeu, l'éditeur des deux diplômes.

N. GRĂMADĂ, *Din domeniul scriiturii* (Du domaine de l'écriture) *Codrul Cosminului*, 6 (1929-1930), 241-260. — C'est un exposé synthétique du développement de l'écriture depuis les origines jusqu'à ce jour.

II. Littérature et philologie.

Iuliu Ştefănescu, *Legende despre Sf. Constantin în literatura română* (Les légendes de S. Constantin dans la littérature roumaine). *Rev. ist. rom.*, 1 (1931), 251-297. — Le lecteur suivra avec intérêt cet exposé des versions roumaines de la Vie du grand empereur et de leurs sources. La plupart dérivent naturellement des traductions et remaniements du synaxaire grec. La version néo-grecque de Margounios a aussi été utilisée.

N. Iorga, *Sur la psychologie du roumain. Revue hist. du Sud-Est europ.*, 8 (1931), 191-223. — C'est une intéressante incursion de l'historien dans le domaine de la philologie. L'auteur y relève l'importance de l'élément psychologique, qui trouve toujours un écho dans la langue. Le vocabulaire roumain s'en ressent aussi et l'auteur le poursuit à travers les vicissitudes de l'histoire.

Th. Capidan, *Daniil Moscopoleanul* (Daniel de Moscopolis). *Inchinare lui N. Iorga*, Bucureşti, 1931, 101-110. — L'auteur présente des observations utiles sur le *Λεξικὸν τετράγλωσσον* de cet érudit Roumain de Macédoine de la fin du XVIIIe siècle.

III. — Art.

N. Iorga, *Icoanele de la Museul Sinaii*, (Les icônes du Musée de Sinaia). *Bulet. comis. monum. ist.*, 25 (1931), 61-65. La plus précieuse des icônes conservées au Musée de Sinaia serait celle qui représente les trois anges venus chez Abraham. Elle provient, à l'avis de l'auteur, du XVIIe siècle.

V. Drăghiceanu, *Mormântul lui Mircea-Vodă cel Bătrân* (Le tombeau de Mircea Voévode le vieux). *Bulet. comis. monum. ist*,. 25 (1931), 20-24. Les fouilles pratiquées à Cozia ont montré que les restes du Voévode reposent dans un sarcophage en pierre du type occidental, ayant à l'une des extrémités un espace circulaire pour recevoir la tête du défunt.

G. Balş, *État actuel des études sur l'art ancien roumain*, commu-

nication faite au congrès d'hist. de l'art de Bruxelles, 1930. *Acad. Roum., Bulletin de la sect. hist.*, 18 (1931), 22-31. C'est une brève esquisse des recherches relativement récentes — elles ne comptent pas plus de 50 ans — sur l'art ancien des pays roumains. L'auteur, qui occupe dans ces recherches une place de premier ordre, nous en expose les résultats et fixe les phases principales de l'évolution de l'art roumain.

IV. — Droit.

D. C. ARION, *Incercare asupra dominiului eminent din Principatele Munteniei şi Moldovei in secolele XIV şi XV.* (Essai sur le « dominium eminens » dans les Principautés de Valachie et de Moldavie aux XIV-XVe siècles). *Inchinare lui N. Jorga*, 1931, 12-23. — Les actes les plus anciens de la propriété rurale montrent l'existence d'un *dominium eminens* des Voévodes des pays roumains. Il aurait son origine dans la conception juridique de la Hongrie du moyen âge.

Cluj. N. BĂNESCU.

BULLETIN YOUGOSLAVE (1)

Histoire, philologie, droit.

D. ANASTASIJEVIĆ, *Études sur le règne de Tzimiscès.* Le savant byzantiniste de Belgrade a publié dernièrement toute une série d'articles qui se rapportent au règne de Jean Tzimiscès. Nous croyons superflu de les analyser ici ; parus pour la plupart en français ou en allemand, ils sont facilement accessibles à nos lecteurs. En voici du reste la liste : *La date du typikon de Tzimiscès pour le Mont-Athos*, dans *Byzantion*, IV, pp. 7-11 ; *Les indications chronologiques de Yahya relatives à la guerre de Tzimiscès contre les Russes, Mélanges Charles Diehl*, I, pp. 1-5 ; *Les renseignements de*

(1) Voir nos précédents bulletins, *Byzantion*, II, pp. 596-600, III, pp. 512-519, V, pp. 544-555.

Léon le Diacre sur l'année de la conquête de la Bulgarie par Tzimiscès (*Lev Diakon o godě otvoevanija Cimishiem Bolgarii ot Russkich*) (*), *Seminarium Kondakovianum*, III, 1929, pp. 1-4 ; *La chronologie de la guerre russe de Tzimiscès*, *Byzantion*, VI, pp. 337-342 ; *Die Zahl der Araberzüge des Tzimiskes*, *Byz. Zeitschrift*, XXX, 1930, pp. 400-405 ; *Die chronologischen Angaben des Skylitzes über den Russenzug des Tzimiskes*, *Byz. Zeitschrift*, XXXI, 1931, pp. 328-333 ; *La Bulgarie de l'an 973* (*Bolgarija 973-go goda*) (*), *Byzantinoslavica*, III, 1931, pp. 103-109.

V. Ćorović, *Grčki slikari u Kotoru* (*) (*Peintres grecs à Cattaro*), *Starinar*, V, 1930, pp. 39-40 ; communique des renseignements très curieux, tirés des archives de Cattaro, sur des peintres grecs qui ont vécu dans cette ville dans les années 1327-1331 et qui ont même travaillé à la décoration de la cathédrale de St-Tryphon. M. Ćorović termine sa note par ces mots : « De l'activité des peintres grecs en Serbie dans la première moitié du XIVe siècle nous possédons un éloquent témoignage dans les fresques de l'église de St-Georges à Staro Nagoričino » ; cf. *Byzantion*, V, p. 517.

Glasnik Skopskog Naučnog Društva (*), tome VII-VIII, 1930, 412 pp. Le nouveau volume de l'organe de la Société scientifique de Skopljé offre cette fois moins d'articles touchant à nos études ; notons aussi à ce propos la mauvaise habitude des collaborateurs du *Glasnik* de publier des traductions de leurs articles dans des revues de l'étranger ; s'ils rendent ainsi un service aux savants qui ignorent le serbe, il n'est pas moins vrai que la valeur du *Glasnik* se trouve ainsi considérablement réduite. Parmi les articles parus dans le tome VII-VIII signalons les suivants : Ph. Granić, *L'acte de fondation d'un monastère dans les provinces grecques du Bas-Empire au Ve et au VIe siècle* (*Akt osnivanja manastira u grčkim oblastima poznorimske imperije u V i VI veku*), pp. 77-82, traduit en français dans les *Mélanges Charles Diehl*, I, pp. 101-105. V. Petković, *Un cycle de peintures de l'église de Dečani* (*Jedan ciklus slika iz Dečana*), pp.83-88 ; l'iconographie de ce cycle est tirée des actes des apôtres. N. Okunjev, *L'église de la Vierge à Mateič* (*Crkva Sv. Bogorodice-*

(*) L'astérisque indique que l'article ou ouvrage est écrit en caractères cyrilliques ; le titre français avant le titre serbo-croate indique que l'article ou ouvrage est accompagné d'un résumé en français ou en allemand.

Mateič) pp. 89-118, étudie les peintures de cet intéressant monument du XIVe siècle. F. MESESNEL, *La plus ancienne couche de fresques à Nerezi* (*Najstariji sloj fresaka u Nerezima*), pp. 119-134, fait remonter ces fresques à l'année 1164 ; Z. TATIĆ, *L'ἡσυχαστήριον de St Sava à Karyès* (*Sihasterija Sv. Save u Kareji*), pp.135-140, étudie le plan de cette église fondée au Mont-Athos par St-Sava en 1199 ; A. DEROKO, *L'église de St-Pierre à Bijelo Polje* (*Crkva Sv. apostola Petra u Bijelom Polju*), pp. 141-146 rapproche cette église du XIIe siècle avec les églises de la Mésopotamie. A. SOLOVJEV, *Les juges et les tribunaux dans les villes grecques de l'empire de Douchan* (*Sudije i sud po gradovima Dušanove države*), pp. 147-162 ; se basant sur l'article 176 du code de Douchan et sur les chartes contemporaines, l'auteur de cette pénétrante étude arrive à définir le rôle des tribunaux ecclésiastiques (auxquels sont souvent adjoints des membres laïcs, parmi les citadins les plus en vue) dans les procès pour causes civiles entre citadins et même entre citadins et villageois ; les villes grecques, conquises par Douchan, jouissaient donc, comme on le voit, d'une certaine autonomie judiciaire. N. RADOJČIĆ, *Les sources grecques sur la bataille de Kossovo* (*Grčki izvori za Kosovsku bitku*) pp. 167-176, résumé dans *Byzantion*, VI, pp. 241-246.

Godišnjak Skopskog Filozofskog Fakulteta (*), I, 1930, pp. 336, grand in-8°. Sous ce titre, la Faculté de philosophie de Skoplje a commencé la publication d'un annuaire. Le premier volume contient les articles suivants qui se rapportent à nos études : B. GRANIĆ, *La législation concernant les monastères et les moines dans les novelles de l'empereur Léon le Sage* (*Novelarno zakonodavstvo cara Lava VI u stvari manastira i monaha*), pp. 71-76, traduit en allemand dans la *Byz. Zeitschrift*, XXXI, 1931, pp. 61-69. F. MESESNEL, *Les peintures de l'église de St-Nicétas près de Skoplje* (*Živopis crkve Sv. Nikite u Skopskoj Crnoj Gori*), pp. 139-154. J. MATASOVIĆ, *Les renseignements de trois humanistes sur les Patarènes* (*Tri humanista o Patarenima*) pp. 235-252 montre que les renseignements sur les Patarènes chez Orbini, Sabellicus et Volaterranus sont empruntés à l'*Historia Europae* et aux *Commentarii* d'Aeneas Sylvius.

LJ. HAUPTMANN, *Les données de Constantin Porphyrogénète sur l'origine des habitants du « Hinterland » ragusain* (*Konstantin Porfirogenit o porijeklu stanovništva Dubrovačkog zaledja*), *Zbornik u čast M. Rešetara* (*Mélanges offerts à Milan Rešetar*) Raguse, 1931,

pp. 17-24. Le récit de Constantin Porphyrogénète sur l'établissement des Serbes et des Croates dans la péninsule balcanique constitue l'unique source sur les événements qu'il raconte ; il est donc fort difficile de le soumettre à la « critique historique », puisqu'il ne se laisse pas contrôler par d'autres sources. La méthode suivie par M. Hauptmann est différente ; et il faut le féliciter d'avoir, sur les traces de Bury, appliqué aux chap. 30, 31, 32 du *De adm. imperio* la « critique verbale ». Il est malaisé de résumer ici les nombreux résultats, auxquels l'éminent historien slovène arrive dans cet article, d'une concision vraiment exagérée et dont le titre, à lui seul, suffit pour induire en erreur. La principale conclusion consiste en ceci : Le récit sur l'arrivée des Croates contenu dans le chap. 30 n'est pas un produit de l'imagination de l'empereur ; il traduit une tradition d'origine croate. Mais, entraîné par sa manie des étymologies et par son désir de sauvegarder les droits de l'Empire sur ces provinces du nord-ouest balkanique perdues au VIIe siècle, Constantin a arrangé à sa manière au chap. 31 cette tradition croate. Pour les Serbes, l'empereur n'avait pas à sa disposition de tradition indigène ; il a donc reconstruit par analogie, au chap. 32, le récit de leur arrivée en se basant d'une part sur le récit croate du chap. 30 et d'autre part sur ses propres tendances telles qu'elles apparaissent au chap. 31.

V. Jagić, *Spomeni mojega života* (*) (*Souvenirs de ma vie*), tome I, Belgrade 1930, VII, 461 pp. On est un peu déçu en lisant ces mémoires récemment publiés par l'Académie de Belgrade, du grand slavisant de Vienne, une des gloires de la science yougoslave. Les byzantinistes trouveront pourtant des renseignements assez intéressants sur l'histoire de leur discipline, ainsi notamment (pp. 443-457) sur les traductions slaves de Malalas et de Georges le Moine.

P. Popović, *La littérature yougoslave*, suivi d'un *Essai de bibliographie française de la littérature yougoslave*. Paris 1931 (extrait du *Monde Slave*, 1930 et 1931) pp. 75 et 32. Ce magistral exposé, qui reproduit les conférences que le maître de l'Université de Belgrade a données à la Sorbonne en 1930, constitue la meilleure orientation à travers la littérature yougoslave ; il servira particulièrement aux byzantinistes par les chapitres consacrés à la littérature serbe du moyen-âge, si fortement influencée par Byzance.

J. Radonić, *Kritovul, vizantijski istorik XV veka* (*) (*Critobule, historien byzantin du XVe siècle*), *Glas* de l'Académie de Belgrade, CXXXVIII, 1930, pp. 62-83. Malgré quelques lacunes dans la bibliographie, l'article de M. Radonić constitue une intéressante étude de l'œuvre de ce curieux écrivain grec, historien de Mahomet II ; on notera particulièrement la caractéristique de Critobule par rapport à ses contemporains, Chalcocondyle, Ducas, Phrantzès, Donado da Lezze et Michel d'Ostrovitza (pp. 61-63), ainsi que la critique serrée à laquelle l'auteur soumet (pp. 74-82) les renseignements de Critobule sur la Serbie et la Bosnie ; il en ressort que Critobule était assez mal informé sur les événements qui se déroulaient dans ces contrées du nord-ouest balkanique.

J. Rus, *Kralji dinastije Svevladićev, 454-614* (*Les rois de la dynastie des Svevlad, 454-614*), Ljubljana, 1931, pp. 207 in-8°. L'auteur essaie de donner une nouvelle interprétation du récit de Constantin Porphyrogénète sur l'arrivée des Croates. Sa thèse se rapproche de celle de Gumplowicz, mais contrairement à ce dernier qui voyait dans les Croates un peuple germanique, qui soumit les Slaves établis auparavant dans la péninsule balkanique, M. Rus pense qu'il existait déjà, avant l'immigration des Slaves, un peuple germanique, les Goths, dans la partie nord-ouest de la péninsule ; le rôle des Croates, qui arrivèrent après l'immigration slave, selon Rus, n'a pas été, comme le pensait Gumplowicz, celui du « conquérant » qui soumit les Slaves à sa domination, mais celui de l'« intermédiaire », entre Goths et Slaves en rendant possible une symbiose de ces deux nations dans une nouvelle forme d'état. Cette nouvelle forme de l'état s'appuyait pourtant sur l'ancienne organisation des Goths. Il est peu probable que la thèse de M. Rus trouve auprès des spécialistes un accueil plus favorable que celui qu'a obtenu la thèse de Gumplowicz, que les historiens ont été, comme on sait, unanimes à réfuter ; mais il serait injuste de méconnaître l'érudition étendue et le zèle infatigable que déploie l'auteur pour résoudre un des problèmes les plus obscurs de l'histoire yougoslave.

P. Skok, *Les origines de Raguse. Étude de toponymie et de linguistique historiques*, *Slavia*, X, 1931, pp. 449-500 avec 4 tableaux. La première partie de cette savante et pénétrante étude est consacrée à l'étymologie donnée par Constantin Porphyrogénète (*De adm. imperio* chap. 29) du nom de cette ville. Fort intéressantes

sont aussi les observations de l'auteur à propos des survivances byzantines dans la toponymie et dans le vocabulaire de Raguse, comme *Porta Pile* (*πύλαι*), *Skupjeli* (*Σκόπελος*), *ingvast* (*ἔγκαυστον*), *mandilia*, *golokud* (*κολοκύνθη*), *Vlasi* (pour St-Blaise ; du grec *Βλάσιος*), *astarea* (pour le continent ; *στεῤεά*), *artimonum*, *entega*, *aptagi*, *angaria*, *pitropus*, *pelagus*.

A. Solovjev, *Les archontes grecs dans l'empire serbe au XIVe siècle* (*Grečeskie archonty v serbskom carstvě XIV věka*) (*), *Byzantinoslavica*, II, 1930, pp. 275-287. Contrairement à l'opinion de Jireček, l'auteur prouve que, dans son empire serbo-byzantin, Douchan n'avait pas seulement proclamé *en théorie* l'égalité des droits entre la noblesse serbe et la noblesse grecque, mais qu'il avait fait jouer aussi *en fait* un rôle assez considérable à l'élément grec. A l'appui de sa thèse, M. Solovjev a réuni les renseignements fournis par les sources byzantines et serbes sur onze archontes grecs dont quelques uns ont même occupé des charges importantes. Aux renvois de la p. 282 sur le nom de *Νεστόγγος* il faut en ajouter encore un (à Skylitzes-Cédrénus, II, p. 476) qui fait remonter à quelques siècles en arrière la première apparition de ce nom ; ce nom était, en effet, porté par le frère de Sermon, seigneur de la Syrmie au moment de la conquête par Basile le Bulgaroctone.

L. Stanojević, *Bolničko uredjenje u jednom srednjevekovnom manastiru* (*) (*L'organisation médicale dans un monastère du moyen-age*), *Medicinski Pregled*, V, 1930, pp. 117-120. L'auteur, un médecin, expose en se basant sur les travaux de Chalandon, Diehl, Jeanselme et Oeconomos, l'organisation des institutions médicales et de bienfaisance au monastère constantinopolitain de Pantocrator, où a passé son enfance le futur empereur serbe, Étienne Douchan.

St. Stanojević, *O nekim motivima u našim narodnim pesmama* (*) (*Sur quelques motifs de nos chants populaires*), *Južnoslovenski Filolog*, VII, 1927, pp. 205-213 ; compare plusieurs motifs dans les chants populaires serbes avec des récits byzantins. Ainsi, p. ex., M. Stanojević montre, confirmant une vue de Pavić contestée à tort par Novaković, que le motif principal du poème sur la « fondation de Ravanica » est pris à la légende grecque, traduite en slave, sur la fondation de Ste-Sophie (Th. Preger, *Scriptores originum constantinopolitanarum*, I, p. 97).

St. Stanojević, *Lična imena i narodnost u Srbiji srednjega veka* (*) (*Les noms propres et la nationalité dans la Serbie du moyen-âge*), *Južnoslovenski Filolog*, VIII, 1928, pp. 151-154. Bien que cette brève note ne touche guère à nos études, nous ne croyons pourtant pas inutile de la signaler aux byzantinistes qui sont parfois trop enclins à tirer des conclusions sur la nationalité de personnages ou de provinces entières en se basant sur les noms de personnes. L'éminent historien soumet à un examen systématique les noms que portent les membres des familles mentionnées en si grand nombre dans le diplôme d'Étienne Uroš III en faveur du monastère de Dečani et les groupe en 8 tableaux extrêmement suggestifs. Il y a des cas très nombreux dans la même famille où le père porte un nom étranger (albanais, roumain, bulgare) et son fils un nom serbe, ou bien, en sens inverse, le père porte un nom serbe et son fils un nom étranger ; il y a d'autres cas, bien plus compliqués qui, tous, confirment la conclusion à laquelle arrive M. Stanojević, à savoir que « les noms des personnes dans les documents serbes du moyen-âge ne peuvent d'aucune manière servir de preuve pour établir la nationalité de ces personnes. »

St. Stanojević, *O srpskom grbu* (*) (*Le blason serbe*), *Glasnik Istoriskog Društva u Novom Sadu*, III, 1930, fasc. 1, pp. 98-101 ; sur l'origine byzantine du blason serbe, question traitée d'une manière plus développée par M. Solovjev (voir plus loin) ; quelques détails aussi sur l'aigle bicéphale qui apparaît dans plusieurs monuments serbes, sur des vêtements, etc.

S. ilović, *Carska obitelj Laskaris u Trogiru* (*La famille impériale des Lascaris à Trogir*), *Narodna Starina*, fasc. 22, 1930, pp. 216-217 ; sur une branche de cette famille, établie à Trogir (Traù) et qui s'est éteinte en 1764.

Šišićev Zbornik (*Mélanges* Šišić), Zagreb, 1929 (en réalité : 1930), XIV, 677 pp. grand in-8°. Ce magnifique volume de Mélanges publié sous la direction du Professeur G. Novak à l'occasion du soixantième anniversaire du maître de l'histoire croate, Ferdinand de Šišić, contient 81 articles. Le grand nombre des collaborateurs étrangers, parmi lesquels on trouve des noms illustres (comme ceux de MM. Bidlo, Handelsman, Iorga, Lukinich, Seton-Watson, Temperley) prouve le prestige dont jouit à l'étranger la science

historique croate en la personne de son plus éminent représentant. Voici quelques articles qui se rapportent plus particulièrement à nos études : V. PETKOVIĆ, *La vie de S. Arsène, archevêque de Serbie* (1234-1264) *dans les fresques de l'église de la Vierge à Peć (Freske sa scenama iz života Arsenija I arhiepiskopa srpskog)* (*), pp.65-68. L. BRÉHIER, *La crise de l'empire romain en* 457, pp. 85-96, magistrale étude sur cette « crise de succession qui eût pu être décisive et mettre fin à l'existence de l'empire » ; l'auteur insiste sur la « coïncidence des événements qui au début de l'année 457 rendirent l'empire vacant à la fois à Rome et à Constantinople ». M. KOSTRENČIĆ, *L'origine des villes médiévales de la Dalmatie (Postanak dalmatinskih sredovječnih gradova)*, pp. 113-120. V. ZLATARSKI, *Sceau du vestès Syméon, katepano du Παραδούναβον (Molivdovulăt na vesta Simeona, katepan na Podunavieto)* (*), pp. 143-148 ; s'occupe du sceau de plomb publié par MORDTMANN dans Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, supplément du tome XVII, 1886, pp. 141, et montre que le katepano et vestès Syméon, mentionné dans la légende du sceau ne peut pas être (ainsi que le pensait BĂNESCU, *Bulletin de la section hist. de l'Acad. roumaine*, X, 1923, pp. 68-70) identique au personnage du même nom qui joua un rôle assez considérable sous Constantin VIII et Romain Argyre. LJ. KARAMAN, *Monuments dalmates de la dynastie nationale croate. Caractère de la domination byzantine en Dalmatie à cette époque (Spomenici u Dalmaciji u doba hrvatske narodne dinastije i vlast Bizanta na istočnom Jadranu u to doba,)* pp. 181-196 ; dans cet important travail l'éminent archéologue publie, avec un admirable commentaire, trois monuments inédits : 1) Un fragment de sarcophage trouvé à Trogir avec inscription contenant le nom d'un empereur byzantin ; 2) Une arcade richement sculptée, à Zara, avec inscription mentionnant le proconsul byzantin Grégoire (vers 1033-1036) ; 3) Un fragment trouvé à Trogir sur lequel est également mentionné un proconsul byzantin. Il faut particulièrement relever les explications de l'auteur sur les proconsuls ou stratèges byzantins de la Dalmatie et sur le caractère de la domination byzantine sur la côte orientale de l'Adriatique. S. BOBČEV, *Le programme civilisateur et politique du tsar bulgare Syméon (Kulturno-političeskata programa na bŭlgarskija car Simeona)* (*), pp. 229-236. J. ZEILLER, *Sur l'apparition du mot* Romania *chez les écrivains latins*, pp. 309-313, relève que ce mot n'a pas tout à fait le même sens chez les écrivains grecs (S. Athanase, S. Épiphane, S. Nil)

et chez les écrivains latins. N. Radojčić, *Les diètes de l'état serbe au temps des premiers Némanjides (O srpskim državnim saborima za vreme prvih Nemanjića)* (*), pp. 481-487. Contrairement à l'opinion courante qui voyait dans les diètes de la Serbie médiévale une institution semblable aux états-généraux d'Occident et munie du pouvoir législatif, l'auteur arrive à la conclusion que le rôle des diètes serbes à l'époque des premiers Némanjides se bornait, telle l'*εὐφημία* byzantine, à entendre et à approuver les décisions du souverain. A. Solovjev, *L'origine du blason serbe (O postanku srpskog grba)* (*), pp. 537-548 ; en même temps que M. Stanojević (v. plus haut), M. Solovjev prouve l'origine byzantine de l'écusson serbe ; rappelons que les armes adoptées en 1838 par la principauté de Serbie étaient « de gueules à croix pleine d'argent cantonnée de quatre fusils de même ». Ce blason apparaît pour la première fois dans l'ouvrage d'Orbini, *Il regno dei Slavi*, Pesaro 1601. En blasonnant les armes de la Serbie, qu'il avait trouvées chez Orbini, Ducange les explique comme « quattuor fusilia igniaria » ; c'est donc lui qui a influencé les stemmatographes yougoslaves.

T. Taranovski, *Istorija srpskog prava u Nemanjićskoj državi* (*) (*Histoire du droit serbe dans l'état des Némanjides*), Belgrade 1931, 1re partie, X, 262 pp. ; 2e partie, IX, 144 pp. in-8°. La première partie de cet ouvrage étudie le droit public, la seconde le droit criminel ; une troisième partie sera consacrée aux tribunaux et à la procédure. C'est pour la première fois que l'histoire du droit serbe au moyen-âge est présentée en un système juridique, qui tout en reconstruisant la « doctrine » dans l'état des Nemanjides réussit en même temps à montrer d'une manière magistrale l'évolution « dynamique » du droit. Il va sans dire que toutes les questions qui se rattachent aux emprunts byzantins dans le droit serbe, comme la *προόνοια*, la peine capitale (qui, en contradiction avec le droit coutumier, n'a été adoptée qu'assez tard sous l'influence du droit byzantin), les tribunaux ecclésiastiques etc., sont traitées par l'auteur avec la même profondeur de vues dans cet admirable ouvrage qui constitue certainement l'œuvre la plus importante et la plus originale qui ait paru depuis la Guerre dans le domaine de l'histoire serbe.

Salonique, 1 *février* 1932. Michel Lascaris.

B. — BULLETINS SPÉCIAUX.

BOLLETTINO BIZANTINO-ARABICO.

Questo bollettino, che avrà una certa periodicità, é nato da una convinzione in cui muovendo da due direzioni opposte, ci siamo trovati d'accordo con il direttore di questa rivista (bizantinista illustre, ma anche assai versato negli studi orientali), che sia cioè assai opportuna una concreta azione per un' intesa sempre più stretta tra studi bizantini ed arabi. Come l'essenza della cultura araba non può comprendersi se non sia costantemente riferita all'organismo politico e culturale che ha conservato ed elaborato le preziosa eredità dell' ellenismo e l'ha trasmessa, in vari campi, alla nuova unità creata dall'Islām; così é aspetto fondamentale della vita di Bizanzio quello della sua relazione con l'Oriente, sia nel campo politico (si pensi alla politica estera dell'Impero) sia in quello economico o culturale. E va infine ricordato qual prezioso elemento di giudizio dia la misura della forza dei valori vivi nel complesso culturale bizantino alla stregua della loro diffusione e delle reazioni da essi provocate nei paesi d'Oriente. Solo chi possegga una visione simultanea e completa di tale collaborazione e contrasto insieme tra Bizanzio e Oriente può costruire una sintesi veramente armonica della storia medioevale.

Per raggiungere tale scopo occorrono anzitutto organi di collegamento, e questo bollettino vuol esserne uno, assai modesto, come ogni compilazione bibliografica; esso considera le pubblicazioni uscite a partire dal 1925 (ma ve ne é registrata anche qualcuna del 1924), ed è di natura prevalentemente informativa. Ma non pretende di essere una lista completa di tutti i lavori che concernono insieme bizantinistica ed arabistica, ché il numero delle riviste e dei giornali che si occupano di tali argomenti é grandissimo, e non tutti facilmente accessibili; e ciò rende assai probabile che alcune pubblicazioni mi siano sfuggite. Ma spero che nulla di veramente importante io abbia omesso; e spero soprattutto che da queste pagine risultino chiare alcune direzioni di ricerca, nelle quali si è manifestata più precisamente la natura della connessione tra storia e cultura bizantina ed araba.

Così appare da accenni pieni di promesse che il problema delle tendenze religiose dell' Arabia preislamica sarà chiarito studiando,

tra l'altro, più da vicino il mondo che ci appare negli scritti pseudo-clementini; la parentela stilistica di contenuto e di stile tra il Corano e l'omiletica cristiana (specialmente siriaca, ma come staccare il monde siriaco monofisita o nestoriano dal mondo bizantino?) appare ormai stretta, qualunque conclusione se ne voglia trarre; l'incessante penetrare nel nuovo clima religioso creato dall' Islām di idee mistiche ellenistiche vive e circolanti nel mondo bizantino, è sempre meglio affermato da discussioni e ricerche di acuti studiosi. Guidati poi da un indefesso ricercatore constatiamo che la scienza e la filosofia greca sono penetrate nel mondo arabo e a Bagdad anche dalle scuole bizantine di Alessandria, attraverso Antiochia ed Ḥarrān. Nella storia dell' amministrazione, del diritto, dell' arte cogliamo egualmente molti frutti di queste ricerche comparate; e tali risultati tutti sembrano potersi disciplinare entro un ritmo fondamentale: cioè, dipendenza, sì, della cultura araba dal mondo greco-bizantino che v'infonde la sua vitale linfa in successive ondate, ma insieme, e in non pochi campi, spontanei sviluppi od originali reazioni della cultura araba, che ha indubbiamente un suo carattere proprio, più spiccato di quanto molti siano disposti a concedere.

Se qualche giovane, attratto da queste ricerche che a me, se non mi fa velo l'amore per la mia disciplina, sembrano appassionanti, fosse confortato da questo sommario, da quelli che *σὺν Θεῷ* lo seguiranno, a foggiarsi una formazione scientifica, nella quale bizantinistica ed arabistica fossero allo stesso piano, questo sarebbe il miglior premio per me, certo sproporzionato per sì tenue fatica.

Avverto che uso solo alcune abbreviazioni: BZ = Byzantinische Zeitschrift. Byz. = Byzantion. VV = Vizantijskij Vremennik. — E chiedo ancora venia delle omissioni che temo numerose; aggiungo anche che le recensioni non sono indicate sistematicamente. Quanto poi debba alle bibliografie della BZ e a questa stessa rivista, ormai strumento indispensabile per bizantinisti ed orientalisti, non ho bisogno che dica.

Generalità.

Il Lokovitz riassume i lavori russi di bizantinistica negli ultimi dieci anni tra i quali molti interessano anche gli orientalisti; così anche il Vasiliev parla degli studi bizantini russi (1). — Il Cognas-

(1) G. Lokovitz, Десять лет русской Византологии (*Dieci anni di bi-*Byzantion. VII. — 27.

so (1) dà una bibliografia degli scritti recenti di storia e letteratura bizantina.— Egualmente il Bréhier (2) pubblica una bibliografia per le pubblicazioni storiche dal 1922-1926. — Della storia dell' Impero Bizantino del Vasiliev é uscita la versione inglese curata dalla Ragozin (3). La competenza mostrata già dal Vasiliev nel dichiarare le relazioni tra gli Arabi e Bizanzio, conferisce a questa opera di insieme un grande interesse. Nel IV capitolo del I volume un lungo *excursus* informa sulle condizioni dell' Arabia fino alla morte del Profeta ; nel V (pp. 286-365) sono studiate le relazioni con gli Arabi negli anni 717-867. — Il Grégoire (4), in una lunga recensione del I volume rileva l'importanza della parte bibliografica di esso (specialmente per i lavori russi) e delle indicazioni delle fonti. Fa, tra le altre, delle riserve per quanto riguarda la parte religiosa ; ed osserva che il criterio prevalente é quello di fornire informazioni sicure, non di tentare nuove sintesi originali o produrre opinioni personali. Il Grégoire parla a lungo anche del II volume. — In russo lo stesso autore (5) pubblica delle lezioni sulla storia di Bizanzio che sono interessanti anche esse per il nostro scopo, data la viva conoscenza che ha il Vasiliev della questione arabo-bizantina. — Del grande bizantinista russo Uspenskij é stata pubblicata la storia dell' impero bizantino (6) che, come era da attendersi da opera di tanto studioso, ha importanza anche per i problemi orientali. — Libro di divulgazione e d'insieme, il volume « Les Barbares » dell'

zantinistica russa) 1917-1927. in *Istorik Marksist*, VII (1928), pp. 228-238. — A. A. Vasiliev, *Byzantine Studies in Russia, past and present.* in *American-Histor. Review*, 32 (1927), p. 539-545.

(1) F. Cognasso, *Scritti recenti di storia e letteratura bizantina.* in *Rivista stor. ital.* III (1925), p. 177-198.

(2) L. Bréhier, *Histoire byzantine.* Publications des années 1922-1926, in *Revue hist.*, 153 (1926), p. 193-224.

(3) A. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire*, II (University of Wisconsin Studies in the social Sciences and History, 13, 14) Madison 1928 e 1929. - [La trad. française vient de paraître A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris Picard, 1932. Préf. de Ch. Diehl.. Deux vol. in-8°, x + 498 pages, et illustrations 2 cartes, 492 pages, ill., 2 cartes].

(4) *Byz.* IV (1927-1928), p. 752-756 ; V (1929-1930), p. 779-784. Cfr anche Stein in BZ., XXIX, 1929, 347-360, Halphen, in *Revue crit.* 64 (1930), 390-391 ; Jorga, in *Revue hist. du Sud-Est europ.* 6 (1929), p. 372-376.

(5) A. Vasiliev, **Лекции по истории Византии** (— *Lezioni. sulla storia di Bizanzio*). Tre volumi. Cfr. BZ., XXVIII (1928), p. 197. e Sokolov, in *Slavia*, 6 (1927), p. 555-563.

(6) Th. Uspenskij, **История Византийской Имперіи** (*Storia dell' impero bizantino*). Cfr Grumel, in *Échos d'Orient*, 31 (1928), p. 504-506.

Halphen (1), pubblicato nella ottima serie « Peuples et civilisations » diretta dall' Halphen stesso e dal Sagnac, ha però, per le precise indicazioni delle fonti, per le vastissime informazioni (nessuno degli essenziali lavori di storia araba sfugge all' autore) per la chiarezza, valore singolare per chi voglia orientarsi sicuramente nella storia delle relazioni degli Arabi con Bizanzio e con l'Occidente e sulla natura della collaborazione culturale d'Oriente e Occidente. — Anche nella *Histoire du Monde* del Cavaignac é apparso un utile riassunto della storia araba e bizantina fino alle Crociate, (ivi compresa un' assai interessante storia della Russia) dovuto al Gaudefroy-Demombynes e al Platonov, per alcune parti al Cavaignac: il realtà il titolo lascerebbe supporre una maggiore considerazione delle relazioni tra quei due mondi, mentre le due trattazioni sono separate (2). — La storia dell'Impero Bizantino del Diehl, pubblicata a Parigi nel 1919, é stata tradotta in inglese (3). — In inglese é anche apparsa una riuscita sintesi della storia bizantina per opera del Baynes (4). — Libro d'insieme, audace nei suoi atteggiamenti, e che vuol comprendere entro schemi di vita moderna la storia politica e culturale bizantina é quello del Byron, che ha interesse per il nostro scopo in quanto considera in modo speciale e con interessante risultato la lotta contro l'Islām (5). — J. Romein pubblica in olandese un buon riassunto della Storia di Bizanzio (6).— L'introduzione alla storia degli Arabi del Nomikos ha speciale riguardo alle relazioni con i Bizantini; essa giunge alla fine del periodo degli Ommiadi (7). — Nella Storia dello Stein sono trattate

(1) L. HALPHEN, *Les Barbares des grandes invasions aux conquêtes turques du XIe siècle*. Paris, Alcan, 1926, in-8°, 393 pp.

(2) GAUDEFROY - DEMOMBYNES et PLATONOW, *Le monde musulman et byzantin jusqu'aux croisades*. Paris, De Boccard, 1931 (Histoire du monde, publiée sous la direction de M. E. Cavaignac, VII[1]).

(3) Ch. DIEHL, *History of the Byzantine Empire, translated from the French* by George B. Ives, Princeton University Press.

(4) Norman H. BAYNES, *The Byzantine Empire*, London, 1925, 256 pp. Cfr BZ., XXVI (1926), p. 191, *Byz.*, II (1925), p. 539-540, *Oriens Christ.*, IIIe série, 5 Bd. 1930, p. 243, *Échos d'Orient*, 1926, p. 504.

(5) R. BYRON, *The byzantine achievement*. London, Routledge and Sons., 1929, XIII-346 pp. Cfr DIEHL, in BZ, XXXI (1931), p. 379-381.

(6) J. ROMEIN, *Byzantion*, Zutphen, Thieme and Cie, 1928, XIII, 316 pp. Cfr DIEHL, in BZ, XXXI (1931), p. 381 sgg.; GRÉGOIRE, in *Byz.*, V (1929-1930), p. 754-758.

(7) X. A. NOMIKOS, *Εἰσαγωγὴ στὴν Ἱστορία τῶν Ἀράβων*. Alexandrie, Grammata, 1927, XXI-308 pp. Cfr ABEL, *Byz.*, IV (1927-1928), p. 656-658.

con speciale cura le istituzioni (1). — Del libro di Ramsay sugli elementi asiatici della civiltà greca é uscita una seconda edizione (2): l'opera così varia di contenuto, offre interesse anche per la questione arabo-bizantina. Vi si parla, tra l'altro, dell' influenza che ebbe sui contadi la guerra tra Arabi e Bizantini (pp. 226-228). — Oriente e Occidente, la natura degli influssi, bizantini ed orientali insieme, in Francia prima delle Crociate, é l'argomento brillantemente trattato dall' Ebersolt in un due volumetti dal titolo eguale, usciti nel 1928 e nel 1929. Il capitolo VI del 1° volume, *Le Croissant et la Croix* (VIII-IX siècle) parla a lungo delle relazioni arabo-bizantine (3). — Sulla questione di Oriente all' epoca bizantina parla il Lhéritier (4). — Lo stesso (5) mostra come i recenti lavori dei maestri della bizantinistica assegnano sempre più chiaramente alla storia bizantina il posto che le spetta nella storia generale: e considera tale problema sotto l'aspetto della storia interna (la storia bizantina come prolungamento della storia romana e come elemento della continuità della storia del vicino Oriente) e sotto quello della storia esterna (le relazioni dello stato bizantino con il resto del mondo, e la funzione di Bizanzio nella storia d'Europa). — Ch. Diehl raccoglie in un volume *Choses et gens de Byzance* alcuni articoli già da lui pubblicati altrove. Ricordiamo qui ancora la sua così viva descrizione degli orrori del regno di Giustiniano II (nell'articolo l'*Empereur au nez coupé*, già pubblicato nel 1923 nella Revue de Paris): l'efficace quadro delle relazioni di questo imperatore con gli Ommiadi, dei suoi errori politici (come il richiamo dei Mardaiti in territorio romano). Ricordiamo ancora il saggio

(1) E. STEIN, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, Band I, *Vom Römischen zum byzantinischen Staate* (284-476 n. Chr.) Wien, 1928, XXII-592 pp. Cfr GRÉGOIRE *Byz.*, V (1929-30), p. 785-792; Grumel in *Échos d'Orient* 1929, 366-367.

(2) Sir William RAMSAY, *Arianic Elements in Greek Civilisation*, II enlarged edition. London, Murray, 1928, XIV-308 pp. Cfr BZ, XXXI (1931), p. 167-168.

(3) J.EBERSOLT, *Orient et Occident*. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1928 e 1929. Cfr. *Byz.*, IV (1927-1928), p. 651-656, V (1929-1930), p. 673-676 (Bréhier), BZ, XXIX, p. 378, XXXI, p. 216-217; *Orient. Literaturzeit.*, 1929, col. 924-926 et 1931, col. 16.

(4) M. LHÉRITIER, *La question d'Orient à l'époque de Byzance*. in *Revue des Études Hist.*, 94 (1928), p. 1-10.

(5) M. LHÉRITIER, *L'histoire byzantine dans l'histoire générale*. in Mélanges Diehl, I, 201-216.

« Les origines orientales de l'Art Byzantin » (1). — Per la storia della cultura bizantino-orientale in vari suoi aspetti hanno interesse articoli del Gaselee (2), del Dvorník (3) (che mostra come l'influenza orientale che s'impose nel VII-IX secolo a Bizanzio doveva portare necessariamente alla rottura con Roma), del Baynes, (4) che dà un ottimo sunto della natura della civiltà bizantina, del Marshall (5). — Il Walter (6) sottolinea che il bizantinismo é una nuova entità culturale, non una forma della cultura greca o della romana, e caratterizzata dall' influsso orientale.— Densa di pensiero é una lezione inaugurale del Mutafćiev sull' Oriente e l'Occidente nel Medio Evo Europeo (7). — Cito infine qui, sebbene uscito nel 1924, il primo volume della raccolta degli studi del Becker, già usciti in varie riviste, e che hanno importanza capitale per il nostro argomento. Si può dire infatti che un carattere ben netto delle speculazioni islamiche del Becker é la sempre presente considerazione dei fattori stranieri, soprattutto i cristiani e i bizantini. Anche la sua concezione sintetica dello sviluppo dell' Islām, del suo valore culturale, é ispirata al senso della fondamentale unità dei fattori della storia culturale dei paesi mediterranei (8) — Un volume d'insieme dovuto a vari autori (della serie delle « Legacies ») dà ragguaglio in una serie di singoli articoli di molto pregio, su quanto la cultura europea deve al mondo islamico, e tocca in molte sue parti i problemi delle relazioni arabo-bizantine (9). — Su Gemisto Pletone e l'Oriente

(1) Ch. DIEHL, *Choses et gens de Byzance*, Paris, De Boccard, 1926.

(2) S. GASELEE, *Greek Culture in Egypt.* in *The Edinburgh Review*, 250 (1929), p. 318-328.

(3) *Acta Conventus Pragensis pro studiis orientalibus*, 1930, 259 pp. Cfr. *Échos d'Orient*, 1931, p. 379-381.

(4) Norman H. BAYNES, *Byzantine Civilisation.* in *History* 10 (1926), p. 289-299.

(5) F. H. MARSHALL, *Some debts to Byzantinism.* in *The Christian East*, 8 (1927), p. 10-19.

(6) Otto WALTER, *Kulturgeschichte des Altertums, ein Ueberblick über neue Erscheinungen.* München, Beck, 1925, 175 pp.

(7) P. MUTAFĆIEV, Истокъ и западъ въ европейското срѣдновековие « *Oriente ed Occidente nel Medio Evo Europeo* ». in *Annuaire de l' Université de Sophia, Fac. historico-philosoph.*, XXI, 2 (1925), 34 pp.

(8) C. H. BECKER, *Islamstudien. — Vom Werden und Wesen der islamischen Welt.* I, Leipzig, 1924.

(9) *The Legacy of Islam.* Oxford, Clarendon Press, 1931, (XII-416 pp. e 91 illustr.).

e sull' influsso dell' Islām sulla cultura della Rinascenza parla il Taeschner (1).

Storia.

Citiamo anzitutto la grande pubblicazione in arabo di Mohammed Kurd Ali, già ministro della Pubblica Istruzione dello Stato di Siria, intitolata *Khiṭaṭ ash-Shām*, tratta da un grandissimo numero di fonti arabe (2). I primi tre volumi contengono la storia politica fino al giorno d'oggi (la parte antica é meno estesa ; in 130 pagine circa è trattato tutto il periodo fino al 364 dell' Egira). La storia culturale, artistica, economica contenuta negli ultimi tre volumi ha interesse notevole per lo studio della relazioni arabo-bizantine. — Altra opera araba uscita in Bagdad dà un buon riassunto sull' epoca ommiade ; essa ha provocato vivissime discussioni in Oriente (3). — Una ricca bibliografia delle opere recenti che trattano dell' Egitto bizantino é data in un breve articolo del Boak (4) e qui la indichiamo poiché la conoscenza dei caratteri della dominazione bizantina in Oriente é essenziale preparazione per lo studio della questione arabo-bizantina. — L'Ostrogorskij fondandosi anche sui dati delle fonti orientali sugli anni di regno dei Califfi, risolve la intricata questione della cronologia di Teofane per il 7. e 8. secolo (5). — Una storia della controversia iconoclastica,che per più aspetti interessa gli studiosi dell' Islām e del Cristianesimo bizantino (é noto il dibattito circa l'influenza del divieto delle immagini proprio dell' Islām sul movimento iconoclastico, cfr.Becker *Islāmstudien* 445 sgg.)

(1) F. Taeschner, *Georgius Gemistos Plethon, ein Vermittler zwischen Morgenland und Abendland zu Beginn der Renaissance.* in *Byz.-Neugr. Jahrbücher*, 7 (1930), p. 100-113.

(2) Mohammed Kurd Ali, *Khiṭaṭ ash-Shām*, 6 voll. Damasco, 1925-1927, Cfr. Lammens, in *Mashriq*, 1925, p. 551-561 e 1926 p.875 ; Hitti, *Journ. Amer. Orient. Soc.*, 46 (1926), pp. 321-322.

(3) Anis Effendi Zakarya an-Nuṣūlī, *Ad-dawlah al-umawiyyah fi'sh-Shām.* (= *Lo stato ommiade in Siria* »). Bagdad, 1927, Cfr Lammens, in *Mashriq*, 1927, p. 207-210.

(4) A. E. R. Boak, *Byzantine imperialism in Egypt.* in *American Historical Review*, 34 (1928), p. 1-8.

(5) G. Ostrogorskij, *Die Chronologie des Theophanes in* 7. *und* 8. *Jahrhundert.* in *Byzant. Neugriech. Jahrbücher*, 7 (1930), p. 1-56. Cfr Dölger, in BZ, XXXI (1931), p. 351-355.

é data dal Martin (1). — Una pregevole monografia sui re arabi di Kindah e su Imra' l-qais é quella dell' Olinder (2) il quale trae a profitto per tale studio le scarse fonti bizantine e tratta anche (p. 144 sgg.) del famoso viaggio e dimora del poeta a Costantinopoli, e delle sue avventure con Giustiniano. — In un volume intitolato *L'Arabie Occidentale à la veille de l'Hégire*, il Lammens (3) ha riunito i suoi studi concernenti l'Arabia preislamica, usciti negli scorsi anni e che, importantissimi sotto ogni riguardo, hanno anche interesse per gli studi arabo-bizantini, specialmente per la diffusione del cristianesimo in paese arabo, il monachesimo, le relazioni Bizanzio-Persia-Aksum ecc. Egli ha anche pubblicato in un volume alcuni suoi articoli sul periodo ommiade (4). Tra questi articoli é contenuto quello intitolato *Le calife Walīd et le partage de la Mosquée des Omayyades à Damas*, uscito nel tomo XXVI del Bulletin de l'Institut français d'Archéologie Orientale, e che pertanto qui espressamente rileviamo. In esso il L., dando valore alla notizia di Arculfo e appoggiando la tesi del Caetani contro quella del Dussaud, conclude che la basilica di S. Giovanni non é stata divisa per il culto tra musulmani e cristiani (nei tempi più antichi quelli non ebbero che una piccola moschea detta « quaedam » da Arculfo, presso la basilica). La divisione che ne avrebbe fatto al -Walīd é una leggenda di Ibn 'Asākir, nata al tempo delle Crociate, quando la moschea fu veramente tolta al culto cristiano e data al musulmano (cfr. anche Grégoire in Byz. IV (1927-28) p. 761). — Lo stesso Lammens, dando notizie, in poche pagine scritte in arabo, di S. Giovanni Damasceno, rievoca in modo brillante (5) le condizioni culturali di Damasco sotto i primi Ommiadi, l'influenza dei cittadini di origine aramea, e trilingui, (conoscitori del greco, siriaco ed arabo) delle loro funzioni nell' amministrazione, ecc. — Il Ramsay (6)

(1) E. J. Martin, *History of the icoanoclastic Controversy*. London Society for promoting Christian Knowledge 1930, XII-282 pp. Cfr. Ostrogorskij, in BZ, XXXI (1931) p. 382-392.

(2) G. Olinder, *The Kings of Kinda of the family of Akil al-Murār*. Lund a. Leipzig, 1927 (= *Lunds Universitets Ärsskrift* N. F., Avd. I, Bd. 23 n. 6).

(3) H. Lammens, *L'Arabie Occidentale à la veille de l'Hégire*, Beyrouth, 1928, 344 pp.

(4) H. Lammens, *Études sur les siècles des Omayyades*. Beyrouth, 1930, 425 pp

(5) H. Lammens, *La famille de St. Jean Damascène* (in arabo). in *Mashriq* 1931, p. 481-485.

(6) W. Ramsay, *The attempt of the Arabs to conquer Asia Minor* (641-964)

espone in un breve articolo le cause per le quali gli Arabi non riuscirono nei loro ripetuti tentativi di conquistare l'Asia Minore. — Il Mann (1) egualmente si occupa degli assalti degli Ommiadi contro Bizanzio per il possesso di Constantinopoli, in relazione alla speranza degli Ebrei orientali che il conflitto tra Esau (Edom, Bizanzio) e Ismaele (i Musulmani) conducesse all'era messianica. L'autore del libro « Pirkē dĕ R. Eliezer » espresse la speranza che il Messia apparisse in Costantinopoli (Roma, cioé nuova Roma) per vedere la reciproca distruzione di Edom e Ismaele. Queste speranze messianiche furono la causa delle persecuzioni contro gli Ebrei di Bizanzio, ordinate da Leone l'Isaurico. — Il Barthold (2) accennando all' origine cristiana del figlio di al-Walīd I al-ʿAbbās, così celebre per la parte presa nella lotta contro Bizanzio, stabilisce in un articolo assai importante alcuni punti sulle relazioni tra Bizantini e Arabi alla fine del VII e alla prima metà dell' VIII secolo, che egli giustamente dice non abbastanza ben conosciute. — Il Canard (3) enumera le spedizione degli Arabi che hanno raggiunto Costantinopoli o la hanno avuta per meta, considerando, dopo il fondamentale lavoro del Wellhausen, non solo i racconti storici, ma anche le tradizioni di natura più leggendaria contenute nei libri degli annalisti musulmani o cristiani (anche bizantini e siriaci), ed inoltre presso i geografi, nei libri di *adab* come il *Kitāb- al-Aghānī*, l'*al-ʿIqd al-Farīd* e nel *ḥadīth*. Egli nota che il lavorio della fantasia popolare intorno a tali lotte tra Bizantini e Arabi, cristiani e musulmani, non fu senza influenza sulla formazione dei racconti eroici della gesta musulmana nel romanzo cavalleresco, ove ritorna il tema della lotta contro i Bizantini e la spedizione contro Costantinopoli. Così esamina le

and the causes of its failure. in *Acad. Roumaine, Bulletin de la Sect. Histor.* 1924 (= *Atti del Congresso bizantino di Bukarest*).

(1) J. MANN, *The struggle between the Omayyade Caliphate and Byzantium for the possession of Constantinople and the messianic hopes entertained by the Oriental Jews*. in *Journal of the Amer. Orient.Soc.*, 47 (1927), p. 364 (comunicaz.)

(2) W.BARTHOLD, **Христианское происхождение Омейядского Царевича** (= *L'origine cristiana di un principe ereditario ommiade*). in VV, XXIV, 1923-1926, p. 17-26.

(3) M. CANARD, *Les expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et dans la légende*. in *Journal Asiatique*, 1926, I, p. 61-121. Cfr BJÖRKMANN, nella *Orient. Litteraturzeit.* 1927, col. 1109-1110 e VASILIEV, in BZ XXVIII (1928), p. 142-143.

spedizioni di Mu'āwiyah e quella di Yazīd (con la leggenda del combattimento di Yazīd avanti alle porte, la morte di Abū Ayyūb e il racconto del rinvenimento della sua tomba emanante luce sotto Costantino Pogonato, e sotto i Turchi nel 1453) : così la spedizione dei sette anni e quella marittima alla fine del regno di Mu-'āwiyah e quella sotto Sulaimān b. 'Abd el-Malik comandata dal celebre suo fratello Maslamah. Interessanti, nella narrazione di questa, i particolari sulla figura di Leone e le notizie sui ricordi leggendari lasciati da tale spedizione, e sulla moschea di Maslamah, sulla leggenda dell' entrata di questo in Costantinopoli, ecc. La prima spedizione degli Abbassidi ed ultima degli Arabi contro Costantinopoli é quella di al-Mahdī, sotto il comando di suo figlio Hārūn ar-Rashīd. Nei due capitoli finali sono ricercate le menzioni delle spedizioni contro Costantinopoli nel *ḥadīth* e la traccia da esse lasciata nella letteratura romanzesca; così nel romanzo di 'Umar an-Nu'mān inserito nelle « Mille e Una notte », nel romanzo turco di Sayyid al-Baṭṭāl, e in quello di Dhātu'l-himmah (v. qui appresso) ove accanto al ricordo più recente delle crociate, il Canard scopre anche quello delle campagne degli Ommiadi contro Bizanzio. — Il Vasiliev nel suo articolo pubblicato nei *Mélanges Diehl* (v. qui appresso p. 412) rileva una notizia di al-Harawī sulla tomba di Abū 'l-Ayyūb, che non è riportata dal Canard. — Il Gay (1) pubblica alcune note lette al Congresso bizantino di Bucarest sulla crisi del mondo cristiano dopo le conquiste arabe, e accenna alle difficoltà sorte per i missionari dopo la conquista araba, e le immigrazione slave nei Balcani. — Della dominazione araba in Armenia scrive il Muyldermans (2), facendo un estratto delle notizie a questa relative dalla storia universale di Vardan.— Il Gay (3) traccia le condizioni dell' ellenismo siciliano al momento dell' occupazione araba in Sicilia ed esamina il suo valore nella resistenza culturale del bacino mediterraneo, che mantenne più a lungo di quanto siasi pensato un' unità bizantina di fronte al successivo insinuarsi del

(1) J. GAY, *Notes sur la crise du monde chrétien après les conquêtes arabes. Les deux patriarcats de Rome et de Byzance. Premiers essais de missions romaines chez les Slaves.* in *Mél. d'archéol. et d'Histoire*, 45 (1928), p. 1-7.

(2) J. MUYLDERMANS, *La domination arabe en Arménie. Extrait de l'Histoire universelle de Vardan traduit de l'arménien et annoté. Étude critique textuelle et littéraire.* Lonvain et Paris, 1927.

(3) J. GAY, *Notes sur l'hellénisme sicilien de l'occupation arabe à la conquête normande.* in *Byz.*, I (1924), p. 215-228.

nuovo fattore universale, l'Islām. Segue le sorti della cristianità greca nel successivo estendersi della conquista musulmana, e le sue vicende dopo la conquista normanna. — Sulla coalizione del 915 contro i Saraceni in Italia parla il Vehse (1). — Il Grégoire ha efficacemente dichiarato alcune questioni concernenti le relazioni arabo-bizantine. In un primo articolo (2) egli ha dato la lettura e la versione corretta di due celebri iscrizioni metriche poste sulle mura della cittadella di Angora, e che si riferiscono al medesimo *Βασιλεύς*. Questi, secondo la ricerche del Grégoire, va identificato con Michele III (842-867); la data assegnata alle iscrizioni permette di assegnare il fatto storico a cui si allude nella seconda iscrizione e cioé la distruzione di Ancira per le mani sanguinose dei « Persiani », dalle quali, secondo l'iscrizione, l'ha risollevata il *Βασιλεύς*. Si tratta della presa di Angora nell' 838 (a cui segue quella di Amorium, ove i Bizantini si erano ritirati da Angora abbandonata) da parte di al-Mu'taṣim, la quale non é menzionata nella storia di Bizanzio, ma é data con molti particolari dagli autori arabi. — Di grandissima importanza sono le conclusioni alle quali giunge il Grégoire (3) circa l'epopea di Digenis Akritas. Egli stabilisce anzitutto che essa, nei suoi elementi storici più tangibili, si riferisce alle lotte tra Arabi e Bizantini nel IX secolo (le campagne dell' Eufrate, la lotta intorno a Malaṭya, la eroica « reconquista » bizantina), specialmente agli avvenimenti dell' 863 quando i Bizantini sbaragliarono gli Arabi nella giornata decisiva di Amisos. Interessante é poi il raffronto che fa il Grégoire tra il poema e i testi storici, specialmente Genesio e il continuatore di Teofane, deducendone per alcune parti del poema, un' ispirazione dotta e libresca. Secondo il Dölger (che annette, s'intende, la dovuta importanza alla scoperta della stretta connessione tra l'epos di Digenis e Genesio ed altri testi) le somiglianze potrebbero esser dovute viceversa all' essersi Genesio e gli storici ispirati all'epos. Vedi BZ, XXXI, 1931, p. 127.

(1) O. VEHSE, *Das Bündnis gegen die Sarazener vom Jahr* 915. in *Quellen u. Forschungen aus ital. Archiven u. Biblioth.* 19 (1927), p. 181-204.

(2) H. GRÉGOIRE, *Inscriptions historiques byzantines. Ancyre et les Arabes sous Michel l'Ivrogne.* in *Byz.*, IV (1927-1928), p. 437-468.

(3) H. GRÉGOIRE, *Michel III et Basile le Macédonien dans les inscriptions d'Ancyre. Les sources historiques de Digénis Akritas et le titre de μέγας βασιλεύς*, in *Byz.* V (1930), p. 327-346. Cfr BZ, XXXI (1931), p. 127 e 170.

— Sull'argomento del poema ritorna il Grégoire (1) fissandone la data di redazione fra il 928 e il 944 : per stabilire il termine *ante quem* é decisiva la menzione, nel poema, dell' immagine di Edessa ceduta dal Califfo e dalla città all' imperatore Romano Lecapeno nel 944. Questa datazione rende naturalmente impossibile la dipendenza diretta dell' epos di Digenis da Genesio e dal continuatore di Teofane : il Grégoire nell'articolo citato qui appresso fa però notare i risultati a cui giunta la signorina Anni Wernier che prepara l'edizione di Genesio per il « Corpus Bruxellense » : che cioé Genesio e Teofane continuato attingono ad una cronica perduta, alla quale senza dubbio risale il materiale storico del poema (2).

Ma il carattere più interessante del poema di Digenis, che il Grégoire ha messo assai bene in luce, é il suo ispirarsi in larga parte a un ciclo di narrazioni, un ciclo romanzesco di origine araba : infatti in tre canti del poema sono celebrate le gesta del padre di Digenis, l'Emiro arabo, la cui figura sembra ricalcata su quella storica di Abū Ḥafṣ nepote del grande ʿUmar al-Aqṭaʿ (il quale ultimo fu ucciso nell' 863 dal vittorioso Petronas ; le sue imprese, come quelle dei capi Pauliciani suoi alleati, son ricordate con compiacenza). Questo carattere misto del poema si spiega, secondo il Grégoire, appunto con la data alla quale egli, con la ricerche qui sopra indicate, ha assegnato la composizione di esso : quel periodo ebbe per suo carattere tipico il ravvicinamento arabo-bizantino, ed il rapsode nell' armonizzare ciclo arabo e ciclo bizantino esprimeva fedelmente lo spirito del suo tempo (3).

Né il Grégoire si é contentato di questi risultati già così notevoli : il problema della fonte concreta di questo elemento arabo lo ha tentato, ed egli ha postulato l'esistenza di una « Gesta araba di Malatya », un racconto eroico e romanzesco delle gloriose battaglie svoltesi nel secolo in quelle regione e ne ha ricercato un nucleo nel romanzo turco di Sayyid Baṭṭāl (che dipende a sua volta dal grande romanzo

(1) H. Grégoire, *Le tombeau et la date de Digénis Akritas (Samosate vers 940 après J. C.)*. in *Byz.*, VI (1931), p. 481-508.

(2) H. Grégoire, *Autour de Digénis Akritas. Cantilènes grecques et romans arabes*. in *Byz.*, VII, 1932, p. 287-302.

(3) H. Grégoire, *L'épopée byzantine et ses rapports avec l'épopée turque et l'épopée romane*. in *Butl. de la classe de Lettres de l'Acad. Roy. de Belg.*, XVII, (1931), p. 463-493.

arabo di *Dhātu 'l-himmah*, v. qui sotto).— Conferma alla conclusioni del Grégoire, come sempre acutissime e dottissime, é venita prima con un articolo del Goossens, il quale, non arabista, ha rilevato gli elementi di questo ciclo romanzesco in un racconto delle Mille e una Notte, la storia del re 'Omar an-Nu'mān e dei suoi due figli Sharr-Kān e Dhū'l-makān (Notti 44 a 107 e 137 a 146 ; racconto già studiato dal Paret e dal Canard) di cui mostra giustamente, sulla scorta degli avvicinamenti del Grégoire, la relazione con gli avvenimenti delle campagne arabo-bizantine nella regione dell 'Eufrate nel IX secolo (1). — Il Grégoire comunica infine il contenuto di un articolo del Canard da lui veduto in bozze (e di cui il sottoscritto non ha ancora conoscenza diretta (2). In esso l'autore, che si é già molto occupato della letteratura romanzesca araba e della relazioni arabo-bizantine (v. qui sopra), nota la corrispondenza tra il poema di Digenis e il romanzo turco di Sayyid Baṭṭāl (senza aver avuto conoscenza degli analoghi risultati del Grégoire) ; ed inoltre attira giustamente l'attenzione su un altro grande romanzo arabo, quello di *Dhātu' l-Himmah wa' l-Baṭṭāl*, al quale risale il romanzo turco (cfr. catalogo di Ahlwardt VIII pag. 107 ove ne é dato il riassunto ; esso é stampato al Cairo). Questo conferma ancora meglio che il racconto delle Mille e una Notte (di questi romanzi il Canard aveva cercato le relazioni con gli avvenimenti arabo-bizantini in un capitolo del suo studio qui sopra citato, intitolato *Les expéditions contre Constantinople et les romans de cavalerie*) la ipotesi del Grégoire circa l'esistenza di questa « Geste arabe de Malaṭya » ; di questo ciclo, insomma, di racconti cavallereschi e romanzeschi che tessono le loro fila intorno agli avvenimenti di quell' epoca gloriosa per Arabi e per Bizantini ; e che ora si scorgono ritornare come elementi importanti nei grandi romanzi cavallereschi arabi. Il Canard riconosce nel personaggio che nelle singole relazioni porta il nome di 'Umar (con le varianti 'Umar b. an-Nu'mān, 'Umar b. 'Ubaydallāh etc.) la figura dell' emiro di Malaṭya 'Umar al-Aqṭa' : ed annunzia che dedicherà uno

(1) R. Goossens, *Autour de Digénis Akritas. La geste d'Omar dans les Mille et une Nuits.* in *Byz.*, VII, 1931, 303-316.

(2) H. Grégoire, *Digénis, Notes complémentaires. Le Sayyid Baṭṭâl arabe.* in *Byz.*, VII, 1931, p.317-318. [L'article de M. M. Canard vient de paraître : *Un Personnage de Roman Arabo-Byzantin, Extrait du Deuxième Congrès national des Sciences historiques*, Alger, 1932, 14 pages].

studio di lunga lena su questa « Gesta di Malaṭya ». Queste ricerche del Grégoire e del Canard aprono veramente un orizzonte nuovo non solo per l'epos di Digenis e per le relazioni arabo-bizantine, ma anche per le ricerche sulla origine e le fonti della letteratura romanzesca araba (e, si intende, per i suoi riflessi su quella occidentale) di cui si scorge un altro filone. Le ricerche così importanti e diligenti del Paret (1) non mi sembra avessero ancora indicato tra i « Geschichtliche Reflexe » gli avvenimenti della lotte bizantine-arabe al IX secolo e la figura eroica di 'Umar al-Aqṭa' e le gesta degli emiri di Malaṭya. Questo filone dovrà, credo, tenersi presente nelle ricerche su tutta la letteratura leggendaria dei Maghāzī, o racconti romanzeschi sulle spedizioni di Maometto, su quelli delle conquiste, infine sulla compilazione del Pseudo-Wāqidī (cfr. l'articolo del Canard sopra citato, p. 113). — Sulle iscrizioni islamiche di Angora scrive un breve articolo il Wittek (2), dando anche un sunto della storia di Angora dal 1071. — Il Runciman (3) studia il regno di Romano Lecapeno; il VII e VIII capitolo son dedicati agli avvenimenti di Asia, e all'invasione dell' Armenia nel II decennio del X secolo. Son bene esposte le condizioni del paese che permisero l'invasione degli Arabi, le ragioni per cui i Bizantini resistettero, e cioé il bisogno di tenere le provincie orientali. La grande guerra durò fino alla fine del regno di Lecapeno e sotto la condotta dell'instancabile Kurkuas i Bizantini rividero paesi non più toccati dal tempo di Eraclio. Furono così poste le basi per le future grandi azioni di Foca e Tzimiskes. — L'Anastasievič (4) stabilisce che le

(1) I lavori più importanti di Rudi Paret, oltre a quello sul romanzo di Sayf Ibn Dhī Yazan uscito nel 1924, sono i seguenti: *Der Ritter Roman von 'Umar an-Nu'mān und seine Stellung zur Sammlung von Tausendundeinenacht.* Tübingen, Mohr, 1927. · *Die Geschichte des Islams im Spiegel der arabischen Volksliteratur* (Philosophie und Geschichte, 13). Tübingen, Mohr, 1927. — *Die legendäre Maghāzī-Literatur. Arabische Dichtungen über die Muslimischen Kriegszüge zu Mohammeds Zeit.* Tübingen, Mohr, 1930.

(2) P. Wittek, *Die islamischen Inschriften von Angora.* in *Türk Post*, 25, Maggio 1929.

(3) S. Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus and his reign. A study of tenth century Byzantium.* Cambridge, 1929, 275 pp. Cfr Mutafčiev, in BZ, XXIX (1929), p. 360-367, Dölger, in *Gnomon*, 1930, p. 666-667 e Lascaris, in *Ἑλληνικά*, 3 (1930), p. 564-565; Gerland, in *Philolog. Wochenschrift*, 51 (1931), col. 1215-1222.

(4) Drag. N. Anastasievič, *Die Zahl der Araberzüge des Tzimiskes.* in BZ, XXX (1929-1930 = *Heisenb. Festgabe*), p. 400-405.

spedizioni di Tzimiskes contro gli Arabi furono due, una nel 974 e una nel 975. — Di Basilio II dà un profilo lo Ostrogorskij (1). — Lo Zimolo raccoglie le notizie sulle alleanze stabilite tra Cristiani e Musulmani dalla prima metà del IX secolo alla metà del XVI (2). Nella BZ, XXIX, 1929, p. 124, é osservato che il numero delle alleanze dei Bizantini con gli infedeli registrate dall'autore potrebbe essere facilmente aumentato. — L'Uspenskij (3) rileva l'importanza delle notizie di Pachimere, storico di Michele Paleologo, per i rapporti della corte bizantina con i Mongoli e con i Mammelucchi d'Egitto. Paragonando questo scrittore con il suo quasi contemporaneo Niceforo Gregoras (che anch'esso ha scritto di Michele Paleologo), mostra alcuni aspetti assai notevoli di queste elaborazioni storiche, in cui il racconto appare animato dalle considerazioni di fattori generali (quali la influenza dell' ambiente, e del clima) sulle sorti delle nazioni, l'importanza delle emigrazioni ecc. — Accenniamo a qualche opera importante sulle Crociate, che può avere interesse per il nostro argomento. — Dalle carte del compianto Chalandon é stata pubblicata una storia della prima Crociata fino all' elezione di Goffredo di Buglione (4).— Ottima edizione e versione delle *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum* (opera di ignoto andato alla prima Crociata al seguito di Boemondo e che giunge fino alla battaglia di Ascalona, 1099) é quella del Bréhier (5). — Da una cronica siriaca (CSCO Script. Syri Series III XIV-XV) lo Chabot (6) traduce un episodio relativo alla presa di Edessa nel 1144 per opera dell' Atabek di

(1) G. Ostrogorskij, *Basilius II.* (*Menschen die Geschichte machten.* Bd. 2). Wien, 1931, p. 19-26.

(2) G. C. Zimolo, *Empie alleanze nella storia delle relazioni tra cristiani e musulmani.* in *Annuario del R.Liceo Ginnasio Manzoni*, 1928-29, p. I-II, Milano. Cfr BZ, XXXIX (1929), p. 124.

(3) Th. Uspenskij, **Византийские историки о монголах и египетских мамлюках** (= *Gli storici bizantini circa i Mongoli e i Mammelucchi egiziani*), in VV, XXIV (1923-1926), p. 1-16.

(4) F. Chalandon, *Histoire de la première Croisade jusqu'à l'élection de Godefroi de Bouillon.* Paris, Picard, 1925, 380 pp. Cfr Jorga, in *Revue Historique du Sud-Est européen*, 1931, p. 56-58 ; Janin, in *Échos d'Orient*, 1926, p.124-125.

(5) L. Bréhier, *Histoire anonyme de la première croisade*, éditée et traduite. Paris, Champion, 1924, 258 pp. Cfr *Byz.*, II (1925), p. 481-483.

(6) J. B. Chabot, *Un épisode de l'histoire des Croisades.* in *Mélanges Schlumberger*, p. 169-179.

Mossul. — Il Knappen (1) parla dell'intervento di Roberto II di Fiandra alla seconda crociata, e idealizza i motivi di esso. — Il Krey (2) conferma con nuovi argomenti quanto era stato già mostrato dal v. Sybel, che cioé la pretesa promessa di Antiochia fatta da Alessio II a Boemondo non è storica. — Su « Les aventures sarrasines » di Francesco di Borgogna, scrive lo Jorga (3). — Il Hitti (4) dà una buona versione inglese della interessante autobiografia di Usāmah Ibn Munqidh (morto vecchissimo nel 1188) già edita e tradotta dal Derenbourg (e tradotta anche in tedesco dallo Schumann), la quale, come é noto, ci descrive con singolare vivezza quel periodo così movimentato e importante della storia d'Oriente. Ha poi (5) edito di nuovo dal manoscritto dell'Escuriale il testo arabo della stessa autobiografia. — Sono raccolti in un volume alcuni articoli dello Schlumberger (6) precedentemente apparsi; e così la classica opera dello stesso (7) sull' epopea bizantina alla fine del X secolo, che era introvabile, é ristampata in nuova edizione. — Sono usciti due fascicoli della nuova edizione della Storia dei Musulmani di Sicilia, dell' Amari, a cura di Carlo A. Nallino e G. Levi della Vida, di sulle note dell' autore (8); gli edi-

(1) M. M. KNAPPEN, *Robert II of Flanders in the first Crusade. The Crusades and other historical Essays pres. to D. C. Munro.* New- York, Crofts and Co., 1928, p. 79-100.

(2) A. C. KREY, *A neglected passage in the Gesta and its bearings on the literature of the first Crusade*, id., id., p. 57-78.

(3) N. JORGA, *Les aventures « sarrasines » de François de Bourgogne au XVe siècle.* in *Mél. d'hist. générale publiés* par C. Marinescu, 1927.

(4) Ph. HITTI, *A Syro-Arab gentleman of the Crusades. Memoirs of Usâmah ibn Munkidh.* New- York, Columbia University Press, 1927. Cfr NALLINO, in *Oriente Moderno*, 1930, p. 132-134.

(5) *Usāmah's Memoirs entitled Kitāb al-i'tibār, by Usāmah ibn Munqidh. Arabic text edited from the unique manuscript in the Escurial Library, Spain*, Princeton, University Press, 1930. Cfr NALLINO, in *Oriente Moderno*, 1931, p. 162-163.

(6) G. SCHLUMBERGER, *Byzance et Croisades. Pages médiévales.* Paris, Geuthner, 1927, 366 pp. Cfr GRAINDOR in *Byz.*, V (1929-30), p. 491 sgg. ; BZ, XXVII (1927), p. 445-446, e *Deutsche Literaturzeit.*, 1928, col. 919-924.

(7) G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle. Guerres contre les Russes, les Arabes, les Allemands, les Bulgares.* Paris, De Boccard, 1928.

(8) Michele AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, seconda edizione interamente riveduta dall' autore, curata da Giorgio Levi della Vida e Carlo Alfonso

tori hanno anche messo l'opera al corrente dei progressi nella edizione delle fonti arabe utilizzate nel classico libro.

Geografia. — Topografia.

Sulla topografia antica e medioevale della Siria ha compilato un' opera fondamentale il Dussaud (1). — Citiamo anche una nuova edizione del classico lavoro del LE STRANGE » *Lands of the eastern Caliphate* ». — Il Vasiliev (2) fa alcune aggiunte al libro dell' Ebersolt, uscito nel 1918, su « Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant ». Porta così l'attenzione sulla relazione di viaggio di Abū'l-Ḥasan al-Harawī, che narra brevemente dei monumenti da lui veduti nell' Impero bizantino, come é indicato dallo Schefer nelle Archives de l'Orient Latin 1881. Un frammento delle descrizioni di al-Harawī é anche inserito nella Cosmografia di al-Qazwīnī ed ed é tradotto dal Vasiliev. — Il Täschner (3) traduce in tedesco con una buona introduzione la descrizione di Costantinopoli di Ibn al-Wardī. Il Hartmann (Der Islam XIX 293-298) parlando di questo lavoro del Täschner aggiunge alcuni particolari dalla descrizione di Costantinopoli di al-Harawī.— Il Mźik (3) parla degli elementi « parageografici » nelle esposizioni dei geografi arabi sull'Asia sud-orientale (delle notizie cioè desunte non da fonti geografiche ma di natura fantastica.) Di questi elementi è assai interessante rintracciare l'origine : il Mźik stabilisce, per es, che in al-Khuwarizmī sono aggiunti alla carta tolemaica molti elementi presi dal romanzo di Alessandro. — Citiamo qui la grande opera geografica di Markwart (4)

Nallino della R. Università di Roma. Catania, Libreria Tirelli di F. Guaitolini 1930 (I et II puntata, pp. 1-488).

(1) R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale.* Paris, Geuthner, 1927, LII-632 pp. Cfr. HONIGMANN, in *Orient. Literaturzeit.* 1928, col. 28-32 e BICKERMANN, in *Deutsche Literaturzeit.*, 1928, col. 585-589.

(2) A. A. VASILIEV, *Quelques remarques sur les voyageurs du moyen âge à Constantinople.* in *Mélanges Diehl*, I, p. 293-298.

(3) I due studi del TAESCHNER e del MŹIK sono contenuti nei *Beiträge zur historischen Geographie, Kulturgeographie, Ethnographie und Kartographie vornehmlich des Orients*, herausgeg. v. H. MŹIK (*Festschrift E. Oberhummer*), Leipzig. u. Wien, Cfr HARTMANN, in *Der Islam*, XIX, p. 293-298.

(4) J. MARKWART, *Südarmenien und Tigrisquellen nach griechischen und arabischen Geographen.* Wien, Mechitharistische Buchdruckerei, 1930, 12-125-648 pp, Cfr. PEETERS, in *Byz.*, VI (1931), p. 855-860.

sull'Armenia del Sud e le fonti del Tigri, da geografi greci ad arabi. L'Honigmann nel rilevare l'importanza di questa opera dell' autore, la cui dottrina in questa materia era sconfinata, riassume anche in una carta (1) i risultati degli studi del Markwart, il quale non ne aveva aggiunta alcuna al suo libro, pur così ricco di risultati per la toponomastica. — Di grande importanza per gli studi geografici, arabi e bizantini, é la splendida pubblicazione del Miller (2) sulla cartografia araba, in sei volumi. Il primo contiene un' introduzione sulla storia della cartografia araba ed inoltre le carte del Mediterraneo, e le due carte d'Idrīsī ; il secondo volume, le carte dei paesi d'Europa e d'Africa, il 3° e 4° volume le carte dell' Asia, il 5° le carte rappresentanti il mondo intero, il 6° é infine un atlante contenente 336 riproduzioni fotografiche delle tavole dei manoscritti conosciuti di Idrīsī. Le carte (che sono dovuto oltre che ad Idrīsī ad al-Balkhī, al-Iṣṭakhrī, a al-Muqaddasī, a Ibn Sa' īd, ecc.) sono riprodotte in facsimile, ed accompagnate da dichiarazioni e da riproduzioni con trascrizione latina dei nomi arabi. — Interessante per la storia bizantina é lo studio topografico del Musil sul Medio Eufrate (3). — Dei viaggi del Musil e della loro importanza per la conoscenza del *limes* orientale parla l'Honigmann (4). — Il Gibb (5) pubblica in versione inglese i viaggi di Ibn Baṭṭūṭah.

Storia dell' amministrazione, papiri, etc.

Sebbene uscita fin dal 1923-1924 citiamo qui la monumentale opera del Grohmann sui papiri dell' arciduca Ranieri (6), della

(1) BZ, XXXI (1931), p. 392-400.

(2) K. MILLER. *Mappae Arabicae. Arabische Welt- und Länderkarten.* Stuttgart, Selbstverlag, 1927. Cfr. Hartmann, in *Der Islam*, XVI (1927), p.298-300, e le riserve da lui fatte circa l'introduzione dell' opera.

(3) A. MUSIL, *The Middle Euphrates. A Topographical Itinerary.* in *American Geographical Society Oriental Explorations and Studies.* n° 3, New-York, 1927, XV-426 pp.

(4) E. HONIGMANN, *Neue Forschungen über den Syrischen Limes. Zu Musils Reisen* 1908-1915. in *Klio*, XXV (1932), p. 132-140 (con una carta).

(5) H. A. R. GIBB, *Ibn Battûta's Travels in Asia and Africa* 1325-1354. Translated and selected with an introduction and notes. London, Routledge a. Sons 1929, VII-398 pp.

(6) *Corpus Papyrorum Raineri Archiducis Austriae III series Arabica.* Ed. A. Grohmann I, 1, 2, 3, Wien 1923-4.

quale sono uscite tre parti del I volume. La prima parte contiene un' introduzione generale sui papiri arabi, di grandissimo interesse anche per i bizantinisti, mentre la seconda tratta i protocolli, con cenni dichiarativi sulla scrittura, i formulari greco-arabi, i formulari arabi; la terza contiene le tavole riproducenti i protocolli. — Il Grohmann (1) mostra che sebbene testi arabi e papiri greci indichino che le *qurà* degli Arabi corrispondevano di massima alle pagarchie bizantine, tuttavia si riscontrano alle volte alcune differenze nelle circoscrizioni; pertanto occorre procedere cautamente prima che non vi siano studi completi su tutte le regioni di Egitto. — Papiri egiziani assai importanti del periodo arabo più antico sono quelli pubblicati dal Zereteli (2) ed appartenenti a collezioni russe e giorgiane. Notevole il no. 16 contenente il divieto di una forma crudele di tortura. — È uscita la seconda edizione del libro della Rouillard (3) sull'amministrazione bizantina in Egitto fino alle origini arabe. — Un articolo dell'Andréadès (4) sui Giudei e il fisco nell'Impero bizantino tocca anche di argomenti che concernono le relazioni arabo-bizantine. — Il Björkmann (5) pubblica alcuni contributi alla storia della cancelleria islamica egiziana. Il capitolo introdutivo parla dell'adeguarsi del sistema amministrativo arabo a quello bizantino, la successiva introduzione dell' arabo, l'ondeggiamento nella bilinguità (analogamente a quanto accade ora in territori occupati), la corrispondenza nelle competenze dei funzionari ecc. Il B. aggiunge anche un sunto tedesco del *Ṣubḥ-al-Aʿshà* di al Qalqashandī, dal quale, fonte di prim'ordine per l'amministrazione islamica, risulta anche un particolare di storia bizantina finora ignorato, e cioé

(1) A. Grohmann, *Probleme der arabischen Papyrusforschung.* (Comunicazione al VI Orientalistentag Wien 1930). Cfr. *Zeitschrift d. D. Morgenländ. Gesellsch.* 84 (N. F. 9), 1930, p. 84-85.

(2) G. Zereteli, *Papyri russischer und georgischer Sammlungen.* Tiflis, Universitätslithographie, 1927, VIII-130 p.

(3) G. Rouillard, *L'administration civile de l'Egypte Byzantine.* (Préface de Ch. Diehl. 2é éd. Paris, Geuthner, 1928. Cfr. Orgels, in *Byz.*, IV (1927-28), p. 583-600.

(4) A. Andréadès, *Les Juifs et le Fisc dans l'Empire byzantin.* in *Mélanges Diehl*, 1, p. 7-29.

(5) W. Björkmann, *Beiträge zur Geschichte der Staatskanzlei im islamischen Aegypten.* in *Abhandl. aus d. Gebiet der Auslandskunde. Hamb. Universität*, Bd. 28. Hamburg, 1928 Cfr BZ, XXVIII (1928), p. 431-433.

l'arrivo alla Cancelleria del Cairo, il 20 Giugno 814 Eg., di una lettera greca; probabilmente, secondo il Dölger (vedi BZ, 1928, XXVIII, 432) un rescritto dell' imperatore bizantino per chiedere aiuto contro il sultano ottomano Mūsà di Adrianopoli. Si parla anche in al-Qalqashandī di un interprete per la lettura dei testi greci: e, se con questi si vuole alludere a corrispondenza mandata dall' Impero bizantino, tale notizia mostra che non tutte le lettere partivano da quelle cancelleria munite di versione nella lingua del paese al quale erano dirette. — La questione del sistema delle tasse imposte dagli Arabi ai sudditi non musulmani è esaminata dal Tritton (1). — Il Bell (2) pubblica la sua comunicazione al XVII congresso degli Orientalisti tenuto nel 1928 in Oxford, nella quale studia brevemente alcuni caratteri principali dell' amministrazione dell'Egitto sotto il Califfato ommiade, partendo dalle notizie dei papiri greci (il Bell non conosce le lingue orientali) soprattutto quelli di Afrodito. Diamo un largo riassunto di tali ricerche (che in parte confermano cose già note) poichè frutto di lungo e diretto studio dei papiri. Errori dell' amministrazione bizantina furono senza dubbio l'eccessivo decentramento e il sistema finanziario che, sebbene imperniato sulla pagarchia, lasciava largamente il privilegio di autopragia a nobili, chiese e villaggi; ed infine la concessione dei gradi di comando nell' esercito ad incapaci, solo per privilegio di nascita o di censo. Gli Arabi adottarono nelle sue linee principali il sistema bizantino, ma tentarono di eliminarne i suddetti inconvenienti: l'accentramento fu perfino eccessivo e la pagarchia ebbe le sue funzioni complete e dipese direttamente da al-Fusṭāṭ. Gli Arabi, pur facendo della pagarchia l'unità fondamentale di governo, non abolirono completamente eparchie e duchi (non é possibile però stabilire i limiti delle eparchie e definire le funzioni dei duchi). Nella organizzazione in seno alla pagarchia gli Arabi procedono egualmente, conservando ed innovando insieme; nel complesso il sistema é identico al bizantino, ed anche i titoli delle funzioni e delle cariche restano immutati. Fino alla fine del VII secolo duchi e pagarchi eran tratti generalmente dall' aristocrazia cristiana, ma verso la

(1) A. S. Tritton, *Islam and the protected Religions*, in *Journal of the R. Asiat. Soc.*, 1928, p. 485-508.

(2) H. I. Bell, *The administration of Egypt under the Umayyad Khalifs*. in BZ, XXVIII (1928), p. 278-286.

fine del governo di 'Abd el-Azīz sembra subentrare un cambiamento. Anche nel sistema di tassazione sembra potersi concludere, pur se non conosciamo esattamente il sistema bizantino in vigore nel periodo precedente la conquista araba, che il nuovo governo non introducesse mutamenti profondi; appare da recenti ricerche che *gizyah* e *kharāǧ*, le due categorie di tassa di capitazione e fondiaria, erano nel periodo più antico sinonimi e indicavano solamente il tributo in genere. Il Bell dà quindi interessanti particolari sull'organizzazione dei tributi desumendolo dai papiri, sulle corvées, sull' amministrazione in genere, che mostra, rispetto alla bizantina, una tendenza alla semplificazione e all' uniformità. Lo studio dei papiri fa concludere, (anche prescindendo dalle fonti sulle quali possono avere influito cause estranee, come l'odio religioso, etc.) che gli Arabi non fecero gli interessi della popolazione: dimostrano ciò le fughe dalle provincie, le ribellioni, l'accertato contegno del celebre Qurrah ibn Sharīk. E da un papiro di New-York esaminato dal Bell risulta che prima della famosa rivolta del 725-726 ve ne fu almeno un' altra, nella Tebaide. Gli é che gli Arabi, pur migliorando il sistema ed eliminando alcuni inconvenienti, non sradicarono, anzi confermarono il criterio che l'Egitto fosse paese di sfruttamento. « Mungi la vacca finché sia secca » fu l'istruzione del califfo Sulaimān al governatore partente: e lo stesso Qurrah ibn Sharīk, così famigerato per le sue vessazioni, non fu che il fedele esecutore di un sistema fondamentalmente errato, che portò a rovina l'Egitto.— Lo stesso Bell (1) pubblica due lettere ufficiali del periodo arabo,assai importanti. — Nella pubblicazione del Frisk (2) su documenti papiracei del Fayyum, é interessante, tra l'altro, il papiro n. 6 del 710 d. Cr., che contiene istruzioni di Qurrah ibn Sharīk al pagarca di Afrodito, ed indica modalità per vendite di legname, dando ordine di condurle personalmente, determinando il prezzo e minacciando sanzioni. — Il Tritton (3) pubblica un volu-

(1) H. I. Bell, *Two official letters of the Arab Period*. in *Journal of Egyptian Archaeol.*, 1926, p. 265-281. Cfr BZ, XXVII (1927), p. 179-180.

(2) H. Frisk, *Bauakten aus dem Fajūm nebst anderer Berliner Papyri*. Göteborgs Kungl. Vetenskaps och Vitterhets-Samhälles Handlingar. Femte. Följden Ser. A. Band 2, 1931, 120 pp. Cfr BZ, XXXI (1931), p. 414.

(3) A. S. Tritton, *The Caliphs and their non-Muslim Subjects. A critical study of the covenants of Omar*. London, Humphrey Milford, 1930, 240 pp. Cfr. Schacht, in *Der Islam*, XIX, p. 289-292.

metto sui Califfi e i loro sudditi non musulmani, in cui, partendo dalle studio del trattato di 'Umar, dà notizie assai importanti, da autori arabi e da papiri, sulle condizioni dei Dhimmī o sudditi appartenenti alle religioni del libro. — Il Blanchet (1) pubblica due sigilli arabi-bizantini provenienti dalla Siria. — Sul sistema fiscale dell' antichità e del Medio-Evo bizantino ha parlato al terzo Congresso bizantino d'Atene l'Ostrogorskij (2). Cfr. anche il suo articolo sulle imposte nel X secolo (nella Vierteljahrschrift für Sozial-und Wirtschaftsgesch. 20 (1927), ampiamente recensito insieme con i *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzsverwaltung des X. u. XI. Jahrhund.* (in Byz. Archiv. 1927) dall'Andréadès. (3). — Dell' imposta fondiaria e della capitazione nel basso Impero all' epoca franca tratta il Lot (4).

Storia religiosa.

Fondamentali sono le ricerche di Tor Andrae sul Cristianesimo e le origini dell' Islām (5). Esse tendono a collegare assai strettamente alcune idee e lo stile del Corano con la predica missionaria cristiana specialmente nestoriana, la quale ha naturalmente tra i suoi elementi costitutivi alcuni che son direttamente connessi con il mondo bizantino, ed entro la sua unità hanno perpetuato la loro tradizione, o si sono in esso sviluppati da germi preesistenti. Onde la estrema importanza storico-culturale di questo tipo di ricerca, la quale mostra l'andamento e il ritmo della tendenza sincretistica in quel periodo di storia dell' Oriente vicino, e dà insieme elementi preziosi per un giudizio di valore sull' eredità dell' ellenismo, sulla importanza dell' unità creata dal bizantinismo,

(1) A. Blanchet, *Quelques documents arabes et byzantins provenant de Syrie*, in *Compt. rend. de l'Acad. d'Inscript. et Belles Lettres*, 1924, p.334-335.

(2) G. Ostrogorskij, *Das Steuersystem im byzantinischen Altertum und Mittelalter*, in *Byz.*, VI (1931), p. 229-240.

(3) A. Andréadès, *Deux livres récents sur les finances byzantines*, in BZ, XXVIII (1928), p. 287-323.

(4) F. Lot, *L'impôt financier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire et à l'époque franque*. Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Paris, Champion, 1928, 137 pp.

(5) D. Tor Andrae, *Der Ursprung des Islams und das Christentum*. Upsala - Stockholm, Almqvist and Wicksells, 1926 (*Kyrkohistorisk Årsskrift*, 1923-1925) 206 pp.

sulla recettività e reazione dell' elemento orientale. L'Andrae sottolinea anzitutto che il cristianesimo di Negrān divenne fin dalla conquista persiana nestoriano, e che anche in al-Ḥīrah (centro di attività monofisita) che tanta importanza ha per la cultura della penisola arabica, il Nestorianismo, favorito dalla Persia, forte del suo ardente zelo missionario, prese il sopravvento. Solo le regioni sotto i Ghassanidi eran monofisite o melchite. La pietà escatologica (die eschatolog. Frömmigkeit), parte fondamentale del messaggio musulmano, e insieme le parti del Corano che la rispecchiano, sono, con minuziose e dottissime ricerche dell'autore, strettamente collegate con le concezioni della chiesa siriaca (queste a loro volta per alcuni rispetti influenzate dall'ascetica copta) e insieme con lo stile della omiletica siriaca; insomma il Corano, in tale parte costitutiva concernente il giudizio, é eco fedele di quella, tanto da far credere che gli schemi del kerygma e precisamente del kerygma dei missionari nestoriani, ritornino fedelmente nel Corano, da Maometto direttamente appresi nei luoghi, la fiera di ʿUkāz per es., ove i missionari cercavano, nel naturale concorso di popolo, le condizioni favorevoli per la loro propaganda. All' obbiezione naturale che sorge, come e perché Maometto non si sia invece fatto cristiano e non sia un nestoriano, Tor Andrae risponde che al centro della ispirazione di Maometto sta una dottrina, che egli non ha avuto certamente dal nestorianesimo: quella della rivelazione divina originaria e trasmessa successivamente ai vari profeti (non i profeti naturamente di cui si hanno gli scritti nell'Antico Testamento, ma Adamo, ed Enoch ed il Battista e leggendarie persone mandate ai popoli della preistoria); rivelazione che é secondo Maometto il nocciolo della verità nelle religioni del Libro, deformata dalle falsificazioni umane. Tutto ciò deriva al Profeta arabo da un' altra fonte, da una tradizione cioé viva da secoli nella Arabia Petrea, alle soglie del deserto all' est dell' Eufrate, qua e là nella penisola arabica: é la tradizione che ci appare più chiara che altrove negli scritti pseudo-clementini, alla quale si riattacca la cerchia di idee dei cosidetti Ḥanīf (di cui lo Sprenger fece a torto una setta) e si riattaccano i Manichei sparsi nella penisola: che ha infine avuto enorme influenza per l'Islām nascente, e di cui Maometto é stato l'araldo più famoso insieme con Mani (e sembra separarli un abisso solo perchè nulla sappiamo dei Profeti apparsi nel periodo che corre tra di loro). Questa tradizione ha dato a Maometto la forma della sua coscienza religiosa,

il nestorianismo gli ha dato il contenuto. T. Andrae, maneggiando maestrevolmente fonti greche, siriache ed arabe, ha egregiamente dimostrato questa parentela stilistica del Corano con l'omiletica siriaca, e ha inoltre inquadrato con precisione, che promette nuove ricerche, il problema delle origini dell' ispirazione religiosa di Maometto ; ma qualche punto del suo libro sembra discutibile. In primo luogo il suo pannestorianesimo che non appare completamente dimostrato ; si pensi all' evangelizzazione monofisita di Nègrān, allo zelo spiegato da Simeone di Beth Arshām, da Giacomo di Sarūg, appena un secolo prima, per i martiri di Negrān, si pensi ai dati raccolti dal Sachau, all' opera del cattolico Timoteo (780-823) per convertire al Nestorianismo i Nègrāniti venuti a Kûfah (cfr. anche Guidi, « La lettera di Simeone di Bêth Arshâm, p. 15), ai dati che sembrano confermare la presenza di una forte tendenza giulianista nello Yemen (cfr. qui sotto l'articolo del Grégoire) ecc. ; tutti argomenti che qui si accennano appena, ma che sembra possano scuotere la costruzione dell'Andrae, *tanto più* se si pensi che lo zelo missionario e partigiano nestoriano può anche essersi esercitato nel volgere a favore della confessione nestoriana la storia dei paesi ove poi essa si é affermata. In secondo *luogo si* può discutere sul valore da attribuire alle coincidenze innegabili di stile tra Corano e kerygma cristiano e far qualche riserva sulla totale attribuzione di esse a immediato e reale contatto di Maometto con i portatori del messaggio missionario. Ché la diffusione da secoli di un patrimonio di concetti di origine cristiana, comune, insieme, al cristianesimo siriaco e a varie tendenze vive in Arabia, ed inoltre l'influsso delle comunità cristiane della penisola, possono ben aver contribuito a fissare alcune linee di un linguaggio, direi quasi tecnico, per alcune questioni madri, a *cui* come a fonte perenne hanno egualmente attinto le più varie manifestazioni religiose : non si vuol con ciò negare, s'intende, la possibilità di alcuni prestiti direttamente presi da Maometto dalle elaborazioni siriache. La scarsa conoscenza che dimostra Maometto di qualche fondamentale aspetto del cristianesimo, nestoriano o monofisita che sia, é buon argomento per spostare un poco il centro della sua ispirazione stilistica dal kerygma siriaco a tradizioni derivanti da quelle tendenze a cui ha accennato con tanto acume lo stesso Andrae e a cui (come del resto a Cristiani d'Arabia) possono ben rimontare alcuni atteggiamenti stilistici riportati dall'autore al diretto influsso della Chiesa e della missione nestoriana. Ed é da

ricordare che l'identità dei concetti da esprimere e la fondamentale analogia delle disposizioni umane creano, e non solo in questo campo, analogie di espressioni e di stile che non son dovute a contatto. — Sulle orme di queste ricerche di cui è difficile esagerare l'importanza e la forza d'impulso per il rinnovamento della storia religiosa d'Oriente, l'Ahrens, in due importanti articoli (1), dà altri contributi assai interessanti alla lista degli elementi cristiani nel Corano. — Invece il Bell (2) tende a ridurre a poca cosa l'influenza del Cristianesimo sul Corano e a negare a Maometto, nel periodo meccano, il contatto con i Cristiani, crederlo di poca portata nel periodo medinese; tesi che dopo gli studi del Lammens e dell'Andrae non sembra sostenibile. — Registriamo anche le ricerche dell' Horovitz (3) in cui è dimostrato l'influenza giudaica sul Corano, mentre il Margoliouth tende a ridurla (4). — Il Grégoire, il quale è tra i bizantinisti che più interesse volgono ai problemi orientali, e che è dotto di siriaco e di arabo e di ebraico, sostiene in un articolo notevolissimo (5) che Maometto ha avuto conoscenza assai diretta del Cristianesimo: porta a prova la menzione nel Corano della leggenda dei Sette Dormienti — della quale, dice il Grégoire, Maometto seppe tutto —; e conclude che la precisione dell' erudizione cristiana di Maometto aveva due fini, quello di attirare la gente del libro, quello di imporre rispetto agli ignoranti arabi. La stessa tattica di appoggiarsi ai cristiani lo spinse al testo famoso docetico, Corano IV, 156 *shubbiha lahum*: egli, secondo il Grégoire, ha voluto con ciò attrarsi la simpatia del gruppo giulianista predominante nella cristianità dello Yemen,

(1) K. AHRENS, *Christliches im Qoran. Eine Nachlese.* in *Zeitsch. d. Morg. Gesellsch.* 84 (neue Folge. Bd. 9) 1930 p. 15-68 et 148-190.

(2) R. BELL, *The Origin of Islam in its Christian environment.* Gunning Lectures, Edimb. University, 1925. London, Macmillan and Co., 1926, VIII-224 pp. Cfr. STROTHMANN, in *Der Islam*, XVI, 285 sgg.

(3) J. HOROVITZ, *Jewish proper names and derivatives in the Koran.* in *Hebrew Union College Annual* vol. II (Cincinnati 1925), p. 145-227. — IDEM, *Koranische Untersuchungen* (*Studien z. Gesch. u. Kultur d. Islam. Orients.* Heft 4).

(4) D. S. MARGOLIOUTH, *The relations between Arabs and Israelites prior to the Rise of Islam.* London, British Academy, 1924, 87 pp.

(5) H. GRÉGOIRE, *Mahomet et le Monophysisme*, in *Mélanges Diehl*, I, p. 107-119. Di lui ricordiamo anche alcune conferenze assai notevoli sulle controversie cristologiche, tenute nell' inverno 1928 nella Università Egiziana, e di cui un sunto è stato pubblicato in vari numeri nella rivista cairina « La Semaine Égyptienne ».

accedendo alle idee fantasiaste a loro care. — Su Islām e Cristianesimo parla anche il Faraoni (1); così della polemica cristiana contro l'Islam, il Graf (2). — Altro aspetto della questione della influenza delle elaborazioni religiose promosse dall' ellenismo e fiorenti al momento della missione islamica nella *οἰκουμένη*, nella unità culturale e politica dell'impero bizantino, é quella delle origini della mistica musulmana. In un secondo stadio, quando già il messaggio coranico, frutto di una prima sintesi, aveva creato una nuova unità, un nuovo centro di gravitazione religiosa sostenuto dalla forza politica, i seguaci del nuovo verbo, in parte cristiani convertiti, cercarono di appagare in modo più profondo i loro impulsi religiosi e mistici; onde nuovo accostamento di valori cristiani, quasi una seconda ondata della espansione delle forze vitali cristiane, che a loro volta nelle loro elaborazioni complesse avevano assorbito e assorbivano elementi filosofici, prevalentemente neoplatonici. Se però l'accordo sulla presenza di un influsso cristiano in questo senso é generale specialmente dopo le ricerche fondamentali del Wensinck (che forse non distinse abbastanza rigorosamente ascetica e mistica), differenti sono le opinioni sulla modalità e l'intensità di tale azione: per la conoscenza ancora non chiara della storia della penetrazione delle scritture mistiche nelle cerchie arabe. Il Massignon (3), ha sottolineato all' estremo la fondamentale originalità della mistica musulmana; secondo lui soprattutto ripensamento e « interiorizzamento » del Corano. Tale concezione che s'informa alla sana tendenza che rivendica alla cultura araba una maggiore originalità, urta però contro il fatto della innegabile povertà mistica della religiosità di Maometto. — L'Horten (4) invece ha voluto dimostrare l'origine prevalentemente indiana della mistica musulmana. I più acuti studiosi di mistica pur ammettendo (in vario grado e in vari periodi) la presenza di un

(1) G. Faraoni, *Islam e Cristianesimo*, in *Scuola cattolica*, serie VI, vol. 6, 1925, p. 40-47.

(2) G. Graf, *Christliche Polemik gegen den Islam*, in *Gelbe Hefte* 2 (1926), p. 824-842.

(3) Vedi ora il suo *Recueil de textes inédits concernant l'histoire de la mystique en pays d'Islam*. Paris, Geuthner, 1929, VII-259 pp.

(4) M. Horten, *Indische Strömungen in der islamischen Mystik*. I. *Zur Geschichte und Kritik*. II. *Lexikon wichtigster Termini der islamischen Mystik*. Heidelberg, Winter, 1927-1928.

qualche elemento indiano, inclinano sempre più a marcare, anche più di quanto volesse il Massignon, (che é uno dei più profondi conoscitori della materia), le linee di un tale influsso cristiano, pur dissentendo nei particolari. — Citiamo tra le recenti ricerche una polemica dello Schaeder (1) contro l'Horten, in cui egli lo attacca difendendo le conquiste della ricerca del Massignon ; e criticando la teoria panteistico-monistica, e sottolineando infine l'importanza della mistica ellenistico-aramaica. Lo Schaeder conclude osservando che giustamente il Massignon pone al centro delle sviluppo della mistica il *tawḥīd* musulmano che ne é là ragion vitale, il *σύνδεσμος*. — Il Nicholson (2) ribadisce in un recente scritto l'importanza dell'ascetismo cristiano e del misticismo ellenistico. — Così il Pedersen (3) recensendo la raccolta dei testi mistici curata dal Massignon ricorda la povertà mistica del Corano e accentua l'influenza cristiana. — Infine il Nau (4), il valorosissimo orientalista recentemente scomparso, in un lavoro di cui non é uscita che la prima parte, ma di cui egli ha dato il sommario, rileva l'importanza fondamentale che ha per la mistica musulmana quella nestoriana : si rifà indietro alle origini del Corano, mostra la sua ispirazione cristiana, finisce per concludere che la mistica non nasce dal Corano, ma é un prodotto iranico-nestoriano ; che i Ṣūfī sono gli imitatori dei monaci cristiani, che infine gli Arabi cristiani sono stati gli educatori dell'Islām in tutti i suoi domini. — Il Jugie (5) parla degli scritti apologetici di Gennadio Scholario diretti ai Musulmani ; che però sebbene tradotti in parte anche in arabo interessano più direttamente gli studi bizantino-turchi. — Della edizione delle opere complete di Gennadio curata dallo stesso e dal Petit e dal Sideridès é uscito un terzo volume (6). — L'Apocalisse di Metodio di Patara, era

(1) H. H. Schaeder, *Zur Deutung der islamischen Mystik*. in *Orient. Literaturzeit.* 1927, col.834-847. Cfr anche Nyberg, in *Monde Oriental*, XXIII (1929), p. 264-268.

(2) R. A. Nicholson, *Mysticism* in *The Legacy of Islam*. Oxford, Clarendon Press, 1931 (v. qui sopra pag. 401).

(3) J. Pedersen, *Zum Probleme der islamischen Mystik*. in *Orient. Literaturzeit.*, 1931, col. 197-206.

(4) F. Nau, *A propos d'un feuillet d'un ms. Arabe. La mystique chez les nestoriens. Religion et Mystique chez les Musulmans*. in *Muséon*, 43 (1930), p. 85-116.

(5) M. Jugie, *Écrits apologétiques de Gennade Scholarios à l'adresse des Musulmans*. in *Byz.*, V (1929-30), p. 295-314.

(6) L. Petit, X. A. Sideridès, M. Jugie, *Œuvres complètes de Gennade Scho-*

ritenuta, secondo l'opinione volgata, scritta in greco in Siria da un greco, mentre secondo il Nau l'originale sarebbe stato siriaco. Ora il Kmosko dimostra (1) che nel Vaticano siriaco 58 noi abbiamo il testo originale ed intiero dell' Apocalisse e che l'autore é un siro-orientale nato ed educato in Persia, poi emigrato in Palestina, nel 628 o 635, forse a causa del movimento filomelchita, che lo spinse ad avvicinarsi a Costantinopoli ed a lasciare le sedi del nestorianismo ortodosso. – L'Heffening (2) pubblica un testo greco di S. Efrem in versione araba. — La passione araba di S. 'Abd el-Masīḥ é pubblicata dal Peeters (3).

Storia letteraria.

Per le relazioni tra la materia dei romanzi arabi e il poema di Digenis Akritas vedi qui sopra pp. 406-049.

Il Kampuroglu (4) ha cercato mostrare che il noto lamento per la presa d'Atene per opera dei Turchi (Cfr. Krumbacher *Gesch. d. byz. Lit.* 841) é eco delle invasioni degli Arabi del IX e del x secolo. Stile e lingua la assegnano sicuramente al xv secolo. — Per le conclusioni importanti alle quali é giunto il Grégoire per il poema di Digenis Akritas v. qui sopra pp. 106-109. — L'Hesseling (5) in due articoli parla della nota versione del romanzo stesso scoperta dal Paschalis nel 1898 ad Andros. — Importante la collezione antologica di testi bizantini edita dal Soyter (6).

larius, III, 1930, 647 pp. Cfr. *Échos d'Orient*, 1930, p. 190; V., 1931, x 512 pp. Cfr Jugie, in *Byz.*, VI, 1931, p. 899-902.

(1) M. Kmosko, *Das Rätsel des Pseudo-Methodius*. Eine politische Streitschrift gegen die arabischen Eroberer Syriens in der Maske einer Apokalypse, zugleich ein Produkt hellenistisch-christlicher und iranisch-nationaler Geschichtsbetrachtung. in *Byz.*, VI (1931), p. 273-296 (Comun. al VI. Orientalistentag di Vienna, 1930), Cfr. *Byz.*, V (1929-30), p. 422-424.

(2) W. Heffening, *Die griechische Ephraem-Paraenesis gegen das Lachen in arabischer Uebersetzung*. in *Oriens Christ.*, III, serie 2 (1927), p. 94-119.

(3) P. Peeters, *La passion arabe de S. 'Abd el-Masīḥ*. in *Anal. Bolland.*, 44 (1928), p. 270-341.

(4) In articoli del giornal *Ἑστία* dal 11 Luglio al 25 Septt. 1928. Cfr BZ. XXXI (1931), p. 197.

(5) D. C. Hesseling, *La plus ancienne rédaction du Poème épique de Digénis Akritas*. Amsterdam, 1927, 22 pp.

(6) G. Soyter, *Byzantinische Geschichtsschreiber und Chronisten. Ausgewählte*

Diritto.

I progressi che ha fatto in questi ultimi anni lo studio dei rapporti tra diritto romano, greco e bizantino, ed orientale, per opera specialmente del Nallino, illuminano anche alcune questioni che interessano bizantinisti ed arabisti. Importantissime sono alcune conclusioni generali a cui egli giunge: così il libro siro-romano (e qui sotto ripeto spesso le parole del Nallino) nel suo originale greco del 476-480 circa non é che un manuale scolastico di carattere puramente didattico e la traduzione siriaca non ne rimonta quasi certamente che alla metà del secolo VIII, e fu fatta, forse in Mesopotamia, con lo scopo di presentare ai Cristiani asiatici viventi sotto la dominazione musulmana un libro di diritto, emanato, a quanto pareva, da Imperatori cristiani; esso non fu mai usato quale specie di codice per udienze episcopali, ma fu considerato solo come un venerabile cimelio della cristianità occidentale; ebbe insomma valore più letterario che pratico. Inoltre il Nallino dimostra che un preteso « diritto siriaco comune » non é mai esistito (1). Ma qui registriamo più specialmente la studio nel quale é egregiamente dichiarato, in armonia con tutta la serie delle ricerche profonde ed innovatrici che il Nallino da circa un decennio conduce in questo campo, la penetrazione di trattati giu-

Texte mit Einleitung, kritischem Apparat und Kommentar. Heidelberg, Winter, 1929, 64 pp. Cfr. GRÉGOIRE, in *Byz.*, VI (1927-28), p.741, 746; *Der Islam*, XIX, p. 95.

(1) I principali lavori del Nallino in questo campo sono: *Apokeryxis e diseredazione nel « Libro Siro-Romano di Diritto »*. in *Rendic. Reale Accad. Lincei* Serie VI, vol. I, 1925, p. 709-748; *D'alcuni passi del « Libro Siro-Romano » concernenti le successioni. ibid.*, p. 774-846.— *Pherne nel senso di « Donatio propter nuptias » in scritti siriaci e giudaici. Ibid.*, vol. II 1926, p.479-491; *Sul libro Siro-Romano, e sul presunto Diritto siriaco.* in *Studi in onore di Pietro Bonfante*, Pavia, 1929, p.203-261. Cfr. anche il suo studio precedente *Il Diritto musulmano nel Nomocanone siriaco cristiano di Barhebreo.* in *Riv. degli Studi Orient.*, IX, 1923, p.512-580, nel quale é mostrato che il nomocanone di Barhebreo nella parte patrimoniale penale e giudiziaria à semplice imitazione di un trattato del musulmano al-Ghazzālī, e non rappresenta affatto un diritto nazionale siriaco. Queste pubblicazioni, insieme con un lungo articolo apparso nella Rivista degli Studi Orient. nel 1921, tendono anche a combattere idee errate sui diritti orientali. esposte in vari articoli da E. CARUSI, che ha risposto ad alcune delle suddette pubblicazioni con un libro *Diritto e Filologia*, apparso presso Cappelli, Bologna, 1925. Cfr. la recensione del NALLINO in *Oriente Moderno*, V (1925), p. 157-169.

ridici bizantini tra i Cristiani di Egitto, nei secoli XII e XIII (1); ivi comprese quelle parti inapplicabili in paesi musulmani. Riassumiamo i risultati del Nallino e per lo più, cone qui sopra, con le stesse sue parole. Le chiese cristiane di Egitto agli inizi del secolo XII risorsero per circa due secoli dalla loro decadenza, e nella tendenza al rinnovamento culturale fondarono una nuova letteratura sacra in arabo. Tale tendenza si manifestò anche nel campo del diritto mondano, di cui le Chiese cristiane d'Egitto avevano curato solo la parte concernente la famiglia basandosi sui testi biblici, canoni apostolici, atti di Concili ecc. Per il resto del diritto mondano, compreso quello successorio, non vi erano norme fisse, ciò che si spiega con la ristrettezza dei bisogni della comunità cristiana in territori islamici, e l'indipendenza presso i Cristiani di gran parte del diritto dalla religione. Se per le successioni non era cosa difficile escogitare un sistema (cfr. le innovazioni del Patriarca Gabriele II Ibn Turayk 1131-1145) per l'altra parte del diritto mondano mancavano le condizioni (autorità morale, penalità per imporre il sistema, tradizione e senso giuridico, ecc.) per giungere ad una nuova elaborazione. Inoltre, - - e questo é caratteristico — i Cristiani d'Egitto non eran mossi da vero bisogno di unificare e organizzare il diritto, nei secoli XII e seguenti, ma eran spinti alla redazione di trattati giuridici piuttosto per il paragone umiliante con i Musulmani e gli stessi Ebrei che avevano una letteratura giuridica copiosa, la quale indicava la volontà di Dio anche per gli ordinari negozi mondani. L'opera di un Patriarca non sarebbe stata efficace, perché, a differenza di Musulmani e di Ebrei, non avrebbe potuto citare testi divini o venerabili per le successioni od altro argomento. E considerata l'abrogazione cristiana delle leggi anteriori compresa quella di Mosé, e la mancanza, nella legge cristiana, di norme per le cose mondane, era necessario trovar libri giuridici, che apparissero opera della prime generazioni cristiane o emanazioni del Concilio di Nicea. Fu per questo scopo redatto anzitutto, in sostituzione dell' epitome araba nestoriana più fedele al testo, un rimaneggiamento in arabo del libro siro-romano, e ciò agli inizi del secolo XII. Fu in secondo luogo tradotto il Prochiro di Basilio il Macedone negli ultimi anni del XII o forse agli inizi del XIII secolo, a cura dei Melchiti d'Egitto ; versione accolta subito

(1) C. A. Nallino, *Libri giuridici bizantini in versioni arabe-cristiane dei secoli* XII-XIII. in *Rendic.d. Reale Accad. Lincei*, serie VI, vol. I, 1925, p. 101-165.

dai Giacobiti, che la ritennero uno dei libri composti dai 318 padri di Nicea per Costantino. Questi due testi furono uniti, nella compilazione detta dei quattro libri dei Canoni dei Re (che sono tutti attribuiti ai padri di Nicea) con i precetti non giuridici dei 318 padri di Nicea, e precetti rituali, morali, e simili dell' Antico Testamento : che fosse possibile unire in tal Corpus i precetti dei Padri di Nicea e dell' Antico Testamento con i due primi libri, il Prochiro cioé e il libro siro-romano, si spiega con la mancanza di senso storico e giuridico dei Cristiani d'Egitto : le generazioni posteriori ad Ibn al-'Assāl sentirono solo la stranezza di attribuire ad padri di Nicea i precetti dell' Antico Testamento, e sostituirono quindi all' ultima parte della compilazione l'Ecloga di Leone l'Isaurico, senza preoccuparsi del fatto che il sistema giuridico dell' Ecloga differisce in punti importanti dal Prochiro e dal libro siro-romano. Il nuovo Corpus con l'Ecloga in luogo dei Precetti appare in Abū'l-Barakāt ibn Kubr e in Macario. Ma unica elaborazione di tutto il diritto ecclesiastico, civile, processuale, penale, (e non semplice riproduzione di fonti come i Corpus suddetti) fu per i Cristiani il nomocanone di Ibn al-'Assāl, che ebbe piuttosto carattere di trattazione privata e non fu ufficialmente adottato come codice nei tribunali copti. Tale complesso di ricerche del Nallino sradica molte false idee che eran state sostenute, e con qualche iniziale successo, in questi ultimi anni. — Su alcuni manoscritti arabi del libro siroromano disserta il Dib. (1).

Storia della Filosofia e della Scienze.

Le linee essenziali di questo alacre e feconda penetrazione della cultura greco-bizantina nell' unità creata dall'Islām e dalla cultura araba (di cui abbiamo già visto tracce nella storia, nella amministrazione, nella religione, nel diritto), si disegnano sempre più nette anche per la storia della filosofia e della scienza. Registriamo qui qualche ricerca che ha messo in luce l'importanza della grecità bizantina per la trasmissione della scienza greca. E s'intende che occorre tener semper presente la distinzione tra l'origine prima della materia trasmessa agli Arabi (che è greca) e l'ambiente in cui

(1) P. Dib, *Quelques manuscrits arabes du livre du droit syro-romain. In Revu historique de droit français et étranger*, 1925, p. 525-527.

essa é stato tradita commentata o elaborata, che è bizantino, o con il bizantino intimamente connesso.

Al Meyerhof spetta il vanto di avere in questi ultimi anni singolarmente promosso con pubblicazioni di documenti e studi la storia della medicina e della scienza presso gli Arabi (1). Un suo recente lavoro di grandissima importanza studia specialmente il compito che ebbe Alessandria bizantina nella trasmissione della scienza greca agli Arabi, e qui citiamo i principali risultati di questa ricerca (2). Lo studio della medicina e della filosofia e specialmente del Canone ippocratico — galenico e dell' Organo aristotelico era penetrato da tempo anteriore all' Islām da Alessandria nell' impero sassanida e si era poi di qui diffuso in Oriente, per via di traduzioni siriache ed arabe; e tale via di penetrazione della scienza greca in Oriente era già stata accuratamente studiata. Ma invece non si sono finora studiate abbastanza quelle fonti arabe che mostrano una diretta derivazione dell' insegnamento scolastico, soprattutto nella logica, da Alessandria attraverso Antiochia e Ḥarrān a Bagdad, dal 720 circa al 900 d. Cr. Per questo periodo le notizie ci sono date specialmente da al-Fārābi, che le ebbe dai suoi maestri cristiani, ma al quale non eran, più noti i nomi dei capi scuola di Alessandria. Il Meyerhof, dopo aver disserito sulla scuola alessandrina, ci dà notizie (traendole specialmente da al-Fārābī) circa il trasporto della scuola di Alessandria ad Antiochia, poi ad Ḥarrān, e ci spiega perché sotto ʿUmar II fu scelta appunto Antiochia quale nuova sede della scuola: questo centro antico di scienza greca era veramente assai

(1) Numerosissimi sono i contributi che il Meyerhof ha dato in questi ultimi anni alla storia della filosofia e della medicina greca presso gli Arabi, tra cui il testo, con versione e glossario, dei dieci trattati sull' occhio attribuiti a Ḥunayn Ibn-Isḥāq (Cairo 1928), e una nota sugli scritti genuini e falsi di Galeno secondo le fonti arabe (*Abhandl. d. P. Akad. d. W. in Berlin*, 1931) e l'edizione della versione araba (con traduzione tedesca) del trattato sui nomi medici di Galeno (*ibid.*) in collaborazione con lo Schacht. In questa stessa rivista (III, 1930, p. 33-51) ha parlato delle versioni siriache ed arabe degli scritti di Galeno, e della versione araba d'un trattato perduto di Galeno (*ibid.*, p. 415-442). Di un suo articolo su Giovanni Filopono e la medicina araba pubblicato nel secondo volume delle *Mitteilungen* dell' Istituto egittologico tedesco del Cairo, si parlerà nel prossimo Bollettino. Vedi nella nota seguente l'altro importantissimo lavoro del Meyerhof.

(2) M. MEYERHOF, *Von Alexandrien nach Baydad. Ein Beitrag zur Geschichte des philosophischen und medizinischen Unterrichts bei den Arabern*, in *Sitzungsberichte des Preuss. Akad. der Wissenschaft.* Phil.-hist. Klasse, 1930, XXIII,

decaduto ed aveva terribilmente sofferto per l'occupazione araba. Ma al Meyerhof non sembra improbabile che si sia scelta Antiocha perché ciò facilitava la venuta di manoscritti da centri bizantini: poiché ad Antiochia in tempo di pace si stabiliva generalmente una viva corrente di scambio con l'Asia Minore. La scuola fu poi trasferita ad Ḥarrān e da Ḥarrān alcuni maestri emigrarono, verso la fine del IX secolo, a Bagdad: però non é documentata, per questo periodo, alcuna istituzione ufficiale scientifica, ciò che, per quanto concerne la filosofia, trova la sua spiegazione nel prevalere della tendenza conservatrice e ortodossa in Bagdad. Il Meyerhof dà infine notizie precise sui maestri di Bagdad, di logica e filosofia e medicina, fino al periodo (XII secolo) in cui colà non vi eran più maestri cristiani o filosofi musulmani. Dell' XI secolo é citata nelle fonti una serie di filosofi di Bagdad (che eran generalmente anche medici), ma di essi non si sa nulla e sembra che nessuna personalità significativa sia sorta tra di loro.

Qui non citiamo naturalmente le opere generali di storia della scienza (compresa per esempio quella del Sarton), né ricerche particolari sulla trasmissione della scienza greca agli Arabi (come per es. quelle del Furlani, e del Rome, l'edizione di Brisone del Plessner, o le ultime importantissime ricerche su Giābir Ibn Ḥayyān) in quanto in esse non si considerano direttamente le condizioni delle *scuole* bizantine come nello studio del Meyerhof. — Citeremo solo l'introduzione del Tkatsch alla traduzione araba della poetica di Aristotele (1), che traccia una storia della scienza presso i Siri e gli Arabi. Su questo libro postumo vedi ora il Plessner nella Orient-Litteraturzeit. 1931, col. 14, e il Bergsträsser in Der Islam XX, 1932, 48-62.

Storia dell' arte— Epigrafia — Varia.

Citiamo, e specialmente per gli arabisti, qualche manuale che orienta egregiamente sull'arte bizantina ed anche sulle sue relazioni con l'orientale. Così la 2e édizione aumentate del noto libro del Diehl (2) — di cui il capitolo sulla rinascenza dell'arte bizan-

(1) J. TKATSCH, *Die arabische Uebersetzung der Poetik des Aristoteles und die Grundlage der Kritik des Griechischen Textes.* I. Wien und Leipzig, 1928, 283 pp.

(2) Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, 2e éd. Paris, Picard, 1925-1926, XII-946 pp. 448 illustr. Cfr WULF, in BZ, XXVIII (1928), p. 146-155.

tina al XIV secolo é riprodotto, in questa Rivista II 1925 —, quella del Bréhier (1), il piccolo volume del Duthuit (2) molto lodato, e quello del Dalton, egualmente assai pregevole (3). Cfr. anche nel primo capitolo di questo bollettino (pag. 101-104) i libri dell'Ebersolt, del Diehl ecc. — Su problemi dell'arte islamica parla il Brunov (4). — Per la storia dell' arte islamica ed anche per la sua posizione di fronte alla bizantina sono di grande importanza le ricerche del Creswell (ingegnere architetto, poi divenuto storico dell' arte, ora professore all' Università Egiziana), che si distinguono per una informazione di una grande estensione e precisione, che l'autore si è procurata con un amplissimo spoglio di fonti orientali ed occidentali, e numerosi viaggi, e lunghe permanenze nei singoli luoghi. La sua grande opera, già annunziata in una bella recensione del Grégoire (5), non è ancora apparsa per ragioni tipografiche : essa si propone la storia dell'architectura musulmana (sotto gli Ommiadi, i primi Abbassidi, i Tulunidi). Non ho che da rimandare per tale fondamentale ricerca alla recensione del Grégoire citata in nota. — Altre ricerche particolari del Creswell sono egualmente molto importanti. Così quelle sulla moschea al-Aqṣà e la *Néa* di Giustiniano (6), in questa rivista (la *Néa* stava sul colle di Sion e non é l'Aqṣà, né occupò il posto del tempio distrutto da Tito)- ; così lo studio sull' origine della pianta della moschea di Omar (7) (sostiene come Hertzfeld che la cattedrale di Bosra va ricostruita con due corridoi e sul modello della Qubbet es-Ṣakhrā'). — I mirabili musaici recentemente scoperti nella grande Moschea di Damasco sono brevemente studiati dal Lorey e dalla van Berchem (8). La van Berchem tende a di-

(1) L. Bréhier, *L'art byzantin*. Paris, Laurens, 1925, 504 pp. 106 illustr.

(2) G. Duthuit, *Byzance et l'art du* XIIe *siècle*. Paris, Stock, 1926, 123 pp.

(3) O. M. Dalton, *East christian Art*. Oxford, Clarendon Press, 1921, XX-396 pp.

(4) N. Brunov, *Ueber einige allgemeine probleme der Kunst des Islams*. in *Der Islam*, XVII (1928), p. 121-131.

(5) *Byz.*, IV (1927-28), p. 757-761. Mentre si stampava il presente bollettino l'opera è apparsa : se ne parlerà piu a lungo nel prossimo.

(6) K. A. C. Creswell, *La Mosquée Al-Aqṣā et la Néa de Justinien*. in *Byz.*, IV (1927-1928), p. 301-311.

(7) K. A. C. Creswell, *The origin of the plan of the Dome of the Rock*. in *British School of Archaeol. Jerus. Suppl. Paper*, 2 (1924). Cfr *Syria*, 1925, p. 177.

(8) E. de Lorey et M. van Berchem, *Les mosaïques de la Mosquée des Omay-*

mostrare, con amplissimo uso delle fonti arabe e accorta critica, e contro la teoria bizantina, l'esistenza di maestranze siriane con propria tradizione che avrebbero eseguito i mosaici. Ciò s'intende senza negare la possibilità anche di una partecipazione di artisti bizantini. — Degli stessi mosaici dà notizia il Migeon (1). — Il Jerphanion (2) ha unito in un volume di *Mélanges d'Archéol. Anatol.* notizie e studi su monumenti preellenici, greco-romani, bizantini e musulmani, del Ponto, della Cappadocia e della Galazia. — La città sacra a S. Sergio, Ruṣāfah, é studiata dallo Spanner e dal Guyer (3). — La cappella bizantina di Bāb Sbā' a Homs é studiata dal Conte Du Mesnil e dal Mouterde (4). — Sulle chiese di al-Fusṭāṭ dà note storiche il Monneret de Villard (5). — Il Sotiriu (6) studiando i resti arabi in Atene, rimontanti all' epoca bizantina, ritiene probabile che tutti i monumenti che si trovano sparsi nella Grecia e che mostrano il tipo arabo debbano l'origine del loro stile a quello ateniese. — Citiamo la grande opera dei PP. Vincent e Abel (7) su Gerusalemme ed anche la monografia del Kammerer su Petra e la Nabatena (8).

yades à Damas. Monuments et Mémoires publiés par l'acad. d'Inscr. et Belles-Lettres. Paris, Leroux, 1930 (Fondation Eugène Piot). Nella opera del Creswell sull' architettura musulmana (cfr. la pag. preced.) è apparso lo studio completo dell' autrice su tali mosaici. Se ne parlerà nel prossimo bollettino.

(1) G. Migeon, *Les mosaïques de la grande Mosquée de Damas.* in *Revue arch.*, 1929, p. 337-338.

(2) G. de Jerphanion, *Mélanges d'archéologie anatolienne. Monuments préhelléniques, gréco-romains, byzantins et musulmans de Pont, de Cappadoce et de Galatie.* in *Mél. Université St. Joseph,* XIII, Beyrouth, 1928. Cfr *Échos d'Orient,* 1931, p. 124-126.

(3) H. Spanner und S. Guyer, *Rusafa, die Wallfahrtstadt des heiligen Sergios.* (Forsch. zur islamischen Kunst. Berlin, Reimer, 1926), 76 pp., 20 illustr. Cfr BZ, XXXI (1931), p. 107-110.

(4) Comte du Mesnil et P. Mouterde, *La chapelle byzantine de Bāb Sbā', à Homs.* in *Mélanges Université St. Joseph,* Beyrouth, 1929.

(5) U. Monneret de Villard, *Note storiche sulle chiese di al Fusṭāṭ.* in *Rend. Reale Accad. Lincei,* Serie VI, vol. 5 (1929), p. 285-334. Cfr *Anal. Bolland.*, 1930, p. 385-386 in cui é notata la ricchezza d'informazione dell' articolo.

(6) G. Sotiriu, *Ἀραβικὰ Λείψανα ἐν Ἀθήναις κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους,* in *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, 4,* 1929, p. 266-274. Cfr BZ, XXXI (1931) p. 197.

(7) H. Vincent et F. M. Abel, *Jérusalem,* in *Recherches de Topographie, d'Archéologie et d'Histoire.* Paris, Gabalda, 1926.

(8) A. Kammerer, *Pétra et la Nabatène.* Paris, Geuthner, 1929-30, 2 vol.,

Per quanto concerne la piccola arte, interessanti cenni alle possibilità di influsso arabo si trovano nella pubblicazione di Talbot Rice sulla ceramica bizantina (1). — Sulle stoffe islamiche del Museo del Palazzo Reale di Berlino, parla il Kühnel (2), che studia anche la piccola arte islamica (3). — Il Mauceri illustra esempi di pittura primitiva siciliana, notando le tradizioni bizantine che influirono sull' opera normanna (4). — Il Casanova (5) studia dal punto di vista numismatico e metrico alcuni « étalons » arabi in vetro, del genere conosciuto tra i bizantini prima che tra gli arabi.

Oltre alla continuazione del gigantesco *Corpus Inscriptionum Arabicarum* del Van Berchem dovuta al Wiet (s'intende che si deve prescindere qui dalla massa delle opere sulla epigrafia musulmana) citiamo le *Notes d'Epigraphie syro-musulmane* che il Wiet stesso viene pubblicando in « Syria », e soprattutto le iscrizioni greche conservate all' Istituto francese di Damasco, pubblicate dal Mouterde (6) e interessanti anche per i *nomina deorum* preislamici.

Sull' uniforme della cavalleria orientale e il costume bizantino dà notizie il Cumont (7), e sui costumi orientali alla corte bizantina il Kondakov (8). — Il Drexl aveva già accennato nell' edizione dell'

di cui uno é l'atlante. Cfr. anche dello stesso autore *Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie. Le royaume d'Aksum et ses voisins d'Arabie et de Meröe.* Paris ; Geuthner, 1926, 198 pp. 45 tavole. Cfr NYBERG, in *Monde Oriental*, XXXIII, (1929), p. 290-292. Di rapporti politico-religiosi tra Bizanzio e Aksum ha anche parlato I. Guidi in *Studi Bizantini* I. Ma l'articolo non concerne direttamente l'Arabia.

(1) Talbot RICE, *Byzantine glazed Pottery.* Oxford, Clarendon Press, 120 pp. 21 tavole. Cfr ABEL, in *Byz.*, V (1929-1930), p. 704-711, e GRABAR, in BZ, XXXI (1931), p. 400-407.

(2) E. KÜHNEL, *Islamische Stoffe aus aegyptischen Gräbern in der islamischen Kunstabteilungen des Schlossmuseums.* Berlin, 1927.

(3) E. KÜHNEL, *Islamische Kleinkunst.* Bibliothek für Kunst und Antiquitätensammler, Bd. XXV. Berlin, 1925.

(4) E.MAUCERI, *Esemplari di pittura primitiva siciliana.* in *Bollettino d'arte*, 7 (1928), p. 481-489.

(5) P. CASANOVA, *Dénéraux en verre arabes.* in *Mélanges Schlumberger*, p. 269-300.

(6) R. MOUTERDE, *Inscriptions grecques conservées à l'Institut français de Damas.* in *Syria*, VI (1925), p. 215-252.

(7) F. CUMONT, *L'uniforme de la cavalerie orientale et le costume byzantin.* in *Byz.*, II (1925), p. 181-191.

(8) N. P. KONDAKOV, *Les costumes orientaux à la cour byzantine.* in *Byz.*, I (1924), p. 7-19.

ὀνειροκριτικόν di Achmet (Lipsia 1925, cfr. Krumbacher, *Gesch. der byz. Literatur* 620) alla possibilità che l'originale ne fosse arabo. Ora egli nota (1) che dalla pubblicazione del Furlani del codice 4434 del British M. (*Une clef des songes en syriaque*, in Revue de l'Orient Chrétien, 1918-19) risulta che il testo siriaco, certamente tradotto dall' arabo, corrisponde assai bene all' Achmet greco. — Sulle biblioteche arabe e la loro distruzione parla il Lammens (2) che accenna anche alla celebre questione della distruzione della Biblioteca di Alessandria per opera del Califfo Omar.— Il Catalogo dei manoscritti del Padre Sbath (3) contiene molte versioni in arabo di testi patristici, teologici, agiografici anche del tempo bizantino.

[Ajoutons les articles géographiques, prodigieusement riches et complets de Honigmann dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (*Malatya* Marʿash) ; *La Vie de Saint Blaise d'Amorium*, *Byzantion*, V (1930), p. 391 sqq, surtout 402 ; la *Vie de Théoctiste de Lesbos*, bibliogr. dans *Byzantion* IV, 796].

Roma, 2 *marzo* 1932. MICHELANGELO GUIDI.

(1) F. DREXL, *Achmet und das syrische Traumbuch des Cod. Syr. Or.* 4434, *des Brit. Mus.* in BZ, XXX (1929-1930), (*Festgabe Heisenberg... gewidmet*) p. 110-118.

(2) H. LAMMENS, *Les bibliothèques arabes et leur destruction* (in arabo). in *Mashriq*, 1929, p. 739-744.

(3) P. SBATH, *Bibliothèque de manuscrits. Paul Sbath, prêtre syrien.* Cairo, Friederick and Co., 1928, 254 pp.

BULLETIN PAPYROLOGIQUE VI (1931-1932) (1)

Ce bulletin présente une innovation : je me bornais précédemment aux publications de l'année écoulée, de sorte que certains ouvrages n'étaient signalés que longtemps après leur apparition. Pour éviter cet inconvénient, je me suis efforcé de tenir compte, non seulement des travaux publiés en 1931, mais aussi de tous ceux qui ont paru pendant le premier semestre de 1932. J'espère qu'on me saura gré de cet effort de présenter une information aussi rapide que possible et qu'on excusera les omissions qui sont difficiles à éviter dans un travail de ce genre.

Je renouvelle le vœu que les auteurs de livres ou d'articles relatifs à l'Égypte byzantine veuillent bien m'aider à rendre ce bulletin aussi complet que possible en m'adressant (8, rue de Moscou, à Bruxelles) un exemplaire de leurs publications ou, tout au moins, les indications bibliographiques nécessaires, accompagnées d'un court résumé.

Comme pour les précédents bulletins, ma tâche a été facilitée par l'aide précieuse que Mᵉˡˡᵉ Claire Préaux a eu l'obligeance de me prêter.

A. — Papyrus édités pour la première fois en 1931 et en 1932.

P. Berlin. Frisk Hjalmar, *Bankakten aus dem Faijûm nebst anderen Berliner Papyri.* Göteborg, 1931, in-8°, 120 pp. et 1 pl. (= Göteborgs kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhälles Handlingar. Femte Följden. Ser. A. Band 2, N° 2).

C. R. par H. I. Bell, *Class. Rev.*, 45 (1931), p. 244. — K. Fr.

(1) Afin de ne pas allonger démesurément ce bulletin, je ne citerai pas, dans les pages qui suivent, les comptes rendus des ouvrages qui ne sont pas spécialement papyrologiques.

W. SCHMIDT, *Philol. Woch.schr.*, 52 (1932), coll. 562-65. — F. Z(UCKER), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), pp. 414-15.

Trois de ces textes appartiennent à la période byzantine :

4. = **P. Berlin Inv. 13401 verso**. Brouillon d'une requête adressée probablement au Préfet. — Or. inc., 4-5e s.

5. = **P. Berlin Inv. 13921**. Bail de terre. — Hermoupolis, 510.

6. = **P. Berlin Inv. 13997**. Lettre de Korrā ben Šarik à Basileios. — Aphroditopolis, 710.

P. Berlin (1e s.). SCHMIDT CARL, *Ein Berliner Fragment der alten Πράξεις Παύλου*, *Sitz. ber. Preuss. Akad., Phil.-Hist. Kl.*, 1931, pp. 37-40 et 1 pl.

C. R. par F. Z(UCKER), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), p. 434.

P. Bruxelles Inv. E 6390 et 6391 (Or. inc., 6e s.). PREISENDANZ KARL, *Deux papyrus magiques de la Collection de la Fondation Égyptologique* (*P. Bruxelles Inv. E 6390 et 6391*). *Chronique d'Égypte* 6 (1931), pp. 137-40 et 2 figg.

> Le P. Brux., E 6391 semble être une amulette composée de caractères magiques enfermés dans un cercle protecteur, qui est lui-même entouré de formules magiques de signification obscure. Le P. Brux. E 6390 est vraisemblablement le sceau du phylactèrion 6391 : on y lit un φ entouré du cercle protecteur que forme l'encadrement et cette lettre doit être interprétée : φυλακτήριον.

P. bibl. univ. Giss. BÜTTNER HEINRICH, *Griechische Privatbriefe* (*P. bibl. univ. Giss.* 18-33). Giessen, 1931, in-8o, 40 pp. et 4 pll. (= Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Giessener Universitätsbibliothek. III).

C. R. par F. Z(UCKER), *Byzant. Zeitschr.*, 32 (1932), p. 158.

Les textes d'époque byzantine sont les suivants :

30. = **Inv. 283**. Lettre de Mélas à son père. — Or. inc., 3e-4e s.

31. = **Inv. 267**. Lettre d'Ialion à son frère. — Or. inc., 4e s.

32. = **Inv. 248**. Lettre d'Eusebios à Aproditarion. — Or. inc., 3e-4e s.

33. = **Inv. 359**. Fragment de lettre. — Or. inc., 6e s.

P. Graux. HENNE HENRI, *Catalogue sommaire de la collection des papyrus grecs de l'École pratique des Hautes Études*. École pra-

tique des Hautes Études, Section des sciences historiques et philologiques, *Annuaire* 1931-1932, pp. 3-19.

Description sommaire du lot de papyrus, presque tous grecs, acquis en 1921-1923 par l'*Institut français d'archéologie orientale* pour le compte de l'*École pratique des Hautes Études, Section des sciences historiques et philologiques*, sur les fonds du legs fait à cette section par Ch. Graux. Ces papyrus sont déposés à l'*Institut de papyrologie de l'Université de Paris* qui les conserve à titre de prêt. Il faut donc rectifier l'erreur de Fr. Bilabel, *Sammelbuch* IV, nos 7461 ss., d'après lequel ces documents appartiendraient à l'*Institut français d'archéologie orientale*.

Dans cet utile catalogue, l'auteur donne, pour chaque texte, le numéro correspondant à l'inventaire fait à l'Institut de papyrologie de Paris, l'état, la mesure, une courte description (souvent un simple titre), enfin la bibliographie de ceux qui sont déjà publiés. Pour la description détaillée, on se reportera à la publication en cours dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*.

P. Iandanae. Sprey Josef, *Literarische Stücke und Verwandtes*. Leipzig, 1931, in-8°, pp. 161-214 et pl. xv et xvi (= Papyri Jandanae, cum discipulis edidit Carolus Kalbfleisch, fasciculus quintus.).

C. R. par A. C(alderini), *Aegyptus*, 11 (1931), p. 225. — P. Chantraine, *Rev. critique*, 65 (1931), p. 160. — M. Hombert, *Rev. belge philol. et hist.*, 10 (1931), pp. 612-13. — H. J. M. Milne, *Class. Rev.*, 45 (1931), p. 152. — K. Preisendanz, *Philol. Woch. schr.*, 51 (1931), coll. 985-90. — F. Zucker, *Gnomon*, 7 (1931), pp. 509-10. — F. Z(ucker), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), p. 130.

En 1926 et 1927, la collection créée par la famille des imprimeurs Janda s'est enrichie d'importantes acquisitions et elle a été donnée au séminaire de philologie classique de l'Université de Giessen ; le 5e fascicule ouvre une nouvelle série d'une publication qui, commencée en 1912, resta interrompue pendant dix-sept années.

Les textes d'époque byzantine sont les suivants :

71. = **P. 696**. Commentaire chrétien (?) — Milieu du 4e s.

72. = **P. 526**. Brouillons d'inscriptions funéraires chrétiennes ou amulettes ? — 6e s.

81. = **P. 214**. Fragment d'un discours judiciaire. — Vers 300.

87. = **P. 266**. Texte magique. — 1e moitié du 4e s.

88. = **P. 532**. Horoscopes. — 4e s.

Tous ces textes ont été achetés à Medinet el-Fayoum.

On annonce comme prochaine la publication d'un fascicule de lettres privées, d'un autre composé de documents relatifs à l'histoire administrative et économique, d'un autre enfin embrassant les textes qui intéressent l'histoire du droit.

P. Johnson (Antinoé, vers 500). GASIOROWSKI S. 1., *A fragment of a greek illustrated papyrus from Antinoe. Journ. eg. arch.*, 17 (1931), pp. 1-9 et 1 pl.

P. Munich (Fayoum, 7e s.). HENGSTENBERG WILLY, *Die griechisch-koptischen* ΜΟΥΧΩΝ-*Ostraka. Zeitschr. f. ägypt. Sprache*, 66 (1931), pp. 51-68

ID., *Nachtrag zu « Die griechisch-koptischen* ΜΟΥΧΩΝ-*Ostraka ». Ibid.*, 66 (1931), pp. 122-38.

C. R. par L. WENGER, *Arch. f. Pap. forsch.*, 10 (1931), p.150. — F. Z(UCKER), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), pp. 416-17 et 32 (1932), p 159.

Intéressante publication de 88 ostraca provenant d'un grand établissement copte dans l'Ouest du Fayoum ; l'éditeur y voit une espèce de connaissements destinés à accompagner les envois de blé faits « au moulin ». La langue est un curieux mélange de grec et de copte.

P. Oslo. EITREM S. and LEIV AMUNDSEN, *Papyri osloenses*, fasc. II. Oslo, 1931, in 8°, XI-182 pp. et 9 pll. en un fasc. séparé.

C. R. par H. I. BELL, *Class. Rev.*, 46 (1932), pp. 23-24. — K. PREISENDANZ, *Philol. Woch. schr.*, 52 (1932), coll. 227-34.— S. R(EINACH), *Rev. archéol.*, 33 (1931), pp. 359-60. — W. SCHUBART, *Deutsche Lit. Ztg.*, 52 (1931), coll. 1163-65. — U. WILCKEN, *Arch. f. Pap. forsch.*, 10 (1931), pp. 82-87. — H C. YOUTIE, *Class. Philology*, 27 (1932), pp. 86-95. — F. Z(UCKER), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), p. 416.

Les textes d'époque byzantine édités dans ce volume sont les suivants :

8. Homère, Odyssée, IV, 183-92. — Fayoum (?), 3e-4e s. Déjà édité par G. RUDBERG, *Symbolae Osloenses*, 6 (1928), pp. 55-56 et pl.

11. Fragments de la Septante. — Fayoum, 4e s. Déjà édité par G. RUDBERG, *Videnskapsselskapets Forhandlinger*, 1923, n° 2, 8 pp. et 1 pl.

35. Bail de terre. — Oxyrhynchus, 425.

37. Prêt de blé. — Philadelphie, 295.
38. Prêt de blé. — Karanis, 374 ou 375.
41. Prêt d'argent. — Oxyrhynchus, 331.
44. Reçus. — Or. inc., 324 et 325.
58. Lettre. — Or. inc., 3e-4e s.
59. Lettre. — Or. inc., 4e s.
64. Lettre. — Or. inc., 5e s.

P. Reinach. Bataille André et Paul Collart, *Papyrus d'Homère*. *Aegyptus*, 11 (1931), pp. 169-78.
Deux de ces papyrus sont d'époque byzantine :
P. Reinach Inv. 2101. Iliade XI, 152-162 ; 185-93. — 5e s.
P. Reinach Inv. 2092. Odyssée IX, 41-65 ; 94-101. — 4e s.

P. S. I. X, 1. *Pubblicazioni della Società italiana per la ricerca dei papiri greci e latini in Egitto* : *Papiri greci e latini*, volume decimo, fascicolo I n[i] 1097-1162. Florence, 1932, in-8°, 104 pp.
Les papyrus d'époque byzantine édités dans ce volume sont les suivants :
P. S. I. 1106 et 1107. Présentations de deux sitologues au préposé du *pagus*. — Oxyrhynchus, 336.
1108. Présentation d'un *ἀλιαδίτης* au *λογιστής*. — Oxyrhynchus, 381.
1114. Fragment d'une *διάλυσις*. — Oxyrhynchus (?), 454.
1122. Reçu. — Or. inc., 6e s.
1125. Fragment de correspondance officielle de l'*ἐπίτροπος* avec le stratège de l'Arsinoïte. — Or. inc., 302.
1161. Lettre chrétienne. — Or. inc., 4e s.

Cf. G. D(e) S(anctis), *Riv. filol. class.*, 10 (1932), pp. 127-28, qui traduit et commente brièvement cette émouvante épître.

P. Vindob. Gerstinger Hans, Hans Oellacher, Kurt Vogel, *Griechische literarische Papyri* I. Vienne, 1932, gr. in-8°, 170 pp. et 1 pl. (= Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Nationalbibliothek in Wien [Papyrus Erzherzog Rainer], Neue Serie, I. Folge).

La nouvelle série des *Mitteilungen* est la continuation de deux recueils : les *Mitteilungen aus der Sammlung Papyrus Erzherzog Rainer*, dont six fascicules parurent de 1887 à

1897 et du *Corpus Papyrorum Raineri Archiducis Austriae*, qui ne compte que deux volumes publiés en 1895.

Les textes d'époque byzantine sont les suivants :

2. = **P. Graec. Vindob. 29285.** Homère, Iliade II, 41-47 et 86-92. — Fayoum, 5e-6e s.

4. = **P. Graec. Vindob. 29801.** Fragment épique de contenu bucolique. — Or. inc., 3e-4e s.

5. = **P. Graec.Vindob. 29788 a et b.** Encômion en l'honneur de Maximos. — Iambes. — Or. inc., fin du 4e s.

6. = **P. Graec. Vindob. 29777.** Fragments de poésie lyrique éolienne. — Hermoupolis, 4e s.

8. = **P. Graec. Vindob. 29816** a. Démosthène, *Κατὰ Μειδίου* 524, 26 - 528, 1. — Or. inc., 4e s.

11. = **P. Graec. Vindob. 29816 b.** Démosthène, *Πρὸς Πολυκλέα* 1214, 19 ss. ; 1215, 5 ss.

14. = **P. Graec. Vindob. 29834 A ; 29292 ; 29834, B. C. D et 29504.** Fragments d'un *βασιλικὸς λόγος* probablement écrit en l'honneur de Julien. — Soknopaiou Nèsos, fin du 4e s.

15. = **P. Graec. Vindob. 29792.** Encômion. — Hermoupolis, 5e-6e s.

20. = **P. Graec. Vindob. 29773.** Fragment d'un traité de métrique et de grammaire. — Soknopaiou Nèsos, 5e-6e s.

21. = **P. Graec. Vindob. 29249.** Fragment d'un traité de métrique. — Or. inc., 5e s.

24. = **P. Graec. Vindob. 29779.** Fragment d'un commentaire tragique. — Or. inc., 4e s.

33 à 35. = **P. Graec. Vindob. 20275 ; 29780 ; 29293.** Fragments indéterminés du 5e s.

36. = **P. Graec. Vindob. 29488.** Monogramme de Senouthios (Fig.). — Or. inc., 7e-8e s.

Un second fascicule renfermant le reste des papyrus littéraires et les indices est annoncé pour le début de 1933.

P. Washington. Debatin Frank M., *The Papyri Collection at Washington University, Saint Louis. — Number 1, a Homeric fragment. Amer. journ. arch.*, 35 (1931), p. 62.

Résumé d'une communication faite au General meeting of the Archaeological Institute of America (29-31 décembre 1930) : l'auteur donne quelques renseignements sur la collection de papyrus de Washington University et étudie un fragment d'un codex du 4e-5e s. contenant Iliade XIII 512-27 et 545-60.

B. Principales contributions à l'étude des papyrus publiés antérieurement.

P. Berlin. Möller Sigurd, *Griechische Papyri aus dem Berliner Museum*, 1929 (v. Bull. pap. V, p. 726).
C. R. par F. Z(ucker), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), p. 129.

P. Berlin Inv. 13.927 (5e-6e s.). Manteuffel Georgius, *Studia papyrologica II.* 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 656).
C. R. par F. Z(ucker), *Byzant. Zeitschr.*, 32 (1932), pp. 147-48.

P. Bouriant 3 (5e s.) et **P. bibl. univ. Giss. 17** (3e-4e s.). Schubart Wilhelm, *Christliche Predigten aus Aegypten*, 1930 (v. Bull. pap. V, p. 726).
C. R. par F. Z(ucker), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), p. 132.

P. Cornell, 1926 (v. Bull. pap. IV, p. 660). Viereck P., *Nachträgliches zu Pap. Cornell. Philol. Woch. schr.*, 51 (1931), col. 27.

P. Genève et P. Lond. Martin Victor, *L'état actuel des archives de Flavius Abinnaeus et la biographie de cet officier. Chronique d'Egypte*, 6 (1931), pp. 345-59.

P. bibl. univ. Giss. 17 (3e-4e s.). Glaue D. Paul, *Ein Bruchstück des Origenes*, 1928 (v. Bull. pap. V, p. 726).
C. R. par P. Thomsen, *Philol. Woch. schr.*, 51 (1931), coll. 297-98.

P. Got. 21 (6e-7e s.). Roos A. G., *Zu P. Goth.* 21. *Philol. Woch. schr.*, 51 (1931), coll. 619-21.
Reconnaît dans ce texte un fragment de la lettre du Christ à Abgar, roi d'Edesse ; propose une restitution.
Youtie H. C., *A Gothenburg Papyrus and the letter to Abgar*, 1930 (v. Bull. pap. V, p. 727).
C. R. par N. H. B(aynes), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), p. 132.
Youtie H. C., *Gothenburg Papyrus* 21 *and the coptic version of the letter to Abgar. Harvard theolog. rev.*, 24 (1931), pp. 61-65.

P. Hambourg (vers 300). Schmidt Carl, *Neue Funde zu den alten Πράξεις Παύλου*, 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 658).
C. R. par F. Z(ucker), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), pp. 433-34.

P. Lond. 1915 et 1916. CAPOCCI V., *Alcune osservazioni sui papiri londinesi* 1915 et 1916. *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, 6 (1930), pp. 97-107.

P. Oxy. 1598 (3e-4e s.). HORN ROBERT C., *Identification of Papyrus Fragment, Oxyrhynchus Papyrus*, N° 1598, *Frag.* 5 = *P. Gand Inv.* 61. *Proceed. Amer. philol. assoc.*, 62 (1931), p. XXIII.

D'après l'auteur, P. Oxy. 1598, fr. 5 contient *I Thess.* IV, 18 à V, 2 au recto et IV, 10 à 12 au verso.

P. Oxy. 1814 (529-535). SCHULZ F., *Ein Blatt aus einem antiken Exemplar des Codex Iustinianus. Zeitschr. Savigny Stift.*, R. A., 51 (1931), pp. 417-21.

P. Oxy. 2064 (fin du 2e s.) et **P. Antinoé** (5e-6e s.). HUNT ARTHUR S. and JOHNSON JOHN, *Two Theocritus Papyri*, 1930 (v. Bull. pap. V, p. 722).

C. R. par E. BIGNONE, *Boll. filol. class.*, 1 (1931), pp. 177-80. — C. CESSI, *Aegyptus*, 11 (1931), pp. 89-91. — M. HOMBERT, *Rev. belge philol. hist.*, 10 (1931), pp. 610-11. — POHLENZ, *Gött. gel. Anz.*, 1931, pp. 361-76.— F. A. SPENCER, *Class. journ.*, 26 (1930/31), pp. 710-12. — F. Z(UCKER), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), p. 131. — *Times liter. Supplem.*, 1931, 115.

P. Rainer (3e-4e s.). WESSELY CHARLES, *Patrologia Orientalis*, XVIII 3 (1924), pp. 482-83.

JAMES M. R., *The Rainer Fragment of the Apocalypse of Peter Journ. theolog. Stud.*, 32 (1931), pp. 270-79.

P. Ross. Georg. III. ZERETELI GREGOR und IERNSTEDT PETER, *Spätrömische und byzantinische Texte*, 1930 (v. Bull. pap. V, pp. 723-25).

C. R. par F. ZUCKER, *Byzant. Zeitschr.*, 32 (1932), pp. 85-89.

P. S. I. 767 (331). TAUBENSCHLAG RAFAEL, *Zum gerichtlichen Moratorium im römischen Provinzialrecht. Zeitschr. Savigny Stift., R. A.*, 51 (1931), pp. 403-04.

P. S. I. IX, 2 (v. Bull. pap V, p. 727).

C. R. par P. COLLART, *Rev. philol.*, 58 (1932), pp. 77-78.

P. Vienne 29788, A-C (vers 500). GERSTINGER HANS, *Pamprepios von Panopolis*, 1928 (v. Bull. pap. V, p. 727).
C. R. par J. LIST, *Byzant. neugr. Jahrb.*, 7 (1930), pp. 225-26.

TAIT JOHN GAVIN, *Greek Ostraca* I, 1930 (v. Bull. pap. V, p. 725).
C. R. par P. COLLART, *Rev. philol.*, 57 (1931), pp. 349-50. — M. ROSTOVTZEFF, *Gnomon*, 7 (1931), pp. 21-26. — K. Fr. W. SCHMIDT, *Philol. Woch.schr.*, 51 (1931), coll. 535-42. — W. SCHUBART, *Orientat. Lit. Ztg.*, 34 (1931), coll. 336-37. — *Ancient Egypt*, 1931, p. 56.

C. — Articles et Ouvrages divers.

1. BIBLIOGRAPHIE.

Aggiunte, correzioni, riedizioni di papiri e di ostraca. Aegyptus, 11 (1931), pp. 85-88 ; pp. 213-16 ; pp. 406-07 ; *ibid.*, 12 (1932), p. 71.

Bibliography, Graeco-Roman Egypt. A. Papyri (1929-1930). *Journ. eg. arch.*, 17 (1931), pp. 117-42.
Id., (1930-1931). *Ibid.*, 18 (1932), pp. 77-104.

CALDERINI ARISTIDE, *Bibliografia metodica degli studi di egittologia e di papirologia. Aegyptus*, 11(1931), pp. 103-27 ; pp. 233-54 ; pp. 418-31 ; pp. 517-21. *Ibid.*, 12 (1932), pp. 83-110.

DE LACY O'LEARY, *Bibliography : Christian Egypt* (1930-1931). *Journ. eg. arch.*, 17 (1931), pp. 248-53.

HOMBERT MARCEL, *Projets de bibliographie papyrologique. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 227-36.

Projette la composition d'une bibliographie générale de la papyrologie grecque et la publication périodique de « fiches bibliographiques » annonçant les publications récentes. Voir ci-dessous : « *Une formule nouvelle*, etc. »

KAISER RUDOLF, *Bibliotheca philologica classica*, 56 (1929). Leipzig, 1931, in-8°, x-278 pp.

Papyri und Ostraka, pp. 121-24.
Voir RECHNITZ WILHELM.

KOERTE ALFRED, *Literarische Texte mit Ausschluss der christlichen. Arch. f. Pap. forsch.*, 10 (1931), pp. 19-70.

MEYER PAUL M., *Juristischer Papyrusbericht VII. (Oktober* 1929 *bis Oktober* 1931). *Zeitschr. Savigny Stift., R. A.*, 52 (1932), pp. 356-411.

Paläographie, Papyrus- Handschriften- und Bücherkunde. Byzant. neugr. Jahrb., 8 (1931), pp. 408-14.

Papyruskunde. Byzant. Zeitschr., 31 (1931), pp. 129-33 et 413-17. *Ibid.*, 32 (1932), pp. 157-59.

RECHNITZ WILHELM, *Bibliotheca philologica classica*, 57 (1930). Leipzig, 1932, in-8°, VII-284 pp.

Papyri und Ostraka, pp. 133-35.

Testi recentemente pubblicati. Aegyptus, 11 (1931), pp. 76-84 ; pp. 202-12 ; pp. 399-405 ; pp. 497-50. *Ibid.*, 12 (1932), pp.65-70.

TOD MARCUS N., *Bibliography : Greek Inscriptions* (1929-1930). *Journ. eg. arch.*, 18 (1932), pp. 105-07.

Une formule nouvelle d'information scientifique : la « Bibliographie papyrologique sur fiches » de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. Rev. belge philol. et hist., 11 (1932), pp. 393-94.

Afin de faire connaître le plus rapidement possible les publications nouvelles, la F. E. R. E., moyennant une minime cotisation, envoie périodiquement aux personnes qui en font la demande, des lots de fiches mentionnant les livres, articles et comptes rendus récents ; elle s'est assuré, dans ce but, la collaboration de spécialistes de divers pays.

WENGER LEOPOLD, *Juristische Literaturübersicht III.* (1914-1931). *Arch. f. Pap. forsch.*, 10 (1931), pp. 98-176.

A suivre.

WILCKEN ULRICH, *Urkunden-Referat. Arch. f. Pap. forsch.*, 10 (1931), pp. 70-98.

II. Histoire, Chronologie, Géographie, Topographie.

Calderini Aristide, *Intorno al « Dizionario dei nomi geografici e topografici dell' Egitto greco-romano ». Chronique d'Egypte*, 6 (1931), pp. 360-62.

Communication faite à la Semaine Égyptologique (Bruxelles, 1930) ; elle est également publiée dans *Aegyptus* 11 (1931), pp. 10-12.

Calderini Aristide, *Proposta per la compilazione di un censimento delle persone nominate nei documenti dell' Egitto greco-romano. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 258-61

Cataudella Quintino, *Sulla fortuna di Virgilio nel mondo greco-egiziano. Chronique d'Egypte*, 7 (1932), pp. 332-34.

Hanotaux Gabriel, *Le problème égyptien. I. Les premières dynasties. II. Décadence des anciennes dynasties, la Grèce et Rome, l'Égypte chrétienne. III. Byzance, l'Égypte arabe et moderne. Revue de Paris*, 1er juin, 15 juin et 1er juillet 1931.

Hardy E. R. Jr, *The large Estates of byzantine Egypt*. New-York, 1931, in 8°, 162 pp. (= Studies in History, Economics and Public law of Columbia University, 354).

Heichelheim Fritz, *Strukturprobleme des Alexanderreiches und des Reiches der ersten Kalifen. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 178-82.

Hohlwein Nicolas, *L'économie égyptienne. Chronique d'Égypte*, 6 (1931), pp. 225-33.

Lefort L. Th., *La littérature égyptienne aux derniers siècles avant l'invasion arabe. Chronique d'Égypte*, 6 (1931), pp. 315-23.

Manteuffel Georgius, *De opusculis Graecis Aegypti e papyris ostracis lapidibusque collectis*, 1930 (v. Bull. pap. V, p. 735). C. R. par A. Calderini, *Aegyptus*, 11 (1931), pp. 222-23.

MANTEUFFEL JERZY, *Drobne gatunki mimiczne w świetle papyrusów. Acta secundi congressus philologorum classicorum slavorum* (Prague, 1931). Extrait de 11 pp.

Avec un résumé latin : Quomodo minuta genera mimica papyris illustrentur.

VON MANTEUFFEL Georg, *Die Papyri als Zeugen griechischer Kleinliteratur. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 243-55.

MERCATI SILVIO-GIUSEPPE, *Osservazioni sul testo e sulla metrica di alcuni papiri cristiani. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 183-201.

OLIVA A., *La politica granaria di Roma antica dal* 265 *a. C. al* 410 *d. C.* Piacenza, 1930.

PREISENDANZ KARL, *Bedrohte Eigenheime im alten Aegypten. Eigenheim und Wirtschaft*, 1932, Mai-Ausgabe, pp. 43-45 et 2 figg.

RABEAU R. P. G., *Les enseignements des papyrus. Christianisme et sociologie. Rev. thomiste*, 14 (1931), pp. 865-73.

SCOTT KENNETH, *Greek and Roman honorific months. Yale class Studies*, 2 (1931), pp. 201-78.

L'auteur se sert de la documentation papyrologique.

STEIN E., *Konstantin d. Gr. gelangte 324 zur Alleinherrschaft. Zeitschr. f. d. neutest. Wiss.*, 30 (1931), pp. 177-85.

L'argumentation est basée sur P. Oslo II 44.

III. LANGUE, GRAMMAIRE, VOCABULAIRE.

AMUNDSEN LEIV, *ΣΥΜΠΑΡΑ. Serta Rudbergiana* (Oslo, 1931), pp. 85-87.

A propos d'un ostracon de 288 ap. J.-C. (n° 235 de l'édition, préparée par l'auteur, des ostraca découverts à Karanis dans les fouilles de l'Université de Michigan) : *τῶν συμπαρὰ αὐτῶν* y est employé dans le sens de *τῶν μετόχων*. L'auteur cite des exemples analogues de prépositions composées et en recherche l'origine.

ANTONIADIS SOPHIE, *De l'influence de la langue du droit byzantin sur le grec d'aujourd'hui. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 157-71.

GROHMANN ADOLF, *Griechische und lateinische Verwaltungstermini im arabischen Aegypten. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 275-84.

HORNICKEL OTTO, *Ehren- und Rangprädikate in den Papyrusurkunden*, 1930 (v. Bull. pap. V, p. 729).

C. R. par W.M. CALDER, *Class. rev.*, 45 (1931), p. 199. — P. COLLART, *Rev. philol.*, 57 (1931), p. 349. — G. SOYTER, *Philol. Woch. schr.*, 51 (1931), col. 885. — A. STEIN, *Gnomon*, 7 (1931), pp. 172-74. — C. WESSELY, *Byzant. neugr. Jahrb.*, 8 (1931), pp. 213 ss. — F. Z(UCKER). *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), p. 172.

LJUNGVIK HERMAN, *Beiträge zur Syntax der spätgriechischen Volkssprache*. Upsala, 1932, in-8°, VIII-110 pp. (= *Skrifter utgivna av K. Humanistiska Vetenkaps-Samfundet i Uppsala*. 27 :3).

Etudie les questions suivantes : 1) Emploi de l'article. 2) Pronoms. 3) Emploi de la préposition *διά*. 4) Emploi des particules et des modes. 5) Syntaxe. Coordination des propositions dans la langue populaire.

MÉAUTIS GEORG, *Zur ὠκεανέ-Akklamation. Rhein. Museum*, 80 (1931), p. 112.

MOULTON J. H., and MILLIGAN G., *The vocabulary of the Greek Testament illustrated from the papyri and other non literary sources*, 1930 (V. Bull. pap. V, p. 729).

C. R. par H. I. BELL, *Journ. eg. arch.*, 17 (1931), p. 153.— A. E. BROOKE, *Journ. theolog. Stud.*, 32 (1931), pp. 410-11.

PRÉAUX CLAIRE, *Ὅτι suivi d'un discours direct après un verbe dicendi. Chronique d'Égypte*, 6 (1931), pp. 414-15.

PREISIGKE FRIEDRICH, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden, etc.* 1925 à 1929 (v. Bull. pap. V, p. 729).

C. R. par W. SCHUBART, *Oriental. Lit. Ztg.*, 34 (1931), coll. 16-18.

IDEM, *Idem*.

III. Bd. bearbeitet und herausgegeben von EMIL KIESSLING, 3. Lief., 1931, pp. 225-426.

WESSELY CARL, *Die Papyrologie und die ersten Anfänge des Neugriechischen. Byzant. neugr. Jahrb.*, 8 (1931), pp. 317-26.
C. R. par F. D(ÖLGER), *Byzant. Zeitschr.*, 32 (1932), p. 166.

IV. PALEOGRAPHIE.

MENTZ A., *Entstehungsgeschichte der römischen Stenographie. Hermes*, 66 (1931), pp. 369-86.
Pp. 382 ss., il est question de la sténographie grecque des papyrus.

MILLER LEO-F., *Papyrus as writing material. The Class. Bulletin*, 7 (1931), pp. 41-42 ; 53-54 ; 61-62.

SCHMOOK GER., *Wordingsgeschiedenis van het boek.* Anvers, 1931, in-4°.
V. chap. XI. Papyrus, pp. 95-102 et pll. XV-XXII.

V. DROIT. ADMINISTRATION.

ARANGIO-RUIZ VINCENZO, *Persone e famiglia nel diritto dei papiri*, 1930 (v. Bull. pap. V, p. 730).
C. R. par A. POGGI, *Riv. storia dir. ital.*, 4 (1931), pp. 486-502.

EHRHARDT ARNOLD, *Byzantinische Kaufverträge in Ost und West. Zeitschr. Savigny Stift.*, R. A., 51 (1931), pp. 126-87.

FLINIAUX A., *La Postulatio simplex. Contribution à l'histoire des modes de citation au Bas-Empire*, 1930 (v. Bull. pap. V, p. 731).
C. R. par G. C(ORNIL), *Rev. Univ. Bruxelles*, 37 (1931-32), *Bibliographie*, p. 109.

FREZZA PAOLO, *La capacità delle donne all' esercizio della tutela nel diritto romano classico e nei papiri greco-egizi. Aegyptus*, 11 (1931), pp. 363-85.

KOSCHAKER PAUL, *Ueber einige griechische Rechtsurkunden aus den östlichen Randgebieten des Hellenismus. Mit Beiträgen zum Eigentums- und Pfandbegriff nach griechischem und orientalischen Rech-*

ten. Leipzig, 1931, in-8°, VIII-122 pp. (= *Abhandl. der philol.-histor. Klasse der Sächs. Akad. der Wissensch.*, Bd. 42, Nr. 1).

C. R. par G. C(ORNIL), *Rev. Université Bruxelles*, 37 (1931-32), *Bibliogr.*, pp. 105-06. — F. DE ZULUETA, *Law Quart. Rev.*, 190 (1932), pp. 275-76. — S. R(EINACH), *Rev. archéol.*, 35 (1932), p. 168. — M. SAN NICOLO, *Zeitschr. Savigny Stift., R. A.*, 52 (1932), pp. 460-66.

PARTSCH JOSEF, *Aus nachgelassenen und kleineren verstreuten Schriften.* Berlin, 1931, in-8°, VIII-365 pp.

C. R. par G. C(ORNIL), *Rev. Université Bruxelles*, 37 (1931-32), *Bibliographie*, pp. 106-07. — E. LEVY, *Zeitschr. Savigny Stift., R. A.*, 52 (1932), pp. 512-25.

PETROPOULOS G., *Τινὰ περὶ γάμου ἐν Αἰγύπτῳ κατὰ τοὺς ἑλληνο-αἰγυπτιακοὺς παπύρους. Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, 6 (1931), pp. 115-31.

C. R. par F. ZUCKER, *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), pp. 477-78.

ROUILLARD GERMAINE, *L'administration civile de l'Égypte byzantine*, 1928 (v. Bull. pap. V, p. 731).

C. R. *Journ. hell. stud.*, 52 (1932), pp. 161-62.

SCHERILLO GAETANO, *Sulla donazione nuziale. Riv. storia dir. ital.*, 3 (1930), pp. 69-95.

SEGRÈ ANGELO, *Note sui formulari della compravendita in diritto greco e romano. Aegyptus*, 11 (1931), pp. 129-44.

L'article est subdivisé de la manière suivante : 1. Formule del documento di compravendita greco e greco-egizio. 2. Il documento di compravendita greco-egizio nell' età imperiale e bizantina e il documento di compravendita greco medioevale. 3. Il documento di compravendita di Costantinopoli.

SPICQ R. P., *Saint-Paul et la loi des dépôts. Rev. biblique*, 40 (1931), pp. 481-502.

L'auteur fait des comparaisons avec le droit des dépôts tel qu'il apparaît dans les papyrus.

STEINACKER HAROLD, *Die antiken Grundlagen der frühmittelalterlichen Privaturkunde*, 1927 (v. Bull. pap. V, p. 732).

C. R. par F. SCHNEIDER, *Histor. Vierteljahrsschr.*, 25 (1931), pp. 636-40.

STEINWENTER ARTHUR, *Byzantinische Mönchstestamente. Aegyptus*, 12 (1932), pp. 55-64.

Communication faite au 3e Congrès international des Byzantinistes (Athènes, 1930).

STEINWENTER ARTHUR, *Die Ordinationsbitten koptischer Kleriker. Aegyptus*, 11 (1931), pp. 29-34.

STEINWENTER ARTHUR, *Die Rechtsstellung der Kirchen und Klöster nach den Papyri*, 1930 (v. Bull. pap. V, p. 732).

C. R. par C. WESSELY, *Byzant. neugr. Jahrb.*, 8 (1931), pp. 377-78.

STEINWENTER ARTHUR, *Ein Vorschlag zur Publikation koptischer Rechtsurkunden. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 153-56.

Proposition faite à la section de papyrologie du XVIIIe Congrès international des Orientalistes, et à la suite de laquelle la résolution suivante a été votée :

RESOLUTION RELATIVE A LA PUBLICATION DES PAPYRUS ET OSTRACA COPTES DE CONTENU JURIDIQUE.

Les membres de la section de papyrologie du XVIIIe Congrès international des Orientalistes, réunis en séance le 8 septembre 1931, après avoir entendu la communication de Monsieur Steinwenter, ont voté à l'unanimité la résolution suivante :

Considérant que les papyrus et ostraca coptes de contenu juridique constituent pour divers aspects des études relatives à l'histoire du droit une source particulièrement féconde et que les études de papyrologie juridique sont gravement entravées par le fait que beaucoup de ces documents sont restés inédits, les papyrologues réunis sous les auspices du XVIIIe Congrès international des Orientalistes estiment que la publication des papyrus et ostraca coptes de contenu juridique est une des tâches les plus utiles et les plus urgentes qui s'imposent dans le domaine de la papyrologie.

Ils émettent le vœu que les académies et les musées, bibliothèques ou instituts scientifiques où sont conservés des textes juridiques coptes en favorisent la publication par leur soutien moral et matériel.

Ils prient le Comité international de papyrologie de porter

la présente résolution à la connaissance des directeurs des Musées du Caire, de Berlin et de Londres ; aux conservateurs des bibliothèques de Munich et de Vienne ; aux Universités de Chicago, Michigan, Oxford et Strasbourg, ainsi qu'aux Académies de Berlin, Munich et Vienne.

TAUBENSCHLAG RAFAEL, *Die Novation im Rechte der Papyri. Zeitschr. Savigny Stift., R. A.*, 51 (1931), pp. 84-91.

TAUBENSCHLAG RAFAEL, *Die Societas negotiationis im Rechte der Papyri. Zeitschr. Savigny Stift., R. A.*, 52 (1932), pp. 64-77.

VOLTERRA E., *Studio sull' « arrha sponsalicia ». III. L'origine orientale dell' arrha sp., la sua penetrazione ed applicazione nel diritto cristiano e bizantino. Riv. ital. scienze giurid.*, 5 (1931), pp. 155-254.

WEBER FRIEDRICH, *Untersuchungen zum gräko-ägyptischen Obligationenrecht. Modalitäten der Leistung im Rechte der Papyri.* Munich, 1932, in-8°, XI-215 pp. (= *Münchener Beiträge z. Papyrusforschung u. Rechtsgesch.*, 15. Heft).

WENGER LEOPOLD, *Il diritto dei papiri nell' età di Giustiniano. Pubblicazioni dell' Università Cattolica del Sacro Cuore, Serie II : Scienze giuridiche*, vol. 33 (1931). Extrait de 19 pp.
C. R. par F. Z(UCKER), *Byzant. Zeitschr.*, 32 (1932), p. 243.

VI. RELIGION. MAGIE.

CUMONT FRANZ, *Die orientalischen Religionen im römischen Heidentum.* Nach der 4. französischen Auflage unter Zugrundelegung der Uebersetzung GEHRICHS bearbeitet von A. BURCKHARDT-BRANDENBERG, 3e éd. Leipzig, 1931, in-8°, XVI-334 pp.

HOPFNER THEODOR, *Orientalisch-Religionsgeschichtliches aus den griechischen Zauberpapyri Aegyptens. Archiv Orientální*, 3 (1931), pp. 119-55 et 327-58.

KENYON FREDERIC GEORGE, *A great discovery of Greek Bible Manuscripts. The illustr. London News*, N° 4833, 5 déc. 1931, p. 884 et 2 figg.

KENYON FREDERIC GEORGE, *The Chester Beatty Biblical Papyri. Gnomon*, 8 (1932), pp. 46-49.

Annonce la découverte sensationnelle d'importants fragments de 12 *codices* sur papyrus datant du 2° au 4° s. ; ils présentent aussi un grand intérêt au point de vue de l'histoire du livre.

PREISENDANZ KARL, *Papyri graecae magicae I*, 1928 (v. Bull. pap. V, p. 733).

C. R. par F. ZUCKER, *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), pp. 355-63. — A. CALDERINI, *Aegyptus*, 11 (1931), pp. 92-93.

PREISENDANZ KARL, *Papyri graecae magicae. Die griechischen Zauberpapyri II.* Leipzig, 1931, in-8°, XVII-216 pp. et 3 pll.

C. R. par A. CALDERINI, *Aegyptus*, 12 (1932), pp. 80-81. — M. NORSA, *Boll. filol. class.*, 2 (1932), pp. 265-66. — H. I. ROSE, *Class. rev.*, 46 (1932), pp. 84-85. — K. FR. W. SCHMIDT, *Gött. gel. Anz.*, 1931, pp. 441-58. — F. ZUCKER, *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), pp. 355-63.

PREISENDANZ KARL, *Das Studium der griechischen Zauberpapyri. Chronique d'Égypte*, 6 (1931), pp. 456-59.

PREISENDANZ KARL, *Die neuen Zauberpapyri. Forsch. u. Fortschr.*, 7 (1931), pp. 121-22.

PREISENDANZ KARL, *Neue griechische Zauberpapyri. Gnomon*, 7 (1931), pp. 271-73.

Relevé des derniers papyrus magiques publiés.

SCHUBART WILHELM, *Orakelfragen. Zeitschr. ägypt. Sprache*, 67 (1931), pp. 110-15.

Rassemble les textes papyrologiques contenant des questions à des oracles et fait une étude d'ensemble des oracles en Égypte.

VII. FOUILLES.

ANTI CARLO, *Excavations at Tebtunis. Illustr. London News*, 30 mai 1931, 908-10.

ANTI CARLO, *Gli Scavi della Missione archeologica italiana a Umm-el-Breighât. Boll. Associaz. internaz. studî mediterranei*, 2 (1931), pp. 23-24 et *Aegyptus*, 11 (1931), pp. 389-91.

BOAK ARTHUR E. R., and ENOCH E. PETERSON, *Karanis. Topographical and architectural Report of Excavations during the seasons* 1924-28. Ann Arbor, 1931, in-4°, VI-69 pp XLII pll. et 11 plans. (*University of Michigan Studies, Human. Ser., vol. XXV*).

C. R. par E. BRECCIA, *Byzantion*, 6 (1931), pp. 908-12. — V. COCCO, *Aegyptus*, 11 (1931), pp. 408-10. — C. C. EDGAR, *Journ. eg. arch.*, 17 (1931), pp. 267-268. — D. ZUNTZ, *Gnomon*, 8 (1932), pp. 107-09. — *Ancient Egypt*, 1931, p. 53.

BRECCIA EVARISTE, *Rapport sur les fouilles de la « Società italiana per la ricerca dei papiri greci e latini » à Oxyrhynchos et à Tebtynis* (1928-1930). *Ann. Serv. Antiq.*, 31 (1931), pp. 19-24.

PETERSON E. E., *Report on the Excavations of the University of Michigan at Karanis 1929-1930. Amer. journ. arch.* 35 (1931), pp. 65-66.

VIII. CONGRÈS.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre précédent bulletin, un congrès de papyrologues s'est tenu à Bruxelles, en septembre 1930, sous les auspices de la Fondation égyptologique Reine Elisabeth (1). Les communications qui furent faites à cette occasion ont été publiées dans le fasc. 12 (juillet 1931) de la *Chronique d'Égypte*.

Un sujet d'ensemble avait été proposé aux participants : les progrès réalisés récemment dans les divers pays et les entreprises projetées ; il fut traité dans les communications suivantes :

BILABEL FRIEDRICH, *Neue Heidelberger Arbeiten zur Förderung der papyrologischen Studien. Chronique d'Égypte*, 6 (1931), pp. 120-28.

(1) *La Settimana Egittologica di Bruxelles. Aegyptus*, 11 (1931), pp. 97-101.

BOAK A. E. R., and CAMPBELL BONNER, *The papyrological Work at the University of Michigan. Ibid.* pp. 392-95.

CALDERINI ARISTIDE, *L'opera della Scuola di Papirologia di Milano nelle sue direttive e nei suoi propositi. Ibid.*, pp. 375-82.

Cette communication a été également publiée dans *Aegyptus*, 11 (1931), pp. 3-9.

COHEN D., *La papyrologie dans les Pays-Bas. Ibid.*, pp. 403-10.

GARDIKAS G. K., *Ἡ παπυρολογία ἐν Ἑλλάδι. Ibid.*, pp. 432-34.

HOMBERT MARCEL, *La papyrologie en Belgique. Ibid.*, pp. 435-40.

JOUGUET PIERRE, *L'état actuel de la papyrologie en France. Ibid.*, pp. 398-402.

MARTIN VICTOR, *La papyrologie en Suisse. Ibid.*, pp. 429-31.

TERZAGHI NICOLA, *Lo stato attuale della papirologia in Italia. Ibid.*, pp. 370-74,

VAN HOESEN HENRY-BARTLETT, *Papyrus Studies in the United States. Ibid.*, pp. 383-91.

WITKOWSKI STANISLAS, *De papyrologia in Polonia. Ibid.*, pp. 416-19.

ZERETELI GREGOR, *La papyrologie grecque en Russie. Ibid.*, pp. 460-63.

Au même sujet se rattachent les articles suivants :

AMUNDSEN LEIV, *Papyri and Papyrology in the Scandinavian Countries. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 324-31.

BELL H. I., *Papyrology in England. Ibid.*, pp. 134-36.

BILABEL FRIEDRICH, *Ueber den Fortschritt der Arbeit an neuen Heidelberger Papyrusunternehmungen. Ibid.*, pp. 311-16.

HEICHELHEIM FRITZ, *Bericht über ein Papyrusverzeichnis nach Gauen, Archiven und Jahrhunderten geordnet. Ibid.*, pp. 137-50.

HOMBERT MARCEL, *Les études papyrologiques aux États-Unis. Bull. du Cercle des Alumni de la Fondation Universitaire*, 3 (1932) pp. 229-34.

KALBFLEISCH KARL, *Die Fortschritte der Arbeit an den Giessener Papyri. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 151-52.

WENGER LEOPOLD, *Mitteilung über den Stand der Münchner Papyrussammlungen. Ibid.*, pp. 335-48.

WESTERMANN WILLIAM LINN, *The Columbia Collection of Greek Papyri. Columbia University Quarterly*, 23 (1931), pp. 276-85 et 1 pl.

Sur la Société royale égyptienne de papyrologie, dont la fondation a été annoncée Bull. pap. V, pp. 735-36, on consultera :

JOUGUET PIERRE, *La Société royale égyptienne de papyrologie. Chronique d'Égypte*, 6 (1931), pp. 197-200.

CALDERINI ARISTIDE, *La Società reale egiziana di papirologia, Aegyptus*, 11 (1931), p. 102.

Gesellschaft für Papyrologie in Kairo. Archiv für Orientforsch., 6. (1931), p. 251.

Sous les auspices du XVIIIe Congrès international des Orientalistes, les papyrologues se sont réunis en une section autonome : V. pp. 245-48 des *Actes du XVIIIe Congrès international des Orientalistes, Leiden, 7-12 septembre* 1931. Leiden, 1932, in-8°, pp. VI-275.

On trouvera aussi un résumé des communications faites à la section de papyrologie dans : SEIDL ERWIN, *Bericht über den 18. internationalen Orientalistenkongress zu Leiden* (7-12. *September* 1931). *Zeitschr. Savigny Stift., R. A.*, 52 (1932), pp. 552-55.

Les travaux de la section de papyrologie ont été intégralement publiés dans le fasc. 13/14 (1932) de la *Chronique d'Égypte*.

Les congressistes se sont préoccupés des graves inconvénients résultant du manque d'unité des méthodes suivies dans les éditions critiques et spécialement dans l'emploi des signes critiques. Ils ont entendu à ce sujet les communications suivantes :

BELL H. I., *Note on methods of publication. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 270-71.

HUNT ARTHUR S., *A note on the transliteration of papyri. Ibid.*, pp. 272-74 .

VAN GRONINGEN B. A., *Projet d'unification des systèmes de signes critiques. Ibid.*, pp. 262-69.

Après un long échange de vues, une commission a été chargée de rédiger un ensemble de règles auxquelles les éditeurs de papyrus sont priés de bien vouloir désormais se conformer :

Essai d'unification des méthodes employées dans les éditions de papyrus. Ibid., pp. 285-87.

V. aussi : VAN GRONINGEN B. A., *De signis criticis in edendo adhibendis, Mnemosyne*, 59 (1932), pp. 362-65.

Il faut signaler ici aussi la brochure récemment publiée par l'« Union Académique Internationale » : *Emploi des signes critiques, Disposition de l'apparat dans les éditions savantes de textes grecs et latins. Conseils et recommandations.* Paris, 1932, in-8°, pp. 46. Elle doit sa forme définitive à une longue suite de délibérations et à une ample série de consultations ; les principaux rédacteurs sont MM. J. BIDEZ et A. B. DRACHMANN. Grâce à la collaboration qui s'est établie entre les auteurs de la brochure de l'U. A. I., et les congressistes de Leyde, un accord presque général existe entre les règles qui sont préconisées de part et d'autre, de sorte que l'on peut espérer qu'un grand progrès sera réalisé dans la voie de l'unification .

Les autres communications faites au cours des congrès de 1930 et de 1931 sont citées sous les rubriques auxquelles elles se rapportent.

Un nouveau congrès de papyrologues est projeté pour l'été de 1933 ; il se tiendra à Munich.

IX. Généralités. Divers.

Bilabel Friedrich, *Berichtigungsliste der griechischen Papyrusurkunden aus Aegypten.* Zweiter Band, Erste Hälfte. Heidelberg, 1931, in-8°, 145 pp.

C. R. par M. Hombert, *Rev. belge philol. hist.*, 10 (1931), pp. 615-16.

Bilabel Friedrich, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Aegypten*, nach dem Tode Fr. Preisigke's fortgesetzt von F. Bilabel, 4. Band. Heidelberg, 1931, in-8°, VII-170 pp.

C. R. par A. C[alderini], *Aegyptus*, 11 (1931), pp. 509-10. — M. Hombert, *Rev. belge philol. hist.*, 11 (1932), p. 140.

Collomp Paul, *La critique des textes.* Paris, 1931, in-16, III-128 pp. (*Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg, Série Initiation-Méthode*, Fasc. 6).

Collomp Paul, *La critique textuelle et la papyrologie. Chronique d'Égypte*, 7 (1932), pp. 237-42.

Del Grande Carlo, *Intorno ai papiri musicali scoperti in Egitto Chronique d'Égypte*, 6 (1931), pp. 441-55.

C. R. par L. Previale, *Il mondo class.*, 2 (1932), p. 26.

Glotz Gustave, *Le prix du papyrus dans l'antiquité grecque*, 1930 (v. Bull. pap. V, p. 734).

C. R. par P. Collart, *Rev. ét. grecques*, 44 (1931), p. 360. — R. Goossens, *Byzantion*, 6 (1931), pp. 960-62. — S. R(einach), *Rev. archéol.*, 32 (1930), p. 174.

Gradenwitz Otto, *Heidelberger Konträrindex der griechischen Papyrusurkunden.* Leitung : Otto Gradenwitz, Bearbeiter : Friedrich Bilabel, Erwin Pfeiffer, Artur Lauer. Berlin, 1931, in-8°, X-127 pp.

C. R. par W. Bauer, *Theolog. Lit. Ztg.*, 57 (1932), col. 73. — H. I. Bell, *Class. rev.*, 46 (1932), p. 44. — A. E. R. Boak, *Class. Philology* 26 (1931), pp. 341-42. — A. Calderini, *Aegyptus*, 11 (1931), p. 223. — P. Chantraine, *Rev. crit.*, 65 (1931), pp. 436-37.

— G. COPPOLA, *Boll. filol. class.*, 2 (1932), pp. 193-94. — M. ENGERS, *Museum*, 38 (1931), pp. 281-82. — M. HOMBERT, *Rev. belge philol. hist.*, 10 (1931) ; pp. 616-17. — K. FR. SCHMIDT, *Philol. Woch. schr.*, 52 (1932), coll. 322-25. — T(ACCONE), *Mondo class.*, 2 (1932), p. 114. — W. UXKULL-GYLLENBAND, *Deutsche Lit. Zeitg.*, (1931), coll. 20.— F. Z(UCKER), *Byzant. Zeitschr.*, 31 (1931), p. 414.

PREISENDANZ KARL, *Zur Papyruskunde.* Milkau, Handbuch der Bibliothekswiss. (Leipzig, 1931), chap. V, pp. 299-331.

C. R. par J. BECKER, *Gött. gel. Anz.*, 194 (1932), pp. 177-206. — BRANDI, *Histor. Zeitschr.*, 1931, pp. 353-55.

Bruxelles. Marcel HOMBERT.

BULLETIN PHILOLOGIQUE ET LINGUISTIQUE

Byzantion publiera désormais, dans chaque volume, un *Bulletin de Philologie et de Linguistique grecques*, se rapportant aux périodes postclassique, médiévale et moderne de la grécité.

Pour le présent volume (1), dans la mention que nous avons faite des ouvrages et des articles, nous avons cru bon de ne pas nous en tenir à l'année écoulée, mais, comme notre revue n'existe que depuis 1925, nous avons pensé qu'il convenait de rappeler les principaux travaux parus aussi les années précédentes, à seule fin de combler, dans la mesure du possible, les lacunes dans les informations, lacunes que ce Bulletin, nous l'espérons du moins, aura pour objet d'éviter.

Les revues dépouillées ont été les suivantes :

Aegyptus (*Aeg.*).
Aevum (*Aev.*).
Ἀθηνᾶ (*Ἀθ.*).
American Journal of Philology (*Am J. Ph.*).
American Philological Association (*Transactions and Proceedings of the*) (*Am. Ph. Ass.*).
Ἀναγέννησις (*Ἀναγ.*).
Analecta Bollandiana (*An. Boll.*).
Anglican Theological Review (*A. Th. R.*).
Archiv für Religionsgeschichte (*Arch. Rel. Ges.*).
Archiv für Papyrusforschung (*Arch. Pap.*).
Ἀρχεῖον Πόντου (*Ἀρχ. Π.*).
Balkan-Archiv (*B. A.*).
Biblic Review (*Bibl. R.*).
Biblische Zeitschrift (*Bibl. Z.*).
Bulletin de l'Association Guillaume Budé (*Bull. Ass. G. B.*).
Bulletin de Correspondance hellénique (*B. C. H.*).

(1) Ce premier bulletin, ni comme forme, ni comme fond, ne répond à notre idéal ; il est, et devait être, très incomplet, notamment dans l'indication des comptes rendus. Nous espérons faire mieux l'an prochain, surtout si les auteurs veulent bien nous envoyer leurs publications (adresse : 9, rue Condorcet, Paris IXe).

Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine (*B. S. H. A. R.*).
Bulletin de la Société de Linguistique (*B. S. L.*).
Βυζαντινὰ καὶ Νεοελληνικὰ Χρονικά (*B. N. Χρ.*).
Byzantinisch- neugriechische Jahrbücher (*B. N. J.*).
Byzantinische Zeitschrift (*B. Z.*).
Byzantino-Slavica (*B. Sl.*).
Byzantion (*Byzantion.*).
Christliche Welt (*Chr. W.*)
Classical Journal (*Cl. J.*)
Classical Philology (*C. Ph.*).
Classical Review (*Cl. R.*).
Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*c. r. Ac. I. B. L.*).
Dacoromania (*Dac.*).
Deutsche Literaturzeitung (*D. Lit. Z.*).
Expositor (*Exp.*).
Ἐπετηρὶς Ἑταιρίας Βυζαντινῶν Σπουδῶν (*Ἐπετ.*).
Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημ. Θεσσαλονίκης (*Ἐπιστ. Ἐπετ.*).
Glotta (*Gl.*).
Γλωσσικὰ Ἀνάλεκτα (*Γλ. Ἀν.*).
Gnomon (*Gn.*).
Göttingische gelehrte Anzeigen (*Gött. g. Anz.*).
Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος (*Ἡμερ.*).
Ἠπειρωτικὰ Χρονικά (*Ἠπ. Χρ.*).
Indogermanische Forschungen (*I. F.*).
Jahrbuch des Nationalmuseums in Sofia (*J. Nat. Mus.*).
Journal des Savants (*J. S.*).
Κυπριακὰ Χρονικά (*Κυπ. Χρ.*)
Λαογραφία (*Λαογρ.*).
Λεξικογραφικὸν ἀρχεῖον (*Λεξ. ἀρχ.*).
L'Europe Orientale (*E. O.*).
Mitteilungen des Septuaginta- Unternehmens (*Mitt. Sept. Unt.*).
Museum (*Mus.*).
Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen (*Nachr. Ges. W. Gött.*).
Νέος Ἑλληνομνήμων (*N Ἑλλ.*).
Neophilologus (*N. Ph.*).
Orientalische Literaturzeitung (*Or. Lit.*).
Philologische Wochenschrift (*Ph. W.*).

Recherches de Science religieuse (*Rech. S. R.*).
Revue belge de Philologie et d'Histoire (*R. B. Ph. H.*).
Revue Biblique (*R. B.*).
Revue Critique (*R. C.*).
Revue de l'Histoire des Religions (*R. H. R.*).
Revue de Linguistique Romane (*R. L. R.*).
Revue des Etudes Anciennes (*R. E. A.*).
Revue des Etudes Grecques (*R. E. G.*).
Revue des Etudes Slaves (*R. E. S.*).
Revue Philologique (*R. Ph.*).
Rheinisches Museum (*Rh. M.*).
Rivista di Filologia (*R. F.*).
Römische Quartalschrift (*Röm. Q.*).
Studi bizantini e neoellenici (*St. b. n.*).
The Classical Quarterly (*Cl. Q.*).
The Journal of Hellenic Studies (*J. H. St.*).
The Journal of Theological Studies (*J. Th. St.*).
Theologisches Literaturblatt (*Th. Lit. Bl.*).
Theologische Literaturzeitung (*Th. Lit. Z.*).
Θρακικά (*Θρ.*).
Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft (*Z. N. W.*).
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung (*Z. V. Spr.*).
Zeitschrift für katholische Theologie (*Z. K. Th.*)

I. GÉNÉRALITÉS.

1°) Ouvrages d'ensemble, sur l'évolution du grec.

A. Meillet et M. Cohen, *Les Langues du Monde*, Paris, 1924, in-8°, (Collection Linguistique Champion, t. XVI, art. J. Vendryes, surtout p. 51-52).

A. Meillet, *Aperçu d'une Histoire de la langue grecque*, Paris, 2e édition, 1921 ; 3e édition, 1930 (Hachette).

H. Pernot, *D'Homère à nos jours*, Paris, 1921 (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 71, 1922, p. 67).

J. Psichari, *Quelques travaux de Linguistique, de Philologie et de Littérature helléniques* (1884-1928), in-8°, t. I, Paris (Les Belles Lettres) 1929 (c. r. A. Mirambel, *Byzantion*, t. VI, 2, 1931, p. 894).

U. von Wilamowitz- Moellendorff, *Geschichte der griechischen Sprache*, Berlin (Weidmann), 1928, in-8° (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 91, p. 96.)

2°) Phonétique.

R. Fohalle, *A propos de κυβερνᾶν, gubernare*, p. 157-178 des Mélanges Vendryes, in-8°, Paris, 1925 (Collection linguistique Champion, t. XVII), surtout p. 158-161.

E. Hermann, *Silbenbildung im Griechischen*, Göttingen, 1923, in-8° (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 77, p. 50).

Ch. Pantélidès, *Προσθήκη καὶ ἀφαίρεσις σ πρὸ συμφώνων ἐν τῇ ἀρχαίᾳ, μέσῃ καὶ νέᾳ ἑλληνικῇ* (*B. N. Χρ.*, Athènes, 1928, p. 401).

3°) Morphologie.

G. N. Anagnostopoulos, *Συμβολὴ πρώτη εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης περὶ τοῦ ἄρθρου* (*Ἀθ.*, 34, 1922, p. 166) (c. r. H. Pernot, R. E. G., t. XXXVII, 1924, p. 365).

P. Chantraine, *Histoire du Parfait Grec*, in-8°, Paris, 1927 (Collection linguistique Champion, t. XXI), chapitre IX et Conclusion (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 84, p. 110 ; V. Magnien, R. E. G., t. XLII, p. 462 ; Devoto, R. F., t. 56, 1928, p. 134).

G. N. Hatzidakis, *Μικραὶ συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης*, (*Ἀθ.*, t. 39, 1927, p. 56 ; ibid., t. 41, 1929, p. 3).

J. Humbert, *La Disparition du Datif en Grec du Ier au Xe siècle*, Paris, 1930, in-8° (Coll. linguistique Champion, t. XXXIII) (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 97, p. 98).

H. Kallenberg, *Bausteine für eine historische Grammatik der griechischen Sprache* (Rhein. Mus., 74, 1925, p. 64).

A. Meillet, *La désinence ionienne-attique -σαν* (B. S. L., n° 86, p. 73-76).

II. GREC DE LA *Κοινή* ET GREC BIBLIQUE.

1°) Textes.

a) *Inscriptions* :

H. Grégoire, *Bulletin d'Epigraphie chrétienne* (*Byzantion*, 1924, p. 165).

H. GRÉGOIRE, *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, fascicule 1er, Paris, 1922.

ROBINSON (David Moore), *Greek and Latin Inscriptions from Asia Minor* (Am. Ph. Ass., 57, 1926, p. 195-237).

P. ROUSSEL, *Bulletin épigraphique. Inscriptions chrétiennes*, (R. E. G., t. XXXVII, 1924, p. 329 ; t.XXXIX, 1926, p. 259) ; *Inscriptions chrétiennes et byzantines*, (ibid., t. XLI, 1928, p. 364-5 ; ibid., t. XLII, p. 185 ; ibid., t. XLIII, p. 188-9 ; ibid., t. XLIV, p. 210-39).

b) *Papyrus* :

M. HOMBERT, *Chronique papyrologique* (*Byzantion*, t. III, p. 520 ; IV, p. 544-568 ; V, p. 655-678 ; VI, p. 722-736).

NORSA MEDEA, *Papyri greci delle Collezioni Italiane*, Rome, 1929 (c. r. J. H. St., vol. LI, part. 1, 1931, p. 129).

H. J. M. MILNES, *Catalogue of the Literary Papyri, in the British Museum*, Londres, 1927 (c. r. A. Körte, Arch. Pap., vol. 10, 1931, p. 19).

SEYMOUR DE RICCI, *Bulletin papyrologique*, R. E. G., VI, t. XXXVII, p. 83 ; VII, t. XXXVIII, p. 374 ; VIII, t. XL, p. 370 ; IX, t. XLI, p. 416 ; X, t. XLIII, p. 406 .

c) *Manuscrits et Editions* :

E. VON DOBSCHÜTZ, *Zur Liste der neutestamentlichen Handschriften*, II (Z. N. W., t. XXV, 1926, p. 299).

P. FIEBIG, *Die Umwelt des Neuen Testaments*, Göttingen, 1926, (c. r. J. Jeremias, Th. L. Bl., 1928, p. 1).

C. DEL GRANDE, *Liturgiae, Preces, Hymni Christianorum*, Naples, 1928, in-8° (c. r. A. d'Alès R. E. G., t. XLIII, p. 354).

W.H. P. HATCH, *New Testament textual criticism*, vol. I, Londres, 1928, in-8°.

O. HOLTZMANN, *Das Neue Testament nach dem Stuttgarter griechischen Text*, Giessen, 1926, in-8°.

F. KRÜGER, *Schlüssel zu V. Soden's « Die Schriften des Neuen Testaments »*, 1927, Göttingen (c. r. A. Th. R., 1927, p. 1).

HELBING, *Auswahl aus griechischen Papyri*, Leipzig, 1924, in-16.

R. P. LAGRANGE, *Synopsis evangelica, Textum graecum quattuor evangelicorum*, Paris (Lecoffre), 1926, in-4°.

F. SOLMSEN, *Inscriptiones Graecae ad inlustrandas dialectos selectae*, 4e éd. revue et augmentée par ERN. FRAENKEL, Leipzig (Teubner), 1930.

H. PERNOT, *Pages choisies des Evangiles, littéralement traduites de l'original et commentées à l'usage du public lettré, avec le texte en regard*, Paris (Les Belles Lettres), 1925, in-16, Collection de l'Institut néohellénique, II (c. r. Tascari, R. F., 52, 1925, p. 593 ; A. Meillet, B. S. L., n° 80, p. 90).

H. S. VOGELS, *Codicum Novi Testamenti Specimina*, Bonn, 1929 (c. r. P. Karnthaler, B. N. J., 1931, p. 385).

P. WALTZ, *Anthologie grecque*, Première partie. *Anthologie palatine*, t. I (liv. I-IV), t. II (liv. V), Paris, 1926 (Les Belles Lettres), (c. r. L. Méridier, R. E. G., t. XLIII, p. 241).

J. WEISS et R. SCHÜTZ, *Synoptische Tafeln zu den drei älteren Evangelien und Gegenstücke des vierten Evangeliums*, Göttingen, 1929.

A. ADLER, *Suidae Lexicon* (*Lexicographi graeci*, I), Leipzig, 1928-1931 (c. r. Wilamowitz-Moelendorff, D. Lit. Z., 49, 1921, 2156).

G. BARDY, *Clément d'Alexandrie*, Paris (Lecoffre), in-12, 1926 (Les Moralistes Chrétiens, Textes et Commentaires), (c. r. A. Puech, R. E. G., t. XL, p. 475).

E. BETHE, (*Lexicographi graeci*, IX), *Pollucis Onomasticon* Leipzig, 1931.

BURN (Sister Mary Albania), *Saint John Chrysostom's Homilies on the Statuts. A study of their rhetorical qualities and form*, Washington, 1930, in-8° (Patristic Studies, t. XXII). (c. r. A. Puech, R. E. G., t. XLIV, p. 357).

R. J. DEFERRARI, *Saint Basile, Letters, with an English translation*, Londres (Heinemann)-New York, (Putman), 1926.

FRISK (Hjalmar), *Le périple de la mer Erythrée*, Göteborg, 1927 (étude d'un texte de la seconde moitié du 1er siècle).

F. HALKIN, *Les vies grecques de S. Pachôme* (An. Boll., t. XI, VII, fasc. 3-4) (c. r. A. d'Alès R. E. G., t. XLIII, p. 464), (ibid, t. XI, VIII) (c. r. A. d'Alès, R. E. G., t. XLIV, p. 353).

A. V. HARNACK, *Die Briefsammlung des Apostels Paulus und die andern vorkonstantinischen christlichen Briefsammlungen*, Leipzig (Heinrichs), 1926, in-8°.

R. HELM, *Eusebius, Werke* (7e vol.), *Die Chronika des Hieronymus*, Leipzig, 1926, in-4°.

E. JACQUIER, *Les Actes des Apôtres, Introduction, texte grec, traduction et commentaire*, Paris (Gabalda), 1926.

K. LAKE, *Eusebius, The ecclesiastical history, with an English translation*, Londres (Heineman)-New York (Putman), 1926.

K. PHRILINGOS, *Ἰώβ*, Athènes, 1931.

Th. REINACH et L. BLUM, *Flavius Josèphe, Contre Apion*, Paris, 1930 (Les Belles Lettres).

STEIN (Sister James Aloysius), *Encomion of St. Gregory*, Washington, 1928, in-8°, Patristic Studies, t. XVII) (c. r. A. Puech, R. E. G., t. XLIII, p. 134).

A. VAILLANT, *Le De Autexusio de Méthode d'Olympe, version slave et texte grec édités et traduits en français*, Paris (Didot), 1930, in-8° (Patrologia orientalis, XXII, fasc. 5, p. 631-888) (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 97, p. 167 ; G. Ilinsky, B. Sl., 1931, p. 517).

J. WEILL, *Œuvres complètes de Flavius Josèphe*, t. II, livres VI-X, Paris (Leroux), 1926, in-8° (Publications de la Société des Etudes Juives) (c. r. A d'Alès, R. E. G., t. XLII, p. 119).

2°) DICTIONNAIRES.

G. ABBOTT SMITH, *A Manual Greek Lexikon of the N.T.*, 2e éd., Londres, 1923, in-8°.

PREISIGKE, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, fasc. 3 du t. I (1925), 1 du t. II (1925), 2 du t. II (1926), Heidelberg, in-8° (c. r. W. Crönert, Gn., t. I, 1925, p. 289 ; W. Schubart, Or. Lit., t. XXVIII, 1925, col. 17 et 470), t. II (1929) in-4°, vol. 1-2.

E. PREUSCHEN, *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur*, 2e éd., revue par WALTER BAUER, Giessen (A. Topelmann), I. Lieferung, 1925 (c. r. A. d'Alès, R. E. G., n° 179, p. 197) ; 7. Lief. (c. r. A. d'Alès, R. E. G., t. XLIII, p. 339).

F. ZORELL, *Lexicon graecum Novi Testamenti*, Paris (Lethielleux), 1931.

3°) OUVRAGES D'ENSEMBLE.

a) *Généralités et méthodes :*

D. S. BALANOS, *Πατρολογία*, Athènes, 1930, in-8° (c. r. A. Puech, R. E. G., t. XLIV, p. 467).

R. P. BARROIS, *Une nouvelle théorie de l'Origine des Septante*, R. B., 1er Janvier 1930, p. 332.

P. COLLOMB, *La Papyrologie*, Paris, 1927, in-8° (Les Belles Lettres,

Collection : Initiations, Méthodes, de l'Université de Strasbourg) (c. r. A. Meillet, B. S. L., nº 87, p. III ; P. Collart, R. P., 55, 1929, p. 36).

P. COLLOMB, *La critique des textes*, Paris (Les Belles Lettres), 1931, in-8º, (c. r. A. Meillet, B. S. L., nº 97, p. 95).

E. VON DOBSCHÜTZ, *Eberhard Nestle's Einführung in das Griechische Neue Test.*, Göttingen, 1923 (c. r. Arch. Rel. Ges., 1923).

R. HARPER et F. WEIDNER, *An Introductory New Testament greek method*, Londres, 1924, in-8º (c. r. P. Thomsen, Ph. W., 49, 1929, p. 245).

E. MEYER, *Ursprung und Anfänge des Christentums*, III, Stuttgart, 1923, p. 11.

H. PERNOT, *Nouveau Testament et Philologie grecque* (Bul. Ass. G. B., 1924, nº 2, p. 21).

A. T. ROBERTSON, *New Ideas and Methods of Study in the greek N. T.* (Bibl. R., 16, 1931, p. 49).

J. SICKENBERGER, *Bibliographische Notizen. C. Das Neue Testament*, (Bibl. Z., 17, 1926, p. 283).

F. TORM, *Hermeneutik des Neuen Testaments*, Göttingen, 1930.

H. S. VOGELS, *Grundriss der Einleitung in das Neue Testament*, Münster, in-8º, 1925.

H. S. VOGELS, *Handbuch der neutestamentlichen Text-Kritik*, Münster, 1923, in-8º.

C. WESSELY, *Die Papyrologie und die ersten Anfänge des Neugriechischen*, (B. N. J., 1931, p. 317).

b) *Grammaires* :

F. M. ABEL, *Coup d'oeil sur la κοινή*, (R. B., 35 1926, p. 5).

F. M. ABEL, *Grammaire du grec biblique suivie d'un choix de Papyrus*, Paris (Lecoffre-Gabalda), 1927, in-8º (c. r. H. Pernot, R. E. G., t. XLII, p. 355 ; P. Regard, R. E. A., t. XXX, p. 229 ; J. B. Chabot, J. S., 1928, p. 248 ; A. Debrunner, B. Z., 29, 1929, II. Abt., p. 346).

F. BLASS, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch, bearbeitet von* A. DEBRUNNER, Göttingen, 1921, in-8º ; 6e édition, 1931 (c. r. A. Meillet, B. S. L., nº 97 ; W. Bauer, Th. Lit. Z., 1931, p. 174).

H. E. DANA et MANTEY, *A manual Grammar of the Greek New Testament*, Londres, 1928, in-8º.

R. MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäer-*

zeit, t.II, I. *Satzlehre analytischer Teil, erste Hälfte*, Berlin et Leipzig (de Gruyter), 1926, in-8° (le t. I est de 1906), (c. r. Hesseling, Mus., t. XXXIII, 1925-6, col. 256 ; H. Meltzer, I. F., 46, 1928, p. 290 ; K. Dieterich, B. Z., 29, 1929, II. Abt., p. 55).

R. Ottley, *A Handbook of the Septuaginta*, Londres, 1920.

L. Radermacher, *Neutestamentliche Grammatik*, 2e éd., Tübingen, 1925, in-8° (c. r. W. Michaelis, D. Lit. Z., N. F., 3, 1926, p. 129 ; A. Meillet, B. S. L., n° 82, p. 60).

E. Vine. *N.T. Greek Grammar*, Londres, 1931 (c. r. Exp., 42, 1931, p. 355).

c) *Etudes philologiques :*

H. I. Bell, *Jews and Christians in Egypt*, Oxford, 1924.

W. Beschewliew, *Die griechische Sprache in den urbulgarischen Inschriften* (J. Nat. Mus. 1922-5, 381-429).

P. L. Couchoud, *Latinismes chez Marc* R. H. R., 94, 1926, p. 161-192 ; 95, 1927, p. 287-301).

A. Debrunner, *Ueber die Semitismusfrage* (Gött. g. Anz., 1926, p. 141).

A. Deissmann, *Licht vom Osten. Das neue Testament und die neuentdeckten Texte der hellenistisch-römischen Welt*, Tübingen, 1923, in-8°.

A. Fridrichsen, *Observationen zum Neuen Testament aus Aelians Varia Historia.* (*Symbolae Osloenses*, 5, 1927, p. 60 .

J. Geffcken, *Der Brief an Diognetos*, Heidelberg, 1928.

H. Glitsch, *De Ptolemaei et Apollonii Glauciae filiorum chartis quaestiones linguisticae*, Leipzig, 1929.

J. R. Harris, *Latinism of Marcus* (Exp., 35, 1924, 403-5).

P. Joüon, *Quelques aramaïsmes sous-jacents au grec des Évangiles* (Rech. S. R., 17, 1927, 210-229).

P. Joüon, *Notes philologiques sur les Évangiles*, (Rech. S. R., 17, 1927, p. 537 ; 18 1928, p. 345 et p. 499).

P. Joüon, *L'Évangile de N. S. J. C., traduction et commentaire du texte original grec*, Paris, 1930 (Beauchesne) (c. r. Mouterde, Mélanges de l'Université St. Joseph de Beyrouth, t. XIV, fasc. 4, p. 205).

H. Ljungvik, *Studien zur Sprache der apokryphen Apostelgeschichten*, Upsal, 1926, in-8° (c. r. L. Radermacher, B. Z., 28, 1928, II. Abt., p. 398).

—, *Ut papyrusbrevens Sprak* (Eranos, XXVII, 166) (c. r. P. Kretschmer, Gl., 20, p. 233).

P. MAAS, *Ev. Mat.* 26, 50, *'Εταῖρε ἐφ' ὅ πάρει* (B. N. J., 1931, cah. 1 et 2, p. 99).

W. MICHAELIS, *Der Attizismus und das Neue Testament* (Z. N W., 1923, 22, p. 91).

A. PALLIS, *Notes sur St. Jean et l'Apocalypse*, Londres, 1925, in-4°.

H. PERNOT, *Études sur la langue des Évangiles*. Paris, 1927 (Collect. de l'Inst. néohell., VII) (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 87, p. 107 ; A. Debrunner, Gn., 4, 1926, p. 7).

H. PERNOT, *Remarques sur les Évangiles*, Amsterdam, 1924, in-8° (*Mededeelingen der K. Akad. van Wetensch., Afdeel. Letterkunde*, Decl 57, sér. A., n° 5, p. 91-102).

H. PERNOT, *Observations sur la langue de la Septante* R. E. G., 1929, t. XLII, p. 4-11).

H. PERNOT, *Grec d'Egypte et grec des Ecritures* (R. E. G., t. XLIV, p. 167-204).

K. PREISENDANZ, *Papyri Graecae Magicae*, 3 vol., Leipzig, 1928-32.

G. SACCO, *La κοινὴ del Nuovo Testamento e la trasmissione del sacro testo*, Rome, 1928, in-8°.

A. H. SALONIUS, *Zur Sprache der griechischen Papyrus-Briefe*, Helsingfors, 1927 (c. r. P. Chantraine, R. C., t. XLV, p. 293 ; Helbing, Ph. W., 48, 1928 ; A. S. Hunt, Cl. R., 1928, p. 148).

F. SCHULTHESS, *Zur Sprache der Evangelien* (Z. N. W., 21, 1922, p. 116 et 241).

A. SPERBER, *Septuaginta Probleme*, I, Stuttgart, 1929 (c. r. G. Bertran, Or. Lit., 33, 1930, 889).

C. H. TURNER, *Latinism of Marcus* (J. Th. St., 29, 1928, p. 346-361 ; 30, 1929, p. 4-11).

H. I. VOGELS, *Vulgatastudien*, Aschendorff, 1928, in-8°.

A. WIFSTRAND, *Εἰκότα, Emendationen und Interpretationen zu griechischen Prosaikern der Kaiserzeit*, I. *Zu Dion und Josephus*, Lund, 1931.

F. WUTZ, *Die Bedeutung der Transcriptionen in der Sept.* (Bibl. Z., 16, 1922-4, 193).

— *Die Transcriptionen von der Sept. bis Hieron.*, Stuttgart, 1925, Lief. 1 (c. r. R. Kittel, D. Lit. Z., 1925, 657.)

d) *Monographies* :

S. ANTONIADÈS (Mlle), *La langue et le style de Luc*, Paris, 1930 (Les

Belles Lettres, coll. néohellénique). (c. r. A. Meillet, B. S. L., nº 94, p. 89).

R. P. DE BRUYNE, *Le texte grec du 2e livre des Macchabées* (R. B., 1er Oct. 1930, p. 503).

R. BULTMANN, *Untersuchungen zum Johannes Evangelium* Z. N. W., 27, 1928, p. 113).

H. CADBURY, *The style and literary method of Luke*, Cambridge, 1920, in-8º.

P. R. COLEMAN NORTON, *The correspondance of St.John Chrysostom*, (Cl. Ph, 1929., t. XXIV, p. 27).

P. L. COUCHOUD, *Marc latin et Marc grec* (R. H. R., 96, 1927, p. 129).

C. DYOVOUNIOTIS, *L'interprétation inédite de l'Apocalypse de Jean par Michel Acominatos* (*Ἐπετ.*, t. V, 1928).

A. FITZGERALD, *The Essays and Hymns of Synesius of Cyrene*, 2 vol. Oxford 1930 (c. r. N. Terzaghi, B. Z., 1931, p. 70 ; A. Puech, R. E. G., t. XLIV (1931), p. 117).

G. GHEDINI, *La lingua greca di Marco Aurelio Antonino, Parte prima, Fonetica e morfologia*, Milan, in-8º, s.d. (c. r. P. Collart, R. E. G., t. XLII, p. 209 ; H. Frisk, Gn., 5, 1929, p. 35).

INNITZER, *Der Hymnus im Epheserbrief* (Z. K. Th., 28, 1904, p. 612).

LEON (Harry Joshua), *The language of the greek Inscriptions from the Jewish Catacombs of Rom.* Am. Ph. Ass., 58, 1927, 210-233).

J. LIST, *Das Antoniusleben des hl. Athanasius d. Gros.*, Athènes, 1930, (c. r. F. Halkin, B. N. J., 1931, p. 372).

A. PALLIS, *Notes on Luke and the Acts*, Oxford, 1928, in-4º.

H. PERNOT, *Un prétendu original latin de l'Evangile de Marc*, (R. H. R., 95, 1927, p. 43).

U. POHLE, *Die Sprache des Redners Hyperides in ihren Beziehungen zur κοινή*, *Leipzig*, 1928 (c. r. P. Kretschmer, Gl., 20, p. 232).

RADERMACHER (Ludwig), *Fünf Erlasse des Augustus aus der Cyrenaica* (Anz. Wiener Akad. der Wiss., 1928, p. 69-82, voir surtout article de STROUX).

A. RAHLFS, *Studie über den griechischen Text des Buches Ruth*, Berlin, 1922 (Mit. Sept.-Unt., III, 2).

O. SCHISSEL VON FLESCHENBERG, *Severus von Alexandreia, ein verschollener griechischer Schriftsteller des IV. Jahrh. n. Chr.* (B. N. J., 1931, cah. 1 et 2, p. 1).

SCHMID, *Der Epheserbrief des Apostels Paulus*, Fribourg, 1928, in-8º (Bibl. Studien, t. XXII).

C. A. SPULLER, *L'églogue des Isauriens*, Cernauţi, 1929 (c. r. D. Ginis, B. N. J., 1931, p. 191).

H. TURNER, *Marcian usage* (J. Th. St., 29, 1928, p. 279).

WAY (Sister Agnes Clar.), *The language and the style of the Letters of St. Basil*, Washington, 1927, in-8° (Patristic Studies, t. XIII), (c. r. A. Puech, R. E. G., t.XLII, p. 339 ; P. Chantraine, R. Ph., 54, 1928, p. 68).

4°) PHONÉTIQUE.

A. H. FORSTER, *The pronunciation of Greek in N. T. Times* (A. Th. R., 5, 1922, p. 108).

B. LAUM, *Das alexandrinische Akzentuationssystem*, Paderborn, 1928, (c. r. E. Hermann, Ph. W., 50, 1930, p. 228).

MANU LEUMANN, *Zum spätengriechischen -ῆυ-* (Gl., 11 (1921), p. 195).

5°) MORPHOLOGIE.

CH. DÖTTLING, *Die Flexionsformen lat. Nomina in den griechischen Papyri und Inschriften*, Basler Diss., Lausanne, 1920.

H. FRISK, *Participium und Verbum finitum im Spätgriechischen* (Gl., t. 17, 1928, p. 65).

D. C. HESSELING, *Een eigenaardig gebruik van het futurum in het Nieuwe Testament* (Mededeelingen der K. Akad. van Wetensch., Afdeel. Letterkunde, Deel 65, série A, n° 4, Amsterdam, 1928, in-8°).

D. C. HESSELING, *Het perfectum in het postclassieke Grieksch*, Amsterdam, 1928 (Mededeelingen der K. Akad. van Wetensch., Afdeeling Letterkunde, Deel 65, série A, n° 6).

B. OLSSON, I. *Die Gewerbenamen auf -ᾶς in den Papyri*, II. *Die Substantiva auf -τρον in den Papyri*, III. *Nominativ bei Zeitbestimmungen in den Papyri* (Aeg., t. VI, 1925, p. 247, 289 et 294).

V. POGORĚLOV, *Die Formen griechischer Wörter in der Evangelien von Kyrillos und Methodios* (B. Sl., 2, 1930, p. 1).

A. RAPAPORT, *Novi testamenti graeci verba recipiantne praepositione praefixa vim perfectae actionis necne?* Leopoli (Gubrynovicz), 1924, in-8° (Studia Leopolitana, éd. Witkowski, II), (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 80, p. 91).

A. T. ROBERTSON, *The Greek Article and the Deity of Christ* (Exp., VIII, 21, 1921, p. 82).

6°) SYNTAXE.

W. BESCHEWLIEW, *Der Gebrauch des Imp. Aor. und Praes.im altgr., Gebet* (Annuaire de l'Université de Sofia, Fasc. hist.-phil. XXIII, 4, Sofia, 1927).

O. BIRKE, *De particularum μὴ et οὐ usu polybiano*, Diss. Leipzig, 1925.

CADBURY, *ὅς and ὅστις* (Journ. of Bibl. Lit., 42, 1923 p. 150).

C. D. CHAMBERS, *On a use of the Aorist participle in Hellenistic* (J. Th. St., 24, 1923, p. 403).

N. D. COLEMAN, *Some noteworthy uses of εἰ or εἴ in Hellenistic Greek with a note on St Mark*, VIII, 12 (J. Th. St., 28, 1927, p. 159).

P. L. COUCHOUD, *La place du verbe dans Marc* (J. Th. St., 29, 1928 p. 47-51) (c. r. H. Pernot, R. E. G., t. XLIII, p. 464).

G. CUENDET, *L'impératif dans le texte grec et dans les versions gotique, arménienne et vieux slave des Évangiles*, Paris, 1925, in-8°.

A. DEBRUNNER, *Grundsätzliches über Kolometrie im N. T.* (Th. Lit. Bl., 1926, p. 231).

Rev. F. W.A. DICKINSON, *The use of the optative Mood in the Works of St. John Chrysostom*, Washington, 1926, in-8° (*Patristic Studies*, t. XI) (c. r. F Lévy, Ph. W., 47, 1927, p. 260 ; L. Méridier, R. E. G., t. XLII, p. 112).

D. EMRYS EVANS, *Case Usage in the Greek of Asia Minor* (Cl. Q., 15, 1921, p. 22).

M. GONZAGA, *Paratactic καὶ in the N. T.* (Cl. J., 21, 1925-26, p.580).

C. R. HARDING, *Subsequent Action expressed by the Aor. Pt.*, (Am. Phil. Ass., 57, 1926, p. XXXIX).

R. HELBING, *Die Kasussyntax der Verba bei den Septuaginta. Ein Beitrag zur Hebraismenfrage und zur Syntax der Κοινή*, Göttingen (Vandenhoeck und Ruprecht), 1928, in-8° (c. r. A. Debrunner, I. F., 48, 1920, p. 81 ; A. Meillet, B. S. L., n° 91, p. 105).

D. C. HESSELING et H. PERNOT, *Neotestamentica* (N. Ph., 12, 1927, p. 41).

W. P. HOEY, *The Use of the Optative Mood in the Work of St. Gregory of Nyssa*, Washington, 1930, in-8° (Patristic Studies, t. XXVI).

R. C. Horn, *The use of the subjunctive and optative Moods in the non literary papyri*, Philadelphie, 1926, in-8°.

M. F. Howard, *On the futuristic use of the aorist participle in Hellenistic Writers* J. Th. St., 24, 1923, p. 183 .

M. Johannessohn, *Der Gebrauch der Präpositionen in der Septuaginta* (Mitt. Sept. Unt., p. 167, 1926).

M. Johannessohn, *Der Gebrauch der Präpositionen in der Septuaginta*, (Nachr. Ges. W. Gött., 1925, p. 165) (c. r. A. Debrunner, B. Z., 28, 1928, II. Abt., p. 396).

M. Johannessohn, *Das Biblische καὶ ἐγένετο und seine Geschichte* (Z. V. Spr., t. 53, 1926, p. 161).

A. G. Laird *When is generic μὴ particular?* (Am. J. Ph., 43, 1922, p. 124).

Leeuwen Boomkamp (Melle K. Van), *Τί* et *διατί dans les Évangiles*, Paris, 1926 (R. E. G., t. XXXIX, p. 327 .

E. Lohmeyer, *Das Proömium des Epheserbriefes* (Th. Lit Bl., 1926, 120).

J. R. Mantey, *Newly discovered Meanings for οὖν* (Exp., VIII, 22, 1921, p. 205).

O. Merlier, *Note sur deux passages du IVe Évangile*, (B. C. H., t. L IV, 1930, p. 228).

A. Poutsma, *Over de tempora van de imperativus en de conjunctivus hortativus-prohibitivus in het Grieks* (Verh. Ak. Wet. Amsterdam, Afd. Letterkunde, 27, 2, 1928).

A. T. Robertson, *The causal use of ἵνα. Studies in early christianity*, p. 49, New-York, The Century C°, 1928.

A. T. Robertson, *The N.-T. use of μὴ with hesitant question in the ind. Mood* (Exp., VIII, 152, 1923).

A. T. Robertson, *The Aorist Participle for Purpose in the κοινή* (J. Th. St., t. 25, 1924, p. 286).

A. T. Robertson, *The use of ὑπὲρ in business documents in the Papyri* (Exp., III, 19, 1920, 321).

O. Schmitz, *Die Christus-Gemeinschaft des Paulus im Lichte seines Genetivgebrauchs*, Gütersloh, 1924 Paulusstudien, 2.)

R. Schütz, *Der parallele Bau der Satzglieder im N. T. und seine Verwertung für die Textkritik und Exegese*, Göttingen (Vandenhoeck und Ruprecht), 1920.

J. Waldis, *Die Präpositionsadverbien mit der Bedeutung « vor » in der Sept.*, Lucerne, 1921-2 (Beilage zum Jahr. der Kantonschule).

7° VOCABULAIRE, STYLE, LEXICOLOGIE.

W. W. G. BAUDISSIN, *Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte*, Giessen, 1929, I. *Der Gebrauch des Gottesnamens Kyrios in Septuaginta.*

H. P. BLOK, *Die griechischen Lehnwörter im Koptischen*, (Zeit. f. ägypt. Sprache 62, 1926, p. 49).

Ch. BRUSTON, *De quelques passages obscurs du Nouveau Testament* (R. E. G., t. XXXVIII, 1925, p. 16).

P. COUCHOUD, *Le style rythmé dans l'épître de St.Paul à Philémon* (R. H. R., 96, 1927, p. 129).

G. CUENDET, *L'ordre des mots dans le texte grec et dans les versions gothique, arménienne, et vieux slave des Évangiles.* Première partie : *Les groupes nominaux*, Paris, 1929, in-8° (Coll. lingu. Champion, t. XXVI) (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 91, p. 53).

P. DEBOUXHTAY, *Le sens de ἀποκόπτομαι (Gal.*, V, 12), (R. E. G., t. XXXIX, p. 323 .

A. DEBRUNNER *Zur Uebersetzungstechnik der Septuaginta* (Beihefte zur Zeitschr. f. d. Alt. Wiss., 41, 1925, 69).

DINNEEN (Sister Lucilia), *Titles of adress in Christian greek epistolography to* 527 *A. D.*, Washington, 1929, in-8° (c. r. A. d'Alès, R. E. G., t. XLIII, p. 354).

S. EITREM et G. RUDBERG *Symbolae Osloenses*, fasc. IX, 1930, in-8°, (art. Lyder Brun et A. Fridrichsen) (c. r. A. Puech, R. E. G., t. XLIV, p. 460).

P. FIEBIG, *Die Erzählungsstil der Evangelien im Lichte des rabbinischen Erzählungsstils untersucht*, Leipzig, 1929.

FRIDRICHSEN (Anton), *Zum Stil des paulinischen Peristasenkatalogs*, 2 *Cor.*, 11, 23 *sq.* (Symbolae Osloenses, 7, 1928, 25-9).

E. HAWIND, *De ratione citandi in Ciceronis, Plutarchi, Senecae, N. T. scriptis obvia*, Diss. Marbourg, 1921.

HOFFMANN, *Ausdruckverstärkung*, Göttingen, 1930.

J. W. HUNKIN, *Pleonastic ἄρχεσθαι in N. T.* (J. Th. St., 25, 1924, 390).

M. JOUSSE, *Etudes de psychologie linguistique, le style oral*, Paris, 1921 (c. r. A. Loisy, R. C., 1925, p. 264 ; *Journ. de Psych.*, 15 mai 1923).

K. KERÉNYI, *Εὐλάβεια, über einen Bedeutungsverwandten des latein. Wortes*, religio (B. N. J., 1929-30, p. 308-316)

E. KITTEL, *Die Schallanalyse und das N. T.* (Th. Lit. Bl., 1922, 1, 17, 289).

H. KÜNNECKE, *De Latinorum vocabulorum graece transcriptorum, quae sunt apud priorum saeculorum historicos scriptores, rationibus grammaticis*, Diss. Münster, 1923.

H. LIETZMANN, *Schallanalyse und Textkritik*, Tübingen, 1922.

I. A. LJUBARSKIJ, *Zur Wortbildungslehre der N. T. κοινή und die N. T. κοινή im Lichte der modernen Sprachforschung*, Kamjenec, 1926 (c.r. Smirnov, *Mém. de la Sect. hist. phil. de l'Acad. des Sciences*, 18, 1928, p. 318).

B. MEINARSMANN, *Die lateinischen Wörter und Namen in den griechischen Papyri*, Leipzig, 1927 (c. r. Hombert, R. B. Ph. H., 8, 1929, p. 560).

G. MILLIGAN, *The vocabulary of the Greek Testament*, 5e partie, Londres, 1925.

J. H. MOULTON et G. MILLIGAN, *The vocabulary of the Greek Testament*, t. VII, Londres, 1928.

H. OSBORNE, *Συνείδησις* (J. Th. St., 32, 1930-31, p. 167).

—, *Σύνεσις und συνείδησις* (Cl. R., 1931, p. 8).

E. OWEN, *Δαίμων and Cognate Words* (J. Th. St., 32, 1930-31, p. 133).

H. PERNOT, *Une correction à Luc, VI*, 35 (c. r. Ac. I. B. L., 1929, p. 277).

L. PRESTIGE, *Περιχωρέω* and *Περιχώρησις in the Fathers* (J. Th. St., 29, 1928, p. 242).

H. J. ROSE, *The Clausulae of the Pauline Corpus* (J. Th. St., 24, 1923, 12 ; 25, 1924, 17).

W. SCHANZE, *Schallanalyse und Bibelkritik* (Chr. W., 40, 1926, 117, 289).

— *Das N. T. schallanalytisch untersucht*, 1e *Stück, der Galatenbrief*, Leipzig, 1918 ; 2e éd., 1919 (c. r. Lietzmann, Gött. g. Anz., 1929, p. 223, 401 ; Jülicher, *Prot. Monathsefte*, 1930, p. 41).

E. SIEVERS, *Die paulin. Briefe klanglich untersucht und herausgegeben*, I. Heft, Leipzig, 1926.

— *Der Textaufbau der Evangelien klanglich untersucht*, Leipzig, 1931.

F. SLOTTY, *Der sogenannte Pluralis modestiae*, (I. F., 45, 1927, p. 348).

C. H. TURNER, *Diminutiv in N. T.* (J. Th. St., 29, 1928, p. 346).

WINDISCH, *Die Verstockungsidee in Mc. VI*, 12 *und das Kausale ἵνα der späteren κοινή* (Z. N. W., 26, 1927, p. 203).

L. Wohleb, *Beobachtungen zumErzählungsstil des Markus Evangeliums* Röm. Q., 36, 1928, p. 185).

H. Wutihnow, *Die semitischen Menschennamen in griechischen Orient*, Leipzig, 1930.

III. GREC MÉDIÉVAL ET BYZANTIN.

1°) Textes.

N. A. Béis, *Ἐρωφίλη*, Athènes, 1926 (éd. *Στοχαστής, Μεσαιωνικά*, III).

—, *Die Inschriftenaufzeichnung des Kodex Sinaïticus Graecus* 508 (976) *und die Maria-Spiläotissa Klosterkirche bei Sille* (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie, n° 1, 1922, p. 81).

J. Bidez, *Œuvres complètes de l'Empereur Julien*, t. I, 2e partie : *Lettres et Fragments*, Paris (Les Belles Lettres), 1924 (c. r. P. Shorey, Cl. Ph., t. 20, 1925, p. 161 ; G. Ammon, Ph. W. t. 46, 1926, p. 235) ; 1e partie : *Discours de Julien César*, Paris (ib.), 1932.

G. Cammelli, *Démétrius Cydonès, Correspondance*, Paris, 1920 (Les Belles Lettres, Coll. byzantine) (c. r. C. Cessi, Aev., 1931, p. 94).

R. Cantarella, *Basilio Minimo, scolii inediti con introduzione e note* (B. Z., t. XXV et XXVI), (c. r. A. Puech, R. E.G., t. XL, p. 274).

E. Darko, *Laonici Chalcocondylae Historiarum Demonstrationes*, t. II, liv. VIII-X, Budapest, 1927 (c. r. R. Guilland, R. E. G., t. XLII, p. 443 ; G. Moravcsik, B. N. J., 1931, p. 355).

H. Grégoire et M.-A. Kugener, *Vie de Porphyre de Gaza par Marc le Diacre*,1930,Paris (Les Belles Lettres,Collection byzantine) (c. r. R. Guilland, R. E. G., t. XLIV, p. 435 ; P. Maas, B. Z., 1931, p. 73 ; F. Halkin, An. Boll. 49, 1931, p. 155-160 ; F. Cumont, R. B. Ph. H. 9, 1930, p. 922-924 ; A.Puech, R. E. G., t. XLIV, p. 435, etc.)

S. Kauchcisvili, *Georgii Monachi Chronicon*, Tiflis, 1920 (c.r. Benesevič, B. N. J., 1931, p. 371).

St. Kyriakidès, *Διγενὴς Ἀκρίτας*, Athènes, 1925, in-8°.

G. Méliadès, *Βέλθανδρος καὶ Χρυσάντζα*, Athènes, 1925 (éd. *Στοχαστής, Μεσαιωνικά*, II).

Paschalis (Dém.), *Οἱ δέκα λόγοι τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου*, (*Λαογρ.*, *Θ*, p. 305-440 : texte de la langue des xve et xvie siècles, trouvé à Andros) ; cf. *Byzantion*, IV, p. 171-178.

E. RENAULD, *Michel Psellos, Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance*, t. II, 1928, Paris (Collection Byzantine, Les Belles Lettres), (c. r. R. Guilland, R. E. G., t. XLIII, p. 345 ; J. Sykoutris, B. Z., II. Abt., 29, 1929, p. 40 ; Sakellariou, B. Z., 27, 1927, II. Abt., p. 99 ; H. Grégoire, *Byzantion*, t. II, 1925, p. 550 et IV, 1927-28, p. 716-28).

G. SOYTER, *Byzantinische Geschichtschreiber und Chronisten. Ausgewählte Texte mit Einleitung, kritischem Apparat und Kommentar*, Heidelberg (Winter), 1929, in-8° (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 91, p. 102 ; R. Guilland, R. E. G., t. XLIII, p. 349 ; E. Stein, Gn., 7. vol., cah. 9, p. 433 ; P. Kretschmer, Gl., 1931. p. 236).

G. SOYTER, *Byzantinische Dichtung. Ausgewählte Texte*, Heidelberg, Winter, 1930, in-8° (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 94, p. 91).

W. C. WRIGHT, *The Works of the Emperor Julian with an English Translation*, 3 vol., Londres, 1923 (c. r. P. Shorey, Cl. Ph., t. 20, 1925, p. 163 ; G. Ammon, Ph. W., t. 46, 1926, p. 273).

S. A. XANTHOUDIDÈS, *Ἐρωτόκριτος*, Athènes, Sidéris, 1928 (c. r. D. C. Hesseling, B. Z., 29, 1929, II. Abt., p. 50).

2°) OUVRAGES D'ENSEMBLE.

a) *Généralités* :

K. AMANTOS, *Γλωσσικαὶ παρατηρήσεις εἰς μεσαιωνικοὺς συγγραφεῖς* (*Ἐπετ.*, 1925, t. II, p. 277).

G. CAMMELLI, *Gli Studi Bizantini in Italia*, E. O., I, 1921-2).

G. N. HATZIDAKIS, *Μεθοδικὰ καὶ ἐτυμολογικά* (*Ἀθ.*, 30, 1925, p. 177 ; 12 études byzantines et néogrecques).

G. N. HATZIDAKIS, *Μικραὶ συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς μεσαιωνικῆς καὶ νεωτέρας γλώσσης* (*Ἐπιστ. Ἐπετ.*, 1, 1929, p. 3.)

G. N. HATZIDAKIS, *De la nécessité d'un dictionnaire du grec médiéval* (*Ἐπετ.* VI, 1929).

P. JERNSTEDT, *Mittelgriechisches und Zakonisches*, (B. N. J., t. III, 1922, p. 81, 263).

Mélanges Ch. Diehl, Paris, 1930.

G. MERCATI, *Studi bizantini e neoellenici*, vol. III, Rome, 1931.

G. ROHLFS, *Autochthone Griechen oder byzantinische Gräzität?* (R. L. R., 4, 1927, p. 118).

b) *Monographies* :

F. Boulenger, *Remarques critiques sur le texte de l'empereur Julien*, Paris, 1922, in-8° (Mémoires et Travaux des Facultés catholiques de Lille, t. XXIII).

R. Guilland, *Essai sur Nicéphore Grégoras, l'homme et l'œuvre* Paris (Geuthner) 1926.

— *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, Paris, 1927 (Les Belles Lettres, Coll. Byz.) (c. r. S. Lindstam, B. Z., II. Abt., 29, 1929, p. 304 ; H. Grégoire, *Byzantion*, t. III, fasc. 2, p. 468 ; Sykoutris, B. N. J., t. VII, 1930, p. 467 ; E. Renauld, R. E. G., t. XLII, p. 355).

G. Moravcsik, *Ἄγνωστον ἑλληνικὸν Χρονικὸν περὶ τῆς ἱστορίας τῶν ὀθωμανῶν Σουλτάνων* (*Πρακτ. τ. Ἀκαδ. Ἀθ.*, 5, 1930, 447-450).

E. Orth, *Photiana*, Leipzig, 1928, in-8°.

E. Renauld, *Un Appendice aux Ὀνομαστικά Byzantins* (R. E. G., t. XXXVII, 1924, p. 172).

J. Sajdak. *Ioannis Kyriotis Geometrae Hymni in S. S. Deiparam*, Posnan, 1931 (c. r. J. List., B. N. J., 1931, p. 353).

O. Schissel von Fleschenberg, *Theodoros von Kynopolis*, (B. N. J., 1931, p. 331).

D. Tabachovitz, *Sprachliche und textkritische Studien zur Sprache des Theophanes Confessor*, Uppsala, 1926 (c.r. Olsson, Ph. W. 48, 1929, p. 417 ; Maas, B. Z., 28, 1928, p. 109).

— *Ein Paar lexikalische Bemerkungen zur Historia Lausiaca des Palladius* (B. Z., 30, 1929, p. 228-231).

3°) Phonétique.

G. N. Hatzidakis, *Φωνητικὰ καὶ ἐτυμολογικά* (*Λεξ. ἀρχ., Παράρτημα τῆς Ἀθηνᾶς*, p. 1 et sq.)

Ch. Pantélidès, *Βυζαντινὰ καὶ Νεοελληνικά* (*Ἀθ.*, t. 41, 1929, p. 34).

4°) Morphologie.

W. Beschevliev, *Mittelgriechisches* (Gl., 17, 1928, p. 66).

Ph. Koukoulès, *Βυζαντινῶν τινων ἐπιθέτων σημασία καὶ ὀρθογραφία* (*Ἐπετ.*, 55, 1928, p. 3).

5°) Syntaxe.

F. Boulenger, *Essai critique sur la syntaxe de l'Empereur Julien* Paris, 1922, in-8°, Mémoires et Travaux des Facultés catholiques de Lille, t. XXII (c. r. S. Reiter, Ph. W., t. 45, 1925, p. 571).

6°) Vocabulaire, Style, Lexicologie.

K. Amantos, *Γλωσσικά* (B. Z., 28, p. 14-24 ; origine de quelques noms de famille).

Arnim (Maximilien), *Index verborum a Philone Byzantio in Mechanicae syntaxis libris quarto quintoque adhibitorum*, Leipzig (Teubner), in-8°, s. d. [1926] (c. r. A. Puech, R. E. G., t. XLII, p. 341).

A. M. Dawkins, *Notes on the Vocabulary of the Cypriote Chronicle of Leontios Makhairas* (B. N. J., t. III, 1922, p. 137).

W. Goeber, *Questiones rhythmicae imprimis ad Theodoreti historiam ecclesiasticam pertinentes*, Berlin, 1926, in-8°.

P. Haas, *Zum Wortakzent im byzantinischen Pentameter* (B. N. J., III, 1922, p. 163).

Ph. Koukoulès, *Αἱ ὑποκοριστικαὶ καταλήξεις -ίσκος, -ίσκιον ἐν τῇ μεσαιωνικῇ καὶ νέᾳ ἑλληνικῇ* (*Ἀθ.*, 41, 1929, p. 181).

— *Ὀνόματα καὶ εἴδη ἄρτων κατὰ τοὺς Βυζαντινοὺς χρόνους* (*Ἐπετ.*, t. V, p. 36-52).

K. Kumaniecki, *Zu Prokops Anekdota* (B. Z., 27, p. 19-21, sur le rythme et l'accent).

W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg (1911-1924) (c. r. K.Dieterich, B.Z., 27, 1927, II. Abt., p. 117).

G. Moravcsik, *Die archaïsierenden Namen der Ungarn in Byzanz* (B. Z., 30, 1929, p. 247-253).

Ch. Pantélidès, *Βυζαντινὰ καὶ Νεοελληνικά* (*Ἀθ.*, 41, 1929, p. 34-46 série d'étymologies).

— *Περὶ τῆς Βυζαντινῆς λέξεως καροῦρα* (*Ἀθ.*, 42, 1930, p. 227).

A. Papadopoulos, *Καμελλαύκιον*, (*Ἐπετ.*, 5, 1928, p. 293-299, étymologie latine de ce mot).

P. Phourikès, *Παρατηρήσεις εἰς τὰ τοπωνύμια τῶν χρονικῶν τοῦ Μορέως* (*Ἀθ.*, t. 40, 1928, p. 26).

E. Renauld, *Lexique choisi de Psellos, Contribution à la lexicographie byzantine*, Paris, 1920 (c. r. H. Bănescu, B. N. J., t. IV, 1924, p. 133).

G. Stamnopoulos, *Βόλτες ὀνοματολογικές, Σειρὰ πρώτη*, Athènes (Kalergis), 1929, in-8°.

F. A. Wood, *Greek Fish-Names* (Am. J. Ph., in-8°, 1927).

F. Zucker, *Ueber Sprache und Stil frühbyzantinischer Urkunden* (B. Z., 30, 1929, 146-154).

IV. GREC MODERNE.

A. Langue Commune.

1°) Ouvrages d'ensemble.

a) *Textes* :

D. Cohen et J. van Ijzeren, *Grieksch Leesboek*, Groningue et La Haye (Wolters), 1925, in-8°, p. 131-207 (c. r. H. Pernot, R. E. G., t. XXXIX, p. 203).

D. C. Hesseling et H. Pernot, *Chrestomathie néohellénique*, Paris, 1925, in-16 (Les Belles-Lettres, coll. de l'Institut néohellénique, IV).

b) *Grammaires d'ensemble* :

K. Chondromitos, *Μεθοδικὴ Γραμματικὴ τῆς Δημοτικῆς*, Athènes, 1926.

D. P. Damaskinos, *Διδακτικὴ Γραμματικὴ (γιὰ τὴν 5. τάξη τοῦ δημοτικοῦ)*, Athènes (Démétrakos), 1930.

G. Hatzidakis, *Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης* (*Ἀθ.*, 39, 1927, p. 56, et 41, 1929, p. 3).

E. Kalitzounakis, *Grammatik der neugriechischen Schriftsprache* (Sammlung Göschen, 947), Berlin-Leipzig, 1927 (c. r. H. Pernot, R. E. G., t. XLII, p. 354).

P. Kikauka, *Grammaire grecque*, Riga, 1926.

A. Meillet, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1928, 2e éd., chapitres I, XII, XIII, XVI, XVII (c. r. A. Meillet, B. S. L., 1929, p. 72, surtout p. 74).

L. Roussel, *Grammaire descriptive du Roméique littéraire*, in-8°, Paris, 1922, de Boccard (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, Fasc. 122).

A. Thumb, *Grammatik der neugriechischen Volkssprache*, 2e éd. (revue par Kalitsounakis), Leipzig, 1928, in-12 (c. r. G. Soyter, Ph. W., 49, 1929, p. 137).

Τύποι καὶ κανόνες τῆς κοινῶς ὁμιλουμένης νεοελληνικῆς, μελέτη γραμμένη ἀπὸ Ἀθηναίους, Athènes, 1931.

A. Tzartzanos, *Γραμματικὴ τῆς νέας Ἑλληνικῆς γλώσσης (τῆς ἁπλῆς καθαρευούσης)*, Athènes, 1930, in-8° (Démétrakos).

c) *Dictionnaires* :

Dictionnaire encyclopédique (*Ἐγκυκλοπαιδικὸν Λεξικόν*), édition Eleftheroudakis, 12 vol., Athènes, 1928-1931, et *Grande Encyclopédie hellénique* (*Μεγάλη ἑλληνικὴ ἐγκυκλοπαιδεία*). Edition « Pyrsos », Athènes, en cours de publication depuis 1926.

Constandinidhis, *Grand Dictionnaire de la langue grecque*, 2 vol., Athènes, 1928 (Sidéris).

Jannaris, *Dictionnaire grec*, 2 vol., Athènes, 1928 (Sidéris).

Karathanos, *Dictionnaire français-grec*, Athènes, 1926 (Sidéris).

S. Sarivaxénis, *Dictionnaire commercial français-grec*, Athènes, 1930, in-8°.

Schinas et Lébadhis, *Grand Dictionnaire français-grec*, Athènes, 1928 (Sidéris),

Vlachos, *Dictionnaire grec-français*, Athènes, 1928 (Sidéris).

P. Vlastos, *Συνώνυμα καὶ συγγενικ , τέχνες καὶ σύνεργα*, Athènes, 1931.

Vyzantios, *Dictionnaire grec-français et français-grec*, 2 vol., Athènes, 1928 (Sidéris).

2°) Ouvrages spéciaux.

a) *Phonétique* :

G. Amantos, *Γλωσσικά* (B. Z., 28, 1928, I. Abt., p. 14).

G. N. Hatzidakis, *Alt- und Neugriechisches* (B. Z., p. 218, t. 30, 1930).

St. Xanthoudidès, *Γλωσσικαὶ Ἐκλογαί*, (*Ἀθ.* 38, 1927, p. 119).

b) *Morphologie* :

K. Dieterich, *Die Suffixbildung im Neugriechischen* (B. A., 4, 1928, p. 104) (c. r. P. Kretschmer, Gl., 1931, p. 196).

J. Kakridès, *Περὶ τῶν εἰς - γ ο ς στερητικῶν ἐπιθέτων τῆς νέας Ἑλληνικῆς* (*Ἀθ.*, 38, 1927, p. 194).

J. Kalitsounakis, *Ὑπάγω, ein Beitrag zu der Entwicklung der Bedeutung und der Form des Verbums* (B. Z., XXIX, 1929 .

A. A. Papadopoulos, *Γλωσσικαὶ Παρατηρήσεις* (*Ἀθ.*, 37, 1926, p. 167 ; I. *Ἐπίθετα οὐδέτερα λήγοντα εἰς -ι*, II. *Ὀνόματα λήγοντα εἰς -οῦσα*).

M. TRIANTAPHYLLIDÈS, *Ἡ γενικὴ τῶν ὑποκοριστικῶν σὲ -άκι καὶ τὸ νεοελληνικὸ κλιτικὸ σύστημα*, (B. N. J., V, 1926, p. 27 .

M. TRIANTAPHYLLIDÈS, *Ὁ τονισμὸς τῆς γενικῆς τῶν προπαροξυτόνων ἀρσενικῶν σὲ -ος καὶ οὐδετέρων σὲ -ο*, (B. N. J., V, 1926, p. 307 ; B. Z., XX X, 1920, p. 22.).

c) *Syntaxe* :

G. ANAGNOSTOPOULOS, *Ein kleiner Beitrag zur neugriechischen Syntax* (Donum natale Schrijnen), 1929, p. 421.

G. HATZIDAKIS, *Περὶ μεταβιβαστικῆς διαθέσεως πολλῶν ῥημάτων* (*Πρακτικὰ τοῦ Ἔτους*, 2, 1927, p. 16).

H. JENSEN, *Zur Syntax des Neugriechischen* (I. F., 47, 1929, p.289).

E. KIEKERS, *Sprachwissenschaftliche Miscellen*, IV, Dorpat, 1926, in-8° (Place du verbe grec).

S. MÉNARDOS, *Περὶ τῶν τοπικῶν ἐπιθέτων τῆς νεωτέρας Ἑλληνικῆς* (*Ἐπετ.*, 14, 1927, p. 392).

O. SKIMINA, *État actuel des études sur le rythme de la prose grecque*, Lwow, 1930.

A. TZARTZANOS, *Νεοελληνικὴ σύνταξις ἤτοι συντακτικὸν τῆς νέας ἑλληνικῆς γλώσσης*, Athènes (Kollaros), 1928, in-8° (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 91, p. 107 ; H. Pernot, R. E. G., t.XLIII, p. 1354 ; Hatzidakis, B. N. J., 1930, t. VII, p. 179 ; E. Schwyzer, Gn., vol. 7, cah. 7, p. 401).

d) *Etymologie, Vocabulaire* :

K. AMANTOS, *Die Erforschung der heutigen Ortsnamen im Griechenland* (Z. f. Ortsn., V, 67-70 ; noms de Céphallonie).

St. DEINAKIS, *Γλωσσικά* (*Ἀθ.*, XXXVIII, 1926, p. 67).

—, *Ποικίλα Φιλολογικά* (*Ἀθ.*, XLI, 1929, p. 67).

G. N. HATZIDAKIS, *Etymologisches und Methodologisches* (Gl. 15, 1926, p. 139).

—, *Μεθοδικὰ καὶ Ἐτυμολογικά* (*Ἀθ.* 36, 1925, p. 177).

—, *ἀκμὴν - ἀκόμα* (*Ἀθ.* 62, 1930, 42, p. 79).

A. C. HATZIS, *Ἀθηναϊκὰ οἰκογενειακὰ ὀνόματα* (*N. Ἑλλ.*, 1925) (c. r. H. Pernot, R. E. G., n° 179, p. 199).

— *Σημασιολογικὰ καὶ ἐτυμολογικά* (*Ἀθ.*, 41, 1929, p. 202).

Ph. KOUKOULÈS, *Ἐτυμολογικά* (*Ἀθ.*, 35, 1924, p. 191 ; étude des mots : *καρκάλλι, μοῦντζα, Πορταρέα, κουτσός, ἄντζα, βαρδάρις*).

—, *Παρατηρήσεις εἰς τὸ Ἑλληνικὸν γλωσσάριον τοῦ* Du Cange (*Ἀθ.*, 42, 1930, p. 35).

P. KRETSCHMER, *Brot und Wein im Neugriechischen* (Gl., 15, 1926, p. 60 .

St. KYRIAKIDÈS, *Ὁδηγίαι διὰ τὴν μετονομασίαν κοινοτήτων καὶ συνοικισμῶν ἐχόντων τουρκικὸν ἢ σλαβικὸν ὄνομα*, Athènes, 1926, in-8°.

R. LOEWE, *Namen des Wirbelwindes im Deutschen und im Neugriechischen* (I. F., 47, 1929, p. 272).

S. MÉNARDOS, *Περὶ τῶν τοπικῶν ἐπιθέτων τῆς νεωτέρας Ἑλληνικῆς* (*Ἐπετ.*, V, p. 283-292).

S. MÉNARDOS, *Μεταπλασμοὶ ὀνομάτων* (*Ἀθ.*, 41, 1929, p. 47-55).

S. MÉNARDOS, *Ἱστορία τῆς λέξεως « περίπου »* (B. Z., 30, 1929, p. 241-3).

X. PANTÉLIDÈS, *Ἐτυμολογικά* (*Ἀθ.*, 38, 1927, p. 49).

A. A. PAPADOPOULOS, *Οἱ γαλλισμοὶ τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης* (*Ἀθ.* 42, 1930, p. 4).

M. PHILINDAS, *Γλωσσογνωσία καὶ γλωσσογραφία ἑλληνική*, 3 vol., Athènes, 1924-26.

Sp. N. PHILIPPOS *Φιλογλωσσσικὰ μελετήματα. Πόθεν ἡ λέξις γάϊδαρος* (*Ἀνατύπωσις τῆς Μεγάλης Ἑλληνικῆς Ἐγκυκλοπαιδείας*), Athènes, 1928.

N. POLITIS, *Γνωμοδοτήσεις περὶ μετονομασίας συνοικισμῶν καὶ κοινοτήτων*, Athènes, 1920.

J. PSICHARI, *Sainte Euthymie ou les tribulations d'un linguiste* (*Byzantion*, t. I, 1924, p. 501).

L. ROUSSEL, *Karagheuz ou un Théâtre d'Ombres à Athènes*, 2 vol., Athènes, in-8°, 1921, t. II, p. 56 et suiv.

St. XANTHOUDIDÈS, *Γλωσσικαὶ ἐκλογαί*, 12 études de vocabulaire (*Ἀθ.*, 38, 1926, p. 119).

3°) QUESTIONS PARTICULIÈRES.

a) *Versification* :

D. MOATZOU, *Ὁ Ἑλληνικὸς στίχος ἀπὸ τοὺς Βυζαντινοὺς χρόνους ὡς σήμερα* (*Ἀναγ.*, II, 1928, p. 204, 265 et 303) (c. r. *Λίνος Πολίτης*, N. B. J., 1931, p. 196).

L. ROUSSEL, *La Versification d'André Kalvos*, Athènes, 1922.

G. SOUMÉLIDÈS, *Στοιχειώδη Μαθήματα Στιχουργικῆς τῶν νεοελλήνων Ποιητῶν*, Athènes, 1929.

G. SOYTER, *Das volkstümliche Distichon bei den Neugriechen*, Athènes, 1925, in-8° (c. r. F. Dölger, Ph. W., t. 46, 1926, p. 709 ; *Λίνος Πολίτης*, N. B. J., 1931, p. 196).

P. H. VOUTIÉRIDÈS, *Νεοελληνικὴ Στιχουργική*, Athènes (J. D. Kollaros), 1929, in-8° (c. r. H. Pernot, R. E. G., t. XLIII, p. 353 ; *Λίνος Πολίτης*, B. N. J., 1931, p. 196).

b) *Question de la langue* :

Mme P. ARGYROPOULOU, *Σκέψεις περὶ τοῦ καθορισμοῦ τῆς νεοελληνικῆς*, Athènes, 1926, in-8 (Bartsos).

J. C. CORDATO, *Δημοτικισμὸς καὶ δασκαλισμός*, Athènes, 1925.

G. HATZIDAKIS, *Διάλεξις*, Athènes, 1926, in-8 (Sakellarios).

—, *Διατί εἶμαι μὲν δημοτικιστής, ἀλλὰ δὲν γράφω τὴν δημοτικήν*, Salonique, 1927, in-8 .

J. Th. KAKRIDÈS, *Τὸ πρόβλημα τῆς ὀρθογραφίας μας* (*Ἡμερ.*, 1927, p. 193).

LASCARIS (Melle), *Les Korakistiques de Rizos Néroulos, texte et traduction*, Paris (Les Belles Lettres), 1928, Introduction, p.1-34 (c. r. Baud-Bovy, B. N. J., 1931, p. 393).

A. E. MÉGAS, *Ἱστορία τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος*, 2 parties, Athènes, 1925-27, in-8° (Collaros).

J. PSICHARI, *Un pays qui ne veut pas de sa langue*, Paris, 1928 (Extrait du *Mercure de France*, 1er Octobre).

A. STEINMETZ, *Die Sprachfrage in Griechenland*, Sudöstliche Worte, (1, 1929, 138).

M. TRIANTAPHYLLIDÈS, *Δημοτικισμός*, Athènes, 1926, in-8 (*Ἑστία*).

c) *Linguistique interbalkanique* :

V. BOGREA, *Semantism românesc și semantism balcanic*, Bianu's Festschrift, Bucarest, Cultură Națională, 1927, in-8°.

C. C DICULESCU, *Römisch-Dazien im Spiegel der Inschriften und der heutigen Sprache*, I. *Griechische Elemente* (Dac., 4, Cluj, 1926, in-8°).

N. IORGA, *Le grec dans les pays roumains* (documents du grec vulgaire), B. S. H. A. R., 11, 1924, p. 137.

H. KRAHE, *Die alten balkanillyrischen geographischen Namen*, Heidelberg, 1925.

D. LAZAREVIČ, *Les dialectes serbes du sud en contact avec les parlers*

grecs, (en serbe) (Glasnik skopskog Naučnog Društva, 5, 1929, p. 216).

A. MAZON, *D'une formation verbale slave d'origine gréco-turque*, p. 265 des Mél. Vendryes, Paris, in-8°, 1925 (Collect. linguist. Champion, t. XVII).

G. PASCU, *Dictionnaire étymologique macédo-roumain*, Czernowitz 1927, in-8°, 2 vol. (le 2e volume intéresse le grec moderne).

G. PASCU, *Rumänische Elemente in den Balkansprachen*, Genève, 1924 (Biblioteca dell' Archivum Romanicum, Série II, t. IX, Die Rumänischen Elemente des Griechischen.)

Kr. SANDFELD, *Balkanfilologien. En oversigt over dens resultater og problemer*, Copenhague, 1926, in-8° (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 84, p. 65).

— *Linguistique balkanique, Problèmes et résultats*, Paris, in-8°, 1930 (Collect. linguist. Champion, t. XXXI) (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 94, p. 58 ; Weingart, B. Sl.; 1931, p. 224).

A. SELIŠČER, *Des traits linguistiques communs aux langues balkaniques : un balkanisme ancien en bulgare* (R. E. S., 5, 1925, p. 38).

P. SKOK, *Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques (Byzantion*, VI, 1931, p. 371).

G. WEIGAND, *Balkan-Archiv*, fondé en 1925 à Leipzig.

G. WEIGAND, *Das Albanische in Attika* (B. A., 1926, p. 100).

G. WEIGAND *Das Suffix -ul in den Balkansprachen* (B. A., 1 1926, p. 147).

G. WEIGAND, *Die Wiedergabe der slavischen Laute in den Ortsnamen des Peloponnesos* (B. A., t. IV, p. 1-52) (c. r. P. Kretschmer, Gl., 1931, p. 198).

d) *Prononciation du grec* :

E. DRERUP, *Die Schulaussprache des Griechischens von der Renaissance bis zur Gegenwart*, 1e part., Paderborn, 1930 (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 97, p. 100).

B. **Dialectologie.**

1°) GÉNÉRALITÉS.

G. ANAGNOSTOPOULOS, *Die Erforschung des Mittelgriechischen und die neugriechischen Dialekte* (B. Z., 30, 1930, p. 220).

2°) ÉTUDES SUR LES PARLERS.

a) *Attique* :

P. PHOURIKÈS, *Συμβολὴ εἰς τὸ τοπωνυμικὸν τῆς Ἀττικῆς* (*Ἀθ.*, 41, 1929, p. 77).

J. SARRÈS, *Τὰ τοπωνύμια τῆς Ἀττικῆς* (*Ἀθ* , 40, 1928, p. 117).

b) *Péloponèse* :

1. Corinthe :

P. KRETSCHMER, Korinth. *ἔνι* « ist » (Gl., 12, 1922, p. 152).

2. Magne :

A. MIRAMBEL, *Etude descriptive du Parler Maniote Méridional*, Paris (E. de Boccard), in-8°, 1929 (Travaux et Mémoires publiés par les Professeurs de l'Institut Supérieur d'Études françaises et les Membres étrangers de l'École Française d'Athènes, Fascicule I).

A. MIRAMBEL, *Etude de quelques textes maniotes*, (E. Leroux) Paris, in-8°, 1929 (Collection de Documents Linguistiques, dirigée par MM. Meillet et Vendryes, Fasc. II) (c. r. Dawkins, Byzantion, p. 676, fasc. II, 1930 ; L. Roussel, R. E. A., Janvier 1931 ; Kalamatianos, B. N. J., t. VII, 1930, p. 262 A. Meillet, B. S. L., n° 94, p. 9 ; H. Pernot, R. E. G., t. XLIV, p. 445 ; G. Hatzidakis, *Ἀθ.*, 42, 1930, p. 86).

3. Tsakonie :

ANAGNOSTOPOULOS, *Tsakonische Grammatik*, Berlin-Athènes, 1928, in-8° (Texte und Forschungen byzantinischer und neugriechischer Philologie) (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 91, p. 108).

E. BOURGUET, *Le Dialecte Laconien*, in-8°, Paris, 1927 (Coll lingu. Champion, t. XXIII), passim, surtout p. 30, p. 134 et suiv. (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 84, p. 112 ; J. Vendryes, R. E. G., t. XLII, p. 463 ; L. Roussel, R. E. A., janvier 1931).

DEFFNER, *Λεξικὸν τῆς τσακωνικῆς διαλέκτου*, Athènes, 1923 (c.r. E. Boisacq, *Byzantion*, 1, 1924, p. 590).

St. DÉINAKIS, *Παρατηρήσεις εἰς τὸ λεξικὸν τῆς τσακωνικῆς διαλέκτου τὸ ὑπὸ M. Λέφνερ ἐκδοθέν* (*Ἀθ.*, 39 1927, p. 192).

G. HATZIDAKIS, *Τσάκωνες* (B. Z., 27, 1927, 1. Abt., p. 321).

— *Ἐτυμολογικὰ καὶ μεθοδολογικά*, (*Ἀθ.*, 37, 1926, p. 3).

Ph. Koukoulès, *Τσακωνία καὶ Τσάκωνες* (B. Z., t. 26, 1926, I. Abteilung, p. 317).

c) *Grèce du Nord* :

1. Généralités :

Ἠπειρωτικὰ Χρονικά. Περιοδικὸν Σύγγραμμα, ἱδρυθὲν καὶ ἐκδιδόμενον προνοίᾳ τοῦ μητροπολίτου Ἰωαννίνων Σπυρ. Βλάχου, Jannina, 1e année, 1926, in-8 .

Θρᾳκικά, t. I, 1928.

A. Papadopoulos, *Γραμματικὴ τῶν βορείων ἰδιωμάτων τῆς νέας ἑλληνικῆς γλώσσης*, Athènes, 1926 (c. r. Anagnostopoulos, B. Z., 29, 1929, II. Abt., p. 63 ; E. Schwyzer, B. N. J., 6, 1928, p. 247).

2. Chalcidique :

A. Papadopoulos, *Περὶ τῶν γλωσσικῶν ἰδιωμάτων Ἄθω καὶ Χαλκιδικῆς* (*Λεξ. Ἀρχ.*, t. VI, 1923, p. 125).

3. Epire :

G. Anagnostopoulos, *Περὶ τοῦ ἰδιώματος τῆς ἐν Ἠπείρῳ Βουρμπιόνης καὶ τῶν περὶ αὐτὴν κωμῶν* (B. N. J., t. VII, 1930, p. 448).

G. Anagnostopoulos, *Γλωσσικὰ Ἀνάλεκτα. 2. Περὶ τοῦ ῥήματος ἐν τῇ ἐν Ἠπείρῳ ὁμιλουμένῃ* (*Ἀθ.*, 30, 1925, p. 61).

G. Anagnostopoulos, *Μικρὰ συμβολὴ εἰς τὴν μελέτην τῶν Ἠπειρωτικῶν τοπωνυμίων* (*Ἠπ. Χρ.*, t. I, 1926, p. 86).

P. Poulitsas, *Inscriptions et souvenirs de l'Epire du Nord* (*Ἐπετ.*, t V, p. 1928).

K. Stergiopoulos, *Περὶ τῶν τοπωνυμίων τῆς Νοτιοδυτικῆς Ἠπείρου* (*Ἠπ. Χρ.*, III, 1928, p. 321).

4. Saracatsans :

Carsten Höeg, *Les Saracatsans. Une tribu nomade grecque.* I. *Etude linguistique précédée d'une notice ethnographique.* II. *Textes (Contes et chansons), vocabulaire technique, index verborum*, Paris (Champion), in-8°, 1922-1926, (c. r. Anagnostopoulos, B. N. J., t. V, 1927, p. 228 ; A. Meillet, B S L. n° 80, p. 91 et n° 82, p. 61 : K. Dieterich, B. Z., 27, 1927, II. Abt., p. 347 ; Triantaphyllidès, Gött. g. Anz., 192, 1930, p. 1-14).

P. Skok, *Les Saracatsans* (en serbe) (Glasnik der Wiss. Gesellschaft in Skoplje), 3, 1928, p. 155.

5. Thrace :

B. Papachristodoulos, *Γλωσσάριο τῶν Σαράντα Ἐκκλησιῶν*, (*Θρ.*, t. II, 1929, p. 157).

M. Philindas, *Ἀπὸ τὴ γλώσσα τῆς Θρᾴκης* *Θρ.*, t. I, 1928, p. 221).

d) *Grèce insulaire:*

1. Généralités :

N. Mavris et E. Papadopoulos, *Λωδεκανησιακὴ Λύρα*, Port-Saïd, 1928, in-4° (Lexique à la fin de l'ouvrage).

Ch. G. Pantélidès, *Φωνητικὴ τῶν νεοελληνικῶν ἰδιωμάτων Κύπρου, Δωδεκανήσου καὶ Ἰκαρίας*, Athènes (Sakellarios), 1929, in-8°, (*Ἀθ*, t. XLI, *Βυζαντινὰ καὶ Νεοελληνικά*, fasc. 1) (c. r. H. Pernot, R. E. G., t. XLIII, p. 348, Anagnostopoulos, B. N. Z., t. III, 1930, p. 220).

2. Céphallonie :

D. Zakythinos, *Κεφαλληνίας ἱστορικὰ καὶ τοπωνυμικά* (*Ἐπετ.*, t. VI, 1929, p. 183).

3. Chio :

Amantos, *Γλωσσικὰ ἐκ Χίου* *Λαογρ.*, t. VII, p. 335.

—, *Συμβολὴ εἰς τὸ Χιακὸν γλωσσάριον*, Athènes, 1926, in-8.

Χιακὰ χρονικά, fasc. VI, Athènes, 1926, in-8°, p. 75 (lexique chiote de G. Amantos).

4. Chypre :

M. Dendias, *Περὶ τῆς ἐν τῷ ἰδιώματι τῶν Παξῶν ῥηματικῆς καταλήξεως -ομου*, et *περὶ τῶν ἐν τῇ Κυπριακῇ ῥημάτων ἐκ τῆς Ἰταλικῆς καὶ Γαλλικῆς* (*Ἀθ.*, 36, p. 33°.

S. Ménardos, *Arbeiten zur zyprischen Grammatik, Phonétique*, (*Ἀθ.*, t. VI, p. 145, VIII, p. 435 Génitif, XII, p. 360 mots français méridionaux, XVI, p. 257 noms, XVIII, p. 315 Toponymie, XXXVII, p. 37 Verbes ; *Ἐπιστ Ἐπετ*, t. IX, p. 131 Grammaire, I p. 65 voyelles initiales) (c. r. Hatzidakis, B. Z., 26, 1926, 2. Abt., p. 388).

S. Ménardos, *Περὶ τῆς διαθέσεως τῶν κυπριακῶν ῥημάτων* (*Ἐπιστ Ἐπετ.*, t. I, Athènes, 1925).

Ch. PANTÉLIDES, *Ὄβκορος, Ἑφτακώμη*, etc. (*Ἀθ.*, 34, 1922, p. 145).

5. Crète :

G. N. ANAGNOSTOPOULOS, *Περὶ τῆς ἐν Κρήτῃ ὁμιλουμένης καὶ ἰδίως περὶ τοῦ ἰδιώματος Ἁγ. Βαρβάρας καὶ περιχώρων* (*Ἀθ.*, 38. 1926, p. 139).

J. KALITSOUNAKIS, *Ἀνέκδοτα κρητικὰ συμβόλαια ἐκ τῆς Ἐνετοκρατίας* (*Πρακτ. κ. Ἀναλ.*, *Ἀθ.*, III, p. 483-519).

XANTHOUDIDIS, *Ἐπαρχίαι καὶ πόλεις Κρήτης* (*Ἐπετ.*, III, 1926, p. 34).

6. Imbros :

N. P. ANDRIOTIS, *Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ἰδιώματος τῆς Ἴμβρου* (*Ἀθ.*, 42, 1930, 146).

7. Karpathos :

MICHAÉLIDÈS NOVAROS, *Καρπαθιακὰ Μνημεῖα, Α' Δημοτικὰ Τραγούδια Καρπάθου*, Athènes, 1928.

8. Lesbos :

G. ANAGNOSTOU, *Λέξεις ἐκ τοῦ Λεσβιακοῦ ἰδιώματος* (*Λεξ. ἀρχ.*, p. 24).

S. MÉNARDOS, *Τοπικὰ Λέσβου καὶ Ῥόδου* (*Ἐπετ.*, p. VI, 1929, p. 286).

9. Mykonos :

S. MÉNANDROS, *Τοπωνυμικὸν Μυκόνου* (*Ἐπετ.*, t. V, p. 240, 1930).

L. ROUSSEL, *Contes Mykoniates*, in-8°, Varsovie, 1929.

10. Rhodes :

Ῥοδιακὸν Ἡμερολόγιον de 1929 (étude sur le vocabulaire de Rhodes).

11. Samos :

G. HATZIDAKIS, *Ein merkwürdiger* Gen. pl. *auf -οῦνις* (B. Z., 24, 1924, p. 79).

12. Skyros :

M. DEFFNER, *Τοπωνυμίαι τῆς νήσου Σκύρου* (*Λαογρ.*, t. X, p. 564, 1928).

13. Tinos :

S. MÉNARDOS, *Τοπονωμυκὰ τῆς νήσου Τήνου* (*Πρακτ. Ἀκαδ. Ἀθ.*, III, 1928, p. 151).

e) *Grec hors de Grèce :*

1. Cargèse :

R. DAWKINS, *The Greek Dialect of Cargese and its disappearance* (B. N. J., t. V, 1927, p. 371).

2. Italie du Sud :

C. BATTISTI, *Appunti sulla storia e sulla diffusione dell' ellenismo nell' Italia meridionale* (R. L. R., 3, 1927, p. 1).

C. BATTISTI, *Nuove osservazioni sopra la grecità nelle provincia di Regio Calabria*, I. Italia dialettale, 6, 1930, p. 57.

DENDIAS (Michel), *Ἀπουλία καὶ Χιμάρα* (*Ἀθ.*, 38, p. 72-109).

G. MARZANO, *Dizionario etimologico del dialetto calabrese*, Laureana di Borrello, 1928 (c. r. G. Rohlfs, B. Z., 19, 1929, II. Abt., p. 57).

† PASQUALE LEFONS, *Materiali lessicali e folkloritiei greco otrantini*, raccolti per G. Gabrieli (Studi b. n., 4, 1931, 105).

G. ROHLFS, *Dorische Sprachtrümmer in Unteritalien* B. N. J., t. IV, 1923, p. 10).

G. ROHLFS, *Der Stand der Mundartenforschung in Unteritalien*, (R. L. R., I, 1925, p. 278).

G. ROHLFS, *Griechen und Romanen im Unteritalien. Ein Beitrag zur Geschichte der unteritalienischen Gräzität*, Genève, 1924, in-8° (Biblioteca dell' Archivum romanicum, II, 7) (c. r. A. Meillet, B. S. L., n° 80, p. 81 ; Hatzidakis, B. Z., t. XXV, p. 373).

G. ROHLFS, *Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*, Halle, 1930 (c. r. Hesseling, Mus., 1930 ; A. Meillet, B. S. L., n° 97, p. 104 ; L. Wagner, B. N. J., 1931, p. 204 ; R. M. Dawkins, *Byzantion*, t. VI, p. 883).

3. Pont :

G. N. HATZIDAKIS, *Einiges über das pontische Griechisch* B. N. J., t. VII, 1930, p. 383).

D. H. OEKONOMIDÈS, *Ποντικαί τινες Λέξεις καὶ Καππαδοκικαί* (*Ἀθ.*, 38, 1926, p. 110).

Euph. SIDÉROPOULOU (Mlle), *Λεξιλόγιον Κοτυώρων* (*Ἀρχ. Π.*, 2, 1929, p. 137).

3°) ARGOTS, LANGUES CONVENTIONNELLES OU SPÉCIALES.

BOGIATZIDÈS, *Περὶ τῆς συνθηματικῆς γλώσσης τῶν ἀρτοποιῶν τοῦ Ζαγορίου* *Λαογρ.*, t. VIII, p. 152, Athènes).

A. PAPACHARISES, *Τὰ σωπικὰ ἢ συνθηματικὴ γλῶσσα τῶν Βαγενάδων τῆς βορείου Ἠπείρου* (*Ἠπ. Χρ.*, 5, 1930, p. 265).

D. SARRO, *Περὶ τῶν ἐν Ἠπείρῳ, Μακεδονίᾳ καὶ Θράκῃ συνθηματικῶν ἰδιωμάτων* *Λαογρ.*, t. VII, p. 521).

Ch. SOULIS, *Τὰ « ῥόμκα » τῆς Ἠπείρου, ἤτοι περὶ τῆς συνθηματικῆς γλώσσης τῶν Γυφτῶν τῆς Ἠπείρου* (*Ἠπ. Χρ.*, 4, 1929, p. 146).

Ch. I. SOULIS, *Τὰ « μπουκουραΐϊκα » τῶν Τζουμέρκων, ἤτοι περὶ τῆς συνθηματικῆς γλώσσης τῶν ῥαφτάδων τῶν Σχωρετσάνων τῶν τζουμέρκων* (*Ἠπ. Χρ.*, t. III, 1928, p. 310).

Ch. I. SOULIS, *Τὰ Κουδαρίτικα τῶν Χουλιαροχωρίων τῆς Ἠπείρου* (*Ἠπ. Χρ.* 5, 1930, p. 161).

M. TRIANTAPHYLLLIDÈS, *Eine Zigeunerisch-griechische Geheimsprache*, Berlin, 1923.

M. TRIANTAPHYLLIDÈS, *Griechische Geheimsprache*, Berlin, 1924 (Z. V. Spr., 52, 1924, p. 1).

M. TRIANTAPHYLLIDÈS, *Τὰ Ντόρτικα τῆς Εὐρυτανίας* *Λαογρ.*, t. VII, p. 243).

Paris, juillet 1932. André MIRAMBEL.

CHRONIQUE DU DROIT BYZANTIN.

1931 (1).

I. — Nouvelles diverses.

— Le Professeur Nino Tamassia, de l'Université de Padoue, Sénateur du Royaume d'Italie, a été enlevé à la science en 1931.

— Le XIVe centenaire des Pandectes (530-1930) a été célébré d'une façon brillante à l'*Università Cattolica del Sacro Cuore* de Milan, sur l'initiative du Professeur Emilio Albertario, sous la forme d'une série de conférences données du 26 février au 31 mars 1931 par douze professeurs de Droit romain des Universités italiennes, allemandes, belges et françaises. Comme ces conférences ont été réunies en un volume, on en trouvera les titres plus loin.

— L'un des plus éminents romanistes et byzantinistes italiens, Contardo Ferrini, professeur à l'Université de Pavie, qui dans sa trop courte vie (1859-1902) s'est dépensé au service de la charité comme au service de la science, au point d'être surnommé « l'Ozanam italien », vient de voir proclamer « ses vertus comme héroïques » par un décret de la S. Congrégation des Rites, en date du 8 Février 1931.

— Le souvenir de la perte regrettable du Prof. Aldo Albertoni, sera commémoré par ses amis italiens et étrangers sous la forme de *Studi in onore di A. Albertoni*. Le Comité prie les collaborateurs de se maintenir dans le champ des travaux du jeune maître : Droit byzantin, Histoire des sources et du Droit privé des différents pays. Les manuscrits dactylographiés, écrits dans l'une des langues courantes, devront parvenir à l'Istituto di Diritto commerciale comparativo della R. Università di Pavia, à l'adresse du Prof. Mario Rotondi.

(1) Sur les Papyrus byzantins exclus de notre Chronique, voir le *Bulletin papyrologique* (1930) de M. Hombert, *Byzantion*, t. VI, p. 722-736 et celui de 1931, *ibid.*, t. VII, p. 433-456.

— La mémoire du jeune maître trop tôt disparu a déjà été célébrée par le Prof. Carlo Guido Mor dans un discours lu le 9 novembre 1930, lors de l'inauguration de l'année académique 1930-1931 à l'Université de Ferrare : *Gli studi sul diritto bizantino in Italia e l'opera di Aldo Albertoni* (Ferrara, S.A. Ind. grafiche, 1931, 35 p.). Ce discours rappelle les noms des juristes italiens qui, avant Albertoni, s'étaient voués à l'étude du Droit byzantin : Ilario Alibrandi, Contardo Ferrini, Francesco Brandileone, Nino Tamassia, Augusto Gaudenzi, Giannino Ferrari.

— L'*Ἀρχεῖον βυζαντινοῦ δικαίου* de M. Jean Chr. Tornaritis (signalé dans *Byzantion*, t. VI, p. 832) donne dans son tome I, fasc. II (1931), après un Prologue (p. III-VI) des *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ βυζαντινοῦ δικαίου* (I. *Γενικά* ; II. *Μεθοδολογικά* ; III. *Χρονικὴ ἀφητερία* ; IV. *Παράγοντες*) (p. 213-306), la seconde partie de son travail *Ἀερικός - Aerarium - Fiscus* (p. 308-366) et une étude *Ὀπτίονες - Ὀπινάτορες καὶ ὁ Φρανκογερμανικὸς παράγων εἰς τὸ Βυζάντιον* (p. 367-391). Dans les *Miscellanea* : *Ἱππόδρομος καὶ Κοαιστώριον* (p. 392-403) ; *Salgamum Βυζάντιον - Κύπρος* (p. 403) ; *Χρυσικὴ ῥόγα* (p. 404) ; *Τυχικὴ συντελεία* (p. 404) ; *Ῥοπαί* (p. 404) ; *Παλλακεία* (p. 404-405) ; le compte-rendu du 3e Congrès byzantin d'Athènes (12-18 octobre 1930) (p. 405-408). La *Βιβλιοκρισία* rend compte de : Vincenzo Arangio-Ruiz : *Persone e famiglia nel diritto dei papiri* (p. 409-425) (Georges A. Petropoulos), F. Dölger : *Das Aerikon* (p. 425-437) (I. Chr. T.). et de Giannino Ferrari, *Diritto bizantino* (p. 437-440) (I. Chr. T.)

La *Βιβλιογραφία* (due à M. G. Petropoulos) énumère les travaux parus en 1929 et 1930 sur le Droit romain (1) (p. 441-465), sur le Droit grec ancien, le Droit des Papyrus, l'Histoire économique grecque, le Droit byzantin (p. 456-464), enfin sur les Papyrus, les inscriptions, les textes byzantins (p. 464-467).

II. — Sources.

— Mentionnons en première ligne le second volume de l'édition dite milanaise du Digeste d'un format si commode et d'un texte

(1) Omission de la *Bibliographie des Travaux de droit romain en langue française*, publiée sous la direction de Paul Collinet, Paris, Les Belles Lettres, et Libr. du Recueil Sirey, 1930, 41 pages [N. d. l. R.]

si sûr : *Digesta Iustiniani Augusti recognoverunt et ediderunt* P. BONFANTE - V. SCIALOIA iuris antecessores ; Libri XXIX-L (Mediolani, Formis Societatis Editricis Librariae, 1931, p. 697-1594), Le premier volume (Libri I-XXVIII) avait paru en 1908.

— Pour faciliter la critique du Digeste, a commencé en 1929 la publication d'un ouvrage capital : L'*Index interpolationum quae in Iustiniani Digestis inesse dicuntur... curaverunt* Ernestus LEVY, Ernestus RABEL. Tomus I ad libros Digestorum I-XX pertinens, et du même ouvrage : *Supplementum I ad Libros Digestorum I-XII pertinens* (Weimar, Hermann Böhlaus Nachfolger, 1929, pet. in-4°). Le tomus II *ad Libros XXI-XXXV pertinens* a paru en 1931 (VII-326 colonnes.)

— M. Fritz SCHULZ, *Ein Blatt aus einem antiken Exemplar des Codex Justinianus*, dans *Zft d. Sav. Stift. f. Rechtsgesch.* R. A., t. LI, 1931, p. 417-421, doute que le texte (P. Oxy. 1814) qu'il améliore, appartienne à la première édition du Code.

— M. Edwin Hanson FRESHFIELD, en publiant *A provincial Manual of later Roman law, the Calabrian Procheiron on servitudes and byelaws incidental to the tenure of real property* (Cambridge, Printed at the University Press, 1931, XII-120 pages, hors commerce) a reproduit le texte grec avant la traduction anglaise, ce qu'il n'avait pas fait dans ses précédents ouvrages. Il y a joint la paraphrase de l'Hexabiblos (II, IV) et la traduction du *Nomos georgikos*. Les Appendices comprennent des notices sur les limites, les amendes, les murs de Constantinople, la langue du *Procheiron legum* et un glossaire, sans préjudice de deux Index.

— M. G. D. TRIANTAPHYLLOPOULOS, *Sur les sources du Code Callimaque* (dans la *Revista Istorică Română*, 1931, p. 32-49) montre que malgré les déclarations du Prince, ce Code moldave renferme peu de dispositions tirées du Droit byzantin.

III. — VOLUMES.

— Les *Conferenze per il XIV Centenario delle Pandette* (15 dicembre 530-15 dicembre 1930) (Pubblicazioni della Università cattolica del Sacro Cuore ; Serie seconda ; Scienze giuridiche, volume XXXIII.

Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1931, VII-371 pages) ont pour titres :

DE FRANCISCI Pietro, Premesse storiche alla critica del Digesto (p. 1).
COLLINET Paul, L'Originalité du Digeste (p. 39).
DE VISSCHER (Fernand), Le Digeste : Couronnement de la politique des Empereurs vis à vis des Prudents (p. 53).
SOLAZZI Siro, Dalle Pandette al Gaio Veronese (p. 79).
BONFANTE Pietro, L'edizione italiana del Digesto e gli studi di diritto romano (p. 93).
KUEBLER Bernhard, Die klassischen Juristen und ihre Bedeutung für die Rechtsentwickelung (p. 105).
BIONDI Biondo, Diritto e processo nella legislazione di Giustiniano (p. 129).
PRINGSHEIM Fritz, Aequitas und bona fides (p. 183).
WENGER Leopold, Il diritto dei papiri nell' età di Giustiniano (p. 215).
RICCOBONO Salvatore, La verità sulle tendenze arcaiche di Giustiniano (p. 235).
ARANGIO-RUIZ Vincenzo, Precedenti scolastici del Digesto (p. 285).
ALBERTARIO Emilio, De Diocleziano a Giustiniano (p. 321).

— La réédition des travaux de Francesco BRANDILEONE, *Scritti di Storia del diritto privato italiano editi dai discepoli a cura di Giuseppe Ermini* (2 vol., Bologna, Nicola Zanichelli, 1931- IX, VII-477 pages ; avec un portrait ; 553 pages, gr. in-8°) comporte quelques études très importantes consacrées spécialement ou indirectement au Droit byzantin : *Frammenti di legislazione normanna e di giurisprudenza bizantina nell' Italia meridionale* (vol. I, p. 59-87) ; *Nuovi studi sul diritto bizantino nell' Italia meridionale* (vol. II, p. 1-12) ; *La « Traditio per cartam »* (παράδοσις δι' ἐγγράφου) *nel diritto bizantino* (p. 13-16) ; *La clausula di esibizione della carta nei documenti medievali* (p. 37-57) ; *Origine e significato della « traditio chartae »* (p. 59-87) ; La « *stipulatio* » *nell' età imperiale romana e durante il medioevo* (p. 419-528) ; *Le clausole penali nei documenti bizantini nell' Italia meridionale* (p. 529-551).

— Dans l'ouvrage posthume : *Aus nachgelassenen und kleineren verstreuten Schriften von* Josef PARTSCH (Freiburger Rechtsgeschichtliche Abhandlungen, I ; Berlin, Julius Springer, 1931, VII-365 pages) il convient de signaler d'abord une importante étude inédite :

Das Dogma des Synallagma im römischen und byzantinischen Rechte (p. 3-95), ensuite quelques travaux réédités de l'auteur : *Neue Urkunden zum justinianischen Reskriptenprozesse* (p. 194-242) ; *Besprechung* MASPÉRO, Catalogue général des antiquités du Musée du Caire (p. 243-256) ; *Besprechung* GELZER, *Stud. zur byz. Verwaltung Aegyptens* (p. 257-261) ; *Besprechung* PAPPULIAS, *Arrha* (p. 262-280) ; *Besprechung Byz. Papiri München* (p. 334-345).

— Le Dr. Miroslav BOHÁČEK, *Berytské nauky v Justinianské Kompilaci* (Cod. Just. 2, 4, 18) (Knihovna Právnické Fakulty University komenskéhe v Bratislavé ; svazek 31 ; V Bratislavé (1931, 80 pages) discute la démonstration tentée par nous (*Byzantion*, t. III) de l'influence de l'enseignement de Beyrouth sur la codification de Justinien. Le Ch. II de son étude consacré au texte du Code Just. 2, 4, 18, paraîtra en italien dans les *Studi in onore di S. Riccobono.*

— La thèse de Doctorat en Droit de M. Grégoire CASSIMATIS porte sur *Les intérêts dans la législation de Justinien et dans le Droit byzantin* (Paris, Libr. du Recueil Sirey, 1931, 132 pages), dans laquelle on regrette que l'influence de la législation canonique de l'Orient ait été passée sous silence.

IV. — ARTICLES.

— De nouvelles communications faites au 3e Congrès byzantin d'Athènes ont été publiées par leurs auteurs :

Georg OSTROGORSKY, *Das Steuersystem im byzantinischen Altertum und Mittelalter*, dans *Byzantion*, t. VI, 1931, p. 229-240 ;

Ph. GRANIČ, *Das Klosterwesen in den Novellen Kaiser Leo der Weisen* dans *Byz. Zft.*, t. XXXI, 1931, p. 61-69 ;

K. TRIANTAPHYLLOPOULOS, *Die Novelle des Patriarchen Athanasius über die τριμοιρία* dans *Byz.-Neugriech. Jahrb.*, t. VIII, 1930, p. 136-146.

I. POPESCU-SPINENI, *Sur l'origine ethnique de Justinien* (Bucarest, J. C. Vacaresco, 1931, 12 pages).

— M. Emilio ALBERTARIO a donné aux *Scritti in onore di Alfredo Ascoli* (Messina, Giuseppe Principato) : *L'Autonomia dell' elemento*

spirituale nel matrimonio e nel possesso Romano-Giustinianeo (extr. de 15 pages.)

— M. A. Ehriardt, *Byzantinische Kaufverträge in Ost und West* dans la *Zft d. Sav. Stift. f. Rechtsgesch., R. A.*, t. LI, 1931, p. 126-187, montre la pénétration de plus en plus grande dans les formulaires de vente des éléments byzantins et aperçoit dans les actes byzantins de l'Occident par rapport à ceux de l'Orient un parallélisme plutôt qu'une dépendance.

— M. W. H. Buckler, *Un discours de consulaire sous Justinien,* dans *Byzantion*, t. VI, 1931, p. 365-370, reprenant l'étude de l'inscription de Sardes (*C. I. Gr.*, 3467), croit trouver, dans les lois dont le πρόγραμμα du gouverneur de Lydie demande l'observation, les Novelles 8 et 17 de Justinien (535).

Paris. Paul Collinet.

LES TRAVAUX DE M. HENRI PIRENNE SUR LA FIN DU MONDE ANTIQUE ET LES DEBUTS DU MOYEN AGE.

PREMIER BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE (1).

Byzantion *se devait depuis longtemps d'examiner, du point de vue des byzantinistes, la thèse, aujourd'hui fameuse, qui est le second titre de gloire de l'historien national de la Belgique, Henri Pirenne, professeur émérite à l'université de Gand, professeur agréé à l'université de Bruxelles. Mais il faudra de nombreuses recherches avant que l'accord puisse se faire entre les spécialistes des diverses disciplines sur une thèse qui fournit une explication, en grande partie neuve, de toutes les manifestations de la vie sociale pendant cinq siècles d'histoire universelle. Cette vue de l'histoire, nous la considérons pour notre part comme admirablement juste ; d'après nous, elle éclaire définitivement les destinées de l'Empire byzantin, avant et depuis les Arabes. Nous comptons consacrer désormais à la « question Pirenne » une rubrique annuelle, sous laquelle nous serons heureux de publier les observations de nos collaborateurs et confrères relatives à ce passionnant sujet. En cette année* 1932 *qui fut pour Henri Pirenne une année jubilaire, au lendemain des neuf « conférences de Bruxelles » dans lesquelles le grand historien a préfiguré le livre définitif qu'il écrit sur Mahomet et Charlemagne, nous inaugurons la dite rubrique par un exposé aussi complet que possible de tout ce qui, jusqu'à présent, a été écrit pour et contre. L'étendue et la diversité des matières*

(1) Nous sommes heureux d'exprimer ici nos vifs remerciements à M. LEROY, docteur en philosophie et lettres, professeur aux Écoles moyennes de la Ville de Bruxelles, collaborateur de la rédaction de *Byzantion*, qui a bien voulu nous apporter son concours dans une partie de nos opérations bibliographiques. H. L.

considérées suffisent à faire excuser les lacunes inévitables dans une entreprise de cette sorte, comme nous prie de le faire remarquer M. Henri Laurent, de l'Université de Bruxelles (1) *qui a bien voulu rédiger pour nous la claire analyse qu'on va lire.* — H. G.

L'ampleur des vues nouvelles développées depuis une dizaine d'années sur la fin du monde antique et les débuts du moyen âge par M. Henri PIRENNE, justifie qu'on retrace leur genèse avec quelque détail. Dans le développement de la pensée de M. Pirenne, on peut en faire remonter l'origine aux années 1910 et suivantes. Ce n'est pas ici le lieu d'en expliquer les causes ; mais il est certain que c'est dès cette période — les élèves les plus attentifs du maître de Gand en témoignent encore — qu'apparaît dans ses cours et ses écrits une accentuation légère, mais sensible, des thèmes « romanistes ». Certes, il n'est pas inutile de rappeler qu'Henri Pirenne, jeune docteur en voyage d'études à Paris, vers 1883 fut un des derniers auditeurs de FUSTEL DE COULANGES à la Sorbonne. Mais l'influence de Fustel, qui commençait alors à faire figure d'ancêtre, ne pouvait s'exercer en profondeur sur un jeune chercheur qu'attiraient davantage à ce moment les séances de travail pratique autour des tables de l'École des Hautes Études et les leçons de paléographie et de diplomatique de l'École des Chartes. Si l'on veut absolument trouver dans les travaux publiés depuis 1922 par M. Pirenne, une trace de l'influence exercée par l'auteur de *la Monarchie franque,* il faut la chercher dans le fruit des lectures attentives que faisait de l'œuvre de Fustel en son cabinet d'études de Gand le professeur qui enseignait l'histoire du moyen âge depuis vingt-cinq ans, et non pas dans le souvenir distant de leçons d'amphithéâtre de la Sorbonne suivies par le jeune étudiant en voyage.

Le premier état de la pensée nouvelle de M.Pirenne sur les problèmes de la fin de l'antiquité se trouve dans deux courts articles (bien qu'ils se complètent mutuellement, il est peut-être préférable de lire le second en premier lieu) :

(1) Conformément à une tradition bien byzantine (cf. *De Symeonibus*) nous nous permettons de rappeler que M.Henri LAURENT, ci-dessus présenté, est un personnage différent de M.Joseph LAURENT, doyen de la Faculté des Lettres de Nancy, de M. Marcel LAURENT, prof. à l'Université de Liége, et du R. P. Valérien LAURENT, directeur des *Echos d'Orient,* tous collaborateurs de *Byzantion.* — H. G.

1°) *Mahomet et Charlemagne.* Revue belge de Philologie et d'Histoire, 1922, t. I, p. 77-86, présenté d'abord sous la forme de conférences à l'Université de Lille en 1921.

2°) *Un contraste économique. Mérovingiens et Carolingiens.* Ibid. 1923, t. II, p. 223-235, présenté d'abord sous la forme de communications au ve Congrès international des Sciences historiques de Bruxelles, 1923. (*Compte rendu...* par Des Marez et Ganshof, Bruxelles, 1923, 4°, p. 97-98) et au vi^e^, d'Oslo, en 1928 (Compte-rendu de la discussion dans *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*, n° 6, mai 1929, p. 61-64, à compléter par les souvenirs de M. Brătianu, article cité ci-dessous, p. 502).

Ces deux courts travaux ont vu le jour à peu près en même temps que le grand ouvrage du professeur Dopsch (A.), *Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung aus der Zeit von Cäsar bis auf Karl den Grossen* (Vienne, 1918-1920, 2 vol. in-8°, 2e éd., 1923-1924), dont les conclusions, au moins en ce qui concerne la durée des institutions romaines en Occident au delà du iiie siècle, coïncident avec celles de M. Pirenne. Ce dernier se plaît toujours à rappeler à ses lecteurs ou à ses auditeurs, cette concordance entre les vues de M. Dopsch et les siennes.

Les thèmes développés dans ces deux articles ont été repris d'autre part dans les deux premiers chapitres d'un petit livre publié en 1925 en anglais,et contenant la substance de leçons faites dans des universités américaines (*Medieval Cities.Their origins and the revival of trade.* Trad. angl. de Frank R. Hasley. Princeton, 1925, 8°) et ensuite en français (*Les villes du moyen âge. Essai d'histoire économique et sociale.* Bruxelles, 1927, 16°). Ces deux chapitres sont intitulés : *Le commerce de la Méditerranée jusqu'à la fin du VIIIe siècle,* et *La décadence commerciale du IXe siècle.* En combinant les données de ces divers travaux préliminaires, on peut tracer sommairement le schéma de la pensée de M. Pirenne de la façon suivante.

Le bassin méditerranéen a connu, à l'époque du Bas-Empire, une activité économique d'envergure caractérisée par le grand commerce selon l'axe Byzance-Marseille, et par une vie municipale intense. Ce grand commerce n'a nullement été affecté par les invasions germaniques ni par l'établissement des royaumes barbares sur les ruines de l'Empire romain. Par la continuité des formes de son organisation administrative tout comme par son prestige culturel, Rome a survécu à sa chute. L'époque mérovingienne n'est que le

prolongement de l'antiquité et non le début d'un âge nouveau comme une erreur d'optique historique l'a donné à croire jusqu'ici : les Germains n'ont fait le plus souvent que continuer les Romains. Ce n'est qu'au VIIIe siècle que l'invasion de l'Islam, coupant brusquement le bassin méditerranéen en deux, séparant l'Occident de l'Orient, amène l'extinction du grand commerce maritime, le reploiement de la Gaule sur elle-même et la substitution à une économie méditerranéenne, d'une économie sans échanges, ayant pour cellule presque autonome le grand domaine. Alors seulement commence le vrai moyen âge.

On voit aussitôt que la matière historique embrassée par cette vaste synthèse confine de toutes parts aux préoccupations des byzantinistes. En résolvant dans un sens très net la question de la durée exacte de la survie de Rome par ses institutions juridiques et économiques, en Espagne, en Gaule et en Italie au delà du IVe siècle, elle pose le plus intéressant problème d'histoire comparée sur le destin des institutions romaines en Orient et en Occident.

D'autre part,en essayant de saisir la question de la césure antiquité-moyen âge dans les plus simples des aspects qu'elle revêt, dans les aspects économiques, dans les faits de masses, M. Pirenne a été amené, pour expliquer la durée de l'économie antique, à accorder une importance déterminante au commerce qui animait la Méditerranée aux Ve, VIe et VIIe siècles, selon les mêmes axes qu'à l'époque classique, de Byzance, de Smyrne, de Sidon, d'Alexandrie et de Leptis Magna, à Aquilée, à Ostie, à Carthage et à Marseille. Or ce commerce méditerranéen dont les courants fécondants pénétreraient encore la Gaule mérovingienne par Marseille, c'est un commerce de produits de luxe et de denrées précieuses, et les agents principaux — pour ne pas dire les seuls — en sont les marchands dits Syriens (v. *inf.* p. 504 et ss.). Pour qui étudie attentivement ces problèmes de *Verkehrsgeschichte*, la question du rôle joué par les marchands syriens dans la Gaule mérovingienne, la question des relations entre l'Orient et l'Occident du milieu du Ve au milieu du VIIIe siècle, apparaît de plus en plus comme une des questions essentielles.

Enfin, dans sa part la plus neuve, la thèse de M. Pirenne touche encore au domaine de l'histoire orientale, puisque, après avoir nié toute régression définitive de l'économie méditerranéenne vers le Ve siècle, c'est en l'invasion de l'Islam qu'il voit le phénomène catastrophique qui brise la vieille unité maritime, transforme la

Méditerranée en un lac musulman, et ferme vraiment une période pour en ouvrir une autre.

***

Si l'on considère la première partie de cette thèse, celle relative à la durée des institutions de Rome, on constate que M. Pirenne ne s'est exprimé que dans les articles cités ci-dessus (surtout *Mérovingiens et Carolingiens*) et dans *Les Villes du moyen âge* (chap. I, p. 15-18), se réservant d'exposer ultérieurement le fruit de ses recherches spéciales. A part un cours de doctorat sur l'évolution du *teloneum* depuis ses origines romaines jusqu'à l'époque carolingienne, il n'y a guère à citer que l'étude où il a montré que *Le Fisc royal de Tournai* (*Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à Ferdinand Lot.* Paris, 1925, pp. 641-648), grande propriété d'un seul tenant, bien connue à l'époque carolingienne, n'est que « la continuation directe d'un domaine de l'État romain » que les rois francs s'approprièrent, en en respectant les cadres, lorsqu'ils occupèrent Tournai au ve siècle. Généralisant cette constation, M. P. suppose que « la concordance de l'organisation domaniale du haut moyen âge avec celle du Bas-Empire est sans doute bien plus intime qu'on ne l'admet généralement ». — En revanche, plusieurs élèves du maître de Gand, saisissant les armes qu'il leur tendait, ont suivi ses traces en s'inspirant de la méthode qu'il avait suivie pour faire l'histoire du tonlieu, et ont réussi à établir nettement l'existence d'une filiation entre diverses institutions romaines et les institutions des royaumes germaniques. La *tractoria*, sorte de billet de logement donnant droit à faire usage de l'organisation du *cursus publicus* romain, a été étudiée par M. Ganshof (F.-L.) depuis le Bas-Empire jusqu'à l'époque carolingienne par l'intermédiaire des royaumes barbares, et il l'a reliée au droit de gîte du système féodal (*La Tractoria. Contribution à l'étude de l'origine du droit de gîte.* Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis, Leyde, 1927, t. VIII, p. 67-92). — M. Ganshof a démontré d'autre part *Les origines romaines du rouage* (*Mélanges de droit romain dédiés à Georges Cornil.* Gand et Paris, 1926, t. 1, p. 385-395) ; le *rotaticum* est un impôt indirect sur le transport par véhicule.— La plus considérable des démarches en ce sens paraît devoir être celle de M. Vercauteren (F.) qui a écrit un ouvrage encore inédit sur l'histoire des douze *civitates* de la province de Belgique seconde. On sait que l'Église a calqué ses circonscriptions

religieuses sur les circonscriptions administratives de l'Empire romain : la *civitas* romaine est devenue le siège du diocèse,et les cadres municipaux romains ont ainsi survécu à la chute de Rome. Si la *civitas* romaine se ratatine en quelque sorte sur elle-même à mesure qu'on descend vers l'époque carolingienne, elle n'en conserve pas moins — au moins dans les pays du Sud — un corps de magistrats, à la fois juges et administrateurs (les décurions), un *defensor civitatis* et diverses pratiques administratives et juridiques (comme l'insinuation), dont l'origine romaine ne fait aucun doute. L'ouvrage de M. Vercauteren est si important que feu DES MAREZ (G.) avait écrit à son sujet une longue note qui visait en réalité, à travers lui, les thèses de M. Pirenne (*Bulletins de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, 1929, 5e série, t. XV, p. 71-92). La critique essentielle de Des Marez consistait à poser une distinction fondamentale entre les régions du Midi, où il admettait qu'il y ait eu persistance du droit romain, des institutions municipales et en général de tout l'héritage spirituel de Rome, et les régions du Nord, où l'action des envahisseurs germaniques s'est fait sentir en profondeur. L'application de la coutume franque, une préférence marquée pour la vie agricole, l'introduction de tout un ensemble de mœurs, de coutumes sociales et économiques nouvelles, constituent pour lui autant de preuves que les Francs ont complètement bouleversé la structure de l'État romain entre le Rhin et la Loire et y ont créé un ordre nouveau. Le livre de M. Vercauteren n'ayant pas encore paru, et la note de M. Des Marez, dépourvue de tout appareil critique, ne pouvant être considérée comme l'expression définitive et complète de sa pensée (laquelle, hélas, nous manquera toujours), nous devons nous en tenir sur cette partie de la production historique déterminée par les travaux de M. Pirenne, à de brèves généralités.

Le professeur HALPHEN (L.) qui a depuis quelques années accordé à l'étude des grandes invasions l'attention qu'on sait (*Les origines asiatiques des grandes invasions*. Revue belge de philologie et d'Histoire 1923, t. II, p. 453-460 ; *La place de l'Asie dans l'histoire du Monde* Revue historique, 1923, t. CXLII. p. 1-13 ; sans compter la préoccupation qui inspire les efforts de coordination des ouvrages de la collection « *Peuples et Civilisations* » qu'il dirige avec M. Ph. SAGNAC) a proposé d'élargir les cadres géographiques et chronologiques dans lesquels on étudie d'ordinaire les grandes invasions, c'est-à-dire de les considérer comme un tout en y comprenant les migra-

tions des Avars dans la plaine du Danube et des Lombards en Italie, en y comprenant aussi les influences exercées par les civilisations non-méditerranéennes. Il conclut que le grand fait, le fait décisif, celui devant lequel tout le reste s'efface, est ce formidable brassage de peuples dont toute l'Europe, l'Asie et l'Afrique du Nord ont été pendant quelques siècles le théâtre, et que dans le bouleversement d'où notre monde moderne est né, ce sont, moins que les institutions, moins que les courants économiques, moins que la vie intellectuelle et morale, les peuples eux-mêmes, leurs origines, leur être intime, leur habitat, leur action sur le milieu ambiant et l'action du milieu sur eux, qui comptent avant tout (*L'importance historique des grandes invasions* avec un projet de coopération scientifique internationale présenté au Congrès international des Sciences historiques d'Oslo, 1928. *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*, Nr. 5, July 1928, p. 575-583).

C'est dans le même esprit qu'une élève de M. Dopsch, Madame Patzelt (E.), professeur à l'Université de Vienne, a abordé le problème de l'action de la civilisation romaine méditerranéenne comparée à celle de la civilisation *frühgermanisch* dans la formation de l'Europe médiévale. Elle a successivement considéré ces deux ensembles. Son livre se présente sans détours comme un Anti-Pirenne (*Die fränkische Kultur und der Islam*. Vienne, 1932, 8°. *Veröffentlichungen des Seminars für Wirtschafts - und Kulturgeschichte*, 4) Elle y critique vivement la conception d'un monde romain où les facteurs d'unité l'auraient emporté sur les forces centrifuges ; elle met l'accent sur ce qu'on pourrait appeler les particularismes et les régionalismes de l'Empire, sur toutes les réactions nationales qui surent s'exprimer dans l'administration, le droit et la religion ; elle marque comment le déclin de l'Empire avait encore renforcé ce sens national des provinces (chap. II : *La civilisation méditerranéenne*). Convaincue que l'action de la civilisation nordique a été aussi minimisée que celle de la civilisation romaine a été exagérée, Madame Patzelt a brossé un vaste tableau de la civilisation des pays du Nord remontant jusqu'à l'âge du bronze et même à celui de la pierre pour tenter d'établir à la fois son antiquité et la puissance de rayonnement à laquelle elle a pu atteindre dans le haut moyen âge. Dans les dernières pages de ce chapitre (III : *L'importance des pays du Nord dans le développement de l'Europe à la haute époque germanique*), elle va jusqu'à décrire une régression de la civilisation romaine en Occident à partir du IIIe siècle d'une ma-

nière qui n'est pas sans la mettre parfois en contradiction avec les vues développées par son maître M. Dopsch, dans ses *Grundlagen* en 1920. Nous aurons l'occasion de revenir sur son livre.

Selon qu'ils attribuent au monde germanique ou au monde romain une action prépondérante, les historiens, tant les auteurs de synthèse que les spécialistes de l'histoire du droit, de l'histoire de l'art, ont maintenu à la fin du IVe ou au milieu du Ve siècle (395 ou 476) la date où il convient de faire commencer le moyen âge germanique et chrétien ; ou bien, ralliés aux vues de M. Pirenne, ils ont prolongé la durée de l'antiquité jusqu'au milieu du VIIe siècle. Dans la mesure seule où elles s'efforcent de correspondre à la réalité, à des changements profonds dans les faits de masses, ces questions d'étiquetage ont une véritable signification. Elles ont fait l'objet de discussions à la section historique du Centre international de Synthèse (*Bulletin du Centre...*, 1926, n° 1, p. 16-27, et n° 2, p. 10-28) et à la commission de chronologie du Comité international des Sciences Historiques (*Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*, 1930, n° 8, p. 443-450).

Dans l'ensemble, M. Lot (F.), dans son ouvrage magistral sur *la fin du monde antique et le début du moyen âge* (Paris, 1927, *Collection de synthèse historique*), élaboré et en grande partie rédigé avant qu'eussent paru les travaux récents de M. Pirenne, a adopté cette répartition de la matière historique qu'il étudiait. Tout récemment encore, à la suite de M. Stein (E.), *Geschichte des spätrömischen Reiches* (Vienne, 1928, t. I, p. 194 ss.) un collaborateur de *Byzantion*, M. Brătianu (G.-J.) adoptait pour des raisons analogues, le règne d'Héraclius († 641) comme *terminus* de l'antiquité byzantine (*Les divisions chronologiques de l'Histoire byzantine*, Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine, 1930, t. XVII. p. 49-63) (1). De même enfin, les deux historiens qui ont dirigé cette histoire universelle débitée en biographies (*Menschen die Geschichte machten*, Vienne, 3 vol., 8°), — dont ceux qui ont récemment voyagé en Allemagne connaissent bien l'obsédante publicité —, MM. Rohden (P. R.) et Ostrogorsky (G.), visiblement influencés par les conceptions de M. Pirenne, ont clos la période de l'Empire romain avec le milieu du VIIe siécle seule-

(1) Cette intéressante étude de M. Brătianu constitue en quelque sorte le pendant, pour l'histoire de l'empire d'Orient, du présent *Literaturbericht*,

ment. Ç'a été l'occasion pour M. LEVILLAIN (L.), un des meilleurs connaisseurs des sources de l'histoire mérovingienne et carolingienne, d'exposer sommairement la thèse française traditionnelle, en des termes heureux qu'il sera permis de reprendre ici (*Le Moyen Age*, 1932, 3e série, t. III, p. 154) : « Du IIIe au Ve siècle, s'est accomplie une révolution qui a bouleversé le monde : au début de cette période, un empire romain et païen, une religion persécutée, un monde barbare en ébullition, c'est-à-dire trois forces rivales ; à la fin, un empire qui n'est plus romain que de nom, qui est devenu chrétien et qui s'est ratatiné comme une peau de chagrin sous l'ardeur des attaques barbares, l'Église chrétienne intégrée dans les cadres de tout l'ancien Empire, et tendant à l'unité de doctrine, les Barbares maîtres de presque toute l'Europe et se stabilisant... Fondation d'États nouveaux dont les rapports entre eux et avec l'Empire d'Orient *créent* (1) une vie internationale, appropriation plus superficielle que profonde, et en tout cas incomplète, de l'ancienne administration, altération du droit public et privé qui se produit sous l'influence des apports barbares et que cachent mal les survivances qu'on observe, décadence brusquée de la littérature latine... et des arts, ralentissement et transformation de la vie économique, c'est de tout cela qu'est fait ce que nous appelons en France le haut moyen âge (fin du Ve-Xe siècle) ». — Les historiens du droit français ont pris position dans le débat. Nous nous rappelons que dès 1925, dans ses leçons d'histoire du droit français à l'École des Chartes, M. Roger GRAND se refusait, pour avoir éprouvé et étudié les pratiques agraires et les traits familiaux du droit de l'ancienne France, à admettre que la coutume franque n'eût pas exercé une influence profonde avant que l'ère des bouleversements ethniques fût close. En revanche, la thèse de M. Pirenne a reçu une adhésion partielle des plus significatives — au moins en ce qui concerne la persistance des formes de l'économie antique jusqu'au VIIIe siècle — dans la récente histoire synthétique du droit français du professeur OLIVIER-MARTIN (*Précis d'histoire du Droit français*, Paris, 1932, 16°. Voir § 29).

***

Les travaux de M. Pirenne essayent de saisir le problème de la

(1) C'est nous qui soulignons. (*N. de l'A.*)

durée réelle du monde romain ou du degré d'influence du monde germanique, sous ses aspects économiques, et particulièrement dans les courants d'échanges qui commandent une part — peut-être exagérée — de la vie matérielle des peuples. C'est pourquoi il a, comme nous l'avons dit, fondé sa thèse de la survivance de Rome en Occident jusqu'au VIIe sinon jusqu'au VIIIe siècle, sur la constatation fondamentale de la persistance d'un commerce méditerranéen de Byzance à Marseille, dont les agents sont les marchands orientaux dits Syriens. Cette économie commerciale du Bas-Empire affecte nettement les caractères d'une économie d'échanges à grande distance, même si ces échanges ne portent que sur de faibles quantités de produits de luxe et de denrées précieuses. Mais elle offre un trait frappant qui a retenu l'attention des critiques. Elle est passée entièrement dans les mains de marchands grecs, juifs et égyptiens, provenant de la partie orientale de l'Empire qui, seule, contient des grandes villes maritimes le long des côtes de l'Asie mineure et de la Syrie, depuis le Bosphore jusqu'au Delta. N'est-ce pas le signe que les régions centrales de l'Empire romain, celles du bassin occidental de la Méditerranée, ont déjà perdu toute vitalité économique dès le IIIe siècle? Dès lors, ces Syriens en Gaule, même s'ils pratiquent certaines formes du commerce en gros, ne sauraient avoir exercé une influence profonde sur la vie économique de l'État mérovingien.

La bibliographie de ce sujet spécial était déjà assez étendue au moment où M. Pirenne l'a abordé. Sans compter tout ce qu'a dit M. CUMONT (F.) (avec une excellente bibliographie) du commerce syrien dans l'antiquité, considéré du point de vue de l'influence directe qu'il a pu exercer dans les apports religieux de l'Orient à Rome (*Les Religions orientales dans le paganisme romain*, 4e éd., Paris, 1929, 4° ; p. 98 ss. et 251) ; M. CHARLESWORTH (M. P.) sur l'expansion du commerce syrien dans la Méditerrannée (*Trade Routes and Commerce in the Roman Empire*, Cambridge, 1924, 16° ; p. 54-56, et bibliographie p. 253), et PARVAN (V.) qui a montré en une précieuse thèse (*Die Nationalität der Kaufleute in der römischen Kaiserzeit*, Breslau, 1909, p. 10 ss.) que les collèges de marchands de l'Empire romain ont compris une proportion toujours croissante d'Orientaux ; les travaux fondamentaux sur la question demeurent ceux de SCHEFFER-BOICHORST (P.). *Zur Geschichte der Syrer im Abendlande* (Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, 1885, t. VI, p. 521-550), qui bien que vieux de près

d'un demi-siècle, est toujours à consulter ; l'article classique de BREHIER (L.), *Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen âge* (Byzantinische Zeitschrift, 1903, t. XII, p. 1-29) ; et un autre, beaucoup moins connu, de WOLFRAM (G.), qui a étudié les influences orientales parvenues par le sillon du Rhône et de la Saône jusque dans le bassin de la Moselle, à Metz et à Trèves (*Der Einfluss des Orients auf die frühmittelalterliche Kultur und die Christianisierung Lothringens.* Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde, 17e année, 1905, 1e partie, p. 318-352). On peut ajouter — bien qu'il n'apporte aucun point de vue nouveau — : EBERSOLT (J.), *Orient et Occident, Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant les Croisades* (Paris et Bruxelles, 1928, 2 vol., 4°, t. I, *passim*) ainsi que diverses communications dont on trouvera les résumés dans le fascic. II du *Congrès français de Syrie*, 1919. *Séances et travaux* (Marseille, 1919) : BRÉHIER (L.), *Les origines des rapports entre la France et la Syrie* (p. 15-39) ; DUPRAT (E.). *Les relations de la Provence et du Levant du Ve siècle aux Croisades* (p. 75-98).

Divers travaux récents de M. Pirenne lui-même ont apporté de précieuses contributions de détail à la connaissance de ce passionnant problème des relations de l'Occident avec l'Orient à l'époque mérovingienne. Il a montré que *Le commerce du papyrus dans la Gaule mérovingienne* (Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1928, p. 178-191) était alimenté par une importation très active dont les agents étaient ces marchands syriens abordant à Marseille. L'administration civile, l'administration ecclésiastique, les commerçants et les particuliers absorbaient une quantité considérale de papyrus, tant pour les besoins de l'écriture que pour des besoins domestiques comme l'éclairage. Or la diplomatique a constaté jusqu'ici sans l'expliquer, que le papyrus cesse d'être employé dans les chancelleries franques vers la fin du VIIe siècle. M. Pirenne propose une explication, infiniment vraisemblable, par l'histoire économique : le commerce maritime entre l'Égypte et Marseille, qui assurait l'importation de ce papyrus, a décru peu à peu et s'est éteint complètement à partir de la conquête du bassin méditerranéen par l'Islam. — En connexion étroite avec cet article, celui sur *L'Instruction des marchands au moyen âge* (Annales d'Histoire économique et sociale, 1929, t. I, p. 13-28) où, partant de ce principe que le besoin de l'écriture est général aux périodes de développement du commerce, il fournit

une saisissante explication de la substitution, à la cursive mérovingienne (qui n'est pas, selon lui, le signe d'une régression culturelle, mais au contraire d'une grande diffusion de l'écriture dans toutes les classes et surtout les classes marchandes) de la minuscule caroline, qui atteste que l'écriture est devenue le monopole des clercs. — Dans *Le cellarium fisci Une institution économique des temps mérovingiens.* (Bulletins de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique, 1930, 5e série, t. XVI, p. 201-211), il établit que ces magasins d'État, situés à Marseille et à Fos, sont régulièrement approvisionnés en produits orientaux : huile, épices, fruits, papyrus, par les arrivages à quai des vaisseaux venant d'Orient. Il montre la parenté qui existe entre les *cellaria fisci* et les *ἀποθῆκαι τῶν βασιλικῶν κομμερκίων* récemment étudiées par M. Millet (G.) (*Sur les sceaux des commerciaires byzantins. Mélanges offerts à M. G. Schlumberger*, 1924, t. II, p. 303-327), ceux-là imitant ceux-ci, ou l'un et l'autre dérivant d'un modèle romain. — M. Vercauteren (F.), déjà nommé, en une courte notice sur les mots *Cataplus et Catabolus* en latin mérovingien (*Bulletin Ducange*, 1926, t. II, p. 98-101) avait évoqué l'activité des quais et des entrepôts de Marseille à cette époque.

Une des critiques les plus intéressantes qui aient été faites de cette conception de l'unité méditerranéenne, est venue de M. Norman H. Baynes (*Journal of Roman Studies*, 1929, t. XIX, 2e partie, p. 230-235) qui a essayé d'établir que Grégoire de Tours est très peu informé des affaires de Rome et du Sud de l'Italie, et ignore tout de celles de l'Empire d'Orient (à quoi on pourrait opposer une preuve curieuse du contraire apportée par Carrière (A.). *Sur un chapitre de Grégoire de Tours relatif à l'histoire d'Orient.* Annuaire de 1898 de la section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des Hautes Études, Paris, 1897, 8°, p. 5-23), ce qui n'aurait certes pas été le cas s'il y avait eu une intercourse régulière et directe (M. Baynes insiste sur les détours par Carthage) entre Byzance, Rome et Marseille. Son opinion est que l'unité méditerranéenne était déjà sérieusement compromise par la piraterie des Vandales de Carthage avant l'invasion de l'Islam, et n'a pas survécu au ve siècle.

***

Nous serons beaucoup plus bref en ce qui concerne la troisième partie de ces thèmes, la troisième pièce du système de M. Pirenne,

celle où il décrit les conséquences de l'invasion arabe en Afrique du Nord et en Espagne, la rupture de l'unité méditerranéenne et des relations avec l'Orient, la disparition de l'Or, l'entrée de la monarchie franque dans une ère d'économie sans échanges où la terre devient l'unique source de richesses. De là, la nécessité pour l'État carolingien, de payer ses fonctionnaires, ses comtes, en terre ; de là, l'extension du système du bénéfice, l'accélération et la généralisation de l'évolution vers le système féodal. (Voir les deux articles, surtout *Mahomet et Charlemagne* ; et *Les Villes du Moyen Age*, chapitres II-III). Aussi bien, chacun des travaux cités plus haut, tant ceux de M. Pirenne, que les autres, considérés dans le cadre tracé par ses recherches, comporte, implique une conclusion, une contre-partie « carolingienne ». Le cellier du fisc cesse d'être approvisionné dès le début du VIIIe siècle, et les abbayes du Nord renoncent aux immunités de tonlieu qu'elles avaient à Marseille et à Fos, dès lors que ces immunités sont devenues sans objet (Pirenne, *Cellarium fisci*, v. *sup.*, p. 506). Les menus des repas auxquels donnent droit les *tractoriae* qui comprennent, jusqu'au VIIIe siècle, les fruits, les épices et les huiles d'Orient, deviennent à l'époque carolingienne des menus de paysans (Ganshof, *La tractoria*, v. *sup.*, p. 499). Le payrus disparaît des chancelleries et fait place au parchemin (Pirenne, *Commerce du papyrus*, v. *sup.*, p. 505). La cursive caractéristique d'une civilisation où l'écriture est indispensable à une classe de commerçants, fait place à la minuscule, monopole d'une classe de lettrés (Pirenne, *Instruction des marchands*, v. *sup.*, p. 505), Mais le fait déterminant l'invasion de l'Islam, le déclin rapide du commerce méditerranéen, n'a pas été traité en soi par M. Pirenne ; seules les conséquences en ont été étudiées.

Aussi bien, le problème du caractère exact qu'a affecté l'économie carolingienne, était déjà ouvert avant que M. Pirenne le posât à nouveau. Sans remonter aux discussions nées en Allemagne à l'époque de Waitz, Inama-Sternegg et Lamprecht, où apparurent les mots d'économie domaniale fermée, d'économie-nature, le grand ouvrage de Dopsch (A.)., *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit* (Vienne, 1913, 2 vol. 8°), paru avant la guerre et dont le titre est assez significatif, avait déclanché une vive réplique d'Halphen (L.) (*Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne. VIII : L'industrie et le commerce dans l'empire carolingien.* Revue historique, 1920, t. 135, p. 219-248). Cependant que l'historien américain Thompson (J. W.), en un article intitulé *The Commerce of France in the Ninth Century* (dans le Journal of Political Economy, 1915, vol. XXIII, p. 857-887), fruit de recherches

poursuivies indépendamment de DOPSCH, avait essayé de montrer que le commerce de la France au IXe siècle affectait les caractères du grand commerce. Détail particulièrement intéressant à notre point de vue : M. THOMPSON croit pouvoir trouver des marchands syriens en Gaule à l'époque carolingienne. Ce serait les *Cappi*, distincts des marchands juifs et des marchands francs qui apparaissent dans un capitulaire de Quiersy. Le mot dériverait du grec *κάπηλος*, qu'on trouve dans Anne Comnène (et partout !) et qui serait passé dans le syrien, (*kapila*), et de là dans le latin de la législation franque (THOMPSON, p. 883 ss.). Inutile de dire que M. Pirenne a refusé d'admettre cette étymologie, sous prétexte qu'elle soulèverait de graves difficultés philologiques (*Les Villes*, p. 35), cependant que M. Dopsch et Mme Patzelt lui accordaient — avec raison, semble-t-il (1), — la plus grande audience. — En 1924, à une époque où historiens belges et autrichiens étaient encore sans contact, un autre élève de M. Dopsch, M. KLETLER (P.) écrivait un gros ouvrage sur la vie économique de l'Europe du Nord-Ouest du VIIe au XIe siècle (*Nordwesteuropas Verkehr, Handel und Gewerbe im frühen Mittelalter*. Vienne, 1924, petit-8°. Collection *Deutsche Kultur. Historische Reihe*). Au demeurant, M. Pirenne a toujours soutenu que, dans l'affaissement général de l'économie d'échanges à partir du VIIIe siècle, les régions comprises entre la Seine et le Rhin font exception.

Depuis la publication des travaux de M. Pirenne, un de ses anciens élèves, M. VAN WERVEKE (H.), en un exemple judicieusement choisi, a montré que les relations entre les abbayes et les régions viticoles parfois très éloignées où celles-ci possédaient des vignobles, ne sont nullement des manifestations d'une économie d'échanges à grande distance, mais prennent place au contraire dans les cadres d'une économie domaniale. (*Comment les établissements religieux belges se procuraient du vin au haut moyen âge.* Revue belge de Philologie et d'Histoire, 1923, t. II, p. 643-662. *Les propriétés excentriques des églises belges au haut moyen âge.* Ibid., 1925, t. IV, p. 136-141).— Depuis lors, M. DOPSCH lui-même, en écrivant un livre (*Naturalwirtschaft und Geldwirtschaft in der Weltgeschichte*. Vienne, 1930, 8°), destiné, en réaction contre l'esprit de système de certains historiens-économistes ou de certains économistes-historiens, à prouver que l'économie-nature et l'éco-

(1) Elle me paraît évidente. (H. G.)

nomie-argent ont pu parfaitement coïncider dans la même région à la même époque, a saisi cette nouvelle occasion pour affirmer ses positions de 1913 en ce qui concerne les caractères de l'économie carolingienne. — Enfin, le dernier chapitre de l'ouvrage déjà cité (*Die fränkische Kultur und der Islam*) de Mme Patzelt (Chap. IV intitulé : *L'Islam, le commerce et le royaume franc*) essaye de réduire à de plus strictes proportions, le rôle joué dans les destinées de l'Europe occidentale par l'invasion de l'Islam.

Lorsque nous aurons signalé qu'ici-même, dès 1924, M. Gay (J.), étudiant les survivances de la civilisation hellénique en Sicile au moyen âge (*Notes sur l'hellénisme sicilien*, Byzantion, 1924, t. I, p. 215-228) s'est élevé contre l'idée que l'empire franc aurait été privé de relations avec l'Orient par la Méditerranée au IXe et Xe siècles : de même que M. Vasiliev (A. A.), (*Histoire de l'empire byzantin* (trad. franç., Paris, 1932, 2 vol. in-8° ; t. II, p. 21. Voir aussi les travaux relatifs à la question du « protectorat » de Charlemagne en Palestine, cités *ibid.*, p. 22, notes 1, 2 et 3) et qu'en revanche M. Vercauteren déjà nommé a commenté un texte du Moine de Saint-Gall, de manière à montrer que pour les Francs de la fin du IXe siècle, la Méditerranée est devenue un abîme qui sépare deux mondes (*Note sur les rapports entre l'Empire franc et l'Orient à la fin du IXe siècle*, Byzantion., 1927-1928, t. IV, p. 431-435), nous aurons épuisé la bibliographie de la question des relations entre l'Empire carolingien et l'Empire romain d'Orient aux VIIIe, IXe et Xe siècles ; question qui reste ouverte et sur laquelle les sources byzantines, envisagées de ce point de vue nouveau, apporteraient sans doute des lumières nouvelles.

Bruxelles. Henri Laurent.

COMPTES RENDUS

Fresques chrétiennes du IIIe siècle découvertes en Syrie (1).

M. Michel Rostovtzeff vient de faire à l'*Accademia romana di archeologia* sur les fouilles de Doura-Europos une communication qui a excité le plus vif intérêt. Les recherches que l'université de Yale a poursuivies cette année dans cette colonie grecque des bords de l'Euphrate ont été fécondes en résultats sensationnels : temples de dieux sémitiques, riches en inscriptions et en bas-reliefs, *praetorium*, élevé par Caracalla et dont les archives militaires ont livré un lot de papyrus latins. Mais la trouvaille la plus surprenante a été celle d'une petite basilique chrétienne que les circonstances de la découverte permettent de dater de la première moitié du IIIe siècle, plus exactement du règne d'Alexandre Sévère (222-235). Les murs en étaient décorés de fresques, d'un art naïf et réaliste, dont quelques-unes sont conservées presque intactes. Au fond d'une petite abside, on voit le bon pasteur avec, devant lui, un troupeau de brebis, et plus bas Adam et Eve, un pagne autour des reins, de chaque côté de l'arbre de la science dont s'approche le serpent. Sur la paroi de droite, les Saintes Femmes, tenant d'une main une torche, de l'autre un vase à parfums, s'approchent du tombeau, qui est un grand sarcophage, surmonté de deux étoiles pour rappeler que la scène se passe à l'aurore. Au dessus, Jésus marche sur les eaux, tendant un bras vers S. Pierre, tandis que derrière lui les apôtres voguent dans une grosse barque. Plus loin, le paralytique est couché sur son lit, Jésus l'exhortant à marcher ; puis il s'éloigne portant son grabat sur le dos. Ailleurs un géant est étendu sur le sol et un graffite nous donne son nom *ΓΟΛΙΑΘ* tandis qu'un nain, debout près de lui, est accompagné de la légende *ΔΑΟΥΙΔ*.

Il est superflu d'insister sur la valeur historique et archéologique

(1) Nous avons mis, en tête de nos comptes rendus, ce compte rendu d'une conférence. Mais ces lignes sont de Franz Cumont et elles traitent de la plus sensationnelle des découvertes.

d'une pareille découverte. Ces fresques sont les plus anciennes peintures chrétiennes, exactement datées, que nous possédions, et seules les catacombes romaines en contiennent peut-être qui soient d'une antiquité plus reculée. Quelques-uns des motifs ici reproduits n'étaient connus jusqu'ici que par des monuments d'une époque bien postérieure. Ces œuvres d'un pauvre décorateur d'une petite ville de l'Euphrate figureront désormais en tête de tous les manuels d'archéologie chrétienne et ils seront des documents sans cesse invoqués dans la grande controverse de l'origine de l'art des catacombes.

Rome-Paris. FRANZ CUMONT.

Le Corpus notitiarum episcopatuum Ecclesiae orientalis graecae.

Corpus Notitiarum episcopatuum Ecclesiae orientalis graecae. Band I : *Die Genesis der Notitia episcopatuum.* Herausgegeben von Ernst GERLAND. 1 Heft. *Einleitung,* in-4° de XII-48 pages. Prix : 50 francs français. On souscrit, *mais uniquement à la collection complète,* aux bureaux des *Échos d'Orient* (R. P. V. Laurent, 9 rue Cem, KADIKÖY-Istanbul, Turquie).

Le premier fascicule de ce grand ouvrage vient de paraître. L'éditeur, saisissant avec empressement et reconnaissance l'offre aimable de la Rédaction de *Byzantion,* est heureux d'en préciser ici la nature, d'en exposer les principes directeurs et d'en donner le plan détaillé.

*
* *

La Notitia, dite aussi Taktikon ou Ekthesis, est à proprement parler un catalogue établi dans le but pratique de régler le rang de préséance de nombreux prélats pouvant être admis à la table et dans la suite de l'empereur ou groupés autour du patriarche en concile ou dans les cérémonies du culte ; elle présente à ce titre l'interprétation officielle de l'état de fait. Le plus ancien document de cette espèce que nous ayons concernant le patriarcat de Constantinople donne en séries les grands sièges de la pentarchie, la liste des métropoles, celle des archevêchés indépendants, enfin celle, beaucoup plus étendue, des évêchés suffragants distribués par provinces. C'est

un inventaire public renouvelé d'âge en âge et dont les transformations se modelèrent naturellement sur les changements survenus au cours des siècles dans le patrimoine territorial de l'Église nationale. Témoins fidèles de l'expansion ou du recul de l'obédience byzantine, ces austères nomenclatures de noms sont donc d'un prix inestimable pour la connaissance de l'Orient grec chrétien du haut et du bas moyen âge. Il est vrai, toutes sont éditées, mais parfois avec une trop grande précipitation et toujours d'après un nombre insuffisant de témoins. Certains essais de rédaction faits sur le matériel rassemblé en vue de notre futur *Oriens christianus* nous ont particulièrement démontré l'absolue fragilité d'un texte trop souvent contradictoire. La nécessité d'assurer à nos propres travaux des cadres éprouvés nous a dès lors décidés à provoquer l'apparition d'une refonte que l'on pouvait croire en bonne voie d'achèvement.

On sait en effet que le regretté H. Gelzer s'était proposé de reprendre et d'éditer sur des bases plus critiques ce que Parthey, de Boor et lui-même avaient disséminé un peu partout. D'imposants dossiers constitués à cet effet furent légués par sa veuve à l'Académie de Berlin qui les remit dès juillet 1907 entre les mains du prof. E. Gerland, élève et ami du savant défunt. Ce dernier fit au soussigné et au projet de publication qu'il lui présenta le plus cordial accueil au cours de l'automne 1929. Mais dès les premières explications, il apparut nettement que le plan primitif s'était considérablement élargi et que, par contre-coup, la préparation des textes recherchés n'avait guère fait de progrès.

Le nouveau rédacteur s'était en effet rendu compte, dès le premier moment, de l'impossibilité, éprouvée par Gelzer lui-même, d'établir sûrement la genèse des Notitiae et d'en opérer la mise au point définitive sans une enquête préalable sur les listes conciliaires. Depuis l'époque constantinienne, sous la contrainte des luttes dogmatiques, l'épiscopat d'Orient ne cessa pour ainsi dire pas de multiplier les réunions synodales. Pour prévenir de faciles compétitions, un ordre dut très tôt exister, qui fixât à chaque figurant des cortèges officiels ou à chaque membre des conciles son rang d'honneur ou de fonction. Le plus ancien rôle conservé datant du VIIe siècle, on devait se demander ce qui, dans l'intervalle (IVe-VIe s.), en avait rempli l'office régulateur. Ces recherches préliminaires auraient pour principal effet de déterminer la date et la forme de la première Notitia, mais leur importance pour l'établis-

sement des textes eux-mêmes serait, en plus d'un cas, décisive. En fait la diversité et la multiplicité des sources synodales ont permis la reconstitution exacte, sinon complète, de l'*Orbis christianus* tel qu'il était au début de l'Empire d'Orient. Bien plus, les tableaux dressés par le prof. Gerland au prix de quinze années de minutieux labeur ont même acquis une si évocatrice précision qu'ils ont d'emblée pris place, quoique à titre divers, dans notre *Corpus notitiarum*. La future publication aura ainsi deux forts volumes, l'un comprenant les listes conciliaires des IVe-VIIe siècles regroupées d'après l'ordre hiérarchique, l'autre réunissant les catalogues de provenance strictement officielle qui, des origines à nos jours, ont transmis l'état des sièges répartis en provinces. Un coup d'œil sur la copieuse et substantielle *Introduction* annoncée en tête de ce communiqué suffira pour marquer l'ampleur et définir le plan de ces deux parties homogènes.

I. Les listes conciliaires.

La *κλῆσις μητροπολιτῶν*, c. à. d. l'ordre de préséance des métropolites reconnu par l'Etat, remonte plus haut qu'on ne l'a pensé. Alors que la plus ancienne Notitia du patriarcat de Constantinople n'est pas antérieure à l'an 600, celle-ci ferait déjà son apparition aux confins des IVe - Ve siècles. Elle refléterait, d'après l'auteur, l'état de choses qui suivit, sous Théodose Ier, la restauration de l'Orthodoxie ; son institution ferait même partie du programme de réformes par lequel ce prince décida de redresser alors la situation anarchique où de récentes querelles avaient plongé l'Eglise d'Orient. On observera que ces premiers rôles n'énuméraient qu'une catégorie de sièges, les métropoles, établies partout à la tête des provinces ecclésiastiques. Or on a précisément là le principe ou l'embryon de la Notitia complète dont les éléments complémentaires (séries des archevêchés indépendants et des évêchés suffragants) furent empruntés à d'autres registres, vraisemblablement à ceux des patriarcats. Ce point fixé, l'auteur était donc en droit de faire partir de là seulement l'enquête qui nous montrerait sous quelles influences les diverses listes se sont juxtaposées pour former la Notitia complète. Le but immédiatement visé est de renseigner aussi rapidement que clairement sur la présence ou l'absence des différents titulaires à tel concile déterminé, sur les rap-

ports de préséance des différents sièges entre eux, enfin sur les lois qui ont présidé à la formation des diverses hiérarchies. Pour rendre sa démonstration plus impressionnante et plus décisive et aussi pour fournir à l'éditeur des *Παλαιὰ Ταχτικά* d'indispensables critères, M. Gerland a englobé dans son recueil les grands conciles de la fin du VIIe siècle (le VIe oecuménique de 680 et le Quinisexte de 692). On pourra ainsi mieux juger de la réalité officielle consignée dans la plus ancienne Notitia conservée et de sa parfaite concordance avec la pratique des faits malgré d'inévitables dérogations introduites dans le protocole sous l'influence de multiples circonstances.

On ne cherchera pas dans ces listes une édition complète des signatures conciliaires ; ceci est affaire du savant qui s'occupera des actes et des canons. L'eût-on entreprise que le résultat eût été à la fois excessif et incomplet ; excessif, en ce sens qu'il eût fallu embarrasser ses développements de discussions et de recherches sur des noms étrangers au problème traité ; incomplet, puisqu'il était nécessaire, dans une étude comparative, de fondre en une seule les diverses listes fournies par les actes d'un même concile, les listes de présence, celle des signatures, la série des votants, sans omettre les mentions individuelles éparses dans le texte. Il s'agit donc avant tout de reconstituer, d'après l'ordre de dignité et de préséance, la carte ecclésiastique, telle que l'observateur profane eût pu la dresser au cours des nombreuses réunions synodales qui du IVe au VIIe siècle agitèrent ou ordonnèrent la vie de l'Eglise grecque.

Les difficultés de l'entreprise n'étaient pas minimes. Impossible d'abord de prétendre dessiner un tableau définitif, car les listes étudiées ne nomment que les Pères venus au concile ; quant aux actes, ils ne furent que rarement expédiés aux absents pour signature, et c'est aussi exceptionnellement que les métropolites faisaient apposer, au dessous du leur, les noms de leurs suffragants restés dans leurs foyers. Surtout le mauvais état dans lequel nous sont parvenues les listes conciliaires accule trop souvent à d'inextricables difficultés. Et que l'on ne pense pas aux bévues des éditions modernes, car en règle générale et sauf le cas très rare où une version étrangère (latine ou orientale) apporte un appoint toujours sérieux, la connaissance de la tradition manuscrite n'améliorerait que quelques détails secondaires. L'état précaire du texte actuel est la résultante d'un enchaînement de causes dont il était indispen-

sable de rétablir la trame et de caractériser l'effet pernicieux sur la formation et la transmission des actes conciliaires (pp. 25-27).

Certaines fautes remontent à l'archétype *lui*-même et ressortissent tant à la légèreté qu'à l'arbitraire des rédacteurs officiels, des auteurs des versions ou des premiers compilateurs de recueils canoniques. Le travail de corruption s'avère tel à l'origine que les erreurs les plus graves, quand elles ne sont pas dues à des facteurs particuliers, ne sont pas, sauf rares exceptions, des fautes de copistes : au moment même de la rédaction primitive l'ignorance ou la négligence du notaire défigurent les noms géographiques ou bouleversent les rangs de préséance. La méthode la plus fructueuse d'investigation a été de comparer entre elles les diverses rédactions d'un même document, comme aussi de confronter les différentes listes d'un même acte synodal. L'auteur espère avoir, grâce à ce procédé, éludé les difficultés essentielles et se félicite de n'avoir dû introduire dans son texte que de rares points d'interrogation. Ce faisant, il a frayé une voie incomparablement plus large et plus unie à qui s'occupera des problèmes philologiques que posent les actes conciliaires et rendu par ses rectifications et mises au point d'inappréciables services à la géographie et à l'histoire ecclésiastiques.

Pour chaque synode étudié, les séries épiscopales ont été reconstituées dans le cadre des patriarcats respectifs. Mais au lieu d'énumérer successivement ces divers groupes, il est apparu à la fois plus clair et plus suggestif de dresser un tableau à registres parallèles où il fût possible de juxtaposer les noms des sièges et de marquer ainsi de manière plus frappante, tout en sauvegardant les divers rapports d'obédience, la place qui échut à chacun dans l'assemblée. Voici, par exemple, à titre de spécimen, la première page encore inédite de la *Causa Bagadii et Agapii* (394) :

CAUSA BAGADII ET AGAPII (TEXT)

	Konstantinopel u. seine Suffragane	Antiochien u. seine Suffragane	Die übrigen Mitglieder
1	A. Der Patriarch von Konstantinopel		
2			Der Patriarch von *Alexandrien*
3		Der Patriarch von *Antiochien*	
	B. Die Metropoliten		
4	1 ὁ *Καισαρείας* (Kappadokia I)		
5	3 ὁ *Ἡρακλείας* (Europa)		
6	4 ὁ *Ἀγκύρας* (Galatia I)		
7		2 ὁ *Ταρσοῦ* (Kilikia I)	
8		5 ὁ *Ἱερᾶς πόλεως* (Euphratesia)	
9	14 ὁ *Κλαυδιουπόλεως* (Honorias)		ὁ *Καισαρείας* (Palästina I)
10	21 ὁ *Ἰκονίου* (Lykaonia)		
11	27 ὁ *Ἀδριανουπόλεως* (Haimimontos).		

O = *ottob. gr.* 96 fol. 430^{v} XVe s. kollationiert von Tschiedel
P^{a} = *paris. gr. suppl.* 1085 fol. 82^{v} Xe s. Abschrift von Gelzer
P^{b} = *paris. gr suppl.* 1086 fol. 160^{v} XIe kollationiert von Gelzer
P^{c} = *paris. gr. suppl.* 1320 fol. 130^{r} XIe s. » Tschiedel
Val = *Vallicell. gr.* C 11 fol. 147^{r} XI-XIIe s. » »
V^{a} = vatic. gr. 2060 fol. 97^{r} XIVe s. » »
V^{b} = vatic. gr. 1980 fol. 69 ^{r} XIIe s. » »
V^{c} = vatic. gr. 1185 fol. 155^{r} XVIe s. » »
Leuncl = Leunclavius, *Jus graeco-romanum* I, 247.
Vulgata = Drucke bei Labbe, Harduin, Coleti, Mansi, Rallis und Potlis sowie Pitra (*Juris ecclesiastici Graecorum historia et monumenta* II 162, 163).

4 *καππαδοκίας* fehlt Vb 8 *ἱεραπόλεως* OP Leuncl Vulgata 9 Nummer fehlt Vb 10 *Θεοδώρου μοψου<εστίας : βύζου σελευκείας : ἐπαγάθου μαρκιανουπόλεως : γεροντίου κλαυ>διουπόλεως : < >* fehlt im Text, am Rand hinzugefügt O. *κλαυδιαρουπόλεως* Leuncl

La critique fera sans doute à l'auteur un double grief : 1) elle lui reprochera de ne pas mettre en œuvre la *totalité* des manuscrits ou même, pour certains conciles plus récents, de baser ses relevés en majeure partie sur l'imprimé ; 2) elle signalera son parti pris d'ignorer les noms des évêques.

A propos de ce dernier point, il n'est personne qui, conscient de l'objectif poursuivi, ne loue cette sage exclusive. Dès lors en effet que l'on recherche ici uniquement la genèse, la transformation progressive et la portée de la Notitia, il devenait nécessaire de débarrasser l'exposé d'éléments parasites, en donnant plus de jour à l'apparat critique déjà très compliqué et par endroits même particulièrement encombré.

Le prof. Gerland reconnaît par contre que la base manuscrite sur laquelle est fondé son ouvrage aurait pu être avantageusement élargie ; il pressent même que le futur éditeur des actes conciliaires utilisés par lui pourra infirmer certaines de ses conclusions, sans toutefois que les résultats essentiels lui paraissent devoir en souffrir, ainsi que l'examen approfondi du dossier d'Éphèse, dont E.Schwartz vient de terminer la publication, lui en donne la réconfortante et légitime présomption (p. VI). Des difficultés matérielles insurmontables et la constatation que pour résoudre les plus graves problèmes il servirait peu de consulter la totalité des témoins l'ont décidé à travailler sur l'imprimé, en premier lieu sur la base de l'apparat critique très fourni, compilé par Étienne Baluze sous les textes de sa *Nova collectio conciliorum*, Paris 1707. L'hommage fait de la publication à ce lointain savant est d'ailleurs un signe évident du compte essentiel qui a été tenu de son travail.

Mais diverses circonstances sont heureusement venues améliorer ce matériel de base. En effet les papiers de Gelzer contenaient déjà nombre de collations faites directement sur les *codices* ; les difficultés avec lesquelles l'auteur vint aux prises l'obligèrent à de continuels recours aux originaux, contrôle précieux que lui facilita le dévoûment d'une pléiade d'amis ; il a eu de plus l'inestimable avantage de pouvoir utiliser les photographies rassemblées pour la grande édition, actuellement en cours, des conciles oecuméniques. D'ailleurs la marche de la publication est ainsi ordonnée que nous espérons opérer, en la fondant sur la future édition, la mise au point complète de l'énorme dossier de Chalcédoine (451). Le nombre fort élevé des sièges représentés à ce concile a en effet permis de reconstituer, dans sa quasi intégrité, ce qu'eût dû être une Notitia

à cette époque. Enfin au cours de la publication rien ne sera négligé pour pratiquer les améliorations dont l'active érudition signalerait l'utilité.

II. Les Notitiae.

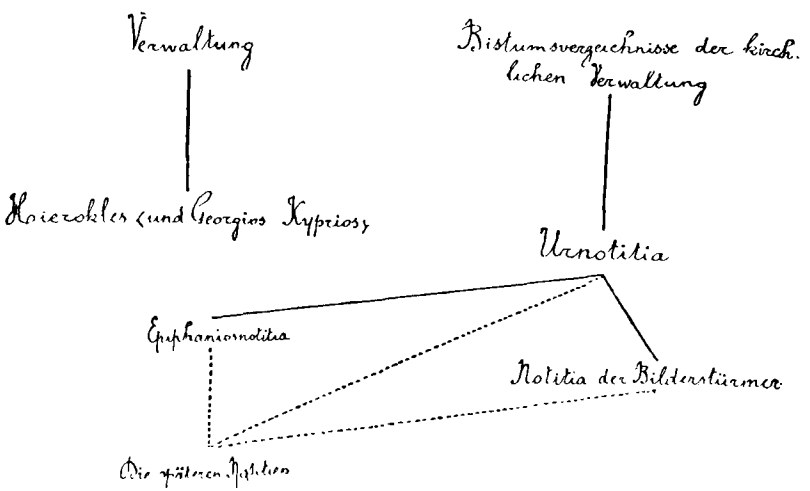
Les listes conciliaires, prises, elles aussi, à des documents officiels, permettent d'établir pour chaque époque un état ferme des évêchés et d'en marquer nettement la répartition entre les diverses provinces ecclésiastiques. Toutefois cette reconstitution ne laisse pas de donner un tableau quelque peu conjectural et fragmentaire. Au contraire les Notitiae offrent toute garantie d'exactitude souhaitable. Adoptés dans le but pratique de fixer à chaque prélat son rang d'honneur dans les mille rencontres de la vie civile ou religieuse, la conservation de ces documents, destinés à trancher des compétitions et à prévenir des usurpations, fut particulièrement surveillée.

Néanmoins la formation de la Notitia complète a été très lente, en dépit des apparences ; sa fortune officielle serait même tardive. Voici en effet sur ce point l'hypothèse formulée par le présent mémoire (p. 15) : on conservait dès le début à Constantinople — aux archives du patriarcat — le catalogue des évêchés de tout l'Empire établi sans doute d'après l'ordre topographique ou peut-être même à l'avenant. Sous Justinien ou peu après, cette liste aurait fusionné avec celle des patriarches, avec la klesis des métropolites et la série des sièges indépendants en un tout organique. Toutefois le lien unificateur ne dut pas être à l'origine si ferme qu'il empêchât des remaniements postérieurs dans la double nomenclature des métropoles ou des sièges autocéphales. Enfin, plus tard seulement, on eut l'idée de la substituer à la *κλῆσις μητροπολιτῶν* pour déterminer le rang de préséance. Il en était déjà sûrement ainsi au cours du VIe siècle pour Antioche et au début du VIIe dans l'Église de Constantinople.

On se figure aisément que la liste primitive, une fois constituée, a échappé aux grandes transformations. Dès lors en effet que les frontières de l'Empire restaient sensiblement les mêmes, le cadre ecclésiastique n'avait nulle raison de se modifier dans son ensemble. Certaines préoccupations de politique intérieure (nécessité de lutter contre l'hérésie persistante en certaines régions, effets

ordinaires d'habiles intrigues etc.) ont pu provoquer des regroupements locaux, mais il n'y eut et il ne put y avoir de réorganisations complètes que de loin en loin, aux époques de grande expansion (x^{e} -xie s.) ou de repliement progressif conséquent aux invasions arabo-turques et à l'occupation latine. Dans ce mouvement séculaire, la Notitia s'enfle ou se rétrécit sans rien perdre de sa figure primitive. Le rapport de dépendance de plusieurs catalogues entre eux est même si accusé qu'on a pu voir en certains de simples copies d'amateur. En fait la conformité jusque dans l'erreur grossière vient de ce que, lors de l'établissement de nouveaux rôles, on recourait aux vieux modèles dont on transcrivait les fautes, d'ailleurs assez maladroitement. Ainsi s'est formée à travers les siècles une chaîne d'altérations orthographiques qui a permis de remonter jusqu'à l'archétype. Celui-ci, à vrai dire, n'existe plus, mais la plus ancienne Notitia de Constantinople en dérive certainement. Il semble que le texte original ait servi, concurremment avec ses diverses recensions postérieures, à l'élaboration des catalogues plus récents ; il faut toutefois remarquer que cette influence avait cessé avant la fin du ixe siècle (avant 899) époque où le protospathaire Philothée ne pouvait plus l'avoir à sa disposition.

L'auteur concrétise comme suit le rapport de dépendance de nos listes épiscopales :



Nous croyons personnellement devoir faire une réserve expresse sur la valeur de la Notitia dite des Iconoclastes, ou encore de Léon

III l'Isaurien. Le sentiment de Duchesne (1), récemment confirmé par les constatations du R. P. de Jerphanion (2) s'impose en effet, à notre sens, de préférence à la manière de voir accréditée par de Boor et Gelzer, puis exagérée par *Béης* (3) et Mgr. S.Eustratiadès (4). En quelque point qu'on l'examine attentivement, ce taktikon apparaît comme une compilation arbitraire, tardive (postérieure au texte de Basile l'Arménien qui date de 829 environ et lui aurait servi de modèle) et où le seul caprice d'un érudit amateur a accumulé les additions et les corrections les moins justifiées. Il y a donc lieu de rayer cet intrus du précédent schéma ; ce qui simplifie le problème critique en laissant à l'établissement du texte toute sa délicate complexité.

Dans ces longues théories de noms propres facilement défigurés ne se rencontrent pas uniquement l'ordinaire cacographie ou la classique faute de lecture. De graves érudits (v. g. Ramsay suivi par Gelzer) ont pensé que certaines formes insolites d'appellations géographiques n'étaient rien moins, sur la foi de l'épigraphie classique, que des restes authentiques du vieux parler populaire. Ces tours archaïsants mériteraient en conséquence pleine considération. La peur de substituer des formes officielles, littéraires à ces précieux vocables avait poussé Gelzer à maintenir ceux-ci dans ses précédentes éditions. Or, s'il faut accepter les conclusions auxquelles aboutit le prof. Gerland, les traces du parler vulgaire, surtout préhellénistique, seraient l'extrême exception (p. 19). La plupart de ces anomalies sont nées d'un caprice de rédacteur ou de copiste, heureux de remplacer le nom traditionnel de sa ville natale par une appellation plus moderne. Quant aux multiples déformations canonisées par les philologues et les géographes, ce ne seraient que modestes écarts de transcripteurs.

La quantité considérable de ces dernières bévues pose un grave problème. Ainsi qu'il a été dit, bon nombre d'entre celles-ci figuraient dans la rédaction primitive et se sont trouvées de ce fait comme

(1) *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XV, 1895, 379-384.

(2) G. DE JERPHANION, *Les églises rupestres de Cappadoce*, Texte, I, 1, p. LII, LIII.

(3) *Oriens Christianus*, Neue Serie, IV, 1915, 239-278.

(4) *Νέα Σιών*, XXVI, 1931, 556-569, 577-600. Édition qui ignore celle de Boor et l'étude qu'en avait faite Gelzer. En outre la date et la valeur du document sont pleinement méconnus.

consacrées par l'usage constant des chancelleries. Faut-il les conserver là où la forme originale se laisse sûrement identifier? Non, pense résolument l'auteur, qui d'ailleurs prend toutes précautions utiles pour mettre sous les yeux du consultant, à côté de sa restitution, les éléments du problème (1). Le même procédé de discrète uniformisation est appliqué aux accidents orthographiques, sans que cependant l'on vise par là à supprimer toute marque d'évolution d'ordre phonétique, caractérisée surtout soit par la survivance de formes préhellénistiques, soit par l'infiltration de particularités dialectales.

Il n'y a pas lieu d'entrer ici plus avant dans le problème philologique. L'introduction du prof. Gerland en donne un exposé complet joint à l'énoncé minutieux des principes qui selon lui doivent servir à dirimer les innombrables questions de détail posées par les variantes orthographiques, l'emploi fréquent des signes tachygraphiques, la grande diversité d'accentuation, l'altération de la prononciation etc. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur en déclarant notre complet accord avec lui sur ce point. Au reste une page type [2], où la plupart des règles formulées trouvent leur application permettra d'apprécier pleinement la prudence et l'excellence de la méthode adoptée.

*
* *

Il reste à dire un mot de l'entreprise elle-même et du plan que nous entendons suivre.

Le *Corpus* comprendra deux tomes et un appendice. Le premier volume sera consacré entièrement à l'étude des listes conciliaires ; dans le second, prendront place les textes des Notitiae rangées par patriarcats ou par Églises autocéphales. Le supplément, créé pour ne rien laisser perdre du précieux legs de Gelzer, groupera certains documents d'origine profane, dont la consultation est absolument nécessaire pour l'étude de la géographie ecclésiastique.

Lorsque, au cours de l'automne 1929, le prof. Gerland voulut bien accepter de publier son travail dans nos Collections, il était entendu qu'il mènerait à terme toute l'entreprise. Aujourd'hui l'espoir est perdu de voir le meilleur spécialiste en ces matières

(1) C. à d. entre simples [ ] la leçon erronée du texte étudié et entre doubles crochets [[ ]] la leçon tantve de l'archétype dont dérive le précédent.

(2) Voir page 523.

NOTITIA DU PSEUDO-EPIPHANE (EXTRAIT).

120(1) <3> ἐπαρχία Εὐρώπης · μητρόπολις Ἡρακλείας Θράκης_ ἔχει ὑπ' αὐτὴν πόλεις ἤτοι ἐπισκοπὰς ε, οἷον

121 <1> τὸν τοῦ Πανίου

122 <2> τὸν Καλλιπόλεως

123 <3> τὸν Χερρονήσου

124 <4> τὸν Κοίλας

125 <5> τὸν Ραιδεστοῦ

126 <4> ἐπαρχία Γαλατίας ᾱ · μητρόπολις Ἀγκύρας ἔχει πόλεις ὑπ' αὐτὴν ἤτοι ἐπισκοπὰς ξ̄, οἷον

127 <1> τὸν Ταβίας

128 <2> τὸν Ἰουλιουπόλεως [Ἡλιουπόλεως] [[Ἡλιουπόλεως]]

129 <3> τὸν Ἀσπόνης

130 <4> τὸν Βηρινουπόλεως

131 <5< τὸν Μνίζου

132 <6> τὸν Κίνης

133 <7> τὸν Ἀναστασιουπόλεως

134 <5> ἐπαρχία Ἑλλησπόντου · μητρόπολις Κυζίκου ἔχει πόλεις ὑπ' αὐτὴν ἤτοι ἐπισκοπὰς ιβ̄, οἷον

135 <1> τὸν Γέρμης.....

125 ῥοδέστου H Co 126 θράκης au lieu de ᾱ L H Co (faute de transcription causée par le n. 120) 128 ἡλιουπόλεως L : om. H Co 138 σασαβάρεως LHCo (simple dittographic) 139 ἀνδρανουθηρῶν H, ἀνδριάνου θηρῶν Co.

124 omettent HCo 126 ιβ̄ au lieu de ζ̄ en HCo (cf. n. 134) 133 HCo donnent au lieu des suffragants d'Ancyre ceux de Cyzique (Troas excepté) dans l'ordre suivant : 135-143, 146,145. 134-146 manquent en H (Noter que les suffragants de Cyzique ont été donnés sous Ancyre). Germain (le copiste de Co) a suppléé le n. 134 à l'aide d'autres titres et les n. 135-146 sur la base de la seule Diatyposis de Léon VI qu'il a précisément copiée dans notre codex. fol. 152-165 ; de la sorte son texte donne deux fois les suffragants de Cyzique mais dans un ordre different. En outre, le même Germain a comblé le second vide de son prototype hiérosolymitain d'après la Notitia donnée par Georges de Chypre, ou du moins d'après une source de contenu absolument identique.

(1) Le tableau comporte une double numérotation. Le chiffre de la marge extérieure marque le rang de préséance au sein du concile étudié ; celui

ardues assurer lui-même la continuation de l'œuvre monumentale. Une grave indisposition, pour laquelle les médecins ont prescrit les plus grands ménagements, interdit au patient les trop longues séances d'étude et les fréquentes courses aux bibliothèques. En conséquence, pour ne pas laisser avorter l'œuvre à peine amorcée, ceux-là même qui s'étaient offerts pour éditer, se virent acculés au rôle ingrat de rédacteurs. Ils eussent décliné ce périlleux honneur, n'était l'énorme dossier de notes et de textes recueillis par leurs devanciers et par eux-mêmes en vue du futur *Oriens Christianus*. Disons de suite que ce concours ne sera exigé que pour le second volume et l'appendice et que les conseils du premier maître d'œuvre ne manqueront jamais à ceux que les circonstances lui auront substitués. La partie conciliaire est, elle, rédigée tout entière et ne nécessite plus qu'une légère confrontation avec les éditions critiques ou les travaux qui pourraient paraître avant sa publication. Cette étude magistrale, d'une belle ampleur, pourra voir promptement le jour.

Toutefois notre intention est de donner parallèlement la série des Notitiae. Malheureusement si l'on excepte deux pièces (Notitia du pseudo-Epiphane et Notitia d'Antioche, préparées par M. Gerland) aucune préface n'est rédigée, aucun texte établi. Les cartons de Gelzer que l'Académie de Berlin a bien voulu nous remettre pour la continuation de l'œuvre (1) ne nous ont apporté qu'un nombre élevé de copies et une masse volumineuse de collations apposées par dix mains diverses en regard des anciennes éditions. Tout y est à l'état brut, épars en vingt recueils ou cahiers : rien à pied d'œuvre. Fait caractéristique de cette compilation ! nulle part il n'a été fait de recours à la photographie, le concours d'amis sûrs et d'ailleurs compétents en tenant lieu. Mais quelque soin que l'on mette soi-même à reproduire la figure exacte d'un texte manuscrit, au moment où l'on en aborde l'étude critique surgissent toujours des doutes si pressants qu'ils nécessitent le recours à l'original... Or une fortune inespérée nous a mis en possession d'un précieux lot de photographies de Notitiae que Mgr. Petit, tenté par une en-

qui affecte directement le nom indique la place du même siège dans le cadre de son patriarcat respectif, tel que l'auteur l'a restitué. Voir *Introduction*, 8, 9 et 12.

(1) Ce m'est un devoir de remercier ici publiquement M. le professeur Hans Lietzmann dont l'aimable entremise nous a valu la possession dn précieux dépôt.

treprise similaire, fit faire sur les fonds moins connus ou inexplorés de Constantinople, de l'Athos, de Jérusalem, de Paris ou de Rome. Ce dépôt a été nouvellement enrichi de précieux apports qui permettront le contrôle rigoureux des collations faites. En outre, depuis la mort de Gelzer (11 juillet 1907), si les études consacrées à la géographie ecclésiastique ont été extrêmement rares, nombreux ont été les catalogues de manuscrits publiés. D'autre part, certaines bibliothèques difficilement abordables jusqu'à la guerre générale ont pu être explorées de sorte que chaque Notitia a vu sa liste de témoins s'accroître d'une ou plusieurs unités.

Dans cette difficile tâche nous comptons à notre tour sur le concours bienveillant de tous ceux qu'elle intéresse et qui, mieux placés, pourraient nous aider à compléter nos dossiers. Nul doute que cette indispensable collaboration nous aide à combler pleinement l'attente des Instituts et des nombreux érudits qui ont honoré de leur souscription la monumentale entreprise.

Pour que tous les intéressés puissent en mesurer les proportions exactes, nous terminons cet aperçu par le plan détaillé.

Plan du corpus notitiarum episcopatuum Ecclesiae orientalis graecae

Vol. I. — *La Genèse de la Notitia episcopatuum.*

Fasc. 1 : Introduction, récemment parue (Kadiköy, 1931).
Fasc. 2 : Causa Gabadii et Agapii (394) et Concile d'Éphèse (431).
Fasc. 3 : Synodes d'Antioche, de Bérytos, de Tyr (445/49).
Synode de Flavien (448-49).
Latrocinium d'Éphèse (449).
Fasc. 4 : Concile de Chalcédoine (451).
Fasc. 5 : Codex Encyclius et synode de Gennade (458-59).
Synodes divers de CP et Jérusalem (518-536).
Concile de 553.
Fasc. 6 : Concile in Trullo ou Quinisexte (680).
Concile de CP (692) ou sixième oecuménique.

Vol. II : *Les Notitiae.*

Fasc. 1 : Notitiae englobant les cinq patriarcats.
Notitiae du patriarcat de Constantinople (VIIe-XIXe s.).

Fasc. 2 : Notitiae du patriarcat d'Alexandrie.
Notitiae du patriarcat d'Antioche.
Notitiae du patriarcat de Jérusalem.
Notitiae de l'archevêché d'Achrida.
Notitiae de l'archevêché de Pec.
Notitiae de l'archevêché de Chypre.
Taktikon de l'archevêché du Sinaï.

Fasc. 3 : Notitiae des Églises nationales.

1. Église russe.
2. Église géorgienne.
3. Église serbe.
4. Église monténégrine.
5. Église grecque.
6. Église bulgare.
7. Église roumaine
8. Église orthodoxe sous la monarchie austro-hongroise

Appendice :

1. Synecdemus de Hiéroclès.
2. De thematibus de Constantin Porphyrogénète.
3. Catalogues de cités et de villes qui, au cours des siècles, ont changé de nom.
4. Descriptio orbis romani de Georges de Chypre.

Kadiköy, le 15 août 1932. V. Laurent
des Augustins de l'Assomption.

Une grammaire géorgienne en langue française.

N. Marr et M. Brière, La langue géorgienne. Librairie de Paris, Firmin-Didot et Cie, Paris, 1931. Un vol. in-8, xvi-858 pp. Cartes, fac-similés.

La grammaire géorgienne de MM. Marr et Brière, promise depuis de longues années déjà, a fini par donner un éclatant démenti aux pessimistes qui, lassés de l'attendre, en étaient venus à dire qu'elle ne paraîtrait jamais. Celui qui voudrait l'apprécier en connaissance

de cause serait en droit de prendre son temps lui aussi, à l'exemple des deux savants et consciencieux auteurs. On nous approuvera sans doute d'aller plus droit au but et de nous borner à dire simplement ce que tout lecteur pourra constater par lui-même, s'il a quelque connaissance du sujet.

Le manuel de MM. Marr et Brière est un traité complet de la langue géorgienne. L'étudiant y trouvera, en plus de la grammaire, une et même deux chrestomathies, l'une en caractère « civils » — disons plutôt : profanes, pour éviter le jeu de mots, car le terme traduit par « civil » signifie en géorgien : « militaire, ou cavalier » — l'autre en caractères hiératiques ou « sacerdotaux ». Chacune est pourvue de son glossaire ou de ses glossaires, puisque la chrestomathie hiératique en a deux, le premier en alphabet majuscule, le second en cursive ou minuscule Cette disposition est sans doute commandée par des raisons typographiques. Mais il faut bien convenir qu'en soi, elle crée une complication assez inutile et qu'elle tend à exagérer la portée d'une distinction de pure forme. A cela près, ce recueil de textes admirablement présentés ne mérite que des éloges. Il supprime un problème qui avait de quoi décourager les débutants. Sauf dans quelques rares publications savantes, il était à peu près impossible de trouver un spécimen entièrement sûr et correct de l'ancienne langue géorgienne. La chrestomathie de M. Marr est bien la première à laquelle un étudiant occidental pourra se confier, sans avoir à s'en repentir.

Au point de vue didactique, la méthode du nouveau manuel s'écarte résolument des chemins battus. Dans toutes les parties de l'ouvrage, spécialement dans la phonétique et dans la morphologie, l'exposition des faits est constamment enlacée à une théorie de grammaire historique, voire préhistorique. Les mêmes intuitions hardies s'affirment dans les étymologies et dans les déductions sémantiques du glossaire, qui est plus spécialement l'œuvre de M. Marr. On connaît les idées maîtresses du système créé de toutes pièces par le grand linguiste russe. Si nous en parlons ici, ce n'est pas avec l'ambition téméraire de les discuter. Des spécialistes d'une compétence universellement reconnue ont accueilli l'hypothèse « japhétique » avec une méfiance, qui s'est atténuée depuis, mais qui n'a pas désarmé. Nos observations à nous manqueraient de portée. M. Marr est un voyant. Dans les mots de la langue écrite au IXe ou au VIIIe siècle, il reconnaît des éléments appartenant au langage de l'humanité primitive. Nous devons croire qu'il les aperçoit, puisqu'il le dit.

Nos regards à nous ne portent pas si loin ; et il n'est pas même sûr que nos yeux s'ouvriraient, si nous possédions la prodigieuse connaissance des dialectes caucasiens qui sert de base aux intuitions du génial auteur. En ces questions abstruses, les profanes, dont nous sommes, ne peuvent apporter que l'aveu de leur totale et irrémédiable incompétence.

Cela dit, on nous permettra d'exprimer un regret. Dans l'intérêt de la clarté et de la rigueur, il eût été préférable de maintenir séparés l'exposé descriptif des faits grammaticaux et les spéculations de la linguistique comparée, ne fût-ce que pour ne pas aligner sur le même rang des notions d'ordre disparate et qui ne s'établissent pas avec le même degré de certitude. En incorporant à l'énoncé des règles usuelles de la morphologie et de la syntaxe une explication conjecturale de leur origine, on risque de leur donner souvent un tour ambigu, sinon contradictoire, au moins en apparence. Les philologues de la vieille roche ne sont pas seuls déroutés par des formules dans ce goût-ci (§ 162, rem. *d*) : « La particule pronominale subjective de la 3e personne au singulier est *-s* et elle est employée comme suffixe. Elle est toujours remplacée à l'aoriste et parfois au présent de la voix passive par *-a* « il est »... » Et un peu plus loin, cette restriction est corrigée à son tour (§ 173, 2°) : dans la première conjugaison de la voix active, « la 3e personne du singulier de l'aoriste est souvent terminée en *-o* alors qu'il a été dit au § 162, remarque *d*, qu'elle l'est toujours en *-a* ; car c'est le groupe *va* qui se contracte en *-o* ».

Donc, comme désinence personnelle de la 3e personne du singulier, on trouve aux temps et aux modes indiqués, tantôt *-s*, tantôt *-a*, tantôt *-o*. Pourquoi ne pas commencer par constater cette loi de l'usage, sauf à l'expliquer ensuite ? Nous plaidons ici pour le vulgaire, qui a besoin qu'on lui simplifie les choses, ou du moins qu'on ne les lui complique pas davantage, quand, par elles-mêmes, elles sont déjà suffisamment entortillées.

Le système verbal géorgien est un de ces sujets à l'enchevêtrement desquels il est féroce de rien ajouter. Toutes les règles générales y sont traversées de tant d'anomalies et d'exceptions que l'on a pu dire, sans exagération par trop criante, que chaque verbe géorgien a sa conjugaison propre. Il ne saurait être question d'esquisser ici un plan de ce labyrinthe. On « aurait plus tôt fait de dire tout vingt fois que de l'abréger une ». Tout au plus pouvons-nous indi-

quer brièvement l'une des causes principales de cette désespérante irrégularité.

Les éléments morphologiques qui entrent dans la flexion du verbe géorgien expriment des rapports qui n'ont pas d'équivalents fixes dans notre conjugaison. Ce que nous appelons « sujet » et « régime » correspond en géorgien à des fonctions essentiellement interchangeables. Pour caractériser cette mutabilité, MM. Marr et Brière recourent à une distinction entre sujet ou régime *réels*, sujet ou régime *apparents*. Les termes de cette opposition ne nous semblent pas très heureusement choisis. Sujet et régime sont des catégories purement grammaticales, qui répondent à de simples habitudes de langage et qui n'ont en réalité aucune portée logique. L'anomalie du mécanisme verbal géorgien n'est pas que la fonction grammaticale du sujet ou du régime y est en désaccord avec la pensée ; c'est qu'elle est, pour ainsi parler, en désaccord avec elle-même. Pour dire : « Je crois », le géorgien doit employer une forme verbale : *mrtsams*, qui, analysée étymologiquement, signifie : « il (ou cela) est cru de moi ». Il ne s'agit pourtant pas d'une construction périphrastique au passif ; car la construction active correspondante n'existe pas ; et la forme *mrtsams* n'a aucun des caractères morphologiques propres à la première personne du présent de l'indicatif passif, par exemple : *vikidebi*, « je suis touché », *vigmobi*, « je suis insulté ». Du reste, à parler rigoureusement, la voix active et la voix passive ne sont représentées en géorgien que par des conjugaisons parallèles, formées de thèmes différents, comme *facio* et *fio* en latin, ou mieux encore peut-être, comme les « aspects » du verbe russe.

Avec quelques variétés dans la forme, le tour d'expression qui vient d'être caractérisé influence toute la conjugaison géorgienne Le même nom qui, en fonction de sujet, se construit au nominatif ou au cas direct, quand le verbe est au présent ou à un temps dérivé du présent, se construit au cas oblique ou au datif pronominal, quand le verbe est à un temps du groupe de l'aoriste, du parfait de l'indicatif ou du subjonctif, ou au plus-que-parfait. C'est-à-dire qu'il change de fonction avec le régime grammatical. Interversion purement mécanique, à laquelle ne s'attache aucune nuance de signification. On peut même se demander si, pour celui qui parlait, cette différence de construction était beaucoup plus sensible que ne l'est, par exemple, en français, la différence d'accord du participe selon que le régime verbal précède ou suit le verbe. Dans la phrase :

man k'alāk'sa zğudeni moak'mnna (§ 357,1°),« il ajouta des remparts à la ville », le linguiste reconnaîtra, peut-être, que le sujet véritable grammatical n'est pas la particule pronominale *man*, mais le substantif *zğudeni*, « remparts ». Et il ajoutera, s'il y tient, que l'indice grammatical de cette fonction est visible dans la désinence verbale *n-a*, qui pour le linguiste est un pluriel accordé avec le nom *zğudeni*. Pour le linguiste, c'est bien possible — comme pour l'étymologiste, l'auxiliaire *avoir* est encore reconnaissable dans la désinence verbale au conditionnel et au futur de notre conjugaison française. Mais pour les bonnes gens qui observaient automatiquement cette règle d'accord, elle n'était qu'une bizarrerie inexplicable de l'usage. Et combien ne l'observaient pas, faute de la connaître, ou la traitaient en caprice de pédants?

Veut-on la preuve positive que ces finesses sémantiques avaient cessé d'être comprises? A l'aoriste et aux temps du même groupe, la première personne est marquée par un préfixe pronominal, *v-* (*vi- va-*) qui au lieu d'être au cas oblique comme dans *mrtsams*, est au cas direct, bien que le sujet grammatical, quand il est exprimé, soit au cas oblique ou au datif pronominal. Dans la langue vulgaire, le nivellement analogique est encore plus radical. Au lieu de *grtsams*, «vous le croyez » — étymologiquement : « il, ou cela est cru de vous » — le géorgien moderne dit : *grtsamsth*, où *-th* est bel et bien la désinence verbale de la seconde personne du pluriel, s'accordant avec le sujet grammatical, représenté par le préfixe.

La conclusion que nous voulions tirer de cet exemple, c'est que la savante ordonnance de la nouvelle grammaire, à raison même de sa trop belle symétrie, ne laisse pas que de voiler un peu l'aspect naturel de la langue. Autour et au-delà des règles pratiques de l'usage, M. Marr a dressé une synthèse, merveilleusement ingénieuse, mais un peu artificielle malgré tout, qui suppose la connaissance des faits linguistiques plutôt qu'elle n'aide à l'acquérir. La tâche de l'étudiant n'en sera pas facilitée. Mais au prix d'un effort méthodique et à la condition de ne pas trop s'écarquiller les yeux devant certaines perspectives théoriques, il arrivera vite à isoler ce qui est entré d'élément subjectif dans cette puissante construction. Là où il se sentirait un peu dérouté par l'ordre systématique de l'exposé, d'excellentes tables analytiques viendront à son secours. Le mérite qu'on ne saurait louer assez haut, c'est que les notions positives accumulées dans ce gros volume sont d'une sûreté impeccable et que rien d'utile à connaître n'y est omis.

Toute la partie descriptive de la morphologie est récapitulée en 70 pages de paradigmes, pour lesquelles les auteurs seront bénis et remerciés par de nombreuses générations d'étudiants, jeunes et vieux. Ces tableaux remplacent en les rajeunissant les *Osnovnyja tablicy*, aujourd'hui introuvables, que M. Marr a publiées, il y a près de vingt-cinq ans, comme introduction à sa théorie grammaticale du vieux géorgien (voir *Revue des questions scientifiques*, oct. 1908, p. 639-41).

Nous sortirions de notre rôle en essayant de pénétrer ici dans le secret de la collaboration d'où est sorti ce grand ouvrage. Mais il est aisé de deviner que la part de M. l'abbé Brière ne s'est pas limitée aux fonctions d'interprète, et M. Marr, s'adressant à un public de langue française, doit s'estimer heureux d'avoir rencontré un auxiliaire aussi parfaitement versé dans les habitudes de l'esprit latin. Aux deux auteurs, il n'est que juste d'associer ici le mécène des lettres orientales, Mgr. R. Grafin, dont la généreuse intervention a rendu possible l'exécution de ce magnifique volume. De ces efforts réunis, est sorti un chef-d'œuvre, qui, on peut l'affirmer hardiment, marque une date dans l'étude de l'Orient chrétien et répare une des grandes injustices de l'ancienne érudition. La philologie occidentale serait désormais inexcusable de laisser la littérature et l'histoire géorgiennes au rang effacé où elles ont été oubliées jusqu'ici.

Pour les travailleurs isolés, qui, à leurs risques et périls, ont essayé d'explorer un coin de ce domaine ignoré, ce n'est pas sans une ombre de regret mélancolique qu'ils voient arriver si tard ce guide secourable qui leur aurait épargné tant de travail inutile, de tâtonnements et de méprises. Mais peut-être aussi ont-ils, mieux que d'autres, le droit de saluer l'apparition de ce livre qui leur a manqué si longtemps,

ὄψιμον, ὀψιτέλεστον, ὅου κλέος οὔποτ' ὀλεῖται.

P. PEETERS S. J.

Markwart, mis en ordre par Honigmann.

E. HONIGMANN, B. Z. XXXI, p. 392-400.

En analysant ici même, l'an dernier (*Byzantion*, t. VI, 2, p. 855-60) l'ouvrage posthume de J. Markwart (*Südarmenien und die*

Tigrisquellen nach griechischen und arabischen Geographen) nous exprimions la crainte que le meilleur du savoir enfoui dans ce monument d'érudition abstruse ne fût perdu pour la plupart des lecteurs. Ce danger est en grande partie écarté, grâce à M. E. Honigmann. Sous la forme d'une recension développée (*Byzantinische Zeitschrift*, t. XXXI, 2, p. 392-400), M. Honigmann a extrait de cette massive dissertation tout ce qu'elle contient de résultats positifs et les a reportés sur une carte dressée par lui-même Étude excellente de tous points, et qui, à beaucoup d'égards, a la valeur d'un mémoire original. Feu Markwart se trouve ainsi doublé, après sa mort, du collaborateur qui lui a trop manqué pendant sa vie, pour mettre de l'ordre, de la sobriété et de la méthode dans sa prodigieuse érudition. M. Honigmann en possède à revendre, et son savoir personnel, moins encyclopédique peut-être, mais admirablement sûr, lui aurait permis de discuter d'égal à égal avec Markwart lui-même. P. PEETERS S. J.

Une Vierge de Rhodes.

Hermes BALDUCCI, *Il Santuario di Nostra Signora di Tutte le Grazie sul Fileremo presso Rodi* — S. I 1931 (publié sous les auspices de l'Institut F. E. R. T. de Rhodes) in 4°, 48 p., 61 fig. et un plan hors texte.

A cinq kilomètres au sud-ouest de Rhodes, dominant le village de Trianda, la « colline de Philerme » est couronnée de ruines d'époques diverses qui attestent les établissements successifs des Phéniciens, des Doriens fondateurs de Ialysos, des Grecs de l'époque classique et hellénistique, des Byzantins et des Chevaliers de Saint-Jean. C'est à ces derniers qu'est due la construction de l'église restée en majeure partie debout et récemment restaurée sous la direction du service italien des antiquités. Elle fut célèbre, au moyen âge, par l'image miraculeuse de la Vierge, objet d'une vénération particulière. M. Balducci signale en passant les vicissitudes de cette image qui échoua en Russie et disparut lors de la dernière révolution russe.

Le plan de l'état actuel (hors-texte) et les photographies montrent comment s'enchevêtrent les monuments superposés sur le même site : un temple hellénique, une église byzantine, et l'église des Chevaliers.

De l'église byzantine il ne reste que des fondations partielles. La restitution de M. Balducci, encore qu'hypothétique en partie, résulte d'un examen scrupuleux de l'état actuel. On est en présence des fondations d'une basilique à trois nefs parallèles et trois absides demi-circulaires (fig. 7). On ne saurait tirer d'indications formelles des restes de murs conservés seulement en fondation (fig. 8) mais de nombreux fragments sculptés (fig. 11 à 25) présentent un très réel intérêt. M. B. les date dans l'ensemble, de la fin du xe siècle, mais admet que certains éléments sont plus récents. Les déductions paraissent parfaitement judicieuses.

L'église des Chevaliers, d'esprit et de caractère gothiques, date en grande partie de la seconde moitié du xve siècle. Mais M. B. fait remarquer que l'abside est beaucoup plus ancienne et doit remonter au début de l'occupation de Rhodes par les Chevaliers : il en trouve la preuve dans certains éléments décoratifs, d'une exécution très gauche, dûs vraisemblablement à une main d'œuvre locale encore inexperte. A propos de certains détails techniques, comme la composition des enduits, où M. B. croit retrouver la persistance d'une formule vitruvienne, on pourrait présenter de sérieuses objections, mais, dans l'ensemble, l'enquête, conduite avec un soin minutieux, témoigne d'une méthode pleine de sagesse, servie par un très sûr talent de dessinateur. Les relevés sont des modèles du genre et l'illustration de ce travail, tant graphique que photographique, est parfaite en tous points.

En même temps qu'à M. Balducci l'ensemble fait grand honneur à l'Institut F. E. R. T. de Rhodes et au Dr Jacopi, son actif et savant directeur.

Istambul. Albert GABRIEL.

Les Régestes de M. Dölger.

Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit, herausgegeben von den Akademien der Wissenschaften in München und Wien. Reihe A : Regesten. Abteilung 1 : Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches bearbeitet von Franz DÖLGER. 3. Teil : Regesten von 1204-1282. München und Berlin, R. Oldenbourg 1932. XIX und 77 S.

Die Beurteilung, die Dölgers Regesten seit dem Erscheinen des

ersten, bis 1025 reichenden Teiles (1924) erfahren haben, ist, wie man weiss, im allgemeinen wenig günstig. Die tüchtig schmälenden Benützer richten indessen ihren Tadel an die falsche Adresse, denn nicht der Bearbeiter ist dafür verantwortlich, dass die beiden als Herausgeber zeichnenden Akademien mit der Aufgabe einen unerfahrenen Anfänger betrauten ; fand dieser auch seiner eigenen Angabe nach « beträchtliche Vorarbeiten » (1. Teil, S. 12) aus der Feder des einst von Krumbacher zum Bearbeiter ausersehenen P. Marc vor, so konnte er doch andererseits als Bibliotheksbeamter und stark in Anspruch genommener Gehilfe Heisenbergs, dessen wissenschaftliche Obliegenheiten immer mehr auf ihn übergingen, nur einen beschränkten Teil seiner Zeit den Regesten widmen. Wenn man das alles in Erwägung zieht, so war der erste Teil trotz seinen z. T. schweren Mängeln eine nicht bloss nützliche, sondern auch achtbare Leistung. Es sei hinzugefügt, dass schon der zweite Teil (1925) von groben Fehlern frei ist, und selbstverständlich gilt das Gleiche vom dritten.

Seeck schreibt auf S. VIII Regesten : « Es gibt so manche Bücher, auf die jeder schimpft, der sie gebraucht, obgleich er sie immer wieder gebrauchen muss. Wenn auch dem meinen dasselbe Schicksal beschieden ist, so will ich mich nicht beklagen ». Dasselbe mag sich D. sagen. Auf Seecks grossartiges Werk, eines der scharfsinnigsten und ergebnisreichsten, die ich kenne, schimpfen Leute, die manchen überwiegend mit banalem Fleisse angefertigten Regestenwerken zur Geschichte des abendländischen Mittelalters alle — übrigens verdiente — Anerkennung zollen ; der Grund ist der, dass Seeck, der a. a. O. seine Regesten geradezu als Zeittafeln bezeichnet, fast ausschliesslich chronologische Ziele verfolgt, und dass er daher den Inhalt der einzelnen Urkunden nur mit Schlagworten, oft einem einzigen, bezeichnet, während nach der herkömmlichen Regestentechnik eine bei möglichster Kürze erschöpfende Wiedergabe des Inhalts nicht minder erwartet wird als die chronologische Fixierung der betreffenden Urkunde, die Beibringung nicht unmittelbar urkundlicher Daten hingegen nur in beschränktem, grossenteils dem Belieben des Regestenverfassers anheimgestelltem Masse erfolgt. Der Seite, die bei Seeck zu kurz kommt, widmet nun D. eine vorbildliche Sorgfalt, was umso nachdrücklicher betont sei, als dies m. W. nirgends gebührend hervorgehoben worden ist ; wenn manche Regesten D.s eine volle Druckseite in Quartformat oder darüber umfassen und dabei doch niemals ein Wort

zu viel, selten eines zu wenig gesagt wird, so kann man daran ermessen, mit welchem Geschick und wie grossem Nutzen für die Mitforscher der Regerent die auf byzantinischem Gebiete anders als im frühen und hohen Mittelalter auf Schritt und Tritt begegnenden, oft schwer zu umschreibenden Subtilitäten eines hochentwickelten öffentlichen und privaten Rechts gemeistert hat. Seiner Pflicht, nach Bedarf und Möglichkeit die behandelten Urkunden zu datieren, kommt D. gleichfalls nach. Die Zahl der undatiert überlieferten Urkunden ist meinem Eindrucke nach im jetzt erschienenen dritten Teile erheblich grösser als in den früheren, und wenn D. auch durch seine Studien über das Lembiotissa-Diplomatar (Byz. Zeitschr. XXVII [1927] 291-320) und über die Kaiserurkunden von Patmus (ebd. XXVIII [1928] 332-371) einen grossen Teil der einschlägigen Arbeit zur Entlastung des vorliegenden Faszikels schon geleistet hatte, so enthält doch auch dieser viele chronologische Untersuchungen, deren Ergebnissen, nach Stichproben zu urteilen, man durchweg wird zustimmen können, und deren dankenswerte Kürze ihren Wert nur noch erhöht. Zu bedauern ist aber, dass D. in konträrem Gegensatze zu Seeck die ausserurkundliche Chronologie grundsätzlich beiseite lässt, wie ja auch sein Werk nicht « Regesten des Kaiser », sondern « Regesten der Kaiserurkunden » betitelt ist. Es enthält daher in dieser Hinsicht nur die Anfangs-und Enddaten der einzelnen Kaiser (im ersten Teile nicht ohne Irrtümer), aber regelmässig ohne Diskussion und Quellennachweise ; die Bemerkungen über die Anfangsdaten Theodorus' I. Lascaris (vor n. 1669) und Michaels VIII. (vor n. 1857) sind hochwillkommene, durch Bedürfnisse der Urkundenchronologie bewirkte Ausnahmen. Dass die Kaiserurkunden des Theodorus Ducas Angelus Comnenus nicht aufgenommen sind, sondern offenbar wie die Despotenurkunden der dritten Abteilung vorbehalten bleiben, ist nur zu billigen, doch hätte sich vielleicht ein Hinweis darauf empfohlen.

Die byzantinische Urkundenlehre ist D. s Spezialfach, in dessen Bereiche der einstige Anfänger heute anerkanntermassen die erste Autorität ist ; dass diese Eigenschaft dem Werke zu umso grösserem Vorteile gereicht, je weiter es in die spätbyzantinische Zeit vordringt, d. h. je grösser die Zahl der erhaltenen Originalurkunden und diese mehr oder weniger ersetzenden Kopien wird, liegt auf der Hand. Die peinlich genaue Beschreibung der Originale ergänzt das Beweismaterial für den in D.s « Facsimiles » gegebenen Abriss der byzantinischen Kaiserdiplomatik.

In der hier gebotenen Kürze konnte ich auf sachliche Einzelheiten nicht eingehen. D.s Regestenwerk wird, da die Bearbeitung und Veröffentlichung der Reihe B (Urkundenbücher) noch in unabsehbar weiter Ferne liegt, bei der Beschaffenheit der verhältnismässig grössten unter den gedruckten Sammlungen mittel- und spätbyzantinischer Urkunden (dies gilt auch von den *Actes de l'Athos* wegen ihrer kläglichen Indices) für ein beschränktes, aber das wohl wichtigste Teilgebiet auf lange Zeit hinaus für die verschiedensten Arbeiten zur Geschichte des byzantinischen Reiches ein unschätzbares Hilfsmittel sein, ganz besonders vom vorliegenden dritten Teile angefangen; beglückwünschen wir darum nicht nur den Verfasser, sondern auch uns dazu, dass der Weg, den er durch das Dickicht der byzantinischen Kaiserurkunden bahnt, nunmehr schon bis zum J. 1282 vorgetrieben ist, und hoffen wir, dass die noch ausstehenden Teile nicht mehr lange auf sich warten lassen werden.

Berlin. Ernst Stein.

Un exposé d'ensemble de la Théologie byzantine et orientale.

M. Jugie, *Theologia dogmatica christianorum orientalium ab Ecclesia catholica dissidentium.* Tomus I : *Theologiae dogmaticae Graeco-Russorum origo, historia, fontes.* Tomus II : *De Deo, De Verbo Incarnato,* etc. sous presse. Tomus III : *Theologiae dogmaticae Graeco-Russorum expositio de Sacramentis seu Mysteriis.* Tomus IV : *Theologiae dogmaticae Graeco-Russorum expositio de Novissimis, de Ecclesia.* Paris, Letouzey et Ané, 1926, 1930, 1931, 1932, in-8° carré, 727, 760, 510, 666 pages. — L'ouvrage complet, qui comprendra 5 volumes, se vend au prix de 200 francs.

Les lecteurs de cette revue n'ont pas besoin qu'on leur rappelle la souveraine importance qu'ont toujours eue les questions religieuses et théologiques dans l'histoire de l'Orient chrétien. Or, c'est là précisément le motif qui doit signaler à l'attention des byzantinistes l'ouvrage du R. P. Jugie. Le nom de l'auteur est très avantageusement connu depuis plus d'un quart de siècle par de multiples études d'érudition, par l'édition des œuvres de Schola-

rios, et les trois volumes parus jusqu'ici de sa *Theologia dogmatica christianorum orientalium* constituent d'ores et déjà une sûre garantie de l'incomparable richesse d'informations précises que fournira l'ensemble de ce magistral exposé. Disons tout de suite qu'il sera complet en cinq volumes. Le premier, en guise d'Introduction générale, étudie l'origine, esquisse l'histoire, examine les sources de la théologie gréco-slave ; le deuxième, qui est sous presse, sera consacré aux traités de Dieu, de la Trinité, de l'Homme, du Péché originel, de la Grâce, de l'Incarnation et de la Rédemption ; le troisième a pour objet les Sacrements ; le quatrième, les Fins dernières et l'Église ; le cinquième enfin sera réservé aux Orientaux non proprement byzantins, c'est-à-dire aux Syriens, Arméniens, Coptes, etc. (1)

Rédigé par un homme du métier, qui a longtemps professé ce cours au Séminaire assomptioniste de Kadiköy à Constantinople, avant d'avoir à l'enseigner pendant quatre ans aux premiers élèves de l'Institut Pontifical Oriental de Rome, puis à ceux du Grand Séminaire du Latran, cet ouvrage sera à la fois un excellent manuel didactique pour les Facultés de théologie et un précieux instrument de travail pour tous les professionnels des études religieuses orientales. Il est dédié à saint Jean Damascène : *Sancto Joanni Damasceno Chrysorrhoae, Ecclesiae catholicae praeclaro Doctori.* Patronage bien choisi, puisque l'auteur du *De fide orthodoxa* jouit de part et d'autre, en Orient comme en Occident, d'une égale considération et que, au dire de Malinovskij, sa théologie s'identifie avec la dogmatique de l'Église ancienne et de l'ancienne patristique (2).

Dans l'impossibilité de nous arrêter ici à une analyse détaillée des trois volumes parus, nous nous bornerons à présenter surtout le tome Ier, qui, d'ailleurs, de par son contenu, intéresse spécialement tous les lecteurs de *Byzantion*. Cependant, pour trois ou quatre controverses théologiques importantes, nous aurons recours aux volumes suivants, et même à d'autres publications.

(1) En attendant la publication de ce cinquième volume, le lecteur en trouvera déjà de très précieux éléments dans l'article *Monophysite (Eglise copte)*, donné par le P. Jugie au *Dictionnaire de théologie catholique*, t. X, Paris, 1929, col. 2251-2306.

(2) Malinovskij, *Opyt pravoslavnago dogmatičeskago bogoslovija*, t. I, 3e éd. Kiev, 1892, p. 58.

Après un bref examen de quelques questions préalables sur la situation religieuse des chrétiens orientaux par rapport à l'Église catholique, le tome Ier renferme trois traités, compris tous trois sous le titre général de Prolégomènes : I. Origines de la théologie gréco-russe ou préparation et consommation du schisme. II. Histoire sommaire de la théologie gréco-russe depuis Michel Cérulaire jusqu'à nos jours. III. Sources de la théologie gréco-russe.

Théologie gréco-slave nous semblerait un terme plus exact, parce qu'il comprendrait la littérature ecclésiastique bulgare et serbe ; encore faudrait-il en trouver un plus compréhensif, pour y inclure les écrits roumains, arabes et autres.

Nous laisserons de côté les considérations préliminaires touchant les appellations employées pour désigner les Églises orientales ou leurs fidèles, les notions théologiques de schisme et d'hérésie, etc. Sujets d'ordre très général, on le voit, et où l'obligation de faire court expose l'auteur au reproche de ne point paraître çà et là, au gré de certains, assez nuancé. Il convient d'autant plus de féliciter le R. P. Jugie d'avoir eu le courage d'affronter pareil reproche, ne fût-ce que pour fournir aux critiques occasion de suggérer les divers points de vue. Bornons-nous à signaler, par exemple, d'utiles notes et références publiées par les *Acta Academiae Velehradensis*, vol. X, Prague, 1919, p. 265-304, par P. Duffy : *De notione schismatis*, et par A. Bruson : *De causis schismatis*.

Nous ne nous attarderons pas davantage sur le premier traité : « Origines de la théologie gréco-russe, ou préparation et consommation du schisme byzantin ». Il y a là une excellente mise au point de questions capitales : 28e canon de Chalcédoine, césaropapisme, ambitions byzantines, animosité entre Grecs et Latins, théologie de Photius, de Michel Cérulaire et de leurs disciples immédiats, doctrine de la primauté romaine, de la procession du Saint-Esprit, des azymes, etc. Notons-y cependant, au passage, pp. 142-144, une importante critique de l'appréciation formulée récemment par E. Amann (*Dictionnaire de théologie catholique*, t. VIII, col. 608) à propos de la lettre *Hoc nostri semper certaminis* du pape Jean VIII à Photius. Relevons-y encore un intéressant exposé, époque par époque et jusqu'à nos jours, de la manière dont les théologiens gréco-russes ont envisagé les origines du schisme ; et joignons-y la brève mais précise étude, reléguée en appendice à la fin du volume, sur le culte rendu à Photius dans l'Église gréco-slave.

Nous négligerons même, ici, le troisième traité, « Des sources de

la théologie gréco-russe », malgré la gravité des données qu'il contient sur le canon des Écritures, les conciles œcuméniques, les confessions de foi et les livres symboliques.

Et nous nous bornerons, sur la base du deuxième traité, à présenter, en une rapide esquisse historique, quelques aspects de la Théologie byzantine de 1054 à 1453, pour montrer, à la faveur de ce raccourci, que jusque sur le terrain théologique, Byzance a droit qu'on fasse équitablement la part de ses mérites à côté de ses défauts.

Les neuf siècles d'histoire religieuse, depuis la consommation du schisme, sont nettement divisés en deux époques distinctes par la prise de Constantinople : époque byzantine, de Cérulaire à 1453 ; époque moderne, de 1453 à nos jours. Cette dernière intéresse, d'ailleurs, moins directement les lecteurs de *Byzantion*.

L'époque byzantine elle-même se partage en deux périodes : l'une, antérieure à l'occupation latine (1054-1220), où la littérature religieuse garde encore son caractère propre oriental ; l'autre, postérieure à cette occupation (1220-1453), où elle subit d'une manière manifeste l'influence de l'Occident.

Un des aspects les plus marqués de la théologie byzantine, note dès le début le P. Jugie, c'est la polémique : « *Theologia byzantina in impugnandis infidelibus, haereticis, novatoribus, Latinis, fere tota est. Raro quiescit ; vix pacifice meditatur ac argumentatur ; fere semper dimicat* » (p. 396). Appréciation exacte sans doute dans l'ensemble, mais à laquelle il convient de ne point donner un caractère trop absolu ou trop dédaigneux. Car la polémique est souvent de l'apologétique, et du reste, les théologiens de tous les temps, depuis les Pères de l'Église jusqu'à nos jours, ont toujours eu partout à combattre les doctrines adverses, voire même les opinions adverses. Aussi bien, on va le voir, la polémique byzantine n'est point demeurée stérile en résultats.

La polémique byzantine contre le judaïsme a laissé des traces assez importantes dans la *Panoplia dogmatica* d'Euthyme Zigabène (commencement du XIIe siècle), dans le *Thesaurus orthodoxiae* de Nicetas Akominatos († après 1210), dans le *Dialogue contre les Juifs* faussement attribué à Andronic Ier Comnène et dont l'auteur est un anonyme du XIIIe siècle, dans les écrits de Théophane de Nicée († 1381), de Jean Cantacuzène († 1383), et de Mathieu Blastarès. Pour ces trois derniers auteurs, les œuvres de controverse antijuive sont inédites. Le P. Jugie le signale par la

simple mention « *opera inedita* », que l'on souhaiterait voir précisée par l'indication exacte des principaux manuscrits : c'est une lacune qui se répète assez souvent pour des cas analogues en ce premier volume, et qu'une nouvelle édition — prochaine, espérons-le — ne manquera pas de faire disparaître.

Contre l'Islam, il faut citer encore Euthyme Zigabène, puis Nicétas Akominatos, Théophane de Nicée (*Apologia religionis christianae adversus Mahometanum*, inédite), Jean Cantacuzène qui, retiré au Mont Athos après son abdication, composa d'abord quatre apologies du christianisme en faveur d'un musulman converti et devenu moine sous le nom de Mélétios, ensuite quatre discours sur la vie et l'enseignement de Mahomet ; Michel Paléologue († 1425) qui durant un séjour à la cour du sultan Bajazet à Ancyre eut avec un professeur musulman une série d'entretiens religieux dont il nous a transmis la substance ; la traduction, par Demetrios Kydonès, de tout un traité du Dominicain florentin Richard ; enfin, entre autres écrits anonymes, une profession de foi, véritable petite somme de doctrine chrétienne tout imprégnée d'un esprit pénétrant de piété et d'apostolat (*P.G.*, t. CLIV, col. 1152-1170) (1).

Les tentatives d'union avec les Arméniens provoquèrent entre saint Nersès, Glaïetsi et le byzantin Theorianos, à Romkla ou Roum Qalaat, sur l'Euphrate, deux séries de conférences théologiques (1070-1072) dont Theorianos nous a conservé la relation, et qui portent principalement sur le dogme de l'Incarnation (*P.G.*, t. CXXXIII, col. 119-298). Mais ici, du moins, le terme de « polémique » est exagéré : car il s'agit de discussions conduites de part et d'autre avec une parfaite sérénité, en vue d'aboutir à une union que seule la mort de Nersès (1178) paraît avoir empêchée. Les deux protagonistes étaient d'ailleurs dignes l'un de l'autre, et tous deux champions sincères d'une union religieuse qui impliquait en même temps l'union avec l'Église Romaine. « Nous avons appris — écrivait Nersès à Manuel Comnène quelques années avant ces conférences — que le saint et le premier de tous les archevêques, le Pontife Romain, successeur de Pierre, vous a envoyé quelques-uns de ses plus sages confidents pour traiter avec vous de l'union ecclé-

(1) Nous ne donnons cette référence que pour permettre au lecteur une facile vérification de cet intéressant aspect de la théologie byzantine. On trouvera d'ailleurs dans la Patrologie grecque de Migne les autres ouvrages non indiqués comme inédits.

siastique... » (*S. Nersetis Glaiensis opera*, Venise, 1833, t. I, p. 202). Et dans son Élégie sur la prise d'Édesse, interpellant en faveur de la malheureuse ville les grands sièges apostoliques, Nersès s'adressait à Rome en ces termes : « O Rome, mère des cités, splendide et vénérable ! Toi, le siège du glorieux Pierre, chef des Apôtres : Église inébranlable, bâtie sur la pierre de Céphas, et contre laquelle ne prévaudront jamais les portes de l'enfer ; sceau de Celui qui ouvre les cieux..., je viens t'implorer, moi, l'apanage et le siège de Thaddée. Entends de loin ma voix, compatis au malheur qui m'accable, mêle tes pleurs aux miens, selon la parole rapportée dans l'Évangile écrit pour toi .. » (1).

D'autre part, nous possédons de Theorianos une lettre adressée à des moines « habitant les montagnes », au sujet des divergences disciplinaires entre l'Orient et l'Occident (azymes, jeûne du samedi, communion eucharistique, etc.), qui fait preuve d'une largeur d'esprit véritablement catholique : « Je vous conseille avant tout — leur dit-il — de ne point accueillir les contentions... Mais cherchez la paix avec tous, tenant pour votre paix Jésus-Christ qui des deux choses n'en fait qu'une. Aimez les Latins eux-mêmes comme des frères : car ils sont orthodoxes et enfants de l'Église catholique et apostolique comme nous. Quant à ces points de discussion, ce sont des usages qui n'atteignent en rien la foi : car toutes choses sont bonnes si nous les faisons pour la gloire de Dieu. Dans la pratique de l'Église latine ou dans la nôtre, rien ne tient et ne garde consistance, qui s'écarterait du bien et de la convenance ; mais tout a un but divin et une intention sainte. A ceux-là donc qui ont l'intelligence, tout est bien ; aux autres, tout est scandale et achoppement » (2).

Les conférences de Romkla semblent bien s'être poursuivies dans cet esprit de large conciliation. Theorianos formulait lui-même, dès le début, cette règle de discussion dont on ne saurait trop admirer la sagesse : « Je supplie votre vénérable Sainteté

(1) Traduction E. Dulaurier, dans *Recueil des historiens des Croisades*, Documents arméniens, t. I, Paris. 1869, p. 226-227.

(2) Cité par Mai, *Script. veter. nova collectio*, Rome, 1892, t. VI, p. 414, reproduit dans P.G., t. CXXXIII, col. 297-298. On trouvera d'autres fragments, également intéressants, de cette lettre de Theorianos, cités dans la 6e des *Dissertationes Damascenicae* de Le Quien, dans P. G., t. XCIV, col. 405-408 ; de même, dans Allatius, *De Purgatorio*, Rome, 1654, p. 690-692 et 822-823.

d'accueillir notre parole avec la douceur qui vous est naturelle, et de ne pas estimer importunes nos questions. Qu'il soit convenu entre nous, comme de concert et par promesse réciproque, que s'il nous arrive d'entendre quelque chose qui nous paraît contraire à la vraie doctrine, nous ne déclarerons pas aussitôt que cela est hérétique, mais nous interrogerons avec soin, nous nous informerons de la signification de la formule, et de la pensée de celui qui l'emploie. Il faut, en outre, nous tenir en garde contre l'ignorance de l'interprète... » (1).

« Tu dis bien, qu'il en soit ainsi, » se contenta de répondre le catholicos. A plusieurs reprises, au cours des entretiens, il eut l'occasion d'exprimer lui-même la sincérité personnelle qu'il apportait à ces controverses. Un jour, l'évêque syrien Jean de Cessounion lui reprochant d'avoir, en se ralliant à la doctrine des Grecs, approuvé le nestorianisme, Nersès répliqua avec une fière simplicité : « Moi, je n'adhère ni aux Grecs, ni au patriarche de Constantinople, ni à l'empereur, et je ne leur aurais cédé en rien, si je n'avais reconnu moi-même la vérité. Mais la vérité, je ne puis la nier, ni me mettre en opposition avec les saints Pères » (2).

De fait, la christologie orthodoxe fut présentée par Theorianos avec une remarquable clarté, avec une précision de termes digne du titre de « philosophe » donné au maître byzantin. On comprend qu'un si lumineux enseignement ait provoqué cette réflexion ingénue de Nersès : « Il me semble que tu as dû mettre des années à réunir des livres et à recueillir les expressions des saints Pères sur les deux natures » (3).

Malgré les réserves, sans doute intéressées, des monophysites arméniens ou syriaques, il paraît bien qu'on soit en droit de considérer la double série de conférences de Romkla comme un modèle de discussion théologique. Si l'on compare l'exposé de Theorianos avec les traités analogues d'Euthyme Zigabène, d'Eustrate de Nicée († après 1117), d'Andronic Camateros (contemporain de Theorianos), de Nicétas Akominatos, c'est assurément Theorianos qui fait le mieux figure de théologien ; et il est permis de regretter que son

(1) P. G., t. CXXXIII, col. 121-123 ; cf. MANSI, *Concil.*, t. XXII, col. 40 C.
(2) P. G., *l. cit.*, col. 164 D ; cf. MANSI, col. 77 B.
(3) P. G., *l. cit.*, col 144 D ; cf. MANSI, col. 60 C.

activité théologique se soit bornée à ces discussions occasionnelles, ou du moins que cela seul nous ait été conservé (1).

La secte des Bogomiles byzantins, appelés aussi Phoundagiagites, plus ou moins distincte des Pauliciens et des Massaliens, parue en Phrygie au début du XIe siècle, peu à peu répandue à Constantinople, puis dans toute la péninsule balkanique, a fourni à maints controversistes grecs la matière de plusieurs livres. Un moine Euthyme, du couvent constantinopolitain de Peribleptos, né en Phrygie sur la fin du Xe siècle ou au commencement du XIe, mort vers 1050, mais qui doit être différent d'Euthyme Zigabène, nous a laissé un *Exposé sur l'hérésie des Bogomiles*, qui a servi de base aux écrits ultérieurs. En dépit du mystère dont ces sectes s'environnaient, on y saisit assez nettement que le fond de leur doctrine est l'ancien dualisme manichéen. Euthyme Zigabène consacre à ces hérétiques le titre XXVII de sa *Panoplie dogmatique*, et Nicétas Akominatos un livre de son *Trésor de l'Orthodoxie*. Avant la chasse que donna à ces sectaires Alexis Comnène vers 1110, il s'était tenu contre eux, à Constantinople, un synode dont quatorze anathématismes nous ont été conservés. Plus d'un siècle plus tard, le patriarche Germain II (1222-1240) adressait de Nicée « aux Constantinopolitains » un opuscule contre les Bogomiles, qu'il appelait « véritablement diaboliques » (2). Nous possédons même, sur la manière de recevoir dans l'Église ceux de ces hérétiques qui viennent à se convertir, un document fort intéressant, sous ce titre : « De la blasphématoire et polymorphe hérésie des Athées Massaliens, appelés aussi Phoundaïtes, Bogomiles, Euchites, Enthousiastes, Encratites et Marcionites » (3).

Les renseignements fournis par les théologiens byzantins sur les doctrines des Bogomiles méritent d'autant plus d'attention, que plusieurs sectes slaves du moyen âge et de nos jours, ou même certaines sectes musulmanes d'Asie Mineure, présentent avec les Phoundagiagites de frappantes analogies. Pour l'étude, qui reste à faire, de ces analogies, on trouvera d'utiles éléments dans un récent

(1) Sur Theorianos, voir ALLATIUS, *De perpetua consensione Ecclesiae occid. et orient.*, Cologne, 1648, l. II, c. XII, n. 2, col. 668.

(2) G. FICKER, *Die Phundagiagiten, Ein Beitrag zur Ketzergeschichte des byzantinischen Mittelalters*, Leipzig, 1908, p. 117[13].

(3) *Ibid.*, p. 172. Cf. JUGIE, *Theologia christianorum orientalium*, t. III, p. 184-186.

ouvrage publié par l'Académie bulgare des Sciences : *Livres et légendes bogomiles*, par le professeur Jordan Ivanov. Nous le signalons volontiers, et au P. Jugie qui n'a pas pu le connaître pour rédiger son premier volume, et à tous ceux qu'intéresse ce curieux chapitre d'histoire religieuse byzantine et de ses survivances contemporaines (1).

Les controverses unionistes et antiunionistes, entre latinophrones et latinomaques, pour employer les vocables byzantins, étant plus connues dans leurs grandes lignes, nous n'avons pas à nous y arrêter ici. On sait qu'elles ont donné lieu à une quantité innombrable de traités pour et contre la procession du Saint-Esprit *ex Patre et Filio*, la primauté romaine, les azymes, l'état des âmes après la mort, la consécration eucharistique et l'épiclèse, etc. On sait aussi que, si l'union de Lyon (1274) et plus tard celle de Florence (1439) ont eu de puissants adversaires (Job Jasitès, Georges Moschabar, Théodore Mouzalon, Constantin Acropolite ; et, plus tard, Grégoire Palamas, Nil et Nicolas Cabasilas, Nil Damylas, Joseph Bryennios, Demetrios Chrysoloras, Siméon de Thessalonique, Marc d'Éphèse, Jean Eugenikos, Georges Scholarios, etc.), — les doctrines catholiques et l'union ont, d'autre part, suscité une double série de brillants défenseurs : d'abord, Nicétas de Maronée, Nicéphore Blemmydès, Jean Bekkos, Constantin Méliténiote, Georges Métochite, Georges Acropolite, Georges Pachymère ; puis, pour ne nommer que les principaux, Jean Calecas, Demetrios et Prochoros Kydonès, Jean Kyparissiote, Manuel Calecas, Bessarion, Joseph de Méthone, le patriarche Grégoire Mammas, Maxime Chrysobergès, Isaïe de Chypre, Georges de Trébizonde, Jean Argyropoulos, etc. On trouvera, du reste, dans le premier volume du P. Jugie, avec un résumé des diverses tentatives d'union, une notice succincte sur les principaux représentants de chaque groupe.

A l'intérieur même de l'Église orthodoxe, trois controverses théologiques furent soulevées au XIIe et au XIIIe siècles, qui, en nous fournissant des sujets plus neufs, nous permettent de nous faire une idée plus complète de la théologie byzantine à cette époque. Le P. Jugie les signale en quelques lignes dans son paragraphe sur le caractère polémique de cette théologie (t. I, p. 397-398),

(1) JORDAN IVANOV, *Bogomilski knigi i legendi*. Sofia, Imprimerie de la Cour, 1925, in-8°, VII-388 pages. Prix : 80 levas.

se réservant d'y revenir plus à loisir au fur et à mesure que les thèmes de ces discussions se présenteront au cours des volumes suivants (1).

La première en date de ces controverses portait sur cette question : Le sacrifice eucharistique, qui est offert au Père et au Saint-Esprit, peut-il être également offert au Fils, en sorte que celui-ci, suivant une expression de la liturgie, soit à la fois l'offrant et l'offert? Un certain nombre de théologiens, notamment Soterichos Panteugenos, diacre de Constantinople récemment élu patriarche d'Antioche, Eustathe de Dyrrachion, Michel de Thessalonique, un certain Nicéphore Basilakès, répondaient par la négative : le sacrifice de la croix ayant été, disaient-ils, offert seulement au Père et au Saint-Esprit, mais non au Verbe, qui était l'offrant. Penser autrement, ajoutaient-ils, conduit au nestorianisme, en distinguant dans le Christ deux personnes : l'offrante et l'offerte. Les opposants, beaucoup plus nombreux, s'en tenaient à l'affirmation très nette que la liturgie formule en ces termes adressés au Christ : *Σὺ ὁ προσφέρων καὶ προσφερόμενος*.

Deux séries de textes patristiques furent réunies : la première, favorable à cette proposition que le Fils de Dieu s'offre véritablement à la messe ; la seconde, prouvant qu'il est à la fois offert, et offrant, et recevant l'offrande. L'empereur Manuel Comnène et le patriarche Luc convoquèrent en 1157, aux Blakhernes, un synode qui condamna Soterichos Panteugenos et ses partisans. La décision synodale ne mit point fin aux discussions. Nicolas de Méthone composa deux traités « Contre l'hérésie de ceux qui disent que le sacrifice salutaire n'est pas offert au Dieu en trois personnes, mais au Père seul », plus une Réplique à Soterichos.

En dépit de la subtilité « byzantine » de la querelle, celle-ci nous fournit d'intéressants témoignages de la doctrine eucharistique et de la doctrine trinitaire, de la notion du sacrifice, de sa célébration quotidienne, du suprême sacerdoce du Christ, de la participation des trois personnes divines à la consécration du pain et du vin. Le dogme de la transsubstantiation y est si clairement formulé, que le mot même de *μεταστοιχείωσις* (= *transmutatio*) se trouve employé par Nicolas de Méthone. On sait, du reste, que cet écrivain,

(1) Cf. t. III, p. 317-325 pour les controverses eucharistiques ; t. II pour le débat sur le texte *Pater major me est*, ainsi que pour le palamisme.

par ailleurs nettement antilatin dans la théologie du Saint-Esprit par exemple, a rédigé contre les Bogomiles un traité *De corpore et sanguine Domini*, où les auteurs de la *Perpétuité de la foi* (Paris, 1670, l. II, ch. XIII, éd. Migne, t. I, col. 403-412) ont à bon droit puisé d'excellents arguments contre les protestants. Les documents, alors inédits, du synode de 1157 et de la controverse qui en était l'objet, permettraient d'accroître considérablement l'argumentation du célèbre recueil du XVIIe siècle. Cette remarque n'est peut-être pas inutile, pour relever auprès des théologiens contemporains l'importance de toute une littérature qui à première vue pourrait sembler oiseuse, et dans laquelle des hommes de valeur comme Nicolas de Méthone, Eustathe de Thessalonique, Nicétas Akominatos tiennent un rôle très actif. Le *Trésor de l'Orthodoxie*, de Nicétas Akominatos, malheureusement en grande partie encore inédit, serait en effet un vrai trésor pour l'histoire de la théologie byzantine, et notamment pour l'histoire des controverses de son temps.

Un autre débat théologique devait, lui aussi, se prolonger plusieurs années. La discussion, renouvelée des Ariens, portait sur l'interprétation du texte évangélique, *Joan.*, XIV, 28 : *Le Père est plus grand que moi.* Celui qui se dit ici moindre que le Père, est-ce le Christ en tant qu'homme? est-ce le Verbe? est-ce le composé théandrique? Cette parole n'implique-t-elle pas, de la part du Fils, infériorité, subordination, dépendance?

Cette fois, la controverse paraît avoir été importée d'Occident par un laïc, Demetrios de Lampé, qui avait rempli en Europe, spécialement en Allemagne, des ambassades importantes. Au retour de l'une de ces missions, il se mit à reprocher publiquement aux Occidentaux de tenir le Fils de Dieu tout à la fois pour égal et pour inférieur au Père.

Ici encore, malgré un « byzantinisme » trop indéniable, il faut reconnaître à ces discussions, de par le sujet même, une certaine grandeur attestant en définitive le travail de réflexion des intelligences chrétiennes sur l'insondable mystère du Christ incarné. Voir L. Petit, *Documents inédits sur le concile de* 1166 *et ses derniers adversaires*, extrait de la Revue *Vizantiskij Vremennik*, t. XI, 1904. A la distance où nous sommes des événements, et dans l'imprécision un peu confuse des renseignements qui nous sont parvenus, nous serions fort tentés de ne voir dans cette longue querelle qu'une oiseuse futilité, et de conclure avec le sage historien Cinnamos (*Histor.*, l. VI, 2, *P.G.*, t. CXXXIII, col. 621 B) : « Quant

à moi, j'ai toujours pensé que se mêler de la nature de Dieu, pour un homme, n'est jamais irréprochable. » Il sied pourtant de se souvenir que les contemporains ont rattaché ces discussions aux controverses monophysites et nestoriennes, et que le même Cinnamos donne à tout ce débat le nom de « débat sur la gloire du Christ » : *ζήτησίς τις ἐν Βυζαντίῳ ἀμφὶ τῇ Χριστοῦ συνέπεσε δόξῃ*, col. 616B. Ajoutons, en outre, que du point de vue théologique, la compilation de textes des Pères, à laquelle donna lieu la question en litige, n'est pas sans présenter une réelle importance. Le cardinal Wiseman a attiré l'attention sur cette utilité spéciale du concile de 1166, en une étude publiée peu après l'édition des Actes de cette assemblée par Mai, étude, soit dit en passant, fort peu connue et rarement citée (1).

A la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle, l'Église byzantine fut agitée par une controverse sur la corruptibilité du corps eucharistique du Christ, assez analogue aux discussions qui depuis Bérenger avaient mis aux prises les théologiens occidentaux. Michel Glykas, qui avait enseigné que le corps du Christ dans l'Eucharistie est corruptible, et qui fut condamné par un synode à Constantinople, est un théologien de marque parmi les byzantins. Le P. Jugie lui applique avec raison l'épithète classique : *nec ulli cuiquam hujus temporis inferior*, en ajoutant, du reste : *apud quem non pauca invenire est, quae proprii ingenii notam prae se ferunt* (t. I, p. 413). La doctrine eucharistique personnelle de Michel Glykas mériterait d'être étudiée de près. Jusqu'à quel point est-il responsable des diverses conséquences signalées par Nicétas Akominatos ? Par ce que nous savons, comme par les incertitudes qui planent encore sur ce débat, ce nouveau chapitre de la théologie byzantine n'est pas de ceux qui méritent le moins la curiosité des chercheurs (2).

Je ne ferai que rappeler, pour mémoire, la célèbre controverse

(1) WISEMAN, *Compte rendu succinct du concile tenu à Constantinople en 1166* (Extrait du *Catholic Magazine*, t. V. Traduction française dans le recueil : *Mélanges religieux, scientifiques et littéraires de S. Em. le cardinal Wiseman*, traduit par F. de BERNHARDT, Paris, 1858, p. 381-395).

(2) Voir ALLATIUS, *De perp. cons.*, l. II, ch. XIII, n. 3, col.702-703 ; G. E. STEITZ, *Die Abendmahlslehre der griechischen Kirche*, dans *Jahrb. f. d. Theologie*, t. XIII, 1868, p. 5-6, 39-45 ; P. ANSELME PARIS, dans *Perpétuité de la foi sur l'Eucharistie*, éd. Migne, t. IV, col. 629-642.

de l'hésychasme ou palamisme, qui troubla l'Église byzantine pendant la plus grande partie du XIVe siècle. Le point de départ en avait été une théorie mystique de l'hésychasme ou de la contemplation, depuis longtemps connue et pratiquée dans les grands centres monastiques du Sinaï et de l'Athos. Aux spéculations les plus élevées sur la « Lumière divine », étaient venues se joindre, au moins de la part de certains moines, des pratiques d'un grossier réalisme. Voir J. Bois, *Les hésychastes avant le* XIVe *siècle*, dans *Échos d'Orient*, t. V, 1901-1902, p. 1 sq., et, dans la même revue, t. XXX, 1931, p. 179-185, M. Jugie : *Les origines de la méthode d'oraison des hésychastes*. Pour le détail de la controverse, dont la *Theologia orientalium* ne peut présenter qu'un aperçu forcément schématique, il faudra désormais se reporter à l'article *Palamas*, que le P. Jugie vient de donner au *Dictionnaire de théologie catholique*. Le mélange des renseignements contradictoires, fournis par des adversaires également passionnés, la disparition d'un grand nombre de pièces officielles et d'actes conciliaires, laissent obscurs bien des points de cette histoire. Il est certain, pourtant, que dès le début deux questions fort graves s'étaient trouvées mêlées au débat : la question du mysticisme et celle des procédés intellectuels en théologie. C'est de ce point de vue surtout que l'opposition de Barlaam et de Palamas prend une importance beaucoup plus considérable que n'ont semblé souvent le soupçonner maints théologiens occidentaux. Voir les deux intéressants chapitres de Petau sur l'hésychasme ou palamisme, *Dogmata theologica De Deo Deique proprietatibus*, l. I, c. XII et XIII, Anvers, 1700, t. I, p. 76-84.

La notion même de l'*hésychasme* oriental mériterait d'être étudiée de près dans les écrivains ascétiques. Quoi qu'il faille penser de telle ou telle opinion de Nicolas Cabasilas, il est manifeste que le *De vita in Christo*, ainsi que l'*Expositio Liturgiae*, trahissent un théologien qu'on est loin d'avoir suffisamment caractérisé quand on l'a rangé sous l'étiquette des Palamites.

Les œuvres d'un mystique du XIe siècle, dont l'influence fut immense, Siméon le Nouveau Théologien, sont encore en grande partie inédites. Il faut en souhaiter la publication et le dépouillement méthodique. La théologie ascétique orientale du moyen âge a droit à être étudiée avec la même impartialité que celle de l'Occident.

La *Theologia Orientalium* renferme avec une riche abondance et

une rare précision les données essentielles des multiples aspects de la théologie byzantine. Une fois terminée la publication des cinq volumes annoncés, l'auteur voudra sans doute refondre le tome Ier, pour le faire bénéficier de bien des perfectionnements qu'il aura acquis de lui-même en cours de route. Outre maintes rectifications, de détail, auxquelles les études ultérieures auront fourni occasion, outre l'indication exacte des manuscrits pour les ouvrages inédits, outre les inévitables additions bibliographiques, cette nouvelle édition du tome Ier ne saurait manquer de souligner plus nettement encore l'importance de la contribution byzantine au mouvement intellectuel, dans le domaine des spéculations religieuses. C'est justice de reconnaître, par exemple, le bien-fondé du remarquable mémoire publié, en 1891, par Théodore Uspenskij, sous ce titre : *Le mouvement philosophique et théologique à Byzance au XIe et au XIIe siècle,* dans le « *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe* », t. CCLXXVII, 1891, p. 102-159, 283-284. Le volume d'Introduction à la *Theologia Orientalium* gagnera à mettre en évidence, au début de son esquisse historique, l'œuvre *scolastique* — le mot n'est pas exagéré — de Michel Psellos, de Jean Italos, d'Eustrate de Nicée, pour citer seulement quelques noms (1).

Si la présente recension a insisté sur quelques-uns seulement des éléments instructifs et positivement utiles que nous offre la théologie orientale, c'est pour montrer les grands services que rendra le bel ouvrage du P. Jugie. Du point de vue doctrinal comme du point de vue bibliographique et documentaire, c'est un répertoire incomparable et un guide des plus sûrs.

Rome. S. SALAVILLE.

Une catacombe juive de Rome.

H. W. BEYER et H. LIETZMANN, *Jüdische Denkmäler* I. *Die jüdische Katakombe der Villa Torlonia in Rom (Studien zur spätantiken Kunstgeschichte,* hrsgg. von H. Lietzmann et G. Rodenwaldt). Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1930, 47 pp. et 31 pl. in-4.

La catacombe Torlonia, découverte en 1919 aux abords de la

(1) Voir mon article : *Philosophie et théologie ou Episodes scolastiques à Byzance de 1059 à 1117,* dans *Echos d'Orient,* t. XXIX, 1930, p. 132-156.

Voie Nomentane, a été décrite par Roberto Paribeni, *Notizie degli Scavi*, 1920, p. 143-55. La première exploration avait été un peu sommaire et quelques lacunes apparurent dès 1921 à un savant américain, M. Harry I. Leon, de l'Université du Texas. Celui-ci n'a toutefois rien fait connaître de ses découvertes surtout épigraphiques et il ne les a signalées, fort brièvement, qu'en 1930, dans un article paru trop tard pour que MM. Beyer et Lietzmann aient pu le citer (*Jewish Quarterly Review*, 1930, p. 303). Aux deux savants allemands revient donc l'honneur de faire connaître dans ses détails l'importante nécropole juive qui est venue ajouter aux connaissances que nous devions à celles de la Voie Appienne, de la Voie Labicane et du Monteverde. Leur livre intéressera non seulement les amateurs de l'art de l'antiquité déclinante, auxquels il est particulièrement destiné, mais tous les curieux de l'histoire du judaïsme.

M. Beyer a procédé, en 1925, à l'exploration de la nécropole dont il décrit avec précision (p. 1-14) les aménagements et la décoration. A M. Hans Lietzmann revient la part principale de l'ouvrage : il a traité p. 15-27 des peintures, p. 28-42 des inscriptions.

Les peintures accroissent sensiblement le nombre des monuments figurés d'origine juive que nous possédions. Les documents antérieurement connus ont été étudiés dans le dernier travail scientifique de Hugo Gressmann (paru dans les *Jewish Studies in memory of Israel Abrahams*) : le savant si prématurément disparu attribuait à nombre de représentations la signification de symboles eschatologiques, théorie conforme à celle que Fr. Cumont avait exposée (*Revue archéologique*, 1916, II, p. 1-16) à propos du sarcophage « judéo-païen » du Musée des Thermes.

M. L. ne partage pas l'opinion de ces historiens éminents. En opposition à Fr. Cumont, qui voyait dans le chandelier à sept branches du sarcophage romain le symbole de la destinée bienheureuse des âmes justes qui suivant *Daniel* XII, 3, luiront comme les astres du ciel, il estime que le candélabre est simplement le symbole de la religion juive elle-même. Cette explication me paraît certaine. Elle n'est toutefois pas tout à fait nouvelle (Reitzenstein l'a déjà donnée dans le 3e édition de ses *Hellenist. Mysterienreligionen*, p. 147) et il faut noter que l'argumentation, dans l'ensemble convaincante, des pages 17-18 est affectée d'une erreur de détail. Fr. Cumont invoquait Philon et Josèphe comme faisant du candélabre du Temple un emblème des feux des planètes. M. L. objecte

que ce n'est pas précisément la lumière, mais le nombre sept qui est à la base du symbolisme des auteurs juifs : mais c'est là dissocier arbitrairement des notions qui dans l'esprit des Juifs hellénisants n'étaient pas séparées, comme le montre le passage d'Aristobule sur l'affinité de la lumière et de l'hebdomade (Eusèbe, *Praep. Ev.*, XIII, XII).

Aucune signification eschatologique ne saurait être reconnue aux images des instruments du culte synagogal ou domestique, le cédrat et le rameau de palmier, le cor, accessoires bien connus des grandes fêtes, le couteau à circoncision (déterminé par H. Gressmann), le rouleau de la Loi, l'armoire aux rouleaux. Dans la représentation du Temple salomonien, symbole du Temple céleste d'après Gressmann, M. L. retrouve l'idéal Temple terrestre qui sera rétabli à Jérusalem. L'astre parfois figuré au-dessus du sanctuaire est l'étoile du Messie selon *Nombres*, XXIV, 17 et est, au même titre que *Matthieu*, III, 9 le témoignage d'un aspect de l'espérance messianique. Le dauphin n'a rien à faire ni avec le repas du vendredi soir ni avec le banquet des Bienheureux : simple motif décoratif, emprunté à l'art profane. M. L. reconnaît toutefois dans certains paysages des vues du paradis : sans être impossible, cela paraît fort loin d'être certain.

Les inscriptions présentent les caractères habituels de l'épigraphie juive des catacombes romaines : forte prévalence des textes grecs sur les textes latins ; les inscriptions hébraïques ou araméennes, fort rares ailleurs, font ici complètement défaut. Les formules sont banales. Comme dans les autres catacombes, l'onomastique est le plus souvent gréco-romaine, et les noms bibliques sont fort rares. Le commentaire a bénéficié des avis du P. Frey, professeur au Séminaire français de Rome, qui, à ce que nous apprend la préface, est en train d'achever un *Corpus* des inscriptions juives ; on sait (v. Théodore Reinach, *Revue des Études Juives*, 1920, II, p. 126), que M. Seymour de Ricci réunit depuis de longues années les matériaux d'un recueil analogue.

Les restes des sarcophages (sortis d'ateliers païens) ont été étudiés par Mlle Gütschow. Le sarcophage précité des Thermes, reproduit pl. 27 à titre de pièce de comparaison, est décrit p. 45 sous le faux numéro d'ordre 28 ; à la bibliographie, ajouter Reitzenstein, *Hell. Mysterienrel.*, pl. II.

Paris. Isidore LÉVY.

Le « Sacrifice d'Abraham » traduit de l'italien.

Three Cretan Plays, The Sacrifice of Abraham, Erophile and *Gyparis. Also the Cretan Pastoral Poem* The Fair Sheperdess, translated from the Greek by F. H. Marshall, with an Introduction by John Mavrogordato. Oxford, University Press, 1929, 338 pp., in-8°.

Cette élégante édition fait suite aux *Old Testament Legends* de Georges Choumnos publiées et traduites en 1925 par M. Marshall [1]), et le public anglais est maintenant à même de lire et d'apprécier certaines des œuvres les plus intéressantes de la littérature crétoise. La traduction suit le texte vers par vers, ce qui rend aisée une comparaison avec l'original. La tâche de M. Marshall était ardue. A vouloir rendre aussi exactement que possible des vers dont le deuxième hémistiche n'est souvent que la répétition du premier, on risque de tomber dans la monotonie et la platitude. Pour obvier à cet inconvénient M. M. a fait comme les auteurs qu'il traduisait : il a employé la rime. Ceci l'a naturellement entraîné vers une traduction un peu libre, mais qui ne sacrifie rien d'essentiel. Les vers sont bien rythmés, sans avoir cependant la douceur que donne au vers grec l'accent fréquent sur l'antépénultième au premier hémistiche et constant sur la pénultième au second.

L'introduction renferme un fait sensationnel pour les personnes qui n'ont pas lu les deux articles de M. Mavrogordato dans le *Journal of Hellenic Studies* de 1928. Il s'agit de la découverte de l'œuvre italienne qui a servi de modèle à l'auteur crétois du *Sacrifice d'Abraham* et qui est l'*Isaac* de Luigi Groto, *nuovamente posto in luce*, Venise, 1586. Dans l'article que j'ai consacré au poème crétois j'avais inséré cette phrase : « Examinés à la loupe, ces vers rimés paraissent déceler çà et là les traces d'un texte plus ancien, mais ces indications paraissent trop rares et trop peu sûres pour qu'on en puisse tirer de fermes conclusions ». Je songeais alors à des vers comme *φύλλον δὲν πέφτει τοῦ δεντροῦ παρὰ μὲ θέλημά σου* (986), où *δεντροῦ* rappelle l'italien *dell' albero*, mais ce détail et quelques autres du même genre pouvaient tout aussi bien être le fait d'un auteur connaissant l'italien et involontairement influencé par lui. De là l'allure très vague de ma phrase.

(1) Cf. *Byzantion*, II (1925), p. 473.

M. Mavrogordato aborde dans cette introduction la question de la premiere édition du poème grec, signalée par Legrand comme étant de 1535. Legrand écrit (*Bibl. gr. vulg.*, II, xxv) : « Nous avons suivi pour établir notre texte une édition de 1535, à laquelle manque malheureusement le titre, mais qui porte sur le verso de son dernier feuillet la mention suivante : *Τὸ παρὸν βιβλίον ἐτυπώθη ἐν Βενετίᾳ κατὰ τὸ αφλε' ἔτος*. Venetiis, 1535. » A la page 268 du volume précité il donne les variantes d'une édition de 1555. Il semble aujourd'hui qu'il y ait là double erreur.

Si tel est vraiment le cas, les causes n'en sont pas encore établies. On a tendance à accuser Legrand de légèreté. Dans une lettre qu'il m'écrivait en 1926, Xanthoudidis lui reprochait d'avoir déformé arbitrairement le texte qu'il avait sous les yeux et remplacé *μαντᾶτο* par *πρόσταγμα*, *ἐδᾶ* par *τώρα*, *κακορρίζικη* par *δυστυχεστάτη*, etc. Ceci était proprement absurde. Legrand a certainement reproduit avec fidélité son modèle. Ces leçons sont celles des éditions de Venise qu'il m'a été donné de voir et c'est aux éditeurs grecs de cette ville que sont imputables de pareils changements, destinés à rendre le texte crétois plus accessible au public et par conséquent de nature surtout commerciale. M. Mavrogordato reproduit un passage de la préface de la *Belle Bergère* où Legrand remercie sentimentalement sa femme d'avoir fait pour lui des transcriptions « avec une exactitude d'autant plus surprenante (ce qui peut sembler paradoxal) qu'elle savait moins le grec ». Il fait suivre cette citation d'un point d'exclamation et en prend prétexte pour parler des « inaccuracies » des diverses éditions de Legrand. C'est en effet un défaut qu'on peut constater dans beaucoup de nos éditions des environs de 1880, mais je crois savoir comment travaillait Legrand, à la mémoire duquel on doit, à défaut d'autre chose, tout au moins la justice, et je ne puis laisser sans protestation pareille allégation. Isolée de toute une page de contexte, cette citation ne correspond pas aux faits et ne peut qu'induire le lecteur en erreur.

La question me semble se poser actuellement de la façon que voici. Le texte de Legrand, d'après l'opinion autorisée de Xanthoudidis, est un texte rajeuni, où les expressions dialectales ont été remplacées par d'autres de la langue commune. Le bon texte se trouverait dans le Marcianus XIX, cl. XI, au sujet duquel Legrand a écrit (*Bibl. gr. vulg.*, I, xxvi) : « Il m'a été impossible d'en faire la collation, mais, dans un récent voyage à Venise, j'ai pu me

convaincre que le texte du manuscrit XIX ne présentait avec l'édition que des différences insignifiantes ». Ces différences, assez nombreuses, offriraient au contraire un réel intérêt. Ce que dit ensuite Legrand est incompréhensible, mais on trouve, au tome II de la même publication, p. CVIII, une note qui commence ainsi : « Dans l'introduction du tome premier, on a, par suite de l'omission de deux corrections, imprimé tout le contraire de ce que nous voulions dire » et où l'auteur rétablit le bon texte.

Le manuscrit de Venise renferme une indication importante :

Stus ghiglius exacosius triandapende egigni.
in verso apona Criticò eulauia giana dhigni.

Cette souscription indique que le texte a été composé par un pieux Crétois en 1635. Les mots *in verso* dénotent quelqu'un d'italianisé et travaillant peut-être sur une version en prose.

Le texte de Legrand est conforme aux éditions de Venise que j'ai eues sous les yeux, mais qui sont toutes assez récentes. Il s'agit de savoir ce que donnent les plus anciennes, notamment celle de 1668.

Il existe une coïncidence frappante entre la date de 16-35 indiquée par le manuscrit et celle de 15-35 indiquée par Legrand, d'après un exemplaire imprimé auquel manquait le titre, mais qui portait cette date au verso du dernier feuillet en chiffres grecs et en chiffres arabes. Le 15 initial se retrouve dans une édition de 1555, dont Legrand a donné les variantes *ibid.*, p. 278. Il est naturel qu'il n'en ait rien dit dans son introduction, où il déclare qu'il serait superflu d'énumérer toutes les éditions qui ont vu le jour depuis trois siècles et on ne saurait le blâmer de n'avoir pas prévu l'importance que prend aujourd'hui ce détail. Ces variantes ont été mises par lui à la suite, tout comme dans l'*Histoire de Suzanne*, pp. 269-282.

Si on admet, comme il est très possible, que le texte crétois soit un remaniement de l'œuvre de Luigi Groto, il faut admettre aussi que le 15- est attribuable aux imprimeurs, conclusion que M. Mavrogordato (p. 7) n'est pas disposé à accepter.

Il a paru étrange que Legrand n'ait décrit dans les trois volumes de la *Bibliographie hellénique* des XVe et XVIe siècles aucune des deux éditions dites de 1535 et de 1555. Mais le *Sacrifice d'Abraham* ne figure pas non plus dans les cinq volumes du XVIIe siècle, et cependant Legrand a donné (*Bibl. gr. vulg.*, I, XXV) le titre complet

de l'édition de 1668, en ajoutant : in-8° de 48 pages. Une omission involontaire de ce volume est pour moi exclue. Legrand n'ayant plus le volume sous la main, quand il composait sa Bibliographie, a, suivant son habitude, attendu d'en trouver un exemplaire pour en faire la description précise. J'ai des raisons de penser qu'il y a eu à un moment donné, chez un Grec habitant Paris, une mystérieuse et belle Bibliothèque, à laquelle Legrand n'a eu accès que pendant un certain temps. Là est peut-être le nœud de cette partie du problème. Il est d'ailleurs d'importance bien secondaire.

Plus intéressante serait une réédition de l'œuvre de Groto en même temps que de la plus ancienne édition connue du *Sacrifice d'Abraham*, avec une comparaison qui mettrait en relief les parties neuves du poème crétois. Legrand a envisagé cette éventualité : « Il n'entre pas dans le but que nous nous proposons, a-t-il écrit, de rechercher si cette composition dramatique est originale ou si, ce qui nous semble plus probable, elle n'est qu'une traduction de quelque poème italien. Nous laissons ce soin à d'autres plus versés que nous dans la littérature de nos voisins d'au-delà des Alpes ». MM. Mavrogordato et Marshall sont tout désignés pour mener à bien ce travail.

Paris. Hubert PERNOT.

« Harunu 'l Rashid » et Charlemagne : une fantaisie historique.

F. W. BUCKLER, *Harunu'l Rashid and Charles the Great*; Cambridge (Mass.), 1931 ; 64 pp. in-8°. (*The Mediaeval Academy of America*).

On a beaucoup discuté, au cours de ces dernières années, le problème des droits qu'Harun el Rashid aurait concédés à Charlemagne sur les Lieux Saints (1). M. Buckler croit à l'historicité de cette concession et il a raison, pensons-nous. Mais il estime que l'on n'en a pas jusqu'ici apprécié justement la portée, faute d'avoir replacé ce fait dans l'histoire des relations entre Charles et le khalifat de Bagdad. Il s'est attaché à le faire et c'est ici que les choses se gâtent.

(1) Voir en dernier lieu, L. BRÉHIER, *Charlemagne et la Palestine*, dans *Revue Historique*, t. 157, 1928.

M. Buckler est d'avis que la concession faite par Harun à Charles est le résultat d'une entente dirigée à la fois contre les Omayades d'Espagne et contre l'empire byzantin. Ici encore, nous partageons son avis (1) : les Omayades d'Espagne — le fait n'est que trop connu — ont été continuellement en lutte, à la fois avec les Abassides de Bagdad et avec le puissant roi des Francs, avant comme après l'élévation de celui-ci à l'Empire. On n'ignore pas, d'autre part, les luttes des califes contre l'empire byzantin, ni l'état de guerre qui exista entre celui-ci et Charlemagne, sous Irène, en 788 et sous Nicéphore I, de 802 à 810. Même, après le rétablissement de la paix avec Irène, et, en dépit d'échanges d'ambassades en 797, 798 et 799, les relations entre Aix et Byzance restaient empreintes de la plus grande méfiance. L'hypothèse que M. Buckler émet ici, près d'autres érudits, est donc parfaitement justifiée.

Mais M. Buckler a voulu trop prouver, trop préciser : c'est justement dans cette partie, où il est original, qu'il nous paraît s'être écarté des règles d'une saine méthode.

Les rapports de Charles avec Harun apparaissent à l'auteur comme la continuation de ceux qu'avaient entretenus avant eux, Pépin et les Califes abassides. L'historicité de ces rapports est, en effet, certaine et, sans doute, s'expliquent-ils par une commune hostilité contre les Omayades. Mais rien, absolument rien, dans les textes ne justifie l'opinion du savant américain, lorsqu'il écrit que Pépin était le gardien des intérêts abassides en Espagne ! Il faut ignorer tout de l'état des esprits dans la société franque du VIIIe siècle et ne rien connaître de la politique réaliste et prudente de Pépin, pour admettre semblable manière de voir. L'on se demande aussi, avec stupeur, sur quoi se base M. Buckler lorsqu'il écrit que l'ambassade abasside de 765 auprès de Charles, devait avoir pour effet de créer une alliance Pépin, Pape, Abassides contre Omayades et Byzance...

Quant à Charles, ce fut l'ambassade qu'il adressa au Calife en 797 qui eut pour effet d'établir entre ces deux puissances, l'alliance que confirmèrent des ambassades ultérieures. Deux textes, le *Poeta Saxo* et les *Annales regni Francorum*, a° 807, ont révélé à l'auteur la nature de cette alliance.

(1) Nous nous permettons de renvoyer à LOT, PFISTER et GANSHOF, *Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888*, p. 468.

Dans celle-ci, Charles et Harun ne sont pas placés sur le même pied : Charles, au contraire, se reconnaît vassal d'Harun. Ceci résulte d'abord, du fait que le *Poeta Saxo* — qui date de la seconde moitié du IXe siècle ! — qualifie ces rapports d'*amicitia*, de *precipuo amore*, ce qui, aux yeux de l'auteur, implique une situation subordonnée pour l'une des parties. On cherche vainement la preuve de semblable assertion.

Le caractère vassalique de la situation de Charles résulte plus encore, paraît-il, du fait que parmi les présents envoyés par Harun à Charles se seraient trouvés des *vestes* (Poeta Saxo), des *pallia sirica multa et preciosa* (Ann. r. Franc., a° 807). Point de doutes, pour M. Buckler : il s'agit ici du *khil'at*, du vêtement que le seigneur donne à celui qu'il admet dans sa vassalité la plus étroite (1). Sans doute, M. Buckler a-t-il perdu de vue que les étoffes précieuses ont été parmi les présents les plus appréciés au haut moyen âge...

Mais ce n'est point fini : le don de ce *khil'at* faisait, de Charlemagne, l'*amir* d'Espagne et le *wali* de Jérusalem, sous l'autorité suprême du calife abasside ! Harun, désormais, à qui Irène payait tribut et qui devait dès lors être tenu pour le suzerain de l'Empire Byzantin, pouvait se considérer comme plus puissant qu'Alexandre puisque, par l'intermédiaire de Charlemagne, la monarchie franque et une partie de l'Espagne musulmane (2) étaient également soumises à sa suprématie...

On lit avec inquiétude des ouvrages de l'espèce et l'on se demande comment un corps savant aussi remarquable que la Mediaeval Academy of America, accueille parmi ses publications, une étude aussi totalement dénuée de sérieux, à côté des excellents travaux d'un Rand, d'un Beeson, d'un Byrne, à côté de la précieuse revue qu'est *Speculum*, à côté enfin des rapports sur les fouilles, tout à fait intéressantes, que M. Conant mène à Cluny...

Gand. François-L. GANSHOF.

(1) Se basant sur une cascade invraisemblable d'hypothèses, M. Buckler croit retrouver une de ces « robes of honour », dans une étoffe orientale, portant une inscription musulmane, conservée à la bibliothèque du chapitre de Durham Cathedral.

(2) M. Buckler assure, d'une manière tout à fait arbitraire, que les villes incorporées à la Marche d'Espagne conservèrent des gouverneurs arabes et que la Marche continua à constituer une unité politique musulmane.

Saint Luc et le grec moderne.

Sophie Antoniadis, *L'Évangile de Luc, Esquisse de grammaire et de style.* Paris, 1930. (Collection de l'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris, fascicule 7).

Ce n'est plus que sous le signe du grec moderne que l'on se risquera désormais, paraît-il, à aborder l'étude du grec biblique, maintenant que l'hébreu et l'araméen sont, en cette matière, définitivement discrédités. L'« esquisse » de 155 pages que publie Mlle Antoniadis est un bel exemple de cette tendance et une illustration instructive de ses méthodes. Jamais, dans l'étude d'un texte grec ancien, l'obsession de la langue moderne n'a revêtu une forme aussi aiguë. A vrai dire, l'auteur reconnaît suffisamment et proclame à plusieurs reprises (voyez notamment p. 133) que la structure générale de la langue de Luc est bien celle de la langue classique, mais cela ne l'empêche nullement de manifester çà et là un étonnement amusant devant certaines conformités d'usage, parfaitement naturelles d'ailleurs, de Luc avec les auteurs classiques. « Il est piquant de constater, écrit-elle, page 130, à propos des " béatitudes " (*μακάριοι οἱ πτωχοί* etc...) qu'Aristophane dans les *Grenouilles*, emploie une expression semblable (1482) : *Μακάριος γ' ἀνὴρ ἔχων ξύνεσιν ἠκριβωμένην...* » Ailleurs, elle remarque que « des apparitions miraculeuses sont introduites par le verbe *ἐφίσταμαι* comme dans la littérature païenne ». Et une phrase comme celle-ci (p. 121) : « Cependant, çà et là, perce un trait qui trahit chez notre auteur une connaissance de la syntaxe grecque » n'a, sous la plume de Mlle Antoniadis, contrairement à ce qu'on pourrait croire, aucune intention d'humour. Elle n'en est que plus caractéristique d'une tendance inavouée et d'ailleurs plus ou moins inconsciente, mais assez dangereuse, à considérer le « troisième évangile » comme exclusivement justiciable du grec moderne.

Il va sans dire que nous ne prétendons nullement condamner la méthode de comparaison avec le grec moderne si chère à M. Pernot : le livre de Mlle Antoniadis prouve précisément, et nous reviendrons sur ce point, combien elle peut améliorer la compréhension de multiples passages des évangiles et même rendre compte plus exactement de certaines particularités de leur langue ; mais les inconvénients de ce procédé, surtout quand il est employé à peu près seul,

comme c'est le cas ici, sautent aux yeux : nous connaissons évidemment beaucoup moins bien le grec parlé du temps de Luc que celui d'aujourd'hui : on risque donc de considérer trop facilement comme des archaïsmes, comme des tournures mortes, les rencontres d'expression de l'évangéliste avec les auteurs classiques, lorsque ces locutions n'ont plus leur équivalent dans la langue actuelle ; et, faute de combiner le point de vue « vulgariste » avec d'autres presque aussi importants, on s'expose à prêter gratuitement à la langue vulgaire du premier siècle des locutions en réalité toutes artificielles, et qui précisément ne doivent leur présence dans les textes évangéliques qu'à un processus littéraire d'imitation ou d'influence (les sémitismes par exemple).

La méthode de Mlle Antoniadis se caractérise donc par un emploi extrêmement étendu et presque exclusif de la comparaison avec la langue d'aujourd'hui. Après l'avoir ainsi définie, il est temps d'en apprécier les résultats en passant rapidement en revue quelques-uns des chapitres de son œuvre.

La *Morphologie* s'ouvre par un chapitre consacré à l'« onomastique et à la toponomastique » (pp. 1 à 5). L'auteur a été frappé de l'alternance, dans le texte de Luc, des formes hellénisées comme *Μαθθαῖος*, *Ἱεροσόλυμα*, avec les formes araméennes *Ματθάτ*, *Ἱερουσαλήμ*. Dans la plupart des cas, l'explication de ce phénomène donnée à la page 3 est la bonne : « Luc décline des noms tels que *Ἰωάννης*, *Ἠλείας*, *Μαθθαῖος*, dans le cours de son récit, mais quand il a sous les yeux la LXX, il copie *Ἰωανάν*, *Ἠλεί*, *Ματθάτ*, ou *Ματθάτ*. » Pourtant Mlle Antoniadis n'a pas estimé que cette justification la dispensait d'en chercher d'autres, et ce qu'elle a trouvé vaut la peine d'être reproduit : notre auteur a deux tendances ; comme à Leconte de Lisle, « la couleur locale ne lui répugne pas » (ceci pour les transcriptions araméennes). Mais « il recherche la variété et fait alterner la forme araméenne et la forme hellénique des noms de personnes et de lieux » (p. 4). On prendra quelque plaisir à se représenter Luc dosant scrupuleusement, dans les chapitres de l'évangile, la proportion de ses *Ἰωανάν-Ἰωάννης*, de ses *Ἱερουσαλήμ* - *Ἱεροσόλυμα*. Pour ce dernier mot d'ailleurs, « on a remarqué que Luc emploie 26 fois *Ἱερουσαλήμ* et 4 fois seulement *Ἱεροσόλυμα* ». Ici l'auteur, en ajoutant que ce n'est que *Ἱερουσαλήμ* que l'on trouve dans la bouche de Jésus, paraît avoir frôlé la bonne explication, qui est du même ordre que celle que nous citions plus haut (transcription fidèle d'une catéchèse

araméenne). Mais cela ne lui inspire que la remarque suivante, qui nous laisse quelque peu rêveur : « La forme en -ήμ, qu'affectionne « Luc, paraît évoquer dans son esprit tout ce que cette ville repré- « sente comme centre du judaïsme et comme lieu prédestiné de la « Passion ». (p. 4).

Par contre, on chercherait vainement, dans ce petit chapitre, l'explication d'une autre alternance, bien plus importante celle-là. L'auteur qui est loin pourtant de s'interdire, à l'occasion, d'empiéter sur l'exégèse, n'a fait que mentionner, sans les accompagner d'aucun commentaire, les formes *Ναζαρηνός*, *Ναζωραῖος*, comme s'il ne soupçonnait même pas les problèmes que soulèvent ces vocables énigmatiques.

Nous ne voyons pas grand'chose à dire du reste de la Morphologie, qui sera surtout utile, pensons-nous, par ses catalogues de mots, classés selon les paradigmes de la grammaire classique.

Même remarque pour le *Vocabulaire* qui comprend (pp. 77-98) une liste de tous les mots employés par Luc, liste précieuse, encore que rendue moins utile par l'absence de références : une véritable concordance eût mieux valu. Nous aurons l'occasion de revenir sur les *Remarques* (étude de certains mots caractéristiques) qui s'étendent de la page 98 à la page 113. Fort intéressante aussi la comparaison du vocabulaire de Luc avec la doctrine du lexique de Phrynichos (pp. 113-119).

Dans les chapitres de la *Syntaxe*, par contre, pas mal de bizarreries sont à signaler. Par exemple, dans la section consacrée à l'« indétermination par l'absence d'article » (p. 123), à propos de I 49 *εἰς γενεὰς καὶ γενεάς*, expression presque calquée sur l'hébreu לדר ודר (*Ps.* 10, 6 ; 33, 11 etc... *sans article* également) est-il bien méthodique de remarquer, sans référence à l'hébreu, que « l'absence de l'article élargit le sens d'éternité exprimé par la phrase » ?

Après l'absence de l'article, que dire des considérations sur l'absence du sujet ? (p. 127). « Cette construction se fait tout à fait à la manière du grec ancien qui n'est autre que celle du grec moderne ». Pour les phénomènes de la nature, poursuit Mlle Antoniadis, « un verbe sans sujet à la troisième personne du singulier suffit à les exprimer ». Et l'exemple qu'elle donne n'est autre que la phrase de XVII 29... dans laquelle il y a deux sujets : *ἔβρεξεν πῦρ καὶ ὕδωρ*.

Il nous semble d'autre part, n'en déplaise à Mlle Antoniadis, que

la connaissance du grec ancien serait plus utile (nous pourrions dire moins néfaste) que celle du grec moderne, à la compréhension des phrases de ce genre : *Ἔστιν δὲ αὕτη ἡ παραβολή*, VIII 11. « Voici la parabole ». (Phrase du même type que *τοῦτο ὑμῖν (ἔσται) τὸ σημεῖον = τοῦτό ἐστιν ἡ παραβολή* ; il nous semble donc bien que *παραβολή* est l'attribut, et non « ce qui suit » ; p. 149) — *Καὶ αὐτὸς ἦν Ἰησοῦς ἀρχόμενος ὡσεὶ ἐτῶν τριάκοντα ὢν υἱός...* : III 23. Mlle Antoniadis ne craint pas de traduire (p.149) : « Et celui-là (le pronom renvoyant à la phrase commencée par le Père) était Jésus commençant (sa mission) vers sa trentième année. »

Dans l'étude systématique du verbe (pp. 239-286) signalons un chapitre intéressant sur l'indicatif aoriste (pp. 252-256). Moins heureuses sont les remarques sur le participe aoriste (pp. 283 et 284). Ce n'est point ici le lieu d'exposer une théorie de ce participe, mais il est évident que la conception classique du « participe aoriste temporel » (p. 283 : l'action exprimée par ce participe est terminée au moment où une autre se fait) ne peut suffire à rendre compte de l'emploi de cette forme, pas plus chez Luc que chez n'importe quel écrivain ancien. Ceci est confirmé par une méprise surprenante (p. 284) sur le sens de X 18 : *Ἐθεώρουν τὸν Σατανᾶν ὡς ἀστραπὴν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ πεσόντα.* « Est-ce un aoriste temporel comme les « autres ? Luc voudrait-il mettre dans la bouche de Jésus l'idée : « depuis longtemps déjà Satan est vaincu : je sentais que vous l'a- « viez vaincu, et c'était déjà fait quand j'en ai eu la vision ? »

L'étude du verbe est suivie d'un chapitre consacré aux particules (pp. 286-332). Mlle Antoniadis excelle décidément à trouver les raisons psychologiques profondes des moindres particularités de syntaxe ou de style. « Il est intéressant de voir,.. remarquait-elle page 276, combien la mentalité simple des évangélistes leur permettait d'ignorer les subtilités de l'optatif et du discours indirect... » Ici encore, la rareté relative des particules dans l'Évangile de Luc (qui serait à rapprocher notamment de leur emploi peu fréquent dans les comédies de Ménandre, texte assez voisin de la langue parlée, lui aussi) lui a inspiré ces remarques hautement philosophiques (p. 286) : « Les raisons en sont claires. Dans cette religion naissante, où la « raison humaine est discréditée et où est proclamée l'omnipotence « de la divinité, quel besoin a-t-on de ces aiguilles de boussole dont « la sensibilité nous montre à chaque instant les sinuosités de la pen- « sée ? »

Si le grec évangélique a perdu les précieuses particules du grec

ancien, par contre il a fait une consommation effrayante de la conjonction *καί*. C'est ici que se laisse entrevoir la folie d'un système qui explique exclusivement par le grec vulgaire la langue du Nouveau Testament. « Certains commentateurs » écrit avec candeur Mlle Antoniadis, « ont voulu voir dans ces phrases juxtaposées et réunies « par *καί* un aramaïsme. Ignorant l'araméen, il m'est impossible de « dire dans quelle mesure cela peut être probable. Je crois pourtant « que, sans avoir recours à une langue étrangère, on peut expliquer « ce fait par le grec lui-même, d'autre part le sujet traité par les « évangélistes se prête à un large emploi de cette conjonction ». (p. 299).

Cela dit, Mlle Antoniadis s'efforce de nous montrer qu'il y a eu en grec, à toutes les époques, le *καί* temporel, relatif, interrogatif, pathétique, épique, hiératique etc... Bref voilà retrouvée la fameuse boussole aux multiples aiguilles définitivement brouillées avec le nord. Et la démonstration se poursuit, à grand renfort de comparaisons : comparaison avec un fragment de l'*Apologie de Socrate* (où d'ailleurs l'usage de *καί* n'a rien à voir avec celui qu'en fait Luc), avec de nombreux fragments de Kostis Palamas, qui, paraît-il, « avec sa sensibilité si riche, a su se servir de cette simple conjonction comme d'une corde précieuse, voire même mystique » (p. 301) enfin avec le conte grec moderne du « Moulin ». Le tout prend seize pages, et la seule allusion à un sémitisme possible est celle que j'ai citée. Ce qui rend presque comiques les remarques classées sous la lettre *I*, et consacrées au fameux *καί* introduisant un récit :

« *Καὶ* au commencement du récit donne un air de grandeur « épique... (p. 308). C'est cette façon de commencer les récits qui « donne au grand nombre de *καὶ ἐγένετο* un certain air de grandeur « malgré ce que la répétition peut avoir de fatigant ». (p. 309). Quoi qu'il en soit de l'« hypothèse araméenne », il faudrait au moins nous dire que ce *καὶ ἐγένετο* n'est que la traduction de la formule stéréotypée hébraïque ויהי.

Nous arrivons ainsi à la conclusion de la première partie (grammaire) : *La langue de Luc considérée comme intermédiaire entre le grec classique et le grec moderne* (pp. 333-335).

« Luc est celui des évangélistes qui, tout en obéissant à une réelle « tendance de simplification, a le plus fidèlement conservé la langue « antique. » (p. 334).

La conclusion est assez juste, mais dans ce chapitre encore nous sommes saturés de comparaisons interminables et pas très néces-

saires : comparaison avec une fable d'Ésope, avec une page de Platon, avec un passage de Plutarque, avec un fragment du *Manuel* d'Épictète (c'est évidemment l'idée la plus heureuse), avec un chapitre de la *Chronographie* de Michel Psellos ; enfin, l'auteur « en vient aux écrivains de la Grèce renaissante qui seule peut nous offrir des types représentatifs, étant donné que la liberté favorise le développement intellectuel. » (p. 351). Ce qui nous vaut deux comparaisons de plus, utilisant cette fois Paparrigopoulo et Nirvanas. Cette impressionnante série de rapprochements apporte évidemment les données les plus précieuses sur l'importante question de savoir si l'auteur des Fables d'Ésope ou si Platon eût pu comprendre Luc, si Luc eût pu comprendre Ésope, etc...

La dernière partie du livre de Mlle Antoniadis est une étude sur Luc lui-même, sur son style et sa personnalité. La formation de l'évangéliste, son caractère, ses tendances et ses goûts y sont l'objet de toute une série de remarques et de déductions dont le moins qu'on peut dire est qu'elles sont bien ingénieuses. Il nous faudra d'ailleurs en donner quelques échantillons dans un instant.

Mais il est temps aussi d'aborder la dernière partie de cette recension, et de nous demander dans quelle mesure le livre de Mlle Antoniadis atteint le but que l'auteur s'est proposé.

Une étude sur la grammaire et le style de Luc doit nécessairement s'appuyer sur une connaissance parfaite des éléments mêmes de la question : la langue grecque ancienne d'abord, dans laquelle le livre est écrit, et sa littérature ; la langue et la littérature hébraïque ensuite, ou du moins la littérature gréco-hébraïque (la Septante) qui est une de ses sources principales ; l'araméen parlé en Palestine à cette époque, langue probable de l'enseignement oral que les évangélistes reproduisent ; enfin, subsidiairement, le grec moderne, dont il est très vrai que certaines de ses particularités sont déjà nées ou en train de naître dans le grec évangélique. Force nous est de dire que c'est seulement sur ce dernier point que l'ouvrage de Mlle Antoniadis donnera satisfaction au lecteur. Il faut reconnaître que la méthode de comparaison avec la langue moderne a abouti à un grand nombre d'éclaircissements féconds et à des résultats qui ne portent pas toujours sur des détails isolés. Nous croyons même qu'il vaudra la peine d'en citer quelques-uns :

— *Ἵνα* suivi du subjonctif (gr. mod. *νά*) apparaît déjà, chez Luc, dans des phrases où l'usage classique exigerait l'infinitif (p. 270, § 2 ; exemple : IV 3 : *εἰπὲ τῷ λίθῳ τούτῳ ἵνα γένηται ἄρτος.*)

— L'auteur remarque que le datif, qui donne déjà chez Luc des signes de faiblesse, est plus vivace dans les pronoms personnels, et rapproche avec raison cette survivance des datifs observés encore aujourd'hui dans la langue parlée (p. 24 ; exemples modernes : *δόξα σοι ὁ Θεός* ; *καλή σοι μέρα, καλή σοι σπέρα* [Chio]).

— L'abondance des participes parfaits dans l'évangile de Luc ne doit pas nous étonner : « tout porte à croire que, comme aujourd'hui, ces participes étaient une des formes les plus grecques et les plus répandues parmi le peuple » (p. 260).

— Le grec moderne fournit une bonne réfutation (pp. 423-424, notes) de l'hypothèse de Turner selon laquelle l'usage particulier à Marc de mettre le pronom complèment avant le verbe serait la preuve que son évangile est traduit du latin (Voir en outre de curieux rapprochements de détail, pp. 388 ss.)

Mais, nous l'avons dit, et il nous faut le répéter, l'abus de cette méthode n'en aboutit pas moins, quelquefois, à un véritable mirage ; et cela parce que l'auteur n'a pas corrigé ses résultats par l'emploi simultané des autres procédés de recherche que nous avons indiqués. En ce qui concerne d'abord la langue et la littérature de l'antiquité, on se souvient que nous avons signalé un ou deux passages (p. 149) dans lesquels il semble que l'interprétation « classique » a été abandonnée à tort pour une explication tirée du grec moderne. D'autre part, Mlle Antoniadis semble avoir les notions les plus vagues sur l'histoire de la littérature grecque. Que penser, en effet, de remarques de ce genre? (p. 121). « Plutarque et Polybe, assez voisins en date de notre évangéliste... » Il est au moins imprudent de dire (p. 336) : « Si le fabuliste avait pu lire le passage de Luc » à propos des Fables d'Ésope, dont la rédaction actuelle a tout de même quelques chances de remonter au moine Planude. Mais le plus extraordinaire est cette mention rapide de la p. 102 : « A l'époque hellénistique, Flavius Josèphe... »

Cette méconnaissance de l'histoire littéraire s'étend malheureusement aussi — et c'est plus grave — à la littérature que nous avons appelée gréco-hébraïque, puisque Mlle Antoniadis écrit, à propos de l'expression *ἐν ὁσιότητι καὶ δικαιοσύνῃ*, p. 103 : « Les traducteurs de la Bible avaient déjà employé ce cliché : *Sap. Sal.XI* 2,3 etc... » On sait que la *Sagesse de Salomon* a été, sans aucun doute, rédigée directement en grec.

Nous aurons des critiques au moins aussi graves à formuler si nous songeons à l'enquête, à laquelle l'auteur d'une grammaire de Luc

aurait dû se livrer, du côté des langues sémitiques : l'hébreu et l'araméen ont dû influencer indirectement l'évangéliste ; il eût fallu s'en souvenir, ou tout au moins s'en informer. Si curieux, par exemple, que soit le rapprochement de *ἀποκριθεὶς εἶπεν* avec les redondances homériques analogues, il eût été à la fois plus simple et plus juste de nous dire que l'expression constitue un aramaïsme. Et alors qu'on a remarqué que Luc présente plus d'hébraïsmes que Marc, ce point de vue, nous l'avons dit, est complètement négligé par Mlle Antoniadis. C'est tout au plus si le mot *xénisme* apparaît, p. 335, à propos de *καὶ ἐγένετο*. Mais que de mots à propos desquels on cherche vainement le rapprochement, qui s'imposait, avec l'hébreu : *ἐνώπιον*, par exemple, p. 206 s. et *πρὸ προσώπου* sont étudiés sans la moindre allusion à לִפְנֵי ou à נֶגֶד. Page 210 s. et 212, l'emploi de *ἐν* pour introduire un complément de moyen ou d'agent n'amène pas la mention attendue de la préposition hébraïque ב ; l'auteur préfère nous expliquer que « Luc sent en cette préposition un caractère malléable et apte à rendre des nuances de pensée à peine discernables » et que le groupe des exemples de *ἐν* à la place de *ὑπό* « implique en plus une idée mystique qu'il est difficile de préciser ». Un dernier exemple : p. 107, pour le sens de *ἔξοδος*, mort, sens prétendu *conservateur*, bien plus caractéristique comme rapprochement serait tel passage de la LXX (par exemple *Sap. Sal.* 7, 6 : *μία δὲ πάντων εἴσοδος εἰς τὸν βίον ἔξοδός τε ἴση*) que les textes allégués de Platon, Hérodote et Josèphe.

Comme on a pu en juger, toute l'étude de Mlle Antoniadis se trouve faussée par le caractère unilatéral de son interprétation : ne voir dans la langue de l'Évangile que du grec, ancien ou moderne, est un point de vue souvent insuffisant. Presque jamais pourtant, l'auteur n'en avoue la carence. Première raison pour laquelle son travail ne peut être consulté qu'avec une certaine méfiance.

Il en est d'autres malheureusement, à la vérité plus profondes, et qui n'atteignent plus seulement l'étendue de son information, mais les méthodes même et procédés de raisonnement au moyen desquels elle interprète les faits et s'arrête à certaines conclusions.

Ces critiques peuvent presque toutes se ramener à celle-ci : Mlle Antoniadis conclut souvent, mais ne prouve presque jamais rien : c'est qu'à vrai dire elle ne raisonne pas. Obéissant à des idées préconçues plus ou moins inconscientes, elle accumule à plaisir les hypothèses, hypothèses souvent basées sur des faits isolés qui ne

suffisent pas à les justifier, qui parfois même n'ont pas été correctement interprétés. Des exemples seront, je crois, plus qu'utiles pour me faire comprendre. Les observations de l'auteur sur la formation littéraire et philosophique de Luc, sur son caractère et sur ses intentions en écrivant son évangile, nous en fourniront suffisamment. Toute cette partie du livre repose d'ailleurs sur un postulat inacceptable. « La question des sources de Luc, » écrit Mlle Antoniadis (p. 391), « ne sera pas étudiée ici car c'est un des pro-« blèmes où la critique peut faire les inventions les plus ingénieuses « sans jamais rien prouver. Parler de ce que le texte nous offre est « un sujet déjà riche et qui porte en lui-même ses données et ses preu-« ves. » Ce qui n'empêche qu'en pratique, elle porte au compte de la « personnalité » de Luc tout ce qui ne figure ni dans Marc ni dans Matthieu. Elle en arrive ainsi à expliquer par l'« esthétisme » de Luc, par sa naïveté voulue, par son « urbanité », son « absence de sens financier », sa « haine de l'utilitarisme » etc... (voir la table des matières) telle ou telle modification qu'il paraît avoir apportée à l'atmosphère, à la rédaction ou au fond même de telle parabole, de telle péricope. C'est donc, et la chose, pour intéressante qu'elle soit, a de quoi surprendre, une monographie d'un évangéliste qui néglige complètement la personnalité de Jésus. Passons à l'examen de quelques points de détail. Une des idées personnelles de Mlle Antoniadis est que la philosophie grecque aurait exercé une influence sur Luc. Elle a même dressé, p. 101 et ss. une liste des mots employés par l'évangéliste qui « témoignent d'un esprit qui a quelque familiarité, si minime soit-elle, avec la philosophie grecque ». Y figurent d'ailleurs des vocables qui n'ont rien de bien significatif : *ἄνοια*, *κράτιστος*, *λῆρος*, *συμφωνία* et *πολίτης*. A propos de ce dernier mot toutefois, l'auteur veut bien ajouter (p. 103) : « mot trop caractéristique de la civilisation grecque pour dire qu'il a été emprunté à la philosophie ». Mlle Antoniadis croit que *ἐν ὁσιότητι καὶ δικαιοσύνῃ* (I 75) vient du *Protagoras* 329 c et 331 b. Pourtant elle cite un texte de la Septante : (*Sap. Sal.* IX, 2) *κατεσκεύασας ἄνθρωπον ἵνα... διέπῃ τὸν κόσμον ἐν ὁσιότητι καὶ δικαιοσύνῃ*, qui pourrait tout aussi bien être la source cherchée (p. 103). On ne voit pas davantage pourquoi *συμφωνία* viendrait de *Républ.* 513 a-c. Même remarque pour *σωτηρία* (p. 104) au sens moral, qui figure dans Platon, mais aussi dans Isaïe, 49, 6 (passage imité par Luc : II 32). De l'expression, au sens affaibli et banal, *δοῦναι γνῶσιν σωτηρίας* (I 77) l'auteur rapproche les paroles de Jésus

XI 52 (p. 102), en infère que pour Luc « la connaissance est la condition du salut » comme du bonheur pour les philosophes, et cite, bien entendu, Platon. Après quoi Mlle Antoniadis conclut : « Après de pareilles analogies entre le texte de Platon et celui du troisième évangile, on serait tenté d'affirmer que Luc a connu la philosophie grecque ». Et cette affirmation la tente si bien qu'elle y reviendra (p. 341). Cette fois, elle rapproche *φῶς εἰς ἀποκάλυψιν τῶν ἐθνῶν* II 32 et *οἱ υἱοὶ τοῦ φωτός* XVI 8 du mythe de la caverne. Mais c'est dans le livre même de Mlle Antoniadis, qui souvent, comme l'oiseau de la fable, fournit des armes à sa propre réfutation, que nous trouvons (p. 104) la citation d'Isaïe 49, 6, *φῶς ἐθνῶν*, qui rend suffisamment compte du premier au moins de ces deux passages.

L'auteur poursuit (*ibid.*) « Ainsi la connaissance que Luc pouvait avoir de la *République* contribuerait à le rendre plus conscient du contraste entre les préoccupations divines de Jésus et la bassesse intéressée des prêtres... »

Dans la phrase qui suit immédiatement, l'autosuggestion suivant son cours, ce conditionnel de pur style a lui-même disparu : « elle lui *faisait* ajouter de petits traits qui... ont mis mieux en relief la tragédie... ».

Pourtant, de la liste analysée plus haut il ne reste, tout bien considéré, que deux mots, *ἀγωνία* et *συνοχή*, dont on ne peut tirer grand'chose...

Luc est un homme qui connaît la mer (p. 370 s.). La preuve : il appelle le lac de Tibériade *λίμνη* et non *θάλασσα* et d'ailleurs Jésus parle de la mer dans une image qui manque chez les autres synoptiques : XVII 5, *ἐλέγετε ἂν τῇ συκαμίνῳ ταύτῃ · ἐκριζώθητι καὶ φυτεύθητι ἐν τῇ θαλάσσῃ καὶ ὑπήκουσεν ἂν ὑμῖν.*

L'étude statistique du vocabulaire peut rendre les plus grands services, et nous sommes de ceux qui ne trouvent à aucun degré ridicules des remarques de ce genre : « Le mot *φίλος* n'est point attesté dans la version de Marc ; il apparaît une seule fois dans Matthieu, et on le rencontre 15 fois chez Luc. » (p. 438 n. 1) — « Le fait qu'on trouve si souvent chez Luc le mot *εἰρήνη* (5 fois chez Mt., 6 fois Jean, 14 fois Luc) n'est peut-être pas dû à un pur hasard ». (p. 443). Mais une autre remarque de Mlle Antoniadis nous offre en quelque sorte la caricature du procédé : « Dans l'expression suivante, il faut sous-entendre : *κοινόν ἐστι* ; elle revient deux fois et les démons seuls semblent l'affectionner. *Τί ἡμῖν καὶ σοί,*

Ἰησοῦ Ναζαρηνέ IV 34. *Τί ἐμοὶ καὶ σοί, Ἰησοῦ Υἱὲ Θεοῦ* VIII 29. » Cette expression, cependant, n'a rien de démoniaque, et Epictète aussi l'employait : *Arr., Diss.*, II 19 : *τί ἡμῖν καὶ σοί, ἄνθρωπε.*

Si nous passons à l'appréciation proprement littéraire de l'évangile de Luc, nous y lirons des remarques pour le moins aussi étranges. Celle-ci donnera une idée à la fois de la méthode de Mlle Antoniadis pour étudier la personnalité de Luc et de ses goûts littéraires (p. 405) : « Non seulement l'auteur supprime la colère de Jésus contre les apôtres bornés qui empêchent les petits de s'approcher de lui (Mc. X 14), mais encore il passe sous silence la bénédiction donnée par Jésus aux enfants. Cette aversion de Luc pour une familiarité qui mettrait le Seigneur plus proche du peuple, nous prive de tableaux émouvants. Mais elle nous épargne aussi d'un autre côté, ces scènes de mauvais goût où Marc ne craint pas de parler de salive et de boue (VII 33 ; VIII 23) ».

Plus loin, deux mots dans le récit du dîner chez le Pharisien nous valent le commentaire esthétique suivant : « Dans le fameux dîner « où la déréglée se présenta, Luc excelle dans cet art des attitudes « et du geste (VII 37-44) ; *κατεκλίθη* nous montre que Jésus, étendu « sur un lit de repos devant la table, est appuyé sur le coude gauche. « Ses pieds sont donc tournés du côté opposé à la table. Or, la femme « qui va les oindre de parfum doit passer derrière le lit : *στᾶσα* « *ὀπίσω*. Jésus donc qui cause avec son hôte assis en face de lui, « pour la montrer, doit tourner la tête : *στραφεὶς πρὸς τὴν γυναῖκα* « *τῷ Σίμωνι ἔφη*. L'on peut dire qu'il y a ici une économie d'espace « tout à fait lapidaire. Un bas-relief ou un dessin de vase antique « n'aurait pas donné une impression plus précise (Mt. XXVI 7 — « Mc XIV n'a aucun adverbe, aucun mot qui précise la place où se « tient la femme) » (p. 414).

Il ne faut même pas des adverbes à Mlle Antoniadis pour que son admiration découvre dans le texte de Luc cet « art des attitudes et du geste ». Il lui suffit tout au plus d'une virgule. Qu'on en juge par la section intitulée : *Influence de la parole orale* (p. 433) : XIX 42, *Εἰ ἔγνως ἐν τῇ ἡμέρᾳ ταύτῃ καὶ σὺ τὰ πρὸς εἰρήνην... il y a ici un mouvement de la main qui trace de petits cercles ; il signifie : ton bonheur aurait été immense.* V 24, *ἵνα δὲ εἰδῆτε, ὅτι ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἐξουσίαν ἔχει ἐπὶ τῆς γῆς ἀφιέναι ἁμαρτίας, εἶπεν τῷ παραλυτικῷ. A la place de la virgule on voit une main qui se lève, paume du côté des auditeurs et qui signifie :*

« *attendez voir* ». XIII 9, *κἂν μὲν ποιήσῃ καρπὸν εἰς τὸ μέλλον. εἰ δὲ μήγε, ἐκκόψεις αὐτήν. Après εἰς τὸ μέλλον la tête s'incline vers l'épaule droite, ce qui signifie « ça va bien ».*

En voilà assez, et cette recension est déjà trop longue. Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, suffisent, pensons-nous, pour nous permettre de conclure : le livre de Mlle Sophie Antoniadis est un travail important et qui renferme pas mal de bonnes choses (encore qu'elles soient parfois difficiles à y découvrir : le style de l'auteur est quelque peu diffus et l'absence de tout index se fait cruellement sentir) ; mais il ne nous donne certainement pas l'étude d'ensemble sur la grammaire et le style de Luc que la science du grec biblique serait en droit d'attendre ; il ne pourra d'ailleurs jamais être consulté qu'avec une extrême prudence, d'abord à cause de son information vraiment déficiente ; ensuite à cause des erreurs de sa méthode, dans laquelle la fantaisie pure alterne avec une rigueur toute apparente et avec une fausse précision.

Bruxelles. Roger GOOSSENS.

Art populaire grec.

Angélique HADJIMIKHALI, *Ἑλληνικὴ λαϊκὴ τέχνη. (Art populaire grec).* Roumlouki (Macédoine), Trikkéri (Thessalie), Icaria (Égée). Athènes, Pyrsos, 1931. 206 p. ; illustrations.

Mme A. Hadjimikhali, continuant la série de monographies qu'elle a si brillamment commencée avec son étude sur l'art populaire de Skyros (Athènes, 1925 ; cf. C.R. dans « *Byzantion* », VI, pp. 928-932), suivie de près par les Saracatsans (1927), Samos (1928) etc., réunit dans un élégant volume trois importantes études sur le Roumlouki (p. 23-131), sur Trikkéri (p. 133-173), et sur Icarie (p. 175-192). Elle les fait précéder d'une introduction sur l'art populaire grec (p. 7-20), et elle a eu la très heureuse idée d'établir plusieurs index qui permettent, notamment, de retrouver rapidement le sens de termes spéciaux que les dictionnaires actuels ne donnent pas. De très brefs résumés en français ainsi que la traduction en français de la légende des illustrations, que Mme A. Hadjimikhali a voulues très nombreuses pour rendre son livre

plus accessible à l'étranger qui ne sait pas le grec, font de cet ouvrage un précieux instrument de travail pour qui veut étudier l'art populaire grec et le comparer à l'art populaire d'autres pays, particulièrement des pays voisins.

Notre compétence étant trop restreinte pour tenter une pareille comparaison, nous ne ferons ici que résumer rapidement ces trois études en soulignant cependant le progrès qu'elles marquent sur les précédentes et l'espoir, exigeant sans doute mais justifié, qu'il donne au lecteur curieux.

La rapprochement de ces trois études ne signifie nullement qu'il existe entre les trois pays décrits aucune identité saisissante. Rien de commun en apparence entre la maison, les coutumes, les vêtements, les broderies du Roumlouki — groupe d'une cinquantaine de villages macédoniens situés entre Verria et Salonique — de Trikkéri — le village haut-perché sur la pointe de la presqu'île de Magnésie — et d'Icarie — la grande île qui unit les Cyclades à Samos. Si on leur trouve cependant quelques points communs, il n'y a là rien qui concerne particulièrement ces trois régions, ils valent en général pour presque toute la Grèce : c'est la pauvreté de la maison (comme dans le Roumlouki et à Icarie), la décadence et l'abandon de l'architecture populaire ancienne (comme à Trikkéri), c'est la disparition du costume masculin populaire, remplacé par les vêtements européens, mais par contre la résistance, du moins dans quelques régions, du costume féminin à l'influence occidentale.

L'intérêt du travail de Mme H. réside donc surtout dans la description du vêtement féminin et des travaux des femmes, tissage et broderies, dans le Roumlouki et à Trikkéri, son étude sur Icarie ne traitant que de la maison icariote.

Le costume des femmes du Roumlouki est des plus intéressants et des plus jolis ; la coiffe, désormais célèbre en Grèce, en est l'élément le plus original. « Cette coiffe, le *katsouli*, ressemble, dit Mme H., au casque antique non seulement dans sa forme générale mais encore en de nombreux détails. C'est ainsi que le katsouli proprement dit rappelle le φάλος ou cimier du casque homérique (κῶνος à l'époque historique), auquel on adapte le panache. De même le *skouti*, autre pièce de la coiffe, rappelle la visière du casque. Le *magliki*, qu'on lie sous le menton, n'est pas autre chose que les jugulaires, παραγναθίδες ; la *péristéra* correspond au couvre-nuque ancien, le περιαυχένιον, et les *foundès* enfin à l'aigrette ».

Le katsouli n'est pas le seul élément ancien que Mme H. retrouve dans ce costume. La ceinture pailletée que porte la jeune mariée, et dont toute la partie antérieure est brodée de paillettes blanches, présente une surface d'argent étincelante comme ces ceintures qui, d'après Homère, formaient une partie de la cuirasse et étaient faites de lames d'argent ou de bronze appliquées l'une contre l'autre. Enfin les *μπρουμάνικα* (fausses manches) et le *σαγιὰς* sont les *ἐπιμάνικα* et le *σαγίον* des Byzantins.

A Trikkéri, la broderie est beaucoup plus riche que dans le Roumlouki : de nombreux dessins, dus à l'habileté de dessinatrice de Mme H., ainsi que des planches en couleurs permettent d'en étudier la variété : ce sont des motifs géométriques, des fleurs, des animaux et des oiseaux, notamment de beaux rinceaux de vigne des plus divers, simples ou garnis de croix grecques ou d'oiseaux stylisés, — motifs qui font songer à ceux qu'on voit sculptés sur beaucoup d'iconostases de bois des églises postbyzantines.

Mme H. n'a pas tenté d'expliquer historiquement l'origine des vêtements ou des broderies qu'elle étudie. Elle se contente de les décrire en détail et d'en donner des dessins exacts et suggestifs. S'il lui arrive parfois, on l'a vu, de noter un rapprochement avec certains éléments des costumes anciens ou byzantins, elle n'en laisse pas moins insatisfaite la curiosité du lecteur, qui désirerait souvent voir ces détails réunis et complétés par un aperçu historique très documenté.

Faut-il en faire un reproche à Mme H? Il est bien certain qu'une description, si minutieuse soit-elle, ne tient pas lieu d'explication historique ou de synthèse. Mais aussi des explications et cette synthèse sont-elles possibles?

C'est en somme à cette question que répond la préface qui précède l'étude sur le Roumlouki. Après avoir indiqué sommairement la signification, la formation, les caractères et l'utilité de l'art populaire, Mme H., rendant hommage aux précieux et savants travaux de Nicolas Politis et à l'esprit régénérateur du démoticisme (cf. C. R. sur l'Art populaire à Skyros, cité plus haut) rappelle que le moment n'est pas encore venu en Grèce de construire des théories esthétiques ou historiques de l'art popu'aire, avant qu'aient été réunis tous les matériaux nécessaires. Point de vue juste et sage, qui, en réduisant les trois études suivantes à n'être qu'un recueil de matériaux, révèle la modestie, la prudence, la méthode de l'au-

teur, de qui l'on peut attendre avec confiance les monographies qui lui permettront un jour de donner la synthèse attendue.

Les documents abondent en Grèce, mais il est urgent de les recueillir avant que le temps et l'influence de l'Occident ne les aient fait disparaître. Comme on a tâché récemment de sauver les chansons populaires du Pont et de la Cappadoce — en dehors de celles de la Grèce continentale — Mme H. se propose d'étudier systématiquement les costumes et les broderies des réfugiés. C'est bien actuellement le travail le plus pressé.

Soulignons enfin la valeur de ces études au point de vue linguistique et au point de vue lexicographique [1], comme au point de vue du folklore. Mme H. a en effet réuni dans son livre non seulement un grand nombre de termes et de formes intéressantes, mais encore de précieux renseignements sur certaines coutumes, comme celles qu'avec tant de précision et de vie elle a étudiées dans son chapitre sur le mariage roumloukiote.

Folkloristes et hellénistes ne peuvent rester indifférents à de tels travaux. [La grande lacune du travail est l'absence de toute comparaison avec les usages et les noms des autres pays balkaniques].

Skiathos. O. MERLIER.

Une nouvelle édition du Mélode Romanos.

ROMANO IL MELODE, Inni, a cura di Giuseppe CAMMELLI. Firenze 1930. (*Testi Cristiani* con versione Italiana a fronte, introduzione e commento diretti da G. Manacorda, N° 2). 25 L.

Das preiswerte, hübsch ausgestattete Buch ist in dieser Zeit, wo die von Paul Maas bearbeitete Gesamtausgabe der Hymnen des Romanos finanzieller Schwierigkeiten halber nicht erscheinen kann, eine willkommene Gabe. Eine ausführliche Einleitung unterrichtet auf 80 Seiten über das Leben des Romanos (6. Jahrh.), seine Kunst und seine Quellen, über die Hymnographie, den Bau des Kontakions, die Sprache, den Stil und die Codices. Die Vorbemerkungen

(1) M. P. VLASTOS, dans son très important lexique récemment paru, *Συνώνυμα καὶ συγγενικά, Τέχνες καὶ σύνεργα*, Athènes, 1931, 661 pp., ne manque pas de citer parmi les livres qu'il a utilisés l'étude de Mme H. sur Skyros ainsi qu'un autre ouvrage remarquable, et qui mérite d'être cité ici, les *Ποιμενικὰ τῆς Ῥούμελης* de D. LOUKOPOULOS, Athènes, 1930.

über die Sprache sind ganz allgemein gehalten und sollen nach der Vorbemerkung auf S. 10 vor allem die Leser davor behüten, dass sie die vulgären Erscheinungen für Druckfehler halten. Eine bei den heutigen neugriechischen Kenntnissen der meisten Philologen berechtigte Befürchtung! Die acht Hymnen, die mit gegenüberstehender wortgetreuer italienischer Prosaübersetzung geboten werden, zählen zu den schönsten Liedern des Dichters. Der griechische Text fusst, für die ersten sieben Hymnen, (« Weihnachtslied, Darstellung im Tempel, die klugen und die törichten Jungfrauen, das jüngste Gericht, Judas, Petri Verleugnung, Maria am Kreuz ») ganz auf dem Texte Krumbachers, für das achte Lied (« Auferstehung ») auf dem von Paul Maas hergestellten Text. Die wenigen Stellen, an denen Cammelli eigene Lesarten gibt — er bevorzugt mit Recht im Gegensatz zu Krumbacher manchmal die codd. Corsinian. 366 s. XI und Vindobon. suppl. gr. 96 s. XII vor den Patm. 212 und 213 s. XI — sind in dem kurzen von allem Variantenballast freien kritischen Apparat angeführt.

Den Einfluss Ephrems des Syrers auf Romanos dürfte Cammelli unterschätzen (S. 40); den Ps.-Hippolyt erwähnt er als Quelle des Romanos überhaupt nicht. S. 396, Z. 21 ist zu « Maas, Frühbyzantinische Kirchenpoesie » die 1931 erschienene 2. Auflage nachzutragen. Von leichteren Druckfehlern seien genannt: S. 80, Z. 7 von unten, « on Δ » statt « con Δ », Z. 3 v. u. « di di » statt « di », S. 45, Z. 4 von unten fehlt ein Punkt vor « La notizia », Z. 2 v. u., « auf denen » statt « auf deren ». Im ganzen aber ist das Buch eine erfreuliche Leistung, wenn es auch, wie der Verfasser offen zugibt, auf deutscher Vorarbeit beruht. Wir müssen Cammelli dafür danken, dass er in einer Zeit, wo die Dichtung der Byzantiner im Vergleich zu ihrer Geschichtschreibung vernachlässigt wird, seine Landsleute mit dem grossen Hymnendichter näher bekannt gemacht hat.

Würzburg. Gustav SOYTER.

La mystique de Maxime le Confesseur.

S. MASSIMO CONFESSORE, *La Mistagogia ed altri scritti* a cura di Raffaele CANTARELLA (Testi cristiani con versione italiana a fronte, introduzione e commento..., IV) in-8°, LVI-295 pages, 1931.

Par un choix très varié, M. Cantarella a voulu donner à son

lecteur une image des divers aspects de l'œuvre de Maxime : l'exégèse allégorique est représentée par l'*Interprétation du ps. LIX* et par la *Réponse à Theopemptos*, l'ascèse par le *Livre ascétique*, la mystique symboliste par la *Mystagogie*, la poésie par les *Hymnes*, la philosophie par le *Traité de l'Ame*. Il eût mieux valu écarter ce dernier morceau, d'authenticité fort douteuse : car il se retrouve dans les œuvres de Grégoire le Thaumaturge et il a été traduit en syriaque dès le VIIe siècle (J. LEBRETON. *Le traité de l'âme de saint Grégoire le Thaumaturge* dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique* publié par l'Institut catholique de Toulouse, 1906, pp. 73-83). On aurait pu, à sa place, insérer l'une ou l'autre des lettres théologiques : car de l'œuvre entière du théologien aucun fragment n'a été cité. Le texte grec est celui de Migne, délivré de quelques fautes d'impression.

La traduction italienne est aisée et le livre atteindra son but en facilitant la lecture de Maxime, qui est souvent abstrus.

L'introduction, qui ne prétend être qu'une vulgarisation de la science actuelle, reste forcément un peu en retard. Elle n'a point connu les dernières recherches du R. P. Disdier (*Échos d'Orient*, 1931 et 1932) qui lui auraient permis d'alléger la liste des écrits authentiques. Si l'éditeur avait lu les articles de la *Revue d'Ascétique et de Mystique* (avril et juillet 1930) il aurait pu fournir du système ascético-mystique de saint Maxime un résumé moins étriqué et plus véritable.

Pourquoi encombrer la bibliographie de livres généraux dont la mention devrait se retrouver à chacun des volumes de la collection ? Pourquoi surtout employer ce mode de références chiffrées, si complexe qu'il faut, pour vérifier le moindre détail, ouvrir le livre à trois ou quatre endroits ?

Enghien (*Belgique*). M. VILLER.

Les versions latines d'Oribase.

Hennig MOERLAND, *Die lateinischen Oribasiusuebersetzungen* (Symbolae Osloenses, Fasc. Supplet. V). Oslo, A. W. Broegger, in-8°, 1932. 202 pages.

M. Hennig Moerland fait partie du petit groupe de latinistes (avec S. Grevander, G. Rudberg, etc...) qui entourent Einar Loe-

stedt, le savant commentateur de la *Peregrinatio* de Silvie, et se consacrent en Norvège à l'étude du latin postérieur.

Ce n'est pas la première fois que M. Moerland aborde la question des traductions latines d'Oribase auxquelles il a consacré divers articles dans la revue *Symbolae Osloenses* (le dernier VI, pp. 43-51) dont le présent travail n'est qu'un élargissement et une continuation.

L'intérêt de la littérature médicale en latin est grand, les problèmes qu'elle soulève, multiples : histoire des connaissances médicales ; *realia* ; sources grecques ; vocabulaire et surtout apport des traductions d'ouvrages grecs à la connaissance du latin vulgaire dans lequel elles sont écrites et par là à celle des langues romanes.

Les difficultés non plus ne manquent point : établissement d'un texte sûr d'où il faut soigneusement éliminer ce qui est faute, ignorance ou correction arbitraire du copiste tout en gardant les variations et les discrépances normales dans une langue déjà barbare ; détermination de la date et de l'origine de la traduction au moyen de critères extrinsèques et intrinsèques, les derniers plus délicats, les premiers plus rares ; étude des sources souvent disparues ; relations des diverses traductions entre elles, surtout examen détaillé de la langue employée et des particularités ainsi que la comparaison avec les textes antérieurs, contemporains ou postérieurs, du même genre ou du même milieu.

A ces problèmes, devant ces difficultés, M. H. Moerland apporte une contribution solide et complète qui ne néglige aucun des aspects du problème général soulevé par les traductions d'Oribase.

Une excellente connaissance de la littérature antérieure (souvent citée d'une manière trop cursive dans le texte, sans toutes les références nécessaires à l'identification), des éditions de Molinier (1876), de Raeder (1926), de H. Hagen (1875 ; il faut y ajouter du même *Zur Gesch. d. Philol.* Berlin, 1879), des travaux de Hagen, de A. Thomas (1909), de M. Niedermann (1912) s'appuie encore sur une documentation plus vaste relative à toute la littérature médicale (Sigerist, Ahlquist, Medert, Lichtenhan, Niedermann, Joerrimann, Groen, Widstrand), au latin juridique (Jeanneret, Kalb), au latin ecclésiastique, épigraphique et vulgaire en général (Schuchardt, Roensch, Rose, Wœlfflin, Cohn, Cooper, Olcott, Goetz, Gradewitz, Grandgent, Loefstedt, I. P. Hofmann,

Salonius, Baehrens) (1) et aux langues romanes (Meyer-Luehke Gamillscheg).

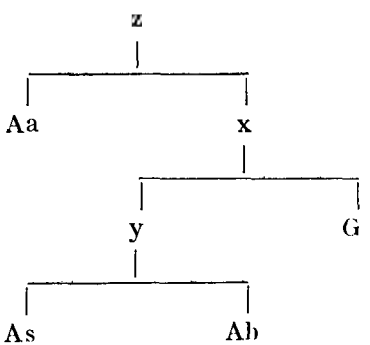
Si nous avons détaillé quelque peu l'information de M. H. Moerland c'est pour montrer l'étendue de ses recherches et le soin avec lequel il a essayé de rattacher sa monographie à un ensemble, de façon à ne pas nous présenter une étude isolée et « absolue ».

Peu après 390, Oribase, médecin de Julien, établit, d'après des ouvrages antérieurs et sur la base de son ouvrage capital les *Συναγωγαὶ ἰατρικαί*, un abrégé en 9 livres ou *Σύνοψις*, en même temps qu'il rédige un petit traité médical à l'usage des profanes, les *Εὐπόριστα* en 4 livres, opuscule en partie identique à sa *Σύνοψις*. Chose caractéristique du degré de culture de ses traducteurs, c'est ce dernier ouvrage qui fait l'objet de deux translations latines, embarrassées de nombreuses additions.

C'est le problème de ces deux traductions auquel s'est attaqué M. H. Moerland.

Et d'abord le texte, établi autrefois par Molinier dans une édition remplie d'erreurs de lecture et de transcription, incomplète à bien des égards.

Des deux versions latines, celle communément appelée l'*ancienne traduction* et attribuée au VIe siècle, est représentée par trois manuscrits de Paris (sigles Aa, le plus ancien, Ab et As, ces deux derniers remontant à une source commune), par un codex de St-Gall, G, dont les relations s'établissent suivant le stemma suivant, très différent du classement fautif et rapide de Molinier :



(1) M. Moerland ne cite pas, à notre étonnement, le travail de B. L. Ullmann sur l'*Appendix Probi*, celui d'Audollent sur les *Defixiones* et le *Corpus* des Glossateurs entrepris sous la direction de W. M. Lindsay, bien supérieur à celui de Goetz.

La *traduction récente*, par contre, attribuée communément jusqu'ici au xe siècle, a sa source principale dans un ms de Laon (xe siècle), complété par un ms de Leipzig (sigles La et Li).

Le texte une fois établi et les bases de la tradition manuscrite déterminées, il importe de vérifier l'assertion universellement admise d'une traduction récente du xe siècle. C'est là le noeud, en quelque sorte, du livre de M. H. Moerland et tous les chapitres suivants et surtout la longue analyse de la langue tendront vers le même but.

Et d'abord, à part deux cas isolés, les deux versions sont complètement indépendantes l'une de l'autre, affirmation que M. Moerland, dans la suite, sur nombre de détails, devra implicitement ou explicitement amender et réduire non sans raison.

L'examen des manuscrits grecs du texte original, s'il permet de reconnaître une étroite parenté entre Aa et le ms grec A, ne nous donne aucune indication absolument sûre sur les mss. utilisés par nos deux traducteurs. Les textes latins d'ailleurs prouvent qu'ils ne remontent pas à un même original grec mais à deux versions grecques assez différentes (M. H. Moerland devrait bien aussi envisager l'hypothèse d'un ms à variantes) des mss connus et conservés mais ayant entre elles des traits communs (omissions, additions, interpolations) qui n'appartiennent pas nécessairement au texte original d'Oribase. Ceci ne peut que confirmer la constatation précédente et nous induire à croire que La n'est pas une copie de Aa, le premier se révélant d'ailleurs plus fidèle au grec que le second. Tous deux remontant à un original ou à deux manuscrits très proches, il faut bien penser aussi à une patrie commune aux deux traducteurs ou à un milieu médical déterminé. Il est difficile en tout cas de séparer les deux versions de quatre siècles.

Les traces d'un troisième traducteur se retrouvent d'ailleurs au troisième livre des *Euporista* dans l'ancienne traduction, en même temps qu'une série de prescriptions d'origine étrangère ou inconnue, parfois identifiée avec Celse, Marcellus ou les Suppléments à Alexandre de Tralles.

L'ancienne traduction, fait déjà relevé par Molinier mais d'une façon incomplète, a en outre remplacé nombre de chapitres de la *Synopsis* par les chapitres correspondants des *Euporista* ou par une combinaison des deux.

Pour Molinier, il s'agit là d'une refonte, dans le grec encore, des deux textes d'Oribase, tandis que H. Moerland croit plutôt avec

vraisemblance à l'existence de deux traductions latines séparées des *Euporista* et de la *Synopsis*, fondues en une seule.

Ceci explique que l'ancienne traduction ait des passages qui manquent dans le texte grec et pour lesquels la traduction récente a dû nécessairement s'inspirer de l'ancienne (première concession à la thèse de Klotz, soutenant l'imitation).

Une fois ces passages finis, la traduction récente revient de suite à l'original grec qu'elle suit pas à pas. Mais entre ces deux morceaux s'est glissé un important fragment des *Euporista* pour lequel la traduction récente utilise un ms meilleur et plus ancien que les mss conservés, preuve nouvelle que le xe siècle, choisi pour situer cette version, est une date trop reculée.

L'examen attentif des traductions permet encore de déterminer des règles pour remonter à l'original grec et par là de corriger en quelques endroits l'édition Raeder (Teubner, 1926) d'Oribase.

La question de la date ne soulève pas d'objections en ce qui concerne l'ancienne traduction. Universellement fixée entre Oribase (IVe siècle) et la domination gothique en Italie (VIe siècle, présence de gloses *Goti dicunt* dans le texte), elle rencontre l'appui de M. H. Moerland qui y puisera un argument de plus en faveur de sa localisation des traductions.

En ce qui concerne la version plus récente, son opinion est diamétralement opposée à celle de ses prédécesseurs.

Reprenant les arguments de Molinier, de Schanz et de Salonius suivant lesquels l'archétype de La ne saurait être très éloigné de sa copie tandis que la langue de la version récente, toute barbare qu'elle est, marquerait un effort vers un mode d'expression plus littéraire, serait une « normalisierende Fassung », une stylisation de l'autre, M. H. Moerland n'a pas de peine à montrer combien La, si près de son archétype, est une copie bourrée de fautes et mauvaise au possible, combien aussi la langue des deux versions présente de points de contact, tous à trouver dans le parler vulgaire typique de la même époque, sans que pour cela l'un auteur dépende entièrement de l'autre.

Certains phénomènes de langue n'existent même que dans nos traductions et n'ont pas laissé de traces dans les parlers romans subséquents. L'examen détaillé de la langue des deux traductions qui va suivre permettra de mieux suivre cette démonstration.

Deux objections à cette thèse : il est difficile de prouver que deux traductions appartiennent au même milieu médical ; le traducteur

récent peut, pour la langue, avoir emprunté au traducteur ancien, ne résistent pas davantage dans leur ensemble aux arguments de M. H. Moerland.

Nous avons de la littérature médicale au ve siècle plusieurs traités en traduction qui nous offrent d'excellents points de comparaison (Dioscoride, vi^e^ s. Nord de l'Italie, Anthime, Suppléments à Alexandre de Tralles) et prouvent à suffisance l'originalité commune aux deux versions envisagées.

Sauf deux cas précis, d'autre part, la traduction récente est indépendante de l'ancienne et plus près du texte grec, notamment quand elle traduit les *Euporista* au lieu de la *Synopsis* ou les *Euporista* quand l'autre version n'a rien de semblable.

Cependant, l'ancienne traduction ne lui reste pas inconnue ; elle emprunte l'un ou l'autre mot à la précédente (deuxième concession à la thèse de Klotz.) Nous verrons plus loin que ces concessions ne s'expliquent pas sans une hypothèse plus compliquée que celle de M. H. Moerland.

Nous voici arrivés à l'étude de la langue qui remplit les deux tiers du volume et qui forme à elle seule une importante contribution à la connaissance du latin vulgaire. Sans doute, M. H. Moerland a-t-il eu surtout en vue la démonstration de la contemporanéité des deux versions, mais il ne s'est pas interdit d'apporter en de nombreux passages des contributions nouvelles ou des corrections aux opinions courantes, des suppléments aux Thesaurus, dictionnaires, grammaires spéciales, des redressements des erreurs de Molinier. Nombre de mots nouveaux, de formes nouvelles, de sens curieux enrichissent singulièrement nos notions de latin vulgaire (e. g. p. 146 *obaudire*, *oboedire*, obéir) ou de français (*sorex*, souris, p. 103, e. g.).

La méthode en phonétique procède d'un esprit très sûr et très prudent. Une soigneuse distinction a été établie entre les fautes du copiste et les particularités de langage des traducteurs par un recours constant à la méthode comparative, étendue non seulement aux écrits médicaux mais à tout le champ du latin vulgaire et des langues romanes.

Parmi les arguments qui peuvent servir la thèse de la date ancienne et de la localisation dans le Nord de l'Italie (Ravenne sans doute) de M. H. Moerland, retenons : p. 78 : le gén. plur *ossarum*, propre aux deux traductions et connu seulement par ailleurs chez Anthime (vi^e^ s.) ;

p. 102 : *suffrago* = *poples*, dont un dérivé survit encore dans le Frioul ;

p. 106 : l'accus. en *-as*, propre aux ouvrages rédigés en Italie vers 500-550 et dont les dialectes italiens du Nord ont repris la forme, sans emprunter au rétique, comme on le croit d'ordinaire ;

p. 113 : le datif de comparaison employé dans les deux versions et très rare dans la latin tardif prouve l'origine commune des deux versions (si ce n'est leur dépendance ; concession involontaire à Klotz) ;

p. 117 : *austeris* et p. 122 : *syringiosus* marquent la dépendance des deux traductions sur des points de détail (concession à Klotz) ;

p. 145 : l'infinitif suivi de *habere* dans les propositions relatives s'emploie dans les deux traductions et ne se retrouve que dans des écrits d'avant 600 ;

p. 149 : *concolligo*, mot du vocabulaire latin ecclésiastique, est commun aux deux traductions (concession à Klotz) ;

p. 153 : *fiendus* et *faciendus* s'emploient dans la traduction récente ; le second mot seul dans l'ancienne (concession à Klotz) ;

p. 164 : *sed magis* (= fr. *mais*) ne s'emploie dans ce sens que dans l'ancienne traduction (concession à Klotz) ;

p. 174 : *pessimior* et *pejor* voisinent dans la traduction récente : le second seul existe dans l'ancienne (même concession qu'à la p. 153).

p. 178 : *nec non et* = *et* ne se trouve que dans la traduction nouvelle (concession à Klotz).

Par contre, p. 151 : *spavescere*, hapax dans les deux traductions, est glosé par *quam nos rustice dicimus* dans la vieille traduction, commentaire que ne reprend pas la traduction récente tout en reprenant le mot. On ne s'explique pas cet emploi inattendu d'un mot vulgaire notoire dans l'hypothèse d'une version littéraire et « normalisierende ». De même, p. 169, *de praesenti* (*aussitôt*), connu seulement une fois par ailleurs et traduisant deux mots différents en deux endroits différents dans les deux traductions, est plutôt en faveur d'une indépendance de nos deux translateurs. Enfin, p.171, l'emploi d'*antea* = *ante*, encore constaté chez nos deux traducteurs, est un trait du beau langage qui leur est commun (1).

(1) On trouvera ici quelques observations de détail : P. 79, *arbor* n'est pas le seul féminin en *-or* ; p. 103 : *virga* (= *penis*) a son équivalent en français ; p. 108 : la question du neutre devenant plutôt un indéclinable qu'un cas général

En conclusion, et c'est la nôtre avec quelques réserves, M. H. Moerland constate l'identité complète de la langue vulgaire des deux versions, sauf sur quelques points de détail où il est bien forcé d'admettre un usage plus littéraire de la traduction récente. Cette identité plaide en faveur d'une date commune, le VIe siècle, d'une origine commune et d'un emploi de mss grecs ou d'un ms grec à variantes assez proches. La patrie des traducteurs se laisse aisément deviner d'après les quelques remarques linguistiques faites ci-dessus d'autant plus que dans des additions, nous trouvons dans les deux versions, à plusieurs reprises et en des endroits différents, des mentions des Alpes et de Ravenne (... *accepi a Martyrio arciatro Ravenna*), confirmées encore par la citation des *Goti*.

La présence du mot *charivaria* (attesté dans le Midi de la France) renforce encore l'hypothèse d'une origine sudique.

Quant à la question des relations entre les deux traducteurs, M. H. Moerland croit à une indépendance presque absolue, quitte à expliquer alors les coïncidences de mots par des emprunts oraux ou une consultation des documents relatifs à l'ancienne version. C'est ce que prouvent, ajoute-t-il, les mentions des gloses de l'ancienne version : *ex alio autore*, complétées en *Filumenus* par le second translateur ainsi que son identification d'un passage de Celse, négligée par le premier.

A tout le moins, devons-nous admettre que les sources manuscrites des deux traducteurs ont différé et ce à l'avantage du second, mais il est impossible de ne pas voir que, à côté du texte grec, le second translateur a eu à sa disposition ou a connu le premier. Rien n'empêche cependant de supposer leur composition dans le même siècle, sans vouloir expliquer autrement une double traduction aussi rapprochée.

Sans doute, une recension plus complète des manuscrits d'Oribase et de ses traductions nous apportera-t-elle un jour la clé de l'é-

reste très discutable ; p. 55 : *eneclio*, p. 97 : *gargal-* sont des orthographes étymologiques ; p. 58 : *vissica*, citer fr. *vessie* ; p. 121 : *solutorius*, cf. C.I.L., II (Espagne) dans des inscriptions religieuses, comme épithète de Jupiter ; p. 133 : *medietas*, *adde* fr. *moitié* ; p. 140 : *largare*, *adde* fr. *larguer* ; p. 153 : *lavare*, *adde* Pétrone ; p. 166 : *sero*, *adde* fr. *soir* et *vêpre* ; p. 172 : l'emploi constant de *tunc* pour *tum* (même dans une citation de Celse) est ingénieusement expliqué d'une manière générale par la relation *tunc-nunc* et la force du c final ; *tunc* apparaît donc comme un trait vulgaire de plus.

nigme. Il semble trop tôt pour se prononcer définitivement mais les arguments de langue présentés par M. H. Moerland et qu'il a limités aux seules caractéristiques de nos deux textes semblent autrement impressionnants, nos réserves faites, que les considérations assez piteuses de Molinier.

La mention de *Ravenna* et le *quam nos rustice dicimus*, même isolés valent mieux que les menues discrépances constatées à l'appui de la théorie d'une traduction littéraire.

Il reste, à tous égards, que le travail de M. H. Moerland constitue une excellente mise au point de la question en même temps qu'une solide contribution à notre connaissance du latin médical et vulgaire du VIe siècle.

Bruxelles. Félix PEETERS.

Un « Indicateur » des dépôts de manuscrits.

Wilhelm WEINBERGER, *Wegweiser durch die Sammlungen altphilologischer Handschriften.* Vienne et Leipzig, Holder-Pichler-Tempsky, 1930, 8°, 136 pp. (*Akad. d. Wiss. in Wien, Philosophisch-histor. Kl., S. B.*, t. 209, fasc. 4).

Depuis la publication de son *Catalogus Catalogorum* (Vienne, 1902, Supplément, 1907), consacré aux bibliothèques renfermant les Pères latins, M. W. Weinberger n'a cessé de s'intéresser aux manuscrits et aux bibliothèques, soit dans ses *Beiträge zur Handschriftenkunde* (*Acad. Vienne, S. B.*, 1908, 1909). soit dans ses multiples rapports bibliographiques du *Bursian* (*Berichte über Palaeographie und Handschriftenkunde*, tt. 98, 106, 127, 158, 172, 193, 209, etc..., dernier rapport pour 1926-30).

Aussi faut-il saluer avec une particulière reconnaissance la parution de ce *Wegweiser* qui rassemble, sous une forme commode, une somme de renseignements épars et souvent accessibles difficilement. Une courte introduction historique avec des considérations sur les bibliothèques et les collections de manuscrits dans les diverses parties du globe précèdent un répertoire général de 260 numéros qui a servi de base au répertoire spécial consacré aux différents dépôts, classés suivant un ordre alphabétique unique, sans aucune séparation entre les pays.

Les noms de villes, de dépôts, de propriétaires, les noms latins des mss, les mentions de collections ou de *codices* perdus ou disparus voisinent dans cette deuxième partie d'une extraordinaire abondance (près de 700 mentions de catalogues publiés) avec un dépouillement très attentif des fonds principaux de chaque bibliothèque. Les renvois d'un mot à l'autre, les multiples *cross-references* facilitent encore la tâche du chercheur.

Le guide de M. Weinberger constitue désormais le vade-mecum de tout paléographe. Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait aucune critique à adresser à M. Weinberger.

Un travail pareil, effectué par dépouillement au fond d'une bibliothèque ou par correspondance avec divers savants, présente forcément des lacunes que signaleront pour leurs pays respectifs les auteurs de comptes rendus. Cette tâche a déjà été faite pour la Belgique par M. P. Faider (*Revue belge de philologie et d'histoire*, X, 3, 1931, pp. 621-624). Le catalogue Denucé (1927) du Musée Plantin (1927) manque. M.Weinberger qui s'obstine parfois à citer des catalogues vieillis et inutilisables comme celui de S. de Ricci pour le même dépôt, oublie par contre de mentionner ceux de Vanderhaeghen et de H. Stein. Gand, Bruges, Courtrai ne sont pas dépouillés en entier. A la Bibl. Royale, à Bruxelles, existe un répertoire manuscrit des origines monastiques des mss, dû à Marchal et qui est à la disposition des lecteurs. Les manuscrits grecs on été décrits par Omont et quelques-uns d'entre eux étudiés dans les *Anecdota Bruxellensia*.

Dans sa bibliographie générale, M. Weinberger omet les travaux de Nélis et de Collard (*Annuaire des Bibl. de Belgique*, 1912).

Signalons-lui pour une prochaine édition, le catalogue des mss latins de Mons de P. Faider (1931), ainsi que les articles dans *Namurcum* consacrés aux mss de Namur.

Le répertoire Bacha-Bersou : *Archives et Bibliothèques de Belgique* (1931) peut encore constituer une base utile de revision et d'enquête pour la Belgique.

Autre reproche. Le catalogue de M. Weinberger, résultat d'une lente élaboration, ne présente pas toujours les qualités de clarté requises d'un ouvrage qui doit servir tant de buts divers et passer entre les mains de tant de savants de disciplines différentes. Sans doute, on peut défendre le classement unique par ordre alphabétique, auquel nous préférons le classement alphabétique à l'intérieur d'un ordre géographique, mais comment expliquer ces citations tron-

quées sans indications de format, de lieu d'édition, de titre même, ces multiples abréviations qui amoindrissent assurément l'épaisseur du recueil mais constituent un obstacle à une utilisation rapide pour un non-initié? Dieu nous garde de l'hermétisme des grands-prêtres de la bibliographie!

Le mélange dans un seul répertoire et dans un classement unique de renseignements relatifs à des manuscrits grecs et latins (la distinction par un astérisque n'est pas suffisante), profanes et sacrés, historiques ou littéraires, *altphilologisch*, c'est à dire moyen-âgeux avec l'imprécision que le terme comporte, ne va pas sans troubler quelque peu le chercheur qui préférerait trouver pour chacune de ces catégories un index précis et compact, débarrassé des *spuria* qui encombrent parfois les pages du *Wegweiser*. Le répertoire des Bollandistes est un modèle à cet égard.

En attendant que nous disposions ainsi de répertoires consacrés aux écrivains païens et ecclésiastiques grecs et latins, aux écrivains et historiens latins du Moyen Age, à la littérature philosophique et scientifique, le manuel de M. W. Weinberger représente, par rapport à l'introuvable *Catalogue alphabétique* de H. Omont (M. Weinberger ignore qu'il y en a encore eu une édition en 1924), un progrès sensible, sinon pour la présentation, du moins pour l'étendue et la modernité des références. La mort brutale du grand travailleur que fut M. W. Weinberger et que nous venons d'apprendre, nous empêche de formuler le vœu de voir un jour ce *Catalogus* remplacé par une série de répertoires plus précis et moins sibyllins. Puisse quelque modeste travailleur reprendre plus tard l'ingrat labeur auquel M. W. Weinberger avait consacré le meilleur de son existence

Bruxelles. Félix PEETERS.

Primitifs Russes.

Paul MURATOFF, *Trente-cinq Primitifs russes.* Collection Jacques Zolotnizky. Préface de Henri FOCILLON. Paris, A. la Vieille Russie, 1931. Pet. in-4°, pp. 108, avec 20 planches et des dessins dans le texte.

On sait l'importance qu'avait prise la peinture sur bois, dans les villes russes, à la fin du moyen âge. Art longtemps négligé par les

amateurs et les critiques modernes, la peinture des icones n'est appréciée à sa juste valeur que depuis quelques décades seulement. La grande masse des originaux des icones étant conservée dans les musées russes, il est à peu près impossible, hors de Russie, de se faire une idée suffisante des qualités artistiques réelles de ces œuvres d'art. Le principal intérêt de la collection Zolotnizky à Paris, est précisément de nous offrir une série appréciable d'icones russes, de toutes les époques et de tous les styles, et dont plusieurs sont des œuvres d'artistes.

Une petite Vierge de la Tendresse (Novgorod, xve s.), un « Pokrov » ou Intercession de la Vierge (Novgorod, même époque), deux ou trois icones à sujets mystiques ou lyriques, enfin un grand autel portatif du xvie s., entièrement couvert de peintures, attirent surtout notre attention. Une curieuse image de Maxime le Grec, canonisé à Moscou, nous montre le conseiller intelligent d'Ivan le Terrible et ancien élève de Savanarola, dans cette attitude typique — derrière une table — qu'on voit si souvent sur les portraits italiens ou flamands du xve s. C'est là aussi — et peut-être mieux qu'ailleurs — qu'on mesure la distance qui sépare l'art de l'icone russe de l'art des peintres occidentaux contemporains.

Une comparaison de ces icones avec les œuvres byzantines amène facilement à un certain nombre de rapprochements évidents (surtout en ce qui concerne l'iconographie et la « mise en scène »), mais ni le dessin, ni les accords des couleurs, ni les techniques des peintres russes, ne se laissent confondre avec des œuvres byzantines analogues. Et rien n'est aussi particulier que l'iconographie complexe des sujets mystiques et lyriques, créée en Russie, en désaccord assez surprenant avec la tradition byzantine. Les quelques dessins des peintres d'icones reproduits dans le Catalogue de la collection Zolotnizky sont vraiment remarquables.

M. Muratoff décrit chaque icone, lui assigne une date, caractérise son style. Dans une Introduction, il trace une histoire rapide de la peinture russe au moyen âge, en y donnant place à toutes les hypothèses relatives à cet art, qu'il a eu l'occasion de proposer, dans ses ouvrages antérieurs. Dans une Préface éloquente, M. Focillon parle « en historien de l'art occidental » des icones de la collection Zolotnizky. De ces quelques pages, on voudrait surtout retenir les lignes consacrées au dessin mélodieux et géométrique des icones russes, et qui est peut-être ce qu'on y trouve de plus beau.

Un nom ne figure pas sur les pages de ce beau volume. M. Léon Grinberg qui a beaucoup contribué à sa publication, nous excusera de le nommer ici, en rappelant son dévouement pour les études de l'art russe.

Strasbourg. A. GRABAR.

Notre-Dame de Vladimir.

Ζωγραφικά. — I. A. I. ANISIMOV, *Our Lady of Vladimir.* Prague, 1928, 4°, 40 pp., 8 planches dont 2 en couleurs. — II. N. M. BLAEV, *The Icon of our Lady's « Umilenie » from the Soldatenkov collection.* Prague, 1932, 4°, 20 pp., 4 planches dont 2 en couleurs. — III. A. N. GRABAR, *La Sainte Face de Laon. Le Mandylion dans l'art orthodoxe.* Prague, 1931, 4°, 40 pp., 8 planches dont 2 en couleurs. (Il existe également une édition en langue russe de chacun de ces fascicules).

La collection luxueuse des *Ζωγραφικά* publiée par le « Kondakov Institute » (l'ancien « Seminarium Kondakovianum ») est consacrée aux icones sur bois, byzantines ou slaves. Chaque fascicule contient la description détaillée d'une belle icone, une étude de son histoire et de son art et plusieurs reproductions excellentes, en couleurs et en phototypie. Ces publications se proposent surtout de mettre à la disposition de l'érudit et de l'amateur de la peinture orthodoxe une documentation, aussi complète que possible,sur un chef-d'œuvre de l'art de l'icone.

La Vierge de Vladimir, publiée par M. Anisimov est une des créations les plus nobles et les plus touchantes de la peinture byzantine, et ses qualités esthétiques lui assurent une place importante dans l'histoire de l'art. L'icone date du XIe ou du XIIe siècle. Elle a été apportée, dès le XIIe siècle, de Byzance en Russie, où depuis cette époque, elle est considérée comme une sorte de *palladium.* La savante restauration que la Vierge de Vladimir subit en 1919 et au cours de laquelle on ne fit, d'ailleurs, qu'enlever les couches de peinture parasites, est un modèle des travaux de ce genre. La description, par M. Anisimov, des procédés employés par les restaurateurs est pleine d'intérêt.

La Vierge de la collection Soldatenkov offre un charmant spé-

cimen de peinture russe de la deuxième moitié du XVIe siècle, aux accords de couleurs harmonieux et raffinés. Au début du siècle suivant, elle a appartenu à un représentant de la grande famille des Stroganov (inscription au revers, qui contient une fausse attribution à Roublev).

La Sainte-Face de Laon est une excellente œuvre slave du XIIe ou du début du XIIIe siècle, envoyée en 1249, par le futur pape Urbain IV, de Rome à un couvent des environs de Laon. Son histoire ultérieure est bien connue ; elle fait l'objet d'une vénération particulière, dans le Nord de la France. L'icone de Laon a, en outre, cet intérêt de nous offrir un des plus anciens exemples des représentations de la Sainte-Face sur un mouchoir. Après en avoir donné une description, M. Grabar parle de l'histoire de l'icone et lui joint une étude comparative des images de la Sainte-Face, en Orient chrétien, depuis le VIe jusqu'au XVIIe siècle.

Strasbourg. A. GRABAR.

Les Monuments byzantins de Roumanie : Ouvrages de MM. Paul Henry, Ştefănescu et Tafrali.

Paul HENRY, *Les Églises de la Moldavie du Nord* des origines à la fin du XVIe siècle. *Architecture et peinture*, texte et atlas ; préface de Charles DIEHL, Paris, 1930.

Monsieur Paul Henry, Administrateur de l'Institut Français des Hautes Études en Roumanie, a présenté comme thèse principale de doctorat-ès-lettres à la Faculté des Lettres de Paris, une belle étude sur les églises de la Moldavie du Nord. Le texte en est étendu. Il compte près de trois cents pages de grand in-folio. Un atlas de planches l'accompagne. Ces dernières sont d'une grande utilité puisqu'elles donnent surtout des ensembles et permettent d'étudier l'aspect des églises et l'ordonnance des peintures. En majeure partie, elles proviennent des collections de l'Archevêché de Cernaŭţi et de la Commission des Monuments Historiques.

Le livre est honoré d'une belle préface de notre maître commun, M. Charles Diehl, qui relève la valeur de ce travail d'ensemble. Il est extrêmement intéressant. Et d'abord, par le plan qu'on a adopté. En effet, l'auteur y donne, en premier lieu, à l'aide des

études de M. N. Iorga et d'autres savants, un large aperçu du milieu historique. Il met en relief les origines du peuple roumain et les éléments de la civilisation moldave, dont il retrace l'évolution. Il y est amené par « l'impossibilité d'aborder directement la Moldavie au XIVe siècle ». Le cadre historique et les événements caractéristiques forment la base de ses analyses. Cette dernière acquiert ainsi un relief et une netteté considérables, car les monuments sont intégrés à la vie qui leur a donné naissance et par laquelle ils s'expliquent. Un second point est aussi à relever. Il concerne la conscience de l'ensemble dont la civilisation moldave n'est qu'un chaînon, ou plutôt un élément, et celle des relations multiples entre la Moldavie et les pays voisins. Notons enfin un troisième point qui ne fait pas le moindre mérite du livre dont nous parlons. C'est la sympathie émue et le sens des événements qui prêtent un accent particulier et beaucoup de charme à des recherches qui rebutent parfois, chez d'autres, par leur sécheresse.

La matière est répartie en quatre livres. Le premier comporte deux chapitres et traite des églises de bois et des plus anciennes églises de pierre. L'auteur distingue plusieurs types architecturaux. Il rattache les églises de bois de Moldavie à celles de la Galicie orientale et de l'Ukraine, d'une part ; à l'héritage d'une longue tradition et aux chapelles de bois de l'Olténie et de l'Ardeal, d'autre part. L'église de Rădăuți, la plus ancienne conservée des églises de pierre, forme l'objet d'une étude détaillée. C'est une basilique romane avec une nef centrale plus élevée et deux bas-côtés. Les berceaux des bas-côtés sont perpendiculaires au berceau central. Cette particularité rappelle, comme M. Henry nous le fait observer très justement, un vieux procédé roman cher aux Cisterciens. Le toit, par contre, renvoie aux églises de bois. « Le plan et les détails de l'église sont venus, en grande partie, d'ailleurs, et c'est en Pologne et peut-être aussi en Hongrie, qu'il faut chercher l'inspiration qui a guidé les artistes, sinon l'origine des artistes eux mêmes (p. 47) ». Les peintures du monument, retouchées en 1882 d'une manière barbare, sont rattachées à l'art byzantin.

Le second livre traite du règne et des constructions d'Étienne-le-Grand (1457-1504). Au premier chapitre, l'auteur étudie le rôle des monastères moldaves et « ce qui reste du Putna d'Étienne-le-Grand. » Putna se révèle, dit M. Henry, comme le symbole de la pensée religieuse d'Étienne-le-Grand. Mais c'est à d'autres édifices, moins défigurés par les restaurations, qu'on va demander la clef

de l'évolution architecturale de l'art moldave au XVe siècle. C'est ce dont on traite au second chapitre. On y étudie les églises de Pătrăuți (1487), Rădăuți (1487), Saint-Élie (1488) et Voroneț (1488). L'architecture de ce premier groupe « n'a rien de mystérieux ni d'essentiellement nouveau ». Elle se rattache solidement à plusieurs traditions bien définies : la tradition serbe, surtout, sur laquelle sont venues se greffer des habitudes occidentales et orientales (p. 105) ». En effet, les éléments du plan sont : le sanctuaire à une abside, la nef carrée à deux absides latérales et couverte d'une coupole à tambour, et le narthex carré. On les retrouve dans les Balkans. L'auteur rattache à la Serbie la tendance à l'allongement si caractéristique aux monuments moldaves du XVe et surtout du XVIe siècles. De nombreux exemples appuient cette démonstration. La construction de la coupole, à son tour, a occupé longuement M. Henry. Il est question, on le sait, du problème de la réduction des surfaces à couvrir et de la double tendance des coupoles moldaves à s'élargir à la base, jusqu'au contact des murs, tout en s'élevant assez haut vers le ciel. Les architectes moldaves ont trouvé une solution très ingénieuse : « quatre arcs, prenant appui sur les murs, déterminent, par quatre pendentifs, un cercle qui devrait donner naissance à un tambour si quatre petits arcs, en diagonale par rapport aux premiers, ne venaient encore rétrécir l'espace à couvrir et engendrer, par le moyen de quatre autres pendentifs, un nouveau cercle surmonté cette fois du tambour de la coupole (page 73) ». L'auteur cherche, à la suite de M. Balș, et d'autres savants, les origines de ce système. Il rappelle l'hypothèse de Strzygowski qui le rattache à l'architecture du bois et l'hypothèse des influences asiatiques à laquelle on a déjà eu recours. Mais M. Henry n'oublie pas les exemples serbes de la Morava et les rapprochements qu'il fait sont extrêmement intéressants. Le problème des couvertures est analysé minutieusement à côté de celui de l'ornementation des murs. Cette dernière est composée de niches hautes et étroites, séparées par des plates-bandes, et surmontées d'une série de petites niches formant frise à la partie supérieure des absides. Le système a été rattaché à l'ornementation classique des églises romanes. M. Henry pense surtout à des exemples byzantins et à des intermédiaires bulgares (p. 101). Au troisième chapitre, nous trouvons l'évolution de l'architecture moldave pendant le règne d'Étienne-le-Grand. L'église Saint-Nicolas de Dorohoi (1495) est l'exemple d'un groupe d'églises qui porte la marque des innovations et des

préoccupations de cette époque. L'auteur passe en revue et analyse d'autres exemples qui s'y rattachent et arrive à l'église du monastère de Neamțu, « qui résume les recherches de ses devancières ». Le quatrième chapitre du deuxième livre lui est consacré. Le cinquième comprend l'étude des dernières églises du règne. L'église de Neamțu présente une particularité importante qui est une innovation : c'est la chambre des tombeaux, compartiment supplémentaire, intercalé entre le narthex et la nef. L'exornarthex du monument, considéré jusqu'en 1927 comme datant de la seconde moitié du XVIe siècle, est l'œuvre des architectes d'Étienne-le-Grand et forme la seconde caractéristique de l'église. Le règne d'Étienne-le-Grand marque l'apogée de l'architecture moldave dont les parties constitutives ont été presque toutes élaborées. « Le plan théorique se compose d'une nef unique voûtée d'une coupole à tambour, appuyée sur deux séries de pendentifs qui resteront le procédé le plus authentiquement moldave, et d'un narthex toujours voûté d'une calotte (ou deux) qui s'appuiera sur un ou deux étages de pendentifs — jamais, jusqu'au XVIIe siècle, d'une coupole à tambour. A la fin du règne apparaîtra un troisième compartiment, la chambre des tombeaux. L'extérieur de l'église offre une forme allongée caractéristique, avec sa haute toiture aiguë et tourmentée dont chaque élément recouvre une partie de l'église, avec sa coupole au tambour de plus en plus élevé, appuyée sur deux ou trois socles... Cette formule est aussi peu byzantine que possible... Occidentale aussi, mais incorporée dans le canon moldave, l'ornementation des portes en arc brisé, à gorges et à tores gothiques, et celle des fenêtres... Occidentales les fines nervures qui soulignent les pendentifs. Occidentaux aussi, mais devenus, en Roumanie, spécifiquement moldaves, les contreforts (p. 132) ». Le troisième livre est consacré à l'architecture moldave du XVIe siècle et débute par une résumé vivant et net des principaux événements historiques de cette époque. On passe ensuite à l'étude de l'architecture religieuse sous Pierre Rareș et la princesse Hélène. Nous y trouvons l'analyse des églises de Pobrata, Humor, Moldovița, Saint-Georges de Botoșani, et des renseignements importants sur les maîtres-maçons et les maîtres d'œuvre. Le troisième et le quatrième chapitres sont consacrés à l'architecture religieuse sous les successeurs de Pierre Rareș et d'Hélène et aux prodromes de l'abâtardissement du style moldave à la fin du XVIe siècle.

Le quatrième livre, réparti en six chapitres,est consacré à l'étude

de la peinture. L'évolution de cet art au XVIe siècle est le centre des recherches, mais le premier chapitre comprend les peintures conservées du XVe siècle. L'auteur signale en premier lieu la difficulté de les dater. Les inscriptions et les documents manquent, dans la plupart des cas. Des repeints et des restaurations ont altéré les originaux. Les peintures de Popăuți sont datées par M. Henry du milieu du XVIe siècle. Celles de la chapelle de Bistrița ne sont pas bien nettes, et il lui a été difficile de conclure. Le décor de Saint-Nicolas de Dorohoi date du premier ou du second tiers du XVIe siècle. L'ensemble de Voroneț fournit à l'auteur l'occasion d'une étude détaillée. Il signale très justement « une parenté indéniable entre plusieurs fresques de Voroneț et l'école macédonienne ». Il relève la pointe d'archaïsme de quelques scènes et, parfois, l'œuvre d'un grand artiste (p. 173). Nous avions nous-même noté, avant M. Henry, les qualités de quelques peintures de Voroneț qui se rattachent à l'époque d'Étienne-le-Grand. (voy. nos *Nouvelles Recherches*, p. 49). Quant aux décors de Lujeni et Rădăuți, on est moins affirmatif.

L'étude des peintures de Bălinești, Humor et Vatra-Moldoviței permet à l'auteur de distinguer des influences de la Renaissance. « à côté d'une très vieille inspiration qui puise sa source dans les fresques cappadociennes et hellénisantes ». L'influence serbo-bulgare est relevée à plusieurs reprises. Le décor de Moldovița inspire à M. Henry une idée subtile qui lui fait distinguer le souci artistique du sentiment artistique. « Le peintre moldave du XVIe siècle », nous dit-il, « a le sens de la concentration, de l'intérêt, de la hiérarchie, de la composition. Il s'est visiblement appliqué à peindre les jeux de physionomie ». Mais « il ne l'a point fait pour obtenir un certain effet d'art ; il l'a fait pour donner à l'illustration du texte biblique ou du symbole, le maximum de vérité et d'efficacité sur l'âme du spectateur » (p. 196)... « C'est donc une conception morale et théologique qui l'inspire ; mais elle le mène insensiblement à une conception artistique » (p. 197). Nous avouons ne pas très bien comprendre la distinction. Les pages qui suivent donnent l'étude des peintures de Saint-Georges de Hârlău, Pătrăuți, Saint-Georges et Saint-Demetrius de Suceava. Aux pages 205-207, on a précisé les caractères généraux des décorations peintes de l'époque du prince Rareș, autrement dit des monuments qui datent de la première moitié du XVIe siècle. C'est, en premier lieu, la place faite à l'observation de la nature et à l'expression psychologique des person-

nages principaux. C'est, en second lieu, l'apport de plusieurs courants artistiques et l'influence de modèles fort anciens : le courant macédonien, expliqué par les relations du peuple roumain avec la Serbie et la Bulgarie (p. 206), l'art novgorodien et l'esprit de la Renaissance. Les modèles se rattachent à leur tour à Byzance, à la Cappadoce et à la Syrie. La multiplication des registres, qui apparaît au monastère de Saint-Élie, annonce l'art de Sucevița et la décadence du XVIIe siècle. Ces observations concernent les sanctuaires et les nefs. M. Henry consacre un chapitres pécial au décor des chambres funéraires et des narthex du XVIe siècle. « Ni l'iconographie, ni l'esprit des coupoles des narthex moldaves ne doivent rien à la Sainte-Montagne. Il ne paraît point non plus exister de pareille décoration en Serbie ni en Bulgarie. Ne serait-ce point par l'Italie que l'inspiration des chefs-d'œuvre du premier art byzantin serait revenue vivifier la pensée des modestes artistes de Bukovine? » (pp. 213-214). Les parois donnent des vies de saints ou le Ménologe, dont la fabrication en série est la loi. Il est encore marqué par la simplicité de l'exécution et la régularité des types.

Le quatrième chapitre est consacré au décor de Popăuți, dont les peintures présentent « des repeints grossiers et maladroits », qui ont enlevé « toute énergie aux figures, toute vigueur aux attitudes, tout agrément aux coloris » (p. 220 et suiv.) Les scènes du sanctuaire et de la nef, en majeure partie, sont datées par M. Henry du XVIe siècle. Des tableaux du narthex peuvent, par contre, remonter plus haut (p. 225). Le cinquième chapitre donne des détails sur les peintures extérieures des monuments. M. Henry nous en avait déjà présenté dans un bel article de *Byzantion*, un classement très clair et des précisions fort utiles (1). La peinture extérieure de Bukovine nous fait connaître maint thème iconographique dont les autres monuments byzantins ne gardent pas trace ou du moins qu'ils traitent autrement. « L'école bukovinienne reste proche parente de l'école athonite, mais elle puise aussi à d'anciennes sources bulgares, serbes, macédoniennes..... Surtout, elle utilise les traditions.... Le souffle populaire fait craquer les anciens cadres, il anime des scènes classiques, il en sait inventer d'autres... » (p. 250).

Le sixième chapitre est consacré au « testament de l'art moldave du XVIe siècle : Sucevița. L'auteur y découvre une influence russe

(1) *Byzantion*, t. 1, p. 291-303.

dans l'illustration de la conque *Sud* de la nef. Il y relève ailleurs des dons d'observation, des attitudes d'une vérité frappante, du pittoresque et des paysages merveilleusement sentis, et une composition très rapprochée des conceptions occidentales. Mais il observe en même temps que le sens de la décoration monumentale y est très affaibli.

La conclusion du livre résume les problèmes étudiés et les résultats obtenus. M. Henry insiste tout naturellement sur l'étendue et la valeur de ses efforts. Ces derniers ont surtout réussi à préciser le programme iconographique suivi par les décorateurs et la variété des sources. Elles nous ramènent, en effet, à la tradition syrienne et au psautier Chloudov, à l'art serbe et à l'art bulgare, aux monuments de Ravenne, à la sensibilité franciscaine, à la Renaissance et à la Russie. La peinture moldave forme pourtant, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, un ensemble unitaire qui prend place dans l'art byzantin. Elle est caractérisée, en second lieu, par une sûreté de dessin remarquable et par le don d'exprimer les émotions. Le décor peint appliqué aux murailles extérieures en est une troisième marque d'originalité. M. Henry souhaite en dernière analyse que d'autres recherches suivent les siennes. L'émotion qu'il met dans ses paroles et le bel exemple qu'il a donné ne manqueront pas d'assurer la réussite de ses vœux.

***

Ce qui nous reste à dire est un peu plus délicat. Il semble que M. Henry ait éprouvé quelque ennui de la publication de notre livre sur l'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie, paru en avril 1928. Nous le regrettons très sincèrement. Mais peut-être pouvait-on penser qu'un livre, qui défrichait le domaine et en fournissait le cadre, méritait plutôt quelque gratitude. Il nous est désagréable de parler de nos modestes recherches et de terminer ainsi un compte rendu qui nous a procuré beaucoup de plaisir. Mais une explication est nécessaire. Notre étude des peintures moldaves a été faite avant le lavage des peintures de Popăuți et de l'église épiscopale de Roman. Elle a été confiée à l'imprimeur au début de Juin 1926. Nous avions été très gêné, lors de nos recherches, par le mauvais état des décors à l'intérieur des églises qui empêchait l'observation exacte et l'examen des peintures. Les lavages et les opérations de restauration sont réservés, en Rouma-

nie, à la Commission des Monuments historiques. Ce qui n'est que juste et prudent. Mais nous pouvions faire des nettoyages à sec. C'est à quoi nous nous sommes employé durant les grandes vacances de 1926, 1927 et 1928, pendant plus de quatre mois chaque année. Accompagné et aidé du Père Hulubaru, peintre d'icones et notre ancien élève, et de notre ami, M. le professeur O. Boicescu, peintre à Bucarest, nous avons patiemment nettoyé les voûtes de plusieurs monuments, qui ne laissaient distinguer aucun sujet et ne permettaient pas des observations de détail. C'est à ce moment que nous avons pu vérifier et compléter nos recherches antérieures. Nous avons pu redresser des erreurs. Nous avons rendu aussi quelque service, au moins nous le pensons, aux savants qui venaient après nous et trouvaient les surfaces des voûtes et les parois déjà nettoyées. Les scènes étaient devenues lisibles, les observations minutieuses parfaitement possibles. Mettant à profit, le premier, les résultats obtenus, nous avons publié un second livre : (L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie : *Nouvelles Recherches*) qui a paru au mois de Février 1929. M. Henry l'a connu. Il l'a inscrit dans la bibliographie de sa thèse de doctorat. Nos *Nouvelles Recherches* comprennent l'étude de Dolheștii-Mari, qui garde des peintures extrêmement intéressantes du xve siècle, et l'analyse du décor peint de Dobrovăț, Popăuți, Saint-Démétrius de Succeava (que M. Henry nous reproche de n'avoir pas étudié) et Golia. Le livre comporte, en outre, un complément de description et la correction de quelques méprises que nous avions relevées dans notre précédente étude. L'iconographie forme le fond du livre.

M. Henry semble avoir négligé ce livre ou n'a pas voulu s'y rapporter. C'est ce qui lui a permis de nous reprocher, à plusieurs reprises, « des erreurs graves de description et d'appréciation de style ». Elles sont au nombre de *quatre*. La première concerne les sujets qui ornent les conques *Nord* et *Sud* du naos de Voroneț. Nous avions écrit, dans notre premier livre, qu'on y voit la Prière au Mont des Oliviers et l'Ascension ; la Transfiguration et l'Anastasis. De fait, les deux conques illustrent la Transfiguration, le Mont des Oliviers, les Rameaux et la Résurrection de Lazare. C'est ce que nous avons parfaitement noté dans les *Nouvelles Recherches*, p. 46, lignes 17-20. La seconde erreur se rapporte aux miracles du Sauveur, que nous avions vus sur les parois de la nef dans la même église. M. Henry aurait pu trouver, dans notre livre

à la page 46, quelques lignes plus bas, la correction nécessaire. La troisième faute de description est relevée dans l'étude de Popăuți, dont les peintures n'étaient pas encore lavées lors de la publication de notre premier ouvrage. Dans la conque du sanctuaire, il m'avait semblé distinguer deux anges et deux saints aux côtés de la Vierge. Les lavages de la Commission des Monuments historiques ont mis au jour quatre anges. C'est ce que nous avons noté dans les *Nouvelles Recherches*, p. 20. La quatrième faute se retrouve dans la description de Sucevița. Ce n'est pas la *Cène mystique* qu'on voit dans la nef, mais la *Multiplication des Pains*. M. Henry a raison. Nous n'avons pas corrigé cette faute : nos observations plus récentes sur les peintures de Sucevița ne sont pas comprises dans les *Nouvelles Recherches*.

L'auteur du beau livre que nous venons de recenser répète plusieurs fois, que « la description précise et exacte des monuments principaux n'a jamais été *tentée* » (voyez surtout p. 279). Dans sa description des peintures de la chapelle de Bistrița, il parle de notre « imagination intrépide » ; à la page 173, d'une « affirmation gratuite ». A la page 197, M.Henry nous apprend à prononcer le roumain. Ce sont là des choses plus délicates, puisqu'elles précisent des sentiments manifestés à plusieurs reprises vis-à-vis de l'auteur de ces lignes. Nous en sommes très peiné. Nos livres sont venus avant celui de M. Henry. Ils ont pu déranger le plan du sien. Mais il lui restait beaucoup à faire. Il l'a fait. Son livre donne une restitution historique du plus haut intérêt et réalise une bonne utilisation des éléments apportés par d'autres chercheurs. C'est un grand mérite. Nos sommes heureux de le constater et de le proclamer.

Paris, mai 1932. J. D. ȘTEFĂNESCU.

I. D. ȘTEFĂNESCU, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie depuis les origines jusqu'au XIXe siècle* (Orient et Byzance II), Paris, 1928, un volume de texte, VII-327 pp., un album.

I. D. ȘTEFĂNESCU, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie depuis les origines jusqu'au XIXe siècle. Nouvelles recherches. Étude iconographique.* (Orient et Byzance VI) Paris, 1929, un volume de texte, VIII-187 pp., un album.

Comme l'indique le sous-titre, le second volume de M. Ștefănescu, qui a suivi d'un an le premier, est destiné à le compléter et

les deux ouvrages ne se peuvent séparer. En effet, alors qu'il composait son premier volume, M. Ştefănescu se proposait déjà de procéder à des recherches supplémentaires. Les recherches se trouvaient facilitées par les travaux de nettoyage et de restauration exécutés entretemps dans les églises moldaves, par des publications telles que celles de M. Balş sur l'architecture des églises du XVIe siècle en Moldavie et de M. Grabar sur la peinture religieuse en Bulgarie, enfin, par les leçons de M. Millet au Collège de France sur les rapports entre les différents domaines de l'art byzantin qui donnaient à l'auteur de nombreux points de comparaison et l'amenaient à préciser ses idées, quelquefois même à les modifier. Ainsi s'explique l'agencement particulier de chacun des volumes : le premier contient — en dehors d'importantes informations d'ordre général — des descriptions nécessaires à qui veut comprendre les conclusions du second ; celui-ci complète certaines de ces descriptions et, grâce à ce supplément d'information, précise les conclusions du premier sur le système décoratif des églises moldaves.

Les chapitres qui appartiennent en propre au premier volume sont le Ier et le IIe, le Ve et le VIe. Après un bref aperçu historique sur l'État moldave, du XIVe au XVIIIe siècle, et un rapide examen des données architecturales indispensables pour comprendre l'ordonnance des peintures, M. Ştefănescu traite des arts somptuaires et insiste sur les icones et les broderies. Un certain nombre de ces œuvres date du XVe siècle, c'est-à-dire de l'époque la plus brillante de l'art moldave. Comme les peintures de cette époque ont presque entièrement disparu, M. Ştefănescu pense, justement, que l'étude des arts somptuaires permet de s'en faire une idée, car ils leur ont emprunté leurs thèmes et leur technique.

Le troisième et le quatrième chapitres donnent la description des œuvres monumentales explorées précédemment et l'analyse de quelques thèmes particuliers. Le cinquième chapitre nous apporte de fort intéressants renseignements — résultat d'observations minutieuses — sur la technique de la peinture moldave. L'auteur décrit les trois couches qui en forment les dessous. Après avoir montré que les peintures moldaves — sauf quelques rares exceptions — ne sont pas des fresques mais des peintures *a tempera*, il analyse la composition des couleurs, obtenues, les unes au moyen d'oxydes métalliques, les autres au moyen de substances végétales. Quant à l'esquisse des compositions — question délicate, il croit

reconnaître plusieurs procédés différents, mais il est tenté de croire que « d'une manière générale, l'esquisse, les mesures, l'ordonnance générale et les proportions étaient dans l'esprit et dans les mains des maîtres » aidés probablement par des cahiers de notes et d'esquisses. Il nous donne enfin la gamme des tons, gamme d'ailleurs peu fournie.

M. Ştefănescu étudie ensuite le style. Il observe dans cette peinture, au XVe siècle, une des qualités primordiales de la peinture murale : le décor y est subordonné à la structure de l'édifice. Cette qualité se perd au milieu du XVIe siècle : « les morceaux apparaissent, les paysages sont traités en perspective sur plusieurs plans, et ceci sous l'influence des miniatures et des icones russes ». Une analyse minutieuse des procédés et des motifs permet au lecteur de suivre les étapes de cette évolution. A l'étude du style, M. Ştefănescu rattache celle du portrait, et pour cette étude — en raison des retouches subies par les peintures — il s'aide des arts somptuaires qui nous ont laissé des œuvres remarquables, telles que le parement de tombeau de la princesse Marie de Mangop. La conception et la technique du portrait moldave lui paraissent appartenir à l'école de Constantinople qui continue, elle-même, la tradition hellénistique.

Les chapitres communs aux deux volumes sont ceux qui contiennent la description de chacun des monuments et ceux qui ont trait à l'iconographie. Les premiers forment un répertoire très utile, facile à consulter. Quant à l'iconographie, c'est dans le second volume que l'étude en est le plus poussée ; on y voit formulés les principes dont s'inspirait, en Moldavie, la décoration des églises.

Le système iconographique dépend, d'abord, de la forme de la surface à couvrir. En Moldavie on trouve habituellement un sanctuaire avec une abside éclairée par une fenêtre dans l'axe, une prothèse et un diaconicon très réduits ; un naos avec deux absides au Nord et au Sud et une coupole très particulière, composée de deux tambours superposés qui nécessitent huit pendentifs, quatre grands tympans et quatre intrados d'arcs découpés en forme de lentille ; on y voit aussi — au XVIe siècle seulement — une chambre des tombeaux ; enfin, un narthex voûté en calotte et un exonarthex voûté en berceau. M. Ştefănescu a su dégager les deux idées qui trouvent leur expression, selon lui, dans la décoration : dans le sanctuaire, celle de l'Incarnation et du Sacrifice ; dans la coupole, celle de la Prêtrise de Jésus-Christ. En faisant abstraction des va-

riantes assez nombreuses que présentent certaines églises, il trouve trois systèmes. Tous trois ont certains traits communs : dans l'abside, la Communion des apôtres, les évêques tournés vers l'agneau ; dans la coupole, le Pantocrator avec les prophètes et les apôtres. Ils diffèrent sur d'autres points : par le décor de l'abside où le second met l'Ascension au lieu de la Vierge, par la place qu'ils assignent à la Divine liturgie, le second la coupole, le troisième l'abside. La décoration des quatre intrados découpés en lentille est particulièrement intéressante. Le premier système comporte les diverses représentations de Jésus — Emmanuel, Pantocrator, Ancien des Jours — entouré des prophètes qui ont fait allusion aux divers aspects de la Divinité. De ces thèmes, comme de tous ceux dont nous ne pouvons énumérer qu'une partie, Christ de Pitié, Sacrifice d'Abraham, Vision de Pierre d'Alexandrie, dans la prothèse ; Siméon portant Jésus, dans le diaconicon ; mandylion de la coupole ; miracles et scènes de la Passion des absides du naos ; Conci'es et arbre de Jessé du narthex, l'auteur donne des descriptions précises, avec des rapprochements souvent fort intéressants et qui peuvent être d'un grand secours pour l'étude des thèmes analogues dans d'autres domaines.

M. Ștefănescu a cherché d'où pouvaient venir ces divers systèmes. Il rattache le premier et le troisième, c'est-à-dire les monuments du XVe et du XVIIe siècles, à des modèles serbes transmis par des intermédiaires valaques. Le deuxième type, celui des églises du XVIe siècle, se rattache à Curtea de Argeș, il tire son origine de Kahrié Djami et d'autres monuments du domaine purement byzantin. Quelques éléments et certaines particularités dans la rédaction de divers sujets révèlent l'influence d'œuvres orientales ou balkaniques, tandis que d'autres images, comme celles d'Emmanuel veillant, du couronnement de la Vierge ont une origine occidentale. La façon dont sont employés et combinés ces divers éléments, la manière particulière dont ils se développent entre les mains des maîtres du pays permettent à M. Ștefănescu de conclure à l'existence d'un art moldave, relié à ceux des pays voisins, mais ayant sa vie propre et son originalité nettement déterminée.

Par ces deux volumes M. Ștefănescu a largement contribué à faire connaître l'art moldave et à déterminer la place qu'il occupe dans l'Orient chrétien. Les recherches, qu'il doit bientôt faire paraître, sur l'art valaque, apporteront sans aucun doute des éléments aussi intéressants et aussi utiles.

Paris. Juliette RENAUD.

O. TAFRALI *Monuments byzantins de Curtea de Argeş*. Paris, P. Geuthner, 1931, gr. in-4°, XXI-352 p. et un atlas de 158 pll. (1).

L'étude de M. Tafrali sur les monuments byzantins de Curtea de Argeş, pose, au sujet de ces monuments, quelques questions qu'il est intéressant d'examiner de plus près.

Je ne m'occuperai pas, dans les réflexions qui suivent, de la partie historique de ce travail, laissant ce soin aux historiens. Il en sera de même de la partie qui regarde la peinture. C'est au sujet de l'architecture que je désire présenter quelques observations.

En ce qui concerne d'abord Sân Nicoară, M. Tafrali pense que c'est une chapelle appartenant à la série de petites églises de la Trapezitsa, près de Tirnovo ; il nous dit que « c'est exactement le même plan ». Ce serait aussi le même plan qu'à Saint-Nicolas de Constantiniople, décrit par Paspati (et qui est le Bogdan Sérai, dont les plans, coupes et vues ont été publiés par Van Millingen et reproduits dans le *Bulletin de la Commission des Monuments historiques*, 1916).

L'argumentation de M. Tafrali se base sur la comparaison des plans. Mais, ainsi que je l'ai déjà dit dans le compte rendu (2) de la communication de M. Tafrali au 2e congrès des études byzantines (publiée dans l'*Izvestia. Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, 1926-7), de l'examen d'un plan — surtout d'un plan aussi simple que ceux des églises de la Trapezitsa — sans indications de la manière dont elles sont voûtées, il est bien aléatoire de tirer des conclusions. Sur le même plan on peut imaginer plusieurs hypothèses de voûtaison, menant chacune à un autre type d'église.

C'est ce qui arrive justement pour Sân Nicoară et la Trapezitsa. M. Tafrali nous dit que « les piliers engagés dans les murs, septentrional et méridional, soutenaient les arcades maîtresses d'une *calotte*, tout comme aux chapelles de la Trapezitsa et à Batckovo.

Or on peut, au contraire, à Sân Nicoară, en se basant sur la différence de distance entre les piliers engagés et la largeur de l'église,

(1) Nous devions accueillir cet article technique, dû à une haute autorité, bien qu'il ne rende compte que partiellement du livre de M. Tafrali et qu'il ait parfois l'allure d'un plaidoyer. Il ne nous dispensera pas de donner une analyse complète de ce grand ouvrage.

(2) *Revue historique du Sud-Est Européen*, 1-3, 1928.

supposer, à bien plus juste titre, qu'il n'y a pas eu de calotte, mais un simple berceau renforcé de doubleaux, ainsi que l'a hypothétiquement reconstitué M. Ghika-Budeşti (*Evoluţiunea arhitecturii în Muntenia* Pl. VII).

D'un autre côté, M. Dimof, auteur de l'étude sur les chapelles de la Trapezitsa à laquelle se réfère M. Tafrali, nous dit aussi que ces chapelles étaient voûtées en berceau et qu'on n'a pas de traces de coupoles (*Izvestia* 1915 pag. 175).

D'après M. Grabar (*Izvestia* 1921-2, p. 109), à Batchkovo non plus il n'y a pas de calotte.

Ces différences de vues montrent bien comment il faut être prudent avant de formuler des conclusions définitives d'un plan aussi peu développé.

Néanmoins, si on voulait quand même examiner ce seul élément de comparaison existant, on arrive au résultat que le plan de Sân Nicoară présente des différences assez caractéristiques par rapport à ceux des chapelles de la Trapezitsa qui se relient bien plus au type de Sainte Parascève de Messembria, par exemple.

Sân Nicoară a ses deux façades S. et N. toutes droites, sans aucun pilier engagé (lésène), tandis que les chapelles de la Trapezitsa (IV. V. VII. VIII. IX. X. XI. XII.XIII) ont toutes des piliers engagés et très probablement aussi des arcades ornementales (comme Sainte-Parascève de Messembria et Saint-Démètre de Tirnovo). M. Tafrali remarque au sanctuaire de Sân Nicoară la même disposition qu'aux chapelles de la Trapezitsa, c'est à dire une abside et deux absidioles. Mais à côté de cette ressemblance assez banale, il y a des différences notables. Le sanctuaire de Sân Nicoară a une largeur extérieure plus réduite que le reste de l'église ; c'est une disposition rare et remarquable qui n'existe pas à la Trapezitsa.

Les angles N.-E. et S.-E. de Sân Nicoară sont en pans coupés, pour bien marquer extérieurement les absidioles ; ce n'est pas le cas à la Trapezitsa.

Quant à la tour de Sân Nicoară, construite probablement postérieurement (peut être à la place d'une autre plus ancienne) il est difficile, à cause de cette incertitude, d'en faire état.

Il me paraît donc difficile de faire une comparaison aussi précise que le voudrait M. Tafrali entre cette église et celles de la Trapezitsa et de se baser sur elle pour établir une filiation. La question me paraît rester ouverte.

On peut redire, en substance, les mêmes choses du rapprochement que fait M. Tafrali entre le plan la Dormition de la Vierge de Curtea de Argeş (Olari) et ceux des chapelles V et XIII de la Trapezitsa. « La Dormition de la Vierge n'est qu'une copie des chapelles funéraires de la Trapezitsa » nous dit M. Tafrali. — En réalité les plans sont encore plus différents que dans le cas de Sân Nicoară et on ne peut réellement formuler aucune conclusion.

Nous passons maintenant à l'église de Saint-Nicolas — l'église princière.

M. Tafrali parle d'abord des restes de quelques bâtisses annexes. — Décider qu'un mur date du xe siècle (pag. 22 et pag. 309) parce qu'on y a trouvé engagée dans le mortier, une monnaie de Jean Tzimiscès, c'est peut-être aller un peu loin. Une monnaie ancienne peut, par suite de diverses circonstances, se trouver dans une maçonnerie ; il n'y a tout au plus qu'un *terminus post quem*. Les conclusions sont d'autant plus hasardées que cette monnaie aurait été trouvée par un écolier, il y a une soixantaine d'années, dans le mur en question. Il ne me paraît pas très scientifique d'étayer la moindre théorie sur un fait aussi vague.

Pour faire dériver le plan de Saint-Nicolas de Curtea de Argeş, qui est un plan central sur quatre piliers, des chapelles de la Trapezitsa (qui sont de plan basilical à nef unique et à piliers engagés) M. Tafrali nous dit qu'on obtient le premier plan « en détachant complètement les piliers qui épaulent les murs N. et S. du plan basilical à nef unique et en y ajoutant deux travées latérales constituant les collatéraux de l'église à croix grecque » ! Cette façon de penser étonnera, sans doute, beaucoup de gens. N'est-ce pas chercher un peu loin et d'une façon bien compliquée l'origine d'un plan du type à croix grecque ?

M. Tafrali veut démontrer que Saint-Nicolas de Curtea de Argeş se rattache à certaines églises de Messembria (les Saints Archanges et le Pantocrator). Une des preuves d écisives qu'il nous donne, c'est l'escalier creusé dans l'épaisseur d'un des murs du narthex.

Cet escalier à Messembria conduit à l'étage de la tour-clocher qui se trouve au dessus du narthex.

C'est donc un élément nécessaire à toute église ayant une tour ; il est bien difficile de rien conclure d'un détail de cette nature. Cet escalier part, du reste, non du naos, comme à Curtea de Argeş, mais du pronaos aux Saints Archanges et de l'extérieur au Pantocrator.

On pourrait tout au plus conclure qu'il y a eu, à Curtea de Argeş une tour sur le pronaos. Aucun détail ne l'a montré.

Il est bien plus probable, comme le pense M. Cerchez, le restaurateur du monument, que cet escalier conduisait à une cachette ; et ceci est d'autant plus probable que le départ de cet escalier n'est pas au niveau du sol du naos mais à une certaine hauteur.

M. Tafrali fait aussi état d'une porte qui se trouvait à Curtea de Argeş dans le mur méridional (1) et il trouve que ce détail rapproche Curtea de Argeş de St.-Jean Alitourgitos et du Pantocrator de Messembria.

Mais à Messembria, il y a deux portes, sur les murs N. et S., et elles sont placées dans l'axe transversale du naos à Saint-Jean Alitourgitos ; toujours deux portes N. et S. au Pantocrator, l'une dans l'axe du naos, l'autre à peu près (2). Elles occupent ainsi une place importante dans le plan de l'église, tandis qu'à Argeş la porte donne accès dans l'espace de derrière du pilier sud ouest du naos (sans même être axée). C'est donc une porte tout à fait secondaire. (On pourrait même faire la supposition qu'elle a été faite après coup).

Mais si deux détails aussi peu importants peuvent plus ou moins être mis à l'actif de la ressemblance des églises d'Argeş et de Messembria, par contre leurs plans et leurs sections diffèrent complètement, de même que leur parement.

Tandis que Argeş a un plan simple, le Pantocrator et St.-Jean Alitourgitos de Messembria sont allongés par une seconde voûte en calotte sphérique qui s'intercale entre le naos et l'autel.

C'est un tout autre type de plan.

Les Saints Archanges aussi sont d'un tout autre type et ne sont pas de plan central sur piliers.

Les façades de Messembria sont d'une polychromie et d'une variation de parement remarquable qui contraste avec la simplicité d'Argeş. Les églises citées de Messembria sont d'un type plus évolué

(1) M. Tafrali (page 29, note 6) regrette que cette porte (murée au XVIIIe siècle) soit omise sur le plan publié dans le mémoire de la Com. Mon. Hist. sur Curtea de Argeş. Il est naturel de ne pas marquer en plan cette porte qui, de fait, ne s'y indique pas. Par contre on la voit fort bien sur les élévations, page 79 et page 111. M. Cerchez, du reste, en parle (page 86).

(2) On trouve du reste la même disposition de portes au naos à l'église nord du Pantocrator à Constantinople.

En ce qui concerne Saint-Jean Alitourgitos, M. Tafrali (page 27, note 6.) fait remarquer que cette église n'a pas été bâtie au XVe siècle « comme l'affirme sans preuve M. Ghika-Budeşti (*Biserica Domnească* p. 109) mais au XIIIe ou au XIVe siècle ».

A la page 109 incriminée, M. Ghika renvoie à la publication : *Ruinele bizantine din Messembria*, où, à la page 14, après une assez longue argumentation explicative, on dit : « l'église de Saint-Jean Alitourgitos doit donc avoir été construite entre la fin du XIIIe et le commencement du XIVe siècle. » Il résulte clairement de ceci que le chiffre XV de la page 109 est une faute d'impression. On en trouve dans les plus belles publications. Il est exagéré d'en faire un crime à l'auteur. C'est du reste la même date que M. Tafrali assigne à Saint-Jean Alitourgitos. Quant à M. Protitch (1), il attribue le Pantocrator, Saint-Jean Alitourgitos et les Saints Archanges au XIVe siècle.

Si donc il y avait les ressemblances que voit M. Tafrali, elles iraient plutôt à l'encontre de sa thèse qui date Curtea de Argeş du milieu du XIIIe siècle.

Que Saint-Nicolas d'Argeş se rattache à certaines églises de Constantinople, comme le dit M. Tafrali (p.29), nous sommes d'accord avec lui ; mais que la voie de pénétration soit les chapelles de la Trapezitsa et les églises de Messembria (page 30), c'est une autre question ; elle est loin d'être démontrée et nous croyons au contraire qu'on peut affirmer après avoir examiné les arguments de M. Tafrali que la Trapezitsa et Messembria ne font pas partie des anneaux de la chaîne.

M. Tafrali expose les raisons pour lesquelles on ne peut trouver d'influences serbes à Saint-Nicolas de Curtea de Argeş, point sur lequel nous sommes d'accord avec lui, ainsi, du reste, que M. Ghika-Budeşti, quoique M. Tafrali l'accuse d'avoir affirmé que Saint-Nicolas d'Argeş ne serait que la copie de Mateitsa (page 33 et en note 4, Ghika-Budeşti, *Arhitectura Bisericii Domneşti-Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice* 1917-23, p.109). Or M. Ghika-Budeşti n'a jamais dit cela et M. Tafrali serait bien embarassé de citer le texte où l'on pourrait trouver cette affirmation. M. Ghika dit textuellement (page 109 et p. 274 texte français) : « Le type de l'église cruciforme complexe arrive à son plein développement au Xe et au XIe siècles à Byzance..... Dans d'autres pays il ne se retrouve que fort rarement. A Messembria, à Saint-Jean Alitourgitos, en

(1) *L'architecture religieuse bulgare*, pp. 39 et suivantes.

Serbie, à l'église de Mateica, qui présente de grandes ressemblances avec l'église princière de Curtea de Argeş, comme disposition de plan, enfin en Roumanie, à l'église que nous étudions. (Saint-Nicolas)... ...Les trois églises dont il est question doivent donc avoir une origine commune et cette origine ne peut être que celle montrée plus haut » (Byzance).

On ne voit donc pas que M. Ghika ait affirmé que Saint-Nicolas d'Argeş n'est qu'une copie de Mateitsa (1).

M. Ghika et M. Tafrali voient tous deux la même origine constantinopolitaine à Saint-Nicolas de Curtea de Argeş. La différence consiste en ce que M. Tafrali indique la Trapezitsa et Messembria comme voie de passage, tandis que M. Ghika ne se prononce pas.

M. Tafrali nous dit (p. 32 et p. 317) que : « si les monuments byzantins de Curtea de Argeş eussent été bâtis au XIVe siècle, comme on l'a dit, il y faudrait découvrir une influence contemporaine serbe, car à cette époque la Serbie, ainsi que diverses études l'ont définitivement prouvé, exerçait une très puissante influence sur la Valachie ». — Cette façon de voir n'est pas exacte pour la bonne raison que l'influence serbe n'a commencé à s'exercer sur l'architecture valaque qu'à partir de l'arrivée du moine Nicodème, dont la première construction a été Voditza, en 1364. Il se pourrait donc très bien que des constructions du XIVe siècle antérieures à cette date ne présentent pas de caractères serbes.

Ce que j'en dis n'est pas pour affirmer que Saint-Nicolas de Curtea de Argeş est de cette époque. Personnellement, et à en juger uniquement d'après l'architecture, je serais porté à remettre plus en arrière dans le temps l'époque de sa construction. C'est aux historiens, cependant, à juger de la possibilité ou de l'impossibilité d'une pareille hypothèse.

M. Tafrali décrit les différentes parties de l'église avec un grand luxe de chiffres.

Il constate, en fin de compte, que l'architecte de Saint Nicolas ne se souciait guère d'exécuter son plan avec toute la rigueur de symétrie et de précision que demandent les modernes. Or ces diffé-

(1) Nous avons déjà signalé à M. Tafrali son erreur dans le compte rendu de sa communication au congrès de Belgrade, publiée dans l'*Izvestia* (*Bulletin de l'Institut Archéologique bulgare* (1926-27).) *Revue historique du Sud-Est européen*, n° 1-3, 1928.

rences et ces déformations sont de règle générale dans toute l'époque byzantine et dans tout le moyen âge ; il n'y a rien là de spécial à Curtea de Argeş.

Il y a quelques remarques de détail à faire au sujet des annotations de M. Tafrali.

Il indique que le tambour de la coupole du chœur a 4.55 m. de diamètre et 6,50 m. de haut (page 14) et il ajoute que M. Ghika-Budeşti se méprend en affirmant que la hauteur du tambour est presque égale à la longueur du diamètre. Or c'est M. Ghika qui a raison, la hauteur de 6,50 est celle du tambour *plus* le rayon de la coupole, qui ne fait plus partie du tambour.

Une autre erreur de M. Tafrali (page 46) :

« Des photographies prises avant la restauration, prouvent que l'arc du bras postérieur de la croix n'était pas en plein cintre, comme il a été modifié par les architectes,mais en arc brisé, presque ogival ».

Si, sur la photographie de M. Tafrali (pl. XXII), on peut plus ou moins vaguement voir une brisure de cet arc, par contre dans la photographie de la pl. 89, fig. 96 du mémoire sur Curtea de Argeş dans le Bulletin de la Commision des Monuments Historiques, (photographie prise avant la restauration), on peut voir clairement qu'une portion de l'arc à gauche de la clef, était légèrement affaissée et c'est ce qui donnait l'illusion d'un arc légèrement brisé. En remettant cette partie de la maçonnerie à sa place normale, cette impression disparaît et l'arc redevient en plein cintre : le contraire eut été en effet très bizarre. Ici aussi, comme en plusieurs endroits, M. Tafrali est injuste envers l'architecte restaurateur qu'il accuse trop facilement d'avoir fait une « restauration fantaisiste ».

A la page 44, M. Tafrali remarque qu'à la façade orientale, on relève trois absides polygonales, chacune composée d'un demi hexagone, disposition qu'on retrouve tant aux églises de Constantinople qu'à celles de Messembria et de la Trapezitsa ».

Cette disposition se rencontre à bien d'autres églises encore ; ce n'est donc pas une caractéristique de ces trois groupes.

Parce que certaines églises de Constantinople, celle de Nicopoli et le Pantocrator de Messembria auraient des tours décorées d'arcatures qu'échancre la coupole et parce que M. Tafrali rattache, à tort ou à raison, Curtea de Argeş à ces églises, il reproche au restaurateur de n'avoir pas fait ces échancrures à Saint-Nicolas (p. 46).

Ce n'est pas au dernier restaurateur que ce reproche pourrait s'adresser, (si tant est que ces hypothétiques échancrures ont

jamais existé). En effet, avant les derniers travaux, et d'après les anciennes vues de l'église qu'on possède, ces échancrures ne se voyaient pas. Aucun vestige n'indiquait cette construction. C'est à tort que M. Tafrali dit : « on a modifié la coupole qui était festonnée ». Si on l'avait festonnée, on l'aurait modifiée et on aurait alors pu accuser l'architectecte de faire « une restauration fantaisiste ».

M. Tafrali se plaint beaucoup des dégâts qu'ont fait aux peintures les tirants de fer qu'on a placés, en creusant dans les murs de grands trous qui détruisirent les peintures.

M. Tafrali sait pourtant dans quel état se trouvait l'église avant les derniers travaux. Les maçonneries étaient toutes crevassées et disloquées.

L'architecte Lecomte du Nouy — quelles que soient les critiques qu'on puisse lui adresser — était un artiste et surtout un très habile constructeur. Or Lecomte du Nouy avait condamné l'église ; on devait la démolir. On doit à M. Cerchez de l'avoir consolidée et d'avoir ainsi sauvé ce monument et d'avoir gardé à son pays et à l'art ce joyau. On ne pouvait pas faire ces travaux sans avoir, quelque part, quelques trous à pratiquer. En comparaison du désastre total qui menaçait l'église, eu égard aux résultats obtenus, il est réellement exagéré de reprocher aux restaurateurs ces minimes dégâts et de chicaner sur les plus ou moins grandes dimensions des trous.

On ne saurait être trop reconnaissant à M.Cerchez du travail qu'il a accompli, travail qui a été très consciencieusement exécuté, malgré les critiques que ne cesse de lui adresser M. Tafrali, de la façon la plus injuste, tout au long de son ouvrage.

A l'entendre (page XVIII) : « les travaux de réfection ont abîmé à tout jamais la peinture de cette église. » L'évidente exagération de cette affirmation résulte des descriptions et des planches mêmes de M. Tafrali.

Comme je l'ai dit déjà, je laisse, pour cette partie de l'ouvrage, à d'autres plus au courant, le soin de montrer ce qu'il peut y avoir de juste ou de faux dans les critiques de M. Tafrali.

Tout le monde est sujet à des erreurs et un travail, quel qu'il soit, ne peut guère être parfait à tous les points de vue.

L'ouvrage de M. Tafrali lui même n'en est pas exempt, de même du reste que le mémoire sur Saint-Nicolas d'Argeş, publié dans le Bulletin de la Commission des Monuments Historiques.

Nous citerons, entre autres, la planche 114 de ce mémoire, représentant le plan de l'église, qui contient une erreur dans l'indication des arcs des collatéraux.

Cette erreur se trouve corrigée dans le plan publié par M. Ghika-Budeşti (Fig. 39) dans : *Evoluţiunea arhitecturii în Muntenia.*

De même, la perspective intérieure 120 a), page 117 contient des indications fausses, par suite d'une erreur du dessinateur. La perspective intercalée entre les pages 120 et 121 est, par contre, correcte.

Or la perspective que nous donne M. Tafrali (pl. XI), sauf quelques petits détails, est presque identique à la perspective de la page 117 du Bulletin de la Commission des Monuments Historiques, c'est-à-dire, par un curieux hasard, à la planche qui contient des fautes et non à celle qui est correcte.

La comparaison avec les sections longitudinales et transversales que nous donne M. Tafrali (pl. X et XII) — (coupes dressées par lui, ainsi qu'il nous le dit, page 47, et ainsi que l'indique son nom au bas de chaque planche) — permet facilement de s'en rendre compte.

De même, le plan de l'église (pl. VIII) qui porte également le nom de M. Tafrali) contient la même erreur d'indication des arcs des collatéraux que nous avons signalée plus haut dans le plan publié dans le Bulletin de la Commission des Monuments Historiques.

Cette coïncidence d'erreur est certainement étonnante et devrait rendre indulgent chaque auteur pour les fautes qu'il relève dans les travaux des autres. En résumé, M. Tafrali — comme les autres auteurs qui se sont occupés de cette question — reconnaît à Saint-Nicolas d'Argeş une origine constantinopolitaine. La voie d'influence est pour lui la Trapezitsa et Messembria. Nous avons dit pourquoi ses arguments ne sont pas convaincants.

On regrette que dans ses développements, ses descriptions et ses opinions, M. Tafrali se soit montré si peu objectif et que son travail ne soit, en bonne partie, non une critique, mais une série d'accusations — presque toutes injustifiées — contre le personnel chargé de la restauration du monument.

M. Tafrali qui était membre correspondant de la Commission des Monuments Historiques, aurait fait une œuvre bien plus utile s'il avait; au lieu « d'assister, témoin impuissant et désolé, à leur réfection » (des fresques), objectivement signalé ses observations à la Commission, ainsi que c'était son droit et même son devoir.

Bucarest. G. BALŞ.

Mosaïques de Jérusalem et de Damas.

MARGUERITE VAN BERCHEM, *The Mosaics of the Dome of the Rock at Jerusalem and of the Great Mosque of Damas*, extrait de *Early Moslem Architecture* de K. A. C. E. CRESWELL, tome I, pp. 151-252 in-fol.

M. Henri Grégoire, dans un compte rendu « avant la lettre » de *La Semaine Egyptienne*, repris dans *Byzantion* (1), a fait, comme il convenait, l'éloge de ce *magnum opus, Early Moslem Architecture*. La contribution de la savante Mlle Van Berchem intéresse plus particulièrement les byzantinistes, par le caractère tout spécial que présentent ces deux monuments, les plus anciens et les moins « suivis » de l'Islam, nés à une époque où cet Islam était encore loin d'avoir pris conscience de ses caractères, où ces caractères ne s'étaient même pas encore nettement manifestés.

Nous manquions encore, jusqu'à ces dernières années,d'un ouvrage d'ensemble sur ces deux monuments, sur lesquels on répétait depuis les temps des temps, ce que l'on avait pu glaner dans les auteurs et au cours de visites sommaires, à peine enrichies de documents photographiques plus sommaires. Personne n'avait été assez heureux pour recueillir toute la matière indispensable à l'analyse des caractères de cet art issu de l'art gréco-romain, enrichi d'apports sassanides, et greffé sur le vieux fonds traditionnel d'un art indigène méconnu.

Le livre commence par l'exposé relatif à la mosquée que les anglais appellent « the Dome of the Rock » et pour laquelle on conserve en France l'appellation fautive et connue comme telle, de « mosquée d'Omar ». Les mosaïques de celle-ci sont généralement considérées comme appartenant à trois périodes, la première, qui est celle des mosaïques de la frise des arcades intérieure et extérieure du grand octogone, et qu'une inscription fixe à 691-692 ; une seconde, que rien ne précise, et à laquelle appartiennent les mosaïques décorant les tympans de l'arcade secondaire, et une troisième, celle d'une restauration, datée de 1027-1028, affectant les mosaïques des deux tambours de la coupole. De Vogüé et van Berchem groupaient les deux dernières séries à l'époque de la restauration qui suivit immédiatement l'écroulement de la cou-

(1) T. IV, p. 757 sqq.

pole, en 1016 (407 hg.) ; mais notre auteur pense plutôt que tout l'ensemble date d'une seule époque, et fut conçu et exécuté en 72, sous 'Abd ul Malik, puis restauré partiellement, à des dates ultérieures. Outre ces trois grands groupes décoratifs, il y en eut d'autres, ornant la façade du monument, dont les textes parlent jusqu'au XVIe siècle ; ils sont actuellement invisibles, soit qu'ils aient disparu, ou qu'ils soient recouverts d'un badigeon de plâtre comme le furent si longtemps les mosaïques de Damas.

Il convient de rappeler que les Arabes ont emprunté le mot même de mosaïque (*ψῆφος*) au grec, forgeant un pluriel brisé *fusaifasa* d'après ce mot qu'ils empruntèrent avec la chose. La mosaïque murale se distingue, par ailleurs, de la mosaïque de pavement par la nature même des cubes qui entrent dans sa fabrication : ceux-ci, en effet, sont en verre, en nacre et en lapis, à la différence de ceux des pavements, qui sont en marbre et en calcaires de nature diverse. Cette technique décorative apparaît, au témoignage des auteurs, dans les églises de Syrie sous Constantin : ce fut le cas pour l'église de l'Ascension, à Jérusalem, sous Justinien ; il y a une adoration des Mages à la façade de l'église de la Nativité à Bethléem ; Gaza connut des mosaïques à fond d'or représentant des vignes, des vergers, des oiseaux, alternant avec des rinceaux et des acanthes. L'église de Saint-Serge de cette ville connut une représentation des deux Testaments ne comprenant pas moins de 26 scènes. Les églises d'Édesse et de Lydda firent pour la même raison l'admiration des voyageurs, et notamment de l'abbe Muqaddessi. De Vogüé ne croyait pas à l'existence de l'art de la mosaïque en Syrie, sous prétexte que les édifices de cette région, bâtis en pierres appareillées, ne nécessitent pas l'artifice de ce chatoyant cache-misère. Il faut pourtant convenir, dit Mlle van Berchem, que les caractères de cet art, en Syrie, incitent à croire à l'existence d'une école de mosaïstes dont, il est vrai, aucun nom ne nous est parvenu. On sait que les textes que l'on cite habituellement en parlant de la mosquée de Jérusalem aussi bien que de celle de Damas, font allusion à des artistes envoyés de Constantinople au khalife pour effectuer les merveilles de décoration de ces monuments que les écrivains arabes ne se sont jamais lassés de louer. L'auteur s'applique à rectifier cette agréable légende, à l'aide des textes arabes eux-mêmes : Beladhouri, au IXe s., Maçoudi et Muqaddessi (qui nous a conservé la meilleure description de la mosquée de Damas), au Xe siècle, lui permettent d'arriver à la conclu-

sion que, si l'on peut admettre que le Basileus ait envoyé au Khalife des maîtres ouvriers pour diriger l'exécution de certaines parties de l'ouvrage, on est tout à fait en droit de considérer que la grande masse des artisans et des matériaux provenaient du pays même.

Décrivant les éléments du décor à partir du second chapitre de son livre, l'auteur s'attache à montrer le caractère d'unité qui règne dans la composition : cette harmonie qui noie les détails dans le rythme d'une ordonnance souveraine, empêchant de distinguer les motifs prodigués pourtant avec l'abondance proverbiale des imaginations orientales. L'auteur fait, en même temps que l'analyse de la décoration, un exposé de l'ordonnance de l'édifice, et souligne la systématisation qui a présidé à la répartition des éléments décoratifs, toujours choisis en fonction des surfaces et conçus en vue du maximum d'effet. L'acanthe ou le vase débordant de fleurs s'étalent sur les panneaux carrés ou y développent des rinceaux ; l'olivier et le palmier jaillissent sur les plans rectangulaires des piliers, les rinceaux s'enroulent, menant leur ronde, sur les larges surfaces des tambours, etc... Suit une analyse précise des motifs, accompagnée d'une énumération détaillée des moindres éléments, étudiés dans leur conception et dans leur réalisation, analyse qui est constamment mise en rapport avec l'histoire de l'art antérieur, particulièrement l'art romain de l'Italie et de la Syrie, repères principaux, à partir du IIe siècle. Et c'est l'occasion pour l'auteur de montrer le caractère hautement synthétique de cet art génial par sa fécondité, et qui réunit dans certains cas, notamment dans sa façon de traiter le rinceau enroulé, toutes les formes que l'art romain ou roman donnèrent jamais à ce motif. Une riche documentation bibliographique et iconographique, particulièrement bien informée pour la question de l'influence sassanide, donne à ces études comparatives un intérêt de premier plan, qui dépasse de loin ce que l'on peut attendre d'une monographie descriptive. La dernière partie de la description comporte une section où l'auteur s'attache à mettre en lumière l'effet décoratif produit, les moyens employés pour y parvenir et jusqu'aux petits procédés techniques de l'art du mosaïste. Nous croyons l'auteur dans le vrai quand il s'attache à montrer par un examen serré de la matière proprement dite, que la ruine de la coupole et de son tambour au début du XIe siècle n'a pas nécessité une reconstruction, mais une restauration dont l'étendue est ici évaluée fort précisément. Cette application dans le domaine ardu de la technique et de la typo-

logie me semble être le plus beau titre de Mlle van Berchem à notre reconnaissance. Et le lecteur est amené tout naturellement, en achevant le livre, à conclure à l'unité, au caractère exceptionnel de l'art de la mosquée de Jérusalem, rencontre tardive et non répétée de l'art gréco-romain et de ce complexe dont le livre tente de dégager les éléments, qu'on appelle « les influences orientales ». Œuvre qui, par son caractère exceptionnel, ne pouvait exercer d'influence marquée sur le développement ultérieur de l'art arabe.

La deuxième partie du livre contient la description de ce rêve merveilleux que réalise le décor de la grande mosquée de Damas, décor que notre auteur devina sous le stuc qui le recouvrait encore en 1927, et que les soins vigilants de M. de Lorey ont actuellement rendu à la lumière. Ce qui frappe tout d'abord dans la décoration de la grande mosquée, c'est le caractère d'extrême liberté qu'y a connu la fantaisie du décorateur : à côté des décors géométriques et stylisés que ce monument présente, comme la mosquée de Jérusalem, c'est ici le triomphe de la représentation architecturale, celle qui charme dans les peintures murales de Pompéi et de Boscoreale : architectures classiques, à toits plats recouverts de tuiles, parcs cachant dans la verdure de radieux pavillons, architectures d'Orient avec leurs coupoles, leurs voûtes et leurs palais.

La variété des sujets, la richesse de la matière dépassent même ce que les descriptions enthousiastes d'un Muqaddessi permettaient d'imaginer : parfois, la fraîcheur du sentiment de la nature, la netteté de la vision, le caractère de la perspective, évoquent intensément l'art du Quattrocento, et font que l'on doit placer cette décoration loin au-dessus de celle de la mosquée d'Omar. La merveille inégalable qu'avait rêvée le constructeur est réalisée et ses débris mutilés frappent encore les imaginations d'admiration et de respect.

Parmi ces merveilles, dont l'auteur fait une description minutieuse et étudie les rapports avec l'art classique et l'art sassanide, il faut signaler particulièrement la grande pièce que l'on a appelée le panneau du Barada, du nom du fleuve qui donne la vie à Damas. L'ensemble de ce panneau forme un immense tableau, charmant par sa couleur et par le sentiment de naturel qui s'en dégage. Faut-il dire que cette œuvre, elle aussi, est l'objet d'une analyse serrée, qui, jointe à la magnifique collection de photographies qui lui donnent une vie intense, fait du livre le meilleur ouvrage et le

meilleur instrument de travail que l'on ait jamais eu sur cette matière ?

Le livre se termine par un essai de chronologie des restaurations, et par la conclusion répétée de l'existence d'une école syrienne de décorateurs mosaïstes.

Bruxelles. Armand ABEL.

Islamica.

Paul WITTEK, *Zur Geschichte Angoras im Mittelalter.* (Extrait de la *Festschrift Georg. Jacob*), 25 pp. in-8°.

L'auteur, avec le secours de la bibliographie la plus récente, tenant compte des travaux du R. P. de Jerphanion sur l'histoire monumentale de la ville, nous présente, sous une forme claire et abrégée, l'histoire de la jeune capitale de l'empire néo-turc.

La citadelle de l'ancienne Ancyre dut être, d'après notre auteur, reconstruite et fortifiée après la grande poussée des Arabes en 646. On assiste à partir de cette date, en effet, à une série de tentatives infructueuses des Musulmans contre la cité, jusqu'au début du IXe siècle, où les troupes des khalifes Hārūn al Rašid et al Mu'taṣim s'en emparèrent. La ville fut, à partir de cette époque, incorporée dans le système défensif des thèmes byzantins, et se trouve citée en cette qualité dans les géographes arabes et dans le *De Thematibus.* La prise d'Amorium par les Musulmans, en 838, atteignit Ancyre aussi, mais eut pour résultat, après la retraite des Arabes, de lui faire prendre une place de premier plan dans l'organisation militaire de l'empire, après sa restauration en 859 par Michel III ; c'est à cette époque sans doute qu'il faut placer la construction de la deuxième enceinte fortifiée.

Cela n'empêcha pas qu'en 871 l'invasion paulicienne, partie de Divrik, n'atteignît également Ancyre. Ici, M. Wittek place un *excursus* sur les Pauliciens, où il souligne le rôle si important à la fois pour le sort de l'empire arabe et pour celui de l'empire byzantin, que joua cette curieuse et indomptable population paulicienne. La région où elle vécut, région instable au possible, objet d'une insécurité continuelle, développa chez les habitants un caractère militant qui se manifesta par la prédominance des organisations

militaires ou des familles de guerriers. Faut-il rappeler dans cette revue les Akrites dont la légende héroïque est comme un recueil poétique des faits historiques des VIIIe et IXe siècles, dont MM. Grégoire et Goossens ont fait ici une pénétrante analyse? Ce fut dans ce milieu qu'après les invasions turques, la famille militaire des Danischmend se tailla un royaume rival, pendant plus d'un siècle, de celui des Seldjukides. Et ce qui est curieux, c'est que cette famille prétendait pouvoir se rattacher généalogiquement à cet autre akrite, Sayyid Baṭṭāl, le héros de Malaṭia.

A côté de ces *excursus* qui synthétisent en quelque sorte le caractère complexe de cette région des frontières, M. Wittek se livre à un exposé minutieux des transformations successives de la fortune de l'ancienne Ancyre, sous les Seldjukides, sous les Mongols et sous les Osmanlis. Ce travail attirera l'attention par la précision de la bibliographie qui, dès le XIVe siècle, repose sur de véritables documents d'archives. Le rôle de chef-lieu et parfois de capitale que joua la ville, ressort mieux à la lumière de ces registres de répartition des impôts et par l'exposé qui nous est fait d'une partie de l'histoire numismatique de l'Anatolie.

Bruxelles. Armand ABEL.

Michelangelo GUIDI, *Origine dei Yazidi : storia religiosa del Islam e del Dualismo*. Extrait de la *Rivista degli Studi Orientali*, tome XIII, 36 pp. in-8°, 1932.

Le problème qu'examine M. Guidi est le suivant : faut-il considérer Yazid ben Mo'awia comme le fauteur de la secte des Yézidis, ou ne faut-il voir dans cette attribution qu'une légende? Dans le livre récent d'Ahmed Pacha Timour, on trouve cette affirmation que Yazid doit être considéré comme Imām et comme innocent du meurtre d'Hosein, affirmation reprise des œuvres du cadi ʿAdi ben Musāfir, que les yézidis regardent comme l'un de leurs saints, et A. Timour, comme le fondateur de la secte. La vénération exagérée des partisans de Yazid envers lui (ghuluww) aurait fait naître le yazidisme sous sa forme aiguë. Furlani avait vu à l'origine de la secte, un vague souvenir du nom des Ized, anges de la hiérarchie

des esprits terrestres et célestes chez les Iraniens, et concluait à l'impossibilité de jamais rien savoir d'assuré en matière d'origine, dans ce domaine. Il importe pourtant de constater que la secte, vu son importance, doit son origine à quelque importante circonstance de la vie de l'Islam, et de se souvenir que l'histoire primitive de l'Islam serait inexplicable à qui négligerait de tenir compte de la rivalité, qui divisa la communauté musulmane, entre partisans des ʿAlides et partisans des Omméyades. C'est en se plaçant à ce point de vue que l'auteur a essayé de résoudre le problème : pour lui, le yézidisme n'est autre qu'une forme évoluée dans le domaine de la piété, et même de la dévotion fanatique, de l'esprit de parti philo-ommeyyade, de même que le Chiisme est la forme multiple de l'esprit de parti philo-alide. Avec une ingéniosité qui n'a d'égale que son érudition, M. Guidi met en évidence les menus faits d'histoire littéraire et philosophique qui montrent en effet l'existence, à une époque très ancienne, dans l'orthodoxie musulmane même, d'un courant philo-ommeyyade modéré, comparable à celui que le Chiisme connut sous le nom de Tašayyu' Ḥasan, et qui eut ensuite pour conséquence l'adoption d'une doctrine imamienne sufianide, comparable à celle dont les Alides furent l'objet. Yazid dut, pour certains, devenir le « personnage » de ce messianisme, et la tournure d'esprit de ghuluww aidant, prendre pour les membres de la secte la place excessive qu'Ali occupe pour les chiites. La doctrine, de même encore que le Chiisme, se corrompit au contact de l'Iranisme qui avait envahi la Syrie aussi bien que les autres régions de l'Islam. Textes à l'appui, M. Guidi explique ainsi l'introduction dans la doctrine de messianisme politique du début, d'éléments philosophiques empruntés au dualisme, ce grand ennemi de la pure doctrine islamique, qu'il arriva d'ailleurs à corrompre. Le yazidisme lui devrait notamment son prétendu culte du démon. Il ne faut pas oublier non plus que dans la doctrine imamienne de la plus nette orthodoxie, s'étaient introduits des éléments Zaydites, au point que le Sufianide y était représenté comme une espèce d'Antéchrist de l'Imam.

En dehors de son intérêt spécial, le travail de M. Guidi attirera l'attention par la large part qu'il fait à l'étude comparative des sectes, et le tableau précis qu'il essaya de nous tracer de ce qu'il appelle « l'évolution rythmique de la pensée religieuse de l'Islam ».

Bruxelles. Armand Abel.

Marius CANARD. *Un personnage de roman arabo-byzantin.* Extrait des *Actes du IIe Congrès national des sciences historiques.* Alger, 1932, 14 pp. in-8°. (1)

L'auteur, qui a étudié de son côté la question si souvent débattue ici des influences réciproques et des modalités de composition des grands romans héroïques arabes (roman d'Omar el No'man et de ses fils Šarkan et Daou'l Makan, roman de Sayyid Baṭṭal, épopée de Digénis Akritas), apporte dans le débat un nouvel élément : le vaste roman arabe intitulé : *Dât ul Ḥimma wa 'lBaṭṭal,* dont il établit ici les rapports avec les autres épopées akritiques. Il consacre la plus large part de son mémoire à la personne de 'Amr ben 'Ubeid allah al Aqta', dont il a été parlé explicitement ici-même. Il faut se féliciter de voir un arabisant apporter à cette question complexe les qualités d'érudition que M. Canard montre dans ce petit exposé, et espérer qu'il nous apportera bientôt, avec le dépouillement de l'œuvre énorme qu'il analyse, des notions qui permettront de résoudre les problèmes que l'étude des rapports de frontières entre Arabes et Byzantins a fait jaillir dans ces dernières années.

Bruxelles. Armand ABEL.

V. MINORSKI, *La domination des Dailamites.* Extrait des *Publications de la Société des Études iraniennes et de l'Art persan.* Paris, Leroux, 1932, 28 pp. in-8° et une carte.

Dans cette étude présentée sous une forme extrêmement simple et suivie d'une bibliographie très pratique où l'on trouvera beaucoup à glaner, l'auteur s'applique à montrer le rôle que les Dailamites ont joué dans le redressement iranien contre l'assimilation arabe, après la conquête islamique.

Jusqu'au début du xe siècle, le Dailem, protégé contre les invasions par sa structure géographique et par la valeur de ses habitants, ne se manifesta guère au reste du monde qu'en fournissant à l'oc-

(1) Cf. *Byzantion,* VII, 317 : *Le Sayyid Battâl arabe.*

casion des mercenaires aux souverains voisins : on en trouvait notamment dans les armées persanes qui combattirent les empereurs byzantins, jusqu'à la fin de la souveraineté des Sassanides. Comme ils étaient restés en dehors des bienfaits des religions révélées, leur territoire fut, pendant longtemps après l'écroulement de la puissance persane, un « dār ul ḥarb », où les musulmans pouvaient impunément et sans commettre de péché, se livrer à la chasse aux esclaves. Mais, après le triomphe des Abbassides et les persécutions contre les descendants d'ʿAli, quelques-uns de ceux-ci s'enfuirent dans le Dailem et commencèrent la prédication islamique au sein de ces populations. C'est ce qui explique le caractère de Chiisme intransigeant qui marquera toujours les pays où les Daïlamites occupèrent le pouvoir, dans la suite. Ce fut un Alide, Ḥasan al Utrūš, qui, après s'être emparé du pouvoir que détenait jusqu'au début du xe siècle la famille indigène des Djustanides, lança, dès 914, ses catéchumènes à la conquête des pays méridionaux. On assiste alors au développement d'une puissance multiple, constituée par les familles daïlamites dont la vieille structure patriarcale, modifiée par l'introduction de l'Islam, conservait, avec une morale rigide, assez de force pour permettre l'expansion de véritables clans guerriers. Ceux-ci se déversèrent sur les pays voisins et fondèrent, après des luttes sans merci contre les Samanides, vassaux des khalifes de Bagdad, de petites dynasties locales dont le pouvoir s'étendit jusque dans le Fars. La première de ces dynasties, les Ziyarides, occupa les territoires compris entre le royaume des Samanides et le Dailem : elle subsista jusqu'au milieu du siècle suivant. Mais la plus fameuse de ces familles guerrières fut sans contredit celle des Buyides, d'abord au service de la précédente, puis devenue indépendante et, ayant occupé la plus grande partie de la Perse, se mettant à la solde du khalife et s'emparant de la charge d'émir-el-omará. Ceci se passa en 946. Désormais, les Buyides sont les maîtres incontestés de Bagdad et de la plus grande partie de la Perse qu'ils gouvernent, soit directement, soit par voie de suzeraineté. Il faudra l'invasion des Turcs pour mettre fin au règne de ces descendants des rudes montagnards des bords de la Caspienne, qui eurent l'un des règnes les plus brillants que la Perse connut. Leur succès fut accompagné de la naisance et du développement de plusieurs autres petits états, nés de la désagrégation de l'empire des arabes, et qui périrent, eux aussi, dans le torrent de l'invasion turque. M. Minorski termine son livre en

soulignant l'importance de cet effort qui mérite le nom de national, dans la Perse musulmane, et qui contribua à préparer la renaissance séfévide, en conservant à travers des conditions radicalement différentes, les caractères particuliers du monde Iranien.

Bruxelles. Armand Abel.

La Basilique d'Ephèse.

Forschungen in Ephesos. T. IV fasc. 1 : *Die Marienkirche von Ephesos.* (Publication de l'*Oesterreichisches archäologisches Institut*). 1932, 106 pp. et 2 cartes hors texte.

Cette église, siège du fameux concile d'Éphèse de 431, fut découverte en 1905, et son histoire est actuellement connue pour une période de six siècles, à partir du moment où, au IIe siècle, elle était un vaste monument profane, qui donna à l'ensemble son orientation et, en partie aussi, sa forme. Le bâtiment en question était une vaste construction rectangulaire, du type de la basilique, long de 266 m. et large de 30 m. environ, constitué d'un quadrilatère long de 214 m., orienté de l'est à l'ouest, et prolongé à chacune de ses extrémités par une salle terminée en abside. Sa destination demeure problématique. Trois entrées perçaient le mur sud, l'intérieur étant divisé, par des piliers à arcades, en une série de niches profondes d'un mètre, larges de quatre, auxquelles répondent, dans le mur septentrional, des niches de même largeur, ou de largeur un peu supérieure, profondes de trois mètres, constituant des groupes de chambres triples, primitivement voûtées en arcades. Un escalier donnait accès à un étage. Une colonnade, dressée à sept mètres des murs intérieurs, délimitait, au centre du bâtiment, un quadrilatère dont le niveau était en contre-bas de celui de l'ensemble du monument. La petite salle de l'ouest était divisée par ses piliers en trois nefs voûtées ; celle de l'est l'était aussi, et toutes deux se trouvaient à un niveau supérieur à celui de la grande salle. L'espace central de celle-ci constituait, d'après Keil, une cour ouverte, entourée d'une colonnade à deux étages. Des fragments d'inscriptions retrouvées dans les ruines de l'église, l'ont incité à identifier le bâtiment avec le *μουσεῖον* : ces inscriptions mentionnent, en effet, des *ἰατροὶ ἀπὸ τοῦ μουσείου*, et des

παιδευταὶ περὶ τοῦ μουσείου qui font penser à l'existence d'une académie du type alexandrin. Les deux classes de professeurs se seraient partagé les deux parties si marquées du monument. Reisch, de son côté, croit que la grande salle ne répond pas à une telle destination, et y voit plutôt un local destiné au commerce, avec ses niches utilisées comme échoppes. On aurait eu là, comme au δεῖγμα du Pirée, une espèce de khan ou de bazar. Les chambres de l'est et de l'ouest auraient servi de tribunal et de « chambre de commerce » et il faudrait voir le μουσεῖον dans ce que l'on a appelé jusqu'ici « les thermes du port ». Les éléments architecturaux conservés, comparés à des documents retrouvés dans la ville, permettent de situer la construction du bâtiment dans les premières décades d'années du IIe siècle. Des traces caractéristiques permettent d'affirmer que le monument païen fut détruit par un incendie ; les Ostrogots, dont l'invasion se place en 263, auraient bien pu être les auteurs de ce méfait : par ailleurs, l'appauvrissement de la ville dans la période qui suivit expliquerait pourquoi les murs ruinés ne furent pas relevés. L'orientation du monument, sa position privilégiée, à un endroit particulièrement bien en vue de la ville, le firent tout naturellement choisir, au milieu du IVe siècle, pour servir de fondement à la principale église et au palais épiscopal de la nouvelle religion d'état. L'architecte chrétien tira des substructions de l'ancien bâtiment le meilleur parti possible : la division en trois nefs se fit tout naturellement, et la plus grande partie occidentale de la bâtisse devint l'église, tandis que l'on accommodait le reste en palais épiscopal. Le vaisseau central de l'église avait deux fois plus de largeur que les deux nefs latérales : on bâtit une abside semi-circulaire pour le terminer à l'est, et des escaliers partaient de cet endroit dans les deux tours de flanquement. Des plaques de marbre, des mosaïques, employées pour le pavement et pour le revêtement, témoignent du luxe qui fut prodigué dans l'érection du nouvel édifice. Un arrangement adroit donna à l'ancienne salle occidentale, transformée en parvis à cour entourée d'un péristyle, l'aspect majestueux d'un arc de triomphe à l'entrée du narthex. Ce parvis donnait, au nord, accès direct au baptistère et à ses dépendances, qui était bâti en dehors du plan général de l'église proprement dite. Ce baptistère constituait une rotonde à huit p ns, avec salles latérales. Une épître pastorale d'Hypatios, au temps de Justinien, conservée sous forme épigraphique dans le narthex, nous confirme que l'église était décorée du titre d'église

de Marie, « παναγία Θεοτόκος καὶ ἀειπάρθενος. Cette dénomination est bien celle de l'église qui fut le théâtre du célèbre concile de 431 et du « brigandage d'Éphèse ». En 451, le primat Jean fit, d'après une inscription retrouvée en place, ouvrir un portail au milieu du narthex. Il résulte des fouilles, à défaut de textes, que la cathédrale, ayant été détruite par un cataclysme, fut remplacée par une église à coupole, élevée sur ses ruines, sans que l'on puisse avec précision indiquer le temps de cette réalisation. Ce bâtiment fut beaucoup plus court que l'ancienne basilique et ne mesura, réemployant la moitié occidentale seulement, que 45 m. de long. Le narthex qui avait partiellement résisté, fut renforcé de part et d'autre de ses bas-côtés par une façade à colonnades. On remédia à son état de délabrement en construisant à l'intérieur un nouveau narthex pour l'épauler. Les vaisseaux latéraux, déjà réduits dans la première construction, devinrent exagérément étroits, courant, comme ils le faisaient, sur toute la longueur de l'édifice. De larges voûtes en berceau couvraient le tout, soutenant, au centre, la coupole. De petites salles furent ajoutées dans la suite aux constructions du parvis, élargissant ainsi le domaine du baptistère. Un document du VIe siècle montre que l'église portait encore alors le titre autrefois glorieux de μεγάλη ἐκκλησία. Quand on compare cette église à coupole à l'église justinienne de Saint-Jean, quand on étudie la structure des murailles, on arrive à cette conclusion que sa construction doit avoir lieu aux environs de l'an 500, tôt après la catastrophe. Entre l'abside de la nouvelle église et celle de l'ancienne basilique, on éleva par la suite une petite basilique à arcades et à piliers, en réemployant l'abside de l'ancienne basilique mariale. Il est possible que cette petite église soit d'une très basse époque : l'appauvrissement de la ville se marque dans le réemploi, dans le choix des matériaux de construction, autant que dans l'usage qui est fait de grossiers piliers de maçonnerie au lieu de colonnes. Il semblerait que cette petite église ait été construite après la ruine de l'église à coupole, car on retrouve les traces d'une porte pratiquée dans l'abside de celle-ci, de façon à transformer cette abside en une espèce de portail dont les restes de l'église à coupole auraient constitué le parvis ; on notera par ailleurs que le baptistère attenant à la basilique primitive se vit transformer en un profane établissement de bains. Ceci dut évidemment se produire quand l'église cessa d'être épiscopale, après l'abandon de l'ancienne ville par une partie de ses habitants, à la fin du VIe siècle. Le palais épiscopal,

bâti sur une longueur de 130 m., à côté de l'église, se rattachait à celle-ci par un complexe de chambres attenantes à l'abside. Il semble que, du côté du petit bâtiment oriental, il y ait eu une série de chambres groupées autour d'une cour à péristyle ; de nombreuses trouvailles ont confirmé l'emploi de ces locaux comme chambres d'habitation. Le fait que plusieurs séances du concile se tinrent dans le palais épiscopal est expliqué par l'ampleur du bâtiment : une salle à coupole, non encore dégagée, aurait pu avoir cette destination. Le palais est, vraisemblablement, contemporain de la grande basilique.

Un chapitre clôt le volume, contenant les inscriptions retrouvées dans l'église et dans les édifices annexes ; la plupart de ces inscriptions sont accompagnées d'un commentaire bibliographique et de la mention des recueils qui les ont déjà fait connaître. Ces inscriptions votives, dédicatoires, honorifiques, funéraires, (on a excepté les inscriptions de médecins et les décrets de proxénie et de droit civil) sont accompagnées de la photographie de leurs originaux ou de leurs estampages. Cette partie est due à M. J. Keil.

Bruxelles. Armand ABEL.

Le Guide de M. Sotiriou en grec et en français.

Γεωργίου Σωτηρίου, Ὁδηγὸς τοῦ βυζαντινοῦ μουσείου Ἀθηνῶν, ἔκδοσις δευτέρα. Athènes, *Τυπογραφεῖον Ἑστία.* 1931. 156 pp. 48 fig., viii pl. hors-texte.

G. SOTIRIOU, *Guide du Musée byzantin d'Athènes.* Éd. franç. par O. MERLIER, Athènes, même éditeur, 1932.

Nous avons rendu compte (1) de la première édition de ce livre charmant. Depuis lors le musée byzantin d'Athènes s'est installé définitivement dans le palais de la Duchesse de Plaisance, au n° 22 du Boulevard de Kiphissia. Le congrès byzantin de 1930 a inauguré ce musée dans son cadre florentin : on sait que l'excentrique Duchesse s'était fait construire ce palazzo en 1848, et qu'elle y mourut sous le règne d'Othon. M. Soteriou a arrangé avec beaucoup de goût la collection casée jadis, tant bien que mal, dans les sous-sols de l'Académie. Le guide est un de ceux qui ne se contentent pas de décrire les objets, mais qui prodiguent aux visiteurs toutes les

(1) *Byzantion*, t. II, 571-577.

explications archéologiques et historiques capables d'exciter l'intérêt des travailleurs. Il suit naturellement la nouvelle disposition. M. O. Merlier l'a traduit — et fort bien — sur la seconde édition.

H. G.

Epigraphie et littérature chrétiennes.

G. DE JERPHANION, *Les Inscriptions cappadociennes et le texte de la Vita Simeonis Auctore Antonio*, extrait des *Recherches de Science religieuse*, 1931, pp. 330 à 351.

Le R. P. de Jerphanion, qui connaît tout de la Cappadoce chrétienne, a découvert depuis longtemps, dans une chapelle de Zilvé (fin du IXe ou première moitié du Xe siècle) 4 fresques, d'ailleurs presque entièrement détruites. Ces fresques heureusement deviennent intelligibles grâce à leurs légendes, rédigées, il est vrai, dans une langue barbare, à l'orthographe purement phonétique, mais qu'on a pu lire et interpréter intégralement à l'exception d'une seule trop mutilée (1).

Ces légendes sont tirées d'une Vie de St Siméon le Stylite par Antoine qui fut très populaire au moyen âge, si l'on en juge par le nombre des manuscrits conservés en grec et en latin. L'auteur, Antoine, est inconnu d'ailleurs. Les inscriptions de Cappadoce, empruntées à un texte banal, ne semblent pas à première vue particulièrement intéressantes. Mais, ce qui les rend néanmoins curieuses et nullement négligeables, c'est qu'au témoignage du R. P. Delehaye, les diverses recensions de la Vie portent les marques d'une tradition extraordinairement compliquée. Le texte latin était connu depuis longtemps, le texte grec n'a été publié qu'en 1907, par Papadopoulos-Kérameus, en 1908. M. Lietzmann, *Das Leben des Heiligen Symeon Stylites*, Leipzig, 1908, dans *Texte und Untersuchungen* (t. XXXII, XXII 4) en donnait une édition critique en utilisant neuf manuscrits grecs et deux latins. En tout nous disposons de cinq recensions de la vie grecque. Pour les vieilles versions latines nous en avons trois. Lietzmann estimait que les recensions grecques,

(1) La chapelle est décrite, des photographies en sont publiées, et les copies d'inscription sont reproduites et discutées dans G. DE JERPHANION, *Eglises rupestres de Cappadoce*, t. I, ch. XVIII. section 1 ; deuxième album, pl. 143, n° 3-4).

plus développées que les versions latines, étaient plus anciennes et méritaient la préférence ; les versions latines seraient des abrégés. Le R. P. Delehaye, lui, a soupçonné que le contraire pourrait être vrai.

Le P. de Jerphanion est arrivé à trancher cette controverse érudite, en faisant intervenir dans le débat ces pauvres textes épigraphiques. Avant de conclure avec lui, reproduisons ses arguments. Le premier épisode est la vocation de Siméon. Entré jeune dans une église, Siméon entend lire un passage de l'apôtre qui recommande la continence ; il se le fait expliquer par un vieillard, et la réponse décide de sa vocation.

Le texte de l'inscription est celui-ci : « Saint Siméon demande à un vieillard : « Seigneur Père, quelle est donc la chose qu'on lit?... » Le vieillard lui dit : « Mon enfant, il s'agit de la continence de l'âme. » Or les mots « Seigneur Père » correspondent exactement au latin des Acta Sanctorum : « Et interrogans Simeon quemdam senem ait : Domine Pater, quid est quod legitur?... » Aucune version grecque ne porte le mot « Seigneur ». Le deuxième épisode est plus important : « Un jour ayant pris une corde de fibres de palmier (c'est quelque chose de très rude, même au toucher de la main) Siméon s'en entoura les reins, non au dehors, mais directement sur la peau ; et il serra si fort qu'il se forma sur toute cette partie une plaie circulaire. Étant demeuré ainsi plus de 10 jours, et la plaie s'envenimant, du sang en coulait goutte à goutte. Et quelqu'un qui s'en aperçut lui en demanda la cause. Comme il répondait que ce n'était rien, l'autre, par force, y mit la main et comprit, et s'en fut le dire au supérieur. Aussitôt celui-ci ayant blâmé Siméon et l'ayant fortement réprimandé pour avoir exercé sur lui-même une telle cruauté, enleva non sans peine, la corde. Mais il ne put le décider à soigner de quelque façon la blessure ».

Le récit est sobre et naturel, dit le P. de Jerphanion, il ne contient rien que de vraisemblable. Les auteurs de diverses recensions ont ajouté à cette impressionnante histoire d'horribles détails. Siméon s'enroule la corde autour du corps depuis les reins jusqu'au cou (sic). La plaie n'est plus seulement douloureuse, elle devient nauséabonde, et les frères s'en plaignent. Son lit est « plein de vers ». La durée de la pénitence, dix jours primitivement comme nous venons de le voir, finit par être d'une année et plus (dans certaines versions grecques). L'Abbé voulant se rendre compte par lui-même, va interpeller Siméon : ici nous rencontrons la légende de Zilvé

que nous traduisons : « L'archimandrite lui dit : « Dis-moi, mon enfant, comment cette puanteur sort-elle de toi »? Et l'archimandrite indigné lui dit : « Déshabillez-le, voyons d'où vient cela ». Et l'ayant déshabillé, ils trouvèrent la corde étroitement serrée autour de son corps, et c'est à grand'peine qu'ils détachèrent la dite corde de sa chair pourrie ». Si nous comparons avec le texte de Rosweid et celui des Acta Sanctorum, nous verrons que c'est ce dernier qui fournit l'équivalent le plus exact. Comme dans l'inscription, les paroles de l'abbé au frère sont en discours direct. D'autre part, comparé au récit de Théodoret, celui-ci est fortement dramatisé (puanteur et le reste.) Mais si l'on se reporte aux recensions grecques on s'aperçoit qu'il était possible, et même facile, avec un peu d'imagination et de rhétorique, d'aller plus loin encore — beaucoup plus loin. Dans Théodoret, le supérieur blâme Siméon de sa cruauté envers lui-même, et lui enlève sa fameuse corde. Dans l'inscription de Zilvé, et les Acta Sanctorum, la chair est pourrie et nauséabonde. Voici ce que disent les recensions grecques, résumées par le P. de Jerphanion : « L'abbé ordonne de le dévêtir, c'est impossible, car la tunique adhère aux chairs pourries. Il faut arroser le malheureux d'eau tiède et d'huile pendant trois jours sans arrêter. On enlève la tunique en arrachant des lambeaux de chair. Mais c'est à peine si l'on aperçoit le fin bout de la corde. Siméon implore : « Laissez-moi mourir, moi, le chien puant etc... » « Deux médecins arrivent, réussissent à enlever la corde, soignent la plaie pendant cinquante jours et permettent enfin à Siméon d'aller où il veut ». Bref, dans les recensions grecques, cette seconde partie de l'histoire est trois fois plus étendue que dans la version des Acta Sanctorum. Il est clair que ce sont les versions courtes et sobres qui sont primitives et l'inscription de Zilvé provient de ces dernières.

Nous n'analyserons pas le troisième épisode celui, de la femme qui avait avalé une sangsue : notons seulement que, détail important conservé par l'inscription, les trois ans que la femme garda le serpent dans son ventre se retrouvent à la fois dans l'inscription de Zilvé et dans le latin des Acta, et nulle part ailleurs.

Quatrième épisode : visite et mort de la mère de Siméon. L'épisode fait l'objet de deux légendes : l'accord entre les Acta et Zilvé continue.

Ainsi, pour les épisodes figurés dans leur chapelle, les moines de Zilvé, vers l'an 900, lisaient un texte de la vie de Siméon à peu

près identique à celui qui a servi à établir la vieille version latine des Acta Sanctorum. Lietzmann, qui préférait les recensions plus développées, alléguait l'antiquité des manuscrits qui les ont conservées (x^eo -xie siècles). Mais voici un témoin probablement plus ancien que ces anciens manuscrits grecs, et un témoin qui plaide en faveur des versions sobres.

On aperçoit maintenant le grand intérêt méthodologique de l'étude du P. de Jerphanion. Le problème des deux rédactions, la longue et la courte, est de ceux qu'on rencontre à chaque pas dans nos études, et en général dans les études d'histoire littéraire. Rappelons la fameuse querelle, tranchée en des sens si divers, sur la recension courte et la recension longue du « Paradoxe sur le comédien » de Diderot. Le P. de Jerphanion a d'ailleurs assez de bon sens et d'esprit critique pour mettre lui-même le lecteur en garde contre toute généralisation de ses propres solutions. En effet, même dans le petit domaine qu'explore son suggestif article, il a trouvé un exemple évident de la solution inverse. Des anciennes versions latines de Rosweyd et des Acta Sanctorum, la première est en général la plus brève. Toutes deux dérivent d'un même original. La plus sobre est-elle encore ici la plus fidèle ?

Là-dessus, de nouveau, les inscriptions de Zilvé, précieux témoins, disent leur mot, et ce mot est décisif. Il s'agit du détail cité plus haut : les trois ans de séjour du serpent dans l'estomac de la femme. Ce détail a figuré dans l'original grec. Il manque dans la version de Rosweyd, comme l'appellation « Domine Pater » du premier épisode ; c'est donc que la version de Rosweyd est abrégée ou dépend d'un abrégé. H. G.

G. DE JERPHANION, *La vraie teneur d'un texte de Saint Athanase rétablie par l'épigraphie. L'Epistula ad Monachos*, extrait des *Recherches de Science Religieuse*, 1930, pp. 529 à 544.

Dans cette note le P. de Jerphanion fait servir une fois de plus la philologie par l'épigraphie. Il existe en effet une inscription de Thèbes en Egypte (CIB, 8707, planche XII) qui reproduit une partie, une très faible partie de la lettre de Saint Athanase aux moines. Cette inscription, le P. de Jerphanion en fait très complètement l'histoire (pp. 535 à 539).

Une histoire qui nous réserve des surprises. Kirchhoff avait publié notre inscription d'après les carnets de Lepsius ; il l'avait identifiée le premier avec le début de l'Epistula ad Monachos, mais il ajou-

tait qu'on n'avait de cette lettre qu'un texte latin. Or c'était une erreur. Depuis un siècle et demi le texte grec de la lettre était publié. Il est amusant, mais non surprenant, de noter qu'aucun des savants qui depuis 1859, se sont occupés de cette inscription, F. Piper, *Zur Geschichte der Kirchenväter aus epigraphischen Quellen* (1) Dom Leclercq, même G. Lefèvre, même Kaufmann, n'ont vérifié l'assertion de Kirchhoff. Kaufmann, en 1917, continue à répéter : « vordem war nur die lateinische Version der Athanasiusausgabe der Benedictiner bekannt ». Décidément, les épigraphistes, comme les lexicographes, se copient les uns des autres avec une admirable naïveté. Le Père de Jerphanion lui-même, dans les Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth (vii, pages 420-421), a relevé la méprise et signalé l'existence du texte grec. Depuis lors l'inscription elle-même, qui avait disparu dès 1883, semble-t-il, et que Lefebvre n'avait jamais vue, l'inscription ou du moins 3 petits débris de l'enduit de plâtre qui portait le texte d'Athanase ont été miraculeusement retrouvés par des archéologues américains, et sont aujourd'hui au *Metropolitan Museum* de New-York. Deux d'entre eux gardent, l'un 3 lettres, l'autre 18 appartenant au morceau jadis copié par Lepsius ; le 3e, plus considérable, 90 caractères, débris des 12 dernières lignes et nouveaux. L'ouvrage américain où l'inscription est publiée s'intitule : *The monastery of Epiphanius at Thebes* (2 volumes, New-York, 1926-27). L'inscription est au second volume, p. 124, nº 585 (commentaire, pp. 306-307, fac-similes, p. 483). Dans son article (en face de la page 340), le P. de Jerphanion donne, sur trois colonnes : A : le texte grec de Montfaucon ; B : l'inscription de Thèbes ; C : la traduction latine du codex *Regin. lat.* 133 (IXe-Xe siècle), aujourd'hui au Vatican. Malheureusement, l'inscription de Thèbes est très fragmentaire. On ne peut s'appuyer que sur le début des lignes, seul conservé : les restitutions sont très hypothétiques. La vieille version latine, dans un passage tout au moins, a évidemment conservé la teneur authentique. La recension grecque est abrégée. Il est vraisemblable qu'il en était ainsi dans toute l'étendue du document, mais la preuve ne peut être faite d'une manière absolue que pour les lignes 50 à 55, où le texte épigraphique correspond exactement à la *Vetus latina*. Mais l'auteur de l'inscription écrivait de mémoire. En un point, il résume et ne garde que le sens de ce

(1) *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. I, pp. 204-265.

qui semble avoir été la leçon authentique. Ailleurs (lignes 22 à 23) il a remplacé par un mot usuel un terme scripturaire et théologique. « Dans les deux cas, sa mémoire était en défaut. » Cependant, aux lignes 15 et 16, seule l'inscription a la vraie leçon. Dans certains cas où les deux autres documents sont en désaccord, l'inscription de Thèbes permet de décider entre l'un et l'autre ; et l'on verra que souvent c'est en faveur de la *Vetus latina*. Et le P. de Jerphanion conclut (p. 541) : « Il nous suffira d'avoir attiré l'attention sur un document qui réhabilite la valeur de la « vetus latina », et qui non seulement dans sa teneur générale, mais encore dans le détail de ses expressions, devra être pris en considération par le futur éditeur de Saint Athanase ».

Il est frappant que cette conclusion rappelle textuellement celle de l'autre *Note épigraphique* du Père de Jerphanion, analysée ci-dessus. C'est une réhabilitation éclatante des vieilles traductions latines. Le cas présent est encore plus surprenant que l'autre, puisque l'inscription de Thèbes est du dernier quart du IVe siècle.

Il faut féliciter le Père de Jerphanion de ses importantes contributions à la science de la critique des textes. Il a pris la peine, dans la colonne médiane du tableau ci-dessus mentionné, de compléter l'inscription de Thèbes, en utilisant — bien entendu — les essais de Kirchhoff et d'Evelyn White (dans la publication américaine). E. White, à la différence de Kirchhoff, avait connu le grec de Montfaucon. Mais le texte du Père de Jerphanion est fort amélioré. H. G.

L'Oraison funèbre de Basile I.

A. Vogt et P. Hausherr S.J., *Oraison funèbre de Basile I, par son fils Léon VI le Sage* (édition, introduction, traduction). *Orientalia christiana*, vol. XXVI, 1 (num. 77, aprili 1932). Pontif. Inst. Orient. Studiorum, Roma. P. 1-77.

M. D. Serruys avait pour la première fois signalé ce texte (*Byzantinische Zeitschrift*, t. XII (1903), p. 167). Il est contenu dans un manuscrit du Mont Athos, Vatopédi n° 360 pour M. Serruys et *A* 408 pour Mgr Eustratiadès. Le dit manuscrit, du Xe et du XIe siècles, nous a conservé 34 panégyriques de l'Empereur Léon le Sage, les mêmes qu'a publiés en 1868 à Athènes le moine Akakios, à une différence près. Akakios, en effet, donne trois discours sur

S. Démétrius : le manuscrit de Vatopédi, au lieu de ce troisième discours sur S. Démétrius, a l'oraison funèbre de Basile Ier par son fils. La Patrologie de Migne ne connaît, de l'empereur Léon, que dix-neuf discours. L'abbé Vogt et le Père Hausherr, qui ont pu photographier le manuscrit de Vatopédi en Octobre 1930, à l'occasion du Congrès d'Athènes, n'éclaircissent pas entièrement dans leur intéressante introduction l'importante question du rapport existant entre le manuscrit de Vatopédi, et la copie du XIXe siècle, non retrouvée, qui a servi de base à l'édition d'Akakios. Il est stupéfiant, à première vue, que l'édition d'Akakios ne contienne pas le seul de tous ces textes qui ait un intérêt historique : le seul, à vrai dire, que l'on soit, aujourd'hui, tenté de faire connaître. Les deux éditeurs nous disent dans leur préface, pages 6-7 : « Or il se trouve que l'apographon qui a servi au moine Akakios est, en tout, semblable au manuscrit de Vatopédi. Le manuscrit dont il dérive appartient-il à la même famille que le Vatopédi? C'est ce qu'il n'est pas facile d'affirmer sans hésitation, dans l'état présent des choses ; mais c'est plus que probable. Les deux manuscrits contiennent en effet chacun 34 panégyriques, les mêmes, à une exception près, et copiés dans le même ordre. L'unique différence qui les distingue est précisément que seul, le Vatopédi possède l'Oraison funèbre de Basile que l'apographon ne paraît pas avoir... Chose assez curieuse, cet apographon dérive d'un archétype aujourd'hui perdu et ayant appartenu jadis à Iviron. Or, actuellement, d'après le catalogue de Lambros, il n'existerait plus un seul discours de Léon, ni à Iviron, ni dans les autres bibliothèques de l'Athos inventoriées par le savant grec, tandis qu'il en existe des quantités à Vatopédi et à Lavra ».

Il faut avouer que tout cela n'est pas tout à fait net. MM. Vogt et Hausherr auraient bien dû collationner quelques pages de l'édition d'Akakios sur le manuscrit de Vatopédi. Notre impression est, non point du tout que l'Oraison funèbre de Basile est apocryphe, mais, au contraire, qu'elle a disparu de la plupart des recueils des œuvres de Léon, à cause des allusions de l'auteur à la brûlante question du schisme, sur laquelle Basile s'exprimait d'une manière qui pouvait déplaire à beaucoup de lecteurs orthodoxes. Mais ceci est une simple conjecture, et, nous le répétons, il serait intéressant et indispensable 1° de retrouver l'apographon d'Akakios, ou mieux encore le manuscrit original d'Iviron ; 2° de comparer le texte d'Akakios avec le texte du Vatopédi. En somme, les deux savants

éditeurs ont piqué notre curiosité sans la satisfaire. Il semble qu'ils aient eu des doutes sérieux sur l'authenticité (page 9, page 11, note 1). En tout cas, ils insistent eux-mêmes sur les difficultés historiques, erreurs et contradictions qui se rencontrent dans ce texte. Avant de les suivre dans l'examen de ces problèmes, remercions-les d'avoir fourni aux historiens un document d'un haut intérêt psychologique. Nous l'avons lu avec empressement : nous l'avons, pour mieux dire, dévoré. Quelle découverte sensationnelle, en effet ! Une nouvelle pièce versée au dossier des affaires de famille, si compliquées et si scandaleuses, de Basile Ier ! Du neuf sur le ménage à trois du fondateur de la dynastie macédonienne ! La solution, peut-être, de cette cruelle énigme : Léon était-il le fils adultérin de Michel III et de sa maîtresse Eudocie Ingerina, femme de Basile Ier, ou bien le fils légitime d'Eudocia Ingerina et de son époux Basile? Des révélations sur le meurtre de Bardas, l'affaire de Photius et d'Ignace, les origines de Basile lui-même ! On objectera qu'il eût fallu être bien naïf pour attendre d'un panégyrique officiel autre chose que la vérité officielle, suffisamment propagée aux dépens de la vérité historique par les thuriféraires de la nouvelle dynastie et singulièrement par Constantin Porphyrogénète. Effectivement, Léon dans cette oraison funèbre ne va pas se proclamer le fils de l'adultère ; et de Basile, son père selon la loi, il ne dit rien de compromettant, ni au point de vue public ni au point de vue privé. Cela ne veut pas dire que l'oraison n'ait aucune valeur. Au contraire ; seulement, il faut bien l'entendre, et c'est à quoi MM. Vogt et Hausherr, dont la traduction est irréprochable, ne se sont pas limités. Ils n'ont pu résister au plaisir de trouver du nouveau,sur le schisme de Photius notamment (pp. 18 à 23) ; et ils ont librement interprété quelques phrases très simples et très claires de l'oraison funèbre. Les voici, ces phrases (p. 62 du grec, et 63 de la traduction française) : « Je ne signale qu'un seul point parce que c'est de toutes ses actions la plus divine : c'est au sujet de sa providence pour les ministres de Dieu ; et parce que jamais on n'avait rien vu de pareil depuis qu'il y a des personnes sacrées et des actions saintes, il n'y a pas moyen que je les laisse de côté. Il s'élève entre les ministres de Dieu une lutte absurde et une division ; le commencement en remontait avant son avènement ; mais elle avait empiré par les inscrutables jugements de Dieu, lorsque le plus pacifique des hommes venait de prendre le pouvoir impérial, et ceux qui eussent dû être pour le peuple des prédicateurs

de paix se livraient les uns aux autres une guerre sans trêve. Et ceux qui auraient dû être pour la foule des modèles de charité et de concorde, ceux-là se laissaient aller à la haine. Et celui-là était chez eux le prêtre parfait qui menait la lutte à la perfection. La chose était passablement absurde : des pontifes et des prêtres guerroyaient contre des prêtres et des pontifes. Le mal paraissait défier tout remède, jusqu'à ce que cet homme à la pensée si puissante, ramassant en lui toute l'ampleur de son intelligence, ou plutôt l'élevant tout entière vers Dieu et délibérant avec Lui sur ce qu'il y avait à faire, trouvât la solution d'un si grand mal et rendît aux prêtres la concorde. L'Église tout entière étant exilée avec son archevêque, il ordonne son retour, et tous se trouvant réunis, ils se donnent la main droite et par le symbole de la sainte charité, le très sacré baiser, la longue dissension est supprimée. Et, comme justement celui qui administrait en ce temps-là l'Église était allé prendre du repos dans les demeures de l'au-delà, l'Archevêque récemment revenu de l'exil reçoit le trône et le gouvernement de tous le corps sacerdotal. Et il se fait, selon l'Évangile, un seul troupeau, un seul pasteur, et on n'est plus partagé, l'un à Céphas, l'autre à Apollon, l'autre à je ne sais qui, mais tous étaient vraiment au Christ, la précieuse pierre d'angle en qui s'harmonise tout l'édifice de l'Évangile.

« Qui, soit maintenant, soit en n'importe quel temps, a pareil événement à raconter?... Ayant ainsi fait l'union de l'Église avec elle-même et avec Dieu, ayant accompli une prouesse que tout autre aurait estimée suffisante, comme preuve de hauts faits, il devient en quelque sorte insatiable de reconnaissance ».

La suite raconte que, non content de rendre la paix à l'Église, il lui donna son propre fils, c'est-à-dire qu'il lui consacra le jeune Étienne (qui devint patriarche, et le resta sept ans, 886-893). Maintenant, qu'est-ce que Léon dit du schisme? Rien que de très clair. Un conflit regrettable et absurde avait éclaté. A son avènement en 867, Basile trouve l'Église divisée en Ignatiens et en Photiens. Basile prend parti pour Ignace, pour la bonne raison qu'Ignace vivait encore et qu'il semblait impossible de rallier ses partisans tant qu'on n'aurait pas donné satisfaction à leur chef. Basile rétablit donc Ignace. C'est ce qu'il fit dès son avènement. C'est à ce rétablissement d'Ignace que se rapporte la phrase : « L'Église toute entière étant exilée avec son archevêque, il ordonne son retour, etc... ». Mais Ignace meurt (879) ; alors, Basile rappelle de

l'exil Photius et achève en quelque sorte l'œuvre de paix et d'union. D'ailleurs, il avait préparé cette réconciliation générale des esprits en rappelant Photius au palais quelque temps avant la mort d'Ignace. C'est ce que dit l'Oraison Funèbre. « Et là-dessus, celui qui gouvernait alors l'Église, ayant été prendre du repos dans les demeures de l'au-delà, l'archevêque récemment rappelé de l'exil, reprend son trône, etc... ». Tout cela ne demande aucun commentaire, sinon celui-ci. Léon devait expliquer des attitudes contradictoires de Basile et qui avaient fait scandale, qui le faisaient encore. D'abord Basile, sous Michel et Bardas, avait été Photien ; il avait assisté au concile de 867 où l'on avait anathématisé le Pape. Après l'assassinat de Michel III, pour se faire pardonner ce crime, il avait rétabli l'union avec Rome, et sacrifié Photius. Après la mort du vieil Ignace, et même avant, il avait rappelé Photius. En pareil cas, les orateurs officiels prennent hardiment le taureau par les cornes, paient d'audace, expliquent les contradictions par un génie supérieur aux circonstances, logique dans ses desseins et toujours conséquent avec lui-même. Ce sont les contingences qui ont tort. Nous avons lu récemment un discours de Mussolini sur Garibaldi. Le Duce expliquait que si le grand *condottiere* du *Risorgimento* avait, à quelques années de distance, offert son épée au Pape, puis, tiré à Mentana sur les zouaves pontificaux, ce n'était point Garibaldi qui avait varié, mais le Pape. De même Basile, selon son fils Léon, ne s'est contredit qu'en apparence : il fait, en chaque occasion, le geste qu'il faut faire et son but est invariablement l'unité et la paix. Pourquoi M. Vogt s'est-il imaginé, néanmoins, que le jeune empereur n'avait pas fait allusion à la réintégration d'Ignace en 867 si clairement indiquée pourtant? Il nous dit (p. 19) : « Que Basile ait laissé réintégrer Ignace sur le siège patriarcal..., Léon, officiellement, n'en sait rien ». Il en résulte que la phrase même qui rapporte ce fait, M. Vogt en détourne le vrai sens, et l'interprète comme faisant allusion au retour de Photius. Il a eu de plus le tort selon moi de traduire le participe *διέπων* : « celui qui administre en *locum tenens*. » Et il fait là-dessus les observations suivantes : « Faut-il supposer que Léon VI dit très bien ce qu'il veut dire, et que, tout en gouvernant l'Église, Ignace n'était plus de fait patriarche? Ce serait là chose nouvelle et du plus haut intérêt. Nous entreverrions en ce cas, une situation de l'Église qui nous échappe par ailleurs, et qui serait celle-ci : la question bulgare ayant brouillé le Pape et Ignace, Jean VIII ne se serait pas contenté

de menacer le patriarche, comme le disent les documents contemporains. Il l'aurait de fait suspendu jusqu'à ce qu'il eût renoncé officiellement à toute ingérence religieuse en Bulgarie, jusqu'à ce qu'un Concile eût tranché le différend, mais lui aurait laissé l'administration du patriarcat, soit par égard, soit conformément aux coutumes canoniques en vigueur. Par ailleurs Jean VIII et Basile auraient, en sous-main, négocié le retour de Photius, à Constantinople d'abord, au patriarcat ensuite, au cas où Ignace ne se soumettrait pas ou viendrait à mourir. Or, c'est de fait ce qui allait arriver... ».

C'est là du roman, semble-t-il. Et malgré toute notre sympathie, notre admiration même pour les savants auteurs, nous sommes obligés, croyons-nous, de mettre en garde les historiens contre des déductions peut être fantaisistes. Même observation pour la prétendue partialité de Léon à l'égard de Photius, ainsi que pour cette affirmation de la page 20 : « Aux yeux de Léon, il n'y a qu'un Archevêque et une Église véritable : c'est Photius et son parti, que l'un et l'autre soient en exil ou qu'ils en soient revenus. De prime abord, cette attitude se conçoit. Photius avait été le précepteur de Léon : son influence littéraire et personnelle était immense, sa personnalité puissante. Et puis, en fait, quand Léon prononçait son discours en présence peut-être, du patriarche lui-même, ce dernier était à la tête de l'Église et du parti religieux numériquement le plus nombreux ». Naturellement l'abbé Vogt trouve bien mystérieuse, dans son système, la subite volte-face de Léon qui ayant pris parti pour Photius en septembre-octobre, le faisait condamner et déposer quelques semaines plus tard pour le remplacer par son frère Étienne. « Par là, dit M. l'abbé Vogt, Léon ruinait l'œuvre divine de son père qu'il venait de célébrer ; car cette abdication forcée de Photius rouvrait l'ère des disputes religieuses et des divisions néfastes ». Évidemment, je ne me charge pas d'expliquer la déposition de Photius au début du règne de Léon. Bien que Léon soit avant tout l'homme de l'unité et de l'union, et que Photius, depuis 882, fut condamné par Rome. Mais il me semble que le discours lui-même nous laisse pressentir la disparition de Photius et l'avènement d'Étienne. Le passage sur le schisme se termine en effet par un très long développement consacré à ce même Étienne, donné à l'Église par son père Basile : « Il ne se contente pas de réconcilier l'Église divisée, mais il lui donne son propre enfant — comme si ce n'était

pas elle qui lui devait en retour d'un tel bienfait la plus grande reconnaissance ».

Ainsi, le panégyrique, malgré l'emphase et les circonlocutions de style, n'a nul besoin d'être lu entre les lignes ; et le commentaire de l'abbé Vogt, est ici superflu. L'abbé Vogt a étudié dans son introduction un autre problème, celui du mariage de Basile avec Eudocie, et par conséquent la question de la naissance légitime ou non de Léon. Michel III, qui avait pour maîtresse Eudocie Ingerina, fut marié en 855 par sa mère Théodora et le fameux ministre Théoctiste. On lui présenta une série de jeunes filles, parmi lesquelles Irène « Gouveria », qui fut refusée. Théodora choisit pour lui Eudocie, fille du Décapolite. On ignorait jusqu'à présent qu'à ce fameux concours de beauté, qui nous est surtout connu par la Vie de Ste Irène la Jeune, Eudocia Ingerina, maîtresse de Michel III, eût pris part. Le panégyrique nous révèle ce détail piquant auquel M. Vogt semble ne pas avoir fait attention : « Peu auparavant, l'âge appelait l'empereur d'alors (Michel III) au mariage. Et de tous les côtés, se rassemblaient celles qui se distinguaient par la beauté. Et parmi elles se trouvait aussi celle-là. Mais parce qu'elle n'était pas destinée à l'empereur, mais à un autre de la part de Dieu, abandonnant celle qui avait une beauté dont il est impossible de dire l'excellence, il en épousa une autre (Eudocie, fille du Décapolite). La chose paraissait, à la vérité, passablement paradoxale et digne de regrets ; mais c'était la Providence qui la réservait à une félicité ultérieure. Bientôt, en effet, celle dont je parle fut unie, meilleure quelle était, à un meilleur (Basile Ier) ». Ici encore, et sauf le détail nouveau de la participation d'Eudocie Ingerina au concours de 855, le panégyriste impérial ne dit pas grand'chose de nouveau, et il s'exprime avec une parfaite décence ; avec une suffisante véracité aussi. Pouvait-on attendre sérieusement de lui qu'il fît allusion aux amours adultères de sa propre mère avec Michel III ? Il suffit qu'il indique qu'elle avait failli épouser l'empereur assassiné. Quant à la date du mariage de Basile, elle n'est pas marquée. Le panégyriste dit seulement qu'il eut lieu peu de temps après le mariage de Michel, c'est-à-dire peu de temps après 855. Or, Léon avait 22 ans au moment de la mort de Basile. Il est donc né en 864 et Basile a dû se marier en 863 au plus tard. Mais Léon indique en même temps que le dit mariage, voulu par Michel III, eut lieu lorsque Basile, reçu au palais, eut atteint le suprême degré d'honneur et de familiarité avec l'empereur (page 53). Il

s'agit de l'octroi, par Michel à Basile, de la charge de parakimomène (865). Or, si Basile s'est marié en 865, son fils Léon est, à coup sûr, illégitime, et il est non seulement permis, mais nécessaire de croire qu'il est fils de Michel III. M. Vogt a raison : il y a contradiction, au moins apparente, et sa conclusion est ici vraisemblable. Basile aurait épousé Eudocie Ingerina vers 858, sur l'ordre de Michel désireux tout à la fois de calmer les appréhensions de Théodora et de son entourage, et de garder auprès de lui sa favorite. Ce mariage, peut-être plus ou moins secret, ne fut vraiment connu officiellement que peu avant le couronnement de Basile par Michel. De ce mariage clandestin naquirent Constantin, vers 859, et Léon vers 864. Le mariage de Basile n'aurait été divulgué que vers 865. Et le moderne historien de Basile Ier, nous livrant toute sa pensée, écrit : « Cela expliquerait aussi que plus tard, les chroniqueurs, connaissant bien ou mal les antécédents de Basile, aient pu écrire qu'Alexandre et Étienne étaient ses seuls fils légitimes. Inutile, au demeurant, de chercher si Léon fut, dans ce ménage à trois, fils de Basile ou de Michel. Peut-être les principaux intéressés n'auraient-ils pu le dire eux-mêmes. Ce qui est sûr, c'est que Léon, lui, ne semble pas douter de ses origines et son accent de sincérité nous paraît relever plus de la nature que de la politique. On peut ainsi, ce semble, tenir pour vraie cette page, brillant et habile raccourci d'histoire, écrit *oratorio modo* ». Nous renvoyons à l'original et à la traduction parfois un peu gauche mais toujours exacte du Père Hausherr, pour les divers aspects plus ou moins « délicats » de l'histoire de Basile. Le panégyriste n'a pas l'air de tenir excessivement à l'origine royale et arménienne de Basile, « descendant des Arsacides ».

Les pages sur les trophées arabes de Basile ne contiennent naturellement ni noms ni dates, mais elles contiennent, à l'adresse du « victorieux » empereur, un éloge qui est à peine exagéré. D'ailleurs, le morceau tout entier, d'un style très ferme, est habile et modéré. Personne ne s'étonnera du voile jeté sur le crime : « Comme leur royauté s'inaugurait, et qu'il fallait que les choses anciennes cédassent la place, celui qui semblait les avoir élevés à l'empire(1), quitta la vie par un destin inscrutable. »

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE.

(1) Le traducteur dit, par un léger contre-sens : « Celui qui semblait les élever à l'empire. »

La christianisation de la Géorgie.

R. P. P. Peeters, S. J., *Les débuts du christianisme en Géorgie*, d'après les sources hagiographiques, tirage à part des *Analecta Bollandiana*, Tome I (1932), pages 5 à 58.

Le R. P. Paul Peeters, admirablement préparé par ses études linguistiques et historiques, et armé de cette critique dont — disons-le froidement — la plupart des orientalistes, érudits fantaisistes et crédules, sont complètement dépourvus, le R. P. Peeters qui ne craint point de heurter les préjugés nationaux les plus respectables, vient de consacrer deux lectures académiques (cf. *Acad. royale de Belgique, Bulletin de la Classe des Lettres*, 1932, 1-2, pp. 25 à 27) et un long mémoire aux débuts du christianisme en Géorgie. Que savons-nous de ces débuts? Il y a eu, en Géorgie, deux centres de rayonnement chrétien. D'abord, dès le IIIe siècle sans doute, la religion nouvelle y a pénétré par les ports de la côte N. O.

Une des plus anciennes églises représentée au Concile de Nicée, est celle de Pityonte (aujourd'hui Pitzounda, entre Poti et Novorossijsk). La Géorgie a donc été évangélisée d'abord par la voie de la mer. Mais, très tôt aussi, le christianisme a envahi la Géorgie par le Sud. On sait que le premier État du monde qui adopta officiellement le christianisme, assez longtemps avant l'empire Romain, fut le royaume d'Arménie (début du IVe siècle). Or, dès le lendemain de sa fondation, l'Église d'Arménie étendait ses ramifications chez les Ibères et les Albans, donc en Géorgie. L'apôtre de l'Arménie, Saint Grégoire-l'Illuminateur, eut deux fils, Arestakès et Vrthanès : ce dernier fut présent au concile de Nicée en 325. Il eut un fils, nommé Grégoire comme son grand-père, qui, d'après Fauste de Byzance, chroniqueur arménien du premier quart du Ve siècle, mourut très jeune, après avoir été catholicos du pays des Ibères et des Albans. La source de Fauste (III, 5-6) est évidemment un texte hagiographique, une vie de ce Saint Grégoire II. Le jeune Grégoire fut très mal accueilli par le roi Sanêsan, roi des *Mazkhut(kh)* « qui commandait l'armée des *Hon(kh)* ».

Citons ici la prose spirituelle du Père Peeters. « Ce roi était de la proche famille des rois d'Arménie. Grégoire entreprit de le convertir, lui et son peuple. Les Barbares parurent d'abord disposés à l'écouter. Mais, à la réflexion, ils se dirent qu'une religion qui leur interdisait le brigandage ruinait leurs moyens d'existence.

Ce prédicateur, qui voulait mettre à pied toute leur cavalerie, ne pouvait être qu'un émissaire du roi d'Arménie, et il fallait s'en débarrasser par la mort. Sanêsan, qui a recueilli les avis en passant lui-même dans les rangs de son armée, prononce la sentence : Grégoire est attaché à la queue d'un cheval qu'on lance sur la grève *bordant la grande mer du Nord à côté du camp des Barbares, dans la plaine de Vatni* ».

Le R. P. Peeters identifie, au moins approximativement, le lieu du martyre de Grégoire. Les Mazkhut, appelés *Μασαχουτῶν* (au gén.) par l'Agathange grec, sont les Meskhes : le Meskheti, est une région géorgienne très connue, une partie de Samtzkhe. Les Hon(kh) ne sont pas les Huns, mais probablement les *Ἡνιόχοι* des auteurs grecs. Donc le martyre de Grégoire le Jeune se passe en territoire géorgien. Cette conclusion du Père Peeters, d'accord avec Lagarde et Orbeli, ne sera pas du goût des « conservateurs » qui s'appuient sur une phrase du Pseudo-Moïse de Khoren, lequel, racontant à sa manière le martyre de Grégoire, prétend que les Barbares le firent piétiner par leurs chevaux « dans la plaine de Vatnian, près de la mer appelée Caspienne *մերձ ի կասբիականն կոչեցեալ ծով* ».

Le Père Peeters estime que cette mention de la mer Caspienne est une simple ânerie, une méprise ; et il essaie de nous montrer ce qui a « brouillé les idées du Pseudo-Moïse ». Mais quelle est, alors, la mer du Nord de Fauste de Byzance?.. C'est, dit le Père Peeters, le lac que les Grecs appelaient Palacatzis, aujourd'hui *Čaldyr göl*. Les Arméniens appellent ce lac, lac ou mer du Nord, parce qu'il était situé à la frontière septentrionale de leur pays.

Tout cela paraît parfaitement clair, et la science devra adopter sans réserve la conclusion du Père Peeters :

« Grégoire, catholicos des Albans, petit-fils de Saint Grégoire l'Illuminateur, n'est pas un personnage de légende. Sa mission chez les Mazkhut où il laissa la vie, très jeune encore, est un fait historique. L'endroit de sa rencontre avec le roi Sanêsan est marqué approximativement dans le Čavakh, district du canton de Gugark', bien près de la région centrale du territoire le plus authentiquement géorgien ».

*
* *

Le Père Peeters commente le bref récit de cette première tenta-

tive d'évangélisation de la Géorgie par l'Arménie récemment christianisée. Il se réfère à son récent mémoire, *L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie*, dont *Byzantion* a rendu compte.

Il rappelle qu'après sa victoire de 297, l'Empereur Galère avait non seulement récupéré les provinces arméniennes au delà du Tigre, mais encore obtenu par traité, du roi de Perse humilié, cette grave concession que le roi des Ibères recevrait désormais de Rome les insignes de la souveraineté. La Géorgie était devenue un pays de protectorat romain, gouverné d'Arménie, et dont les troupes d'occupation étaient placées *sub dispositione ducis Armeniae.*

Le Père Peeters transcrit ensuite la page fameuse de Rufin (*Histoire ecclésiastique*, livre X, paragraphe 11), document essentiel, unique même, de l'histoire proprement dite de la christianisation de la Géorgie. Ce récit, Rufin le doit, nous dit-il, à un roi de Géorgie, son contemporain, nommé Bacurius, occupant dans l'armée romaine le rang de Comte des domestiques, qu'il avait rencontré à Jérusalem lorsque ce Géorgien était Duc du limes palestinien. Voici l'anecdote, fortement résumée : A l'époque où les Ibères étaient encore païens (ceci se passe sous l'Empereur Constantin), une captive chrétienne provoque par sa piété et la pureté de ses mœurs l'admiration des Barbares. Ceux-ci éprouvent l'efficacité du culte de la prisonnière en lui apportant un enfant malade qu'elle guérit aussitôt. La reine de la Géorgie vient trouver dans sa cellule la pieuse thaumaturge. Celle-ci, ayant guéri la souveraine d'un mal ancien, l'exhorte à confesser le Christ Sauveur. La reine recommande à son époux sa bienfaitrice ; mais le roi ne se souvient d'elle que le jour où, surpris à la chasse par d'épaisses ténèbres, il songe à l'invoquer pour recouvrer la lumière. Sauvé, il fait enfin venir l'étrangère, qui lui ayant, du christianisme, révélé ce qu'elle savait,obtient de lui qu'il bâtisse une église dont elle lui indique le plan. Nouveau miracle : pendant la construction de cette église, une colonne qu'aucune machine ni aucune force « de bras ou de bœufs » n'avait pu dresser sur sa base, grâce aux prières de la captive, se trouva un beau matin planer verticalement au-dessus de son socle... comme suspendue en l'air à un pied d'intervalle. Sur ce miracle décisif, la savant Bollandiste remarque fort à propos : « De cet épisode légendaire, on peut rapprocher le miracle de la mosquée de Samarcande, relaté par Marco Polo. Comparer aussi l'anecdote célèbre de l'obélisque de Sixte-Quint ».

« Ce récit charmant et poétique, » dit le Père Peeters « en dépit de sa teinte légendaire, recouvre certainement un fond historique solide et bien cohérent. Les événements qui sont à l'origine de cette tradition évidemment fort idéalisée, ont dû se produire en effet sous le règne de Constantin, dans la capitale du royaume Ibère qui faisait face, sur l'autre rive du Kour, à la forteresse romaine d'Harmozica. »

Il est très important de savoir si l'auteur du récit est bien Rufin. On sait que M. Glas, en 1914, crut avoir démontré que les deux derniers livres de l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin, ceux qui ne sont pas traduits d'Eusèbe, seraient traduits de Gélase de Césarée, alors que l'on croyait généralement au rapport inverse, c'est-à-dire que Gélase avait traduit Rufin. Le système de M. Glas est fondé sur un passage de *La vie de Porphyre* par Marc le Diacre. D'après ce texte hagiographique, en 395, l'évêque de Césarée était Jean, successeur de Gélase. Gélase, ayant disparu de la scène en 395, ne pouvait avoir traduit l'Histoire de Rufin qui fut composée en 403. L'ordre de dépendance entre le texte latin et la texte grec devait donc être renversé, et l'emprunteur était non pas Gélase mais Rufin. Ce système Glas, inventé, parait-il, par feu Heisenberg qui y tenait beaucoup, m'a-t-il dit, ne résiste pas à l'examen ; avant même de naître il était démoli par M. van den Ven, et notre Introduction à la vie de Porphyre, d'après le Père Peeters, lui a porté le dernier coup. C'est donc à Rufin (403 après J.-C.) et non à Gélase, son traducteur, qu'appartient la paternité de ce récit. Et tous les autres témoignages, les arméniens et les géorgiens notamment, dépendent de Rufin. Moïse de Khoren, par exemple, s'est servi de l'Histoire ecclésiastique de Socrate traduite en arménien par Philon de Tirak : Socrate avait copié Rufin, le Rufin traduit en grec. Le Père Peeters a démontré définitivement, avec une critique admirable, que « la riche floraison de légendes écrites qui s'est épanouie chez les Géorgiens autour de la figure de Ste Nino » (tel est le nom que la tradition donne à la captive de Rufin) « a germé toute entière de l'anecdote de Bacour enregistrée par Rufin, transmise par Socrate, et arrangée par le Pseudo-Moïse de Khoren. La littérature indigène des Ibères sur la conversion de leur pays a pris naisasnce dans une page qui leur appartient, mais qui leur est revenue de l'étranger ».

Impitoyable pour tout le complexe de « légendes secondaires » le Père Peeters l'est également pour ce que l'on croit communé-

ment être un chapitre authentique d'histoire ibérienne, la généalogie de Pierre l'Ibérien en tête de sa *Vie syriaque*. L'érudit Bollandiste n'en laisse rien subsister ; il considère cette longue généalogie comme un faux énorme. Les panégyristes du moine monophysite ont voulu en faire un descendant direct, l'arrière petit-fils du côté maternel de Bacour-le-Grand, « premier roi chrétien de Géorgie ». Ceci suffit à démontrer la fausseté de tout ce roman généalogique. L'hagiographe aura pris le nom de Bacour dans Gélase-Rufin. Mais ni Gélase, ni Rufin n'avaient jamais affirmé que Bacour fut le premier roi chrétien des Ibères. « Cette erreur est un mensonge : on ne saurait la qualifier d'un nom plus doux. » Les amis, s'il lui en reste, de la première impératrice de Byzance, Eudoxie, femme d'Arcadius, ennemie de St Jean Chysostome, sauront gré au Père Peeters d'avoir déchiré cette page pseudo-généalogique. Car elle contient, entre autres, une imputation très fâcheuse pour l'honneur de la fougueuse impératrice. Nous avions nous-même contribué à la propager en disant, page LXIV de notre *Vie de Porphyre* : « Qu'on nous permette une allusion discrète aux amants que lui prêtèrent la malignité de Zosime (le comte Jean, véritable père de Théodose II d'après certaines chroniques scandaleuses) et la candeur du biographe de Pierre l'Ibérien (le beau Géorgien Pharasmanios, un des ancêtres du héros monophysite) ». Mais le Père Peeters va un peu vite et un peu loin, selon nous, en disant : « On reconnaît ici le roman d'Eudocie et de Paulin avec d'autres personnages. Le beau-frère du roi d'Ibérie a pris la place du magister officiorum, et l'Eudoxie d'Arcadius est confondue avec l'Eudocie de Théodose II, chère aux monophysites ». Cette dernière confusion est tout à fait improbable, puisque la vie de Pierre l'Ibérien parle d'Eudocie et de ses rapports, d'ailleurs innocents, avec Pierre. Pharasmanios ; ou mieux Parsamios (Parsmân) a plutôt pris la place du Comte Jean, père de Théodose II suivant la chronique scandaleuse. Cette partie du mémoire du Père Peeters est peut-être un peu sommaire, et je suis moins convaincu que lui que tout soit inventé dans la généalogie ibérienne. Mais cela importe peu à la solidité de la thèse.

Le Père Peeters, qui adore détruire, sait aussi reconstruire. Il se tient à la substance du récit de Rufin. Il identifie sûrement, d'après nous, Bacour avec le Bacurius qui combattit au Frigidus, en 394, et il a raison de le retrouver roi de Géorgie peu après l'année 416 (témoignage de Koriun, pages 37-38 du Mémoire). D'autre part, le Père Peeters ajoute foi aux traditions locales qui localisent

à Mtzkheta la prédication de Ste Nino. Mtzkheta, capitale des Ibères au confluent du Kour et de l'Aragva, possède une cathédrale du VIIe siècle. Le Père Peeters pense que cette église a succédé à une église plus ancienne encore – peut-être l'église même de Ste Nino ; il est de fait qu'à travers toute l'histoire géorgienne ce temple est désigné sous le nom de *Sveti Tzkhoveli*, colonne vivante en géorgien : « Entre le miracle de la colonne suspendue qui se racontait déjà à la fin du IVe siècle et le nom qui de temps immémorial est celui de la cathédrale de Mtzkheta, la concordance est trop frappante ». Et le Père Peeters conclut : « Grâce aux archéologues qui ont mis hors de doute l'ancienneté de ce monument vénérable, nos recherches s'achèvent donc sur un résultat moins décevant qu'on ne pouvait le craindre tout d'abord. » Et nous ajoutons que les Géorgiens, alarmés ua débnt dans leur patriotisme par les ravages que fait le Père Peeters parmi leurs légendes sacrées, peuvent lui savoir gré de leur avoir restitué, en se fondant sur la topographie et l'archéologie, des titres sérieux qui paraissent établir la vénérable antiquité de leur christianisme (1).

Henri GRÉGOIRE.

Le Martyrologe Hiéronymien, éd. Delehaye-Quentin.

Acta Sanctorum Novembris collecta digesta illustrata ab HIPPOLYTO DELEHAYE, PAULO PEETERS et MAURITIO COENS, t. II, pars postérior : HIPPOLYTI DELEHAYE *commentarius perpetuus in Martyrologium Hieronymianum ad recensionem* HENRICI QUENTIN. *O. S. B.*, Bruxelles, 1931, in-fol, XXIV-726 pp.

Nous avons annoncé dans le tome II, et plus longuement dans le tome IV de Byzantion, le tome IV de Novembre des *Acta Sanctorum*, en 1925. Sept ans après, un nouveau volume de cette gigantesque collection voit le jour,mais ce n'est pas le tome V, c'est le complément du tome II, *pars prior* (1894). En d'autres termes,

(1) A côté de ce mémoire, si riche en résultats,on trouvera bien peu décisif, bien faible pour tout dire, celui que G.PERADZE vient de consacrer au même objet : *Die Probleme der ältesten Kirchengeschichte Georgiens*, dans *Oriens Christianus*, 1932, p. 153-171. Il a lu le P. Peeters sans savoir profiter de sa critique.

c'est un commentaire du Martyrologe Hiéronymien publié il y a 38 ans par J. B. de Rossi et L. Duchesne. Mais, ce commentaire, dû entièrement au R. P. Delehaye, s'accompagne d'une édition nouvelle du Martyrologe. Celle de de Rossi et Duchesne n'était en effet qu'une reproduction diplomatique des trois manuscrits principaux. Cette fois Dom Quentin, l'illustre rénovateur de la technique de l'édition, a tenté de restituer l'archétype de nos manuscrits qui appartiennent tous à la recension gallicane.

On trouvera dans le Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique, 1932, pages 21 à 23, et dans les *Analecta Bollandiana*, tome L, (1932) pages 59 à 66, un exposé de la méthode suivie. Voyez aussi dans le Bulletin de l'Académie, Classe des Lettres (Février 1929) la lecture intitulée : *Une page du Martyrologe Hiéronymien.* Le travail du Père Delehaye a pour but la restitution de la forme originale des notices et l'identification des saints qui en font l'objet. Il était impossible d'imaginer tâche plus délicate et plus ardue. Le Père Delehaye a dû lutter surtout contre la terrible difficulté des répétitions ou doublets, dus à trois causes différentes : A ·il s'en rencontre le même jour ou à des dates voisines. Ceci vient de la collation de deux ou plusieurs exemplaires. « Les nouvelles leçons avaient été placées dans les espaces libres, sans indication de relation avec la première rédaction ». B) certaines notices se reproduisent à des dates plus éloignées mais ayant la même expression numérique. Ainsi une notice du 3e jour des Nones de Janvier se retrouve au 3e des Nones de Mai » — et ainsi de suite. C) exemple : « à Milan, le 19 Juin, se célèbre la fête des Saints Gervais et Protais. Ce jour-là on place à côté d'eux plusieurs saints Milanais célébrés à des dates différentes. Ainsi les saints Nazaire et Celse du 28 Juillet. Il ne faut pas hésiter, dans certains cas, à reconnaître sept, huit et jusqu'à dix fois la mention d'un même saint à des dates différentes ».

Le R. P. Delehaye, dans l'annonce qu'il a lui-même rédigée pour les Acta, insiste modestement sur ce qu'il appelle « ses nombreux aveux d'ignorance ». Il est vrai que ce texte est un terrain dangereux. Mais, comme le Père Delehaye était à peu près seul à pouvoir s'y aventurer, et comme, d'autre part, le document, malgré son effroyable désordre, est un témoin inestimable de l'antiquité chrétienne, il faut savoir un gré infini au président de la Société des Bollandistes d'avoir consacré plusieurs années de sa vie scientifique si féconde à un labeur qui, quoiqu'il en dise, a été riche, non

seulement en conjectures ingénieuses, mais en découvertes et en résultats définitifs. Il faut plaindre les hagiographes qui ont fait naguère et jadis tant de vains efforts pour résoudre des questions jusqu'ici mal posées. La Société des Bollandistes tout entière, nous le savons, a secondé son chef avec son abnégation traditionnelle, dans un travail aussi fastidieux qu'utile ; et elle a droit, cette admirable *familia* érudite, aux félicitations et aux remerciements de tous ceux qui pourront désormais, avec toutes les chances possibles de succès, consulter un oracle obscur entre tous : le Martyrologe Hiéronymien. H. G.

Travaux d'approche de Fr. Dvorník, historien de Constantin et de Méthode.

Fr. Dvorník, *La Carrière Universitaire de Constantin le philosophe.* Extrait de « Byzantinoslavica », III-1 (1931) pages 59 à 67.

M. Dvorník, qui va faire paraître dans peu de temps son ouvrage définitif sur Constantin et Méthode, nous communique dans cette note les résultats importants de ses recherches sur la carrière de Constantin-Cyrille avant ses missions. Ses conclusions sont tout-à-fait vraisemblables, notamment au point de vue chronologique. M. Dvorník est parti du chapitre IV de la *Vie Slavonne de Constantin-le-Philosophe.* Constantin, protégé du logothète Théoctiste, reçoit à Constantinople une instruction complète : « après avoir appris la grammaire en trois mois, il s'attaqua aux autres sciences. Il étudia Homère et la géométrie, puis, auprès de Léon et Photius, la dialectique, et toutes les disciplines philosophiques. Outre cela, il travailla la rhétorique et l'arithmétique, l'astronomie et la musique, ainsi que les autres disciplines helléniques ». Puis, ordonné prêtre, nommé bibliothécaire de Ste Sophie, il se démit, étant employé comme professeur de philosophie. Enfin (citation textuelle) : « et comme on ne pouvait pas l'obliger à conserver cette charge, on le pria d'accepter une chaire de docteur et d'enseigner la philosophie aux indigènes et aux étrangers. Il accepta ».

Tout cela est, en vérité, fort intéressant et va contre la fable convenue : le haut enseignement disparaissant de Constantinople sous et par les empereurs iconoclastes, pour n'être rétabli que par

le César Bardas, oncle de Michel III. Or, voici que Constantin suit les cours d'un Léon qui est, naturellement, le fameux archevêque iconoclaste de Thessalonique, peu après la déchéance de celui-ci et longtemps avant la fondation de ce qu'on appelle l' *Université de Bardas*. Evidemment, la transition de l'iconoclastie à l'orthodoxie, sous la pieuse Théodora, veuve de Théophile, et qui était comme un trait d'union entre les deux régimes, cette transition fut fort douce. Le fameux ministre Théoctiste, grand favori de Théodora, servit sa politique de réconciliation. Or Léon était l'ami de Théoctiste, puisque, d'après le continuateur de Théophane, c'est à Théoctiste que le Khalife s'adressa, lorsqu'il l'invita (dit la légende) à venir enseigner en terre d'Islam. En fait Léon, tout hérétique qu'il avait été, devint recteur de l'Université officielle que, sans aucun doute, les iconoclastes n'avaient point détruite, et à laquelle l'ancien évêque de Thessalonique avait appartenu avant son épiscopat. La *Vie de Constantin*, là-dessus, est tout à fait véridique. Quant à Photius, d'après les indications de la *Vie*, il était sûrement à cette époque (843), professeur officiel. Un peu plus tard, il quittera sa chaire pour entrer dans la diplomatie avec le titre de protoasécrète, c'est-à-dire, premier secrétaire, et le rang de protospathaire. M. Dorvník conjecture ingénieusement que son successeur, dans sa chaire, fut.... Constantin, le futur apôtre des Slaves. La démission de Photius et la promotion universitaire de Constantin, de même que l'entrée de Photius aux affaires étrangères, se dateraient de 851 environ. Ceci explique la grande amitié qui unissait Photius et Constantin. L'un et l'autre vont être, soit successivement, soit en même temps, envoyés en ambassade chez les « Assyriens ».

M. Dvorník pense donc que la « création » de Bardas n'a été que le couronnement d'une œuvre heureusement inaugurée par l'Empereur Théophile, et continuée par Théoctiste. La réforme de Bardas serait de 863, après les victoires sur les Arabes, et la promotion de Bardas au titre de César.

H. G.

Fr. Dvorník, *La vie de Saint Grégoire le Décapolite et les Slaves Macédoniens au IXe siècle* (extrait des travaux publiés par l'Institut des études slaves, V), 91 pages. Paris, librairie ancienne Honoré Champion, 1926.

Grégoire le Décapolite, né à Irénopolis d'Isaurie vers 780-790, entre au couvent, est maltraité par des moines iconoclastes, se réfu-

gie dans un monastère orthodoxe, quitte le pays pour Éphèse et Byzance ; mais il s'arrête à Proconèse, gagne Enos, puis Christopolis (Cavalla), puis Thessalonique. Il y fait la rencontre d'un moine qui partait pour Rome. Il s'embarque à Corinthe, aborde à Rhégion, se rend à Naple, puis à Rome. Il n'y reste que trois mois, va à Syracuse, Hydrus (Otrante) ; il y souffre de mauvais traitements de la part des iconoclastes et des Sarrasins. Le voilà de retour à Thessalonique, ce moine extraordinairement voyageur. Dans cette ville il se distingue par ses prophéties. Il prédit notamment un soulèvement des Slaves aux environs de Salonique. Enfin Grégoire atteint Constantinople qui avait été, on s'en souvient, le premier but de son voyage. Mais il ne fait que traverser la capitale pour gagner le Mont Olympe. Suivent d'interminables miracles. Le Saint mourut lors d'un second séjour à Constantinople.

La biographie que nous venons de résumer d'après l'abbé Dvorník, occupe les pages 45 à 75 du travail annoncé ici. L'abbé Dvorník la publie d'après six manuscrits, (il en énumère huit (1)). Le texte n'était pas inédit. Th. Ioannou l'avait donné dans ses *Μνημεῖα ἁγιολογικά* (Venise, 1886), d'après un seul manuscrit (E de Venise) : édition fautive et insuffisante. La publication de l'abbé Dvorník au contraire, est excellente et définitive ; et la tâche de l'éditeur n'était pas simple, vu la pluralité des recensions. L'auteur de cette *Vie*, d'après trois manuscrits, serait un hagiographe très connu nommé Ignace le Diacre, auteur d'une biographie de S. Nicéphore (éd. C. de Boor avec les œuvres historiques du patriarche Nicéphore, Leipzig, Teubner, 1880) et de la *Vie de S. Taraise*. M. Dvorník ne doute pas de cette attribution : je crois qu'il a raison. Quant à Grégoire le Décapolite, nous avons sur lui d'autres renseignements que ceux de la *Vie*. Ils nous sont fournis par la biographie de l'hymnographe Joseph, grâce à laquelle il est possible de faire un peu de chronologie. Ainsi, nous savons, mais point par son biographe, que S. Grégoire le Décapolite mourut le 20 Novembre 842.

M. Dvorník, s'intéresse à cette pièce hagiographique en historien des relations slavo-byzantines. P. 54, le biographe raconte que le Saint, naviguant d'Enos vers Christopolis, débarque et rencontre « dans un fleuve, des pirates slavons » (*Σκλαβίνοις λῃσταῖς*). La présence des Slaves dans ces parages est très connue.

(1) Autres mss. cités par S. G. Mercati, *Studi Bizantini*, III, p. 295. Corrections au texte, *ibid*.

Mais ce qu'il s'agit d'expliquer, c'est pourquoi Grégoire, qui va à Byzance, débarque à Enos. Ingénieusement, M. Dvorník suppose que ce qui a empêché le saint d'arriver à Constantinople c'est le siège de la capitale par l'usurpateur Thomas, en décembre 821. Il serait donc venu en Europe vers l'âge de 35 ans, en le supposant né avant 790. Peut-être aussi débarqua-t-il à Enos huit ou dix ans plus tôt (campagne du roi bulgare Krum, 810-815).

Quant au fleuve où le Saint trouve des pirates slaves, c'est probablement le Strymon. Pages 31-33, M. Dvorník a groupé tous les renseignements que nous possédons sur ces Slaves strymoniens. Il est intéressant de noter « que ces Slaves avaient repris dans la première moitié du IXe siècle leur métier de pirates dans lequel ils excellaient au VIIe ». C'est aux incursions de ces Slaves que M. Dvorník attribue la disparition d'Amphipolis. Page 35, discussion d'un autre passage : il s'agit (p. 61) de la révolte des Slaves près de Thessalonique, dont nous avons parlé plus haut. « Je crois qu'il faut penser aux Drougoubites qui habitaient vers Berrhoea.... Il est intéressant de constater que ces Slaves ne vivaient pas paisiblement pendant le IXe siècle comme on le supposait généralement. et que leur soumission était loin d'être complète ». Enfin, un passage énigmatique est judicieusement interrogé. Un protocancellaire, nommé Georges, se rend de Thessalonique à Constantinople. « Accompagné par Anastase, disciple du Saint, à qui Grégoire l'avait confié, il est arrêté à Christopolis (Cavalla) par les agents du César, et mis en prison. Délivré par les prières d'Anastase, il continue la route vers Bouleros, lieu situé entre Maximianopolis et Traianopolis ; il se trouve arrêté de nouveau par les soins du *magistros* qui accompagnait le César. Il est accusé de machinations contre le César. Il faut une nouvelle intervention du moine pour le délivrer ». Quel était ce César?... Le titre, on le sait, est très rare à Byzance. Si l'épisode se place sous l'empereur Théophile, et cela paraît évident. le César est naturellement Alexis Moselès ou Muscle, proclamé en 830, ou au début de 831. C'est une bonne fortune qu'une nouvelle miette d'histoire relative à ce grand personnage qui nous est si mal connu. On sait qu'Alexis avait épousé vers 836, Marie, fille de Théophile. Les historiens nous racontent de manières divergentes la chute d'Alexis (vers 838). Mais il est constant qu'il fut arrêté et mis en prison après une mission en Sicile (838). L'épisode de la *Vie* est naturellement antérieur à la disgrâce. Il nous révèlerait une opération militaire du César que les historiens ne nous ont pas signalée

directement. M. Dvorník croit que le César Alexis Moselès, dont le quartier général était à Christopolis-Cavalla, opérait contre les Slaves révoltés des environs de Salonique. Il y avait alors en Macédoine une fermentation dangereuse. Le khagan des Bulgares, probablement Presiam, en profitait pour étendre son pouvoir sur les Slaves Macédoniens. Telle est, sans doute, la raison de la présence du César en Thrace. Voilà pourquoi Georges, venant de Salonique, de la région contre laquelle étaient dirigées les opérations commandées par le haut fonctionnaire de l'Empire, aurait été arrêté comme suspect.

On admirera comment l'abbé Dvorník sait faire parler une vie de Saint au premier abord bien balbutiante. L'exégèse du misérable passage sur un César anonyme qui aboutit à reconstituer toute une « constellation » balkanique et à compléter l'histoire d'Alexis Moselès, ce héros fameux et si populaire qu'on le fit entrer dans la généalogie du héros national Digénis Akritas, cette exégèse, dis-je, est un chef-d'œuvre et un modèle de pénétration. Il est difficile d'imaginer, pour un historien du IXe siècle byzantino-slave, une préparation plus complète que celle de M. Dvorník dont les caractéristiques, rarement réunies, sont l'acribie et la perspicacité, le labeur méthodique et l'intuition, le flair philologique et le sens politique, et surtout l'imagination dirigée qui seule peut évoquer ces situations des années 830 à 880, qu'il faut avoir présentes à l'esprit pour comprendre quelque chose à l'histoire de Cyrille et de Méthode. On peut être sûr que le livre de l'abbé Dvorník, annoncé par de tels travaux d'approches, sera de l'histoire vraie.

H. G.

Travaux récents sur Constantin le Grand (ouvrages et articles de MM. Piganiol, Alföldi et Baynes).

André Piganiol, *L'Empereur Constantin*, Paris, Les éditions Rieder, 1932. 246 pp. in 8°. VIII pl.

J'ai naturellement lu avec intérêt et même avec émotion ce livre sur Constantin, avec lequel M. Piganiol nous a surpris et comblés. Les byzantinistes ont pour l'historien Piganiol autant d'estime et de reconnaissance que les « classiques » proprement dits. Le nouveau biographe de l'énigmatique empereur est un des esprits les plus pénétrants que compte l'érudition française ; l'un de ceux qui

ont au plus haut degré le sens des institutions. Ce dernier ouvrage n'est pas d'ailleurs de pure érudition ; il appartient à la séduisante catégorie des livres de synthèse provisoire, et c'est en partie, au meilleur sens d'un mot ambigu, une œuvre d'imagination. Je suis à la fois enchanté d'en parler, et un peu embarrassé pour en dire tout le bien que j'en pense. M. Piganiol, devançant le livre que j'ai promis moi-même et citant, avec une amicale générosité, mon mémoire, *La Conversion de Constantin*, m'a causé une joie très vive en entrant dans mes propres vues ; et je dois craindre, en le louant d'avoir vu juste, d'apprécier avec trop d'indulgence des idées qui, étant miennes, me sont chères. Cependant, comme les dites idées semblent rencontrer encore des contradicteurs (1), je commencerai par noter les points qui, grâce à l'adhésion d'une autorité, comme celle de M. Piganiol, me semblent acquis. Tout d'abord (chap. I, pp. 48 à 53) M. Piganiol adopte entièrement notre opinion au sujet de la vision de 310. Il va même un peu plus loin que nous, en y voyant une conversion au Dieu Solaire. Le texte du panégyrique ne dit rien de semblable. Le fait que Constantin se détourne de sa route pour faire une sorte de pélerinage à un temple d'Apollon, et l'expression *Apollinem tuum* (bien qu'elle soit empruntée à Virgile, comme le dit M. Alföldi), prouve que dès lors Constantin était acquis ou déjà revenu au divin protecteur de son père.

Mais je tiens à transcrire ces heureuses formules (p. 50) : « Cette histoire est celle de la seule vision authentique de Constantin. La légende de la vision de 312 n'en est qu'un réarrangement chrétien ». Toutefois, M. Piganiol a tort, je crois, de compliquer les choses (p. 51) en disant mystérieusement : « Il serait très important de savoir quels sont, au juste, les signes magiques vus par Constantin... Constantin n'oubliera jamais les emblèmes étranges du sanctuaire celtique ». Ces signes ne sont ni magiques, ni étranges, mais très banals ; ce sont tout simplement des chiffres de *Vota publica*. P. 65 et suivantes (« Le signe par lequel Constantin a vaincu »). La critique des versions chrétiennes de la vision est excellente ; et p. 68 notamment, il est clair que la statue de Constantin à Rome tenant le signe de la croix, n'a rien de chrétien. « L'Empereur tenait probablement d'une main la hampe crucifère d'un trophée ».

(1) Voyez *Byzantion* VII. p. 652, notre compte rendu de l'article de M. András Alföldi.

Je préférerais dire, pour ma part, d'un *vexillum*, puisque tous les *vexilla* étaient en forme de croix, que le mot « *vexillum* » est dans Rufin, et qu'il est gratuit de supposer qu'Eusèbe, l'Eusèbe de l'Histoire Ecclésiastique, aurait menti. Mais de nouveau M. Piganiol romance un peu en supposant que cette statue tenait dans son autre main (rien de pareil dans les textes), un autre signe magique. Nous croyons qu'il n'y a point du tout de magie là-dedans, mais une interprétation, encore plus ingénieuse que tendancieuse, d'un monument.

P. 72, M. Piganiol n'admet pas que la lettre de Cyrille à Constance, de 351, soit un argument contre l'authenticité de la *Vita Constantini*. Pourtant, de deux choses l'une : ou bien cette *Vita*, comme je le crois, n'avait pas encore vu le jour, et le silence de Cyrille sur la vision de Constantin s'explique à merveille ; ou bien elle avait paru, et Cyrille refuse d'accepter son témoignage au sujet de la dite vision. Dans les deux cas, l'autorité de la *Vita*, sur ce point comme sur tant d'autres, reçoit une cruelle atteinte ; et Eusèbe de Césarée est réfuté ou trahi par Cyrille de Jérusalem. M. Alföldi, dans son article analysé d'autre part, me cite une monnaie de Vetranio, usurpateur, en 350, avec la légende : « *hoc signo victor eris* ». Cette légende prouverait qu'on connaissait alors, donc avant la lettre de Cyrille, le récit de la *Vita* : et ce serait même l'unique témoignage de l'existence de ce texte avant le règne de Théodose. Mais M. Alföldi oublie que l'expression « par ce signe... » est chez Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique* (livre IX). Il figure dans l'inscription de la fameuse statue. Et c'est même, d'après nous, un des éléments du complexe et luxuriant récit de la *Vita Constantini*, où l'on trouve combinés : *a*) un songe (comme dans Lactance) ; *b*) une vision en plein jour (comme dans le panégyrique païen) ; *c*) la fabrication du *Labarum* (lequel *Labarum* est sûrement postérieur à 312) ; *d*) la fomule *in hoc signo*, empruntée à la dédicace de la statue où elle avait un sens naturel, « obvie », nullement chrétien. Le récit de la *Vita*, c'est une véritable synthèse, défiant toute chronologie, de toute l'expérience religieuse de Constantin. Et on ne nous ôtera pas de l'idée que tout cela est postérieur à Constance, d'époque théodosienne, des années où Constance, qui avait passé pendant une génération pour le premier Empereur vraiment chrétien, devient impossible à cause de son arianisme, ce qui oblige en quelque sorte les chrétiens à lui substituer son père, Constantin. Nous aurons peut-être bientôt là-dessus l'avis de M. Bidez.

P. 75 et suivantes (la vision de Licinius) nous lisons : « Licinius a été presqu'aussi favorisé que Constantin ». J'ai écrit, après Voltaire, qu'il l'avait été davantage. En tout cas, sa visitation par un ange et sa prière qui lui donna la victoire au Campus Serenus, sont attestées par Lactance, infiniment mieux à tous les points de vue que la soi-disant vision de Constantin. M. Piganiol admet, comme nous l'avons montré, que la prière se retrouve en grec, avec quelques variantes, dans la *Vita* - - attribuée à Constantin. Mais il ne se résigne pas à croire à un « démarquage » ; il imagine ceci (p. 77) : « Peut-être ces observations nous suggèreront-elles une solution de l'énigme. La prière révélée à Licinius a été probablement composée sous les yeux des deux Empereurs, et même avec leur collaboration, à Milan, entre la défaite de Maxence et la défaite de Maximin. Elle exprime en quelque manière le credo impérial à cette date. Elle a été utilisée par Licinius au cours de la guerre de Thrace.... Constantin, qui se sentait peut-être à l'égard de cette élucubration une âme de père, ne l'a point laissée perdre et l'a enseignée aussi à sa cour ». Ici, je constate que M. Piganiol a, en faveur de Constantin, un préjugé qui est un résidu de la légende. Au fond, il croit toujours à l'édit de Milan, et il me reproche « de supprimer, non l'édit de Milan, mais les conférences de Milan ». Je ne les ai pas supprimées du tout. Mais je crois que le but principal de cette entrevue fut, non point d'accorder aux chrétiens d'occident la liberté (ils en jouissaient depuis longtemps), mais, ce qui était plus urgent, d'établir un *modus vivendi* entre les deux Empereurs. Constantin devait craindre Licinius auquel, par sa rapide victoire sur Maxence, il avait enlevé cette Italie à laquelle l'Auguste de Sirmium avait longtemps prétendu. Les conférences et les noces de Milan eurent pour but de détourner son ambition vers l'Orient. Personne ne maintient plus l'existence de l'édit de Milan, en tant que cet édit serait identique à celui que Licinius va bientôt proclamer à Nicomédie. L'argument décisif est dû à E. Caspar, *Geschichte des Papsttums*, erster Band, p. 581. En 314, en Afrique, le statut des chrétiens repose uniquement sur l'édit de tolérance de 311. En effet, dans un procès, à Carthage, le 15 Février 314, le proconsul Aelianus dit : « Les empereurs Constantin et Licinius daignent marquer leur sympathie aux chrétiens, à condition que ceux-ci respectent la discipline » (*ita... ut disciplinam corrumpi nolint*). Comme l'a montré Caspar, c'est une citation textuelle, non du prétendu édit de Milan, mais de l'édit

de 311 : « *denuo sint Christiani....ita ut ne quid contra disciplinam agant* ». M. Stein, *Byzantinische Zeitschrift*, 1932 p. 117, reconnaît la chose, mais en induit que cet édit n'a pu être promulgué en occident qu'après la chute de Maxence dont la législation, (même les mesures pro-chrétiennes), avait été annulée par la *rescissio actorum* du « tyran ». Je pense qu'il faut donner raison à Stein comme à Caspar — et par-dessus le marché à Eusèbe lequel, dans son *Histoire Ecclésiastique*, nous dit que Constantin et Licinius publièrent, en faveur des chrétiens, « une loi très parfaite ». Seulement, cette loi très parfaite n'est pas l'Édit de Nicomédie : Seeck, Caspar, et tant d'autres ont raison là-dessus. On s'étonnait à juste titre qu'Eusèbe eût omis de nous donner la « loi très parfaite » soit dans son *Histoire* soit dans la *Vita Constantini* ; il eût fallu conserver à tout prix un document qui était le grand titre de gloire de Constantin. Eusèbe savait, aussi bien que Lactance, que l'édit de Nicomédie était de Licinius seul : et c'est tellement vrai qu'il l'a purement et simplement supprimé dans sa dernière édition. A présent, tout est clair : si Eusèbe ni personne n'a reproduit le texte de la « loi très parfaite », c'est que c'était tout simplement l'édit de Sardique de 311, signé d'ailleurs de Constantin et de Licinius comme de Galère. Je me suis étendu longuement sur ce point parce que j'espère que les efforts de plusieurs chercheurs viennent d'aboutir ici à une solution très parfaite (pour parler comme Eusèbe). Ce n'est pas encore la solution de M. Piganiol (p. 96), qui n'a pas connu le raisonnement, cité plus haut, d'Erich Caspar. Il n'empêche que jusqu'à présent nous avons pu suivre M. Piganiol en ne marquant que de très légères différences avec sa conception.

Au surplus, l'auteur ne pense pas comme nous sur le caractère même de la politique de Constantin. Nous avons montré celui-ci se réservant longtemps en sage politique, païen fort tiède, réformiste laïc, ennemi des sacrifices, comme les philosophes de l'école de Porphyre, tendant à un monothéisme sans cérémonies, respectant un statu quo favorable aux chrétiens, en Gaule, depuis Constance, en Italie et en Afrique depuis Maxence, mais ménageant aussi le culte païen dont il resta grand-prêtre. Ses initiatives personnelles, avons-nous dit, furent longtemps bien moins révolutionnaires que celles de Maxence en révolte ouverte contre les Empereurs persécuteurs, que celles de Licinius, auteur moral, pour des raisons po-

litiques, de l'édit de 311 (1), et qui a à son actif la grande mise en scène chrétienne ou christianisante du *Campus Serenus*.

Si l'on veut savoir de quels yeux les chrétiens d'occident, en 314, voyaient Constantin, il suffit de lire la requête des donatistes d'Afrique qui devait aboutir au Concile d'Arles. Cette pétition fut remise au proconsul Anulinus. En voici le texte : « Nous te prions, ô excellent Empereur Constantin, parce que tu es d'une race juste et que ton père, parmi les empereurs persécuteurs, n'a point persécuté, que donc la Gaule est restée indemne de ce crime, nous prions que ta clémence nous donne des juges gaulois » (Optat de Milève, I, chap. 22). Les demandeurs donatistes ne désiraient qu'un chose : flatter Constantin...

Or, après la bataille du Pont Milvius, le seul titre de gloire chrétien de Constantin qu'ils trouvent à invoquer, c'est la filiation de l'empereur. L'humanité de Constance, voilà ce que, à la fin de 312 ou à la fin de 313, les chrétiens d'Afrique louent dans le vainqueur de Maxence, Maxence qui, je l'ai montré après Batiffol, en même temps que Groag et Pinchcrle, avait rendu la liberté à l'Église d'Afrique comme à l'Église de Rome. Voilà ce qu'était Constantin à l'époque du prétendu Édit de Milan, au point de vue chrétien ; ce que les Allemands appellent : « ein unbeschriebenes Blatt ».

Je tâcherai de faire prochainement l'histoire de sa politique chrétienne, tardive et outrageusement anti-datée par la légende. Il me semble qu'elle s'explique complètement par sa concurrence avec Licinius. La chronologie, on le verra, est décisive ; la législation prochrétienne, la liquidation de la persécution antidonatiste en Afrique, les signes chrétiens sur les émissions de Siscia, sorte de propagande métallique destinée à l'Orient, tout cela c'est la préparation morale au grand conflit, la mobilisation des âmes chrétiennes pour la conquête de l'Asie. M. Piganiol a vu cela en gros, mais il n'en fait pas, loin de là, le leit-motiv de sa seconde partie. Et sa conclusion nous présente un Constantin fort différent du

(1) Je tiens beaucoup à ma démonstration sur ce point essentiel. Ici, M. Piganiol ne s'est pas prononcé ; ou plutôt, il suit encore l'opinion commune, minimise Licinius, déclare qu'on ne sait rien de lui,alors que ses avances aux chrétiens, en 311 et 313, bien plus hardies que celles de Constantin, sont clairement fonction de sa politique générale, comme d'ailleurs son revirement antichrétien.

nôtre, ce qui importe peu, mais aussi fort différent du vrai ; d'autres que nous le penseront, car ici M. Piganiol, d'ordinaire modéré, prudent, juste de ton, va, comme on dit vulgairement, « un peu fort » : « Cet homme, dont les contemporains sont unanimes à blâmer le désir de gloire et l'orgueil, nous apparaît au contraire modeste et humble, lorsqu'il s'agit de politique religieuse. Il a consulté très simplement les experts qui s'offraient à lui fournir la plus exacte définition du divin ; il a mis au premier rang de ses préoccupations ses devoirs d'homme et d'Empereur envers le Maître du monde. Ne lui attribuons ni des calculs machiavéliques, ni des extases. Il s'est imaginé naïvement que les vérités métaphysiques étaient du même ordre que les vérités terrestres, également accessibles, également ordonnatrices de nos actes. Constantin n'était ni un mystique ni un fourbe, mais un homme sincère qui cherchait le vrai au seuil d'un siècle obscur où la raison humaine vacillait, — un pauvre homme qui tâtonnait ».

Nous savons gré à M. Piganiol de ne prêter à Constantin ni extases ni mysticisme. Il lui donne, en revanche, un peu trop de naïveté. Constantin a d'emblée tendu vers le rétablissement de l'unité impériale : il y a des textes précis là-dessus. Il a poursuivi cette politique, non pas en « pauvre homme qui tâtonne », mais en homme fort, riche de volonté et de tempérament, et qui va droit son chemin, sans craindre de trébucher dans le sang. Bien entendu, comme tous les vrais politiques, il a évité de brûler les étapes... Aussi longtemps que son but prochain fut de se consolider dans sa Gaule, de se légitimer aux yeux de la tétrarchie qu'il ménagea, il n'a pas l'air de « chercher » beaucoup du côté du christianisme : il est de la religion de l'immense majorité de ses sujets. Mais, dès que maître de tout l'occident il n'a plus affaire avec l'Église de Gaule seule, insignifiante et atone d'après l'expression de Camille Jullian, mais avec les chrétiens d'Espagne beaucoup plus actifs (Hosius) et surtout avec la turbulente Église d'Afrique, évidemment il a, il doit avoir, une politique chrétienne ; il tenait à conserver l'Afrique dont les révoltes avaient tant gêné Maxence. Et l'agitation donatiste était un problème qui pour toute espèce de raisons réclamait tous ses soins. Enfin, quand il est en conflit avec Licinius pour la possession de l'Illyricum (314), et surtout lorsqu'à partir de 319 la guerre d'Orient s'annonce inéluctable, il mise résolument sur le christianisme pour précipiter la désaffection des sujets de son beau-frère. Maître du monde entier en 324, il est

malgré lui jeté dans la controverse arienne ; et, malgré qu'il en ait, il lui faut étudier le dogme. Constantin, souverain pontife du paganisme, n'aimait pas les sacrifices et redoutait la « superstition » dangereuse pour le gouvernement. Il n'a pas plus de goût pour les querelles théologiques des chrétiens. Le « pauvre homme qui cherche » n'a-t-il pas qualifié (quel blasphème !) de vaine recherche (*ματαία ζήτησις*) la question des rapports entre le Père et le Fils? Il s'est efforcé pourtant de pacifier l'Église : il le devait et tout autre eût fait à sa place « l'évêque du dehors ».

Je me suis laissé entraîner à discuter avec M. Piganiol. J'espère que dans cette discussion, par cette discussion même, j'ai assez montré en quelle estime je tiens son beau livre dont les idées me paraissent aux trois quarts justes, et qui marque, d'emblée, un immense progrès dans la question constantinienne.

La bibliographie, placée à la fin, est judicieusement choisie. Les planches sont excellentes et instructives. Ce qui est dit à propos de la pl. II, 1, de l'arc de Malborghetto est fort intéressant. J'ai fait ailleurs les réserves nécessaires sur l'article de M. Alföldi résumé un peu hâtivement à la page 238.

H. G.

ANDREAS ALFÖLDI, *The helmet of Constantine with the Christian Monogram*. Extrait de « *The Journal of Roman Studies* », 1932, pages 9 à 23. 3 pl.

M. André Alföldi, dans cet article, semble avoir voulu réfuter notre « théorie » (qui d'après nous est simplement l'évidence, au sens français comme au sens anglais du mot). Je ne sais si le génial historien de la fin de la domination romaine en Pannonie, l'excellent épigraphiste et numismate, l'archéologue exercé qu'est M. Alföldi, a bien étudié la question constantinienne. Il est clair, dans tous les cas, qu'il reste attaché plus que je ne le voudrais à la version traditionnelle des faits. Il croit, dit-il, que la *Vita Constantini* d'Eusèbe (I, 28-30), si romancée qu'elle soit, contient « a definite kernel of history ». Telle est aussi mon opinion. Et ce noyau historique, ou plutôt officiel, je crois l'avoir découvert. La seule vision

de Constantin qui ait été longtemps officielle (longtemps veut dire pendant toute sa vie, puisque la *Vita*, même pour les partisans de son authenticité absolue, n'a vu le jour qu'après la mort de l'Empereur) c'est la vision païenne, apollinienne de 310 (*Paneg. lat.* VI, 21, 3-5, p.217 de l'éd. W. Baehrens). Depuis que nous l'avons signalée tout le monde était tombé d'accord qu'en effet le récit officiel du panégyrique est le prototype, l'archétype si l'on veut, de la vision chrétienne. Celle-ci apparaît bien timidement sous la forme modeste d'un songe (qu'Eusèbe ignore en son *Histoire ecclésiastique*, comme d'ailleurs toute espèce de vision), dans le *De mortibus persecutorum* (3 ou 4 ans après 312, 5 ou 6 ans après la vision païenne).

Je suis surpris de voir que M. Alföldi s'efforce d'atténuer précisément la valeur de notre rapprochement. Son argumentation est d'ailleurs difficile à saisir ; elle est distribuée, si l'on peut dire, partie dans la note 6 de la p. 9, partie dans la texte de la p. 10. Dans la note M. Alföldi, après avoir reproduit le latin du panégyriste : *Vidisti enim credo, Constantine, Apollinem tuum comitante Victoria coronas tibi laureas offerentem, quae tricenum singulae ferunt omen annorum* ajoute : « But the bestowal of *Vota* - wreaths on the Emperor by divinities, is a typical part of the symbolism of the decennalian celebrations ». Je ne comprends pas ce « *but* ». Naturellement ce miracle officiel n'est pas d'une invention bien transcendante pour qui connaît la pratique des *Vota*. Mais enfin, il y a tout de même l'apparition personnelle de deux divinités à Constantin, une sorte de confirmation, de matérialisation du symbolisme des monnaies.

Cette explication du texte du panégyrique est celle que j'avais donnée en m'aidant, d'ailleurs, des précieuses indications de M. Alföldi lui-même.

Dans le texte de la page 10, M. Alföldi conteste assez longuement que l'inscription du chrisme sur le bouclier, rapportée par Lactance à propos de la bataille de 312, « ait aucun rapport avec les *vota* ». Il affirme qu'on ne gravait ou ne peignait aucun emblème sur les boucliers ordinaires et qu'on n'y faisait jamais figurer le signe des *Vota*. Cependant, j'ai cité des monnaies où la Victoire est représentée inscrivant le chiffre des *Vota* sur un bouclier. Voici la réponse que me fait M. Alföldi ; elle est assez faible, on en conviendra, il en conviendra lui-même étant fort galant homme : « the shield, on which the *Vota* - numbers are set on the coins, has nothing to do with the army : it belongs to Victory, who her-

self inscribes it ». Si la Victoire marque ainsi son bouclier, c'est évidemment parce que les soldats en faisaient autant.

Et c'est M. Alföldi lui-même qui m'apporte une foule d'exemples de l'inscription du chrisme sur les boucliers, dans des textes et des monuments du IVe au VIe siècle. Bref, je ne comprends pas en quoi consiste en réalité, ma divergence d'avec lui. Que des soldats chrétiens de l'armée romaine, au lieu des simples X, signes des *Vota* que leurs camarades païens peignaient sur les boucliers, aient préféré arborer le X barré, cela suffit pour justifier le passage de Lactance. Et d'ailleurs le X simple pouvait être déjà très naturellement interprété comme l'initiale du nom du Christ. M. Alföldi déclare que le chiffre des *Vota* sur le bouclier de la Victoire n'est pas entouré d'une *laurea*. Peu importe, car nous avons des centaines d'exemples du chrisme dans une *laurea* ; celui du *Labarum* est dans une couronne d'après Eusèbe et la *laurea* entoure les signes vus par Constantin païen en 310. Il me semble que la conclusion s'impose. C'est celle que j'ai tirée, et que tout le monde paraît avoir acceptée, je m'excuse de le répéter.

M. Alföldi veut ensuite prouver que Constantin a adopté le chrisme dès l'année de la prétendue vision chrétienne. Le chrisme, on le sait, apparaît sur le casque de l'Empereur dans une série de monnaies frappées à Siscia « immédiatement après 317 ». C'est à cette date, en effet, que Constantin se prononce de plus en plus nettement pour le christianisme, en vue du règlement de compte final avec Licinius. Mais personne n'avait aperçu le symbole chrétien sur des monnaies antérieures à cette date. M. Alföldi annonce une découverte à laquelle il attribue une importance décisive. D'après lui, l'émission d'après 317 a un modèle de 312-313. Ce sont des pièces de Trèves (reproduites, pl. IV). Constantin est casqué. Mais le monogramme?... il n'y est pas. « The clear and full expression of the monogram was almost impossible here because of the minute scale of the helmet ». Le raisonnement de M. Alföldi paraît être celui-ci : l'apparition de ce casque vautune profession de christianisme puisque, en 317, le même casque portera le signe céleste. Ici encore, le savant hongrois se réfute lui-même, et de la manière la plus éloquente. Il est vrai que Constantin inaugure, vers 310, un casque extraordinaire, orné d'or, resplendissant de gemmes, empenné. Ce casque, en 310, est décrit par le panégyriste païen (Paneg. VII, 2, p. 224, ed. W. Baehrens) : « *Galeam auro gemmisque radiantem et pennis pulchrae alitis eminen-*

tem ». Ce casque, il l'avait reçu de Fausta comme un « *sponsale munus* ». Ce couvre-chef oriental, on le voit, remonte nettement à la période païenne de l'Empereur, qui le porta à la bataille du 28 octobre 312 : « *Fulget nobilis galea et corusca luce gemmarum divinum verticem monstrat* ». (Paneg. de Nazaire, 29, p. 178, ed. Baehrens). Il est donc tout naturel que Constantin soit orné du dit casque sur des monnaies frappées à Trèves en 312-313. Mais c'est une étrange pétition de principe que de parler comme fait M. Alföldi d'un « helmet of the monogram-bearing type » (1). C'est le casque qui plus tard sera signé du chrisme, soit. Mais, en attendant, c'est le casque sans monogramme...

L'évolution est parallèle à celle qui, de la vision païenne de 310, fera finalement une vision chrétienne. Le casque merveilleux, magique si l'on veut, nouveau en tous cas, de 310, deviendra après 310 un casque chrétien. J'ai montré dans un article que publie la nouvelle revue belge, *L'Antiquité Classique*, t. I (1932), que l'histoire du *Labarum* est analogue. En 312 ou 313, la statue triomphale de Rome montre l'Empereur tenant à la main un étendard extraordinaire, en forme de croix... comme tous les *vexilla*, ni plus ni moins. Cet étendard deviendra le *Labarum* proprement dit lorsqu'on le surmontera du chrisme.

Comme tous les articles de M Alföldi, celui-ci est d'un puissant intérêt. Il m'a apporté personnellement des arguments nouveaux en faveur d'une thèse à laquelle je souhaite que notre savant collègue se rallie bientôt avec éclat. H. G.

NORMAN H. BAYNES F. B. A., *Constantine the Great and the Christian Church* (= The Raleigh lecture on history founded by Sir Charles C. Wakefield, Bart, on the occasion on the Raleigh tercentenary 29 October 1918. — British Academy 1929). From the proceedings of the British Academy. Volume XV. London : Humphrey Milford Amen House, E.C. 107 pp.

La conférence de M. Baynes a été lue le 12 Mars 1930, il y a plus

(1) M. Alföldi fait remarquer que souvent dans la série chrétienne de Siscia, il y a des étoiles au lieu du monogramme. Cela prouve-t-il le moins du monde qu'en 312 le monogramme soit présent bien qu'invisible ?....

de deux ans et demi ; elle n'occupe d'ailleurs que les pages 1 à 30 de cette brochure. Le reste consiste en une immense bibliographie constantinienne, sous la forme de 78 notes très étendues. Pages 103 à 104, un addendum daté de juillet 1931 mentionne quelques publications récentes ; et cette très utile brochure se termine par un index. Résumons d'abord la Conférence au moyen de citations empruntées à l'auteur lui-même. (Je ne mettrai pas partout des guillemets). Constantin le Grand est une de ces personnalités éminentes qui résistent à la rationalisation et qui demeurent inattendues et embarrassantes. Constantin ne s'explique que par Constantin, non par son époque. Constantin est un bloc erratique qui a détourné le courant de l'histoire humaine. Il intéresse l'historien parce qu'il n'est pas un produit du passé et qu'à lui tout seul il a déterminé l'avenir. Une idée simple, une formule ne peut épuiser la richesse de la personnalité de Constantin. Burckhardt était de parti-pris et commettait une pétition de principe en le présentant comme un politicien libre-penseur. Seeck minimise, en les qualifiant de banalités, de lieux-communs de l'époque, les idées de Constantin. Concernant l'influence de la religion sur la destinée des empereurs, Schwartz systématise et exagère lui aussi quand il croit découvrir dans la résolution de Constantin d'exploiter dans son propre intérêt l'organisation de l'Église, la clé de tout son règne. M. Baynes, ayant de l'influence personnelle de Constantin et de la puissance de ses convictions la haute idée qu'on a vue, estime qu'il faut commencer par étudier sa pensée, sa pensée pure, non dans ses actes mais dans ses écrits. Mais les écrits de Constantin sont-ils tous authentiques?.. Parmi ceux qui nous sont conservés, n'y a-t-il pas des faux?.. N'y a-t-il pas surtout des pièces officielles mises sous le nom de l'Empereur, mais d'une forme qui n'est pas de lui, et d'un fond... plein de choses auxquelles il n'a jamais pensé? « My own view, which naturally you will not expect me to justify here, is that all the documents ascribed to Constantine in our sources are genuine, save only for a doubt in respect of the sermon addressed *To the Assembly of the Saints* ».

Mais M. Baynes accepte tout le reste, lettres du dossier donatiste, documents d'Eusèbe... Suit une biographie de Constantin : fuite du prince-otage, il succède à Constance, il adore les dieux de la tétrarchie, Jupiter et Hercule, mais se rapproche d'Hercule, en particulier après son mariage avec Fausta, fille de Maximien. Maximien-Hercule conspire et meurt ; conséquence religieuse : Con-

stantin se détourne du culte d'Hercule et découvre qu'il descend de Claude le Gothique, ce qui entraîne le triomphe d'Apollon, ou plutôt du dieu solaire. Le Soleil devient la divinité protectrice des seconds Flaviens. Mais Constantin, pas plus que son père Constance, ne persécute les chrétiens. 311 : Galère capitule et implore les prières de ses victimes ; il meurt, Licinius lui succède. Maxence, fils de Maximien, rompt avec Constantin après la mort de son père. Récit de la guerre de 312, tout à fait traditionnel, je veux dire dans le style de la fable convenue. M. Baynes semble croire à la « croisade ». Il compare la bataille du Pont Milvius à celle du Frigidus (ce qui n'est pas un argument). Le récit de la vision fait par Constantin à Eusèbe n'a pas de valeur historique, *but it is at least ben trovato*. Libre à Franchi de' Cavalieri, à Şesan, et à Knöpfler d'affirmer le miracle ; à Schörs, à Seeck et à Burckhardt de nier l'intervention directe de Dieu. Songe de Constantin (Lactance) ; Maxence, qui s'était fié aux livres Sybillins est vaincu ; le Dieu des chrétiens avait tenu parole ; inscription de l'arc de triomphe ; Constantin, proclamé *Senior Augustus*, ordonne à Maximin d'arrêter la persécution. Il écrit à Anulinus, proconsul d'Afrique, de restituer aux églises toutes les propriétés qui avaient appartenu aux catholiques (fin de 312). Il condamne déjà le schisme donatiste. Au début de 313, il exempte le clergé catholique des *munera civilia*. Son langage annonce plus qu'une simple tolérance : un grand respect pour la religion chrétienne (j'ajoute : rien d'étonnant ; par la conquête de l'Afrique, l'état de Constantin est devenu du coup une « puissance chrétienne », comme on dit de la France et de l'Angleterre que ce sont des « puissances musulmanes »).

Février 313 : Licinius rencontre Constantin à Milan et épouse sa sœur. M. Baynes croit-il à l'édit de Milan? « The Edict of Milan may be a fiction, but the fact for wich the term stood remains untouched ». Licinius quitte Milan pour porter aux chrétiens d'Orient le message de tolérance, de reconnaissance et de restitution conçu par son collègue le *Senior Augustus* ; c'est M. Baynes qui le dit. Mais en réalité, Licinius quitta Milan parce que Maximin, qui se méfiait justement de son rival de 311, avait envahi ses états ; et Licinius qui était, en 311, présent au lit de mort de Galère, qui a inspiré l'édit de tolérance de Sardique, n'avait peut-être pas besoin que Constantin lui dictât les proclamations qui allaient le faire accueillir en libérateur par les chrétiens d'Asie Mineure.

M. Baynes n'explique pas d'ailleurs pourquoi Constantin laissa son beau-frère se débrouiller tout seul avec Maximin.

Constantin et les donatistes : l'Empereur est très irrité contre les schismatiques. Jugement du Pape, à Rome, en faveur des catholiques. Concile d'Arles. Lettre de l'Empereur à Elaphius : ton très catholique. Lettre aux évêques assemblées à Arles ; blâme aux donatistes auxquels l'Empereur reproche de s'être détournés de la lumière glorieuse de la foi catholique et d'avoir osé en appeler à lui, l'Empereur, comme font les païens dans leurs procès : c'est une trahison que de rejeter le jugement du ciel pour demander des sentences à l'Empereur. (M. Baynes croit donc cette lettre authentique ; il croit que Constantin qualifie les non-chrétiens de « *gentes* », de païens, au sens biblique du terme, en 314, et se sent blessé parce qu'on en appelle à sa justice. Cette pièce est bien inquiétante).

Automne de 314 : première guerre avec Licinius. Retour de Constantin à Rome le 21 Juillet 315. Suite de la querelle donatiste. Constantin convoque Cécilien à sa cour (Octobre, Milan).

On propose d'interner en Italie Cécilien et Donatus, tandis qu'on nommerait un nouvel évêque de Carthage. Echec de ce plan, les adversaires s'enfuient, Constantin envoie en Afrique des lettres menaçantes et annonce son arrivée. Mais en novembre 316 il décide en faveur de Cécilien, et la persécution des schismatiques commence ; quatre ans après, il reconnaît que la violence a échoué, rappelle les exilés donatistes, abandonne à la secte ses églises, et console les catholiques en leur expliquant quels mérites ils gagnent en souffrant les injures des ennemis de leur foi ! (Pourquoi cette reculade ? Personne ne donne d'explication, pas plus M. Baynes que les autres. C'est que nous sommes en 320-321. Les relations entre Constantin et Licinius sont détestables et l'Empereur d'Occident craint d'aborder le grand conflit en laissant derrière lui une Afrique en révolution. Il a préféré, dans cette occurrence, la sécurité au « catholicisme »[1]. Dernière guerre entre Constantin et Licinius : M. Baynes choisit la date de 323, mais depuis lors la vieille controverse a été tranchée définitivement par M. Stein : c'est 324.

Au surplus je suis tout à fait d'accord avec M. Baynes qui a seulement le tort de ne pas dire que cette « guerre de religion » est la seconde, la première ayant été celle de Licinius lui-même contre Maximin en 313.

Les deux édits de Constantin après la bataille de Chrysopolis :

ils sont authentiques, dit M. Baynes ; et cela paraît certain. Constantin brode sur le thème du *De mortibus persecutorum*. Cette fois, il est parfaitement dans son rôle. Constantin prie Dieu, le Dieu Saint, le Seigneur de l'univers. C'est le thème de la prière de Licinius en 313. Mais la liberté de conscience des païens est protégée. Il le fallait, car ceux-ci pouvaient être inquiets, et Constantin, désormais Empereur unique, voulait être l'« Empereur de tous ». Mais il trouve l'Église d'Orient divisée. La querelle arienne est pire que le donatisme africain. Lettre à Alexandre et à Arius. Ce document, lui aussi, est évidemment authentique : le mépris du souverain à l'égard de l'objet du litige est la meilleure garantie de cette authenticité ; et ceux qui rejettent cette épître la rejettent par un scrupule d'orthodoxie. Concile de Nicée : l'intervention personnelle de Constantin assure l'unité. Constantin triomphe. Il triomphera encore bien plus lorsqu'il obtient la « conversion » d'Arius qu'il prie l'Église d'Alexandrie de réintégrer. Mais Alexandre, puis Athanase, résistent. Constantin se démène : il menace Athanase, il invective Arius qui menace de retourner à son vomissement ; le voici qui fait de la théologie, et qui défend la substance unique. 335 : concile de Tyr ; convocation des évêques, lettre de Constantin sur l'unité ; Athanase se rend à Tyr, mais, devant l'hostilité des évêques du parti eusèbien, il s'enfuit à Constantinople et réussit à attendrir l'Empereur qui plaide en sa faveur comme il avait plaidé en la faveur d'Arius. Les évêques de Tyr sont appelés à la cour ; Athanase exaspère Constantin par son attitude obstinée : il est banni. Lorsque Constantin meurt en 337, l'« unité » n'est pas rétablie : Athanase est toujours exilé. Dans les dernières pages de sa conférence, M. Baynes essaie de sauver deux documents suspects : la lettre aux hérétiques et la lettre au roi de Perse Sapor : « A remarkable letter, an improbable letter : already the reader feels himself in the atmosphere of the Middle Ages. But is it an impossible letter» ? La défense de M. Baynes est fort habile et ces pages sont peut-être les meilleures de son mémoire. Il m'a à peu près convaincu ; son argument le plus fort est celui-ci : « it must never be forgotten that when the Persian king betrayed his trust and attacked the Christian Armenians, it was to Constantine that the Armenians appealed, it was Constantine's intervention wich restored the Christian kingdom of Armenia ». Constantin, ayant protégé les chrétiens de l'Empire, il est tout à fait naturel qu'il fasse de cette politique un « article » d'exportation, et qu'il se pose en défenseur des

sujets chrétiens du Roi des rois. En démontrant, ou à peu près, l'authenticité de ce manifeste, M. Baynes a ajouté un trait important au portrait de l'Empereur : vraiment ceci est « tout à fait dans sa ligne ».

Mais le livre de M. Baynes doit sa valeur durable à ses copieuses notes bibliographiques. Je les consulte presque tous les jours et je n'ai pas fini d'y faire de précieuses découvertes. Il y a là je ne sais combien de petites dissertations admirablement conduites. Nous allons en citer quelques unes. Sur la *Vita Constantini*, note 5, p. 31. Portraits modernes de l'Empereur, et théories diverses sur son œuvre : pp. 33 à 40. Il est parfaitement exact que la science russe, à laquelle Byzance doit tant, n'a rien fait pour Constantin. Sans doute, le préjugé orthodoxe était-il trop fort dans la sainte Russie. Les pages les plus faibles du grand Bolotov sont celles qu'il a consacrées à notre sujet. Son érudition et sa critique ordinaires y sont à chaque instant en défaut.

Les documents de la *Vita Constantini* : note 18, la plus importante de toutes, 10 pages d'un texte serré (pp. 40 à 50). Nouvel examen de la *Vita* elle-même, p. 42. Réfutation de Pasquali ; elle me paraît juste ; les arguments de Pasquali dans l'*Hermès*, 45 (1910) pp. 369-386 ne sont pas, en effet, décisifs en faveur des remaniements auxquels je crois fermement pour d'autres raisons. Discussion des thèses de MM. Maurice et Martroye, grands ennemis de la *Vita Constantini*, et qui croient à un faussaire arien. Ici, M. Baynes triomphe aisément ; mais, à notre avis, c'est M. Martroye qui a raison au sujet de la prétendue persécution du paganisme par Constantin. Une discussion approfondie nous entraînerait trop loin et serait déplacée ici. Pp. 50 à 56 : bibliographie raisonnée de l'*Oratio ad Sanctos*. Pp. 75 et suivantes, le dossier du donatisme. La thèse de l'authenticité absolue et littérale de toutes les pièces constantiniennes me paraît indéfendable. Mais à quoi bon continuer? Nous ne pourrions épuiser dans un compte rendu, eût-il les dimensions triples de celui-ci, l'incroyable richesse de cette documentation. Le Constantin de M. Baynes est un plan-guide à peu près parfait de la question constantinienne. Quant à la thèse même de l'auteur, elle est exactement l'opposé de la nôtre. Je crois pour ma part à un Constantin inspiré par le « Zeitgeist » et je ferais mienne sans difficulté les paroles de M. Delle Selve citées page 30 : « *Un uomo politico perspicace e resolulo, che sentisse e capisse altresi i*

bisogni e le tendenze religiose del suo tempo, non poteva fare diversamente da quanto fece Costantino ».

Henri GRÉGOIRE.

La répression du Paganisme.

F. MARTROYE, *La répression de la magie et le culte des Gentils au IVe siècle*, extrait de la *Revue Historique de droit français et étranger*, 4e sér., t. IX, pp. 669-701.

Ce mémoire de 33 pages est l'une des plus importantes contributions de ces dernières années à la connaissance de la politique anti-païenne des empereurs du IVe siècle. Rien de plus problématique, on le sait, que l'interprétation de nombre de constitutions impériales figurant au *Code Théodosien* sous le titre *De paganis, sacrificiis et templis*. Il n'y a guère de doute sur le sens et l'intention des derniers édits, postérieurs à 395 : ils proscrivent entièrement le paganisme agonisant. Mais que veulent exactement Constantin, Constance, Valentinien, Gratien, Théodose? Il y a une vue simpliste des choses. Et M. Martroye montre d'une manière piquante qu'elle fut propagée à la fois, ou plutôt successivement, par les auteurs chrétiens et par les auteurs anti-chrétiens. On loua généralement jusqu'au XVIIIe siècle, et l'école de Gibbon blâma tout aussi généralement, la persécution des païens succédant à la persécution des chrétiens. Ici cependant il faudrait distinguer. Gibbon, qui décidément avait beaucoup plus de sens historique que les gibboniens, parle encore des « sages délais de Constantin ». Mais aujourd'hui, comme aux temps où se formait la légende de Constantin, on attribue, sur la foi de la *Vita Constantini*, au père de Constance, une loi prohibant les sacrifices en général ! M. Martroye est un des rares savants qui ont eu le courage de répéter « que la *Vita Constantini* est un ouvrage remanié dans un but tendancieux après la mort d'Eusèbe ». Il a mille fois raison de n'employer ce texte qu'avec une infinie méfiance. L'explication de ce passage de la *Vita*, et aussi de la constitution de Constance disant : « quiconque, contrairement à la loi du divin prince, notre père... aura eu l'audace de célébrer des sacrifices... », l'explication, dis-je, est fort simple, et M. Martroye nous la donne : « Il y eut, il est vrai, une loi de Constantin qui interdisait des sacrifices : une constitution

de Constance la rappelle et la confirme, mais cette loi n'est autre que la loi sur l'Haruspicine dont nous avons le texte (voyez *Code Théodosien*, IX-XVI-1 et 2 et *Code Théodosien* XVI, x, 1, p. 897). Ce dernier texte permet et même enjoint aux haruspices de faire enquête sur les coups de foudre atteignant le palais et les autres édifices publics ; car à cette date (320-321) Constantin se préparait à la guerre contre Licinius et les présages, interprétés par l'art fulgural, l'intéressaient vivement. Mais il réitère formellement (*specialiter*) l'interdiction des sacrifices domestiques, à huit clos, prohibés dès l'année précédente. « Les sacrifices interdits » dit justement M. Martroye, « étaient donc uniquement ceux auxquels donnait lieu la divination illicite et la magie dont de tout temps le gouvernement impérial s'était efforcé de refréner les dangereuses superstitions. La mesure prescrite par Constantin n'était pas une innovation. Elle lui était dictée par une tradition qui remontait à Auguste et à Tibère » (1).

La grosse question, on le sait, est de savoir exactement quel était le statut des païens sous l'empire de la législation de Constance. Les textes du *Code*, XVI, x, 2 (de 341) et XVI, x, 4 (354), XIII x, 6 (356) paraissent formels. Quoi de plus absolu, de plus draconien que l'édit de 341 : *Cesset superstitio* ; *sacrificiorum aboleatur insania*? Parmi les exégètes de ce texte, il y a trois écoles. Les uns considèrent l'édit comme faux ou interpolé. Les autres le prennent au pied de la lettre, estiment que Constance a réellement voulu abolir d'un coup le paganisme. D'autres critiques enfin, sans mettre en doute l'authenticité de l'édit, s'attachent à préciser le sens du mot « superstition ». Plus tard, ce nom est appliqué aux survivances païennes. Mais en 341, il ne peut être question, quoi qu'en ait pensé Godefroy, d'entendre par là « le culte des idoles ». « Aucune décision n'avait encore déclassé le culte païen de son antique caractère de religion romaine, et l'Empereur Constance portait le titre de *Pontifex Maximus*, comme l'avait porté ses prédécesseurs païens, comme Constantin converti avait continué à le porter. Force est de conclure que la première loi de Constance est, comme il l'affirme, une simple confirmation de la loi de son père et n'a trait qu'aux sacrifices célébrés en conséquence de consultations d'haruspices

(1) Démonstration faite déjà en 1915 dans le *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*.

et de *mathematici* (c'est-à-dire de devins et de magiciens) ». Le raisonnement de M. Martroye est inattaquable : la loi de Constance doit être interprétée au moyen de la loi de Constantin qu'elle vise et qui en limite et précise le sens. Solution strictement philologique, solution de bon sens. C'est probablement pour cela qu'on ne la trouve presque nulle part. M. Martroye s'est privé, pour achever d'établir sa thèse, d'un texte épigraphique décisif, celui d'Hispellum, où l'Empereur, tout en permettant aux Ombriens de lui élever un temple et d'y célébrer le culte de la *gens Flavia*, interdit la *contagiosa superstitio* ! Est-ce clair ? La *superstitio*, pour les empereurs des années 30 et 40 du IVe siècle, ne peut être le culte païen officiel, mais la *folie des sacrifices*, c'est-à-dire l'abus des sacrifices à des fins magiques pour découvrir, par exemple, le successeur de l'Empereur règnant. Libanus dira dans son *Pro Templis* qu'il faut toujours citer (parag. VI et VII) : « Constantin ne changea absolument rien au culte légal ; la pauvreté régnait, il est vrai, dans les temples, mais on pouvait y voir s'accomplir toutes les cérémonies du culte ».

Mais si la loi de 341 ne fait que confirmer la législation de Constantin contre l'haruspicine, il est probable que douze ans plus tard (353), l'Empereur s'achemine réellement vers une interdiction généralisée des sacrifices eux-mêmes. Il défend les sacrifices nocturnes qui, dit-il, avaient été permis par l'usurpateur Magnence. (*Code Théodosien*, XVI, x, 5). Les sacrifices nocturnes, par définition, étaient des sacrifices secrets, inquiétants pour le pouvoir, « superstitieux ». Magnence, qui d'ailleurs n'était pas aussi païen qu'on l'a dit, et qui pour attirer à lui les partisans de la foi nouvelle, étale un chrisme énorme sur ses monnaies (1) avait, pour amadouer les païens ou les superstitieux, atténué la rigueur de la loi de 341. Mais l'usurpateur vaincu, ces concessions sont retirées ; l'édit de 354 ferme les temples et interdit, sous peine de mort, les sacrifices « même diurnes ». Enfin, il est impossible de douter du sens de la constitution de 356 (*Codex Théodosien*, XVI, x, 6). Relisons encore Libanius, que M. Martroye ne cite pas ici : « Son fils (Constance, fils de Constantin) obéit à ses conseillers en beaucoup de vilaines choses et interdit notamment les sacrifices ». Libanius n'a aucune

(1) Que disent de cette propagande « métallique » d'un usurpateur considéré généralement comme un restaurateur du paganisme, ceux qui tirent, des symboles chrétiens des émissions constantiniennes, des indications sur les convictions intimes de l'Empereur ?

raison d'exagérer la sévérité des empereurs à l'égard de son propre culte. Ce n'est qu'à regret qu'il signale les interdictions. « Et cependant il dit en propres termes que « Constance a supprimé tous les sacrifices ». M. Martroye ne peut se résoudre à le croire. Il estime que même les derniers édits n'interdisent que les rites magiques. Et voici ses arguments : « Une distinction s'impose. La prohibition des sacrifices privés ne touchait guère l'antique religion romaine. A proprement parler, elle ne les connaissait pas, puisque des sacrifices sollicités par les fidèles ne pouvaient être accomplis que par les prêtres en vertu d'un décret des pontifes. Quant aux sacrifices publics, au nom du peuple et du Sénat, ils continuaient à se célébrer avec le concours des magistrats ». Exemple : le fameux sacrifice à Castor et Pollux célébré en 359 par le préfet de la ville de Rome pour apaiser la tempête qui empêchait l'arrivée du blé d'Afrique. Second argument : après la réaction de Julien et le règne de Jovien, Valentinien proclame le libre exercice de tous les cultes, et tient parole, dit M. Martroye : « Exclusive de toute ingérence du pouvoir impérial en matière religieuse, sa politique ne pouvait s'accommoder de lois de persécution. Si celles de Constance avaient interdit le culte des Gentils, il les eût abrogées ou les eût fait tomber en désuétude. Il les a, au contraire, renouvelées et complétées ». Pour la troisième fois, citons Libanius : « Les sacrifices durèrent encore un temps (Jovien et Valens), mais des événements extraordinaires étant survenus, il y eut interdiction de la part des deux frères (Valentinien et Valens), exception faite pour l'encens ». Effectivement, une loi de Valens (370? 373?) interdit tous les sacrifices, publics ou clandestins, diurnes ou nocturnes, (*si qui publice aut privatim in die noctuque*... etc.). Il y a un texte « *contra* », que cite M. Martroye : c'est la constitution IX, XXI, 9 de 371, laquelle autorise l'haruspicine : « Nous ne blâmons pas l'haruspicine, mais nous défendons de l'exercer de façon coupable ». Que conclure de tout cela? M. Martroye, fidèle à son système, estime que jusqu'à Valentinien, le culte païen et même les sacrifices publics sont tolérés. Pour ma part, je suis Libanius, autorité sûre en cette matière ; bien entendu, je ne crois pas que les lois sévères de Constance aient été généralement appliquées. Le sacrifice de 359 fut imposé au préfet de la ville par l'émeute ; le récit des événements montre que cette cérémonie était devenue exceptionnelle. Valentinien a pu à la fois se vanter de sa tolérance et en même temps maintenir une législation contre les sacrifices assez élastique. Le sens du mot « *superstitio* », dès

cette époque, devait être sujet à controverse. L'ambiguïté sans doute voulue des édits est fort bien illustrée par les doutes qui se firent jour sous Valentinien sur la légalité même de l'haruspicine. La réalité n'est pas simple, on le voit ; mais elle n'est pas sans analogies. La religion orthodoxe est-elle, dans la Russie des Soviets, tolérée ou persécutée ? L'un et l'autre. Sans doute. M. Martroye me semble un peu trop optimiste en ce qui concerne la situation des païens depuis le milieu du IVe siècle. Le mieux sera de s'en tenir à Libanius qui ne cite pas de textes de loi, mais qui caractérise fort bien l'état de fait sous les divers empereurs.

Après la mort de Valentinien, Gratien fait un pas décisif : il prive le culte païen des subventions de l'État. Du moins, c'est ce qu'on répète depuis Tillemont, lequel cite Honorius, loi du 3 août 415. Honorius déclare se conformer à une constitution de Gratien. Mais Honorius ne reproduit nulle part cette constitution. Il n'est donc pas assuré qu'il y ait eu alors une véritable confiscation ou un retrait de subsides. Pp. 683 à 688, on lira une discussion serrée de cette question. M. Martroye essaie de reconstituer le contenu de l'édit de Gratien. Il en trouve le prototype dans une constitution de Valentinien (X, 1, 8, 364) : « l'universalité des lieux ou des biens-fonds qui sont actuellement dans le domaine des temples et dont divers princes avaient auparavant disposé par vente ou donation révoquées ensuite, est, par notre présente décision, incorporée au patrimoine qui est notre patrimoine privé ». Les biens des temples vendus par Constantin, par Constance, leur furent restitués par Julien. Après sa mort, Valentinien les confisque, sans que le parti païen s'en offusque, vu la tolérance de cet Empereur. Si Gratien, en maintenant la même mesure, causa plus d'émoi, c'est qu'on connaissait son esprit hostile à l'ancienne religion ; c'est qu'à la suppression de certains privilèges dont nous ne connaissons pas la nature, s'ajouta l'éclat de l'autel de la Victoire. Notons cependant à l'appui de la tradition que S. Ambroise dit clairement « qu'on a cessé de payer un traitement aux prêtres païens ».

Pp. 689 à 701, M. Martroye en vient à Théodose le Grand. Tout le monde sera d'accord avec lui, d'autant plus qu'ici il fait usage du texte de Libanius. Jusqu'au *Pro Templis*, c'est-à-dire, jusqu'en 387 ou 388, le paganisme n'est pas proscrit. Seuls les sacrifices sanglants paraissent interdits. Libanius : « Il nous faut moins pleurer ce dont nous avons été privés, que nous féliciter de tes concessions. Tu n'as fait ni fermer les temples, ni interdire leur accès, tu n'as banni des

temples ni le feu ni l'encens, ni les autres offrandes de parfums ». La condamnation générale du culte des Gentils (8 novembre 392) marque la fin de la tolérance. La raison de cet édit de proscription est nettement politique. L'usurpateur Eugène (392-394) s'appuyait sur les païens : « ce fut à Rome, pendant deux ans, une furieuse réaction païenne. Magiciens et devins multipliaient les sacrifices et par l'inspection des entrailles des victimes prédisaient à Eugène victoires et puissance ». M. Martroye estime toutefois que cet édit ne fut pas appliqué en Occident, et déduit de Zosime (IV, 59) qu'en 394 encore « le fisc était grevé de dépenses qui se faisaient pour le culte et les victimes ». Ce texte de Zosime, parlant d'un voyage à Rome qui n'a jamais eu lieu, est sans autorité.

La conclusion de M. Martroye, c'est que même le grand Théodose, malgré ses sévérités contre toute espèce de manifestations païennes (tout lieu où a fumé l'encens est dévolu au fisc), n'enjoint à personne de ne plus professer la croyance aux dieux, ne proscrit que les actes privés de dévotion païenne. La proscription complète des croyances païennes, d'après l'auteur, ne date légalement que du règne des successeurs de Théodose. Telle est la thèse de M. Martroye, très différente de la fable convenue, et qui met justement l'accent sur le point de la magie ; en frappant celle-ci, on atteignait directement le paganisme, tout en ayant l'air de renouveler d'anciennes ordonnances. Chemin faisant, nous avons formulé des réserves qui, croyons-nous, sont propres à nuancer un peu la théorie que nous estimons vraie dans l'ensemble.

H. G.

Un captif arabe à la cour de l'Empereur Alexandre.

A. A. Vasiliev, *Harun-ibn-Yahya and his description of Constantinople.* Extrait du *Seminarium Kondakovianum,* V, 1932, pp. 149-163.

G. Ostrogorsky. *Zum Reisebericht des Harun-ibn-Jahja,* Extrait de la même revue, V, 1932, pp. 251-257.

L'orientaliste hollandais J. de Goeje a publié en 1892, dans le 7e volume de la *Bibliotheca Geographorum Arabicorum,* d'après un manuscrit du British Museum, une partie de l'ouvrage intitulé

Livre des choses précieuses par le géographe arabe Ibn-Rostah (début du xe siècle). Ibn-Rostah rapporte une description de voyage, fort curieuse, d'un de ses compatriotes, Harun-ibn-Yahya. Ce personnage est un prisonnier de guerre qui nous raconte comment, capturé par les Byzantins à Ascalon, il a été conduit par mer à Attalia, en Pamphylie, et de là, par la voie de terre, à Constantinople. Son séjour forcé dans la capitale fut assez prolongé. De Constantinople, il se rendit à Thessalonique chez les Slaves, à Venise, puis à Rome qu'il décrit comme il avait décrit Constantinople. Il n'alla pas plus loin. Mais il nous dit brièvement comment on se rend chez le roi des Bourguignons (Burdjan) et des Francs jusqu'à la grande cité sur le rivage de la mer d'Occident, Bartiniya (Britannia). M. Vasiliev a rendu aux byzantinistes le plus grand service en leur donnant une traduction anglaise de la *Description de Constantinople*, d'après l'édition de de Goeje et les papiers laissés par le baron Rozen, qui avait préparé une édition et une traduction russe du texte arabe. Il faut noter que J. Marquart avait déjà publié en 1903 une version allemande de ce document ; d'ailleurs M. Vasiliev énumère complètement les savants qui, directement ou indirectement, s'étaient servis de Yahya (p. 153). Nous devons ajouter que le dit Yahya a été cité parfois sous le nom de Ibn-Dastah (faute de lecture pour Ibn-Rostah). Les notes de Vasiliev sont précises et copieuses. Elles n'éclaircissent pas tout. Il reste sans doute des découvertes à faire dans les quelques pages, bourrées de choses curieuses, de ce carnet d'un prisonnier. P. 156, description détaillée d'une grande église qui est certainement la Nea de Basile Ier, inaugurée le 1er mai 881. P. 157, un passage très piquant. Le jour de Noël, lorsque l'Empereur a quitté l'église, il se rend sous ce portique où il y a une table de bois, une table d'ivoire et une table d'or. L'Empereur s'assied à la table d'or. Il se fait amener les prisonniers musulmans qui s'asseyent aux autres tables... Sur ces tables, il y a beaucoup de plats chauds et froids. Alors le héros impérial fait une proclamation et dit : « Je jure par la tête de l'Empereur que sur ces plats il n'y a pas de porc du tout ». Et alors ces mets sont passés aux hôtes sur de grands plats d'or et d'argent. Après un passage fort intéressant sur l'orgue, vient la procession de l'Empereur à la Grande Église, « *wich is for the common people* ». Notons l'emploi du mot *ghulam* pour désigner notamment dix mille « Turcs et Khorasaniens » revêtus de cuirasses, tenant des lances et des boucliers dorés. Il n'est donc pas étonnant que

dans Digénis Akritas le mot *Γουλάμιοι* soit employé pour désigner une troupe d'élite, ni que le même terme, sous les formes *algulant, agulan, agolan*, ait fait une telle fortune en Occident. P. 159, la petite boîte d'or contenant un peu de terre ne serait-elle pas l'*ἀκακία*? Les prisonnier arabes, on vient de le voir, semblent avoir été très bien traités lors de cette procession triomphale. Tout ce qu'on leur demande, c'est, introduits dans la Grande Église, d'admirer « toute cette magnificence et toute cette puissance » et de s'écrier par trois fois : « Que Dieu prolonge la vie de l'Empereur pendant beaucoup d'années ». Voici une histoire de chevaux bien caractéristique de ce « siècle de la cavalerie ». On comprendra mieux après l'avoir lue, l'anecdote du patriarche Théophylacte quittant Sainte-Sophie pour assister à « l'accouchement d'une jument favorite » : « Derrière l'Empereur on mène trois chevaux gris portant des selles d'or ornées de perles et de rubis et des housses de brocart rehaussées de la même manière. L'Empereur ne les monte pas. *On les introduit dans l'église* où des brides (ou des freins) sont suspendues. Si le cheval prend la bride (ou le mors) dans sa bouche, le peuple s'écrie : « Nous avons remporté la victoire dans le pays d'Islam ». Parfois le cheval approche, flaire la bride, recule, et ne touche plus à la bride. On dit que ces chevaux descendent du cheval qui appartenait à Avasthath (c'est-à-dire le magicien Anastase d'Antioche, voy. Vasiliev, p. 163). Cette curieuse *hippomancie* nous rappelle aussi le rôle des chevaux prophétiques des chansons populaires grecques et slaves, et spécialement de ceux des poèmes akritiques. Le prisonnier arabe, en fin connaisseur, loue le dressage parfait des chevaux byzantins. « Ils sont fort bien dressés, ils ne bougent pas et personne ne les tient lorsque les officiers mettent pied à terre. On n'a qu'à leur dire « sta » et ils demeurent en place... etc. » Yahya, comme d'autres écrivains populaires, attribue cette sagesse des chevaux à l'influence des trois coursiers de bronze qui sont à la porte du palais impérial, et aux enchantements d'Apollonius qui a inventé ces talismans pour empêcher les vrais chevaux de hennir.

M. Ostrogorsky ajoute à l'article de M. Vasiliev de très précieuses observations. Il a identifié « les douze nobles patriciens portant des vêtements brodés d'or ». Il s'agit évidemment des « magistres et des proconsuls portant les douze lôroi brodés d'or du Livre des Cérémonies » (1, 1, p. 24). Le plus difficile problème est celui qui est posé par ces mots, p. 159 : « *then before the Emperor comes a man*

called Al-Ruhum who makes the people be silent and says : Be silent ». Le fonctionnaire qui commande le silence doit être un « silentiaire », dit Vasiliev ; M. Ostrogorsky pense au Protopraepositus ; Vasiliev à l'Éparque. M. Stein croit reconnaître dans le mot énigmatique « Ruhum » le génitif *Ῥώμης* qui suit le titre d'Éparque. Mais il est difficile d'imaginer que le préfet de la ville fût chargé d'une telle fonction. M. Ostrogorsky suggère qu'il s'agit du Rector, ou Rector domus, tandis que l'Éparque serait le personnage nommé Al-Vizir. Pour notre part, nous croyons que Al-Ruhum ne peut être autre chose que l'*ἔπαρχος Ῥώμης*. Yahya aura simplement fait une erreur et confondu deux grands personnages.

Mais l'important est de dater la relation de Yahya. M. Vasiliev l'a essayé. Il relève naturellement le passage sur les Slaves : « ils sont chrétiens ; ils ont adopté le christianisme au temps du roi B-sus. Jusqu'aujourd'hui, ils gardent la foi chrétienne ». Le nom B-sus est peut-être Boris comme on l'a souvent dit ; mais plusieurs savants prétendent qu'il ne s'agit nullement de Boris ni des Bulgares, mais des Serbes ou des Narentans, et que B-sus est Basile Ier (867-886). C'est l'avis de Vasiliev : nous aurions ici un *terminus post quem*. Autre *terminus post quem* : en 955, l'Empereur Lothaire donne la Provence, c'est-à-dire la Bourgogne, à son fils cadet Charles. Et en 879 le comte de Provence Boson fonde le *regnum provinciae seu Burgundiae*. 3°) Sept rois en Bretagne : c'est l'Heptarchie unifiée par Egebert, roi de Wessex, en 827. 4°) A Rome, certaine cérémonie dans l'église des apôtres Pierre et Paul s'accomplit depuis 900 ans (900 doit être un chiffre rond, dit Vasiliev qui propose d'ailleurs de corriger en 800) ? 5°) La Nea de Basile, après 881. Ostrogorsky a fait un pas de plus. Il part du fait que dans la relation de Yahya, il n'y a qu'un Empereur et pas d'impératrice. Or, comme M. Ostrogorsky le démontre avec une érudition admirable, à aucun moment sous Basile Ier ni sous Léon VI cet « isolement » ne s'est présenté. En effet, Léon, après la mort de la première Zoé, proclama Augusta sa fille Anna, « parce qu'il était impossible sans Augusta d'accomplir les cérémonies conformément aux rites ». Et d'ailleurs, jamais Léon n'a cessé d'être « doublé » par son frère Alexandre. Les deux frères se détestaient ; mais nous voyons par Philothée qu'Alexandre ne manquait à aucune fête (excellente note à la p. 253 contre ceux qui croient à une sorte de « suspension » d'Alexandrie). Conclusions d'Ostrogorsky : « B-sus » = Basile, mais la phrase prouve qu'il était mort depuis assez longtemps. Au moment

de la relation, les Bulgares et les Grecs sont en guerre ; or ils ont été en paix de 864 à 894, et de 896 environ jusqu'à la fin du règne de Léon. Mais ce qui est décisif, c'est l'Empereur unique. Il ne peut s'agir que d'Alexandre (912-913). Je laisse de côté toutes les circonstances accessoires pour m'en tenir à ce résultat : « Es gibt also nur einen Zeitabschnitt, zu welchem die Schilderungen Haruns passen : die Regierungszeit Alexanders. Ich möchte daher die These aufstellen, dass Harun-ibn-Jahja unter der Herrschaft Alexanders in Konstantinopel geweilt hat. Damit wäre die Reise Haruns sehr genau datiert, denn bekanntlich regierte Alexander knapp ein Jahr, vom 11. Mai 912 bis zum 6. Juni 913. Wir können annehmen, dass Harun im Sommer des J. 912 in die byzantinische Gefangenschaft geraten war, dass er den Winter 912-913 in Konstantinopel verbracht hat und im Frühjahr 913 über Thessalonich und Venedig nach Rom weitergereist ist ».

Je suis heureux de pouvoir, non seulement accepter, mais confirmer, à peu de chose près, cet important résultat, et du même coup apporter une adhésion motivée à l'excellente méthode de M. Ostrogorsky, la même qu'il a employée, avec M. Stein, dans le grand article *Die Krönungsordnungen*, dans *Byzantion*, VII, 185-233. Voici mon « recoupement » : le prisonnier Yahya a été capturé à Ascalon par la flotte byzantine. Ni Vasiliev ni Ostrogorsky ne se sont demandés à quelle époque les Byzantins pouvaient se permettre des opérations aussi audacieuses. En fait, ce détail fournit une date sûre L'amiral Himerios, vers la fin du règne de Léon, prend avec sa grande Armada l'île de Chypre comme base navale, et de là il opère contre la côte de Syrie, au point d'occuper Laodicée et d'autres ports (été de 910, d'après Vasiliev). De telles captures ont été encore possibles jusqu'à l'automne de 911 (1). Mais à cette date le fameux renégat Damien châtie les Chypriotes et emmène un grand nombre d'entre eux en esclavage. Himérios abandonne définitivement la Méditerranée orientale et se fait battre à Samos (octobre 911). Dans ces conditions, Yahya a dû arriver à Constantinople vers la fin du règne de Léon, et il est tout naturel que la procession à laquelle il a assisté se place déjà sous Alexandre. Je note en passant que l'expédition d'Himerios permet

(1) Pas plus tard : c'est pourquoi nous ne croyons pas que Yahya ait été fait prisonnier en 912, comme le dit Ostrogorsky.

de dater d'une manière absolument sûre les *Tactica* de Léon le Sage. Lorsque l'Empereur écrit : « Nous envoyons la flotte vers Chypre pour empêcher la concentration des Arabes contre nous » (1), il fait certainement allusion au grand effort naval de la fin de son règne. M. Stein avait donc raison d'admettre un certain intervalle de temps entre le Clétorologe de Philothée et la publication des *Tactica* (2). D'autre part la razzia de Damien à Chypre est bien celle dont se plaignent, presque dans les mêmes termes, l'auteur de la Vie de Saint Demetrianos et le patriarche Nicolas le Mystique (MIGNE, *P.G.*, t.111, p.36) dans une lettre mal datée par Gay (3), et qui est sûrement des années 913-16 (4), à l'émir de Crète. Le voyage de Yahya de Constantinople à Rome par Thessalonique et la côte Adriatique s'explique de la sorte. Alexandre avait brutalement renvoyé les ambassadeurs de Siméon et les Bulgares se préparaient à envahir l'Empire. Décidément l'Empereur Alexandre, qui sans doute mérite, par ses mœurs détestables, le mépris et l'oubli en lesquels il est tombé, a depuis peu un « regain d'intérêt ». Nous publiions, l'an dernier, une monnaie d'argent unique où il est nommé seul. Voici qu'un voyageur arabe nous le montre dans son éphémère splendeur. C'est le moment de rappeler qu'il figure dans l'un des chants historiques les plus authentiquement byzantins (5), dont voici la traduction (texte en note, graphie simplifiée) :

(1) MIGNE, *P.G.*, t. 107, p. 1072 : *Καὶ νῦν δὲ... δέον τοῖς πλωΐμοις στρατηγοῖς σὺν τῷ ναυτικῷ στόλῳ τὴν Κύπρον καταλαβόντας πρὸ τοῦ συναφθῆναι τὰς βαρβαρικὰς ναῦς...* Je vois que VASILIEV faisait déjà le rapprochement.

(2) Cf. DÖLGER, *Beiträge zur Gesch. der byz. Finanzverw.*, p. 68, note 7.

(3) *Mélanges Diehl*, I, p. 100.

(4) MIGNE, *P. G.*, t. 111 p. 29-32. Cf. *Vita Demetriani*, publiée par nous-même, dans *Byzantinische Zeitschrift*, XVI (1907), p. 211-212. J'avais dès lors identifié la razzia dont les ouailles de S. Demetrianos furent victimes, avec l'expédition punitive de Damianos - Dimnanah (opinion acceptée et confirmée par les Bollandistes, qui ont repris la *Vita* dans les *Acta Novembris*, t. III). L'hagiographe proteste que les *Βαβυλώνιοι* ont envahi l'île contre tout droit, *οὐ φόρων παράβασιν ἐγκαλεῖν ἐχόντων*. C'est exactement ce que plaide Nicolas le Mystique : l'île de Chypre était en paix avec les Sarrasins *et leur payait tribut*. Ce rapprochement — belle confirmation de l'historicité de la *Vita Demetriani* — est fait ici pour la première fois. — La flotte d'Himérios opéra sur la côte de Syrie quelque temps encore après les massacres de Chypre.

(5) *Σακελλαρίου Κυπριακά Γ'* σ. 8-11 = KYRIAKIDES, *Ὁ Διγενής* p. 51 : *Ὁ βασιλιὰς Ἀλεξάνδρος Ἀλεξανδροπολίτης*

Or donc l'Empereur Alexandre Alexandropolite
Célébra une petite fête et une grande fête.
Il célébra l'une à Saint Georges et l'autre à Saint Mamas.
Il invita tous les seigneurs, toute la hiérarchie,
Offrit à tous un grand festin ; chacun s'installe et mange.
Et l'Empereur prend la parole et leur tient ce discours :
« *Qui donc veut s'en aller là-bas, auprès du grand Sultan,*
« *Afin de porter cette lettre, d'apporter la réponse*
» *Et de combattre en juste guerre, de gagner de la gloire?* »
Or, là bas Théophylactos s'irrite et se courrouce,
Frappe d'un coup de pied la table, et sur ses pieds se dresse ;
« *C'est toujours de moi que tu parles, à moi que tu t'adresses !*
» *Amenez-moi mon noir cheval qui brise les rochers*
» *Et qui met en pièces les fers et boit au fleuve Euphrate* ».

Ce tragoudi, ou du moins l'original d'où il dérive me paraît sûrement daté. Les fêtes impériales, l'invitation des archontes, rappellent le *Livre des Cérémonies*. Il est question constamment à la fin du IXe et au commencement du Xe siècle du palais de Saint-Mamas où fut tué Michel, où naquit Léon, où se trouvait le cirque fameux si cher à Michel III. De grandes courses avaient célébré à Saint Mamas la naissance de Léon VI. L'appel à un héros qui devait faire fonction d'ambassadeur nous fait souvenir des fréquentes et dangereuses ambassades d'un Léon Choerosphaktès. Enfin Théophylacte est probablement le sauveur de Basile Ier, le père du futur Empereur Romain Lécapène. Ce morceau épique

ἔκαμεν μιὰν γιορτὴν μικρὴν καὶ μιὰν γιορτὴν μεγάλην,
ἔκαμεν μίαν τ' ἅη Γεωργιοῦ καὶ μίαν τᾶη Μάμα.
ἐκάλεσεν τοὺς ἄρχοντες κι ὅλο τ' ἀρχοντολόϊν,
τραπέζιν ἔν τοὺς ἔβαλε κ' ἐκάτσασι νὰ φάσι.
Κι ἀπολοᾶται ὁ βασιλιὰς, τοῦτον τὸν λόγον λέει.
« *Ποιὸς πάει πέρα στὸ Περόν (?) στὸ μέγα Σουλτανίκιν,*
νὰ πάρῃ τοῦτο τὸ χαρτίν. νὰ φέρῃ ἀντιχάρτιν,
νὰ κάμῃ δίκαιον πόλεμον, νὰ ξακουστῇ στὸν κόσμον ; »
Καὶ κεῖ χαμαὶ Θεοφύλακτος ἀγριώθη κ' ἐθυμιώθη,
κλωτσιὰν τῆς τάβλας ἔδωκεν, στὰ πόδια του εὑρέθη.
« *Οὔλα γιὰ μένα τὰ λαλεῖς, οὔλα γιὰ μὲ τὰ λέεις,*
καὶ φέρτε μου τὸν μαῦρον μου, τὸν πετροκαταλύτην,
ποῦ καταλύει τὰ σίδερα καὶ πίνει τὸν 'Αφρίτην» κτλ.

J'étudie avec plus de développement cette intéressante cantilène dans un article des *Mélanges Iorga*, intitulé *L'âge héroïque de Byzance*. Déjà Sathas en avait vu l'importance : LEGRAND - SATHAS, *Les Exploits de Digénis Akritas*, p. CXV, note.

avait passé presque inaperçu, probablement parce que Alexandre ne nous apparaît que comme l'ombre de son frère Léon. Mais, avec son nom glorieux inspiré sans doute par le roman du fameux Macédonien, il a dû, au moins quelque temps, frapper l'imagination populaire. La cantilène, comme la relation de l'Arabe Yahya, gardent un reflet de cette gloire au bref éclat.

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE.

La perception d'intérêts dans la législation byzantine

Grégoire CASSIMATIS, Docteur en Droit, Avocat à la Cour d'Athènes, Ancien élève de l'École pratique des Hautes-Études, *Les Intérêts dans la Législation de Justinien et dans le Droit byzantin.* In-8 de 132 pp., Paris, Sirey, 1931.

Ce livre est consacré au développement d'une thèse que je crois pouvoir résumer ainsi :

L'œuvre législative de Justinien pousse ses racines dans deux sols également gras et fertiles, à savoir le terrain romain et le terrain chrétien. Sur certains problèmes, la conciliation du point de vue romain et du point de vue chrétien était malaisée. Le régime des dettes d'intérêts offre un pareil contraste, puisque, à l'encontre du droit classique romain, la morale chrétienne réprouve la perception d'intérêts. Justinien, sans aller jusqu'à supprimer la force obligatoire des conventions d'intérêts, a pourtant subi l'influence des idées chrétiennes hostiles à la perception d'intérêts, et pour satisfaire aux aspirations de sa conscience chrétienne il a usé d'un expédient puisé aux traditions romaines. Pour entraver une trop libre perception d'intérêts, il a persisté à appliquer aux dettes d'intérêts une distinction romaine surannée, qu'il ne songe plus à utiliser dans d'autres domaines : la distinction entre les *negotia stricti iuris* et les *negotia bonae fidei* Après Justinien, la réprobation chrétienne de toute perception d'intérêts eut un écho plus direct dans la législation : l'*Eclogue* (du début du VIIIe s.) ne parle pas des intérêts, mais le *Prochiron* (de la 2e moitié du IXe s.) les interdit. Pourtant ces réactions furent passagères ; avec les Basiliques (de la fin du IXe s.), la tradition romaine, telle qu'elle avait été recueillie par Justinien, reprend vigueur, et dès lors le

régime des dettes d'intérêts ne change plus jusqu'à la chute de l'empire byzantin. Et notre auteur de s'écrier en conclusion : voilà un exemple émouvant de la force colossale de l'esprit de tradition, qui persiste à utiliser les moules formalistes et désuets de lois positives momifiées.

La leçon de choses que notre auteur nous offre est assurément présentée avec habileté. Mais est-elle concluante?

Que Justinien ait utilisé, pour tracer le régime juridique des dettes d'intérêts, la distinction devenue surannée des *negotia stricti iuris* et des *negotia bonae fidei*, c'est possible. Mais est-il bien certain que l'application de cette distinction ait pu constituer, dans le droit de Justinien, une entrave réelle à la perception d'intérêts? Notre auteur découvre une entrave sérieuse notamment dans la nécessité de revêtir de la forme de la stipulation les conventions d'intérêts. Mais cette forme était-elle vraiment encore une entrave au temps de Justinien si, à cette époque, suivant la démonstration qui en a été faite par Riccobono, le régime de la *stipulatio* est devenu fort semblable au régime des contrats consensuels? Notre auteur ne touche pas à ce dernier problème, et il passe d'ailleurs très brièvement sur la portée exacte, en droit classique, de la distinction des *negotia stricti iuris* et des *negotia bonae fidei*. Au sujet des problèmes du droit classique, auxquels il touche, notre auteur se montre peut-être trop fidèle aux traditions ; car on remarque avec quelque surprise que si, dans le relevé bibliographique en tête du volume, il mentionne des publications récentes, pourtant il semble préférer, au cours de l'exposé, se référer à des ouvrages anciens tels que ceux de Savigny et même de Maynz qui est cité avec prédilection.

A nos yeux, il est douteux que Justinien ait trouvé, dans l'utilisation d'une distinction due au vieux droit classique romain, un moyen efficace de satisfaire aux aspirations chrétiennes hostiles à la perception d'intérêts. Le problème de l'attitude à prendre par le législateur au regard des dettes d'intérêts n'a pas la simplicité que lui prête notre auteur. Cette attitude n'est pas commandée seulement par des impératifs moraux ; elle est déterminée aussi et surtout par des impératifs d'ordre économique et social. L'hostilité à la perception d'intérêts s'est manifestée bien avant le triomphe des idées chrétiennes. Avec Gustav Billeter (*Geschichte des Zinsfusses*, 1898, pp. 135 ss.) et Charles Appleton (*Nouvelle Revue historique de Droit*, 1919, pp. 528 ss.), qui ont été suivis par bien

d'autres, il est permis de croire à l'existence, en 342 av. J.-C., d'une *lex Genucia* qui tenta déjà d'abolir les intérêts. Cette tentative est restée pratiquement vaine, comme toutes les tentatives semblables d'interdire les intérêts, que l'on rencontre, dans le droit juif, dans le Coran, dans le droit canonique. Toutes ont été provoquées par des conjonctures graves d'ordre économique, auxquelles les aspirations morales et religieuses, païennes, juives, islamiques ou chrétiennes ont prêté un appui également insuffisant.

Si Justinien s'est montré moins intransigeant que Nicéphore et les auteurs du Prochiron, sur le problème des intérêts, est-ce parce qu'il restait plus imbu des traditions romaines? Et si les Basiliques marquent un retour au système de Justinien, est-ce bien un indice de la force colossale conservée par de vieilles traditions romaines, même surannées? Tout ceci ressemble singulièrement à de l'histoire romancée La vérité n'est-elle pas que les fluctuations de la législation hostile à la perception d'intérêts sont dues à de violentes convulsions économiques ou sociales (à des crises, comme nous disons aujourd'hui), au milieu desquelles les aspirations morales et religieuses ne conservent qu'une influence secondaire?

Est-ce à dire que la thèse présentée par M. Cassimatis n'ouvre point au lecteur quelques aperçus suggestifs? Il serait injuste de le croire ; car ce livre fait penser à un de ces excellents croquis qui préludent à un beau tableau de maître. Notre auteur est parfaitement qualifié pour reprendre ses recherches et les pousser plus loin. On aimerait notamment le voir entamer avant tout une étude exacte et complète de ce qu'il faut entendre par intérêts ou *usurae*. Au début du livre, il se borne à renvoyer aux pages du Manuel de Dernburg-Sokolowski, consacrées aux dettes d'intérêts. Sans doute cette référence est judicieusement choisie, mais elle est manifestement insuffisante pour l'étude approfondie d'une notion aussi délicate que celle des *usurae*. Chacun sait combien il est malaisé de préciser cette notion, de même que celle des *fructus* : deux notions très voisines, mais qu'il faut pourtant se garder de confondre, puisque Ulpien (D. 22, 1, 34) proclame que *usurae vicem fructuum obtinent et merito non debent a fructibus separari*, et que d'autre part Pomponius (D. 5 , 16, 121) affirme que *usura pecuniae, quam percipimus, in fructu non est*. En se référant au Manuel de Dernburg-Sokolowski, notre auteur aurait pu se souvenir que ce même Sokolowski, dans son premier volume de *Die Philosophie im Privatrecht* (1902), avait développé des considérations extrêmement in-

structives sur la notion juridique du *fructus*. Il aurait pu les prendre pour modèle et tenter de projeter semblablement un peu plus de lumière sur la notion juridique des *usurae*.

Faut-il relever, dans la bibliographie placée en tête du livre, quelques oublis fâcheux? L'auteur, qui attache avec raison une importance primordiale aux répercussions des règles de procédure sur les problèmes qu'il envisage, semble ignorer le dernier ouvrage d'ensemble sur la procédure civile romaine, publié par le maître Léopold Wenger, sans parler de l'excellent aperçu historique du regretté Emilio Costa.

Bref, j'exprimerai ma pensée avec une sincérité brutale que l'auteur excusera, parce qu'il sait que c'est à nos amis seulement que nous devons la vérité, fût-elle déplaisante ; et je dirai que à mon sens, le livre de M. Cassimatis est un essai intéressant, qui gagnerait à être soumis à révision, mais qu'il serait fâcheux de voir abandonner par son auteur.

Bruxelles. Georges Cornil.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

A. A. Vasiliev. *Histoire de l'Empire Byzantin*, traduit (*sic*) du russe par P. Brodin et A. Bourguina ; préface de M. Ch. Diehl, membre de l'Institut. Paris, éd. A. Picard, 1932, 2 vol. de IX-499 et 482 pp. gd. in-8°, XXX planches hors texte, VII cartes.

En tête de notre memento nous devons placer, *honoris causa*, l'édition française de la grande histoire de Vasiliev que la maison Picard vient de nous envoyer. Nos lecteurs savent ce que nous pensons de ce livre sous sa forme anglaise comme sous sa forme russe. L'ouvrage qu'on nous offre aujourd'hui marque un grand progrès sur l'édition anglaise, comme celle-ci était en progrès sur les Leçons d'histoire byzantine parues jadis en russe. Ce n'est pas, nous dit l'auteur, une simple traduction de l'original anglais. En effet, le titre porte : traduit du russe ; ce qui suppose que l'auteur a remanié le texte russe qui a servi de base à l'édition de Madison, d'ailleurs tirée à petit nombre et déjà épuisée. Sous sa forme actuelle, le livre, comme le dit M. Ch. Diehl dans sa préface, « représente à la date de 1931, l'état exact et la bibliographie complète de nos connaissances sur l'histoire de Byzance. » Il n'y a qu'une toute petite réserve à faire : les progrès de la recherche ont été tels dans ces derniers mois que, malgré le soin immense apporté par l'auteur à enregistrer la bibliographie la plus récente, certains chapitres appellent déjà des compléments et des rectifications (Histoire de Constantin, Épopée byzantine). Mais l'aspect général de l'œuvre a beaucoup gagné. La traduction française est très supérieure à la version anglaise : elle est beaucoup plus vivante. L'illustration absente de l'édition américaine, est riche et intelligente. Les cartes, vagues et indigentes. Relevons une fois de plus les mérites essentiels du Vasiliev qui en font, non pas seulement un excellent manuel, mais « le Manuel » unique et indispensable d'histoire byzantine, le pendant du Manuel d'art byzantin de M. Ch. Diehl ; exposé loyal et complet de toutes les questions controversées, de tous les problèmes, ou de presque tous (la féconde théorie de M. Pirenne n'est pas encore discutée, bien qu'elle soit mentionnée avec

honneur, tome II, p. 21) (1). Et surtout, recours systématique aux admirables travaux de l'école russe qui nulle part n'ont été utilisés d'une manière aussi parfaite. Il faut remercier l'auteur qui, avec sa conscience habituelle, a tenu compte des observations que la critique internationale lui avait faites. Ainsi M. Vasiliev, I, p. 13, a rendu justice à l'*Histoire du Bas Empire* de Lebeau, rééditée par Saint-Martin et Brosset.

Un autre ouvrage, également capital, du grand byzantiniste russe qui fait la gloire de l'université américaine de Wisconsin, *Byzance et les Arabes*, paraîtra prochainement dans une traduction française complètement mise à jour ; et il n'est pas exagéré de dire que pendant une génération au moins les livres de Vasiliev, mis désormais à la portée de tous, seront les instruments de travail indispensables des byzantinstes.

H. G.

Actes du IIIe congrès international d'études byzantines (Session d'Athènes, Octobre 1930), édités par les soins de Anast. C. Orlandos, secrétaire général du congrès, Athènes, imprimerie « Hestia », 1932, 423 pp., illustrations.

L'actif secrétaire général du brillant congrès d'Athènes nous donne les actes de cette assemblée déjà fameuse dans l'histoire de nos études. Cette publication porte la marque des qualités de l'éditeur. La présentation est faite avec goût ; les discussions, comme les excursions du congrès sont évoquées de manière à satisfaire tous les participants. On lira avec plaisir, en grec, la belle allocution du poète Palamas sur l'héritage byzantin dans la moderne poésie hellénique (pp. 76 à 83), et, en appendice, pp. 281 à 409, quatorze communications in-extenso.

1. La nôtre, les *Sources historiques et littéraires de Digénis Akritas* (quelques fautes d'impression ; je n'ai pu, malheureusement, corriger les épreuves ; mais je me permets de renvoyer pour un exposé plus complet de mes vues à la chronique intitulée : *Les recherches récentes sur l'épopée byzantine*, dans le tome I, 1932, de la nouvelle revue belge, *L'Antiquité Classique* ; résumé en tchèque dans le prochain fascicule de *Slavia*).

(1) Voyez sur cette théorie, *Byzantion*, VII, 2, le bulletin de M. Laurent..

2. SYKUTRES, *Probleme der byzantinischen Epistolographie.*

3. *Περὶ τῶν ἐπωνυμιῶν τῆς Παναγίας, ὑπὸ Ἐπισκόπου Ἰορδάνου Τιμοθέου Θεμέλη.*

4. *Die griechischen Quellen zur Schlacht am Kosovo Polje* von N. RADOJCIĆ. (Voyez à présent sur le même sujet : *Byzantion*, t. VI, pp. 241 à 251).

5. *Ἡ βυζαντινὴ αὐτοκρατορία ἤτο ἑλληνική, ὑπὸ Μιχ. Δ. Βολονάκη.*

6. *Der Anten Ursprung und Name* von NIKO ZUPANIĆ.

7. *Uber das Archiv des Klosters Iwiron und über eine systematische Ausgabe der byzantinischen Privaturkunden des hl. Berges Athos* von A. SIGALAS.

8. *Sur l'origine ethnique de Justinien*, par ILIE POPESCU-SPINENI.

9. *Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Ἰατρικῆς τῶν Βυζαντινῶν, ὑπὸ Σκεύου Ζερβοῦ.*

10. *Les plus anciennes icones russes*, par feu N. BĚLAEV.

11. *Die Wichtigkeit der Denkmäler im Museum von Knin für Geschichte und Kunstgeschichte des Frühen Mittelalters in Dalmatien*, von MICH. ABRAMIĆ.

12. *Das Kreuz in der Schatzkammer der St-Peterskirche zu Rom. Die Engel und Dämonen auf den Kapitälen der St-Demetrius-Kirche des Markosklosters bei Skoplje*, von L. MICKOVIĆ.

13. *Peintures murales byzantines du XIe siècle dans la crypte de St-Luc*, par G. SOTIRIOU.

14. *Note sulle costruzioni ecclesiastiche del Medioevo in Damazia* dal prof. CARLO CECCHELLI. H. G.

LOUIS BRÉHIER. *Histoire byzantine*, publications des années 1926-1930. Extrait de la *Revue Historique*, 37 pp.

Les bulletins d'histoire byzantine de M. Bréhier sont attendus avec impatience, lus avec intérêt et consultés avec profit, d'autant plus que personne n'a eu le courage, jusqu'ici, d'entreprendre pour *Byzantion* un bulletin d'histoire générale. Le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur de cette chronique, ou plutôt l'avertissement qu'il faut donner aux profanes, c'est-à-dire aux spécialistes des domaines voisins qui viendront y chercher des lumières, c'est que M. Bréhier, sans le dire, s'est borné à analyser les livres, en négligeant généralement les articles. Or, les périodiques sont, la vérité est banale, l'aile marchante de la science, et pendant la période

1926-1930, une foule de mémoires ont paru qui ont fait progresser notre connaissance bien plus que certains travaux de synthèse, peu neufs, que cite M. Bréhier. Rappelons que les instructifs et brillants bulletins de M. Bréhier font une place considérable à l'histoire de l'art, et remercions le maître de s'astreindre encore à une tâche qui lui dérobe des heures précieuses.

H. G.

A. Mirambel. *Les diverses valeurs de l'aspect verbal en grec moderne.* Extrait du Bulletin de la Société de Linguistique de Paris. Tome XXXIII, fasc. 1 (n° 98), pp. 31 à 49.

Notre collaborateur M. Mirambel a étudié, dans ce domaine, la catégorie de l'aspect en néo-grec. Après avoir résumé la situation du verbe grec moderne et constaté qu'en aucun cas la langue actuelle ne peut exprimer le temps ou le mode sans exprimer l'aspect, il groupe en un tableau les formes personnelles simples du verbe. Il en résulte clairement que l'opposition du présent et de l'aoriste est le trait dominant de la conjugaison. La langue a toujours maintenu cette dualité de thèmes ; et tout ce qui était étranger au « système » était éliminé. De cette tendance, il déduit des faits linguistiques aussi importants que la disparition de l'ancien parfait : « Du jour où l'aspect ne différenciait plus les deux formes, le parfait, devenu simple passé, a disparu. Et d'autre part les formations nouvelles sont en fonction de l'idée d'aspect ; elles tendent toujours à mieux différencier le thème du présent du thème de l'aoriste... Deux modes différents mais, d'aspects identique, sont moins étrangers l'un à l'autre que deux aspects différents dans le même mode ».

M. Mirambel étudie ensuite finement les valeurs d'aspect du verbe néo-grec. Le sens fondamental des thèmes de présent et d'aoriste est merveilleusement préservé. En revanche, le grec n'a plus la richesse des systèmes d'aspect qu'il connaissait jadis (présent et parfait, action indéterminée et action déterminée, inchoatif et fréquentatif etc...). Les formes préfixées, suffixées, redoublées, ont perdu à cet égard leur valeur. Toutes les nuances exprimées par ces systèmes différents se sont reportées sur les thèmes présents et aoristiques. « La morphologie s'est simplifiée, mais les valeurs sémantiques sont devenues plus complexes, car souvent les jeux d'aspect se croisent, ce qui rend malaisée l'interprétation. » Cette

observation très juste est une trouvaille ; elle est le point de départ, pour M. Mirambel, d'une exégèse très intelligente qui éclaire toute la grammaire moderne. Chacun a été frappé d'exceptions apparentes que la théorie de M. Mirambel permet d'expliquer ; ainsi, dans la phrase : « Quand on veut bâtir des édifices pour immortaliser son nom on n'a qu'à faire construire des casernes et des dépôts. » On attendait des présents (action continue) : *νὰ χτίζῃ, γιὰ νὰ μένῃ*. Mais l'auteur de cette citation (Dragoumis) a mis deux fois l'aoriste (à valeur terminative). Nous ne donnerons que cet exemple, mais les pages qui suivent sont pleines d'observations pénétrantes (voyez notamment l'étude des constructions de *Ἅμα, ὅταν ὅπου πρωτοῦ*, et ainsi de suite. Il y a là des constructions essentielles à la syntaxe néo-grecque). Enfin, M. Mirambel poursuit l'étude de l'aspect dans les substantifs verbaux. Le grec moderne a conservé ici la distinction de l'action abstraite et de l'action concrète. Mais il a des moyens d'expression qui lui sont propres. Conclusion : « grâce à ces suffixes nominaux, le grec peut en partie reconstituer dans les substantifs le jeu des aspects verbaux ». La valeur de ce mémoire très neuf ne se mesure pas au nombre de ses pages ; il est digne de la savante revue qui l'a accueilli.

H. G.

Ἰωάννου Καλιτσουνάκι, Λικίνιοι οἱ ἀγρίως κολάζοντες. Académie d'Athènes : extrait des *Πρακτικά*, IV (1929), p. 361-377.

M. Kalitsounakis part d'un proverbe cité par Eustathe : « on appelle vulgairement des Licinius ceux qui punissent sévèrement ». Quel est le Licinius qui a donné lieu à ce dicton ? Est-ce Licinius Crassus, l'adversaire de Persée, qui traita durement les villes grecques, si durement qu'il en fut puni par les Romains ? M. Kalitsounakis ne s'arrête pas à cette hypothèse ; le proverbe byzantin a certainement en vue le beau-frère de Constantin. Suit une étude d'après les sources de l'histoire de Licinius et surtout de sa défaite et de sa mort. Étude utile et sérieuse et bien au courant ; par exemple M. Kalitsounakis adopte pour la bataille de Chrysopolis la date de 324. Si l'empereur d'Orient est devenu proverbial, c'est à cause de sa persécution de l'église. M. Kalitsounakis s'est servi du meilleur travail sur la question, celui de Görres (1). Peu importe que la

(1) *Kritische Untersuchungen über die Licinianische Christenverfolgung*. Jena, 1875.

persécution de Licinius ait été fort exagérée. Eusèbe l'a représenté comme un furieux, et l'histoire ecclésiastique conventionnelle, comme de nombreuses passions de martyrs, d'ailleurs suspectes, lui ont fait, chez les chrétiens, une réputation d'*ἄγριος* qui justifie parfaitement le dicton populaire rapporté par Eustathe.

H. G.

JOHN L. LA MONTE, *Feudal Monarchy in the latin kingdom of Jerusalem* 1100 to 1291, (Monographs, Tome IV). Edition de « The Mediaeval Academy of America » Cambridge, Massachusetts, 1932. Pp. XXVIII-293.

Notre collaborateur, M. John L. La Monte, élève du grand médiéviste Haskins, nous envoie ce beau livre qui sera analysé par un critique compétent ; en attendant ce compte-rendu nous tenons à marquer combien nous avons trouvé consciencieuse cette étude sur les institutions du Royaume latin de Jérusalem faite d'après les sources et d'après la littérature érudite, utilisée de la manière la plus complète. La présentation matérielle est parfaite ; l'index, dressé par la femme de l'auteur, les appendices généalogiques, prosopographiques, diplomatiques rendront de grands services et sont établis avec le plus grand soin. Il y a douze chapitres en trois livres : développement constitutionnel ; organisation administrative ; relations des rois de Jérusalem, *a.* avec les princes d'Antioches et les comtes de Tripoli et d'Édesse, *b.* avec l'Église, *c.* avec les ordres militaires, *d.* avec les commerçants italiens et provençaux. Un autre point d'importance, les rapports du roi de Jérusalem avec l'Empire byzantin, a été traité par l'auteur dans *Byzantion*, tome VI. Le sujet avait été abordé pour la dernière fois par M. Gaston Dodu, *Histoire des institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem.* (Paris, Hachette, 1894). Mais la question était à reprendre, car depuis lors les *Regesta Regni Hierusalimitani* ont paru ; et d'autre part Dodu s'était servi de Guillaume de Tyr pour confirmer les *assises* de Jérusalem. Mais depuis, M. Grandclaude a prouvé que les *assises* de Jérusalem sont de la fin du XIIe et du commencement du XIIIe siècle. Les institutions que nous font connaître les *assises* sont en gros, celles du second royaume (1210-1291), étudiées par M. La Monte, pp. 49 à 83. Par conséquent, ce n'est pas dans Guillaume de Tyr qu'il faut chercher des parallèles, mais chez les chroniqueurs du XIIIe siècle : gestes des Chyprois et continuateurs de Guillaume

de Tyr. Ainsi M. La Monte pouvait préciser et rectifier plus d'un détail dans l'exposé de son prédécesseur. Et sur la base historique et diplomatique si solidement établie par Röhricht, il a bâti avec prudence et sûreté. Sa conclusion est favorable aux institutions féodales. M. La Monte observe justement que « le faible royaume de Jérusalem a survécu au puissant état normand de Sicile. La constitution féodale empêcha en Orient l'absorption par l'empire qui fut fatal au royaume occidental. La féodalité a aidé à vivre les états des croisés ». Le livre de M. La Monte est une réhabilitation en règle de la féodalité pure.

H. G.

Richard DELBRUECK, *Der spätantike Kaiserornat*, extrait de la revue *Die Antike*, tome VIII, p. 1-21, 16 illustrations.

Nous recommandons à tous les byzantinistes cette brillante histoire du costume impérial, écrite avec verve, et illustrée de nombreux monuments, bien choisis et fort bien reproduits. Ce qui nous intéresse ici particulièrement, ce sont les détails de ce costume et les « attitudes impériales » où l'on a vu des signes de christianisme. L'appareil impérial atteignit sa perfection suprême lorsque Constantin, comme le dit Aurelius Victor, prit le *perpetuum diadema*. Il n'avait pas encore tout à fait la forme et la signification que montrent les monnaies datées. Lors du jubilé vicennal de Constantin en 325 et 326, il apparaît chez Constantin lui-même, ses fils, les Césars, son épouse Fausta, et sa mère Hélène comme un bandeau uni tout au plus bordé de perles et brodé. Chez les hommes, le port du diadème s'accompagne *mit einer pathetisch aufgerichteten Haltung des Kopfes*. L'évêque Eusèbe y voyait — officieusement sans doute — l'attitude de la prière et une confession de christianisme. *Aber Constantinus der Vieldeutige wusste sein Auftreten immer so einzurichten dass es den neuen und den alten geistigen Mächten im Reiche zusagen könnte.* Il a sûrement voulu imiter Alexandre, au moment où il préparait une offensive puissante contre la Perse.

H. G.

Otto HORNICKEL, *Ehren- und Rangprädikate in den Papyrusurkunden.* Ein Beitrag zum römischen und byzantinischen Titelwesen. Dissertation. Giessen, 1930, 42 pp.

Excellent travail, bien qu'il se limite aux *papyri*, et qu'il em-

brasse une période de six siècles, ce qui lui donne une apparence superficielle. Son mérite est de réunir des exemples datés, et de noter toujours exactement le plus ancien et le plus récent. On sait la grande difficulté de ces problèmes de titulature. Il faut distinguer entre les épithètes purement décoratives, ou plutôt *facultatives* et celles qui, appartenant officiellement à certains dignataires, équivalent à un véritable titre. Et l'on sait que beaucoup d'entre elles perdent peu à peu ou tout à coup leur éclat pour devenir l'attribut de fonctions inférieures. *Κράτιστος*, *λαμπρότατος* sont des exemples classiques de ce dernier cas. Les papyrus, et surtout les lettres, ne peuvent être consultés qu'avec la plus grande précaution, car on y trouve, plus souvent qu'ailleurs, les épithètes honorifiques employées abusivement. Et il est dangereux de tirer des conclusions de l'usage exclusif de cette source. Mais M. Hornickel fait les réserves nécessaires et il nous semble qu'il a vu clair dans l'évolution. Il est plus précis et plus sûr que Koch et ses autres devanciers. Parmi les dégradations les plus frappantes, signalons celle de *θαυμασιώτατος* qui désigne encore en 368 les préfets du prétoire, pour être appliquée ensuite à des médecins, des *οἰνοχειρισταί*, des *ὑποδέκται*, etc. Les titres latins correspondants sont indiqués çà et là.

H. G.

D. A. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée.* Tome I : *Histoire Politique.* (Collection de l'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris. T. I.) 334 pp. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1932.

M. Zakythinos a courageusement entrepris de nous donner une histoire du despotat de Morée. On lui sera reconnaissant de combler une des plus scandaleuses lacunes de l'histoire byzantine. Car depuis Hopf, personne n'avait osé s'aventurer dans une synthèse d'événements sur lesquels nous avons pourtant de nombreux documents. On connait du reste aujourd'hui les inexactitudes et les défauts de toute sorte de l'œuvre monumentale de Hopf dont le pire inconvénient est son illisibilité. Lambros, on le sait, n'a publié que des textes relatifs aux Paléologues du Péloponèse. Et M. Gabriel Millet lui-même, éditeur des inscriptions de Mistra, n'a jamais fait paraître la description des monuments qu'il a pourtant révélés et qui lui sont si familiers. Le despotat de Mistra appartient, non

seulement à l'histoire byzantine proprement dite, mais encore à celle de la nationalité néo-hellénique. Il est donc excellent autant que naturel qu'un jeune savant grec se soit constitué l'annaliste exact de cet état qui, du XIIIe au XVe siècles, a sauve l'honneur de la race et préparé, en somme, la reconstitution de la nation grecque. L'ouvrage comprendra deux volumes. La seconde partie, qui sera la plus intéressante, contiendra l'étude des institutions de la vie sociale et du mouvement artistique et littéraire. Mais il fallait d'abord tracer le cadre historique. M. Zakythinos l'a fait brillamment. La premier chapitre s'occupe des possessions byzantines de Morée depuis le traité de Constantinople de 1262 jusqu'à la fondation du despotat proprement dit (1348). Le second traite du despotat sous les Cantacuzènes (1348 à 1384). Le troisième, des Paléologues (1384 à 1460). Le quatriéme retrace brièvement les destinées des derniers Paléologues en exil.

Le livre est tout à fait à jour et, p. 118, on y rencontre déjà une mention et une discussion sommaire de l'article de M. Gerola, l'*Effigie du desposte Jean Cantacuzène*, paru dans *Byzantion*, t. VI, pp. 379 à 389. Pp. 25 et suivantes, M. Zakythinos nous dit ce qu'il pense de la véracité de la *Chronique de Morée*. Il a raison de s'en méfier, mais il a raison aussi de rechercher dans ce miroir déformant l'histoire dont la Chronique a gardé les reflets légendaires. Le récit de la bataille de Prinitza peut servir à illustrer la critique de l'auteur : une affaire de troisième ordre a été démesurément grossie. Autre discussion à propos de la bataille de Makryplagi, qui aboutit à rendre fort suspecte la chronologie de la Chronique. Les hostilités byzantino-franques en Morée sont mises en relation avec la politique générale et notamment avec les plans de Charles d'Anjou (traité de Viterbe et ses conséquences). M. Zakythinos est très au courant des travaux modernes sur les Angevins. La section du premier chapitre, consacré à l'état intérieur du Péloponèse, qui nous permet d'entrevoir quel sera l'intérêt de la seconde partie de l'ouvrage, est aussi précise et documentée qu'il était possible. On y trouve les dates des fondations de Mistra (Brontochion, Métropole, Saints Théodore, Peribleptos), quelques indications sur le commerce, la piraterie, la traite des esclaves : Monemvasie, port d'attache d'une bande de pirates grecs et gênois. Premières incursions des Turcs... P. 153, discussion sur la date controversée de la conférence de Serrès (1396 pour Hopf, 1391 pour Berger de Xivray) : en combinant divers textes M. Zakythinos fixe heureusement la

date de cette entrevue du Sultan avec les seigneurs chrétiens, notamment Manuel II et Théodore, aux environs du mois de mai 1394.

On voit que le livre abonde en précisions et en trouvailles. Il est rare, croyons-nous, qu'un savant grec ait étudié l'histoire médiévale de son pays avec une connaissance aussi complète des sources occidentales. Si personne ne s'était fait jusqu'ici l'historiographe du despotat, c'est précisément à cause de la difficulté de contrôler les uns par les autres une foule de textes et de notices, d'indications et de renseignements d'origines diverses et terriblement dispersés. Il semble que rien n'ait échappé à M. Zakythinos (comparez encore p. 225 l'affaire de la relique envoyée par Théodore II au duc de Bourgogne Philippe le Bon. La date admise par notre compatriote J. van den Gheyn (Annales de l'Académie Royale d'Archéologie de Belgique, 5e série, t. V, 1930, pp. 69 à 92), 1446, est erronée ; c'est probablement en 1443 que Théodore chercha à se concilier le grand duc d'Occident ; et, effectivement, il se trouva des soldats bourguignons parmi les auxiliaires envoyés ensuite par le pape. Pp. 237 et suivantes, de fort intéressants développements sur les relations diplomatiques de Constantin Paléologue. Partout, les questions topographiques, en partie élucidées par M. St. Dragoumis, retiennent l'attention de l'auteur qui, espérons-le, nous donnera une bonne carte dans son tome II. Il faut louer aussi la bibliographie et l'index, très riches. Un appendice (pp. 299 à 302) contient deux lettres du pape Martin V : la première à Théodore II Paléologue et la seconde à Cléopé Malatesta, femme du despote Théodore II Paléologue, que son mari avait voulu contraindre à embrasser l'orthodoxie. Ce point obscur est élucidé par ces documents inédits. Le pape, en effet, menace les deux époux au cas où la jeune princesse céderait. Il semble d'ailleurs qu'elle ait réellement adopté le rite grec. M. Diehl avait parlé de ce cas de conscience dans ses *Figures byzantines* (t. II, pp. 285-286).

H. G.

Dans l'*Oriens Christianus* pour 1932, numéro jubilaire en l'honneur du directeur Anton Baumstark, dont il est rendu compte brièvement d'autre part, on lira avec stupéfaction, pp. 229-250, un article de M. Strzygowski qui n'ajoutera rien à sa gloire. Le titre déjà est bizarre et inquiétant : *Der Mittelmeerglaube in der Altchristlichen Kunst und die Tatsachenwelt von Asien und Europa.*

Le texte ne l'est pas moins ; mais, ce qui plongera le lecteur candide dans un étonnement sans fond, ce sont les pp. 237 et suivantes. Le fameux calice d'Antioche, décidément, est une source d'inspiration fâcheuse pour les historiens de l'art, même les plus géniaux. Je traduis textuellement : « L'aune romaine. Avant l'article de Wilpert a paru un livre de G. de Jerphanion S.J. : le calice d'Antioche, les théories du docteur Eisen et la date probable du calice. On y trouvera des jugements à la Wilpert, c'est-à-dire de tendance romaine sur l'art oriental Il est vrai que le professeur de l'Institut Pontifical est mieux qualifié pour cela que le protonotaire, parce qu'il a vécu des années en Orient et qu'il y a publié ses travaux *rédigés en grec* sur les peintures des églises rupestres de l'Asie Mineure ». On croit rêver, c'est le cas de le dire. Il résulte de ce passage que M Strzygowski n'a jamais lu une ligne du R. P. de Jerphanion, que visiblement il prend pour un hellène, sans doute à cause de la graphie des trois dernières syllabes de son nom. Nous autres philologues de la stricte observance, qui avons été à la vieille école allemande, nous avons le droit de confesser notre épouvante en présence de semblables « méthodes ». Si étrangers que nous soyons à l'archéologie, nous ne consulterons qu'avec une respectueuse méfiance les travaux d'un maître génial, certes, mais qui paraît avoir un génie bien fantastique.

D. A. Zakythinos, *Le Chrysobulle d'Alexis III Comnène, empereur de Trébizonde en faveur des Vénitiens.* (Collection de l'Institut néo-hellénique de l'université de Paris, fascicule 12), pp. VIII-102. Édit. « Les Belles Lettres ». Paris.

Cette brochure est la « petite thèse » de M. Zakythinos. De plus en plus, la tradition universitaire française conçoit ou permet de concevoir la seconde thèse comme une édition de textes dûment commentés. Le jeune byzantiniste grec a choisi pour le rééditer et l'illustrer un document d'une grande importance au point de vue de l'histoire du commerce dans le Levant. Il s'agit du chrysobulle octroyé, l'an 1364, par Alexis III Comnène, empereur de Trébizonde. Nous n'avons pas l'original de ce diplôme, mais une copie du XVIe siècle, dans un manuscrit de Turin. Il avait été publié, avec une traduction latine, par Pasini dans son catalogue des manuscrits de Turin, et une seconde fois par Miklosich et Müller (cette dernière édition a été reproduite avec des fautes par Predelli

et Tr. Evangélidès). Il va sans dire que la publication de M. Zakythinos, muni d'un appareil critique complet, est définitive (pp. 29 à 37). On trouvera encore dans ce fascicule une analyse du document résumant les principales stipulations du diplôme. C'est, on le sait, un privilège commercial très étendu en faveur des Vénitiens autorisés à commercer librement dans toutes les possessions d'Alexis. En compensation, les marchands vénitiens sont assujettis à des taxes diverses pour le cas de la vente au poids, de toute autre vente, pour le cas où le vendeur et l'acheteur sont Vénitiens, où l'acheteur n'est pas Vénitien... Ceci pour les marchandises importées par mer. Quant aux marchandises importées par terre, le régime est plus uniforme : droit d'entrée fixe, un impôt de 1 % *ad valorem* de la vente. Les marchands étrangers, non vénitiens, arrivant à bord de vaisseaux vénitiens ne jouiront pas des mêmes privilèges que les sujets de la République. La perception des impôts de circulation et de vente ne pourra être cédée à des étrangers, sinon à des Vénitiens. Concession aux Vénitiens de terrains dans la ville de Trébizonde pour l'installation d'entrepôts, l'érection d'une église. L'avant-dernier article 7 est peut-être le plus important : la colonie vénitienne pourra posséder son *baile* et autres officiers, comme à Constantinople. Le commentaire de M. Zakythinos est à la fois diplomatique, philologique, historique. S'il n'éclaircit pas toutes les difficultés, et s'il demeure dans des limites raisonnables, en s'abstenant délibérément d'étudier l'expansion commerciale des Vénitiens et des Gênois (cependant, pp. 4 à 13, l'éditeur a reproduit la traduction latine d'un premier chrysobulle de portée analogue à ce ui de 1364), on trouvera çà et là des précisions intéressantes. P. 66, d'instructifs rapprochements expliquent la clause qui exempte du *commercium* l'or, l'argent, les pierres fines, les ceintures. P. 67, note courte mais substantielle sur *Βλαττία*. P. 69 : vains efforts pour déterminer le sens du mot énigmatique *Κυλιχάρτια*. Il n'est pas attesté, d'ailleurs, mais d'après le contexte et le chrysobulle de 1319, il doit s'agir d'une étoffe précieuse ou fine, celle peut-être que le traité de 1319 appelle *bocaranum* (ancien français : bougrant). Mais M. Dölger, consulté par l'auteur, croit que *bocaranum* ne désigne pas une étoffe mais du papier de Boukhara : et *κυλιχάρτιον* serait une simple méprise de copiste pour *ξυλοχάρτιον*, littéralement « papier de bois (*non liquet*). Pp. 79 à 80, note sur *ποδωσις*. *Πόδωσις* et *Πόδωμα* se trouvent ailleurs, mais il n'est pas clair, ainsi que plus d'un terme

qui figure dans une description de bornage. A notre avis, le mot signifie simplement pied, piédestal, socle, fondement, base. Dans les bornages il a clairement le premier sens Comment se fait-il que M. Zakythinos n'ait pas ouvert son Du Cange? Il y aurait trouvé, col. 1191, la traduction que nous venons d'indiquer avec un exemple qui lève tous les doutes : *ἡ Βούκασα, ἡ καὶ διακειμένη εἰς πόδοσιν τοῦ Τρογόδον* (montagne de Chypre), *καὶ ἐπιβλέπει ἐπὶ τὰ βορειότερα μέρη τῆς νήσου.*

H. G.

M. CANARD, *L'Origine sarrazine de Bertrand du Guesclin.* Extrait de la *Revue Africaine* (Nos 340-341, 3e et 4e trimestre 1929). Alger, 1929, 26 pp.

M. Canard étudie la légende, reproduite par Froissart, qui explique le nom du Connétable Bertrand du Guesclin par « Glay Aquin », c'est-à-dire, dit Froissart, « la tour du roi Aquin ». Ce roi Aquin était un Sarrazin, roi « de Bougie et de Barbarie ». Établi en Bretagne, à Vannes, il en fut chassé par Charlemagne. Le Connétable serait le descendant d'un fils du roi Aquin, oublié par son père dans la fameuse tour, et baptisé par les Francs. Bertrand aurait même songé à reconquérir Bougie, le royaume de ses ancêtres. La légende a pour source principale une chanson de geste du XIIe siècle, « Aiquin » ou « La conquête de la Bretagne par Charlemagne». On y lit qu'un roi Aiquin, personnage d'ailleurs purement imaginaire, s'enfuit par mer de sa tour d'Oreigle, que la chanson place à Quidalet (l'ancienne ville d'Aleth, dans la région de Saint-Servan, où se trouvait également le château « du Guesclin »).

Il faut donc identifier la tour d'Oreigle avec le « Glay Aquin ».

L'énigmatique *glay* ne serait autre que le mot arabe *qala*, forteresse. On peut déterminer à quelle date cette légende généalogique a pris naissance. Froissart est seul à nous la faire connaître ; elle lui avait été racontée, dit-il, par le chevalier breton Guillaume d'Ancenis, en 1390, dix ans après la mort du Connétable. La *Chronique de Bertrand Du Guesclin*, composée par Cuvelier entre 1380 et 1387, ne la connaît pas encore ; Eustache Deschamps non plus n'y fait pas la moindre allusion. M. Canard a sans doute raison de la mettre en rapport avec la reconstruction de la tour d'Oreigle, autrement dit la tour Solidor, à Saint-Servan, en 1382 :

« On savait en Bretagne, où le roman d'Aiquin était populaire,

que son héros s'était enfui de la tour d'Oreigle, devenue tour Solidor ; cette tour se dressait dans la région où s'élevait autrefois le château « du Guesclin ». Rien n'était plus naturel que de chercher à établir un rapport entre le nom de Glaiequin [Guesclin] devenu célèbre et celui de l'ancien possesseur de la tour d'Oreigle reconstruite, dont on a dû évoquer la figure à cette occasion ».

Pourtant, à en croire Froissart, le Connétable n'ignorait pas l'origine sarrazine de sa famille, et il aurait lui-même songé, lors de son expédition en Castille, à reconquérir « la terre de ses ancêtres », le royaume de Bougie. Il en aurait été empêché par la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre.... M. Canard explique cette tradition aussi aisément que le reste. L'expédition de Du Guesclin en Espagne avait eu pour point de départ le désir, exprimé par le pape d'Avignon, Urbain V, d'employer à une croisade les Grandes Compagnies, oisives depuis la paix. La politique de Charles V détourna l'expédition de son but : on s'efforça de représenter la lutte contre Pierre le Cruel, allié, disait-on, des Maures de Grenade, comme une véritable croisade. Mais les projets de conquête de l'Andalousie ne furent jamais tout à fait abandonnés. Henri de Trastamare fit même couronner Du Guesclin « roi de Grenade » en 1366. Et l'année suivante, le Roi d'Aragon conclut avec le Connétable une convention qui prévoyait une campagne « en Sardaigne et en Barbarie ». Il semble bien que ce fut la « menace anglaise » qui rendit cette convention caduque. Mais s'il est probable que ce projet visait Tunis ou Bougie, cette dernière ville n'est toutefois pas nommée dans les chroniques, pas plus que dans le « poème d'Aiquin ». M. Canard conjecture que c'est Froissart lui-même qui a ajouté cette mention. Il a pu connaître Bougie par les récits des chevaliers français qui avaient participé à l'expédition génoise de 1390 contre al Mahdigya. Toute cette enquête, dont nous avons tenu à résumer les grandes lignes, est d'une lecture très attachante, elle est menée avec une méthode très sûre et avec toute l'érudition souhaitable. Les conclusions auxquelles l'auteur s'arrête paraissent définitives, et ne laissent rien d'inexpliqué.

Bruxelles. Roger GOOSSENS.

Hubert PERNOT, *Leçon d'ouverture du cours de grec postclassique et moderne et de littérature néo-hellénique, faite à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le 29 janvier* 1931. Paris, 1931 (*Collection de l'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris*, Fascicule 11) 27 pp.

M. Hubert Pernot trace un tableau pittoresque de l'évolution actuelle de la Grèce : évolution politique, évolution sociale, évolution linguistique et littéraire.

En bon humaniste, il est surtout sensible à ce qui, dans la Grèce d'aujourd'hui, rappelle la Grèce antique, et se défend mal contre une certaine antipathie pour le « modernisme », *συγχρονισμός* (p. 7) dans quelque domaine que ce soit. Je ne sais si les « néologismes d'origine étrangère », dont il déplore l'abondance dans le grec parlé, sont aussi affligeants que M. Pernot le pense : c'est que je ne suis pas aussi assuré que lui que « former une langue littéraire » consiste « avant tout à lui donner un vocabulaire aussi national que possible ». On ne voit pas bien comment empêcher le grec moderne d'emprunter aux grandes langues européennes des mots comme *κορνάρω*, *τρόμπα*, pour me servir des exemples que M. Pernot choisit dans l'argot des chauffeurs de taxi. Peut-être même faut-il se féliciter que de tels mots nous préservent, espérons-le du moins, des vocables macaroniques et pédantesques par lesquels l'« Académie hellénique » ne manquerait pas, sans doute, de les remplacer, si elle satisfaisait au vœu de M. Pernot (p. 15). Ou faut-il regretter que *ῥινόμακτρον* n'ait pas supplanté *μανδῆλι*? Le nationalisme linguistique est sans doute le moins odieux, mais trop souvent aussi le plus ridicule des nationalismes.

De ces considérations actuelles, M. Pernot passe à l'histoire du grec moderne, et caractérise brièvement — *Byzantion* a naturellement sa place dans cette esquisse — la renaissance des études byzantines en France, en Grèce et dans l'Europe entière. Mais l'originalité du cours que professe M. Hubert Pernot est d'annexer au néo-grec le grec « postclassique ». C'est là une innovation des plus intéressantes, et qui sera féconde, à en juger par les progrès que la méthode « vulgariste » de M. Pernot a fait faire à l'interprétation du Nouveau Testament (progrès sur lesquels ils convient d'insister, puisqu'il est arrivé que des travaux maladroits — dont M. Pernot n'est pas responsable — en cette matière aient menacé de jeter le discrédit sur la méthode elle-même). Cette leçon d'ouverture est donc pour l'auteur une occasion de caractériser une fois de plus,

avec une rare clarté, la langue des Evangiles, vulgariste chez Marc, scolaire chez Matthieu, « classique » chez Luc. On lira avec beaucoup d'intérêt cette brève mais substantielle « étude sur la langue des Évangiles ».

Bruxelles. Roger Goossens.

Paul Peeters, *La première traduction latine de « Barlaam et Joasaph » et son original grec.* (Extrait du t. XLIX, fasc. 3-4 des *Analecta Bollandiana*, Bruxelles, 1931).

Habent sua fata libelli. Et quel destin plus étrange que celui de cette *Vie du Bouddha*, devenue vie de saint, et popularisée dans l'Europe entière, une fois qu'elle eût donné naissance à une des œuvres les plus attachantes de la littérature byzantine? Si la filiation indienne du « mythe » ne fait, depuis longtemps, aucun doute, il ne semble pas qu'on se soit encore rendu compte exactement des étapes de cette transformation prodigieuse, qui a fait du *Bodhisattva* des textes *pâlis* le *Joasaph* de la légende grecque. Cette lacune de notre information est désormais comblée — d'une façon qui ne laisse presque plus rien à désirer — par l'étude du R.P. Peeters, laquelle donne beaucoup plus qu'elle ne promet. Le P. Peeters ne se borne pas, en effet, aux précisions que l'on attend sur la première traduction latine du *Barlaam* (*Codex* VIII, B 10 de la *Bibliothèque Nationale* de Naples, cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 173). Le prologue du traducteur (un certain Léon), daté de 1048, lui permet de remonter jusqu'à l'auteur de l'original grec, Euthyme l'Hagiorite, καθηγητής de la laure de Saint-Athanase, et grand traducteur d'œuvres grecques en géorgien. Cette provenance ouvre naturellement des perspectives toutes nouvelles sur la voie par laquelle Barlaam a passé de l'Inde en Grèce. Du texte pehlevi, dont l'existence est assurée, au texte grec, on postule d'ordinaire un intermédiaire syriaque, dont malheureusement on n'a jamais trouvé la moindre trace, ou du moins jamais de témoignages dont on ne puisse suspecter légitimement l'authenticité. Le P. Peeters écarte, fort justement, le « postulat syriaque » par la seule considération que rien ne permet de remonter plus haut que le XIe siècle dans la tradition manuscrite grecque. Il démontre d'ailleurs, par une analyse très fine de la « fiction littéraire » du *Barlaam et Joasaph*, que le roman grec « ne saurait remonter beaucoup plus haut que la fin du Xe siècle. » Rien n'empêche plus désormais (et l'argu-

mentation du P. Peeters, que nous ne pouvons songer à reproduire ni même à résumer, écarte définitivement les derniers préjugés) de croire que l'ancêtre de la version grecque est un texte géorgien, et non syriaque. Au reste, cette version géorgienne existe, et elle ne dérive ni d'un original grec, ni d'un original syriaque. Le P. Peeters nous administre la preuve qu'elle est l'adaptation d'un *Barlaam* arabe, qui est également conservé, et attesté dès le xe siècle comme une des œuvres empruntées par les Arabes à la littérature hindoue. Comme dit l'auteur, « la chaîne des témoignages est maintenant complète ». Les dernières pages de l'article sont consacrées à défendre la véracité, supectée sans raison, de la Vie des SS. Jean et Euthyme, qui nous affirme positivement que ce dernier a mis en grec le *Balahvari*, c'est-à-dire la version géorgienne de *Barlaam*. La question de la transmission de la légende bouddhique du pehlevi au grec (et au latin) peut donc être considérée comme résolue, et l'infatigable érudition du R. P. Peeters a fait de cette étude, qui touche à beaucoup de questions que nous avons dû passer sous silence, une contribution exceptionnellement importante à l'histoire générale des rapports entre l'Inde et l'Occident au Moyen Age.

Bruxelles. Roger Goossens.

O. Merlier, *Notes sur deux passages du Quatrième Évangile.* (*Bulletin de Correspondance hellénique*, t. LIV, 1930, p. 228-240).

A propos de *Jean* xi, 11-14, M. Merlier étudie les divers sens de κοιμᾶσθαι. Il se refuse à voir dans la fameuse phrase de Jésus : *Λάζαρος ὁ φίλος ἡμῶν κεκοίμηται· ἀλλὰ πορεύομαι ἵνα ἐξυπνίσω αὐτόν* « un euphémisme ou une simple image dont le sens symbolique échappe aux disciples ». Pour lui la méprise des disciples (εἰρήκει δὲ ὁ Ἰησοῦς περὶ τοῦ θανάτου αὐτοῦ· ἐκεῖνοι δὲ ἔδοξαν ὅτι περὶ τῆς κοιμήσεως τοῦ ὕπνου λέγει) provient simplement du fait que κοιμᾶσθαι « depuis l'antiquité jusqu'à nos jours » a toujours eu le double sens de *dormir* et de *mourir*. Et il proteste contre les commentaires qui insistent sur le sens symbolique du verset 11. La confusion représente « un fait de langue et non une intention particulière de Jésus » (p. 235).

M. Merlier a groupé une liste fort intéressante d'exemples anciens et modernes du mot. Mais je ne saurais, pour ma part, me rallier sans réserve à sa conclusion. Je crois au contraire que jamais, en employant κοιμᾶσθαι au sens de *mourir*, on n'a perdu de

vue que ce sens dérivait de celui de *dormir*. Autrement dit, cet emploi est bien un euphémisme. Je n'en veux pour preuve que la fameuse épigramme de l'*Anthologie*, attribuée à Callimaque (exemple que M. Merlier ne cite pas) :

Τῇδε Σάων ὁ Δίκωνος, Ἀκάνθιος ἱερὸν ὕπνον
κοιμᾶται. θνῄσκειν μὴ λέγε τοὺς ἀγαθούς.

Et même dans le passage de l'*Hécube* (471 : *ἢ Τιτάνων γενεάν, τὰν Ζεὺς ἀμφιπύρῳ κοιμίζει φλογμῷ Κρονίδας*) allégué par M. Merlier (p. 231) comme l'exemple le plus sûr de l'emploi de *κοιμίζω* au sens de : « faire mourir, sans métaphore », je tiens que M. Méridier a eu raison de traduire : « endort du dernier sommeil ». La métaphore me paraît presque aussi vivante que dans les cas d'emploi d'*εὐνάζειν* (*Soph.*, O. R., 961 ; *Apoll. Rh.*, 2, 856) au sens d'abattre, faire périr. Dans le texte qui nous occupe, la métaphore est encore, quoi qu'on dise, nettement marquée par l'emploi de *ἐξυπνίζω*, qui continue l'image, et par la seconde déclaration de Jésus : *τότε οὖν εἶπεν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς παρρησίᾳ* · (sans détours) *Λάζαρος ἀπέθανεν*... Évidemment, l'histoire du mot *κοιμᾶσθαι* montre clairement que cette métaphore d'origine païenne a vu son extension dans l'usage courant favorisée par la nécessité de traduire dans la Bible l'hébreu שכב, qui offrait la même image, et par la conception chrétienne du « sommeil de la mort ». Par là la métaphore s'est certainement affaiblie, mais sans jamais s'abolir complètement. C'est ce que montre bien la section C (p. 234 : exemples de *κοιμοῦμαι* en grec mod.) (1). — M. Merlier propose de traduire *Jean* xi 14-15 : ... *Λάζαρος ἀπέθανεν, καὶ χαίρω δι' ὑμᾶς, ἵνα πιστεύσητε, ὅτι οὐκ ἤμην ἐκεῖ* : « Lazare est mort parce que je n'étais pas là. Et je me réjouis à votre sujet pour ce que vous croirez ». J'avoue ne pas saisir l'avantage de cette solution assez peu naturelle ; je comprends moins encore en quoi la traduction presque unanimement adoptée (le P. Calmes, le P. Lagrange, Loisy, Segond, Pernot, etc...) est « peu satisfaisante » : « à cause de vous, je me réjouis de n'avoir pas été là [pendant la maladie de Lazare, qui dans ce cas ne serait pas mort : c'est ce que

(1) Nous croyons rendre service au lecteur de l'article de M. Merlier — et à M. Merlier lui-même — en signalant la regrettable faute d'impression qui dépare la note 1 de la p. 232 : Euripide, *Trach.*, 589, *κοιμίσασθαι ἐς Ἄιδου*, lisez : Euripide, *Troyennes*, 594.

diront Marthe (21) et Marie (32)] afin que vous croyiez » [c. à d. ainsi vous croirez, en voyant le miracle dont mon absence m'a fourni l'occasion].

Bruxelles. Roger Goossens.

A. Pallis. *Notes on St. Mark and St. Matthew.* New edition. Oxford, 1932. In-8°, 109 p.

Il y a beaucoup de bonnes choses dans les *Notes* de M. Pallis. Sa parfaite connaissance du grec de la Septante, aussi bien que du grec classique et du grec moderne, le mettent à même de rectifier bien des fausses interprétations. Malheureusement M. Pallis a très mauvaise opinion des copistes du N. T., et sa méfiance, qui passe les bornes permises, est servie par une terrible ingéniosité. Signalons aux lecteurs de *Byzantion*, édifiés depuis longtemps sur le compte du fameux verset de *Marc* (1, 6) *ἦν δὲ Ἰωάννης ἐσθίων ἀκρίδας καὶ μέλι ἄγριον*, une correction — la moins heureuse de toutes — à ajouter à la liste spirituellement commentée par M. Grégoire (1) : *ῥίζας καὶ καρπὸν ἄγριον* (p. 4). Un autre texte tout aussi célèbre, *Matth.*, VII, 6 : *μὴ δῶτε τὸ ἅγιον τοῖς κυσὶν μηδὲ βάλητε τοὺς μαργαρίτας ὑμῶν ἔμπροσθεν τῶν χοίρων*, revu par M. Pallis, devient : *μὴ δήσητε τρίχαπτον τοῖς κυσὶν μηδὲ βάλητε τοὺς μαργαρίτας ὑμῶν ἐνώτιον τοῖς χοίροις.* De telles « restitutions » ne nous donnent pas beaucoup plus de confiance dans la méthode de M. Pallis, qu'il n'en professe lui-même à l'égard de la tradition manuscrite.

Bruxelles. Roger Goossens.

Adolf Rücker, *Anton Baumstark zum 60. Geburtstag* dans *Litterae Orientales. Orientalischer Literaturbericht.* Heft 32 : october 1932, p. 1-11.

A l'occasion du 60e anniversaire de M. A. Baumstark, M. Adolf Rücker a publié une notice bio-bibliographique sur son éminent collègue et ami. Ces pages, où l'on entend l'accent du cœur, sont dignes du sujet, et l'on peut regretter qu'au lieu d'être perdues dans des éphémérides de librairie, elles n'aient pu être publiées

(1) Henri Grégoire, *Les Sauterelles de Saint Jean-Baptiste*, dans *Byzantion*, V (1929-1930), pp. 109-128.

à leur véritable place, en tête du numéro jubilaire dédié par l'*Oriens christianus* à son fondateur et principal directeur.

Il y a des carrières heureuses, prédestinées au succès et devant lesquelles les hommes et les circonstances semblent, dès le début, s'accorder pour aplanir les obstacles. Celle de M. Baumstark a eu des commencements plus rudes ; elle impose le respect par la persévérance d'un effort presque surhumain, dépensé le plus souvent sur une matière abstruse et ingrate. Aucune des littératures de l'Orient chrétien que M. Baumstark a fouillées avec un zèle infatigable n'a le don de passionner la curiosité du public lettré. L'aristocratie de l'érudition regarde avec intérêt, mais d'un peu haut tout de même, ces écritures barbares. M. Baumstark a refusé de s'incliner devant cette défaveur. Quelle que soit l'aridité du sujet qu'il traite, il met une sorte de fierté à ne rien accorder à la nonchalance ou à la frivolité du lecteur. Qui veut le suivre est dûment averti qu'il ne part point pour une promenade dans les jardins d'Académus. Si l'on s'en est plaint parfois, c'est précisément parce que les ouvrages de M. Baumstark ne sont pas de ceux qu'on est libre de fermer quand ils paraissent durs à comprendre.

Lentement et irrésistiblement l'autorité du distingué orientaliste n'en finit pas moins par s'imposer. Un dernier caprice du sort a voulu que pour M. Baumstark, la pleine maturité du talent et du savoir soit tombée à une époque funeste où le monde de l'érudition s'est hérissé de barrières que la science ne devrait pas connaître. Ces frontières ont resserré, mais non sans les éclaircir, les rangs de l'école que ce maître énergique aurait formée en des temps meilleurs.

L'œuvre de M. Baumstark n'est pas close et tout permet de prévoir qu'elle est destinée à se développer encore. Dans son état présent, elle constitue déjà un monument singulièrement honorable, moins encore par son étendue et sa variété que par le labeur probe, solide et entièrement personnel qui l'a édifiée.

Bruxelles. P. PEETERS.

A. E. BELLINGER. *Catalogue of the coins found at Corinth*, 1925, with a note on the cleaning of the coins by Charlotte B. ZELLINGER. New Havens Yale University press, London, Humphrey Milford, 1930, XII-96 pp. in 4° and 2 pll. en phototypie. 9 sh.

En 1925, au cours des fouilles exécutées à Corinthe par l'École

américaine, près de 1400 monnaies furent découvertes. M. B. donne la description de 1300 d'entre elles. Elles appartiennent aux époques comprises entre le ve siècle avant J.-C. et le XIXe siècle de notre ère. Il y a dans ces découvertes quelques lacunes qui étonnent : Alexandre le Grand n'est pas représenté,et la Ligue achéenne qui frappa pourtant monnaie à Athènes n'est rappelée que par une pièce battue à Pallantium.

Au point de vue numismatique, le résultat de ces fouilles apprend peu de chose de neuf, et l'auteur a fixé dans des notes les rectifications d'attributions qu'il a pu faire.

Signalons cependant la trouvaille d'une soixantaine de ces petites monnaies de bronze que l'on attribuait aux Vandales. Ces pièces au buste de Valentinien III et de Justinien, ne pourront plus désormais être données à ces barbares, car la présence de monnaies Vandales à Corinthe, en aussi grand nombre, ne paraît guère pouvoir s'expliquer.

Bruxelles. Victor TOURNEUR.

Bibliotheca philologica classica, Band 56, 1929, bearbeitet von RUDOLF KAISER, *Beiblatt zum Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft*, Jahrg. 55, 1929, Leipzig, O. R. Reisland, 1931. 13 M.

La rédaction s'est décidée à supprimer, à partir de cette année, la bibliographie archéologique qui fait double emploi avec le bulletin publié par le *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*.

Malgré cette amputation, le présent volume ne compte pas moins de 4575 numéros. La tâche de réunir un tel nombre de fiches bibliographiques devenant trop lourde, le Dr R. Kaiser se voit dans l'obligation de passer la main à un collègue plus jeune. Espérons qu'il ne fera pas regretter son prédécesseur.

Dans la préface, la Rédaction nous avertit qu'elle a été obligée de porter de 40 à 44 M. le prix du *Jahresbericht* et de la *Bibliotheca*, la *Deutsche Gemeinschaft zur Erhaltung und Förderung der Forschung* lui ayant supprimé ses subsides.

Le Caire. Paul GRAINDOR.

TABLE DES REVUES (1)

Échos d'Orient, 34e année, t. XXX, 1931.

N° 161, janvier-mars.

G. DE JERPHANION, *La chronologie des peintures de Cappadoce*, 5-27. Anticipant sur la publication des tomes II et III de ses *Églises rupestres de Cappadoce*, l'auteur expose ici les raisons, tirées de l'étude des monuments, des inscriptions, des circonstances historiques et des *Notitiae episcopatuum*, qui l'ont amené à cette conclusion : c'est du xe au début du xiie siècle que durent être exécutés la plupart des décors peints de Cappadoce. — S. SALAVILLE, *De l'hellénisme au byzantinisme. Essai de démarcation.* 28-64. De l'hellénisme au byzantinisme, il n'y a point « le fossé d'opposition » qu'on imagine trop souvent, mais « la simple ligne de démarcation » tracée dans l'histoire par le triomphe du christianisme. Le byzantinisme, en effet, n'est autre chose que la continuation de l'hellénisme chrétien dont le ive siècle, avec un saint Basile, un saint Grégoire de Nazianze, un saint Jean Chrysostome, a vu la magnifique éclosion, et auquel s'unirent de bonne heure, comme l'atteste l'exemple d'un Grégoire de Nazianze et d'un Synésios, le culte de la « Nouvelle Rome » et un vif sentiment d'attachement à l'Empire. — V. LAURENT, *Les sources à consulter pour l'établissement des listes épiscopales du patriarcat byzantin*, 65-83. Le P. Laurent examine successivement les diverses sources — liturgiques, diplomatiques, littéraires et épigraphiques — qui serviront à la rédaction du nouvel *Oriens Christianus*, faisant ressortir ainsi l'ampleur et la complexité de la tâche entreprise par les Assomptionnistes de Kadiköy. — J. GAY, *L'abbaye de Cluny et Byzance au début du*

(1) Notre intention est de joindre de courts résumés aux relevés que nous publierons sous cette rubrique. Malheureusement, ce travail ayant été entrepris quand *Byzantion*, VII, 2, était déjà sous presse, il n'a pu être qu'amorcé cette fois-ci. Il va sans dire que nous ne résumerons ainsi que les articles qui intéressent directement nos études.

XIIe siècle, 84-90. Étude de deux lettres de Pierre le Vénérable, par lesquelles l'abbé de Cluny demande à Jean Comnène et au patriarche de Constantinople la restitution du monastère latin de *Civitot*, fondation d'Alexis Comnène, et qui fournissent d'intéressants renseignements sur les sentiments d'un des plus hauts représentants du monachisme latin à l'égard de Byzance et de l'Église d'Orient, au début du XIIe siècle. — V. GRUMEL, *Le fondateur et la date de fondation du monastère thessalonicien d'Acapniou*, 91-95. Trois manuscrits - deux de l'Athos et un de Pétrograd — nous ont conservé le nom du fondateur du monastère thessalonicien d'Acapniou : il s'agit d'un saint Photius qui ne peut être identifié qu'avec saint Photius de Thessalie, fondateur, comme nous l'apprend son *encomion*, de plusieurs monastères à Salonique. Des indications fournies par l'*encomion*, il résulte que les fondations pieuses de Photius, et notamment celle du monastère d'Acapniou, doivent être placées dans le premier tiers du XIe siècle. — V. G[RUMEL], *Le troisième Congrès international des Etudes byzantines à Athènes*, 96-100. L'auteur donne un premier aperçu de l'organisation et de l'activité du Congrès d'Athènes. — S. SALAVILLE, *In memoriam. Auguste Heisenberg* († 22 *nov.* 1930). 101-104. Article nécrologique visant surtout à caractériser la méthode scientifique de l'illustre défunt. — J. LACOMBE, *Chronique des Églises orientales*, 105-113. — Bibliographie, 114-128.

N° 162, avril-juin.

VENANCE GRUMEL, *Le « miracle habituel » de Notre-Dame des Blachernes à Constantinople*, 129-146. Le P. Grumel interroge longuement les sources latines, grecques et slaves, qu'il reproduit en partie, pour déterminer l'exacte nature du miracle et en retracer l'histoire. Celui-ci semble devoir son origine à la découverte inattendue d'une icone de la Vierge en 1031, sous Romain III Argyre, icone qui pourrait fort bien être, à en juger par le récit de Cédrénus, celle du « miracle habituel » dont parle Anne Comnène. — V. LAURENT, *Une borne milliaire des environs de Brousse au nom de Septime Sévère*, 147-159. — M.-TH. DISDIER, *Une oeuvre douteuse de saint Maxime le Confesseur : Les cinq Centuries théologiques*, 160-178. La question de l'authenticité des *Centuries théologiques* se ramène à celle de l'authenticité des *Scholia* aux *Quaestiones ad Thalassium*, auxquels elles empruntent jusqu'à 221 chapitres. Or, en dépit des indices fournis par la critique interne et ex-

terne, il n'est pas démontré que les *Scholia*, comme on le croit généralement aujourd'hui, sont d'une époque très postérieure au moine de Chrysopolis. La possibilité de l'authenticité des *Centuries théologiques* ne paraît donc pas exclue : « la solution reste à chercher dans l'étude de la tradition manuscrite tant des *Scolies* que des *Centuries*. » — M. JUGIE, *Les origines de la méthode d'oraison des hésychastes*, 179-185. En réponse à une opinion récemment émise, le P. Jugie montre notamment que le moine Nicéphore ne saurait être regardé comme l'auteur de la *Μέθοδος* attribuée à Syméon le Nouveau Théologien, ni comme l'inventeur de la fameuse méthode par laquelle les hésychastes se flattaient d'arriver à la contemplation divine. Il insiste surtout sur cette conclusion que leur procédé d'oraison doit être bien antérieur au XIVe siècle, et qu'aussi bien « il revêt plus d'une forme et n'est pas attribuable à un seul et même auteur. » — JEAN DESLANDES, *A propos de la codification du Droit oriental. Comment la réaliser?* 186-196. — R. JANIN, *Les orthodoxes à la Conférence de Lambeth*, 197-211. — E. STÉPHANOU, *Un nouveau livre et une vieille controverse. La primauté romaine dans l'apologie orthodoxe*. 212-232. L'auteur s'attache longuement à caractériser et à réfuter l'ouvrage récent de Mgr Chrysostome Papadopoulos, ouvrage qui, quoi qu'en dise son sous-titre, ressortit à la polémique plutôt qu'à l'histoire et dont la thèse peut se résumer ainsi : « la théorie de la primauté romaine, absolument inconnue de l'histoire et des Pères, ne surgit qu'au IXe siècle avec le pape Nicolas Ier. » — V. LAURENT, *Remarques critiques sur le texte du typikon du monastère de Saint-Mamas*, 233-242. Le P. Laurent, qui préparait lui-même une édition du *typikon* du monastère de Saint-Mamas, publie ici les remarques qui lui ont été suggérées par celle de Mgr Sophrone Eustratiadès (*Ἑλληνικά*, t. I, 1928, 256-313). Il signale les erreurs et les omissions qu'il a relevées dans ce travail hâtif et propose de nombreuses corrections au texte du *Supplem. Paris. graec.* 92 ; il examine ensuite, dans une note additionnelle, les observations récemment publiées par A. Sigalas sur le même sujet (*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, t. VII, 1930, 399-405). — Bibliographie, 243-256.

N° 163, juillet-septembre.

M. JUGIE, *Le décret du concile d'Éphèse sur les formules de foi et la polémique anticatholique en Orient*, 257-270. Le P. Jugie, après avoir rappelé les circonstances qui donnèrent lieu à la promulgation

du célèbre décret, cherche à déterminer sa véritable signification et étudie le rôle qu'il a joué dans les polémiques religieuses en Orient. L'auteur montre qu'il n'avait d'autre portée que d'interdire aux simples particuliers de composer de nouvelles formules de foi, et, plus spécialement, de présenter à ceux qui se convertissent un symbole autre que le symbole de Nicée proprement dit. Il examine ensuite l'usage, ou plutôt l'abus, qui a été fait du décret d'Éphèse : 1°) dans la controverse nestorienne ; 2°) dans la controverse monophysite ; 3°) dans la controverse photienne ; 4°) dans la controverse starovière en Russie. — ROBERT DEVREESSE, *Après le concile d'Ephèse. Le retour des Orientaux à l'unité* (433-437). 271-292. L'auteur retrace longuement les démêlés de Jean d'Antioche, après la réconciliation des Églises d'Antioche et d'Alexandrie (janvier 433), avec une opposition qui, groupée autour d'Alexandre d'Hiérapolis, ne fut réduite qu'en 437, et les efforts déployés par Théodoret, au cours de cette période agitée, en vue du rétablissement de la paix religieuse. — VENANCE GRUMEL, *Le concile d'Ephèse. Le Pape et le concile.* 293-313. Le P. Grumel fait ressortir, par l'histoire de la controverse nestorienne et du concile d'Éphèse, la place prééminente de la papauté dans l'Église du Ve siècle : vis-à-vis du concile œcuménique lui-même, le pape affirme son autorité suprême, sans que celle-ci soit contestée par l'assemblée. — M.-Th. DISDIER, *Le pélagianisme au concile d'Éphèse,* 314-333. Du Ve siècle à nos jours, la théologie occidentale a continué « à voir Nestorius par les yeux de Cassien », qui tenait son hérésie pour « fille et imitatrice de l'hérésie pélagienne ». Et pourtant, la parenté des deux doctrines condamnées à Éphèse n'est rien moins que prouvée. Mais les circonstances rendraient assez naturel, de la part de Nestorius, un « pélagianisme politique », auquel a dû répondre, chez les amis de Pélage, un « nestorianisme politique ». En tout cas, à Éphèse, par les mesures rigoureuses dont il fut l'objet de la part du concile orthodoxe, le pélagianisme, déjà exilé d'Occident, vit tout à coup l'Orient se fermer devant lui. — E. GERLAND, *Le nombre des Pères au concile d'Éphèse,* 334-338. La désignation des conciles œcuméniques par le nombre des membres qui y participèrent tire son origine moins des actes particuliers des conciles que des listes épiscopales transmises avec les canons. Comme il n'existe aucune liste de ce genre pour Éphèse, on s'explique qu'il n'ait pu se former de chiffre populaire pour désigner les Pères du IIIe concile œcuménique. L'enquête entreprise par l'auteur l'a conduit à fixer à 208 le nom-

bre des partisans de Cyrille, et à 59 celui des nestoriens qui, jusqu'à la fin, restèrent fidèles au patriarche de Constantinople. — V. LAURENT, *La correspondance de Démétrius Cydonès*, 339-354. Long compte rendu de l'ouvrage de G. Cammelli, où l'auteur, après une série de remarques particulières, examine spécialement les notices sur les personnages et la chronologie de différentes lettres. — V. LAURENT, *Une nouvelle collection de légendes sigillographiques*, 355-362. L'auteur rend compte du catalogue de la collection A. Stamoulis publié par Konstantopoulos, et revient, à propos de deux monuments de cette collection, sur la question des origines du patriarcat bulgare et sur celle du régime de la Crète, après la reconquête sur les Arabes (961). — J. LACOMBE, *Chronique des Églises orientales*, 363-373. — Bibliographie, 374-384.

N° 164, octobre-décembre.

V. GRUMEL, *Les aspects généraux de la théologie byzantine*, 385-396. Vue du dehors, la théologie byzantine est éminemment sociale (elle intéresse et passionne tout le monde) et nationale (elle finit par incarner la nation elle-même) ; elle est soumise à l'ingérence constante de l'État. Considérée en elle-même, elle est spéculative (elle s'attache aux vérités plus proprement théologiques) ; elle tire un moindre parti de la philsophie classique que la théologie occidentale, mais l'emporte sur elle pour le respect et la vénération des Pères, ou du moins par l'emploi qu'elle fait de leur autorité. — M. JUGIE, *La controverse palamite* (1341-1368). *Les faits et les documents conciliaires*. 397-421. Le P. Jugie retrace longuement l'histoire de la controverse palamite du concile de 1341 à celui de 1368, montrant notamment comment le palamisme, grâce à l'appui de Jean Cantacuzène, réussit à devenir, en 1347, la doctrine officielle de l'Église byzantine, et s'attache surtout à déterminer la date et la portée des documents conciliaires promulgués durant cette période. — V. GRUMEL, *Quelques témoignages byzantins sur la primauté romaine*, 422-430. L'auteur produit divers témoignages (ménologe du Xe siècle, passages de saint Nicéphore Ier, *Vie* de saint Germain de Constantinople, *Vies* de saint Jean Chrysostome) attestant que le sentiment de la primauté romaine,aussi bien après qu'avant Photius, « faisait partie de la psychologie religieuse des Byzantins », tout au moins des orthodoxes. — R. JANIN, *Un ministre byzantin : Jean l'Orphanotrophe (XIe siècle)*, 431-443. Longue étude sur la vie et le caractère de l'aventurier qui, sous les règnes de Romain III Argyre et

de Michel IV le Paphlagonien, fut le vrai maître de l'Orient, et qui, par son ambition et sa cupidité, fut un des artisans de la décadence de l'empire byzantin. — S. SALAVILLE, *L'auteur du Codex grec 573 de Munich : Augustin Chalkos*, 444-451. Le nom de l'auteur, *Augoustinos Chalkos*, du *Monac. graec.* 573, recueil de divers écrits spirituels traduits du latin, est bien, comme le P. Salaville l'avait conjecturé, la forme grécisée d'un nom germanique : il s'agit d'un certain *Augustinus Erz*, chanoine régulier de Saint-Augustin, qui vécut au XVIIe siècle au monastère de Gars ou Garsen (Autriche) et se distingua parmi les érudits de l'ordre comme hellénisant et hébraïsant. — V. LAURENT, *Sceau inédit de Christophore, stratège d'Artziké (Arcke) - Arkérabou en Arménie*, 452-465. Le P. Laurent publie ici un sceau d'un exceptionnel intérêt, qui nous fait connaître, en même temps qu'une nouvelle manière de représenter saint Georges, la capitale du thème de Basse-Médie, ou, tout au moins, le siège d'une importante stratégie, Artziké-Arkérabou, ainsi que le nom d'un gouverneur de cette région militaire. — V. LAURENT, *Légendes sigillographiques et familles byzantines*, 466-484. L'auteur étudie une série de sceaux déjà publiés (sceau de Nicolas Phrangopoulos, Basile Tzirithon, Georges Skaranos, Jean Pistophilos et Jean Maroulès) ; dans chaque cas, il fournit une étude critique de la légende et dresse le catalogue des représentants du patronyme. — M.-Th. DISDIER, *Nouvelles études sur saint Grégoire de Nazianze*, 485-497. Analyse de la littérature récente sur saint Grégoire de Nazianze, et, plus particulièrement, des ouvrages de J. Sajdak, Th. Sinko, H. Pinault et E. Fleury. — Bibliographie, 498-507.

Échos d'Orient, 35e année, t. XXXI, 1932.

N° 165, janvier-mars.

V. GRUMEL, *Les Regestes des patriarches de Constantinople*, 5-16. — M.-Th. DISDIER, *Elie l'Ecdicos et les ἕτερα κεφάλαια attribués à saint Maxime le Confesseur et à Jean de Carpathos*, 17-43. — V. LAURENT, *Les diplômes de la chancellerie impériale de Byzance*, 44-51. — E. DALLEGGIO D'ALESSIO, *Une nouvelle inscription inédite d'Arab-Djami à Galata*, 52-54. — E. STÉPHANOU, *Bulletin bibliographique de philosophie byzantine* (1918-1931), 55-74. — J. LACOMBE, *Chronique des Églises orientales*, 75-96. — V. LAURENT, *Notes critiques sur de récentes publications*, 97-123. — Bibliographie, 124-128.

N° 166, avril-juin.

JEAN DESLANDES, *L'obligation de l'office chez les Orientaux*, 129-143. — M.-Th. DISDIER, *La vie spirituelle selon Elie l'Ecdicos*, 144-164. — E.STÉPHANOU, *Théophane de Médie. Opuscules philosophiques*. 165-176. — V. LAURENT, *Légendes sigillographiques et familles byzantines* (2e article), 177-187. — E. DALLEGGIO D'ALESSIO, *Les inscriptions latines funéraires de Constantinople au moyen âge*, 188-206. — E. STÉPHANOU, *Études récentes sur Pléthon*, 207-217. — R. JANIN, *La nouvelle organisation de l'Église de Grèce*, 218-235. — J. LACOMBE, *Chronique des Églises orientales*, 236-249. — Bibliographie, 250-254. — *Les mosaïques de Sainte-Sophie*, 255. — *In memoriam. Le baron Alfred de Testa* (1843-1932). 256.

N° 167, juillet-septembre.

V. GRUMEL, *Le mois de Marie des Byzantins*, 257-269. — R. JANIN, *Les églises Sainte-Euphémie à Constantinople*, 270-283. — M.-Th. DISDIER, *Jean de Carpathos : l'homme, l'oeuvre, la doctrine spirituelle* (1er article), 284-303. — E. STÉPHANOU, *La coexistence initiale du corps et de l'âme d'après saint Grégoire de Nysse et saint Maxime l'Homologète*, 304-315. — V. LAURENT, *Héraclée du Pont : la métropole et ses titulaires* (1232/50-1387), 316-326. — V. LAURENT, *Légendes sigillographiques et familles byzantines* (3e article), 327-349. — *L'Église géorgienne et la Russie : une lettre du catholicos Léonide au patriarche Tykhon*, 350-369. — Bibliographie, 370-384.

Revue de l'Orient chrétien, 3e série, t. VIII (XXVIII), année 1931-1932.

N°s 1-2, 1931.

P. PELLIOT, *Les Mongols et la Papauté*. Chapitre II (suite). 3-81. — F. NAU, *Le traité sur les « constellations » écrit, en* 660, *par Sévère Sébokt, évêque de Qennesrin* (fin), 85-100. — E. BLOCHET, *La pensée grecque dans le mysticisme oriental* (suite), 101-177. — JEAN SIMON, *Répertoire des bibliothèques publiques et privées contenant des manuscrits éthiopiens*, 178-196. — FRANÇOIS NAU, *Un fragment syriaque de l'ouvrage astrologique de Claude Ptolémée intitulé le Livre du Fruit*, 197-202. — E. BLOCHET, *Le nom des Turks dans le chapitre X de la Genèse*, 203-208. — M. CHAINE, *Un voyage inédit du Père Sicard à La Mecque en* 1724, 209-221. — Bibliographie, 222-224.

Orientalia Christiana, vol. XXI-XXIV, 1931.

Vol. XXI. — **N° 67**, janvier-mars. MICHEL D'HERBIGNY et ALE-

XANDRE DEUBNER, *Évêques russes en exil. Douze ans d'épreuves* (1918-1930).

Vol. XXII. — **N° 68**, avril. GEORG HOFMANN, *Concilium Florentinum*, III : *Denkschrift des Kardinals Cesarini über das Symbolum.* — **N° 69**, mai. IRÉNÉE HAUSHERR, *Les Versions syriaque et arménienne d'Evagre le Pontique. Leur valeur, leur relation, leur utilisation.* — **N° 70**, juin. *De Oriente documenta et libri.*

Vol. XXIII. — **N° 71**, juillet. A. VOGT, *Panégyrique de S. Pierre, Panégyrique de S. Paul. Deux discours inédits de Nicétas de Paphlagonie, disciple de Photius.* — **N° 72**, août-septembre. VINCENZO BURI, *L'unione della Chiesa copta con Roma sotto Clemente VIII.*

Vol. XXIV. — **N° 73**, octobre. N. DE BAUMGARTEN, *Olaf Tryggwison, roi de Norvège, et ses relations avec Saint Vladimir de Russie.* — **N° 74**, novembre-décembre. P. THEOPHILUS SPÁČIL, *Doctrina theologiae Orientis separati de sacra infirmorum unctione.*

Orientalia Christiana, vol. XXV-XXVI, 1932.

Vol. XXV. — **N° 75**, janvier-février. CLEMENS KOPP, *Glaube und Sakramente der koptischen Kirche.* — **N° 76**, mars. GEORG HOFMANN, *Griechische Patriarchen und römische Päpste. Untersuchungen und Texte.* II, 1-6 : *Patriarch Ieremias II ; die Patriarchen Meletios Pegas, Neophytos II, Timotheos II ; Patriarch Ioannikios II.*

Vol. XXVI. — **N° 77**, avril. A. VOGT et I. HAUSHERR, *Oraison funèbre de Basile I par son fils Léon VI le Sage, éditée avec introduction et traduction.*

Oriens Christianus, 3e série, **t. VI**, 1931.

Fasc. 1.

JOSEF KEIL, *Ephesos*, 1-14. — A. M. SCHNEIDER, *Die Kirche von et-Ṭaijibe*, 15-22. — A. BAUMSTARK, *Der Text der Mani-Zitate in der syrischen Übersetzung des Titus von Bostra*, 23-42. — JOSEPH MOLITOR, *Byzantinische Troparia und Kontakia in syro-melchitischer Überlieferung herausgegeben und übersetzt* (III), 43-59. — SEBASTIAN EURINGER, *Die Marienharfe ('Argānona Weddāsē) nach der Ausgabe von Pontus Leander übersetzt. Freitagslektion.* 60-89. — Notes, 90-107. — Chronique archéologique, 107-110. — Comptes rendus, 110-119. - Bibliographie, 120-161.

Fasc. 2.

ANTON BAUMSTARK, *Aramäischer Einfluss in altlateinischem Text*

von Habakuk 3, 163-181. - P. EDM. POWER, *St. Peter in Gallicantu and the house of Caiphas*, 182-208. - SEBASTIAN EURINGER, *Die Marienharfe* (*'Argānona Weddāsē*) *nach der Ausgabe von Pontus Leander übersetzt. Samstagsleklion.* 209-223. *Sonntagsleklion.* 221-239. — Notes, 240-251. — Chronique archéologique, 251-258. — Comptes rendus, 259-274.

Oriens Christianus, 3e série, **t. VII**, 1932. (Tome offert à A. Baumstark, à l'occasion de son 60e anniversaire).

ARTHUR ALLGEIER, *Cod. Phillipps 1388 in Berlin und seine Bedeutung für die Geschichte der Pešitta*, 1-15. — RAFAEL EDELMANN, *Bestimmung, Heimat und Alter der synagogalen Poesie*, 16-31. — P. HIERONYMUS ENGBERDING, *Urgestalt, Eigenart und Entwickelung eines altantiochenischen eucharistischen Hochgebetes*, 32-48. — SEBASTIAN EURINGER, *Des Išô'dâd von Maru Kommentar zum Hohenlied ediert und übersetzt*, 49-74.— JOHANN GEORG, Herzog zu Sachsen, *Ein syrisches Email des IX. Jahrhunderts*, 75-76. — PAUL KAHLE, *Die zwölf Marḳa-Hymnen aus dem « Defter » der samaritanischen Liturgie*, 77-106. — CARL MARIA KAUFMANN, *Zwei altkoptische Festbrotstempel aus dem Gebiete von Antinoupolis in Oberägypten*. 107-110. — P. ANGELICUS M. KROPP, *Die koptische Anaphora des heiligen Evangelisten Matthäus*, 111-125. — P. E. v. D. MEER, *Fünf kappadokische Geschäftsbriefe*, 126-137. — P. THOMAS MICHELS, *Christus mit der Buchrolle. Ein Beitrag zur Ikonographie der Himmelfahrt Christi*. 138-146. — P. KUNIBERT MOHLBERG, *Maximinianus von Ravenna* (546-567) *und die orientalische Quelle des Martyrologium Hieronymianum*, 147-152. — GREGOR PERADZE, *Die Probleme der ältesten Kirchengeschichte Georgiens*, 153-171. — ERIK PETERSON, *Zum Messalianismus der Philippus-Akten*, 172-179. — ADOLF RÜCKER, *Das « Obere Kloster » bei Mossul und seine Bedeutung für die Geschichte der ostsyrischen Liturgie*, 180-187. — JOSEPH SAUER, *Die christlichen Denkmäler im Gotengebiet der Krim*, 188-202. — OTTO SPIES, *Die äthiopische Überlieferung der Abhandlung des Evagrius περὶ τῶν ὀκτὼ λογισμῶν*, 203-228. — JOSEF STRZYGOWSKI, *Der Mittelmeerglaube in der altchristlichen Kunst und die Tatsachenwelt von Asien und Europa*, 229-250. — FRANZ TAESCHNER, *Der Anteil der Christen und der Muslime an der islamischen Kunst*, 251-263. — EUGÈNE TISSERANT, *Notes pour servir à la biographie d'Élienne Évode Assémani*, 264-276. — EGON WELLESZ, *Die Epochen der byzantinischen Notenschrift*, 277-288. — P. ODO CASEL, *Λειτουργ-*

la-munus, 289-302. — GABRIEL MILLET, *Un type de la prière des morts : l'épitaphe d'Amachis*, 303-316. — Bibliographie, 317-346.

Byzantinische Zeitschrift, t. XXXI, 1931.

Fasc. 1.

August Heisenberg †, I-IV. — KARL PRAECHTER, *Michael von Ephesos und Psellos*, 1-12. — H. J. W. TILLYARD, *The Stichera Anastasima in Byzantine Hymnody*, 13-20. — F. DÖLGER, *Johannes VII., Kaiser der Rhomäer* (1390-1408), 21-36. — K. DIETERICH, *Zur Kulturgeographie und Kulturgeschichte des byzantinischen Balkanhandels* (I. Teil), 37-57. — VERA LEBEDEVA, *Les trois nouveaux sceaux de plomb byzantins du Musée historique d'État à Moscou*, 58-60. — B. GRANIĆ, *Das Klosterwesen in der Novellengesetzgebung Kaiser Leons des Weisen*, 61-69. — Comptes rendus, 70-118. — Bibliographie et notes, 119-240.

Fasc. 2.

M. BOAS, *Planudes' Metaphrasis der sog. Disticha Catonis*, 241-257. — A. WERNER, *Die Syntax des einfachen Satzes bei Genesios*, 258-323. — Χρ. Παντελίδης, *Περὶ τῆς μεσαιωνικῆς κυπριακῆς διαλέκτου*, 324-327. — D. N. ANASTASIJEVIĆ, *Die chronologischen Angaben des Skylitzes (Kedrenos) über den Russenzug des Tzimiskes*, 328-333. — K. DIETERICH, *Zur Kulturgeographie und Kulturgeschichte des byzantinischen Balkanhandels* (Fortsetzung), 334-350. — V. LEBEDEVA, *Zu den drei Siegeln des Historischen Museums in Moskau*, 350. — Comptes rendus, 351-407. — Bibliographie et notes, 408-480.

Byzantinische Zeitschrift, t. **XXXII**, 1932.

Fasc. 1.

P. MAAS, *Der Titel des « Suidas »*, 1. — E. DARKÓ, *Neue Emendationsvorschläge zu Laonikos Chalkokandyles*, 2-12. — V. BEŠEVLIEV, *Der Titel καράρτι κεῖνος*, 13-15. — H. E. DEL MEDICO, *Essai sur Kahrié Djami au début du XIIe siècle*, 16-48. — N. BRUNOV, *Zur Erforschung der byzantinischen Baudenkmäler von Konstantinopel*, 49-62. — EDMUND WEIGAND, *Zum Denkmälerkreis des Christogrammnimbus*, 63-81. — Comptes rendus, 82-145. — Bibliographie et notes, 146-256.

Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher, t.VIII, année 1929-1930.

Fasc. 1-2, 1931.

Otmar Schissel von Fleschenberg, *Severus von Alexandreia. Ein verschollener griechischer Schriftsteller des IV. Jahrhunderts n. Chr.*, 1-13. — Christos Karnûkajas, *Quem ad modum Eugenius Bulgaris Virgilii Aeneida ex latino in sermonem homericum converterit*, 14-31. — *Λίνος Πολίτης, Παλαιογραφικὰ σημειώματα*, 32-40. — J. Moravcsik, *Zur Quellenfrage der Helenaepisode in Goethes Faust*, 41-56. — Georg Stuhlfauth, *Kleine Beiträge zur altchristlichen Epigraphik* (II), 57-58. — Gyula Czebe †, *Studien zum Hochverratsprozesse des Michael Paläologos im Jahre 1252*, 59-98. — Paul Maas, *Ev. Matth. 26, 50 Ἑταῖρε ἐφ' ὃ πάρει*, 99. — Franz Taeschner, *Georgios Gemistos Plethon, ein Vermittler zwischen Morgenland und Abendland zu Beginn der Renaissance*, 100-113. — V. Gardthausen †, *Die griechische Schrift des Mittelalters im Westen Europas*, 114-135. — K. Triantaphyllopoulos, *Die Novelle des Patriarchen Athanasius über die τριμοιρία*, 136-146. — *Ἀ. Ξυγγόπουλος, Ἡ κτητορικὴ ἐπιγραφὴ τοῦ Θησείου*, 147-149. — C. A. Macartney, *On the Black Bulgars*, 150-158. — Id., *The attack on « Valandar »*, 159-170. — *Ἐ. Ἀ. Πεζόπουλος, Συμβολαὶ κριτικαὶ καὶ ἑρμηνευτικαὶ εἰς Ἑλληνικὰ ἐπιγράμματα*, 171-188. — Comptes rendus, 189-219. — Bibliographie et notes, 220-224.

Byzantinoslavica, t. III, année 1931 (1).

Vol. 1.

Karel Škorpil, *Nadpisi ot părvoto bălgarsko carstvo v černomorskata oblastĭ na balkanskija poluostrov* (prodŭlženie), 1-6. Résumé français : Inscriptions de l'époque du premier empire bulgare dans la région de la mer Noire (péninsule des Balkans), 7-10. — Id., *Strategičeski postrojki v černomorskata oblastĭ na balkanskija poluostrov* (prodŭlženie), 11-28. Résumé français : Constructions militaires stratégiques dans la région de la mer Noire (péninsule des Balkans), 28-32. — V. A. Mošin, *Načalo Rusi. Normany v vostočnoj Evrope*

(1) Nous nous conformons, pour la transcription des noms et des titres en caractères cyrilliques, au *Tableau de transcription des alphabets cyrilliques* publié par le *Bureau de documentation des Études byzantines et slaves* adjoint à la Bibliothèque royale de Belgique (Bruxelles, rue du Musée, 5, 1932).

(I-IV). 33-58. — Fr. Dvorník, *La carrière universitaire de Constantin le Philosophe*, 59-67. — Nikolaj Durnovo, *Ešče o proishoždenii staroslavjanskogo jazyka i pisïma*, 68-78. Résumé français : Encore sur les origines de la langue et de l'écriture vieux-slave, 78. — G. Il'inskij, *Gde, kogda, kem i s kakoju celïju glagolica byla zamenena « kirillicej »*? 79-88. Résumé français : Où, quand, par qui et dans quel but l'alphabet glagolitique fut-il remplacé par le « cyrillique »? 88. — N. van Wijk, *Eine Vulgatalesart im slavischen Evangelium (Mat. XIII, 48)*? 89-91. — N. Popov, *Spornoe mesto v cap. IX De administrando imperio Konstantina Bagrjanorodnogo*, 92-96. Résumé allemand : Über eine Stelle Const. Porph. De administrando imperio cap. IX. 96. — S. P. Šestakov, *K istorii greko-bolgarskih otnošenij v trelïem desjatiletii X-go veka*, 97-101. Résumé allemand : Zur Geschichte der griechisch-bulgarischen Beziehungen in dem dritten Jahrzehnte des X. Jahrhunderts, 102. — D. Anastasijević, *Bolgarija 973 -go goda*, 103-109. Résumé français : La Bulgarie de l'an 973, 109. — M. Speranskij, *Malo izvestnoe vizantijskoe « Videnie » i ego slavjanskie teksty*, 110-132. Résumé français : Une « Vision » byzantine peu connue et ses textes en vieux-slave, 132-133. — Ludmila Wratislaw-Mitrovic et N.Okunev, *La Dormition de la Sainte Vierge dans la peinture médiévale orthodoxe*, 134-174. Résumé tchèque : Smrt Panny Marie ve středověkém pravoslavném malířství, 174-180. — František Dvorník, *August Heisenberg* († 22 *novembre* 1930), 181-183. — Comptes rendus, 184-255. — Chronique, 256-276. — Extraits des périodiques, 277-283.

Vol. 2, 1932.

V. A. Mošin, *Načalo Rusi. Normany v vostočnoj Evrope* (suite), 285-306. Résumé français (des deux articles) : Les Normands dans l'Europe orientale et l'origine de la Russie, 306-307. — V. M. Istrin, *Moravskaja Istorija Slavjan i Istorija Poljano-Rusi, kak predpolagaemye istočniki načalïnoj russkoj Letopisi* (I-IV), 308-331. Résumé français : Histoire morave des Slaves et Histoire des Poliano-Russes, comme sources supposées des Annales russes primaires, 331-332. — Karel Škorpil i Petr Nikov, *Nadpisi ot pŭrvoto bŭlgarsko carstvo v iztočnata častï na balkanskija poluostrov* (prodŭlženie), 333-380. Résumé français : Inscriptions du premier empire bulgare dans la partie orientale de la presqu'île balkanique, 342-343. Résumé allemand : Zwei altbulgarische Inschriften über

byzantinisch-bulgarische Beziehungen, 381-382. — Kr. MIJATEV, *Epigrafičeskie materialy iz Preslava*, 383-402. Résumé français : Les matériaux épigraphiques de Preslave 403. — MICHEL LASCARIS, *Sceau de Radomir Aaron*, 404-412. — IVAN OHIËNKO, *Dvi gramoti voëvodi valaššĭkogo Ivana Mirči Velikogo*, 415-428. Résumé français : Deux chartes du voćvode de Valachie Ivan Mirča le Grand, 429. — M. A. ANDREEVA, *Političeskij i obščestvennyj element vizantijsko-slavjanskih gadatelĭnyh knig* (suite), 430-460. Résumé français : Livres de mantique byzantins d'une époque postérieure, néo-grecs et slaves, 460-461.— JOSEF MYSLIVEC, *Liturgické hymny jako náměty ruských ikon*, 462-496. Résumé français : Les hymnes liturgiques considérés comme sujets d'icones, 497-499. — MICHEL LASCARIS, *Influences byzantines dans la diplomatique bulgare, serbe et slavo-roumaine*, 500-510. — Comptes rendus, 511-535. — Chronique, 536-556. —, Extraits des périodiques, 557-558. — Bibliographie, 559-575.

Byzantinoslavica, t. IV, année 1932.

Vol. 1.

JOSEF VAJS, *Byzantská recense a evangelijní kodexy staroslověnské* (suite), 1-10. Résumé allemand : Die byzantinische Rezension u. die altkirchenslavischen Evangelien-Kodexe, 11-12. — VALERIJ POGORĚLOV, *Na kakom jazykě byli napisany, tak nazyvaemyja, pannonskija žitija*? 13-21. Résumé français : Quelle est la langue dans laquelle furent écrites les vies de saints nommées « pannoniennes »? 21. — N. VAN WIJK, *Dva slavjanskih Paterika*, 22-34. Résumé français : Deux Pateriks slaves, 34-35. — V. M. ISTRIN, *Moravskaja Istorija Slavjan i Istorija Poljano-Rusi, kak predpolagaemye istočniki načalĭnoj russkoj Letopisi* (suite), 36-55. Résumé français : Histoire morave des Slaves et Histoire des Poliano-Russes, comme sources supposées des Annales russes primaires, 56-57. — M. N. SPERANSKIJ, « *Grečeskoe* » i « *ligaturnoe* » *pisĭmo v russkih rukopisjah XV-XVI vekov* 58-64. Résumé français : L'écriture grecque et les ligatures des manuscrits russes du XVe-XVIe siècle, 64. — M. A. ANDREEVA, *Političeskij i obščestvennyj element vizantijsko-slavjanskih gadatelĭnyh knig* (suite), 65-83. Résumé français : L'élément politique et social dans les livres de mantique byzantino-slaves, 84. — KAREL ŠKORPIL, *Madaro-Mogilskoto plato*, 85-128. Résumé français : Le plateau de Madaro-Moguila, 128-130. — A. SALAČ, *La ville de Pautalie dans l'oeuvre de Procope περὶ κτισμάτων*, 131-134. — N. A. MUŠMOV,

Un sceau en plomb du tsar Kaloyan (1196-1207), 135-138. — V. N. Zlatarski, *Namĕstnici-upraviteli na Bŭlgarija prez caruvaneto na Aleksija I Komnin* (I-IV), 139-158.— A.V.Solovjev, *Thessalijskie arhonty v XIV vĕkĕ. Čerty feodalizma v vizantijsko-serbskom stroĕ.* 159-171. Résumé français : Les archontes de Thessalie au xive siècle (Quelques traits de féodalisme dans l'organisation sociale byzantino-serbe), 172-174. — Comptes rendus, 175-208. — Chronique, 209-225.

Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, t. VIII, 1931.

Φαίδων Κουκουλές, Αἱ παρὰ τῷ Θεσσαλονίκης Εὐσταθίῳ δημώδεις παροιμίαι καὶ παροιμιώδεις φράσεις, 3-29. — *Κ. Ι. Δυοβουνιώτης, Ἀνθίμου Ἀθηνῶν λόγος ἀνέκδοτος περὶ τῶν τοῦ Ἁγίου Πνεύματος προόδων*, 30-41. — *Σωφρόνιος Εὐστρατιάδης, Περὶ κομμώσεως τῶν Βυζαντινῶν*, 42-46. — Id., *Συμεὼν Λογοθέτης ὁ Μεταφραστής. Χρόνος τῆς ἀκμῆς καὶ τὰ ποιητικὰ αὐτοῦ ἔργα.* 47-65. — *Γ. Εὐλόγιος Κουρίλας, Ὁ κατάλογος τῶν ἐπισήμων Ἀθωνικῶν ἐγγράφων τοῦ Οὐσπένσκη* (suite), 66-109. — *Ν. Ι. Γιαννόπουλος, Τὸ φρούριον τοῦ Βόλου*, 110-133. — *Ἀθηναγόρας, Μητροπ. Παραμυθίας καὶ Φιλιατῶν, Νικηφόρος Μελισσηνὸς-Κομνηνός*, 134-147. — *Φαίδων Κουκουλές, Τὸ κιόνιον τοῦ Νεοφύτου*, 148-156. — *Δ. Μ. Σάρρος, Κατάλογος τῶν χειρογράφων τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικοῦ Φιλολογικοῦ Συλλόγου*,157-199. — *Σπ. Θεοτόκης, Πρεσβεία Ῥογήρου* de Lluria *πρὸς τὴν Βενετικὴν Γερουσίαν* (25 Ἰουλίου 1365, γ' Ἰνδικτιῶνος), 200-205. — Id., *Ἡ δῆθεν ἀφορμὴ ἡ προκαλέσασα τὴν ἀποστασίαν τῆς Κρήτης τοῦ* 1363, 206-213. — *Βασίλειος Κ. Στεφανίδης, Ὁ Μέγας Κωνσταντῖνος καὶ ἡ λατρεία τῶν αὐτοκρατόρων*, 214-226. — *Χαρίτων Χαριτωνίδης, Σύμμεικτα κριτικά*, 227-243. — *Κωνστ. Μ. Κωνσταντόπουλος, Ἐπιγραφὴ ἐκ τοῦ ναοῦ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου Μαγκούτη*, 241-255. — *Λημ. Ι. Πάλλας, Ἐγχάρακτος εἰκονογραφικὴ πλὰξ τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν*, 256-263. —*Λιμιλία Κ. Σάρου, Χιακά*, 264-300. — *Β. Α. Μυστακίδης, Θηραϊκῶν ἐκ πατριαρχικῶν κωδίκων κατάλοιπα*, 301-311. — *Ἀρ. Π. Κούζης, Δύο θεραπευτικαὶ ὁδηγίαι τοῦ Μαγιστριανοῦ « περὶ θεραπείας λεπρῶν » κατὰ τὸν Ἑλληνικὸν κώδικα* XLV *τῆς Βιέννης*, 312-315. — *Ἀντώνιος Χ. Χατζῆς, Κριτικαὶ παρατηρήσεις*, 316-317. — *Ἀ. Κ. Ὀρλάνδος, Δύο ἀνέκδοτοι ναοὶ τῶν Ἀθηναίων Μπενιζέλων*, 318-328. — *Θεόδωρος Μακρίδης, Ἀνέκδοτα Βυζαντινὰ ἀνάγλυφα*

τοῦ *Μουσείου Κωνσταντινουπόλεως*, 329-337. — *Σῖμος Μενάρδος, Περὶ τῶν συνθέτων ἀπὸ τοῦ ἔσω καὶ ἔξω τοπωνυμίων*, 338-341. — Comptes rendus, 342-391. — Communications scientifiques, 392-394. — Bibliographie, 395-412. — Informations, 413-419. — Actes et liste des membres, 420-437. — Résumés français, 438-442.

Ἀρχεῖον Βυζαντινοῦ Δικαίου, t. I, Athènes, 1930-1931. Rédacteur : *I. Χρ. Τορναρίτης*.

Fasc. 1, 1930.

Κατεύθυνσις καὶ σκοπός. Γενικώτεραι παρατηρήσεις. V-XLIV. — *Τὸ αἴνιγμα τοῦ Βυζαντινοῦ ἀερικοῦ ἐν σχέσει μὲ τὸ ῥωμαϊκὸν* aerarium *καὶ τὸν* fiscum. *Μέρος α'*. 1-212.

Fasc. 2, 1931.

Πρόλογος τοῦ α' τόμου, III-VI. — *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ Βυζαντινοῦ δικαίου*, 213-306. — *Ἀερικός* - aerarium - fiscus. *Μέρος β'*. 307-366. — *Ὀπτίονες - ὀπινάτορες καὶ ὁ φραγκογερμανικὸς παράγων εἰς τὸ Βυζάντιον*, 367-391. — Miscellanea, 392-408. — Comptes rendus, 409-440. — Bibliographie, 441-467.

Seminarium Kondakovianum, t. V, 1932. (Tome dédié à la mémoire de N. M. Běljaev).

Paul Perdrizet, *De la Véronique et de Sainte Véronique*, 1-15. — G. Ostrogorskij, *Slavjanskij perevod Hroniki Simeona Logotheta*, 17-36. Résumé allemand : Die slavische Übersetzung des Symeon Logothetes, 36-37. — Kr. Mijatev, *Bronzovyj relïef s izobraženiem Bogomateri iz Plovdivskago Muzeja*, 39-44. Résumé français : Relief en bronze de la Vierge du Musée de Plovdiv, 45. — V. A. Mošin, *Nikolaj, episkop Tmutorokanskij*, 47-62. Résumé français : Nicolas, évêque de Tmutorokaň, 62. — W. Born, *Das Tiergeflecht in der nordrussischen Buchmalerei* (I. Teil), 63-95. — Josef Myslivec, *Ikonografie Akathistu Panny Marie*, 97-128. Résumé français : L'Acathiste de la Sainte Vierge. Étude iconographique. 129-130. — Ferenc Vámos, *Attilas Hauptlager und Holzpaläste*, 131-148. — A. Vasiliev, *Harun-ibn-Yahya and his description of Constantinople*, 149-163. — N. T. Běljaev, *O sumerijskom bezmeně*, 165-177. Résumé anglais : On a sumerian copper-bar in the British Museum, 178-180. — N. Tolli, *Ikona Tihvinskoj Božiej Materi iz sobranija K. T. Soldatenkova*, 181-184. Résumé français : L'icone de la S. Vierge « Tikhvinskaïa », 184. — J. Myslivec, *Skazanie o perepiskě Hrista*

s Avgarom na russkoj ikoně XVII věka, 185-189. Résumé allemand : Die Abgaros-Legende auf einer Ikone des XVII. Jhdts, 190. — NIK. ANDREEV, *O « Dělě dijaka Viskovatago »*, 191-241. Résumé allemand : Die Akten des Djak Viskovatyj, 241-242. — S. POKROVSKIJ, *Novootkrytaja mozaika v bazilikě Sv. Sofii goroda Sofii*, 243-249. Résumé français : Une mosaïque nouvellement découverte dans la basilique Sainte-Sophie à Sofia, 249-250. — GEORG OSTROGORSKY, *Zum Reisebericht des Harun-ibn-Jahja*, 251-257. — A. GRABAR, *Miniatures gréco-orientales*, II : *Un manuscrit des homélies de saint Jean Chrysostome à la Bibliothèque Nationale d'Athènes (Atheniensis* 211), 259-298. — N. TOLLI, *Zamětki po ikonografii sasanidskih tkanej* (II-III), 299-313. Résumé français : Notes sur l'iconographie des tissus sassanides, 314. — Personalia, 315-318. — Bibliographie, 319-344.

Bruxelles. P. ORGELS.

LIVRES RÉCENTS

OUVRAGES IMPORTANTS REÇUS PAR LA RÉDACTION

et dont il sera rendu compte prochainement.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au numéro d'avril de Byzantion (VIII, 1) — *lequel contiendra une partie bibliographique — des articles, chroniques et comptes rendus qui étaient destinés au présent fascicule, notamment la bibliographie de* M. N. Iorga, *un bulletin de* M. N. Bănescu *sur la question du Paristrion, et les recensions de quelques ouvrages très importants dont la liste suit :*

Erich Caspar, *Geschichte des Papsttums.* Erster Band. *Römische Kirche und Imperium Romanum.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1930, xv-633 pp.

Joseph Keil und Adolf Wilhelm, *Monumenta Asiae Minoris, Antiqua,* vol. III : *Denkmäler aus dem Rauhen Kilikien* The Manchester University Press, 1931, 238 pp. gr. in-8°, 58 planches.

Ernst Stein, *Die Kaiserlichen Beamten und Truppenkörper im Römischen Deutschland unter dem Prinzipat (= Beiträge zur Verwaltungs- und Heeresgeschichte von Gallien und Germanien).* Wien, Seidel und Sohn, xiii-301 pp.

N. de Baumgarten, *Saint Vladimir et la conversion de la Russie,* (Orientalia Christiana, XXVII, 1), 1932, 136 pp.

Bogdan Filow, *Geschichte der altbulgarischen Kunst bis zum Eroberung des altbulgarischen Reiches durch die Türken.* Berlin

und Leipzig, De Gruyter und Co, 1932. x-100 pp., 48 planches et 17 gravures dans le texte.

A. DELATTE, *La Catoptromancie grecque et ses dérivés*. Liège, Vaillant-Carmanne, 1932, 221 pages, XIII planches.

SUIDAE *Lexicon*, edidit Ada ADLER. Pars II. *Δ-Θ*. Leipzig, Teubner, 1931, in-8°, XI-740 pp. (*Lexici graeci recogniti et apparatu critico instructi Vol. I*).

Ernst DIEZ and Otto DEMUS, *Byzantine mosaïcs in Greece, Hosios Lucas and Daphni*. Harvard University Press, Cambridge, 1931. XV-117 pp., 3 plans, 15 planches, 136 illustrations.

Anthologie grecque. Ire Partie : *Anthologie Palatine*. Texte établi et traduit par P. WALTZ. T. I : Livres I-IV. T. II : Livre V. T. III : Livre VI. *Epigrammes votives*. Paris, Les Belles Lettres, 1928-1931.

Aug. HEISENBERG †, *Das Byzantinische Reich* (*Sonderdruck aus dem dritten Bande der Propyläen-Weltgeschichte von* W. GOETZ). 153-210 pp. Nombreuses illustrations.

Studi Bizantini e Neoellenici, a cura del Prof. Silvio Giulio MERCATI, volume terzo. Roma, 1931, 304 pages.

Leontios MAKHAIRAS, *Recital concerning the Sweet Land of Cyprus entitled « Chronicle »*, edited with a translation and notes by R. M. DAWKINS. Vol. I, 685 pp., vol. II, 333 pp.

A. PUECH, *Histoire de la Littérature grecque chrétienne*. 3 volumes. Paris, Picard, 1930.

Erich CASPAR, *Die Lateransynode von 649* (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, LI (1932), p. 75-137.

Venetia COTTAS, *Le Théâtre à Byzance*. Paris, Paul Geuthner, 1931. 291 pages.

Steven RUNCIMAN, *A History of the First Bulgarian Empire*. London, G. Bell and Sons, 1930, 337 pages et carte.

Le Patriarcat byzantin. Recherches de diplomatique, d'histoire et

de géographie ecclésiastiques publiées par l'Institut d'Études byzantines des Augustins de l'Assomption (Kadiköy - Istanbul). Série I. Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople. Vol. 1. Les Actes des Patriarches. Fasc. 1 : Les Regestes de 381 à 715, par V. G. GRUMEL, des Augustins de l'Assomption. Socii Assumptionistae Chalcedonenses. 132 pp. in-4°.

Sancti Pachomii Vitae graecae, ediderunt Hagiographi Bollandiani ex recensione Francisci HALKIN S.I. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1932. In-8°, 112*-474 pages (*Subsidia Hagiographica* 19).

Monuments de l'Art en Bulgarie, publiés par l'Institut archéologique bulgare. Vol. II : *Églises de Mésemvria*, par A. RACHENOV. Sofia, Imprimerie de l'État, 1932. Textes bulgare et français. In-8, 110 p., 61 fig., 45 planches.

N. MAVRODINOV, *L'église à nef unique et l'église cruciforme en pays bulgare jusqu'à la fin du XIVe s.* Sofia, Imprimerie de l'État, 1931. Texte bulgare et texte français. In-8°, 188 p., 170 figures.

KRSTO MIATEV, *L'église ronde de Preslav*. Sophia, Imprimerie de l'État, 1932. Texte bulgare et texte français. In-8°, 281 pages, 3 planches, 285 figures.

A. M. FRIEND, *Portraits of the Evangelists in the Greek and Latin manuscripts*. Part II. Reprinted from Art Studies, 1929. In-8°, 29 pages, XII planches.

Hans LIETZMANN, *Die Landmauer von Konstantinopel, Vorbericht über die Aufnahme im Herbst* 1928, aus den *Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Jahrgang 1929. Phil.-hist. Klasse. N° 2, 33 pages, 10 planches, 15 figures.

R. P. PEETERS S.J. *Un colophon géorgien de Thornik le Moine*. Extrait des *Analecta Bollandiana*, t. L, fasc. 3-4, 14 pages.

Sophia ANTONIADIS, *Nieuw Griekenland. Rede uitgesproken op de 102e Algemeene Vergadering van het genootschap van leeraren*

aan nederlandsche gymnasien op 3 sept 1932 te Hilversum Groningen, Noordhoff N.V. 1932, 24 pages.

Gustav SOYTER, *Byzantinische Dichtung.* Ausgewählte Texte mit Einleitung, kritischem Apparat und Kommentar [Kommentierte griechische und lateinische Texte, herausgegeben von J. GEFFCKEN]. Heidelberg, C. Winter, 930. 68 pp.

Nikolaj OKUNEV, *Monumenta Artis Subicae* I, II, III (III, *Orbis*, Praha).

Giovanni MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Caleca e Teodoro Meliteniota* (*Studi e Testi*, 56), 548 pages et XII planches.

Mgr Sophrone EUSTRATIADÈS, (*Μνημεῖα ἁγιολογικά*) *Εἱρμολόγιον ἐκδιδόμενον ὑπὸ Σ. Ε.* Chennevières-sur-Marne (S. et O.), 1932. 270 pages in-4° (et les autres publications récentes du même auteur.

Fr. DÖLGER, *Facsimiles Byzantinischer Kaiserurkunden*, 67 Abb. auf 25 Lichtdrucktafeln. München, 1931 (éd. du *Mittel- und neugr. Seminar der Universit.*). In-folio.

NOTES ET INFORMATIONS DIVERSES

Note complémentaire à propos de divers comptes rendus.

C.R. de A. Vogt, *Oraison funèbre de Basile I*, (*supra*, p. 626 633).

P. 632. — Irène Gouveia. — On sera peut-être étonné de voir nommer ainsi celle qui faillit devenir la femme de Michel III, et qui dut se contenter du gouvernement, d'ailleurs difficile, du monastère de Chrysobalante. Une de nos élèves examinera, dans un travail d'ensemble sur ces « concours de beauté », la Vie, bien rarement consultée, de Ste Irène la Jeune (*Acta Sanctorum*, Iul. VI, cf. surtout 604F). J'en cite aujourd'hui ce passage : *Ἐπεὶ δὲ καὶ τὴν πόλιν κατέλαβον, ἐξίασιν πρὸς αὐτὴν ὅσοι τε κατοίκησιν εἶχον ἐν αὐτῇ τῶν συγγενῶν, καὶ ὅσοις ἦν περί τινων αὐτοῖς ἀναγκαίων ἐπιδημία, τῆς συγκλήτου καὶ βουλῆς οὔσης καὶ προεδρίας καὶ μεγάλα παρὰ βασιλεῦσι δυνάμενοι οἵτε τῶν πατρικίων ἔχοντες τιμὰς (οὕς ὀνομαστοὺς ἐκάλουν Γουβερίους) πλούτῳ καὶ δόξῃ περιβλέπτους καὶ ἀρετῇ περιβοήτους κτλ.*

Donc Irène était parente des *Γουβέριοι*, puissants à la cour. Les éditeurs ayant imprimé *γουβέριοι*, qu'ils expliquent par *gubernare*, ce nom de famille a été jusqu'à présent méconnu. Je suppose que les *Γ(ο)υβέριοι*, d'origine cappadocienne, étaient puissants à la cour (de Michel III) depuis que *Γυβέρις* avait rendu à Michel II le signalé service de prendre Saniana (Theoph. Cont. ed. Bonn, p. 72, 18 sqq.). Cf. aussi *Byzantion*, VI, p. 814 : sceau d'un *Γουέριος* (sic?).

C R. de Vasiliev - Ostrogorsky, (*supra*, p. 666 673).

P. 671. — A propos de la *Vita Demetriani*, je note encore que j'avais raison (contre les Bollandistes, *AA. SS.*, Nov. III, note de la page 307), en admettant que le saint se rendit, pour obtenir la mise en liberté de ses compatriotes, à Bagdad, et non au Caire ; et contre Loparev, qui suspectait le caractère historique de cette Vie, « contemporaine » et *bonae notae*. Cf. A. P. Rudakov, *Očerki Vizantijskoj Kultury*, Moscou 1917, p. 235.

« **L'Antiquité Classique** ».

Pour remplacer le MUSÉE BELGE qui était, en Belgique, la seule revue qui fût consacrée exclusivement à la philologie classique, des spécialistes appartenant aux quatre Universités belges ont décidé de fonder une nouvelle revue : *L'Antiquité Classique*.

Cette revue est publiée sous la direction de MM. J. Bidez, A. Carnoy, F. Cumont, A. Delatte et H. Grégoire.

L'année 1932, publiée, par exeption, en un seul fascicule formant un fort volume de 520 pages, vient de paraître.

Ce numéro compte dix-neuf articles originaux se rapportant aux domaines les plus divers de la philologie et de l'archéologie classiques ; sept touchent directement à nos études.

J. BIDEZ. La conversion de Constantin. A propos d'un livre récent.
G. DE JERPHANION. Le calendrier de Salamine de Chypre.
M. DELCOURT. Le rôle du chœur dans les *Sept devant Thèbes*.
R. DE MAEYER. De reliefsigillata van het musem te Tongeren, (avec quatre planches d'illustrations).
F. DE RUYT. Le Thanatos d'Euripide et le Charun étrusque.
F. GAFFIOT. Un fait de style. Liberté dans l'emploi de l'imparfait et du présent en latin.
R. GOOSSENS. La date du *Rhésos* : 424.
H. GRÉGOIRE. La statue de Constantin et le Signe de la Croix.
C. JASSERAND. Les symboles pythagoriciens de Collenuccio.
R. KEYDELL, Eine Nonnos-Analyse.
E.-A. LEEMANS. Michel Psellos et les *Δόξαι περὶ ψυχῆς*.
M. LEROY. Le chant du Phénix. L'ordre des vers dans le *Carmen de ave phoenice*.
F. MAYENCE. Les fouilles belges d'Apamée (avec deux planches).
H. PHILIPPART. Céramique grecque à Rouen (illustré).
E. REMY. *Sestiana*.
A. SEVERYNS. Pindare et les Chants cypriens.
A. SOLARI. La versione ufficiale della morte di Valentiniano II.
H. VAN DE WEERD, Romeinsche terracottabeeldjes van Tongeren (illustré).
R. VAN POTTELBERGH, Kantteekeningen bij Euripides Aulische Iphigeneia.

D'autre part, l'*Antiquité Classique* a confié à des collaborateurs compétents le soin de rédiger des *chroniques* constituant des mises au point des problèmes les plus actuels. Les chroniques que contiendra le numéro de 1932 seront les suivantes :

A. CARNOY, Les récents progrès de la grammaire comparée et l'histoire des langues classiques.
L. CERFAUX. La Judée. Bibliographie (1928-1931).
H. GRÉGOIRE et R. GOOSSENS. Recherches récentes sur l'épopée byzantine.

J. HUBAUX. La « fatale » basilique de la *Porta Maggiore*.
H. PHILIPPART. L'archéologie classique en Italie.
A. SEVERYNS. L'origine mycénienne de la mythologie grecque.
B. VAN DE WALLE. Coup d'œil sur l'état actuel de l'égyptologie.
H. VAN DE WEERD, Les récents progrès de l'archéologie nationale.

Enfin, de nombreux comptes rendus d'ouvrages récents formeront la troisième partie de ce numéro.

Conditions d'abonnement jusqu'au 31 décembre 1932 :

Le prix de l'abonnement est fixé à quatre-vingt francs (Frs80.-) pour la Belgique, et à trente belgas pour l'étranger.

Prière d'effectuer le versement, soit par un chèque de banque, soit au compte de chèques postaux N° 3318.26 de « *L'Antiquité Classique* », Bruxelles.

Ces prix seront majorés ultérieurement.

Le Comité de rédaction est ainsi constitué :

MM. Jean HUBAUX, Professeur à l'Université de Liége.
Hubert PHILIPPART, Professeur à l'Université de Bruxelles.
l'Abbé ROME, Professeur à l'Université de Louvain.
Hubert VAN DE WEERD, Professeur à l'Université de Gand.

Prière d'adresser directement :

a) Tous les *articles*, excepté les comptes rendus et les chroniques, à M. Jean Hubaux, secrétaire de la Revue, 42, rue du Batty, Sclessin, Liége ;

b) les publications pour *comptes rendus* et les comptes rendus à M. Hubert Philippart, secrétaire de la Revue, 26, rue Victor Greyson, Bruxelles ;

c) toutes les communications concernant *l'administration* à M. l'abbé Adolphe Rome, secrétaire-trésorier de la Revue, 150, avenue des Alliés, Louvain ;

d) les *chroniques* à M. Hubert Van de Weerd, secrétaire de la Revue, 13, rue du Prince Albert, Mont Saint-Amand, Gand.

Les auteurs sont instamment priés de n'envoyer que des textes dactylographiés ou des manuscrits parfaitement lisibles.

La Revue publie des articles rédigés en français, flamand, allemand, anglais, italien ou latin. Elle réservera le meilleur accueil aux contributions que les savants belges et étrangers voudront bien lui envoyer.

Le Bureau de Documentation des Études byzantines et slaves. près la Bibliothèque royale de Belgique.

Nous avons annoncé, il y a un an, la création d'un *Bureau de documentation des Études byzantines et slaves*, adjoint à la Bibliothèque royale de Belgique. Le nouvel organisme, qui est placé sous le contrôle d'un Comité composé de M. V. Tourneur, président, de MM. J. Bidez, A. Delatte, R. Draguet, H. Grégoire, du R. P. P. Peeters, membres, et du R.P.L. Beauduin, secrétaire, est aujourd'hui constitué. Notre collaborateur, M. P. Orgels, a été chargé d'organiser le travail. Le Bureau s'efforcera, comme nous l'avons dit, de dresser la bibliographie complète des travaux relatifs non seulement à Byzance mais à l'Orient chrétien, dans la mesure où celui-ci peut être considéré comme le prolongement du monde byzantin. Il s'appliquera tout particulièrement à dépouiller, entièrement ou partiellement, les nombreuses revues où s'éparpille la littérature qui intéresse nos études (la liste des périodiques qu'il compte soumettre à ce travail comprend dès à présent plus de trois cents numéros). Il espère arriver ainsi à constituer un catalogue analytique qui permettra au chercheur de trouver aisément tous les travaux susceptibles d'offrir quelque intérêt pour lui ; peut-être pourra-t-il même publier, plus tard, une bibliographie périodique des études byzantino-slaves. (1). Nous ne doutons pas que tous ceux qui s'intéressent à notre discipline auront à cœur de lui faciliter la tâche, et nous nous permettons d'insister encore auprès de MM. les auteurs pour qu'ils veuillent bien lui faire parvenir leurs ouvrages et tirages-à-part (adresser tous les envois à la Bibliothèque royale de Belgique, Bureau de documentation des Études byzantines et slaves, rue du Musée, 4, Bruxelles).

(1) Signalons qu'il a publié, cette année même, le système de transcription élaboré par les membres du comité, qu'il appliquera à la transcription des noms et des titres en caractères cyrilliques (BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE, BUREAU DE DOCUMENTATION DES ÉTUDES BYZANTINES ET SLAVES, *Tableau de transcription des alphabets cyrilliques*, Bruxelles, rue du Musée, 5, 1932).

Découverte d'ouvrages de Mani.

A peine commencions nous à espérer une vulgarisation prochaine de la masse de textes et de documents manichéens exhumés dans les grottes et les sables du Turfan, et voici que du nouveau se produit encore. Le professeur Karl Schmidt, chargé par l'Académie de Berlin de diverses explorations en Égypte, en a rapporté tout un groupe de livres sacrés de Mani et de ses disciples, en d'autres termes des documents originaux qui vont nous permettre d'assister, pour ainsi dire, à la naissance d'une religion qui a dominé l'Asie pendant mille ans. La partie la plus considérable des trouvailles est depuis un an déjà à Berlin, grâce à l'intervention d'un Mécène dévoué au renom scientifique de son pays. Le reste est la propriété d'un collectionneur anglais, M. Chester Beatty, mais on s'est déjà mis d'accord entre Londres et Berlin, pour qu'une collaboration amicale associe les deux pays dans la mise en valeur des textes retrouvés. C'est à une notice publiée par M. Hans Lietzmann dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 6 du mois dernier que nous empruntons les précisions qui vont suivre.

La découverte a été faite par des Fellahs dans le S.-O. du Fayoum, près de Medinet-Madi. Les documents se trouvaient dans une caisse de bois fort endommagée qui contenait un certain nombre de livres (*codices*) de papyrus provenant de la bibliothèque d'un manichéen du pays. Déjà, lorsque Karl Schmidt eut vent de la trouvaille, les morceaux s'étaient dispersés. Heureusement, en menant sur place une enquête serrée, l'explorateur allemand put remettre la main sur le tout.

Il rassembla ainsi les restes de plusieurs livres coptes, écrits sur papyrus dans la 2e moitié du IVe siècle de notre ère. Les feuillets de ces livres ont souffert beaucoup de l'humidité mais on pourra déchiffrer presque toutes les pages des *codices* retrouvés. Les résultats obtenus à présent permettent déjà d'entrevoir ce que donnera l'ensemble et voici la série des constatations que M. H. Lietzmann fait connaître.

Tout ce qui a été retrouvé appartient à sept ouvrages :

1) On connaissait l'existence d'un recueil des paroles de Mani, intitulé les « Chapitres » (*κεφάλαια*) ; les fellahs du Fayoum en ont retrouvé le texte, contenu dans un livre de plus de 520 pages, divisé en 172 chapitres au moins : ces chapitres rapportent chacun une

des révélations du prophète et commence par les mots : « De nouveau l'apôtre parla à ses disciples ».

2) Nous savions aussi que Mani avait adressé des épîtres à diverses villes et à divers pays (à l'Inde, à l'Arménie, à Kashkar, à Ktésiphon — sa ville natale —, à Babylone, etc.), même à des fidèles, comme à la vierge Menok citée chez Saint Augustin. Bientôt nous pourrons lire un recueil de ces épîtres. Dans ces lettres, Mani se présente comme l'apôtre du Christ, à la manière de Saint Paul. Une de ses missives débute à peu près de même que celles aux Corinthiens ou aux Galates : « Manichée, l'apôtre du Christ, Kustaeus et tous les autres frères, à Sisinnius ».

3) On a découvert encore un ouvrage historique, de cinq cents pages environ, où il est question entre autres de l'emprisonnement et de la mort de Mani, puis des premières persécutions qui sévirent en Perse contre ses sectateurs.

Ces trois premiers ouvrages se trouvent intégralement à Berlin. Pour les deux suivants, au contraire, il y a un partage entre Berlin et Londres.

4) Un volume de discours provenant du cercle des disciples de Mani, avec le récit — fait par un témoin oculaire —, des derniers jours du Paraclet.

5) Un recueil d'illustrations (*Abbildungen*) constituant une sorte de commentaire de l'*Evangile* de Mani. Nous savions en effet que la propagande manichéenne se faisait autant par l'image que par la musique.

6) C'est à Londres que l'on détient le sixième des ouvrages retrouvés : le livre des psaumes des Manichéens, au nombre de deux cent trente, et faits pour célébrer les uns Jésus, d'autres Mani avec les diverses phases de sa passion, d'autres encore soit l'âme et ses destinées, soit Adam ou le premier homme, soit la fête du *Bema*.

Quant au septième des livres retrouvés, on n'en a pas encore déchiffré les feuillets.

Cette analyse suffit pour donner une idée de l'importance d'une découverte restée assez mystérieuse jusqu'ici. L'histoire religieuse de l'Asie antérieure à l'époque romaine va entrer dans une phase inattendue.

Joseph Bidez.

INSTITUT
DE PHILOLOGIE ET D'HISTOIRE ORIENTALES
DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

L'institut, dont nous avons annoncé la fondation (*Byzantion* VI, p. 973), est entré dans sa seconde année. Nous donnons ci-après le programme des cours 1932-1933. On verra que grâce à un groupe de généreux donateurs, Belges et Géorgiens, deux nouveaux séminaires (Géorgien et Assyriologie) ont pu être fondés. Nul doute que l'enseignement de M. Michel Tseretéli et celui du professeur d'arménien M. Nicolas Adontz ne forment bientôt une petite équipe d'auxiliaires de byzantinisme. Déjà l'un de leurs élèves, M. Leroy s'est consacré à l'étude approfondie, d'après toutes les sources grecques et orientales, de la question des Pauliciens.

Mais l'institut est surtout fier de posséder, pour le premier semestre de l'année académique, M. Ernest Stein, qui a commencé son double enseignement avec un grand succès. Son séminaire où il explique à une dizaine d'élèves le *De Magistratibus* de Jean Lydus marquera une date dans l'histoire des études byzantines en Belgique. La première leçon de son cours public qui a eu lieu devant une assemblée brillante et choisie avait pour tire : *La date de* 476.

PROGRAMME DES COURS

SEMINAIRES

I. — SÉMINAIRE D'ÉTUDES BYZANTINES.

Directeur : M. Henri Grégoire, 45, rue des Bollandistes, Bruxelles.

Professeur invité : M. Ernest Stein, de l'Université de Berlin, Université, 50 Avenue des Nations, Bruxelles.

Premier semestre : *a*) Explication du traité de Jean Lydus. *De Magistratibus*, par M. le prof. E. Stein, les samedis de 11 à 12.

b) Cours général d'histoire byzantine :

1) *Les temps préjustiniens*, de 476 à 518, par M. le professeur E. Stein, mercredi de 6 à 7, à l'Université.

2) *L'Apogée de Byzance*, de 867 à 1205, par M. Henri GRÉGOIRE, jeudi 5 h. 30 à 6 h. 30, à l'Institut des Hautes Études, rue de la Concorde.

Second Semestre : Grec médiéval et moderne, par M. Henri GRÉGOIRE, jeudi de 5 h. 30 à 7 h. à l'Université.

II. — SÉMINAIRE DE LANGUES ET LITTÉRATURES INDO-IRANIENNES ET SÉMINAIRE DE LANGUES HITTITE ET TOKHARIENNE.

Directeur ; M. Em. BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.

(Sujets, jours et heures à déterminer)

III. — SÉMINAIRE DE SYROLOGIE.

Directeur : M. M.-A. KUGENER, 52, avenue Parmentier, Woluwe, Saint-Pierre.

Cours inférieur : 2 heures par semaine. Éléments de la grammaire syriaque (Jours et heures à déterminer).

Cours supérieur : Les élèves seront initiés à l'étude des versions syriaques de textes grecs profanes. (Mardi de 4 à 5).

IV. — SÉMINAIRE D'ANTIQUITÉS SÉMITIQUES.

Directeur : M. Isidoire LÉVY, professeur au Collège de France et à l'Université de Bruxelles. Fondation Universitaire, rue d'Egmont. Bruxelles.

Lecture et explication de textes de l'Exode et de texte épigraphiques (Mardi, à 6 h.)

V. — SÉMINAIRE DE PHILOLOGIE ET D'HISTOIRE ARMÉNIENNES.

Directeur : M. Nicolas ADONTZ, 95, rue du commandant Ponthier, Bruxelles.

Cours inférieur : Éléments de la grammaire arménienne, lecture de textes choisis, le mercredi de 4 à 6, à l'Université.

VI. — SÉMINAIRE D'ÉTUDES GÉORGIENNES.

Directeur : M. Michel TSERETELI, 21, rue Augustin Delporte, Bruxelles.

Éléments de la grammaire géorgienne.

(Jours et heures à déterminer).

VII. — SÉMINAIRE D'ASSYRIOLOGIE.

Directeur : M. Michel TSERETELI.

Éléments de la grammaire et lecture de textes faciles.

(Mardi, à 4 h.).

VIII. — SÉMINAIRE D'HISTOIRE DU DROIT ÉGYPTIEN.

Directeur : M. Jacques PIRENNE, 14, rue Buchholtz, Bruxelles.

L'Évolution des Institutions et du Droit privé à l'époque de l'Ancien-Empire Égyptien (1 heure par semaine).

COURS SPÉCIAUX

I. — COURS D'ART ORIENTAL.

par M. G. CONTENAU, conservateur au Musée du Louvre.

Huit leçons de 2 heures, le samedi de 3 à 5 h.

II. — COURS SUR LA TECHNIQUE DE L'ÉDITION par M. Félix PEETERS, assistant à l'Université.

Mardi de 5 à 6 h. à l'Université.

FONDATION Dr ARTHUR DEKEYSER

Sur les revenus de cette Fondation, destinée à encourager l'étude de l'Histoire des Religions, quatre savants étrangers, spécialistes respectivement du gnosticisme, des religions de l'Iran et de l'Islam, MM. H.-Ch. PUECH, E. BENVENISTE, V. MINORSKI et Michelangelo GUIDI, feront, pendant l'année académique, des conférences dont les dates et sujets seront annoncés par une affiche spéciale.

SEANCE SOLENNELLE D'OUVERTURE

Elle a eu lieu le samedi 26 novembre à 3 h. de l'après-midi (à l'Université, Faculté de Philosophie et Lettres)

ORDRE DU JOUR :

1° Rapport succinct sur l'activité de l'Institut, par le professeur H. GRÉGOIRE, vice-président de l'Institut.

2° Conférence, illustrée de projections lumineuses, par Monsieur GABRIEL MILLET, membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, sur *La Renaissance Byzantine.*

Au cours de la séance, Monsieur le Recteur a remis à Monsieur Gabriel MILLET le diplôme de Docteur honoris causa qui lui a été conféré par l'Université de Bruxelles sur la proposition de la Faculté de Philosophie et Lettres.

Le secrétaire,
J. PIRENNE

Le Vice-président de l'Institut,
H. GRÉGOIRE,

Le président,
R. WERNER.

L'Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales.

L'Annuaire de l'Institut pour l'année académique 1932-1933 vient de paraître. Outre une partie administrative (Chronique de l'Institut, Programme des Cours) il comprend une partie scientifique. Sommaire : 1, *L'illustration des liturgies.* Mémoire de J. D. ŞTEFĂNESCU, 57 pages, XXXI planches. 2, *Documents grecs de Mazara, Sicile*, par M. H. GRÉGOIRE, 26 pages - III planches. Je publie sous ce titre deux diplômes de Roger II et un acte de vente rédigé par un notaire de Mazara sous le même souverain. L'*Annuaire* forme un volume in-8° de 120 pages Prix : 3 belgas. S'adresser à la rédaction de *Byzantion.*

Le IVe Congrès des études byzantines. Sofia, 1934.

Au moment de tirer la dernière feuille de *Byzantion*, nous recevons la lettre suivante, du 4 déc. 1932.

« Chèr Collègue,

Permettez-moi de m'adresser à vous avec la prière de faire imprimer dans *Byzantion* une communication relative au IVe Congrès de Byzantinologie qui doit se réunir à Sofia. Comme vous vous en souviendrez, on a exprimé à Athènes le vœu de ne pas laisser coïncider ce Congrès avec le Congrès international des sciences historiques à Varsovie en 1933. Prenant en considération ce vœu, ainsi que la situation générale économique, le comité bulgare a décidé d'ajourner le Congrès de Byzantinologie à l'automne 1934. Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien informer par *Byzantion* nos collègues de cette décision.

Veuillez agréer, etc.

(signé) B. FILOW.

Erratum.

Dans la note de la p. 496 *où* nous prétendons distinguer les Laurent par leurs noms de baptême, une plaisante coquille nous fait attribuer au R. P. VITALIEN LAURENT le faux prénom de Valérien.

TABLE DES MATIÈRES

TOME VII (1932)

FASCICULE I. PAGES

Dédicace à N. Iorga 5

K. Wulzinger. Die Apostelkirche und die Mehmedije zu Konstantinopel 7-39

O. Halecki. La Pologne et l'Empire byzantin 41-67

A. Solari. La campagna lenziese dell' Imperatore Graziano 69-74

A. Vasiliev. Pero Tafur, a Spanish Traveler of the fifteenth Century and his visit to Constantinople, Trebizond and Italy 75-122

H. E. del Medico. La mosaïque de la *Κοίμησις* à Kahrie Djami 123-141

A. Solari. La Rivolta Procopiana a Costantinopoli 143-148

G. Cassimatis. La dixième « vexation » de l'Empereur Nicéphore 149-160

G. Marçais. La question des images dans l'art musulman 161-183

G. Ostrogorsky et E. Stein. Die Krönungsurkunden des Zeremonienbuches ; chronologische und verfassungsgeschichtliche Bemerkungen 185-233

K. Kumaniecki. Notes critiques sur le texte de Théophane continué 235-237

R. M. Dawkins. An Inscription on the Land-Walls of Constantinople 239-240

C. Osieczkowska. Les Peintures byzantines de Lublin .. 241-252

J. L. La Monte. To what extent was the byzantine Empire the Suzerain of the Latin Crusading States?.. 253-264

C. Zenghelis. Le Feu Grégeois et les armes à feu des Byzantins 265-286

H. Grégoire. Autour de Digénis Akritas. Les Cantilènes et la date de la Recension d'Andros-Trébizonde 287-302

R. Goossens. Autour de Digénis Akritas. La Geste d'Omar dans les Mille et Une Nuits 303-316

H. Grégoire. Digénis, notes complémentaires. I. Le Sayyid Battâl arabe. II. Philopappos et Kinnamos. 317-320

N. Bănescu. Les sceaux byzantins trouvés à Silistrie 321-331

FASCICULE II.

Ch. Diehl. A propos de la mosaïque d'Hosios-David à Salonique 333-338

C. R. Morey. A note on the date of the Mosaïc of Hosios David, Salonica 339-346

J. D. Ştefănescu. Le Roman de Barlaam et Joasaph illustré en peinture ..... 347-369.

H. Grégoire. Échanges épiques arabo-grecs. Sharkân - Charzanis 371-382

Chroniques

A. – Bulletins régionaux.
Roumanie. Par N. Bănescu 383-387
Yougoslavie. Par M. Lascaris 387-395
B. – Bulletins spéciaux.
Bollettino bizantino-arabico. Par M. Guidi 396-432
Bulletin Papyrologique VI. Par M. Hombert 433-456
Bulletin Philologique et Linguistique. Par A. Mirambel 457-488
Chronique de Droit Byzantin. Par P. Collinet 489-494
Les travaux de M. Pirenne sur la Fin de l'Antiquité et le début du Moyen Age. Par H. Laurent..... 495-509

Comptes Rendus

M. Rostovzeff. Fresques chrétiennes du IIIe siècle découvertes en Syrie. Par Franz Cumont 511-512
E. Gerland. Corpus notitiarum episcopatuum Ecclesiae orientalis graecae. Par le R. P. V. Laurent 512-532
N. Marr et M. Brière. La langue Géorgienne. Par le R. P. Peeters S.J. 526-531
E. Honigmann. B. Z., t. XXXI, pp. 392-400. Par le R. P. Peeters S.J. 531-532
H. Balducci. Il Santuario di Nostra Signora di Tutte le Grazie sul Filerimo presso Rodi. Par Albert Gabriel 532-533
F. Dölger. Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit. Par Ernst Stein 533-536
M. Jugie. Theologia dogmatica christianorum orientalium ab Ecclesia catholica dissidentium. Par S. Salaville 536-549
H. W. Beyer et H. Lietzmann. Die jüdische Katakombe der Villa Torlonia in Rom. Par Isidore Lévy 549-551
F. H. Marshall and J. Mavrogordato. Three Cretan Plays, Sacrifice of Abraham, Erophile and Gyparis. Also the Cretan Pastoral Poem « The fair Sheperdess ». Par Hubert Pernot 552-555
F. W. Buckler. Harunu'l Rashid and Charles the Great. Par François-L. Ganshof 555-557
Sophie Antoniadis. L'Évangile de Luc, Esquisse de grammaire et de style. Par Roger Goossens 558-569
Angélique Hadjimikhali. *Ἑλληνικὴ λαϊκὴ τέχνη*. Art populaire grec. Par Octave Merlier 569-572
Romano il Melode. Inni, a cura di G. Cammelli. Par Gustav Soyter 572-573
R. Cantarella. La Mistagogia ed altri scritti di S. Massimo Confessore. Par M. Viller 573-574

H. Moerland. Die lateinischen Oribasius-Uebersetzungen. Par Félix Peeters 574-582
W. Weinberger. Wegweiser durch die Sammlungen altphilologischer Handschriften. Par Félix Peeters. 582-584
P. Muratoff. Trente-cinq Primitifs Russes. Par A. Grabar 584-586
Ζωγραφικά. I. A. I. Anisimov. Our Lady of Vladimir. - II. N. M Bělaev. The Icon of our Lady's « Umilenie » from the Soldatenkov col. III. A. N. Grabar. La Sainte-Face de Laon. Le Mandylion dans l'art orthodoxe. Par A. Grabar. 586-587
P. Henry. Les Églises de la Moldavie du Nord des origines à la fin du XVIe siècle. Architecture et peinture. Par J. D. Ştefănescu 587-595
J. D. Ştefănescu. L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie, depuis les origines jusqu'au XIXe siècle.
J. D. Ştefănescu. L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine depuis les origines jusqu'au XIXe siècle. Nouvelles recherches. Étude iconographique. Par Juliette Renaud 595-598
O. Tafrali. Monuments byzantins de Curtea de Argeş. Par G. Balş 599-607
Marguerite van Berchem. The Mosaïcs of the Dome of the Rock at Jerusalem and of the Great Mosque of Damas. Par Armand Abel 608-612
P. Wittek. Zur Geschichte Angoras im Mittelalter. Par Armand Abel 612-613
M. Guidi. Origine dei Yasidi : storia religiosa del Islam e del Dualismo. Par Armand Abel 613-614
M. Canard. Un personnage de roman arabo-byzantin. Par Armand Abel 615
V. Minorski. La domination des Dailamites. Par Armand Abel 615-617
Forschungen in Ephesos : Die Marienkirche. Par Armand Abel 617-620
Γεωργίου Σωτηρίου Ὁδηγὸς τοῦ βυζαντινοῦ μουσείου Ἀθηνῶν, ἔκδοσις δευτέρα.
G. Sotiriou. Guide du Musée byzantin d'Athènes. Ed. franç. par O. Merlier. Par Henri Grégoire 620-621
G. de Jerphanion. Les Inscriptions cappadociennes et le texte de la Vita Simeonis Auctore Antonio. Par Henri Grégoire 621-624
G. de Jerphanion. La vraie teneur d'un texte de Saint Athanase rétablie par l'épigraphie. L'Epistula ad Monachos. Par Henri Grégoire 624-626
A. Vogt et P. Hausherr, S.J. Oraison funèbre de Basile I, par son fils Léon VI le Sage. Par Henri Grégoire.... 626-633

R. P. PEETERS S.J. Les débuts du christianisme en Géorgie. Par Henri Grégoire 634-639
Acta Sanctorum Novembris collecta digesta illustrata ab H. DELEHAYE, P. PEETERS et M. COENS. Par Henri Grégoire 639-641
Fr. DVORNÍK. La carrière universitaire de Constantin le philosophe. Par Henri Grégoire 641-642
Fr. DVORNÍK. La Vie de saint Grégoire le Décapolite et les Slaves Macédoniens au IXe siècle. Par Henri Grégoire 642-645
A. PIGANIOL. L'Empereur Constantin. Par Henri Grégoire 645-652
A. ALFÖLDI. The helmet of Constantine with the Christian Monogram. Par Henri Grégoire 652-655
Norman H. BAYNES F.B.A. Constantine the Great and the Christian Church. Par Henri Grégoire 655-661
F. MARTROYE. La répression de la magie et le culte des Gentils au IVe siècle. Par Henri Grégoire 661-666
A. A. VASILIEV. Harun-ibn Yahya and his description of Constantinople et
G. OSTROGORSKY. Zum Reisebericht des Harun-ibn-Jahja. Par Henri Grégoire 666-673
Grégoire CASSIMATIS. Les intérêts dans la législation de Justinien et dans le Droit byzantin. Par Georges Cornil ..... 673-676.

Memento bibliographique

Ouvrages de MM. A. A. VASILIEV, L. BRÉHIER, A. MIRAMBEL, I. KALITSOUNAKIS, John L. LA MONTE, R. DELBRUECK, O. HORNICKEL, D. A. ZAKYTHINOS, M. CANARD, H. PERNOT, P. PEETERS, O. MERLIER, A. PALLIS, A. RÜCKER, A. E. BELLINGER. — Actes du IIIe Congrès international d'études byzantines. — Bibliotheca philologica classica 677-697

Table des Revues

Par P. Orgels 699-714
Ouvrages reçus par la Revue 715-716
Notes et Informations diverses : Note complémentaire à propos de divers comptes rendus. — « L'Antiquité Classique ». — Le Bureau de Documentation des Études byzantines et slaves. — Découverte d'ouvrages de Mâni. — Institut de philologie et d'histoire orientales de l'université de Bruxelles. — L'Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales. — Le IVe Congrès des Études byzantines, Sophia, 1934. — Erratum 717-720
Table des Matières 721-726